Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

CRIME ET CHÂTIMENT

(1866)

Table des matières

Principaux personnages[1]

Un nom russe complet comprend 3 éléments : un prénom, qui a en général de nombreux diminutifs ; un élément de filiation (fils ou fille de) ; un nom de famille.

Nom	Autres dénominations	Situation
Famille Raskolnikov		
Rodion Romanovitch Raskolnikov	Rodia, Rodienka, Rodka	Ancien étudiant
Poulkhéria Alexandrovna Raskolnikova		Sa mère
Evdokia Romanovna	Avdotia, Dounia, Dounétchka	Sa soeur
Personnages issus de la campagne		
Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov		Ancien militaire
Marfa Pètrovna Svidrigaïlovna		Épouse
Filka		Valet
Piotr Pètrovitch Loujine		Parent de Marfa, homme d'affaire
Famille Marméladov		
Sémione Zacharovitch Marméladov		Ancien fonctionnaire
Katerina Ivanovna		Épouse
Sonia Sémionovna Marméladovna	Sophia, Sonètchka	Fille d'un 1er lit
Polenka	Polia, Polètchka	Fille aînée

1 Cette liste a été établie par le correcteur du groupe *Ebooks libres et gratuits* ; elle ne figure donc pas dans l'édition originale de ce texte.

Nom	Autres dénominations	Situation
Lidia	Lida, Lidotchka	Fille
Kolia	Kolka	Fils
Immeuble de Raskolnikov		
Praskovia Pavlovna Zarnitsina	Pacha, Pachenka	Logeuse
Nastassia Pètrovna	Nastenka, Nastassiouchka	Servante de la logeuse
Immeuble de Marméladov		
Amalia Fedorovna Lippewechsel	Amalia Ludwigovna, Amalia Ivanovna	Logeuse (allemande)
Andreï Sèmionovitch Lébéziatnikov		Colocataire de Loujine
Autres personnages de Petersbourg		
Alona Ivanovna		Prêteuse sur gage
Lisaveta Ivanovna		Sœur d'Alona
Nicolaï Dèmèntiev	Mikolaï, Nikolka	Peintre
Dmitri	Mitreï, Mitka	Peintre
Dmitri Prokofitch Vrasoumikhine	Rasoumikhine	Étudiant
Zossimov		Médecin
Guertrouda Karlovna Resslich		Logeuse de Svidrigaïlov
Kapernaoumov		Tailleur, logeur de Sonia
Police, justice		
Porfiri Pètrovitch	Porphyre	Juge d'instruction
Ilia Pètrovitch	La Poudre	Lieutenant, adjoint du surveillant
Nikodim Fomitch		Surveillant du quartier
Alexandre Grigorievitch Zamètov		Secrétaire du bureau local

PREMIÈRE PARTIE

I

Au commencement de juillet, par un temps extrêmement chaud, un jeune homme sortit vers le soir de la mansarde qu'il sous-louait, ruelle S..., descendit dans la rue et se dirigea lentement, comme indécis, vers le pont K...

Dans l'escalier, il avait heureusement évité de rencontrer sa logeuse. Son réduit se trouvait immédiatement sous le toit d'un vaste immeuble de quatre étages et ressemblait davantage à une armoire qu'à un logement. La logeuse à laquelle il louait ce réduit, avec dîner et service, occupait un appartement au palier en dessous et, chaque fois qu'il sortait, il devait nécessairement passer devant la cuisine dont la porte était presque toujours grande ouverte. Et chaque fois qu'il passait devant cette cuisine, le jeune homme éprouvait une sensation morbide et peureuse dont il avait honte et qui lui faisait plisser le nez. Il était endetté jusqu'au cou vis-à-vis de cette femme et craignait de la rencontrer.

Non pas qu'il fût poltron ou timide à ce point, au contraire même ; mais depuis quelque temps, il était irritable et tendu, il frisait l'hypocondrie. Il s'était tellement concentré en lui-même et isolé de tous qu'il craignait toute rencontre (et non seulement celle de sa logeuse). Il était oppressé par sa pauvreté, mais la gêne même de sa situation avait cessé, ces derniers temps, de lui peser. Il ne s'occupait plus de sa vie matérielle ; il ne voulait plus rien en savoir. En somme, il n'avait nullement peur de sa logeuse, quelque dessein qu'elle eût contre lui ; mais s'arrêter dans l'escalier, écouter toutes sortes d'absurdités sur le train-train habituel dont il se moquait pas mal, tous ces rabâchages à propos de paiements, ces menaces, ces plaintes et avec cela

biaiser, s'excuser, mentir – non ! mieux valait se glisser d'une façon ou d'une autre par l'escalier et s'esquiver sans être aperçu.

Du reste, sa peur de rencontrer sa créancière le frappa lui-même, dès sa sortie dans la rue.

« Vouloir tenter une telle entreprise et avoir peur d'un rien », pensa-t-il, avec un étrange sourire. « Hum... Voilà... on a tout à portée de main et on laisse tout filer sous son nez uniquement par lâcheté... ça c'est un axiome... Curieux de savoir... de quoi les gens ont le plus peur ? D'une démarche nouvelle, d'un mot nouveau, personnel ! – Voilà ce dont ils ont le plus peur. Après tout, je bavarde trop, mais je bavarde parce que je ne fais rien. C'est ce dernier mois que j'ai appris à bavarder à force de rester couché des journées entières dans mon coin et de penser... à des vétilles. Pourquoi diable y vais-je ? Suis-je capable de *cela ?* Est-ce que *cela* est sérieux ? Pas sérieux du tout. Comme ça, une lubie, de quoi m'amuser un peu ; un jeu. En somme, oui ; c'est un jeu ! »

Dehors, la chaleur était terrible, suffocante, aggravée par la bousculade ; partout de la chaux, des échafaudages, des tas de briques, de la poussière et cette puanteur spéciale des jours d'été, si bien connue de chaque Petersbourgeois qui n'a pas les moyens de louer une villa hors de la ville, – tout cela ébranla les nerfs déjà déréglés du jeune homme. L'odeur fétide, insupportable, qu'exhalaient les cabarets, dont le nombre était particulièrement élevé dans ce quartier, et les ivrognes que l'on rencontrait à chaque pas, bien que l'on fût en semaine, mettaient la touche finale au repoussant et triste tableau. Une sensation de profond dégoût passa un instant sur les traits fins du jeune homme. Il faut dire qu'il était remarquablement bien de sa personne : châtain foncé, de magnifiques yeux sombres ; d'une taille au-dessus de la moyenne, fin et élancé. Mais bientôt il tomba dans une sorte de profonde méditation ou, pour mieux dire, dans une sorte d'inconscience et continua son chemin sans

plus rien remarquer de ce qui l'entourait et ne voulant même plus le remarquer. De temps en temps, seulement, il se marmottait quelque chose, par l'habitude de soliloquer qu'il venait de s'avouer. En même temps, il se rendait compte du flottement de sa pensée et de sa grande faiblesse : il y avait déjà deux jours qu'il n'avait presque plus rien mangé.

Il était à ce point mal vêtu qu'un autre, même habitué, se serait fait honte de sortir au grand jour, dans la rue, avec de telles guenilles. Dans ce quartier, il est vrai, il était difficile d'étonner par sa mise. La proximité de la Place Sennoï, l'abondance des maisons spéciales, la population, surtout ouvrière et artisanale, amassée dans ces ruelles centrales de Petersbourg, donnaient un tel coloris à la scène que la rencontre d'un individu aux vêtements étranges ne faisait guère d'impression. Mais tant de rancœur s'était déjà amassée dans l'âme du jeune homme que, malgré sa susceptibilité (parfois si juvénile), ses guenilles ne le gênaient plus du tout. Évidemment, rencontrer des gens qui le connaissaient ou d'anciens camarades, qu'il n'aimait pas revoir du reste, c'eût été différent... Et pourtant, quand un ivrogne transporté, l'on ne savait ni où ni pourquoi, dans un immense chariot vide traîné par un cheval de trait, hurla à tue-tête, brusquement, en le désignant du doigt. « Eh ! dis donc toi, chapelier allemand ! », le jeune homme s'arrêta et saisit son chapeau d'un mouvement convulsif. C'était un chapeau de chez Zimmermann, haut rond, tout usé, tout roussi, plein de trous et de taches, qu'il portait incliné sur l'oreille de la façon la plus vulgaire. Cependant, son sentiment ne fut pas de la honte, mais bien une sorte d'effroi.

– Je le savais bien ! se murmura-t-il confus, je le pensais bien ! C'est pis que tout. Une pareille bêtise, une quelconque vétille, et tout le projet est à l'eau. Oui, le chapeau est trop remarquable. Ridicule, donc remarquable. Avec mes guenilles, je dois porter une casquette ou un béret quelconque et non cet épouvantail. Personne n'en porte de pareils, on le repérerait à

cent pas, on s'en souviendrait... surtout pas cela, ce serait une preuve. Ici, je dois passer inaperçu. Les détails. Les détails avant tout. De tels riens gâchent toujours tout...

Le chemin n'était pas long, il savait même le nombre de pas qu'il lui fallait faire ; exactement huit cent trente à partir de sa porte. Il les avait comptés une fois qu'il s'était trop laissé aller à son rêve. Alors, il n'y croyait pas encore lui-même et s'excitait simplement par son infâme et séduisante audace. Maintenant qu'un mois était passé, son idée s'était transformée et, en dépit de ces agaçants soliloques sur sa propre impuissance et son indécision, il s'habituait involontairement à penser à son rêve épouvantable comme à une entreprise possible, quoique en somme il n'y crût pas lui-même. Maintenant il en était à tenter une *épreuve* en vue de son projet, et son émotion croissait à chaque pas.

Il s'approcha, frissonnant et le cœur battant, d'un immense immeuble donnant d'un côté sur le canal et de l'autre dans la rue X... C'était un immeuble à petits appartements, habité par toutes sortes de petites gens : tailleurs, serruriers, cuisinières, Allemands, filles, petits employés, etc... Des gens, entrant ou sortant, se faufilaient par les deux portes cochères et les deux cours de la maison. Il y avait trois ou quatre portiers. Le jeune homme fut très content de n'en rencontrer aucun et, inaperçu, il se glissa directement de l'entrée dans l'escalier de droite. C'était un escalier de service, étroit et sombre, mais il le connaissait déjà, il l'avait étudié et cette circonstance lui plaisait : dans une obscurité pareille, un regard curieux n'était pas à craindre. « Si dès maintenant j'ai peur, que sera-ce, si un jour, vraiment, j'en venais à l'exécution ?... », pensa-t-il involontairement, arrivant au troisième. Des portefaix, anciens soldats, qui sortaient d'un logement, chargés de meubles, lui barrèrent le chemin. Il savait déjà que cet appartement était occupé par un fonctionnaire allemand et sa famille. « Cet Allemand déménage, pensa-t-il, donc au quatrième étage, dans cet escalier, et sur ce palier, il ne

reste d'occupé, pour quelque temps, que l'appartement de la vieille. C'est bien... si jamais... ». Il sonna chez elle. La sonnette tinta faiblement, comme si elle était faite en fer-blanc et non en bronze. Dans les petits logements de ces immeubles-là, il y a presque toujours de telles sonnettes. Il avait déjà oublié ce timbre et, maintenant, ce son particulier lui rappela une image nette. Il frissonna. Ses nerfs étaient trop affaiblis. Peu après, la porte s'entrebâilla, retenue par une courte chaîne : la locataire l'examinait par la fente avec une méfiance visible. On ne pouvait voir que ses yeux, brillants dans l'obscurité. Mais, voyant du monde sur le palier, elle se rassura et ouvrit tout à fait. Le jeune homme, passant le seuil, pénétra dans un vestibule obscur barré d'une cloison au delà de laquelle il y avait une petite cuisine. La vieille restait plantée devant lui, muette et le regardant interrogativement. C'était une vieille minuscule, toute sèche, d'une soixantaine d'années, avec de petits yeux perçants et méchants et un nez pointu ; elle était nu-tête. Ses cheveux châtains, grisonnants, étaient pleins d'huile. Des loques de flanelle entouraient son cou interminable, pareil à une patte de poulet. Une méchante pèlerine de fourrure tout usée et jaunie lui couvrait les épaules, malgré la chaleur. La vieille toussotait et geignait. Le jeune homme dut lui jeter un regard étrange, car la méfiance réapparut tout à coup dans ses yeux.

– Raskolnikov, étudiant. Je suis venu chez vous il y a un mois, se hâta de murmurer le jeune homme en s'inclinant.

Il s'était rappelé qu'il lui fallait être aimable.

– Je me le rappelle, petit père, je me rappelle très bien votre venue, prononça nettement la petite vieille, le regardant toujours fixement.

– Et bien, voilà... Je viens encore pour la même chose, continua Raskolnikov, un peu troublé par la méfiance de la vieille.

« Peut-être, après tout, est-elle toujours ainsi, mais je ne l'avais pas remarqué l'autre fois », pensa-t-il, avec une sensation désagréable.

La vieille se tut, pensive, puis s'effaça et, montrant la porte de la chambre :

– Entrez, je vous prie, petit père.

Le soleil couchant éclairait brillamment la chambre et son papier jaune, ses géraniums et ses rideaux de mousseline. « Et ce jour-là, le soleil brillera sans doute comme maintenant », pensa-t-il inopinément, jetant un regard circulaire pour retenir, dans la mesure du possible, la disposition des meubles. Mais il n'y avait là rien de spécial. Le mobilier, très vieux, de bois jaune, se composait d'un divan avec un immense dossier bombé, d'une table ovale, d'un lavabo avec un petit miroir, de quelques chaises contre les murs et de deux ou trois chromos représentant des demoiselles allemandes avec des oiseaux dans les mains – c'était tout. Dans un coin, devant une grande icône brûlait une veilleuse. Tout était très propre ; les meubles et le parquet cirés brillaient, « La main d'Elisabeth », pensa-t-il. Il n'y avait pas une poussière dans tout l'appartement. « C'est toujours chez de vieilles méchantes veuves qu'on trouve une propreté pareille », pensa encore Raskolnikov, regardant de biais le rideau de mousseline pendu devant la porte de la seconde chambre où se trouvait le lit et la commode de la vieille et où il n'avait jamais pénétré. Ces deux chambres, c'était là tout le logement.

– Que désirez-vous ? dit sévèrement la petite vieille entrant dans la chambre et se campant directement devant lui pour le voir bien en face.

– Voilà, je viens mettre cela en gage, dit-il.

Il sortit de sa poche une vieille montre d'argent. Le boîtier était plat et portait au dos, gravé, un globe terrestre. La chaîne était en acier.

– Mais, la reconnaissance précédente est déjà arrivée à échéance. Il y a déjà trois jours que le mois est échu.

– Je vous paierai encore les intérêts pour un mois. Prenez patience.

– Il dépend de moi seule de patienter ou de vendre votre objet sur l'heure.

– Combien pour cette montre, Alona Ivanovna ?

– Tu viens avec des bagatelles, petit père, elle ne vaut pas lourd. Vous avez eu deux billets pour l'anneau, l'autre jour, et on pourrait en acheter un pareil pour un rouble et demi chez un bijoutier.

– Vous m'en donnerez bien quatre roubles. Je la dégagerai ; je la tiens de mon père. Je recevrai bientôt de l'argent.

– Un rouble et demi et l'intérêt d'avance, puisque vous le voulez.

– Un rouble et demi ! s'exclama le jeune homme.

– Comme vous voulez.

Et la vieille lui tendit la montre.

Le jeune homme la prit et de fureur voulut s'en aller. Mais il se ravisa, se rappelant qu'il ne savait où s'adresser et qu'il y avait encore une autre raison à sa visite.

– Donnez ! dit-il rudement.

La vieille tâta les clés dans sa poche et passa dans l'autre chambre, derrière le rideau. Le jeune homme, resté seul au milieu de la chambre, tendit l'oreille et chercha à deviner. Il l'entendit ouvrir la commode. « Probablement le tiroir supérieur », pensa-t-il, « Elle porte les clés dans sa poche droite... Toutes ensemble, dans un anneau d'acier. Il y a là une clé plus grande que les autres, trois fois plus grande, avec un panneton dentelé ; évidemment, ce n'est pas une clé de la commode... Donc, il y a encore une cassette ou une cachette, c'est curieux. Les cassettes ont toutes des clés pareilles... En somme, quelle bassesse, tout cela ! »

La vieille revint.

– Voilà, petit père : À dix kopecks du rouble par mois, cela fait quinze kopecks pour un rouble et demi, par mois, d'avance. Et pour les deux autres roubles, vous me devez au même intérêt, vingt kopecks, d'avance. En tout donc, trente-cinq kopecks. Vous avez donc pour la montre un rouble, quinze kopecks. Voici.

– Comment ! Cela fait un rouble quinze maintenant !

– C'est cela.

Le jeune homme ne discuta pas et prit l'argent. Il regardait la vieille et ne se hâtait pas de partir comme s'il avait encore quelque chose à dire ou à faire sans trop savoir quoi.

– Un de ces jours, Alona Ivanovna, je vais peut-être vous apporter encore un objet... un bel objet... en argent... un étui à cigarettes... dès que mon ami me l'aura rendu...

Il se troubla et se tut.

– Nous en reparlerons alors, petit père.

– Au revoir... Et vous restez toujours seule à la maison ? Votre sœur n'est pas là ? demanda-t-il, aussi désinvolte qu'il pouvait l'être, en passant dans l'antichambre.

– Qu'est-ce que vous lui voulez, à ma sœur ?

– Mais rien de spécial. J'ai demandé cela comme ça... Ne croyez pas... Au revoir, Alona Ivanovna.

Raskolnikov sortit, décidément décontenancé. Son trouble croissait de minute en minute. Descendant l'escalier, il s'arrêta plusieurs fois, comme frappé brusquement par quelque chose. Dans la rue, enfin, il s'exclama :

« Ah ! mon Dieu ! Comme tout cela est dégoûtant ! Est-il possible, vraiment que je... non c'est faux, c'est inepte ajouta-t-il résolument. Est-il possible qu'une telle horreur me soit venue à l'esprit ? Quand même, de quelle bassesse est capable mon cœur. Et surtout, c'est sale, c'est répugnant, c'est mal, c'est mal !... Et moi, pendant tout un mois... »

Mais ses gestes et ses exclamations ne purent traduire son émotion. La sensation de profond dégoût qui serrait et troublait son cœur lorsqu'il se rendait chez la vieille devint à ce point intense et précise qu'il ne savait comment échapper à cette angoisse. Il marchait sur le trottoir, comme ivre, buttant contre les passants qu'il ne voyait pas, et ne se ressaisit que dans la rue suivante. Il leva les yeux et vit qu'il se trouvait en face d'un

débit. L'escalier d'entrée s'enfonçait dans le sol. Deux ivrognes le grimpaient justement. Sans plus réfléchir, Raskolnikov descendit. Il ne fréquentait guère les cabarets, mais, pour l'heure, sa tête tournait et une soif brûlante le torturait. Il eut envie de bière fraîche parce qu'il attribuait à la faim sa soudaine faiblesse. Il s'installa dans un coin sombre, à une table poisseuse, demanda de la bière et but avidement un premier verre. Il se sentit immédiatement soulagé et ses idées s'éclaircirent. « Bêtises que tout cela », dit-il avec espoir. Il n'y avait pas de quoi se troubler. Simple désarroi physique. Un quelconque verre de bière, un morceau de sucre et voilà la tête solide, l'idée claire, les intentions affermies. Ça !… Quelle médiocrité ! Mais malgré son mouvement de mépris, il avait déjà l'air gai, il semblait soulagé de quelque fardeau terrible, et il embrassa d'un coup d'œil amical les buveurs qui l'entouraient. Mais même en cette minute il pressentait confusément que cette disposition d'affabilité était elle-même morbide.

Il ne restait plus que quelques clients dans le débit. En plus des deux ivrognes rencontrés dans l'escalier, était sortie une bande de cinq buveurs portant un accordéon et accompagnés d'une fille. Le calme tomba. Il y eut plus de place. Il restait un bourgeois légèrement gris. Son compagnon, gros, énorme, à la barbe poivre et sel, accoutré d'un manteau sibérien, ivre, s'était assoupi sur le banc. De temps en temps, dans un demi-réveil, il claquait des doigts en écartant les bras. Son torse sursautait sans quitter le banc. Il chantonnait vaguement, pêchant dans sa mémoire des vers dans le genre de :

J'ai caressé ma femme toute l'année.
J'ai ca-ressé ma fe – emme toute l'a – nné – é-e.

Et tout à coup, se réveillant de nouveau :

En enfilant la rue Podiatcheskaïa
J'ai rencontré mon ancienne…

Mais personne ne partageait son bonheur. Son silencieux compagnon considérait ces éclats avec une certaine hostilité et même avec méfiance. Il y avait encore là un client présentant l'aspect d'un fonctionnaire retraité. Il était assis à l'écart devant sa consommation dont il buvait une gorgée de temps en temps tout en regardant autour de lui. Il avait également l'air quelque peu ivre.

II

Raskolnikov évitait habituellement de se mêler à la foule et, comme il a déjà été dit, il fuyait toute société, surtout ces derniers temps. Mais maintenant il se sentait attiré par le monde. Quelque chose de nouveau se passait en lui et il avait faim de compagnie humaine. Il était si fatigué de tout ce mois d'anxiété et de sombre excitation qu'il eut envie de respirer, ne fût-ce qu'une minute, une autre atmosphère, quelle qu'elle fût, et, malgré la saleté du lieu, il s'attardait avec satisfaction dans le débit.

Le patron était dans une autre pièce, mais il venait souvent dans la salle principale. Ses bottes bien cirées, aux revers rouges, se montraient tout d'abord au haut des marches qu'il descendait en pénétrant dans la salle. Il était vêtu d'une jaquette plissée et d'un gilet de satin noir, affreusement graisseux. Il ne portait pas de cravate et toute sa face luisait comme un cadenas de fer bien huilé. Derrière le comptoir se tenait un gamin d'une quinzaine d'années et un autre, plus jeune, servait les consommations. Il y avait là des cornichons hachés, des biscuits noirs et du poisson coupé en morceaux. Tout cela sentait très mauvais. L'atmosphère était insupportablement suffocante et tellement chargée de vapeurs d'alcool qu'il semblait que l'on pût s'en saouler en cinq minutes.

Il y a des gens, de parfaits inconnus, qui appellent l'intérêt au premier coup d'œil, ainsi, soudainement, sans qu'aucune parole ne soit encore échangée. C'est précisément cette impression que fit sur Raskolnikov le client assis à l'écart et qui ressemblait à un fonctionnaire retraité. Plus tard, le jeune

homme se souvint plusieurs fois de cette première impression et l'attribua même au pressentiment. Il jetait continuellement des coups d'œil au fonctionnaire parce que – entre autres raisons – celui-ci le regardait avec insistance. Il était visible que le personnage avait fort envie de lui adresser la parole. Quant aux autres, le patron y compris, le fonctionnaire semblait les considérer en habitué et même avec un certain ennui nuancé de quelque arrogance, comme des gens d'une classe sociale et d'un développement inférieurs.

C'était un homme au delà de la cinquantaine, de taille moyenne, trapu, grisonnant, avec une calvitie étendue, un visage d'ivrogne, bouffi, jaune verdâtre, des paupières enflées dont la fente laissait voir des yeux minuscules, brillants, rougeâtres et vifs. Mais il y avait vraiment en lui quelque chose d'étrange ; son regard reflétait de l'enthousiasme et n'était pas dépourvu de raison ni d'intelligence, mais il y passait également des lueurs de folie. Il était habillé d'un vieux frac tout déchiré, sans boutons, à l'exception d'un seul qui tenait encore et qu'il boutonnait, visiblement soucieux des convenances. Le plastron, tout froissé et souillé, s'échappait de dessous son gilet de nankin. Il était rasé à la mode des fonctionnaires, mais sa barbe repoussait déjà, bleuâtre. Dans son allure, décidément, il y avait quelque chose du fonctionnaire posé et réfléchi. Mais il était inquiet, s'ébouriffait les cheveux, appuyait le menton sur ses mains, anxieusement, posant ses coudes troués sur la table toute poisseuse. Enfin, il regarda Raskolnikov bien en face et dit d'une voix ferme :

– Oserais-je, Monsieur, vous adresser la parole ? Car, quoique vous ne payiez pas de mine, mon expérience me permet de reconnaître en votre personne un homme instruit et inaccoutumé aux boissons. Moi-même j'ai toujours respecté l'instruction, accompagnée des qualités du cœur et, en outre, je suis conseiller honoraire. Marméladov, tel est mon nom ;

conseiller honoraire. Oserais-je demander si vous avez été en fonctions ?

– Non, j'étudie... répondit le jeune homme quelque peu étonné de la manière pompeuse du discours et de ce qu'on lui ait adressé la parole à brûle-pourpoint.

Malgré son récent et éphémère désir de société, il ressentit, au premier mot qu'on lui disait, son habituelle répulsion envers les étrangers qui voulaient ou semblaient vouloir toucher à son individualité.

– Ah, vous êtes donc étudiant, ou ex-étudiant, s'exclama le fonctionnaire. Je le pensais bien ! L'expérience, Monsieur, la vaste expérience ! Et en signe d'éloge il se touchait le front du doigt. Vous avez été étudiant ou vous avez fréquenté des cours. Mais, permettez...

Il se souleva, vacilla, prit son flacon et son verre et s'assit près du jeune homme, un peu de biais. Il était gris, mais parlait avec hardiesse et éloquence, s'embrouillait quelque peu par endroits et tirait son discours en longueur. Il se précipita sur Raskolnikov avec une sorte d'avidité, comme s'il n'avait plus parlé à âme qui vive depuis tout un mois.

– Monsieur, commença-t-il avec quelque emphase, pauvreté n'est pas vice. Ceci est une vérité. Je sais que l'ivrognerie n'est pas une vertu et c'est encore plus vrai. Mais la misère, Monsieur, la misère est un vice. Dans la pauvreté, vous pouvez conserver la noblesse innée de votre cœur ; dans la misère, personne n'en est jamais capable. L'on ne vous chasse même pas avec un bâton, pour votre misère, mais on vous balaie, Monsieur, avec un balai, hors de la société humaine, pour que ce soit plus humiliant. Et c'est juste, car dans la misère, je suis le premier à m'insulter moi-même. Et ensuite, boire ! Il y a un mois, Monsieur, mon épouse a été battue par

M. Lébéziatnikov. Et ma femme n'est pas semblable à moi. Vous comprenez ? Permettez-moi de vous demander ainsi, par pure curiosité, avez-vous déjà passé la nuit sur la Neva, dans les barques à foin ?

– Non, mais encore, répondit Raskolnikov. Qu'est-ce que c'est ?

– Eh bien, moi, j'en viens... déjà la cinquième nuit...

Il remplit son verre, but et devint pensif. Dans ses vêtements et ses cheveux, en effet, l'on pouvait voir par-ci par-là, des brins de foin. Il était très vraisemblable qu'il ne s'était ni déshabillé ni lavé depuis cinq jours déjà. Ses mains surtout étaient sales, grasses, rouges, avec des ongles noirs.

Sa conversation sembla éveiller l'attention paresseuse de l'assistance. Les gamins, derrière le comptoir, commencèrent à rire. Le patron descendit, exprès sans doute, de la chambre supérieure pour « écouter l'amuseur » et s'assit à l'écart, bâillant avec paresse et importance. Marméladov était évidemment connu ici depuis longtemps et son penchant pour le discours pompeux avait été sans doute acquis par l'habitude des conversations fréquentes avec des inconnus dans les cabarets. Cette habitude se transforme en nécessité chez certains ivrognes et surtout chez ceux qui sont sévèrement tenus ou persécutés chez eux. Pour cette raison ils essaient d'obtenir de la compagnie des buveurs quelque approbation et, si possible, quelque respect.

– Amuseur ! dit le patron à haute voix. Pourquoi ne travailles-tu pas ? Et votre poste, puisque vous êtes un fonctionnaire ?

– Pourquoi je ne travaille pas, Monsieur ? repartit Marméladov, s'adressant exclusivement à Raskolnikov, comme

si la question venait de lui. Pourquoi je ne travaille pas ? Comme si mon cœur ne saignait pas parce que je croupis dans l'inaction. N'ai-je pas souffert quand, il y a un mois, M. Lébéziatnikov a battu mon épouse, battu de ses propres mains ? Permettez, jeune homme, vous est-il déjà arrivé... hum... par exemple... de quémander de l'argent en prêt sans espoir ?

– Oui... mais que voulez-vous dire... sans espoir ?

– Mais ainsi, tout à fait sans espoir, sachant d'avance qu'il n'en sortira rien. Voilà, vous savez par exemple parfaitement qu'un tel, citoyen utile et bien disposé, ne vous donnera d'argent en aucun cas. Car, enfin, pourquoi en donnerait-il ? Il sait bien que je ne le rendrai pas. Par compassion ? Mais M. Lébéziatnikov, qui est au courant des idées actuelles, m'a dit tout à l'heure que la compassion est même interdite par la science et que l'on fait déjà ainsi en Angleterre, où il y a de l'économie politique. Car, dites-moi un peu, pourquoi donnerait-il de l'argent ? Et voilà, sachant d'avance qu'il ne donnera rien, vous vous mettez en route et...

– Pourquoi y aller alors ? dit Raskolnikov.

– Et si l'on n'a plus personne chez qui aller, si l'on ne sait plus où se rendre ? Il faut bien que chacun puisse aller quelque part ! Car il arrive qu'il faille absolument aller quelque part ! Quand ma fille unique est sortie la première fois avec sa carte jaune, j'ai dû aussi aller... (car ma fille vit de la carte jaune, ajouta-t-il, regardant le jeune homme avec quelque inquiétude). Ce n'est rien, Monsieur, ce n'est rien, se hâta-t-il de déclarer, apparemment avec tranquillité, quand les deux gamins, derrière le comptoir, pouffèrent de rire et que le patron lui-même sourit. Ce n'est rien ! Ces hochements de tête ne me troublent nullement. Car il est connu que tout ce qui est secret devient manifeste, et mon sentiment est d'humilité et non de mépris.

Laissons, laissons !... Voici l'Homme ! Permettez, jeune homme, pourriez-vous... Non. Pour s'exprimer avec plus de force et de relief : non pas « pourriez-vous » mais : « oseriez-vous » me dire en face, affirmativement, que je ne suis pas un cochon ?

Le jeune homme ne dit mot.

– Donc, continua l'orateur, après avoir posément et avec dignité attendu que les rires s'éteignissent, donc mettons que je sois un cochon, et elle, une dame. Je suis à l'image de la bête et Katerina Ivanovna, mon épouse, est une personne instruite et fille de capitaine. Mettons, mettons que je sois un cochon, qu'elle ait un cœur sublime et qu'elle soit remplie de sentiments ennoblis par l'éducation. Néanmoins... ah ! si elle avait pitié de moi ! Il faut, absolument, que chacun ait un endroit où on le prenne en pitié, n'est-ce pas, Monsieur ? Mais Katerina Ivanovna, quoiqu'elle soit généreuse, est injuste. Et quoique je sache bien, lorsqu'elle m'empoigne par la tignasse, qu'elle ne le fait que par pitié... car, je le répète sans me troubler, elle m'empoigne par la tignasse, jeune homme, insista-t-il avec une dignité redoublée, ayant entendu de nouveau des rires. Ah ! mon Dieu ! Que serait-ce si jamais, ne fût-ce qu'une fois, elle... Mais non ! non ! Tout cela est vain et pourquoi parler ? Il n'y a rien à dire ! Car ce qui a été désiré s'est accompli plus d'une fois et plus d'une fois j'ai été plaint, mais... mais tel est mon caractère et je suis une brute congénitale.

– Comment donc ! remarqua le patron en bâillant.

Marméladov abattit avec décision son poing sur la table.

– Tel est mon caractère ! Savez-vous, Monsieur, savez-vous que j'ai même vendu ses bas pour boire ? Pas les souliers, car c'eût été plus ou moins dans l'ordre des choses, mais les bas, ses bas ! Vendu ! Et son fichu en duvet de chèvre aussi !

Un fichu qu'elle avait reçu encore avant, qui lui appartient à elle, et pas à moi. Et elle s'est mise à tousser cet hiver, déjà avec du sang. Nous avons trois petits enfants et Katerina Ivanovna travaille du matin au soir à brosser, à récurer et à laver les enfants, car elle s'est habituée à la propreté dès son jeune âge. Elle a une poitrine faible et elle est prédisposée à la phtisie, je le sais bien. Comme si je ne le sentais pas ! Et plus je bois, plus je le sens. Et même, je bois afin de trouver le chagrin dans le breuvage. Je bois, car je veux souffrir doublement !

Avec une sorte de désespoir, il posa la tête sur la table.

– Jeune homme, continua-t-il, se redressant, je crois lire un chagrin sur votre visage. Je l'ai lu dès que vous êtes entré et c'est pour cela que je me suis tout de suite adressé à vous. Car en vous communiquant l'histoire de ma vie, je ne veux nullement m'exhiber au pilori, devant ces oisifs, desquels, du reste, je suis connu, mais c'est que je cherche un homme sensible et instruit. Sachez donc que mon épouse a été élevée dans un institut départemental pour jeunes filles nobles et que, à sa sortie, lors de la distribution des prix, elle a dansé, avec le châle, devant le gouverneur et d'autres personnages et qu'elle a reçu une médaille d'or et un bulletin élogieux pour cela. Une médaille... la médaille, on l'a vendue... il y a déjà longtemps... hum... le bulletin élogieux se trouve dans son coffre et, dernièrement, elle l'a encore montré à la logeuse. Quoiqu'elle ait des disputes continuelles avec celle-ci, elle avait eu envie de parler, avec n'importe qui, des jours heureux du passé. Et je ne la désapprouve nullement, nullement, car c'est tout ce qui lui reste de ses souvenirs et tout le reste est tombé en poussière. Oui. Oui, c'est une dame emportée, fière, inflexible. Elle lave le plancher elle-même et mange du pain noir, mais elle ne supporte pas qu'on lui manque de respect. C'est pour cela qu'elle n'a pu souffrir la grossièreté de M. Lébéziatnikov et quand celui-ci l'a battue pour cela, elle s'est alitée, non pas à cause des coups, mais à cause de l'humiliation. Quand je l'ai

épousée, elle était veuve avec trois enfants plus petits les uns que les autres. En premières noces, elle avait épousé un officier d'infanterie, par amour. Elle avait fui, avec lui, la maison paternelle. Elle l'aimait passionnément, mais il se laissa aller au jeu, échoua sur le banc des accusés et mourut peu après. Il la battait, vers la fin. Quoiqu'elle ne lui ait pas pardonné – ce que je sais avec certitude d'après des documents – des larmes lui viennent aux yeux lorsqu'elle se souvient de lui et me le cite en exemple et j'en suis content, car ainsi, au moins en imagination, peut-elle se représenter ses jours heureux d'autrefois... Il l'avait laissée avec trois petits enfants dans sa province écartée et sauvage où je me trouvais aussi, dans une misère si désespérée que, même moi, qui ai vécu tant d'aventures, je ne saurais la décrire. Tous les siens l'ont refusée. Et puis, elle était orgueilleuse, trop orgueilleuse... Et c'est alors, Monsieur, c'est alors que moi, veuf aussi, avec une fille de quatorze ans de ma première femme, je lui ai offert mon appui car je ne pouvais plus voir cette douleur. Vous pouvez juger de son malheur au fait que cette femme instruite et bien élevée consentit à m'épouser ! Et pourtant, elle m'a épousé ! Elle sanglota, elle se tordit les bras, mais elle m'épousa ! Car elle ne savait plus où aller. Comprenez-vous, Monsieur, comprenez-vous ce que cela veut dire, ne pas savoir où aller ? Non ! Cela, vous ne le comprenez pas encore... Toute l'année, j'ai rempli pieusement et saintement mes obligations et je n'ai pas touché à ça (il donna du doigt contre la bouteille), car j'ai du sentiment. Mais même cela ne put lui faire plaisir. Ensuite, j'ai perdu ma place, pas par ma faute, mais à cause de changements dans le personnel, et alors, j'y ai touché !... Après avoir beaucoup erré et eu de nombreux malheurs, nous nous sommes établis, voilà bientôt un an et demi, dans cette capitale magnifique et ornée de nombreux monuments. Alors, j'ai trouvé ici une place... Trouvée et puis perdue. Vous comprenez ? Cette fois, ç'avait été ma faute car l'habitude m'était venue. Nous vivons maintenant dans un coin chez la logeuse Amalia Fedorovna Lippewechsel, et pourquoi nous y vivons et avec quel argent nous payons, cela je

ne le sais pas. Il y en a beaucoup d'autres qui y vivent, à part nous... un tapage infernal... hum... oui... Dans l'entre-temps, ma fille du premier lit avait grandi et ce qu'elle a souffert, ma fille, de sa marâtre, en grandissant, je n'en dirai rien. Car quoique Katerina Ivanovna soit pleine de sentiments généreux, c'est une dame emportée, nerveuse, et elle a une façon de vous brusquer... Oui ! Après tout, pourquoi se souvenir de tout cela ? Vous pensez bien que Sonia n'a reçu aucune éducation. J'ai bien essayé, il y a quatre ans, de voir avec elle la géographie et l'histoire universelle, mais comme mes propres connaissances n'étaient pas très fermes et que je n'avais pas de directives convenables, car les livres que l'on avait... hum... nous ne les avons plus, alors l'instruction en est restée là. Nous étions arrivés au roi de Perse, Cyrus. Plus tard, parvenue à la maturité, elle a lu encore quelques livres, des romans, et, dernièrement, encore un livre, la Physiologie de Lewis – connaissez-vous ? – elle l'a lu avec beaucoup d'intérêt et elle nous a même récité quelques passages : c'est là toute son instruction. Et maintenant, je m'adresse à vous, Monsieur, moi personnellement, avec une question privée : Combien, selon vous, peut gagner une jeune fille pauvre et honnête par un travail honnête ?... Elle ne gagnerait pas quinze kopecks par jour, Monsieur, si elle est honnête et sans talents particuliers, même si elle travaillait sans prendre le temps de souffler. Et encore le conseiller civil Klopstock, Ivan Ivanovitch – vous en avez entendu parler ? – non seulement refusa jusqu'ici de lui payer la façon d'une demi-douzaine de chemises en toile hollandaise, mais il l'a chassée, offensée ; il a tapé des pieds et l'a traitée d'un nom inconvenant, sous prétexte que le col n'était pas sur mesures et qu'il était mal cousu. Et les gosses affamés... Et Katerina Ivanovna qui marche dans la chambre en se tordant les bras et des taches rouges qui lui viennent aux pommettes – ce qui arrive toujours dans cette maladie. « Ah ! tu vis chez nous, toi, une bouche inutile. Tu manges, tu bois et tu profites de la chaleur » – et que boit-elle, que mange-t-elle, quand les gosses eux-mêmes n'ont pas vu une croûte de pain depuis trois

jours. Et moi, j'étais couché, alors... eh bien, quoi ! j'étais couché... un peu éméché... et j'entends ma Sonia qui dit... (elle est si douce, avec une petite voix humble... des cheveux blonds et une petite figure toute pâle et amaigrie). Elle dit : « Est-ce que vraiment, Katerina Ivanovna, vraiment je dois me résoudre à cela ? » Mais déjà Daria Franzevna, une femme mal intentionnée et bien connue de la police, s'était par trois fois informée auprès de la logeuse. « Eh bien quoi, répond Katerina Ivanovna en raillant, garder quoi ? En voilà un trésor ! »

– Mais n'accusez pas, n'accusez pas, Monsieur, n'accusez pas ! Cela n'a pas été dit de sang-froid, mais à cause de l'agitation, de la maladie, des sanglots des enfants affamés. Et puis cela a été dit dans le but d'insulter et non pas littéralement... Car tel est le caractère de Katerina Ivanovna et quand les gosses commencent à hurler, même de faim, elle cogne tout de suite. Et je vis, vers six heures, Sonètchka qui se lève, met son foulard, son petit manteau, s'en va et revient vers neuf heures. Elle revint, alla droit à Katerina Ivanovna et déposa, sans dire un mot, trente roubles d'argent sur la table devant elle. Elle ne dit pas un mot, ne jeta pas un regard : elle prit seulement notre grand châle vert (nous avons comme ça un châle commun en drap-des-dames), elle s'en couvrit la tête et le visage et se coucha sur le lit, la figure tournée vers le mur ; ses épaules et tout son corps frissonnaient. Et moi, je restais couché comme tantôt dans le même état. Et j'ai vu alors, jeune homme, j'ai vu qu'ensuite Katerina Ivanovna s'approcha, sans dire mot non plus, du lit de Sonètchka et y resta agenouillée toute la soirée en embrassant ses pieds sans jamais se lever et, plus tard, elles s'endormirent ainsi, ensemble, enlacées... ensemble... ensemble... oui... et moi, j'étais couché... ivre.

Marméladov se tut. On eût dit que sa voix s'était brisée. Puis, tout à coup, il se versa hâtivement à boire, but et se racla le gosier.

– Depuis lors, Monsieur, continua-t-il, après un silence, depuis lors, à cause d'un incident défavorable et des dénonciations de personnes mal intentionnées – ce à quoi a spécialement aidé Daria Franzevna, parce que, paraît-il, on lui aurait manqué du respect convenable – depuis lors ma fille Sophia Sémionovna fut obligée de prendre une carte jaune et par conséquent ne put plus rester avec nous. Car ni la logeuse, Amalia Fedorovna (elle qui avait aidé Daria Franzevna), ni M. Lébéziatnikov n'en voulaient plus... hum... C'est précisément à cause de Sonia qu'il a eu cette histoire avec Katerina Ivanovna. Auparavant il poursuivait lui-même Sonètchka de ses assiduités et maintenant il fait montre d'amour-propre. « Comment, moi un homme éclairé, vivre dans le même logement qu'une telle femme ! » Katerina Ivanovna ne le laissa pas dire et défendit Sonia... et alors c'est arrivé. Depuis, Sonètchka ne vient nous voir qu'à la tombée du jour et elle soulage Katerina Ivanovna et donne quelque argent, selon ses moyens... Elle vit dans l'appartement du tailleur Kapernaoumov, elle y sous-loue un logement ; Kapernaoumov est boiteux et bègue et toute son immense famille est bègue. Et sa femme est bègue... Ils vivent tous dans une chambre, mais Sonia a une chambre séparée, avec une cloison. Hum... oui... des gens des plus pauvres et bègues, oui... Et alors, je me suis levé ce matin-là, j'ai revêtu mes guenilles, j'ai levé mes bras au ciel et je suis allé voir Son Excellence Ivan Alphanasievitch. Vous connaissez Son Excellence Ivan Alphanasievitch ? Non ? Eh bien ! vous ne connaissez pas un homme de Dieu ! C'est de la cire... de la cire devant la face du Seigneur ; il fond comme de la cire ! Il a même laissé tomber une larme lorsqu'il eut bien voulu tout écouter. « Eh bien, Marméladov », dit-il, « une fois déjà tu as trompé mon attente. Je te reprends sur ma propre responsabilité – c'est ce qu'il a dit – souviens-toi donc. Tu peux aller. » J'ai baisé la poussière de ses pieds, en pensée, car il ne m'aurait pas permis de le faire effectivement, étant un dignitaire aux convictions nouvelles d'homme d'État cultivé. Je rentrai chez moi et quand

je déclarai que j'avais une place et que je recevrais un traitement, mon Dieu, que s'est-il passé alors !

Marméladov s'arrêta à nouveau, en proie à une forte émotion. À ce moment, entra toute une bande d'ivrognes déjà passablement ivres. Près de l'entrée résonnèrent les sons d'un orgue de barbarie et une grêle voix d'enfant de sept ans chanta « Houtorok ». La salle devint bruyante. Le patron et les garçons s'occupèrent des nouveaux venus. Sans leur accorder la moindre attention, Marméladov continua son récit. Il avait déjà l'air fort affaibli mais plus il se grisait, plus il devenait loquace. Il sembla s'animer au souvenir de son récent succès, et sa figure rayonna. Raskolnikov écoutait avec attention.

– Cela, Monsieur, cela s'est passé il y a cinq semaines. Oui... Dès qu'elles ont appris la nouvelle, Katerina Ivanovna et Sonètchka, mon Dieu, ce fut comme si les portes du ciel s'étaient ouvertes pour moi. Il m'arrivait naguère de rester couché comme une brute et ce n'étaient que querelles ! Et maintenant, elles marchent sur la pointe des pieds, elles font taire les enfants : « Sémione Zacharovitch s'est fatigué à son bureau. Chut... Il se repose !... Elles me donnent du café avant mon départ, elles me font bouillir de la crème de lait ! Elles ont commencé à me procurer de la vraie crème de lait, vous entendez ! Comment ont-elles réussi à réunir onze roubles cinquante kopecks pour un uniforme convenable, ça, je ne le comprends pas ! Des bottes, de magnifiques jabots de calicot, un uniforme et tout ça pour onze roubles cinquante kopecks, ça vous avait de l'allure ! Je reviens le premier jour du bureau et qu'est-ce que je vois ! Katerina Ivanovna avait préparé un vrai dîner : un potage et du lard au raifort, ce dont nous n'avions eu jusqu'ici aucune idée. En fait de robes, elle n'avait rien... mais rien du tout et la voilà habillée, et pas n'importe comment, comme si l'on attendait du monde ; de rien, elle sait faire tout : elle se coiffe, un petit col blanc, des manchettes, et voilà une tout autre personne, rajeunie et embellie. Sonètchka, ma petite

colombe, n'y a aidé qu'avec de l'argent, car moi-même, dit-elle, pour l'instant, il n'est pas convenable que je vienne chez vous ; sinon, peut-être, à la tombée du jour, pour que personne ne me voie. Vous entendez ? Vous entendez ! Un jour je reviens faire un somme, après-dîner, eh bien, le croyez-vous, elle n'a pas su résister, Katerina Ivanovna : l'autre semaine elle s'était encore disputée à fond avec Amalia Fedorovna et maintenant la voilà qui l'invite à goûter ! Deux heures elles sont restées à chuchoter. « Maintenant Sémione Zacharovitch a une place au bureau et reçoit un traitement ; il alla de lui-même voir Son Excellence et Son Excellence sortit elle-même et elle ordonna à tout le monde d'attendre et elle prit Sémione Zacharovitch par le bras pour le faire entrer dans son cabinet. » Vous entendez, vous entendez ? « Sémione Zacharovitch, je me souviens évidemment de vos mérites, dit Son Excellence, quoique vous suiviez votre penchant irréfléchi, mais puisque vous me promettez et qu'en outre tout va mal ici sans vous (vous entendez, vous entendez !), je fais confiance, dit-il, à votre parole d'honneur. » Tout ça, évidemment, elle l'a tout simplement inventé, non par légèreté ni par fanfaronnade. Non ! Elle y croit elle-même, elle se divertit de ses propres chimères, je vous le jure ! Et je ne la blâme pas ; non, je ne la blâme pas !

» Quand, il y a six jours, j'ai rapporté en totalité mon premier traitement – vingt-trois roubles, quarante kopecks, elle m'appela son loup chéri : « Tu es mon petit loup chéri ». Et nous étions seuls, vous comprenez ? suis-je donc beau garçon, dites-moi un peu et qu'est-ce que je représente comme mari ? Eh bien, il lui a fallu me pincer la joue : « Mon petit loup chéri ».

Marméladov s'arrêta, voulut sourire mais tout à coup son menton se mit à trembler. Il put cependant se retenir. Ce cabaret, Marméladov avec son aspect débraillé, ses cinq nuits passées dans les barques à foin, sa bouteille et en même temps son amour morbide pour sa femme et sa famille déroutaient son

auditeur. Raskolnikov écoutait avec attention, mais avec une sensation maladive. Il regrettait d'être resté ici.

– Monsieur, Monsieur ! s'exclama Marméladov en se remettant. Oh ! Monsieur, pour vous peut-être comme pour les autres, tout cela n'est qu'un amusement et, sans doute, je vous ennuie par le stupide récit de ces misérables détails de ma vie privée ? Mais pour moi, ce n'est pas un amusement ! Car je suis capable d'éprouver tous ces sentiments... Et durant toute cette céleste journée, de ma vie et durant cette soirée, je me suis laissé bercé par mon imagination ailée : comment j'allais arranger tout cela, comment j'habillerais les gosses, comment ma femme serait tranquille et comment je sauverais mon unique fille de son déshonneur et la ferais rentrer au sein de sa famille... et beaucoup, beaucoup d'autres choses encore... C'était excusable, Monsieur. Eh bien ! Monsieur (Marméladov frissonna, leva la tête et regarda son auditeur les yeux dans les yeux) eh bien ! le lendemain même, après tous ces rêves (donc il y a de cela cinq jours), vers le soir, par une fraude maligne, comme un larron dans la nuit, j'ai ravi à Katerina Ivanovna les clés de son coffre, j'ai pris ce qui restait du traitement – je ne sais plus combien et voilà, regardez-moi ! Tous ! Depuis cinq jours je n'ai plus remis les pieds chez moi, tout le monde me cherche, c'en est fini avec le bureau, et mon uniforme, en échange duquel j'ai reçu ces vêtements, est resté dans le café, près du Pont d'Égypte... Et tout est fini.

Marméladov se cogna le front du poing, serra les dents, ferma les yeux et s'appuya lourdement du coude sur la table. Mais une minute plus tard, son expression changea brusquement. Il regarda Raskolnikov avec une sorte de ruse d'emprunt et une effronterie artificielle, se mit à rire et dit :

– Et aujourd'hui, voilà, j'ai été chez Sonia demander de l'argent pour boire. Ah ! Ah ! Ah !

– C’est ce qu’elle a donné ?[2], cria quelqu’un du côté des nouveaux venus en s’esclaffant.

– Cette bouteille-ci, c’est avec son argent qu’elle a été achetée, prononça Marméladov s’adressant exclusivement à Raskolnikov. Trente kopecks, qu’elle m’a donnés de ses propres mains, tout ce qu’il y avait, les derniers, je l’ai bien vu… Elle n’a rien dit, elle m’a seulement regardé silencieusement… Ainsi, là-bas, pas sur la Terre… les gens sont plaints, pleurés et on ne leur fait pas de reproches ! Et c’est plus douloureux, plus douloureux, quand on ne vous fait pas de reproches !…

Trente kopecks, oui. Mais elle en a besoin, maintenant, n’est-ce pas ? Qu’en pensez-vous mon cher Monsieur ? Maintenant elle doit observer la propreté. Cela coûte de l’argent, cette propreté, une propreté spéciale, vous comprenez ? Vous comprenez ? S’acheter des fards, car sans cela il n’y a pas moyen ; des jupons empesés, des souliers, comme ça, quelque chose de plus chic, pour pouvoir montrer le pied en sautant une flaque. Comprenez-vous ? Comprenez-vous, Monsieur, ce que signifie pareille propreté ? Eh bien, voilà, moi, son propre père, j’ai emporté ces trente kopecks-là pour boire ! Et je bois, je les ai déjà bus ! Et bien, qui aurait pitié d’un homme comme moi ? Qui ? Avez-vous pitié de moi, maintenant, Monsieur, ou non ? Dites-moi, pitié ou non ? Ah ! Ah ! Ah !

Il voulut se verser à boire, mais il n’y avait plus rien, la bouteille était déjà vide.

– Pourquoi avoir pitié de toi ? cria le patron, qui se trouva être à nouveau auprès d’eux.

---

[2] En langue vulgaire russe, « donner » et « se donner » se traduisent par le même mot. (N. D. T.)

L’on entendit des rires et des jurons. Tout le monde riait et jurait, qu’ils eussent écouté ou non, rien qu’à l’aspect de l’ancien fonctionnaire.

– Avoir pitié de moi ! Pourquoi avoir pitié de moi ! hurla tout à coup Marméladov, se levant, le bras tendu devant lui, plein d’inspiration et d’audace, comme s’il n’avait attendu que ces mots. Pourquoi avoir pitié de moi, dis-tu ? Oui ! On n’a pas à avoir pitié de moi. On doit me crucifier, me clouer sur une croix et non pas avoir pitié de moi. Mais crucifie-le, juge, crucifie-le, et quand tu auras crucifié, aie pitié de lui ! Et alors je me rendrai moi-même chez toi pour être crucifié car ce n’est pas de joie dont j’ai soif mais de douleur et de larmes !... Penses-tu marchand, que ta bouteille m’a été douce ? C’est la douleur, la douleur que j’ai cherchée au fond de cette bouteille, la douleur et les larmes. J’y ai goûté et j’ai compris. Et celui-là aura pitié de moi. Qui eut pitié de tous et Qui comprenait tout et tous. Il est Unique. Il est le Juge. Il viendra ce jour-là et demandera : « Où est la fille qui s’est vendue pour sa marâtre méchante et phtisique, pour les enfants d’une autre ? Où est la fille qui eût pitié de son père terrestre, ivrogne inutile, sans s’épouvanter de sa bestialité ? ». Et il dira « Viens ! Je t’ai déjà pardonné une fois... pardonné une fois... il t’est beaucoup pardonné maintenant encore car tu as beaucoup aimé... ». Et il pardonnera à ma Sonia, Il lui pardonnera, je le sais déjà qu’Il lui pardonnera. Je l’ai senti dans mon cœur, tout à l’heure quand j’étais chez elle... Et Il les jugera tous et pardonnera à tous, aux bons et aux méchants, aux sages et aux paisibles... Et quand Il aura fini avec tous, alors Il élèvera la voix et s’adressera à nous : « Venez vous aussi ! dira-t-Il. Venez petits ivrognes faiblards, venez petits honteux ! » Et nous viendrons tous, sans crainte. Alors, diront les très-sages, diront les raisonnables : « Seigneur ! Pourquoi acceptes-tu ceux-ci ? ». Et Il dira : « Je les accepte, très-sages, je les accepte, âmes raisonnables, car aucun de ceux-ci ne s’est jamais considéré digne de cela... ». Et il tendra ses mains vers nous et nous les baiserons... et nous

pleurerons... et nous comprendrons tout ! Alors, nous comprendrons tout !... et tous comprendront... et Katerina Ivanovna... elle aussi comprendra... Seigneur, que Ton Règne arrive !

Il se laissa choir sur le banc, épuisé, sans plus regarder personne, comme s'il avait oublié tout ce qui l'entourait et il tomba dans une profonde rêverie. Ses paroles avaient fait impression ; le silence régna un moment, mais bientôt le rire, les jurons et les insultes reprirent.

– Le voilà le juge !

– ... Empêtré dans son mensonge.

– Fonctionnaire, va !

Et ainsi de suite.

– Venez, Monsieur, dit Marméladov tout à coup, levant la tête et s'adressant à Raskolnikov – reconduisez-moi... la maison Kosel, dans la cour. Il est temps d'aller... chez Katerina Ivanovna.

Raskolnikov voulait partir depuis longtemps et il avait déjà décidé d'aider Marméladov. Celui-ci se trouva être beaucoup plus faible des jambes que de la voix et s'appuya lourdement sur le jeune homme. Il y avait deux ou trois centaines de pas à faire. L'ivrogne se sentait envahir par la confusion et la peur à mesure qu'ils s'approchaient de chez lui.

– Ce n'est pas de Katerina Ivanovna que j'ai peur maintenant, murmurait-il, en proie à l'émotion, – et pas de ce qu'elle va m'empoigner par les cheveux. Les cheveux ! Que sont les cheveux ! Bêtises que les cheveux ! C'est moi qui le dis ! Ce serait même mieux si elle me tirait les cheveux, ce n'est pas de

cela que j'ai peur… J'ai peur… de ses yeux… oui… de ses yeux… J'ai peur aussi des taches rouges sur ses joues… et encore… de sa respiration… As-tu déjà vu comment on respire quand on a cette maladie… et qu'on est agité ? J'ai peur aussi des pleurs des enfants, car si Sonia ne leur a pas donné à manger, alors… je ne sais pas… Je ne sais pas !… Et les coups ne me font pas peur… Sachez, Monsieur, que ces coups me donneront, non pas de la douleur, mais des délices… car moi-même, je ne sais pas m'en passer. Ce sera mieux ainsi. Qu'elle me batte, cela la soulagera… et ce sera mieux ainsi… Nous y voilà. La maison de Kosel, un riche artisan allemand… Conduis-moi !

Ils entrèrent par la cour et montèrent au troisième. L'escalier devenait plus sombre à mesure qu'ils montaient.

Il était déjà près de onze heures et, quoique à cette époque de l'année il ne fasse pas réellement nuit à Petersbourg, il faisait néanmoins fort sombre au haut de l'escalier.

La petite porte enfumée, au tout dernier palier, était ouverte. Un bout de chandelle éclairait une chambre misérable, d'une dizaine de pas de long et entièrement visible du palier. Tout était éparpillé, en désordre, partout des vêtements et du linge d'enfant. Un drap de lit troué coupait le coin du fond. On y avait probablement mis un lit. Dans la chambre même il n'y avait que deux chaises, un divan de toile cirée, toute écorchée, une vieille table de cuisine en bois blanc non couverte. Sur le bord de celle-ci il y avait un bout de chandelle de suif fiché dans un chandelier de fer. On pouvait conclure que Marméladov n'occupait pas un « coin » séparé par une cloison, mais bien une vraie chambre qui n'était qu'une pièce de passage. La porte qui donnait sur les logements – ou cages – qui formaient l'appartement d'Amalia Lippewechsel était entre-bâillée. Là il y avait du bruit et des cris. On riait. Sans doute jouait-on aux cartes et buvait-on du thé. Des gros mots parvenaient parfois.

Raskolnikov reconnut tout de suite Katerina Ivanovna. C'était une femme affreusement maigre, assez grande, avec des cheveux châtain sombre, encore magnifiques et, en effet, les pommettes en feu. Elle marchait de long en large dans sa petite chambre, les bras serrés sur la poitrine, les lèvres collées. Sa respiration était inégale et saccadée. Ses yeux brillaient comme dans une fièvre, mais le regard était aigu et immobile et ce visage de phtisique, éclairé par la flamme mourante de la chandelle, faisait une impression douloureuse. Elle sembla à Raskolnikov être âgée d'une trentaine d'années et, en effet, elle et Marméladov formaient un couple disparate. Elle n'avait pas remarqué ceux qui étaient entrés ; il semblait qu'elle fût dans une sorte d'inconscience, qu'elle n'entendait ni ne voyait rien. Il n'y avait pas d'air dans la chambre, mais elle n'ouvrait pas la fenêtre ; l'escalier puait, mais la porte n'était pas fermée ; des logements intérieurs, par la porte entre-bâillée, entraient des nuages de fumée, elle toussait, mais ne fermait pas la porte. La cadette des filles, âgée de six ans environ, dormait par terre, accroupie, pliée sur elle-même, la tête appuyée contre le divan. Le garçon, d'un an plus âgé, tremblait dans un coin en pleurant. Il venait probablement d'être battu. La fille aînée, de quelque neuf ans, grande et toute mince comme une allumette, vêtue d'une méchante chemise toute déchirée et d'un manteau de drap vétuste (qui, sans doute, lui avait été confectionné il y a deux ans, car maintenant, il ne lui venait pas aux genoux) recouvrant ses petites épaules nues, était debout à côté de son petit frère, le serrant de son bras maigre et long. Elle semblait essayer de le calmer ; elle lui murmurait quelque chose, le contenait pour qu'il ne recommençât pas à sangloter et, de ses immenses yeux sombres, de ses yeux agrandis encore par la maigreur de son petit visage apeuré, elle suivait avec terreur les mouvements de sa mère. Marméladov, sans entrer dans la chambre, s'agenouilla dans l'entrée et poussa Raskolnikov en avant. La femme, voyant un inconnu, s'arrêta distraitement devant lui, reprenant un instant ses sens et comme se demandant pourquoi il était entré. Sans doute s'imagina-t-elle

qu'il allait vers les logements intérieurs. Croyant cela, elle alla à la porte du palier pour la fermer et eut un cri en voyant son mari agenouillé dans l'entrée.

– Ah ! hurla-t-elle, hors d'elle-même, te voilà rentré ! Bagnard ! Monstre !... Et où est l'argent ? Qu'as-tu dans les poches ? Monstre ! Ces vêtements ne sont pas à toi ! Où sont tes vêtements ? Où est l'argent ? Avoue !

Et elle se précipita pour le fouiller. Marméladov, obéissant, écarta immédiatement les bras pour faciliter la perquisition. Il n'y avait plus un sou.

– Où est l'argent, alors ? cria-t-elle. Ah ! mon Dieu, est-il possible qu'il ait tout bu ? Mais il restait douze roubles d'argent dans le coffre !

Brusquement, dans sa rage, elle le saisit par les cheveux et le traîna dans la chambre. Marméladov l'aidait lui-même dans ses efforts en se traînant à genoux à sa suite.

– Et ceci est un délice pour moi ! Et ceci n'est pas de la douleur pour moi, mais un dé-li-ce, Monsieur, s'écriait-il, tandis qu'il était secoué par les cheveux et que même il se cogna une fois le front au plancher.

L'enfant qui dormait par terre se réveilla et se mit à pleurer. Le petit garçon dans le coin, n'y tint pas, se remit à trembler, cria et se serra contre sa sœur, en proie à une terreur folle, presque à une attaque nerveuse. La fille aînée tremblait comme une feuille.

– Tu as bu ! Tu as tout bu ! criait la pauvre femme au désespoir, et ces vêtements ne sont pas à toi ! Ils ont faim ; ils ont faim ! Et elle montrait les enfants en se tordant les mains. Maudite existence ! Et vous, vous n'avez pas honte, jeta-t-elle à

Raskolnikov, tu viens du cabaret ! Tu as bu avec lui ! Tu as bu aussi avec lui ! Hors d'ici.

Le jeune homme se hâta de sortir sans rien dire. Dans l'entre-temps, la porte intérieure s'était ouverte et quelques curieux entrèrent. Ils tendaient des faces insolentes, le bonnet sur la tête, des cigarettes et des pipes à la bouche. Il y en avait quelques-uns en robe de chambre complètement déboutonnée, quelques-uns qui s'étaient mis à l'aise jusqu'à l'indécence, quelques uns avec des cartes en main. Ce qui les faisait rire de meilleur cœur, c'étaient les cris de Marméladov disant que c'était un délice pour lui. Ils commençaient même à pénétrer dans la chambre ; on entendit un glapissement sinistre : c'était Amalia Lippewechsel qui se frayait un passage pour mettre ordre à sa façon et pour effrayer, pour la centième fois, la pauvre femme par l'ordre grossier de débarrasser le plancher dès le lendemain.

En partant, Raskolnikov eut le temps de fourrer sa main en poche, de racler quelques pièces de cuivre – celles qui lui tombèrent sous la main – restant du rouble changé dans le débit – et de les déposer sur la fenêtre sans être vu. Une fois dans l'escalier, il changea d'avis et voulut revenir sur ses pas.

« En voilà une bourde », pensa-t-il, « ils ont Sonia ici ! Et moi j'en ai besoin moi-même. » Mais, à la réflexion, jugeant que reprendre l'argent était déjà impossible, et que, quand même il ne l'aurait pas repris, il fit un geste de la main et s'en alla chez lui. « Et puis Sonia a besoin de fards, continua-t-il avec un sourire caustique, cela coûte de l'argent cette propreté... Hum ! Et Sonètchka, elle, va probablement aussi faire banqueroute aujourd'hui, car c'est également un risque, la chasse à la bête dorée... l'exploitation de la mine d'or... les voilà tous à sec, demain, sans mon argent... Sonia ! Quel puits ils ont pu se creuser ! Et ils s'en servent ! Et ils sont habitués. Ils ont d'abord

un peu pleuré puis ils se sont habitués. L'infamie de l'homme se fait à tout. »

Il devint pensif.

Eh bien, si j'ai menti, s'exclama-t-il involontairement, si réellement l'homme n'est pas *infâme* (tout le genre humain dans son ensemble, je veux dire), alors tout le reste n'est que préjugés, n'est que terreurs lâchées sur l'humanité. Il n'y a pas de barrières et c'est ainsi que ce doit être !…

III

Le lendemain, il se réveilla tard, d'un sommeil agité qui ne l'avait nullement reposé. Il se réveilla bilieux, nerveux, mauvais et il jeta un coup d'œil haineux à son taudis. C'était une cage minuscule, d'environ six pas de long, d'un aspect des plus pitoyables, avec son pauvre papier jaunâtre, poussiéreux et décollé en maints endroits. Le plafond était si bas qu'il eût donné, à un homme de taille quelque peu élevée, l'impression pénible qu'il allait s'y cogner la tête. Le mobilier valait l'endroit. Il y avait trois vieilles chaises toutes branlantes dans le coin, une table de bois peint sur laquelle étaient déposés quelques cahiers et des livres (la poussière qui les couvrait montrait à suffisance qu'aucune main ne les avait touchés depuis longtemps) et, enfin, un sofa, grand et laid, qui occupait tout un mur et s'étendait jusqu'au milieu de la chambre. Ce sofa, jadis recouvert d'indienne et maintenant de loques, servait de lit à Raskolnikov. Il y dormait souvent sans se dévêtir, sans draps, couvert de son vétuste paletot d'étudiant, la tête posée sur un petit oreiller, sous lequel il avait amoncelé tout ce qu'il avait en fait de linge, sale ou propre, pour surélever le chevet. Une petite table se trouvait devant le sofa.

Il était difficile de tomber plus bas, de vivre dans une plus grande malpropreté, mais cela même semblait plaire à Raskolnikov, dans son état d'esprit actuel. Il s'était entièrement retiré dans sa coquille et même la vue de la servante qui devait faire son ménage et qui apparaissait parfois dans sa chambre provoquait en lui une hargne convulsive. Cela arrive à certains monomanes qui s'abandonnent trop à une idée fixe. Sa logeuse avait cessé déjà depuis deux semaines de lui livrer sa nourriture

et, quoiqu'il restât sans dîner, il n'avait pas pensé jusqu'ici à s'expliquer avec elle. Nastassia, la cuisinière et l'unique servante de la logeuse, était plutôt satisfaite d'une telle humeur du locataire et ne venait plus du tout ranger ni balayer la chambre. Une fois par semaine, peut-être, donnait-elle un coup de balai. C'était elle qui l'éveillait maintenant :

– Debout ! Tu dors encore ? cria-t-elle, en se penchant sur lui, il est neuf heures passées. Je t'apporte du thé. En veux-tu, du thé ? Tu dois avoir le ventre creux ?

Le locataire ouvrit les yeux et reconnut Nastassia.

– C'est de la logeuse, ce thé ? demanda-t-il, se soulevant du sofa lentement et d'un air maladif.

– Penses-tu ! De la logeuse !

Elle plaça devant lui sa propre théière, fendue, remplie de thé dilué, et deux morceaux de sucre jaunâtre.

Voilà, Nastassia, prends ça, je te prie, dit-il après avoir fouillé dans sa poche et en avoir sorti une petite poignée de sous (il avait dormi tout habillé). Va m'acheter une miche de pain. Achète aussi quelque chose chez le charcutier, un peu de saucisson ou n'importe quoi, pas trop cher.

– La miche, je te l'apporte tout de suite ; mais n'aimerais-tu pas mieux de la soupe aux choux au lieu de saucisson ? Il y en a de la bonne d'hier. Je t'en avais laissé, mais tu es rentré trop tard. De la bonne soupe aux choux.

Quand la soupe fut là et qu'il se mit à table, Nastassia s'installa près de lui et se mit à bavarder. C'était une paysanne et une paysanne bavarde.

Praskovia Pavlovna veut aller à la police, porter plainte contre toi, dit-elle.

Il plissa le nez.

– À la police ? Qu'est-ce qu'il lui faut ?

– Tu ne payes pas et tu ne t'en vas pas. On sait bien ce qu'il lui faut.

– Il ne manquait plus que ce démon, murmura-t-il, en grinçant des dents, – non, pour l'instant... c'est mal à propos... c'est une bête, dit-il tout haut. J'irai la voir aujourd'hui ; je lui parlerai.

– Pour une bête, c'est une bête, c'est comme moi. Mais toi, gros malin, tu restes couché comme un sac et on ne voit rien venir. Tu allais donner des leçons à des enfants, et maintenant, pourquoi ne fiches-tu plus rien ?

– Je fais... dit Raskolnikov durement et de mauvaise grâce.

– Quoi ?

– Un travail...

– Quel travail ?

– Je réfléchis, répondit-il sérieusement après un silence.

Nastassia s'esclaffa. Elle avait le rire facile. Quand elle riait, c'était sans bruit et tout son corps était secoué jusqu'à en avoir la nausée.

– Ces réflexions rapportent-elles beaucoup d'argent ? put-elle enfin articuler.

– Sans souliers, je ne peux pas donner de leçons. Et puis, je crache sur elles.

– Ne crache pas dans le puits.

– On paye pour les leçons et que peut-on faire avec cet argent ? continua-t-il de mauvaise grâce, comme s'il répondait à ses propres questions.

– Il te faudrait sur l'heure tout le capital ?

Il la regarda étrangement.

– Oui, tout le capital, répondit-il énergiquement après un moment.

– Eh, eh, tout doux, tu pourrais me faire peur ! Ce que tu es terrible ! Faut-il que j'aille chercher ta miche ?

– Comme tu veux.

– Ah, voilà que j'ai oublié ! Il y a une lettre pour toi. Elle est arrivée hier, tu n'étais pas là.

– Une lettre ! Pour moi ! De qui ?

– De qui, je ne sais pas. J'ai payé trois kopecks au facteur. Tu les rendras, dis ?

Mais apporte-la, au nom de Dieu, apporte-la ! cria Raskolnikov ému, – mon Dieu !

Un instant plus tard, la lettre était là.

– C'est bien ça, elle est de ma mère, département de R…

Il avait pâli en la prenant. Il y avait déjà longtemps qu'il n'avait plus reçu de lettre ; mais quelque chose d'autre encore lui serra le cœur.

Nastassia, va-t'en, je t'en supplie ; voilà tes trois kopecks, seulement, je t'en prie, va-t'en vite !

La lettre tremblait dans ses mains ; il ne voulait pas l'ouvrir devant elle : il voulait rester *seul à seul* avec cette lettre. Quand Nastassia fut sortie, il porta rapidement l'enveloppe à ses lèvres et l'embrassa ; il regarda encore longtemps l'écriture de l'adresse, l'écriture connue, si chère, petite et penchée de sa mère qui, jadis, lui avait appris à lire et à écrire. Il ne se hâtait pas de l'ouvrir ; on eût dit qu'il craignait quelque chose. Enfin, il l'ouvrit. La lettre était épaisse, compacte ; deux grandes feuilles étaient couvertes d'une fine écriture.

« Mon cher Rodia[3], – écrivait la mère, – voilà déjà plus de deux mois que je n'ai plus conversé avec toi par écrit, ce qui me faisait souffrir moi-même et m'empêchait parfois de dormir, à force de penser. Mais sans doute tu ne m'accuseras pas de ce silence indépendant de ma volonté. Tu sais combien je t'aime ; tu es tout pour nous, pour Dounia[4] et moi ; tu es notre espoir. Qu'advint-il de moi quand j'ai appris que tu avais quitté l'université et il y a déjà plusieurs mois, faute de moyens et que les leçons et tes autres ressources t'avaient fait défaut ! Avec ma pension de cent vingt roubles annuels il m'était impossible de t'aider. Tu sais que les quinze roubles que je t'ai envoyés, voici quatre mois, avaient été empruntés sur le compte de cette même pension à un marchand d'ici, Vassili Ivanovitch Vakhrouchine. C'est un homme bon, ancien ami de ton père. Lui ayant donné le droit de percevoir la pension à ma place, j'ai dû

---

[3] Rodia est le diminutif de Rodion. (N. D. T.)

[4] Dounia est le diminutif d'Evdokia (Eudoxie). (N. D. T.)

attendre jusqu'à ce que la dette fût couverte, ce qui n'arriva que maintenant et, ainsi, je n'ai rien pu t'envoyer ces derniers temps. Mais maintenant, grâce à Dieu, je crois que je pourrai te faire parvenir quelque chose ; d'ailleurs, nous pouvons même nous vanter de quelque fortune, ce de quoi je m'empresse de t'entretenir.

» Et, en premier lieu, devines-tu, mon cher Rodia, que ta sœur vit avec moi depuis un mois et demi déjà et que nous ne nous quitterons plus ? Gloire à Toi, Seigneur, ses tourments sont finis, mais je veux te raconter tout dans l'ordre, pour que tu saches ce qui est advenu et ce que nous t'avons caché jusqu'à présent. Lorsque tu m'écrivis, il y a de cela deux mois, que tu avais entendu quelqu'un dire que Dounia souffrait beaucoup à cause des Svidrigaïlov et que tu me demandas des explications précises – que pouvais-je alors t'écrire en réponse ? Si je t'avais révélé toute la vérité, tu aurais sans doute tout abandonné et tu serais venu ici, même à pied, car je te connais suffisamment et n'ignore pas que tu n'aurais supporté qu'on offense ta sœur. J'étais au désespoir, mais que faire ? Et, en outre, j'ignorais alors toute la vérité. La principale difficulté résidait dans le fait que Dounétchka[5], lorsqu'elle est entrée l'année passée dans leur maison en qualité de gouvernante, a pris cent roubles d'avance, sous condition de les rembourser par des prélèvements sur son traitement mensuel et, par conséquent, elle ne pouvait laisser la place sans s'être acquittée de la dette. Cette somme (maintenant, mon cher Rodia, je peux tout t'expliquer), elle l'a prise surtout pour pouvoir t'envoyer les soixante roubles dont tu avais grand besoin, et que tu as reçus de nous l'année passée. Nous t'avons alors trompé toutes les deux en t'écrivant que cela provenait des économies de Dounia, qu'elle avait déjà avant son entrée chez Svidrigaïlov, mais ce n'était pas ainsi ; maintenant je te dis toute la vérité, parce que tout a changé brusquement, grâce à Dieu, vers un mieux ; et encore, pour que tu saches

[5] Dounétchka est le diminutif de Dounia. (N. D. T.)

combien tu es aimé de Dounia et quel cœur est le sien. En effet, M. Svidrigaïlov la traitait mal au début, se permettait des grossièretés, des impolitesses et des moqueries à table à son égard... Mais je ne veux pas me lancer dans tous ces tristes détails pour ne pas t'agiter sans raison, maintenant que tout est fini. En bref, nonobstant la manière, bonne et noble, de Marfa Pètrovna – l'épouse de M. Svidrigaïlov – et de toute la maison, cette vie avait été très dure pour Dounia, surtout quand M. Svidrigaïlov se trouvait – suivant son ancienne habitude de régiment – sous l'influence de Bacchus.

» Mais que découvrit-on plus tard ! Imagine-toi que cet extravagant avait conçu depuis longtemps pour Dounia une passion cachée sous sa conduite grossière et dédaigneuse à son égard. Peut-être se faisait-il honte à lui-même et était-il épouvanté, se voyant, lui, homme d'âge et père de famille, en proie à des espoirs si légers, et, de ce fait, en voulait-il à Dounia. Peut-être, au contraire, voulait-il cacher la vérité aux yeux des autres par sa grossièreté et son ironie. Mais, finalement, il ne put se retenir et osa faire à Dounia une proposition ouverte et abominable, lui promettant toutes sortes de récompenses et, de plus, lui offrant de partir avec elle dans un autre village ou bien à l'étranger. Peux-tu t'imaginer toutes ses souffrances ? Quitter l'emploi sur l'heure était difficile, non pas uniquement à cause de la dette, mais pour épargner Marfa Pètrovna qui aurait pu concevoir des doutes, ce qui aurait amené des discussions familiales. Et pour Dounia elle-même c'eût été un grand scandale qui ne se serait pas passé ainsi. Ces diverses raisons empêchèrent Dounia d'espérer quitter avant six semaines cette maison affreuse. Évidemment, tu n'ignores pas combien Dounia est intelligente et quel ferme caractère est le sien. Dounétchka peut supporter beaucoup et, dans les situations extrêmes, trouver en elle suffisamment de force pour ne rien perdre de son énergie. Elle ne m'écrivait même rien à ce sujet, pour ne pas me troubler, quoique nous nous donnions souvent de nos nouvelles. Le dénouement fut inattendu.

» Marfa Pètrovna entendit par hasard, dans le jardin, son mari supplier Dounia et, saisissant mal la situation, accusa celle-ci de tout, pensant que c'était sa faute. Il se passa entre eux, dans le jardin, une scène épouvantable : Marfa Pètrovna osa porter des coups à Dounia, ne voulut pas entendre raison, cria elle-même durant toute une heure, et, finalement, ordonna que l'on me ramène Dounia, en ville, dans une simple télègue de moujik, où l'on jeta toutes ses affaires, ses robes, son linge, comme ils étaient, sans rien emballer ni ranger. À ce moment, il se mit à pleuvoir à verse et Dounia, outragée et déshonorée, dut faire ces dix-sept verstes[6] avec le moujik, dans une télègue découverte. Pense maintenant, qu'aurais-je pu t'écrire en réponse à la lettre que j'ai reçue de toi il y a deux mois ? J'étais au désespoir ; je ne pouvais te décrire la scène, car tu aurais été malheureux, chagriné et indigné, et qu'y pouvais-tu, après tout ? Te perdre toi-même, peut-être ? Et puis, Dounétchka me l'avait interdit ; et compléter la lettre avec des futilités à propos de n'importe quoi, quand un tel chagrin me pesait sur le cœur, cela je ne le pouvais pas. Pendant tout un mois les potins allèrent leur train dans notre ville et c'en était arrivé au point que nous ne pouvions même plus aller à l'église, à cause du mépris que l'on nous témoignait et des chuchotements ; il y eut même devant nous des conversations désobligeantes. Nous n'avions plus d'amis, personne ne nous saluait plus, et j'ai appris avec certitude que des commis de magasin et certains employés avaient voulu nous faire une basse offense en enduisant de goudron la porte de notre maison, ce qui amena notre propriétaire à exiger que l'on s'en allât. Tout cela était motivé par Marfa Pètrovna qui eut le temps d'accuser et de calomnier Dounia dans toutes les maisons de la ville. Elle connaît tout le monde ici. Ce mois-ci elle vint constamment en ville et, comme elle aime à jaser et à parler de ses affaires familiales et, surtout, à exposer à chacun ses griefs vis-à-vis de son mari, ce qui est

---

[6] Une verste vaut 1,067 kilomètres (N. D. T.)

très mal, elle colporta toute l'aventure dans un temps très court, non seulement en ville, mais encore dans tout le district. Je tombai malade, Dounétchka, elle, fut plus solide que moi, si tu avais vu comme elle supportait tout ! C'est elle encore qui me consolait et m'encourageait ! C'est la bonté même !

» Mais Dieu a été miséricordieux, nos tourments ont été abrégés : M. Svidrigaïlov se ravisa, ayant eu pitié de Dounia, et apporta à Marfa Pètrovna la preuve complète et évidente de l'innocence totale de Dounétchka, c'est-à-dire la lettre que Dounia avait été obligée de lui écrire – encore avant que Marfa Pètrovna les eût surpris au jardin, – pour décliner des demandes d'explications personnelles et de rendez-vous secrets, dont il la pressait, lettre qui, après le départ de Dounétchka, resta dans les mains de M. Svidrigaïlov. Dans cette lettre elle lui faisait reproche, de la façon la plus véhémente et indignée, du peu de noblesse de sa conduite à l'égard de Marfa Pètrovna, faisait valoir qu'il était père de famille et, enfin, que c'était très abominable de sa part, de tourmenter et de rendre malheureuse ainsi une pauvre jeune fille sans défense et déjà suffisamment éprouvée sans cela. En un mot, cher Rodia, cette lettre était si noble et si touchante que j'ai sangloté en la lisant et qu'actuellement encore il m'est impossible de la relire sans pleurer. En outre, pour justifier Dounia, les domestiques témoignèrent et révélèrent qu'ils en savaient davantage que ne le supposait M. Svidrigaïlov, ce qui arrive toujours dans ces cas-là. Marfa Pètrovna fut absolument consternée et « de nouveau anéantie », comme elle dit elle-même, mais en revanche, elle fut complètement convaincue de l'innocence de Dounétchka et le lendemain même, le dimanche, elle alla en droite ligne à la cathédrale, les larmes aux yeux, prier à genoux la Sainte Vierge de lui donner la force d'endurer cette dernière épreuve et de remplir son devoir. Ensuite, elle vint chez nous tout droit de l'église, sans s'arrêter chez personne ; elle nous raconta tout, pleura amèrement et, dans une parfaite contrition, embrassa Dounia en lui demandant pardon. Le matin même, sans tarder,

si peu que ce soit, elle partit droit de chez nous faire le tour de toutes les maisons de la ville pour établir partout la grandeur des sentiments et la pureté de la conduite de Dounétchka, cela en termes élogieux pour celle-ci et en versant d'abondantes larmes. Mais cela ne suffit pas : elle montra et lut à haute voix, à tous, la lettre de Dounétchka à M. Svidrigaïlov et elle en a même fait prendre des copies (ce qui me semble superflu). De cette façon, elle dut mettre plusieurs jours d'affilée à faire sa tournée, car certains s'étaient froissés que d'autres eussent eu sa préférence. Finalement il s'établit un roulement et tout le monde sut que tel jour Marfa Pètrovna allait lire la lettre dans telle maison et l'on se réunissait pour cette lecture, même si on l'avait déjà écoutée plusieurs fois chez soi ou chez des amis, suivant l'ordre. Mon opinion est qu'il y avait beaucoup, vraiment beaucoup d'excès dans ceci, mais ainsi est faite Marfa Pètrovna. En tout cas, elle rétablit l'honneur de Dounétchka et toute l'abomination de cette affaire retomba, comme une honte indélébile, sur le mari qui était le seul coupable, à tel point que j'en ai eu quelque commisération ; on a vraiment jugé trop durement cet insensé. On se mit tout de suite à inviter Dounia pour des leçons dans certaines autres maisons, mais elle refusa. En général, tout le monde lui témoigna tout à coup beaucoup de respect. Tout cela aida à l'événement imprévu qui change toute notre destinée.

» Apprends, cher Rodia, qu'on a demandé la main de Dounia et qu'elle a déjà accepté, ce de quoi je m'empresse de t'instruire. Et quoique cela se fît sans que tu donnes ton conseil, tu ne nous en feras pas grief, à moi et à ta sœur, je l'espère, car, comme tu le verras plus loin, de par cette affaire elle-même, il nous a été impossible d'attendre et de la remettre jusqu'à l'arrivée de la réponse. D'ailleurs, tu n'aurais pu, de loin, juger de tout exactement. Voici comment cela est arrivé : Il est déjà conseiller de cour, son nom est Piotr Pètrovitch Loujine, il est parent éloigné de Marfa Pètrovna qui a beaucoup aidé à cette affaire. Il nous a transmis son désir de nous connaître par son

intermédiaire. Il a été reçu récemment, a pris le café et le jour suivant nous a écrit en nous exposant sa demande avec politesse et en demandant une réponse rapide. C'est un homme d'affaires fort occupé, il doit partir bientôt pour Petersbourg et, de ce fait, chaque instant a pour lui son prix. Évidemment nous étions au début un peu abasourdies, car tout cela s'est passé très vite et d'une façon inattendue. Nous avons réfléchi et examiné la situation ensemble toute la journée. C'est un homme digne de confiance et de moyens assurés, il travaille dans deux entreprises et possède déjà un certain avoir. Évidemment il a déjà quarante-cinq ans, mais il est agréable d'aspect et possède encore un certain prestige auprès des femmes ; il est d'ailleurs extrêmement posé et convenable, quoique un peu morose et, dirait-on, condescendant. Mais peut-être n'est-ce, en somme, qu'une première impression. Et je t'avertis, cher Rodia, quand tu le verras à Petersbourg – ce qui arrivera très prochainement – ne le juge pas avec trop de rapidité et de feu, comme il est dans ta nature, si, au premier coup d'œil, quelque chose ne te plaisait pas en lui. Je t'avertis en tout cas, quoique je sois sûre qu'il te fera une bonne impression. Et, d'ailleurs, pour connaître n'importe qui, il faut prendre contact progressivement et prudemment, pour ne pas tomber dans l'erreur et la prévention, qu'il est bien difficile de corriger et d'effacer par après[7]. Mais Piotr Pètrovitch est, du moins d'après de nombreux indices, un homme absolument honorable. Lors de sa première visite, il nous a dit qu'il était un homme positif, mais qu'il admettait – ainsi qu'il s'exprima lui-même « les convictions de nos dernières générations » et qu'il était hostile aux préjugés. Il a dit encore beaucoup de choses, car il est quelque peu fat, je crois, et il aime beaucoup qu'on l'écoute, mais ce n'est presque pas un défaut. Je n'ai évidemment pas bien compris, mais Dounia m'a expliqué que, quoique d'une instruction peu étendue, il est intelligent et, croit-elle, bon. Tu connais le caractère de ta sœur,

---

[7] L'emploi de cette expression, au lieu de l'adverbe *après* seul, n'est plus usité. *(Note du correcteur – ELG.)*

Rodia. C'est une jeune fille ferme, pondérée, patiente et magnanime, quoiqu'elle ait une âme ardente, ce que j'ai bien étudié en elle. Évidemment, ni d'un côté ni de l'autre, il n'est question d'un violent amour ; mais Dounia est une jeune fille intelligente et en même temps un être noble, un ange qui se fera un devoir de faire le bonheur de son mari, si celui-ci, de son côté, prenait soin de son bonheur à elle, ce de quoi nous n'avons, jusqu'ici, pas de grandes raisons de douter, quoique, à vrai dire, la chose se fit un peu vite. D'ailleurs, c'est un homme très intelligent et prudent et il comprendra lui-même, évidemment, que son propre bonheur se fera dans la mesure où Dounétchka elle-même sera heureuse avec lui. Peuvent-elles entrer en ligne de compte les quelconques inégalités de caractère, les vieilles habitudes et même certaines divergences dans les idées (ce qui est inévitable, même dans les unions les plus heureuses) ; à ce propos Dounétchka m'a dit qu'elle compte sur elle-même, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter et qu'elle pourra supporter beaucoup, sous la condition que les relations futures soient honnêtes et justes.

» L'aspect d'un homme est fort trompeur. Lui, par exemple, m'a semblé un peu rude ; mais cela peut provenir précisément de sa droiture d'âme, et c'est évidemment ainsi. Par exemple, lors de sa deuxième visite (sa demande était déjà acceptée), au cours de la conversation, il a dit que, déjà avant d'avoir connu Dounia, il avait décidé de prendre pour épouse une jeune fille honnête, mais sans dot, et qui ait nécessairement déjà connu la détresse ; car, a-t-il expliqué, un mari ne doit être redevable de rien à sa femme et il vaut beaucoup mieux que celle-ci le considère comme un bienfaiteur. J'ajoute qu'il s'était exprimé moins brusquement et plus affablement que je ne puis écrire, car j'ai oublié les termes exacts qu'il a employés ; je ne me souviens que de l'idée et d'ailleurs il ne l'a nullement dit avec mauvaise intention, mais visiblement, cela lui a échappé en parlant et il a même essayé, ensuite, d'adoucir et de corriger ses paroles ; mais à moi, cela me sembla quand même un peu rude

et je l'ai dit plus tard à Dounia. Mais celle-ci me répondit avec quelque dépit que « les paroles ne sont pas les actes » et c'est évidemment juste. Avant de se décider, Dounétchka n'a pas dormi de toute la nuit et, croyant que je dormais, elle s'est levée et a marché de longues heures de long en large dans la chambre ; enfin elle s'est mise à genoux et a prié longtemps et ardemment devant l'icône et le matin elle m'a déclaré qu'elle avait pris une résolution.

» J'ai déjà dit que Piotr Pètrovitch part maintenant pour Petersbourg ; il a là-bas des affaires importantes en cours et il veut y ouvrir un cabinet d'avoué. Il s'occupe depuis longtemps d'affaires de contentieux et il vient de gagner un procès important. Il est nécessaire qu'il se rende à Petersbourg également à cause d'une affaire importante en instance au Sénat[8]. De sorte, cher Rodia, qu'il peut t'être, à toi également, fort utile en tout, et Dounia et moi avons déjà décidé que, dès maintenant, tu pourrais commencer résolument ta future carrière et considérer ton avenir comme nettement déterminé. Ah ! Si cela se pouvait ! Ce serait un tel avantage que l'on ne pourrait le considérer autrement que comme une charité directe du Tout-Puissant envers nous. Dounia ne fait qu'en rêver. Nous avons risqué quelques mots, déjà, à ce sujet à Piotr Pètrovitch. Il s'exprima avec prudence et dit que, bien entendu, comme il ne peut pas se passer de secrétaire, il préférait, évidemment, payer le traitement à un parent plutôt qu'à un étranger, si seulement ce parent a les aptitudes nécessaires pour cette fonction (comme si toi, tu n'avais pas ces aptitudes !). Mais il formula tout de suite le doute que tes études universitaires te laissent assez de temps pour travailler avec lui. C'était tout pour cette fois, mais Dounia ne pense plus qu'à cela. Elle est depuis plusieurs jours dans une sorte de fièvre et elle a déjà fait tout un projet, dans lequel tu pourrais devenir plus tard l'adjoint et même l'associé

---

[8] Instance juridique suprême. (N. D. T.)

de Piotr Pètrovitch dans ses affaires juridiques, d'autant plus que tu es toi-même à la Faculté de Droit.

» Moi, Rodia, je suis tout à fait d'accord avec elle et je partage tous ses plans et espoirs, croyant leur réalisation très vraisemblable et ce malgré l'actuelle attitude hésitante, fort compréhensible, de Piotr Pètrovitch (car tu lui es encore inconnu). Dounia croit fermement qu'elle arrivera à tout par sa bonne influence sur son futur mari, et de cela elle est convaincue. Évidemment, nous nous sommes bien gardées de laisser percer quoi que ce fût de ces projets éloignés devant Piotr Pètrovitch, et, surtout, que tu deviendras son associé. C'est un homme positif et, sans doute, l'eût-il pris très sèchement et tout cela lui eût semblé n'être que des songes creux ! Ni moi ni Dounia ne lui avons encore dit mot de notre espérance qu'il nous prête la main pour t'aider pécuniairement dans tes études pendant que tu es à l'université ; nous n'en avons pas parlé pour cette raison, d'abord, que cela se fera de soi-même plus tard et que, sans doute, sans paroles superflues, il l'offrira lui-même (je voudrais le voir refuser cela à Dounétchka) et d'autant plus vite que tu pourras devenir son bras droit au bureau et recevoir alors cette aide, non pas comme un bienfait, mais sous forme d'un traitement bien gagné. Ainsi Dounétchka veut-elle tout arranger, et je suis tout à fait d'accord avec elle. En deuxième lieu, nous n'en avons pas parlé parce que je voulais absolument te mettre sur un pied d'égalité avec lui, lors de votre rencontre.

» Lorsque Dounia parlait de toi avec enthousiasme, il répondait qu'il faut d'abord voir soi-même un homme de près pour le juger, et qu'il se réserve, lorsqu'il fera ta connaissance, de se faire une opinion à ton sujet. Tu sais, mon très cher Rodia, il me paraît, pour certaines raisons (raisons qui, du reste, ne se rapportent pas du tout à Piotr Pètrovitch, mais qui sont des raisons propres, personnelles, des raisons de vieille femme peut-être), il me semble que je ferais peut-être mieux, après les noces, de vivre à part, comme je vis maintenant, et non pas avec

eux. Je suis sûre, absolument, qu'il sera si généreux et si plein de tact qu'il m'invitera de lui-même et me proposera de ne plus quitter ma fille, et s'il ne m'en a touché mot, c'est, évidemment, que cela va de soi ; mais je n'accepterai pas. J'ai souvent observé dans la vie que les maris ne tiennent pas aux belles-mères et moi, non seulement je ne désire pas être à la charge de quelqu'un, mais je veux être libre, tant que j'ai un coin et des enfants pareils à toi et à Dounétchka. Si possible, je m'installerai près de vous car, Rodia, j'ai gardé le plus agréable pour la fin : sache, mon cher petit, que sans doute très bientôt, nous nous réunirons tous trois ensemble et que nous pourrons nous embrasser après ces trois années de séparation !

» Il est déjà tout à fait certain que moi et Dounia nous nous rendrons à Petersbourg ; quand, précisément, je ne sais mais en tout cas très, très bientôt, et même peut-être dans une semaine. Tout dépend des dispositions prises par Piotr Pètrovitch, lequel, dès qu'il se sera orienté à Petersbourg, nous le fera immédiatement savoir. Il voudrait, d'après certains calculs, hâter le mariage dans la mesure du possible et même, s'il y a moyen, le célébrer pendant les jours gras actuels ou, si cela ne réussissait pas, à cause de la brièveté du délai, alors immédiatement après les fêtes. Ah ! Avec quelle joie vais-je te serrer sur mon cœur ! Dounia est tout agitée par la joie de te revoir, et elle a dit une fois, par plaisanterie, que cela suffisait déjà pour qu'elle épouse Piotr Pètrovitch. Un ange, voilà ce qu'elle est ! Elle ne t'ajoute rien de sa main à cette lettre, mais elle m'a dit de t'écrire qu'elle a tant et tant à te dire qu'elle ne peut se décider à prendre la plume, car en quelques lignes, il est impossible de rien raconter et que cela ne ferait que l'agiter ; elle veut que je t'embrasse bien fort et que je t'envoie un nombre incalculable de baisers. Malgré le fait que nous nous verrons, très bientôt, personnellement, je t'enverrai quand même, un de ces jours, de l'argent ; autant qu'il me sera possible. Maintenant que tout le monde a su que Dounétchka se marie avec Piotr Pètrovitch et que mon crédit s'est tout à coup accru, je sais, à

coup sûr, qu'Aphanassi Ivanovitch me concédera, sur le compte de la pension, peut-être même jusqu'à soixante-quinze roubles et ainsi je t'enverrai sans doute vingt-cinq et peut-être trente roubles. Je t'aurais envoyé plus, mais j'ai peur, à cause des frais de voyage, bien que Piotr Pètrovitch ait déjà été si bon de prendre sur lui une partie de ces frais.

» Plus précisément, il a lui-même proposé de faire parvenir nos bagages et notre grand coffre (je ne sais au juste comment, par des amis, je pense), néanmoins, nous devons compter avec les premiers jours à Petersbourg, où l'on ne peut arriver sans argent. Dounétchka et moi nous avons, du reste, tout calculé avec exactitude et il en résulte que les frais ne seront pas élevés. D'ici à la gare du chemin de fer il n'y a que quatre-vingt-dix verstes et nous nous sommes déjà arrangées, pour le trajet, avec un moujik-roulier ; et de là, nous continuerons très bien en troisième classe. De cette façon, je réussirai sans doute à t'envoyer, non pas vingt-cinq, mais trente roubles. En voilà assez : deux feuilles toutes remplies, et il ne me reste plus de place ; toute notre histoire ; il est vrai qu'il s'est accumulé tant d'événements !

» Et maintenant, mon incomparable Rodia, je t'embrasse en attendant notre prochaine entrevue et je te donne ma bénédiction. Aime Dounia, ta sœur, Rodia ; aime-la comme elle t'aime, et sache qu'elle t'aime sans bornes, plus qu'elle-même. C'est un ange et toi, Rodia, tu es tout pour nous, tu es tout notre espoir. Sois heureux, et nous le serons également. Pries-tu Dieu, Rodia, comme avant, et crois-tu en la bonté de notre Créateur et Rédempteur ? j'ai peur, dans mon cœur, que tu n'aies été touché par la récente incrédulité à la mode ? Si c'est ainsi, alors, je prie pour toi. Rappelle-toi, cher Rodia, comme dans ton jeune âge, encore du vivant de ton père, tu balbutiais des prières sur mes genoux et comme alors nous étions heureux ! Adieu, ou mieux, *au revoir* ! Je t'embrasse bien fort, je t'embrasse sans fin.

» Tienne jusqu'à la mort,

» Poulkhéria Raskolnikova. »

Pendant toute cette lecture, le visage de Raskolnikov était baigné de larmes, mais quand il eut fini, il était pâle, convulsé et un sourire lourd, bilieux, méchant, tordait ses lèvres. Il appuya la tête sur son oreiller maigre et sale et sa pensée s'agita. Enfin l'air et la place lui manquèrent dans son réduit jaune, pareil plutôt à une armoire ou à un coffre. Son regard et ses pensées voulaient un espace libre. Il saisit son chapeau et sortit, cette fois-ci, sans craindre de rencontres dans l'escalier ; il n'y pensait plus. Il se dirigea vers l'Île Vassili par la perspective V., comme s'il s'y hâtait pour une affaire importante, mais suivant son habitude, il marchait sans faire attention au chemin, se murmurant quelque chose entre les dents et même se parlant à haute voix, ce qui étonnait considérablement les passants. Beaucoup le prirent pour un ivrogne.

IV

Cette lecture l'avait profondément ému. Quant au point principal, cependant, il n'en douta pas un instant, même pendant qu'il lisait la lettre. La question en elle-même était résolue pour lui et résolue définitivement : « Ce mariage ne se fera pas tant que je vivrai, et au diable le sieur Loujine ! »

« Car c'est évident », murmurait-il, souriant et supputant d'avance, avec méchanceté, le succès de sa décision. « Non, la maman, non, Dounia, vous ne m'abuserez pas !... Et elles cherchent encore à s'excuser de ne m'avoir pas demandé mon avis et d'avoir décidé l'affaire sans moi ! Comment donc ! Elles pensent qu'il n'est plus possible de rompre maintenant ; possible ou pas possible nous le verrons bien ! Quelle excuse capitale ; « Car c'est un homme d'affaires, Piotr Pètrovitch, un homme tellement affairé qu'il ne peut se marier autrement qu'en chaise de poste, voire en chemin de fer. » Non, Dounétchka, je vois tout et je sais tout ce que tu as à me dire ; je sais à quoi tu as réfléchi toute la nuit en marchant de long en large dans la chambre, et pour qui tu as prié devant l'icône de Notre-Dame de Kasan qui se trouve dans la chambre à coucher de la maman. Il est bien dur de gravir le Golgotha. Hum... Ainsi donc, c'est décidé définitivement : vous épousez un homme d'affaires, un homme positif, Avdotia[9] Romanovna, un homme qui possède son capital propre (qui possède *déjà* son capital propre, cela fait plus posé, plus impressionnant) ; il travaille dans deux entreprises et il partage les convictions de nos dernières générations (comme écrit la maman) et il est « *croit-*

---

[9] Avdotia est une forme populaire d'Evdokia. (N. D. T.)

elle », bon, comme remarque Dounia elle-même. Ce « *croit-elle* » c'est plus splendide que tout ! Et cette même Dounétchka va épouser ce « *croit-elle* » ! Splendide ! Splendide !

« … Curieux, quand même, pourquoi la maman m'a raconté ces « nouvelles générations » ? Est-ce simplement pour définir le personnage, ou dans un but plus éloigné : me disposer favorablement à l'égard de Loujine ? Ah ! Les malignes ! Il serait curieux d'élucider une circonstance encore : jusqu'à quel point se sont-elles ouvertes l'une à l'autre, ce jour-là, cette nuit-là, et pendant tout le temps qui a suivi ? Tous les mots ont-ils été prononcés entre elles, ou bien toutes deux ont-elles compris qu'elles ont la même chose sur le cœur et dans l'esprit, qu'il n'y a plus rien à dire et qu'il est inutile de parler. C'était probablement bien ainsi, on voit ça à la lettre. Il a semblé rude à la maman, *un peu*, et, la naïve maman, ne va-t-elle pas faire des réflexions à Dounia ! Et celle-ci, évidemment, s'est fâchée et a répondu avec quelque dépit : Comment donc ! Qui ne se mettrait en rage quand l'affaire est évidente, sans tergiversations possibles, alors que c'est déjà décidé, et qu'il est inutile de parler. Et que m'écrit-elle là : « Aime Dounia, Rodia, car elle t'aime plus qu'elle-même… », n'est-ce pas le remords qui la tourmente secrètement, le remords de s'être résolue à sacrifier sa fille à son fils. « Tu es notre espoir, tu es tout pour nous ! » Ah ! la maman !… » La colère montait en lui de plus en plus et s'il avait en ce moment rencontré M. Loujine, il lui semblait qu'il l'aurait tué.

« Hum, c'est vrai, continua-t-il, suivant le tourbillon de sa pensée, c'est vrai que, pour connaître quelqu'un, « il faut prendre contact progressivement et prudemment » ; mais M. Loujine est clair. Surtout, c'est « un homme affairé, et, *croit-elle*, bon » : ce n'est pas une paille, il prend le transport des bagages sur soi, il fait parvenir le grand coffre à ses frais ! Comment ne serait-il pas bon ? Et elles deux, la *fiancée* et la mère, louent un moujik, avec une télègue couverte de nattes (je

sais comment cela va, là-bas !). Ce n'est rien ! Il n'y a que quatre-vingt-dix verstes, « et de là, nous continuerons très bien en troisième classe », quelque mille verstes. Et c'est raisonnable : bien obligé de faire avec ce que l'on a. Mais, M. Loujine, et alors quoi ? Elle est quand même votre fiancée... Et vous ne pouviez pas ne pas savoir que la mère emprunte de l'argent sous la garantie de sa pension ! Évidemment, vous avez ici une affaire commerciale commune, une entreprise à avantages absolus et à parts égales, alors, les frais par moitié : le pain et le sel en commun mais le tabac séparément, d'après le dicton. Pour ce cas-ci, l'hommes d'affaires les a tant soit peu trompées : le bagage coûte moins cher que leur transport personnel et sans doute, même, ne lui coûtera-t-il rien du tout. Ne voient-elles donc rien, ou ne veulent-elles pas voir ? Et penser que ce ne sont là que de petites fleurs, et que les véritables fruits sont encore à venir ! Quelle est la question importante, ici ? Ce n'est nullement l'avarice, la rapacité, mais le *ton* de tout cela. Car c'est cela, l'avenir, c'est ce qui sera après le mariage, ceci est augural... Et la maman, pourquoi triomphe-t-elle, en somme ? Avec quoi va-t-elle arriver à Petersbourg ? Avec trois roubles d'argent ou avec deux « billets » comme dit l'autre..., la vieille... hum ! De quoi espère-t-elle vivre à Petersbourg, ensuite ? Car elle a déjà pu deviner, je ne sais selon quels indices, qu'il lui sera *impossible* de vivre avec Dounia après les noces, même au début. Le cher homme s'est sans doute *trahi* ici, il a fait ses preuves, quoique la maman s'en soit défendue, « mais, dit-elle, je refuserai ». À quoi pense-t-elle ? Sur qui compte-t-elle ? Sur les cent-vingt roubles de la pension, à diminuer de la dette à Aphanassi Ivanovitch ? Elle tricote bien ces fichus d'hiver et elle brode des manchettes en usant ses vieux yeux. Mais ces fichus-là n'augmentent la pension que de vingt roubles par an, je le sais bien, moi. Alors c'est quand même sur la noblesse de M. Loujine qu'elles comptent : « Il m'invitera de lui-même », il te suppliera sans doute. Compte dessus ! Et c'est ainsi que cela se passe chez ces admirables âmes à la Schiller : elles vous ornent le personnage de plumes

de paon, jusqu'au dernier moment ; elles comptent sur le bien et non sur le mal, quoiqu'elles pressentent le revers de la médaille, mais jamais elles ne se diront le mot véritable : sa seule pensée les crispe, elles se défendent de la vérité des pieds et des mains jusqu'à ce que le personnage ainsi orné leur pose lui-même un crapaud dans l'assiette. Il serait curieux de savoir si M. Loujine est décoré ; je parie qu'il a l'ordre de Sainte-Anne, et qu'il le porte aux dîners d'entrepreneurs et de marchands. Et il le portera sans doute au mariage ! Après tout qu'il aille au diable !...

» Laissons la maman, que le Seigneur soit avec elle, c'est ainsi qu'elle est. Mais Dounia ? Mais Dounia, que faites-vous ? Dounia, chérie, je vous connais ! Vous aviez déjà dix-neuf ans passés quand je vous ai vue la dernière fois, mais je vous avais déjà comprise. La maman écrit que « Dounétchka saura beaucoup supporter ». Si elle a su supporter M. Svidrigaïlov, avec tous ses désavantages, c'est que, réellement, elle sait supporter beaucoup. Et maintenant, vous avez imaginé, avec la maman, que vous saurez supporter aussi M. Loujine ; M. Loujine qui expose les avantages de prendre femme parmi les miséreuses à combler de bienfaits par le mari, et qui l'expose presque à la première entrevue. Mettons que cela lui ait « échappé », bien qu'il soit un homme rationnel (mais alors, peut-être que cela ne lui a pas échappé du tout et qu'au contraire il avait l'intention de s'expliquer le plus rapidement possible ?). Et Dounia, alors ? Dounia ! Elle ! Pour elle, l'homme est clair, et il faudra vivre avec cet homme. Elle aurait mangé du pain noir et bu de l'eau, mais son âme, elle ne l'aurait pas vendue, mais sa liberté morale, elle ne l'aurait pas échangée contre du confort, ni donnée pour tout le Slesvig-Holstein et non seulement pour M. Loujine. Non, Dounia n'était pas ainsi, tant que je l'ai connue et... et évidemment elle n'a pas changé maintenant ! Est-il nécessaire de le dire ! Les Svidrigaïlov, c'était pénible ! C'était pénible de traîner toute sa vie comme gouvernante, de district en district, pour deux cents roubles,

mais je sais quand même que ma sœur se serait faite le nègre d'un planteur, ou d'un Letton misérable aux gages d'un Allemand de la Baltique plutôt que d'avilir son esprit et son sens moral en se liant pour toujours – par avantage personnel – avec un homme qu'elle ne respecte pas et avec qui elle n'a que faire ! Et même si M. Loujine était coulé tout entier en or pur ou taillé dans un diamant, elle n'aurait pas voulu devenir la concubine légale de M. Loujine ! Pourquoi consent-elle maintenant ? Que cache-t-on ici ? Quelle est la solution de la devinette ? L'affaire est claire : pour soi-même, pour son confort personnel, même pour sauver sa vie, elle ne se vendrait pas ; mais pour un autre elle se vend ! Pour quelqu'un de cher, d'adoré, elle se vendrait ! Voilà en quoi consiste tout notre secret : pour son frère, pour sa mère, elle se vendrait ! Elle vendrait tout ! Oh ! Au besoin, nous saurions comprimer un peu notre sens moral ; notre liberté, notre tranquillité et même notre conscience, tout cela à la friperie ! Gâchée la vie ! Pourvu que ces êtres chers soient seulement heureux. Mais ce n'est pas tout. Nous inventerons une casuistique propre, nous nous instruirons chez les jésuites et, sans doute, nous nous calmerons pour quelque temps, nous nous convaincrons que c'est réellement ainsi que cela doit être, car la fin est bonne. Voilà comment nous sommes et tout est limpide comme du cristal. Bien sûr, il s'agit de Rodion Romanovitch Raskolnikov, c'est lui qui est au premier plan. Comment donc, elle peut assurer son bonheur, payer ses études, le faire associer dans une entreprise, lui enlever tout souci de l'avenir ; sans doute deviendra-t-il riche plus tard, et terminera-t-il sa vie en homme honorable, respecté et peut-être même célèbre ! Et la mère ? Mais il y a Rodia, l'inestimable Rodia, l'aîné ! Comment ne pas sacrifier même une telle fille à un tel premier-né ! Oh ! cœurs chers et injustes ! Et quoi encore ! Sonètchka, Sonétchka Marméladovna, Sonètchka éternelle, tant que le monde sera monde ! Et ce sacrifice-là, ce sacrifice, vous l'avez bien mesuré ? Oui ? Est-il à la mesure de vos forces ? Sera-t-il efficace ? Est-il raisonnable ? Conceviez-vous, Dounétchka, que le sort de Sonètchka n'est pire en rien que le

vôtre avec M. Loujine ? « Il n'est pas question d'un violent amour », écrit la maman. Et si non seulement « il n'est pas question d'un violent amour », mais au contraire, s'il y a déjà de l'aversion, du mépris, du dégoût, alors quoi ? Il en sortira que, à nouveau, il faudra « *observer la propreté* ». N'est-ce pas ainsi ? Comprenez-vous, comprenez-vous ce que signifie pareille propreté ? Comprenez-vous que la propreté Loujine et la propreté Sonètchka, c'est la même chose, et peut-être même pire, plus sordide, plus vile, car chez vous, Dounétchka, il y a quand même le calcul d'un surplus de confort et là, il s'agit simplement de crever de faim ou non ! « Elle coûte cher, bien cher, pareille propreté » Dounétchka ! Et après, si c'est au-dessus de vos forces, vous vous repentirez ? Toute la douleur, la tristesse, les malédictions, les larmes, tout cela caché de tous, car quand même vous n'êtes pas Marfa Pètrovna ! Et qu'adviendra-t-il de la mère ? Car elle est déjà maintenant inquiète et torturée ; et alors, quand elle verra clair ? Et moi ?... Ah ! mais çà ? Ah, mais qu'avez-vous donc bien pu penser de moi ? Je ne veux pas de votre abnégation, Dounétchka, je n'en veux pas, la maman ! Cela ne sera pas tant que je vivrai, cela ne sera pas, cela ne sera pas ! Je n'accepte pas ! ».

Subitement, il reprit ses sens et s'arrêta.

« Cela ne sera pas ? Et que feras-tu pour que cela ne soit pas ? Tu le défendras ? Et de quel droit ? Que peux-tu leur promettre de ton côté pour avoir ce droit-là ? De leur consacrer toute ta vie, tout ton avenir, *dès que tu auras fini tes études et obtenu une place* ? Connu ! Sornettes que tout cela. Et maintenant ?

» C'est tout de suite qu'il faut faire quelque chose, ne le comprends-tu pas ? Tu les dépouilles toi-même. L'argent, lui, s'obtient au prix de la pension hypothéquée et des Svidrigaïlov. Comment vas-tu les protéger contre les Svidrigaïlov, contre Aphanassi Ivanovitch Vakhrouchine, toi futur millionnaire, toi,

Zeus disposant de leurs destinées ? Dans dix ans ? Mais, dans dix ans, ta mère sera aveugle à force de fichus et, sans doute, de larmes ; elle aura dépéri à force de jeûnes. Et ta sœur ? eh bien, imagine-toi un peu ce qui peut advenir de ta sœur dans dix ans, ou pendant ces dix ans ? Tu as deviné ? ».

Ainsi s'excitait-il et se torturait-il lui-même non sans quelque délectation. Du reste, toutes ces questions n'étaient ni neuves ni imprévues, mais bien anciennes et maintes fois ressassées. Il y a déjà longtemps qu'elles lui déchiraient le cœur. Il y avait déjà très longtemps qu'était née cette angoisse, qu'elle s'était développée, s'était accumulée et, ces derniers temps, elle avait mûri et s'était concentrée, prenant la forme d'une terrible, d'une féroce, d'une fantastique question. Question qui avait harassé son cœur et sa tête et qui demandait une solution immédiate. La lettre de sa mère l'avait secoué comme un coup de foudre. Il était clair que ce n'était pas le moment de se livrer à l'angoisse, à la souffrance intellectuelle passive devant l'insolubilité de la question, mais qu'il fallait au plus vite faire quelque chose ; agir tout de suite. Il fallait à tout prix se décider à quelque chose, ou bien…

« Ou bien tout à fait renoncer à la vie ! », s'exclama-t-il hors de lui-même, accepter son sort avec résignation, comme il est, une fois pour toutes, tout étouffer en soi-même, renoncer à agir, à vivre, à aimer ! ».

« Comprenez-vous, comprenez-vous, Monsieur, ce que cela signifie quand on ne sait plus où aller ? », se rappela-t-il en pensant tout à coup à la question que Marméladov lui avait posée la veille, « car il faut bien que chacun puisse aller quelque part… »

Tout à coup, il frissonna : une idée, l'idée d'hier, repassa rapidement dans sa mémoire. Mais ce ne fut pas l'idée qui le fit frissonner. Il savait bien, il pressentait qu'elle reviendrait

nécessairement et il l'attendait ; et puis, elle ne datait nullement d'hier. La différence était dans ce qu'il y avait un mois, et hier même, ce n'était encore qu'un rêve, tandis qu'à présent… à présent, il ne le voyait plus comme un rêve, mais sous un aspect terrible, totalement inconnu. Il le pressentit… Il ressentit un choc intérieur et sa vue se troubla.

Il regarda hâtivement autour de lui. Quelque chose lui manquait. Il voulait s'asseoir et cherchait un banc. Il était en ce moment au boulevard K… et aperçut un banc à une centaine de pas. Il y alla aussi vite qu'il put, mais en chemin, il se produisit un incident qui retint pendant quelques minutes toute son attention.

En cherchant le banc des yeux, il avait remarqué une femme qui marchait à une vingtaine de pas devant lui, mais son attention ne s'y arrêta pas tout d'abord, comme d'ailleurs elle ne s'attachait à rien de ce qui se passait devant ses yeux. Il lui était arrivé bien des fois, par exemple, de rentrer chez lui sans se rappeler le chemin suivi et il ne prenait plus garde à cette inattention. Mais cette femme qui le précédait avait quelque chose d'étrange qui attirait les regards, et son attention se fixa peu à peu sur elle – d'abord de mauvaise grâce et avec quelque dépit et, ensuite, avec de plus en plus d'intensité. Il voulut tout à coup savoir ce qui, en fin de compte, lui paraissait étrange en elle. C'était probablement une jeune fille, une adolescente ; elle marchait en plein soleil, nu-tête, sans ombrelle et sans gants et elle balançait drôlement ses bras. Elle était vêtue d'une robe de soie légère mais celle-ci était bizarrement mise, à peine boutonnée, déchirée derrière, près de la taille : tout un morceau d'étoffe pendait et flottait. Un petit fichu entourait son cou nu mais il était mis tout de travers. Enfin, le pas de la jeune fille n'était pas ferme ; elle trébuchait et vacillait dans tous les sens. Raskolnikov eut finalement son attention complètement éveillée. Il arriva à sa hauteur, tout près du banc, où elle venait de s'affaler dans le coin, la tête renversée sur le dossier, les yeux

fermés, apparemment épuisée à l'extrême. Après l'avoir examinée, il vit tout de suite qu'elle était ivre. Cette scène était étrange et atroce. Il se demanda s'il avait bien vu. Il avait devant lui un petit visage, très jeune, seize ans tout au plus, quinze peut-être, un joli, un mince visage de blonde, mais tout échauffé et bouffi. La jeune fille ne semblait plus consciente ; elle croisait les jambes plus qu'il ne fallait ; elle ne se rendait évidemment pas compte qu'elle se trouvait en rue.

Raskolnikov ne s'assit pas, mais ne voulant pas partir, resta perplexe devant elle. Ce boulevard était toujours peu fréquenté et maintenant, à deux heures de l'après-midi et par cette chaleur, il était tout à fait désert. Toutefois, à l'écart, à une quinzaine de pas, sur le côté de l'allée, s'était arrêté un monsieur qui, visiblement, voulait aussi approcher la jeune fille dans une intention quelconque. Il l'avait probablement vue également et avait voulu la rejoindre, mais Raskolnikov l'avait gêné. Il lui jetait des regards furieux essayant toutefois que l'autre ne les remarquât pas et attendait impatiemment son tour et que le fâcheux déguenillé s'en aille. La situation était évidente. Le monsieur avait une trentaine d'années ; il était gras, pétri de sang et de lait, il avait des lèvres roses, de petites moustaches et une mise fort soignée. Raskolnikov s'emporta, se fâcha violemment. Il eut envie de blesser d'une façon ou d'une autre ce dandy grassouillet. Il laissa la jeune fille un moment et s'avança vers lui.

– Eh là ! vous Svidrigaïlov ! Que cherchez-vous ici ? lui cria-t-il en serrant les poings et en ricanant, les lèvres baveuses de rage.

– Que signifie ? demanda rudement l'homme en fronçant les sourcils et le prenant de haut.

– Fichez-moi le camp, voilà tout !

– Comment oses-tu, coquin !

Et il leva sa canne. Raskolnikov se jeta sur lui, ne s'étant même pas rendu compte que cet homme solide aurait pu maîtriser facilement deux hommes de sa force. Mais, en ce moment, quelqu'un le saisit vigoureusement par derrière ; c'était un agent.

– Allons, Messieurs, il est défendu de se battre sur la voie publique. Que vous faut-il ? Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Raskolnikov avec sévérité après avoir considéré ses haillons.

Raskolnikov le regarda avec attention. Il avait une brave figure de soldat, des moustaches blanches et des yeux sensés.

– C'est vous qu'il me faut, s'exclama-t-il, le saisissant par la main. Je suis Raskolnikov, ancien étudiant.

– Vous pouvez le savoir, dit-il, s'adressant au Monsieur, et vous, venez, je vais vous montrer quelque chose...

Et il entraîna l'agent par la main, vers le banc.

– Voilà, regardez, tout à fait ivre, elle est venue par le boulevard. Je ne sais quel est son milieu, mais il ne semble pas qu'elle soit du métier. Le plus probable c'est qu'on l'a fait boire et puis qu'on en a abusé... la première fois... vous comprenez ? Et puis on l'a lâchée, ainsi dans la rue. Regardez comme la robe est déchirée, regardez comme elle en est revêtue : elle a été habillée, ce n'est pas elle-même qui s'est vêtue ainsi et ce sont des mains inexpérimentées qui l'ont fait, des mains d'homme. Cela se voit. Et maintenant regardez par là : ce dandy avec lequel je voulais me battre m'est inconnu ; c'est la première fois que je le vois ; mais il a aussi remarqué en chemin la jeune fille, ivre, inconsciente, et il a fortement envie de l'approcher et de l'entraîner – tant qu'elle est dans cet état là. – C'est

certainement ainsi, croyez-moi, je ne me trompe pas. J'ai moi-même vu comme il l'observait et la surveillait, mais je l'ai gêné et il attend que je m'en aille. Le voilà maintenant qui s'est écarté et fait semblant de rouler une cigarette… Comment faire pour l'empêcher d'emmener la jeune fille ? Comment la reconduire chez elle ? Réfléchissez un peu.

L'agent avait immédiatement tout compris. L'attitude du gros monsieur était évidente ; il restait la jeune fille. Le vieux soldat se pencha sur elle pour l'examiner de plus près et une réelle compassion se peignit sur ses traits.

– Quelle misère ! dit-il, branlant la tête ; tout à fait une enfant. On l'a trompée pour sûr. Écoutez, Mademoiselle, se mit-il à appeler, où habitez-vous ?

La jeune fille ouvrit des yeux fatigués et hagards, regarda stupidement ceux qui la questionnaient et fit de la main le geste de les chasser.

– Voilà, dit Raskolnikov (il fouilla dans sa poche, sortit vingt kopecks que par chance il avait encore), voilà, prenez un fiacre et dites au cocher de la ramener à son adresse. Seulement, il nous faut connaître son adresse !

– Mademoiselle ! Mademoiselle ! recommença l'agent, ayant accepté l'argent, je prendrai tout de suite un fiacre et je vous reconduirai moi-même. Où désirez-vous aller ? Comment ? Où demeurez-vous ?

– … la paix ! m'ennuient !… murmura la jeune fille et elle secoua de nouveau sa main.

– Ah, là, là ! Comme c'est mal ! Vous n'avez pas honte, Mademoiselle ? Quelle honte ! (Il branla de nouveau la tête, apitoyé et indigné.) En voilà un problème ! fit-il, s'adressant à

Raskolnikov, puis d'un coup d'œil, il réexamina celui-ci des pieds à la tête. Sans doute lui sembla-t-il vraiment étrange de porter de telles guenilles et de donner de l'argent.

– Est-ce loin que vous l'avez trouvée ? lui demanda-t-il.

– Je vous le dis : elle marchait devant moi sur le boulevard. Parvenue au banc, elle s'y effondra.

– Quelles mœurs maintenant de par le monde, mon Dieu, quelle honte ! Si jeunette et déjà ivre ! Trompée, c'est bien ça ! Voilà la robe qui est déchirée... Quelle débauche par ces temps-ci ! Et probablement de bonne naissance, des gens ruinés sans doute... Il y en a beaucoup comme ça maintenant. Elle semble être choyée, comme une demoiselle, – et il se pencha de nouveau sur elle.

Peut-être avait-il aussi des filles comme elle, comme des demoiselles, et l'air choyées, avec des allures de jeunes filles bien élevées.

– Ce qui est surtout important, s'inquiétait Raskolnikov, c'est de ne pas la laisser à ce goujat ! Car il va l'outrager ! Cela crève les yeux, ce qu'il veut. La canaille ! Il ne part pas !

Raskolnikov parlait haut en le montrant de la main. L'autre entendit, voulut se fâcher à nouveau, mais se ravisa et se contenta d'un regard plein de mépris. Ensuite il s'écarta encore de dix pas et s'arrêta à nouveau.

– Ne pas la lui donner, c'est possible, répondit le sous-officier pensivement. Pourvu qu'elle dise où la mener car sinon... Mademoiselle ! Eh ! Mademoiselle ! dit-il de nouveau.

La jeune fille ouvrit brusquement les yeux, comme si elle venait de comprendre quelque chose ; elle se leva du banc et se mit à marcher dans la direction d'où elle était venue.

– Ah ! les effrontés ; ils m'ennuient ! articula-t-elle avec le même geste de la main.

Elle marchait vite en vacillant aussi fort qu'auparavant. Le dandy la suivit, sans la perdre des yeux, mais il prit l'autre allée.

– Ne craignez rien, je ne le laisserai pas faire, dit le vieux soldat moustachu avec décision, et il les suivit.

– Quelle dépravation, ces temps-ci ! répéta-t-il à haute voix en soupirant.

À cet instant, Raskolnikov sentit une impulsion soudaine qui le retourna complètement.

– Écoutez un peu ! Eh là ! cria-t-il au vieux soldat.

Celui-ci revint sur ses pas.

– Laissez ! Laissez tomber ! Pourquoi ? Laissez-le s'amuser un peu (il montra le dandy). Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

L'agent ne comprenait pas et il le regardait avec des yeux ronds. Raskolnikov se mit à rire.

– Ah ! Eh ! – fit le vieux soldat, et, après un geste de la main, il se remit en route derrière le dandy et la jeune fille, prenant sans doute Raskolnikov pour un fou ou pour quelque chose de pire encore.

« Il a emporté mes vingt kopecks, dit Raskolnikov avec rancœur quand il fut seul, « Qu'il en prenne autant de l'autre,

qu’il laisse la fille aller avec lui et que c’en soit fini... Que me suis-je mêlé de l’aider ? Est-ce à moi d’offrir mon aide ? Ai-je le droit de secourir ? Qu’ils s’entre-dévorent les uns les autres tout vifs, qu’est-ce que cela peut me faire ? Et comment ai-je osé me départir de ces vingt kopecks ! Étaient-ils donc à moi ?

Malgré ces étranges paroles, il eut une sensation très pénible. Il s’assit sur le banc resté vide. Sa pensée était éparpillée... il lui était difficile pour l’instant de concrétiser la maudite pensée. Il aurait voulu oublier tout, s’endormir, et puis, se réveiller et recommencer sa vie...

« Pauvre petite », dit-il, jetant un coup d’œil sur le coin du banc, à présent inoccupé. « Elle reviendra à elle, pleurera, ensuite sa mère n’ignorant plus rien, la battra d’abord, puis, la fouettera douloureusement et ignominieusement et sans doute la chassera... Et si elle ne la chasse pas, alors l’affaire sera quand même flairée par les Daria Franzevna, et voilà la petite passant de main en main... Alors, tout de suite l’hôpital (et c’est toujours ainsi avec celles qui ont des mères très vertueuses et qui polissonnent en cachette) et alors... alors, de nouveau l’hôpital... le vin, les cabarets... et de nouveau l’hôpital... dans deux, trois ans, la voilà mutilée, après avoir vécu dix-huit ou dix-neuf ans en tout et pour tout... En ai-je vu, ainsi ! Et comment fait-on pour qu’elles soient ainsi ?... Ah ! Après tout, laissons ! C’est ainsi que cela doit être. Un certain pourcentage, dit-on, doit s’en aller chaque année... au diable, sans doute pour rafraîchir les autres et ne pas les gêner. Un certain pourcentage ! Ils ont de bien gentils mots : ils sont si apaisants, si scientifiques. On vous dit : un certain pourcentage, et il ne faut donc plus s’en préoccuper. Si, parfois, on employait un autre mot, alors... ce serait, peut-être, plus inquiétant. Et qu’arriverait-il si Dounétchka tombait dans le pourcentage ?... Si pas dans celui-ci, dans un autre ?

« Mais où vais-je ? », se demanda-t-il brusquement. « Bizarre. Je suis bien sorti dans un but. Après avoir lu la lettre, je suis sorti… J'y suis : j'allais chez Rasoumikhine dans l'île de Vassili ; maintenant, je me rappelle. Mais pour quoi faire, en somme ? Et de quelle manière cette idée d'aller chez Rasoumikhine m'est-elle venue juste à ce moment ? C'est étrange. »

Il s'étonnait lui-même. Rasoumikhine était un de ses anciens camarades d'étude. Il était remarquable qu'à l'université, Raskolnikov n'eut presque pas d'amis ; il évitait tout le monde, n'allait chez personne, n'aimait pas recevoir. Du reste, tout le monde se détourna rapidement de lui. Il ne participait ni aux réunions, ni aux conversations, ni aux amusements, ni à rien. Il travaillait beaucoup, sans se ménager, et on le respectait pour cette raison, sans l'aimer. Il était très pauvre, dédaigneux, fier et peu communicatif, comme s'il gardait quelque secrète pensée. Nombre de ses camarades trouvaient qu'il les considérait comme des enfants, de haut, et comme s'il leur était supérieur en développement intellectuel, en science, en convictions, et qu'il traitait leurs idées et leurs intérêts comme quelque chose d'inférieur.

Pour quelle raison s'était-il lié avec Rasoumikhine ? – lié n'est pas le mot – mais il était simplement plus communicatif et plus ouvert avec lui. D'ailleurs, il était impossible d'avoir d'autres relations avec Rasoumikhine. C'était un garçon extraordinairement gai et expansif, bon jusqu'à la candeur. Du reste, sous cette simplicité, se cachait de la profondeur et de la dignité. Les meilleurs parmi ses camarades le comprenaient ; tout le monde l'aimait. Il n'était pas bête du tout quoique, en effet, parfois un peu naïf. Son aspect était expressif : grand, maigre, toujours mal rasé, noir de cheveux. Parfois il se déchaînait et passait pour un hercule. Une fois la nuit, en joyeuse compagnie, il étala d'un coup de poing un agent de près de six pieds et demi de haut. Il savait boire sans frein, mais il

savait ne pas boire du tout ; parfois il polissonnait au delà des limites permises, mais il pouvait s'en abstenir tout à fait. Rasoumikhine était encore remarquable par le fait qu'aucun insuccès ne le troublait jamais et qu'aucune circonstance fâcheuse ne semblait lui peser. Il pouvait loger fût-ce sur le toit, souffrir une faim infernale et un froid extraordinaire. Il était très pauvre et se subvenait à lui-même, se procurant de l'argent par des travaux. Il connaissait une foule de sources où il pouvait puiser de l'argent, en le gagnant bien entendu. Une fois, il ne chauffa pas sa chambre pendant tout un hiver et assura que c'était plus agréable ainsi, car, dans le froid, l'on dort mieux. Actuellement, il avait été forcé de quitter l'université, mais pas pour longtemps, et il se hâtait, en travaillant de toutes ses forces, à redresser la situation, pour pouvoir continuer ses études. Raskolnikov n'était plus venu chez lui depuis bien quatre mois et Rasoumikhine ne savait même pas où il demeurait. Une fois, il y a deux mois, ils s'étaient rapidement croisés en rue, mais Raskolnikov se détourna et passa même sur l'autre trottoir pour qu'il ne le remarquât pas. Rasoumikhine, quoique l'ayant bien vu, passa outre, ne voulant pas humilier son ami.

V

« Il est vrai qu'il y a quelque temps, je voulais demander à Rasoumikhine qu'il me trouve du travail, des leçons ou n'importe quoi... », pensait Raskolnikov, « mais en quoi peut-il m'aider maintenant ? Admettons qu'il me procure des leçons, admettons même qu'il partage son dernier kopeck (s'il en a un), de sorte que je puisse acheter des bottes et remettre mon costume en ordre pour aller aux leçons... hum... Et après ? Que peut-on faire avec quelques pièces de cuivre ? Est-ce cela que je cherche ? Non, il est inutile d'aller chez Rasoumikhine... »

La question de savoir pourquoi il allait chez Rasoumikhine l'inquiétait plus qu'il ne se l'avouait ; il cherchait avec angoisse un sens inquiétant à cet acte, à tout prendre ordinaire.

« Est-il possible que j'aie voulu arranger tout au moyen de Rasoumikhine, que j'y aie vu la solution ? », se demandait-il avec étonnement.

Il méditait, se passait la main sur le front et – bizarrement, comme par hasard, après une longue incertitude – une pensée très étrange lui traversa l'esprit.

« Hum... chez Rasoumikhine », fit-il soudainement et tout à fait tranquillement, comme s'il s'agissait là d'une résolution définitive, « J'irai chez Rasoumikhine, évidemment... mais, pas aujourd'hui... J'irai chez lui après cela, quand cela sera fait et que tout ira autrement... »

Brusquement, il reprit conscience. « Après *cela* », s'exclama-t-il, s'arrachant du banc, « mais *cela* se fera-t-il donc ? est-il vraiment possible que *cela* se fasse ? »

Il quitta le banc et se mit en route, presque en courant ; il voulait rentrer chez lui, mais un invincible dégoût le retint : aller là-bas dans ce coin, dans cette répugnante armoire où cela mûrissait déjà depuis plus d'un mois ! Il continua son chemin sans but.

Ses frissons nerveux devenaient fébriles ; il avait froid malgré cette chaleur étouffante. Il se mit à observer avec attention les objets situés sur son chemin, avec effort, comme s'il cherchait à tout prix une distraction ; mais cela lui réussissait mal et il retombait constamment dans son rêve. Quand, après un frisson, il relevait la tête et regardait autour de lui, il oubliait tout de suite à quoi il avait pensé et quel chemin il avait pris. Il traversa ainsi toute l'île Vassili, passa le pont sur la petite Neva et s'engagea dans les Îles. La fraîcheur de la verdure plut tout d'abord à ses yeux fatigués, habitués à l'atmosphère poussiéreuse de la ville, à la chaux et au cortège écrasant des gros immeubles. Ici, il n'y avait ni chaleur suffocante, ni puanteur, ni débit de boissons. Mais bientôt cette sensation agréable se mua en impression maladive et énervante. Parfois il s'arrêtait devant quelque villa revêtue de ses atours de verdure, regardait au travers de la grille ; il voyait des femmes parées sur les terrasses et les balcons et des enfants qui couraient dans les jardins. C'étaient les fleurs qui le retenaient le plus et qu'il regardait surtout. Il rencontrait aussi des calèches somptueuses, des cavaliers et des amazones ; il les suivait des yeux avec curiosité et les oubliait avant qu'ils fussent hors de vue. Un moment, il s'arrêta et compta la monnaie qui lui restait ; il n'avait plus qu'environ trente kopecks : « Vingt à l'agent, trois à Nastassia pour la lettre, donc j'ai donné quarante-sept ou cinquante kopecks hier à Marméladov », calcula-t-il, mais il oublia tout de suite dans quel but il avait sorti l'argent de sa

poche. Il s'en souvint quand il passa devant une auberge et sentit qu'il avait faim. Il entra, but un verre de vodka et acheta un petit gâteau fourré. Il l'acheva sur le chemin. Il y avait déjà longtemps qu'il n'avait bu de vodka et l'effet de celui-ci fut immédiat quoiqu'il n'eût bu qu'un seul verre. Ses jambes se firent pesantes et il éprouva un fort besoin de sommeil. Il se dirigea vers sa demeure, mais ayant atteint l'île Poetr, il s'arrêta, fatigué à l'extrême ; il quitta la route, s'engagea dans les buissons, se laissa choir sur l'herbe et s'endormit immédiatement.

Dans un état morbide, les rêves se distinguent souvent par le relief, la clarté et la grande ressemblance avec la réalité. Il se forme parfois des tableaux horribles, mais la mise en scène et le processus même de la représentation sont si vraisemblables, si pleins de détails tellement délicats et inattendus mais correspondant si artistiquement à la plénitude du tableau, que celui qui rêve ne saurait en imaginer de pareils, éveillé, fût-il un artiste comme Pouchkine ou Tourguéniev. Ces rêves-là, ces rêves morbides produisent une forte impression sur un organisme ébranlé et excité et restent longtemps en mémoire.

Raskolnikov fit un songe affreux, il rêva de son enfance, dans sa petite ville. Il a sept ans et se promène avec son père, hors de celle-ci, vers le soir. Il fait gris, étouffant. Les lieux sont pareils à ceux de ses souvenirs, et même les détails sont moins effacés dans son rêve que dans sa mémoire. La petite ville est bâtie dans une plaine rase, sans même un saule ; très loin, à l'horizon, s'étire la ligne sombre d'un petit bois. À quelques pas du dernier potager de la ville se trouve une taverne, une grande taverne qui faisait toujours une impression désagréable sur lui, qui l'effrayait même lorsqu'il passait devant la bâtisse en se promenant avec son père. Là, il y avait toujours foule ; on braillait, on s'esclaffait, on se querellait ; des voix éraillées beuglaient des chansons infâmes ; des bagarres y éclataient souvent ; aux alentours rôdaient des trognes avinées et

effrayantes... En les croisant, il se serrait tout tremblant contre son père. Près de la taverne, la route était poussiéreuse, et la poussière toute noire. La route serpentait, et, trois cents pas plus loin, contournait, à droite, le cimetière de la ville. Au milieu du cimetière se trouvait une église avec une coupole verte où il allait à l'office deux fois par an avec son père et sa mère, lorsqu'on célébrait le service des morts à la mémoire de sa grand-mère, morte déjà depuis longtemps et qu'il n'avait jamais vue. Ils prenaient alors avec eux une koutia[10] sur un plat blanc noué d'une serviette ; la koutia était sucrée et des grains de raisin secs dessinaient une croix sur le riz. Il aimait cette église et les antiques icônes sans revêtements qui s'y trouvaient, ainsi que le vieux prêtre à la tête branlante. À côté du tombeau de sa grand-mère, recouvert d'une dalle, se trouvait la petite tombe de son frère puîné, mort à six mois, et qu'il n'avait pas connu non plus ou dont il ne pouvait se souvenir. On lui avait appris qu'il avait eu un petit frère et chaque fois qu'il visitait le cimetière, il faisait respectueusement et religieusement le signe de la croix devant la tombe, s'inclinait et la baisait. Et voilà qu'il rêve : lui et son père cheminent vers le cimetière et passent devant la taverne ; il s'accroche à la main de son père et jette des coups d'œil effrayés au cabaret. Une circonstance spéciale éveille son intérêt : cette fois-ci, il y a des réjouissances, il s'y presse une foule de bourgeoises parées, de paysannes accompagnées de leurs maris et toutes sortes de gens équivoques. L'ivresse est générale, et tout le monde chante. Près du perron de la taverne se trouve une télègue, un de ces immenses fardiers traînés par des chevaux de trait et qui servait au transport des marchandises et des tonneaux de vin. Il avait toujours aimé regarder ces formidables chevaux à longue crinière, aux grosses pattes, qui marchent tranquillement, d'un pas mesuré, en traînant toute une montagne derrière eux, comme s'il leur était plus aisé de traîner la charge que de ne pas la traîner. Mais maintenant – fait bizarre – à cette grande télègue est attelée une

[10] La koutia est un plat funéraire. (N. D. T.)

maigre petite rosse rouanne, une de ces rosses de paysan qui – il l'avait vu souvent – s'éreintent à traîner une grosse charge de bûches ou de foin, qui parfois s'enlisent dans la boue ou se coincent dans une ornière. Alors les paysans les fouettent si douloureusement, si douloureusement, parfois même sur le museau ou les yeux, qu'il en a pitié, si pitié qu'il est prêt à fondre en larmes et que sa maman, toujours, doit l'éloigner de la fenêtre. Et voilà qu'il entend un grand tapage : de la taverne sortent de vigoureux moujiks, avec des cris, des chansons, des balalaïkas. Des moujiks ivres, habillés de chemises rouges et bleues et de souquenilles jetées sur les épaules. « En voiture ! En voiture, tout le monde ! hurle l'un d'eux, un jeune homme avec un large cou et un visage charnu et rouge comme une carotte. J'emmène tout le monde ! En voiture ! » Mais des rires et des exclamations retentissent tout de suite.

– C'est cette rosse-là qui va nous emmener !

– N'es-tu pas fou, Mikolka ? Atteler cette petite jument à une telle télègue !

– Ce rouan-là ! Il a bien vingt ans, camarades !

– Montez ! J'emmène tout le monde ! crie de nouveau Mikolka, sautant le premier dans la télègue, s'emparant des rênes et se dressant de toute sa taille à l'avant. Le bai est parti tout à l'heure avec Matveï, crie-t-il de la télègue, et cette rosse, mes amis, me fait tourner les sangs, pour un peu, je la tuerais ; une bouche inutile, voilà ce qu'elle est. Montez, vous dis-je ! Je la mettrai au galop, elle devra bien se mettre au galop ! Et il prend le fouet en main, se préparant avec joie à frapper la bête.

– Montez donc ! Quoi ! s'esclaffe-t-on dans la foule. Vous voyez bien qu'elle galopera !

– Voilà bien dix ans qu'elle n'a plus galopé !

– Elle galopera !

– Pas de pitié, les amis, prenez tous des fouets et allez-y !

– Vas-y ! Fouette-la !

Tout le monde s'entasse dans la télègue de Mikolka avec des cris et des rires bouffons. Six hommes sont montés déjà, et il y a place encore. Ils emmènent une femme, grasse, rose. Elle est vêtue d'andrinople, porte une coiffe brodée de perles et est chaussée de souliers de paysanne. Elle casse des noisettes en riant doucement. Tout autour, dans la foule, on rit aussi : comment ne rirait-on pas à l'idée de cette pauvre petite jument efflanquée qui va traîner toute cette charge au galop ! Deux jeunes paysans, dans la télègue, s'emparent de fouets pour aider Mikolka. On entend : « Hue ! ». La rosse tire tant qu'elle peut, et non seulement ne se met pas au galop, mais ne parvient même pas à avancer au pas. Elle agite ses pattes, s'essouffle, ploie sous les coups des trois fouets qui tombent en grêle sur ses flancs. La foule et les occupants de la télègue rient de plus belle mais Mikolka rage et fouette la jument à coups redoublés comme si vraiment il croit qu'elle se mettra au galop.

– Laissez-moi monter aussi, les amis ! s'écrie un gars de la foule, séduit à son tour.

– Grimpe ! Grimpez tous ! hurle Mikolka. Elle emmènera tout le monde ! Je la fouetterai jusqu'à ce qu'elle crève.

Et il frappe, il frappe, et, dans sa rage, ne sait plus que faire pour la torturer plus encore.

– Papa, papa, crie Rodia à son père, papa, que font-ils ? Papa, ils frappent le pauvre petit cheval !

– Viens, viens ! dit son père. Ils sont ivres, ils s'amusent, les brutes. Viens, ne regarde pas.

Et le père veut l'emmener, mais il s'arrache de sa main et court comme un fou vers le petit cheval. La pauvre jument est déjà bien mal en point. Elle s'essouffle, s'arrête, fait un dernier effort, est prête à tomber.

– Fouette jusqu'à ce qu'elle crève ! crie Mikolka. C'en est fait. Qu'elle crève !

– Tu ne portes donc pas de croix au cou, démon ! crie un vieillard dans la foule.

– As-tu jamais vu, une pareille rosse devoir tirer une telle charge ! ajoute un autre.

– Tu l'éreinteras ! crie un troisième.

– Touche pas ! C'est mon bien ! J'en fais ce qui me plaît ! Montez encore ! Montez tous ! Je veux à toute force qu'elle se mette au galop !...

Il y a tout à coup une explosion de rires : la jument ne peut plus souffrir les coups redoublés, et, dans son impuissance, se met à ruer. Même le vieux ne peut pas s'empêcher de sourire. Vraiment, a-t-on jamais vu cela, une rosse aussi efflanquée se mettre à ruer !

Deux gars de la foule saisissent des fouets et courent de part et d'autre de la jument pour la fouetter de plus belle.

– Sur le museau ! Frappe-la sur les yeux ! Sur les yeux ! hurle Mikolka.

– Une chanson, les amis ! crie quoiqu'un de la télègue.

On entend une chanson de ribaud, les tambourins, les sifflets accompagnent les refrains. La femme casse des noisettes et rit doucement.

Rodia court vers le petit cheval, le dépasse et voit les coups de fouet s'abattre sur ses yeux, sur ses yeux même. Son cœur se serre, ses larmes coulent. Un coup de fouet l'atteint à la figure ; il ne sent rien ; il crie ; il s'élance vers le vieillard aux cheveux blancs qui secoue la tête et semble désapprouver tout cela. Une paysanne le prend par la main et veut l'entraîner, mais il se sauve et s'élance à nouveau vers le cheval. La jument est à bout de forces mais essaie encore de ruer.

– Ah ! toi, démon ! s'écrie Mikolka en proie à la rage.

Il rejette le fouet, se baisse, extrait du fond du chariot un gros et long brancard, le prend par le bout et le soulève avec effort au-dessus de la bête.

– Il la fendra ! crie-t-on tout autour.

– Il la tuera !

– C'est mon bien ! hurle Mikolka, et, à toute volée, il abat le brancard. On entend un coup sourd.

– Fouettez-la ! Fouettez ! N'arrêtez pas ! crient des voix dans la foule.

Et Mikolka lève une deuxième fois le brancard et un deuxième coup s'abat sur le dos de la pauvre rosse. Sa croupe fléchit, mais elle se redresse et tire, tire de ses dernières forces dans tous les sens. Mais de tous les côtés une demi-douzaine de fouets s'abattent sans relâche sur elle ; le brancard se relève et retombe une troisième puis une quatrième fois ; régulièrement.

La colère étouffe Mikolka parce qu'il n'a pas su la tuer du premier coup.

– Elle est solide ! crie-t-on autour de lui.

– La voilà qui va tomber, pour sûr, les amis, c'est la fin crie un amateur.

– Une hache, il nous faudrait une hache, quoi ! Finissons-en d'un coup, crie un troisième.

– Sacré nom ! Écartez-vous ! crie Mikolka à tue-tête. Il jette le brancard, fouille à nouveau dans la télègue et s'empare d'un levier de fer. Gare ! hurle-t-il, et, de toutes ses forces, il l'abat sur son pauvre cheval. Le coup porte ; la petite jument vacille, se tasse, ébauche l'effort de tirer, mais le levier retombe sur son dos et elle s'écroule comme si on lui avait coupé les quatre pattes d'un coup.

– Achève ! hurle Mikolka en sautant comme un fou du chariot.

Quelques gars, aussi rouges et aussi ivres que lui, se saisissent de n'importe quoi, du brancard, de fouets, de bâtons, et courent à la jument mourante. Mikolka se met sur le côté et continue à la frapper du levier sur le dos. La rosse tend le museau, exhale lourdement un dernier souffle et meurt.

– Achevée ! crie-t-on à l'entour.

– Pourquoi refusait-elle de galoper !

– C'est mon bien ! crie Mikolka, tenant toujours son levier à la main et les yeux injectés de sang.

Il est là, comme s'il regrettait de n'avoir plus rien à battre.

– Pour sûr que tu n'as pas de croix au cou ! se met-on déjà à crier dans la foule.

L'enfant ne se possède plus. Il fend la foule, se précipite avec un cri sur le malheureux cheval, enlace sa tête inanimée et sanglante, embrasse ses yeux, ses lèvres… Puis, brusquement, il saute sur ses pieds et s'élance comme un fou sur Mikolka. À ce moment, son père, qui le cherchait depuis longtemps, le saisit enfin et l'emmène loin de là.

– Viens ! Viens ! lui dit-il. Viens à la maison !

– Papa ! Pourquoi… ont-ils tué le pauvre cheval ?

Les sanglots lui coupent la respiration et les mots s'échappent comme des cris de sa poitrine oppressée.

– Ils sont ivres ; ils s'amusent. Tout cela ne nous regarde pas. Viens, dit le père.

Rodia se blottit contre lui, mais un poids lui oppresse la poitrine. Il veut reprendre son souffle… crier… et se réveille.

Il était baigné de sueur, essoufflé, les cheveux humides ; il se souleva épouvanté.

« Dieu merci, ce n'était qu'un rêve ! », dit-il en s'asseyant sous un arbre, cherchant à reprendre haleine. « Mais qu'est-ce que cela signifie ? Un rêve aussi ignoble ! Vais-je avoir une mauvaise fièvre ? »

Tout son corps était comme brisé ; il se sentait l'âme trouble et assombrie. Il s'appuya des coudes sur les genoux et se mit la tête dans les paumes des mains.

« Mon Dieu ! », s'exclama-t-il, « est-il possible, est-il vraiment possible que je prenne réellement une hache, que je la frappe à la tête, que je fende son crâne... que je glisse dans du sang poisseux et tiède, que je brise le cadenas, que je vole en tremblant... et que je me cache, tout couvert de sang... avec la hache... Mon Dieu ! Vraiment... ? »

Il frémissait en prononçant ces paroles.

« À quoi pensais-je ? », continua-t-il, penchant à nouveau la tête comme profondément stupéfait. « Je savais bien que je ne le supporterais pas, alors, pourquoi me suis-je torturé jusqu'à présent ? Hier, hier même, quand je suis allé faire cet... essai, hier même, j'ai clairement compris que je ne supporterais pas... À quoi pensais-je ? Pourquoi ai-je douté jusqu'ici ? Hier, en descendant l'escalier, je me suis dit que c'était vil, lâche, bas, abject... La seule idée de la *réalité* m'avait donné la nausée et m'épouvantait.

« Non, je ne le supporterai pas, je ne le supporterai pas ! Admettons qu'il n'y ait aucune erreur dans mes calculs ; admettons même que tous les calculs établis au cours du mois précédent soient clairs comme le jour et soient exacts comme l'arithmétique. Mon Dieu, mais, même dans ce cas, je ne me déciderais pas ! Je ne puis le supporter, je ne le supporterais pas ! Pourquoi, pourquoi, jusqu'ici... »

Se levant, il jeta un regard surpris autour de lui, comme s'il était décontenancé de s'être égaré là, et il s'achemina vers le pont T... Son visage était livide, ses yeux luisaient, ses membres étaient endoloris, mais il put tout à coup respirer librement. Il se sentit l'âme légère et paisible, libérée de la lourde charge qui l'écrasait depuis si longtemps. « Mon Dieu », suppliait-il, « montre-moi ma voie, et moi, je renonce à ce rêve de damné ! ».

Passant le pont, il regarda avec calme et douceur la Neva et l'éclat splendidement rouge du soleil couchant. Malgré son épuisement, il ne sentait même pas la fatigue. C'était comme si l'abcès de son cœur, mûrissant depuis un mois, venait de crever. La liberté ! La liberté ! Il était maintenant libéré de cet enchantement, de cette fascination, de cet envoûtement !

Plus tard, quand il se souvint de tout ce qui lui était arrivé ces jours-là, de minute en minute, de point en point, il fut toujours saisi d'un étonnement superstitieux en souvenir d'une certaine circonstance, du reste nullement extraordinaire, mais qui lui sembla alors comme quelque prédétermination de son destin : il ne comprit jamais pourquoi, harassé comme il l'était, et ayant toutes les raisons de rentrer en droite ligne chez lui, il passa par la place Sennoï où il n'avait que faire. Le crochet n'était pas long, mais absolument inutile. Évidemment, il lui était arrivé des dizaines de fois, de rentrer chez lui sans se souvenir du chemin qu'il avait pris. Mais pourquoi, se demanda-t-il toujours, la rencontre si décisive et au plus haut point fortuite qui eut lieu place Sennoï, où, encore une lois, il n'avait que faire, pourquoi cette rencontre se produisit-elle précisément à cette heure, à cette minute de son existence, quand son esprit était ainsi disposé et quand les circonstances étaient telles que seule cette rencontre pouvait produire l'effet le plus décisif et le plus définitif sur toute sa destinée ? Comme si elle l'y avait attendu !

Il était près de neuf heures lorsqu'il passa place Sennoï. Les marchands des échoppes et des étalages en plein air, ainsi que les commerçants qui tenaient les grandes et les petites boutiques, fermaient leurs établissements, enlevaient et rangeaient leurs marchandises et s'en allaient chez eux, comme les clients, d'ailleurs. Il y avait une foule de loqueteux, de gagne-petit de toute espèce qui se tenaient près des gargotes, dans les sous-sols, à l'intérieur des cours sales et puantes des maisons de la place Sennoï et surtout près des tavernes. Raskolnikov avait

une préférence pour cet endroit et pour les ruelles avoisinantes, quand il sortait sans but déterminé. Ici, ses guenilles n'attiraient pas de regards méprisants et l'on pouvait y circuler vêtu de n'importe quoi sans scandaliser personne. Au coin de la ruelle K..., un bourgeois et sa femme étalaient, sur deux tréteaux, de la mercerie. Ils y vendaient des fils, des rubans, des mouchoirs d'indienne, etc... Ils allaient partir également, mais s'étaient attardés en causant avec une personne de leur connaissance qui s'était approchée.

Cette personne était Lisaveta Ivanovna ou, plus simplement Lisaveta, comme tout le monde l'appelait, la sœur cadette de cette même vieille Alona Ivanovna, la veuve du contrôleur, la prêteuse sur gages que Raskolnikov avait été voir hier pour engager sa montre et faire son *essai*. Il y avait longtemps qu'il savait tout à propos de cette Lisaveta et celle-ci le connaissait un peu. C'était une fille de trente-cinq ans, grande, lourdaude, timide, humble et à demi-idiote, maintenue dans un esclavage complet par sa sœur, qui l'obligeait à travailler nuit et jour, qui la faisait trembler et même la battait.

Elle restait debout, avec son baluchon, à hésiter devant le bourgeois et la femme et les écoutait avec attention. Ceux-ci lui expliquaient quelque chose avec vivacité. Lorsque Raskolnikov l'aperçut, il fut envahi par une étrange sensation pareille à une profonde stupéfaction, quoiqu'en somme la rencontre n'eût rien d'anormal.

– Il faut que vous décidiez cela vous-même, Lisaveta Ivanovna, disait le marchand à haute voix. Venez demain vers les sept heures... Eux viendront aussi.

– Demain ? dit Lisaveta d'une voix indécise et traînante.

– Faut-il qu'elle vous fasse peur, Alona Ivanovna ! dit subitement la femme du marchand, une petite commère

délurée. Vous êtes pareille à une enfant. Et après tout, ce n'est pas votre sœur, ce n'est que votre demi-sœur. Comment peut-elle vous asservir ainsi ! Cette fois-ci, ne dites rien à Alona Ivanovna, venez sans autorisation. L'affaire est avantageuse. Plus tard, votre sœur comprendra.

– Oui, je viendrai bien…

– Vers les sept heures, demain ; ils viendront également et vous pourrez décider vous-même.

– Et nous mettrons le samovar à bouillir, ajouta la femme.

– C'est bon. Je viendrai, mâchonna Lisaveta hésitante.

Puis elle se mit lentement en route.

Raskolnikov avait déjà dépassé le groupe et n'entendit plus rien. Il passa doucement, imperceptiblement, essayant de ne pas laisser échapper un seul mot de la conversation. Sa stupéfaction première se mua peu à peu en horreur ; un frisson glacé lui passa dans le dos. Il venait d'apprendre soudainement et d'une façon absolument inattendue que demain, à sept heures du soir, Lisaveta, la sœur et l'unique compagne de la vieille serait absente et que, par conséquent, celle-ci, à sept heures précises, *serait seule chez elle*.

Il ne lui restait plus que quelques pas à faire pour rentrer chez lui. Il arriva dans son réduit comme un condamné à mort. Il ne réfléchissait plus à rien ; il en était incapable. Il sentit, de tout son être, qu'il n'avait plus ni volonté ni raison et que tout était décidé sans appel.

Il était évident que, dût-il attendre l'occasion pendant des années, il ne pouvait compter faire un pas plus assuré vers le succès de son projet que celui qu'il venait de faire maintenant.

De toute façon, il lui aurait été malaisé, la veille, d'apprendre, avec plus de précision et moins de risques, sans recherches ni questions dangereuses, que le lendemain, à telle heure, la vieille femme contre laquelle il méditait un attentat, serait toute seule chez elle.

VI

Par après, Raskolnikov apprit fortuitement pourquoi le marchand et sa femme invitaient Lisaveta. L'affaire était des plus ordinaires et ne comportait rien de spécial. Une famille récemment arrivée dans la capitale et qui s'était appauvrie, vendait des effets de femme, des robes, etc... Comme la vente au marché n'était pas avantageuse, ils cherchaient une marchande. Lisaveta s'occupait de ces choses : elle prenait des commissions, se rendait à domicile et avait une grande clientèle, car elle était très honnête, disait son prix et s'y tenait sans marchander. Elle était peu loquace, et comme il a déjà été dit – humble et ombrageuse.

Mais Raskolnikov, ces derniers temps, était plongé dans un état d'esprit superstitieux dont il garda longtemps des traces presque indélébiles. Et plus tard, dans toute cette affaire, il fut enclin à discerner de l'étrangeté, du mystère et la présence d'influences et de coïncidences spéciales. Auparavant, pendant l'hiver, un étudiant qu'il connaissait, Pokorèv, lui avait communiqué, en partant pour Kharkov, l'adresse de la vieille Alona Ivanovna, pour le cas où il devrait mettre quelque chose en gage. Pendant longtemps il n'y alla pas, car il donnait des leçons et subsistait tant bien que mal. Il s'était souvenu de cela, il y avait un mois et demi ; il possédait deux objets pouvant être mis en gage : une vieille montre d'argent ayant appartenu à son père et une mince bague d'or que sa sœur lui avait remise en souvenir lors des adieux. Il décida d'aller porter l'anneau chez l'usurière. Dès l'abord, sans rien en connaître, il se sentit pour celle-ci une invincible aversion. Il prit les deux « billets », et, s'en retournant, entra dans une méchante taverne. Une pensée

singulière était en gestation dans son esprit, prête à sortir comme un poussin perçant sa coquille. Celle idée l'intéressait beaucoup, vraiment beaucoup.

La table voisine de la sienne était occupée par un étudiant qu'il ne connaissait pas ou dont il ne se souvenait pas, accompagné d'un jeune officier. Ils venaient de quitter le billard et buvaient du thé. Tout à coup, il entendit l'étudiant parler à l'officier de la prêteuse Alona Ivanovna, veuve d'un greffier du tribunal, et lui donner son adresse. Cela seul sembla étrange à Raskolnikov : il sortait de chez cette femme, et voilà qu'on parlait d'elle ! Une coïncidence, évidemment, mais il cherchait à se défaire d'une impression importune et voilà que cette impression était renforcée par une foule de détails sur Alona Ivanovna, que l'étudiant rapportait à son camarade.

– Elle est merveilleuse, dit-il, il y a toujours moyen d'en tirer de l'argent. Elle a plus d'argent qu'un juif ; elle peut t'allonger cinq mille roubles d'un coup, mais elle ne méprise pas un gage d'un rouble. Beaucoup des nôtres y ont été. Seulement c'est une sale charogne...

Et il se mit à raconter combien elle était méchante, fantasque, qu'elle ne rendait plus les objets si on laissait passer l'échéance ne fût-ce que d'un jour, qu'elle n'avançait que le quart de la valeur, et demandait du cinq et même du sept pour cent par mois, etc... L'étudiant, devenu loquace, raconta encore que la vieille avait une sœur, Lisaveta, que cette Lisaveta, était battue continuellement par cette petite vermine et tenue dans un esclavage total, comme une enfant, bien qu'elle ait au moins six pieds de haut...

– En voilà un phénomène ! s'exclama l'étudiant en éclatant de rire.

Puis ils s'entretinrent de Lisaveta. L'étudiant en parlait avec une sorte de plaisir singulier en riant constamment ; l'officier écoutait avec grand intérêt et demanda à l'étudiant de lui envoyer cette Lisaveta pour la réparation du linge. Raskolnikov ne laissa pas échapper un mot de cette conversation et apprit tout ; Lisaveta était la cadette des deux sœurs, mais elle n'était pas du même lit. Elle était âgée de trente-cinq ans déjà. Elle servait de cuisinière et de blanchisseuse et travaillait jour et nuit pour sa sœur ; de plus, elle cousait pour la vente, faisait des journées à laver les planchers et rapportait tous ses gains à la vieille. Elle n'aurait jamais osé accepter une commande ou un travail sans la permission de sa sœur. La vieille avait déjà fait son testament – ce qui était connu de Lisaveta – et cette dernière n'héritait pas d'un sou, mais uniquement du mobilier. Tout l'argent était légué à un monastère du département de N..., où elle fondait à perpétuité un office pour le repos de son âme. Lisaveta était fille du commun et non d'une famille de fonctionnaires et, de plus, très mal bâtie, de haute taille, avec d'interminables jambes tordues et chaussées de vieux souliers en peau de chèvre. Elle était toujours propre. Mais ce qui étonnait et faisait surtout rire l'étudiant, c'est que Lisaveta était constamment enceinte...

– Mais tu dis qu'elle est difforme ? remarqua l'officier.

– Mais oui, elle est basanée ; elle ressemble à un soldat travesti, ce n'est pas un laideron du tout. Elle a un visage si doux et des yeux si bons. Oui, très bons. Le fait est qu'elle plaît à beaucoup. Paisible, douce, innocente, consentante, consentante à tout. Et son sourire est même très joli.

– Mais, mon vieux, elle te plait à toi aussi ? se mit à rire l'officier.

– Par son étrangeté. Non, voici ce que je voulais dire : je tuerais bien cette vieille et je la dévaliserais sans scrupules, je te jure, ajouta l'étudiant avec feu.

L'officier se mit de nouveau à rire et Raskolnikov eut un frisson. Comme c'était étrange.

– Tu permets, j'ai une question importante à te poser, s'esclaffait l'étudiant. Je plaisantais, évidemment, mais écoute : d'un côté, cette vieille femme stupide, insensée, médiocre, malade, méchante, dont personne n'a besoin, et qui même au contraire est nuisible, qui ne sait pas elle-même pourquoi elle vit et qui bientôt mourra naturellement. Tu comprends ? Tu comprends ?

– Oui, eh bien ? répondit l'officier, fixant avec attention son compagnon qui s'agitait.

– Écoute bien. De l'autre côté, des forces jeunes et fraîches qui se perdent pour rien faute d'appui. Et il y en a des milliers, et partout ! Il y aurait moyen de promouvoir cent, mille bons combats avec l'argent de la vieille, destiné au monastère ! Des centaines, des milliers d'existences remises sur la voie ; des dizaines de familles sauvées de la misère, de la décomposition, de la perte, du vice, des cliniques vénériennes, – et tout cela avec son argent. La tuer, et prendre son argent pour se consacrer ensuite au service de l'humanité entière et de la cause commune : qu'en penses-tu, est-ce que des milliers d'actes bons et utiles n'effaceront pas ce tout petit meurtre ? Pour une vie, des milliers de vies sauvées de la putréfaction et de la décomposition. Une mort et cent vies en échange, – mais c'est de l'arithmétique ! Mais est-ce que la vie de cette misérable et stupide vieille phtisique compte dans la balance commune ? Pas plus que la vie d'un cafard, d'un pou et moins encore, car elle est nuisible. Elle empeste la vie des autres ; l'autre jour, de rage,

elle a mordu Lisaveta au doigt, si fortement qu'on fut près de devoir le lui couper !

– Évidemment, elle n'est pas digne de vivre, remarqua l'officier, mais, que veux-tu, c'est la nature...

– Mais, mon vieux, on corrige et on dirige la nature ; sans cela on sombrerait dans les préjugés. Sans cela, il n'y aurait pas de grand homme. On parle de devoir et de conscience. Je ne veux rien dire contre le devoir et la conscience, – mais comment les concevons-nous ? Écoute, je te pose encore une question.

– Non, permets-moi, je veux également te questionner.

– Eh bien !

– Voilà, tu fais des discours, mais, dis-moi, tuerais-tu *toi-même* la vieille ou non ?

– Évidemment non ! C'est pour la justice... Ici, il n'est pas question de moi.

– Alors, si tu n'oses pas toi-même, ne parle donc pas de justice ! Viens, faisons encore une partie !

Raskolnikov était extrêmement agité. Bien sûr, c'était là une de ces conversations et une de ces idées juvéniles des plus ordinaires, des plus fréquentes, et que, maintes fois, il avait entendues sous d'autres formes et sur d'autres thèmes. Mais pourquoi fallait-il qu'il entendît précisément une conversation où étaient émises ces idées, au moment où naissaient en lui des idées identiques ? Et pourquoi fallut-il qu'il tombât sur des gens qui parlaient de la vieille au moment où, sortant de chez elle, il sentait cet embryon d'idée s'agiter en lui ?... Il trouva toujours insolite cette coïncidence. Cette quelconque conversation de taverne eut une extraordinaire influence sur lui lors du

développement ultérieur de l'affaire, comme si, effectivement, il y avait eu quelque prédestination, quelque indication…

Rentré chez lui après son passage par la place Sennoï, il se jeta sur le divan et resta assis toute une heure sans mouvement. Dans l'entre-temps, la nuit était tombée. Il ne possédait pas de chandelle, et d'ailleurs l'idée ne lui venait pas de faire de la lumière. Il ne put jamais se souvenir s'il avait réfléchi à quelque chose alors. En fin de compte, il sentit revenir la fièvre, les frissons et s'aperçut avec délices que l'on pouvait bien se coucher tout vêtu sur le divan. Bientôt il fut écrasé par un sommeil de plomb.

Celui-ci fut extraordinairement long et sans rêves. Le lendemain, Nastassia, qui entra chez lui à dix heures, ne put le réveiller qu'à grand renfort de bourrades. Elle lui apportait du thé et du pain. Le thé, à nouveau très clair, était servi une fois encore dans sa propre théière.

« Le voilà qui dort encore ! » s'exclama-t-elle, indignée. « Il dort toujours ! »

Il se souleva avec difficulté. La tête lui faisait mal ; il se leva, tourna dans son réduit et retomba sur le divan.

– Toujours dormir ! cria Nastassia. Mais es-tu donc malade ?

Il ne répondit rien.

– Veux-tu du thé ?

– Tout à l'heure, prononça-t-il avec effort, fermant de nouveau les yeux en se tournant contre le mur.

Nastassia resta là un moment.

– Serais-tu sérieusement malade ? dit-elle, avant de sortir.

Elle revint à deux heures, avec de la soupe. Il n'avait pas bougé. Le thé était intact. Nastassia se sentit offensée et se mit à le secouer avec irritation.

– Pourquoi roupilles-tu ainsi ? s'écria-t-elle en le regardant avec dégoût.

Il se souleva et s'assit, en gardant le silence et tenant les yeux baissés.

– Oui ou non, es-tu malade ? demanda Nastassia.

Mais elle ne reçut pas de réponse.

– Pourquoi ne sors-tu pas en rue, pour changer d'air ? dit-elle, après un silence. Vas-tu manger, quoi ?

– Tout à l'heure, dit-il d'une voix faible. Va-t-en !

Et il fit de la main le geste de la chasser.

Après quelques minutes, il leva les yeux et regarda longtemps le thé et la soupe. Ensuite il prit le pain, la cuillère et se mit à manger.

Il mangea peu, trois ou quatre cuillerées avalées sans appétit, machinalement. La tête lui faisait moins mal. Après avoir mangé, il s'étendit de nouveau sur le divan, mais ne put se rendormir. Il restait couché sur le ventre, sans mouvement, la figure enfouie dans l'oreiller. Il rêvassait, et les images qui passaient devant ses yeux étaient étranges : le plus souvent, son demi-rêve l'emportait en Afrique, en Égypte, dans une oasis. La caravane se repose, les chameaux sont paisiblement couchés

sous la rotonde des palmiers ; on dîne. Lui, boit l'eau du ruisseau qui coule et murmure à ses côtés. Et il fait si frais, et l'eau est si merveilleuse, si merveilleuse, si froide, si bleue dans sa course sur les cailloux aux diverses couleurs et le sable pur aux reflets dorés...

Tout à coup, il entendit distinctement sonner une horloge. Il frissonna, revint à lui, souleva la tête, regarda par la fenêtre, se rendit compte de l'heure, et soudain, pleinement conscient, sauta sur ses pieds comme si on l'avait arraché du divan. Il s'approcha de la porte sur la pointe des pieds, l'entrouvrit et tendit l'oreille aux bruits de l'escalier. Son cœur battait à grands coups. L'escalier était silencieux, comme si tout le monde dormait... Le fait d'avoir passé tout ce temps dans l'inconscience du sommeil et de la demi-veille, sans avoir rien fait, rien préparé, lui sembla étrange... étonnant... C'était probablement six heures qui venaient de sonner... Brusquement, une hâte extraordinaire, fébrile et désordonnée, se saisit de lui, remplaçant le sommeil et l'hébétude. En fait de préparatifs, du reste, il n'y avait pas grand-chose à faire. Il bandait toute son intelligence pour tout examiner et ne rien oublier ; et son cœur battait, cognait tant, qu'il eut de la peine à respirer.

Tout d'abord, il fallait faire une boucle et la coudre à son pardessus – l'affaire d'un instant. Il fouilla sous l'oreiller et en tira une chemise, vieille, sale, toute délabrée. Il arrache de cette loque une bande de deux pouces de large et de quatorze de long. Il la plia en deux, enleva son pardessus d'été, large, solide, en grosse cotonnade (il ne portait pas de veste) et se mit à coudre les extrémités de la bande sous l'aisselle gauche, à l'intérieur. Ses mains tremblaient, mais il vint à bout de l'ouvrage et l'on ne voyait rien à l'extérieur lorsqu'il endossa le paletot. L'aiguille et le fil avaient été préparés depuis longtemps et avaient été cachés, enveloppée d'un papier, dans le tiroir de sa table. Quant à la boucle, très adroitement faite et de son invention, elle était destinée à la hache. Il n'était pas possible de porter la hache à la

main en pleine rue. Et même si on la cachait sous le paletot, il faudrait la maintenir. Avec la boucle, rien à craindre, il suffirait d'y passer le fer de la hache pour qu'elle y restât suspendue tranquillement pendant tout le trajet. En introduisant la main dans la poche latérale du pardessus, il pouvait saisir l'extrémité du manche et l'empêcher de balancer ; et comme le paletot était très large, un vrai sac, cela passerait certainement inaperçu. Cette boucle, il l'avait imaginée voilà déjà deux semaines.

Ayant fini de coudre, il passa les doigts dans la fente existant entre son divan « turc » et le plancher, tâtonna dans le coin gauche, et sortit le gage qu'il avait préparé depuis longtemps. Ce gage n'en était pas un, en somme, mais bien une planchette de bois lisse, de la dimension d'un étui à cigarettes en argent. Cette planchette, il l'avait trouvée par hasard, lors d'une de ses promenades, dans une cour où un pavillon abritait un quelconque atelier. Plus tard, il y avait ajouté une languette de fer, qui sans doute s'était détachée de quelque part et qu'il avait trouvée en rue. Joignant les deux planchettes, celle de fer étant la plus petite, il les lia fortement d'un fil dans les deux sens ; ensuite, il enveloppa le tout soigneusement et élégamment dans une feuille de papier blanc et ficela le paquet de manière à ce que le déballage fût malaisé. Ceci dans le but de fixer pour quelque temps l'attention de la vieille, et alors de pouvoir saisir le moment favorable. La languette de fer avait été ajoutée pour que la vieille ne devinât pas, ne fût-ce qu'un instant, que l'« objet » était en bois. Tout cela avait été conservé sous le divan. Il venait d'extraire le gage, lorsque quelqu'un cria dans la cour :

– Six heures passées depuis longtemps !

– Depuis longtemps ! Seigneur !

Il se précipita vers la porte, tendit l'oreille, prit son chapeau et se mit à descendre les treize marches, prudemment, sans

bruit, comme un chat. Il avait à exécuter un point important : voler la hache à la cuisine.

Il avait décidé, depuis quelque temps déjà, de faire la chose à l'aide d'une hache ou bien encore avec un couteau pliant de jardinier ; mais il ne pouvait compter sur cet outil et encore moins sur ses propres forces et c'est ainsi que son choix s'était arrêté définitivement sur la hache. Remarquons à propos, une particularité commune à toutes les décisions qu'il avait prises dans cette affaire. Elles avaient une propriété étrange : à mesure qu'elles devenaient plus définitives, elles lui semblaient plus répugnantes et plus absurdes. Pendant tout ce temps, malgré sa torturante lutte intérieure, il ne put, en aucun moment, croire à la possibilité d'une réalisation de ses desseins.

Et même s'il était arrivé au point où tout, jusqu'au dernier détail, eût été éclairci et arrêté et où l'indécision n'aurait plus eu place, alors, probablement, il eût renoncé définitivement à son projet comme à un acte stupide, monstrueux et irréalisable. Quant à savoir où se procurer une hache, rien n'était plus facile et ce petit détail ne le préoccupait pas : Nastassia était continuellement absente le soir, soit en courses, soit chez des voisins, et elle laissait toujours la porte grande ouverte. C'était un sujet continuel de querelles entre elle et sa maîtresse. Il suffisait donc d'entrer sans bruit dans la cuisine au moment voulu, de prendre la hache et, plus tard, dans une heure (quand tout serait fini), de la rapporter au même endroit. Il y avait aussi des incertitudes : admettons qu'il revienne dans une heure pour la replacer et qu'il trouve Nastassia là, rentrée ? Évidemment, il faudrait passer outre et attendre qu'elle sorte de nouveau. Et si, dans l'entre-temps, elle s'apercevait que la hache n'était plus là, si elle se mettait à chercher, à pester : voilà le soupçon créé, ou, tout au moins, l'occasion du soupçon.

Mais c'étaient là encore des petits détails auxquels il n'avait même pas réfléchi, du reste il n'en avait pas eu le temps. Il

pensait au principal et reléguait les détails jusqu'à ce qu'il fût lui-même *convaincu de tout*. Mais cela semblait décidément irréalisable. Du moins, c'est ce qu'il lui semblait. Il ne pouvait concevoir, par exemple, qu'il viendrait un temps où il cesserait de réfléchir, se lèverait et irait simplement là-bas... Et même son récent *essai* (c'est-à-dire sa visite dans le but de reconnaître définitivement les lieux), où il avait seulement *essayé* la chose, nullement « pour de bon », mais bien en se disant « allons-y, voyons, assez rêvé ! », lui démontra, tout de suite, que c'était au-dessus de ses forces. Il laissa tout tomber et s'enfuit, en rage contre lui-même. D'autre part, il semblait que toute l'analyse, dans le sens de la solution morale de la question, était terminée ; sa casuistique s'était affilée comme un rasoir et il ne trouvait plus en lui-même d'objection de conscience. Mais dans cette dernière occurrence il n'avait pas confiance en lui-même et, aveuglement, obstinément, en tâtonnant de tous côtés, il cherchait les objections comme s'il y avait été obligé. Les circonstances du dernier jour – qui survinrent si inopinément et qui décidèrent soudain de tout – agirent sur lui d'une façon toute mécanique : c'était comme si quelqu'un l'avait pris par la main et l'avait entraîné à sa suite, irrésistiblement, aveuglément et avec une force extra-naturelle. C'était comme s'il avait eu un pan de ses vêtements pris dans les rouages d'une machine et qu'il s'y fût senti entraîné.

Au début – et, du reste, il y avait longtemps – une question entre autres le préoccupait : pourquoi découvre-t-on si facilement tous les crimes et pourquoi les traces des criminels apparaissent-elles si aisément ?

Il arriva petit à petit à de multiples et curieuses conclusions et, d'après lui, la cause principale n'en résidait pas tellement dans l'impossibilité matérielle de dissimuler le crime mais dans la personnalité du criminel. Celui-ci, le plus souvent, subit, au moment du crime, un amoindrissement de la volonté et de la raison qui sont remplacées par une enfantine, une phénoménale

futilité et cela au moment précis où il a besoin de toute sa raison et de tous ses moyens. D'après lui, cette éclipse de la raison et cette diminution de la volonté se saisissent de l'homme à l'instar d'une maladie, se développent progressivement jusqu'au paroxysme qui atteint son point culminant peu avant l'exécution du crime, persistent pendant la perpétration de celui-ci et quelque temps après, suivant le sujet, s'atténuent comme s'atténue toute maladie. Il ne se sentait pas encore en mesure de résoudre la question de savoir si c'était la maladie qui engendrait le crime ou si celui-ci s'accompagnait toujours de quelque chose de pareil à une maladie.

Arrivant à ces conclusions, il décida que lui-même ne pouvait donner prise à une semblable confusion maladive et qu'il garderait intactes et intangibles sa volonté et sa raison pendant toute l'exécution de son dessein, pour cette raison que son dessein « n'était pas un crime »… Laissons de côté le processus par lequel il arriva à cette dernière conclusion ; nous n'avons déjà que trop devancé l'action… Ajoutons que les difficultés effectives et purement matérielles de l'exécution ne jouaient, dans son esprit, qu'un rôle tout à fait secondaire. « Il suffira de garder sur elles l'emprise de la volonté et de la raison et elles seront vaincues chacune dans son temps, lorsqu'il faudra faire connaissance avec tous les détails de l'affaire dans leurs plus menues finesses. » Mais l'action ne commençait pas. Il croyait de moins en moins à ses décisions définitives et quand l'heure sonna, tout se fit d'une autre façon, comme par hasard et presque inopinément.

Une circonstance, dépourvue pourtant de toute importance, l'accula à une impasse avant même qu'il ne fût descendu dans la rue. Parvenu à la hauteur de la cuisine de la logeuse dont la porte était, comme d'habitude, grande ouverte, il y jeta prudemment un coup d'œil de biais pour s'assurer de ce que, Nastassia absente, la logeuse elle-même n'y était pas et pour voir si la porte de sa chambre était bien fermée pour

qu'elle ne le vît pas lorsqu'il entrerait prendre la hache. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il vit que Nastassia, non seulement n'était pas sortie, mais qu'elle était encore occupée à travailler : elle prenait du linge dans un panier et le pendait aux cordes ! L'ayant aperçu, elle interrompit son travail, se retourna vers lui et le suivit des yeux pendant qu'il s'en allait. Il détourna le regard et passa, comme s'il ne l'avait pas remarquée. Mais l'affaire était finie : il n'avait pas la hache. Il était terriblement consterné.

« D'où ai-je pris, pensait-il en arrivant sous le porche, d'où ai-je pris qu'elle serait nécessairement absente en ce moment ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi ai-je décidé cela ? ». Il était écrasé, anéanti. Il voulait rire de lui-même, de rage. Une colère stupide et féroce s'empara de lui.

Il s'arrêta hésitant sous le porche. Sortir en rue, ainsi pour la forme, se promener, cela lui répugnait ; rentrer chez lui lui répugnait encore davantage. « Quelle occasion perdue à jamais ! », murmura-t-il, restant planté sans but sur le seuil, face au sombre réduit qui servait de loge au portier et dont la porte était, elle aussi, ouverte. Dans cette loge dont il était à deux pas, sous le banc, à droite, quelque chose jeta un éclat... Il promena un regard circulaire : personne. Il s'approcha à pas de loup, descendit les deux marches et appela le portier à faible voix. Il n'est pas là ; c'est sûr ! Il n'est pas loin d'ailleurs, car la porte est grande ouverte. » Il se jeta sur la hache (car c'était une hache), la sortit de sous le banc où elle se trouvait entre deux bûches, la fixa sur-le-champ dans la boucle, enfonça les mains dans les poches et sortit de la loge ; personne ne l'avait aperçu ! « Si ce n'est la raison, c'est le démon qui m'a guidé ! », pensa-t-il avec un étrange sourire. Cet incident lui rendit vraiment courage.

Il marchait lentement et *posément*, sans se dépêcher, pour ne pas donner lieu aux soupçons. Il regardait peu les passants ;

il tâchait même de ne pas les dévisager du tout, par crainte de se faire remarquer. Soudain, il se souvînt du chapeau. « Mon Dieu ! Et moi qui avais de l'argent, il y a trois jours ! J'aurais bien pu le remplacer par une casquette ! » La malédiction lui monta aux lèvres.

Ayant jeté par hasard un coup d'œil par la porte d'une boutique, il aperçut une pendule qui marquait déjà sept heures dix. Il fallait se hâter et, en même temps, faire un crochet pour contourner la maison et arriver à la porte en passant de l'autre côté... Auparavant, lorsqu'il lui arrivait de se figurer tout cela en imagination, il pensait parfois qu'il aurait très peur. Mais ce n'était pas le cas, il n'était nullement effrayé. Et même des pensées étrangères l'occupaient, mais pour peu de temps. En longeant le jardin Youssoupov, il fut même très intéressé par l'idée d'y installer de hauts jets d'eau, et il trouvait que les jets d'eau rafraîchiraient si bien l'air de toutes les places. Peu à peu, il arriva à la conclusion que, si on étendait le Jardin d'Été sur toute la surface du Champ de Mars et si même on le joignait au jardin du palais Mikhaïl, ce serait une chose excellente et des plus utiles pour la ville. Ensuite il se demanda pourquoi les habitants de toutes les grandes villes avaient une tendance à s'installer dans les quartiers où il n'y a ni jardin ni fontaine et où il y a, au contraire, de la crasse, des mauvaises odeurs et toutes sortes d'incommodités. Il se rappela alors ses propres promenades place Sennoï et il reprit ses sens. « Quelles bêtises ! », se dit-il. « Non, mieux vaut ne penser à rien du tout ! »

« Ainsi en est-il de ceux que l'on conduit à l'échafaud, leur pensée s'accroche à tous les objets qu'ils rencontrent en chemin. » L'idée lui était venue en un éclair et disparut ; lui-même se hâta de l'étouffer... Mais le voici tout près du but, voici la maison, la porte cochère. Au loin une horloge sonna un coup. « Serait-ce déjà sept heures et demie ? Impossible ! L'horloge doit avancer. »

Heureusement pour lui, l'entrée fut facile. Il eut la chance de voir une énorme charrette de foin le précéder dans la porte cochère et le cacher tant qu'il fut sous le porche. Dès que cette charrette déboucha dans la cour, il se glissa rapidement vers la droite. De l'autre côté de la charrette on entendait des voix qui discutaient en criant, mais personne ne le remarqua et il ne rencontra pas âme qui vive. Il y avait beaucoup de fenêtres grandes ouvertes qui donnaient sur l'immense cour carrée, mais il ne leva pas la tête : il n'en eut pas le courage. L'escalier qui menait chez la vieille était proche, tout de suite à droite. Il s'y engagea...

Reprenant haleine, la main appuyée sur son cœur affolé, il tâta et rajusta la hache, encore une fois, puis se mit à gravir les marches, lentement, prudemment, en tendant continuellement l'oreille. Mais l'escalier était également désert ; toutes les portes étaient fermées ; il ne rencontra personne. Au premier, il est vrai, la porte d'un appartement vide était grande ouverte et il y avait des peintres qui travaillaient à l'intérieur, mais ils ne levèrent pas la tête. Raskolnikov s'arrêta, réfléchit et continua à monter. « Évidemment, il eût mieux valu qu'ils ne soient pas là, mais... il y a encore deux étages au-dessus d'eux. »

Mais voici le troisième, voici la porte, voilà l'appartement en face ; vide. Au second, il semble bien que l'appartement qui se trouve en dessous de celui de la vieille soit vide aussi : la carte de visite, qui était fixée au mur par de petits clous, est enlevée : partis ! Il suffoque. Il reste indécis un instant : « S'en aller ? » Mais il ne donne pas de réponse à cette question et se met à écouter à la porte de la vieille : un silence de mort. Il écoute ensuite dans la cage d'escalier, longtemps, attentivement... Encore un coup d'œil circulaire, il ajuste ses vêtements, tâte une dernière fois la hache. « Est-ce que je ne suis pas trop pâle ? », pense-t-il, « pas trop agité ? Elle est méfiante... Si j'attendais un peu, pour que le cœur se calme ?... »

Mais le cœur ne se calme pas. Au contraire, comme exprès, il bat plus fort, plus fort, plus fort... Il ne peut plus le supporter, tend lentement la main et tire la sonnette. Au bout d'une demi-minute il sonne encore, plus fort. Pas de réponse. Sonner encore est inutile et d'ailleurs cela ne cadre pas avec son rôle. La vieille est évidemment chez elle mais elle est seule et elle est méfiante. Il connaît déjà ses habitudes... Il colle encore une fois l'oreille à la porte. Ses sens sont-ils si exacerbés (ce serait invraisemblable) ou bien, vraiment, les bruits sont-ils perceptibles, il ne sait, mais il distingue le frôlement d'une main sur le bouton et de vêtement contre la porte même. Il y a quelqu'un là, derrière celle-ci, et ce quelqu'un écoute comme lui, se tenant coi, à l'intérieur et probablement applique aussi l'oreille au battant...

Il remue exprès et grogne quelque chose pour ne pas donner à penser qu'il se cache. Ensuite, il sonne pour la troisième fois, mais il sonne doucement, posément, sans aucune impatience. Quand, par après, il se rappela cette minute, il la retrouva gravée dans sa mémoire à jamais et ne put s'expliquer d'où lui était venue tant d'astuce et cela d'autant plus que sa raison s'obscurcissait par moments et qu'il ne sentait plus son corps... Un instant plus tard il entendit tirer le verrou.

VII

La porte, comme l'autre fois, s'ouvre, maintenue par une courte chaîne, et, de nouveau, deux yeux perçants et méfiants le fixent dans l'ombre. Ici, Raskolnikov perd la tête et manque de faire une lourde faute.

Craignant que la vieille ne s'effraie de ce qu'ils se trouvent seuls et espérant qu'elle se tranquillisera en le reconnaissant, il saisit la porte et la tire à lui pour qu'il ne vienne pas à l'idée de la vieille de la refermer. Voyant cela, elle s'agrippe au bouton de la porte pour la retenir et, pour un peu, il l'eût entraînée sur le palier. La vieille, restant sur le seuil, lui barre l'entrée, aussi il marche droit sur elle. Elle bondit de côté, veut dire quelque chose, n'y parvient pas, et le regarde, les yeux exorbités.

– Bonjour, Alona Ivanovna, commence-t-il, le plus naturellement possible. (Mais sa voix ne lui obéit pas, tremble et s'étouffe.) Je vous ai apporté un objet… mais venez plutôt ici, à la lumière…

La laissant là, il pénètre directement dans la chambre, sans y être invité. La vieille court après lui ; elle a retrouvé la parole.

– Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il vous faut ?… Qui êtes-vous ? Que vous faut-il ?

– Voyons, Alona Ivanovna, ne me reconnaissez-vous plus ? Raskolnikov… Voici, je vous apporte l'objet à mettre en gage que je vous ai promis l'autre jour…

Et il lui tend le paquet.

La vieille y jette un coup d'œil, mais son regard revient immédiatement se fixer sur l'intrus. Elle le regarde attentivement, avec animosité et méfiance. Une minute passe. Il lui semble voir une raillerie dans les yeux de la femme, comme si elle avait déjà tout deviné. Il sent qu'il perd son sang-froid, qu'il va avoir peur, que si elle continue à le regarder ainsi sans dire un mot, il s'enfuira.

– Qu'avez-vous à me fixer ainsi, comme si vous ne m'aviez pas reconnu ? dit-il soudain avec colère. Si vous ne voulez pas le prendre, j'irai ailleurs, je n'ai pas le temps.

Ces paroles jaillissent d'elles-mêmes, il n'a pas réfléchi.

La vieille se ressaisit ; le ton décidé du jeune homme la rassure visiblement.

– Eh quoi, petit père, ne te fâche pas... Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en regardant le paquet.

– Un étui à cigarettes en argent, je vous l'ai déjà dit la fois passée.

Elle tend la main.

– Mais pourquoi cette pâleur ? et tes mains qui tremblent ! Tu as peur, ou quoi, petit père ?

– C'est la fièvre, répond-il brièvement. N'importe qui deviendrait pâle s'il n'avait rien à manger, ajoute-t-il en articulant péniblement les mots.

Ses forces le quittent. Mais la réponse semble vraisemblable, la vieille prend le gage.

– Qu’est-ce que c’est ? demande-t-elle, jetant encore une fois un regard aigu à Raskolnikov et soupesant le paquet.

– Un objet… un étui à cigarettes… en argent… regardez.

– On dirait bien que ce n’est pas de l’argent… Et tant de ficelles…

Occupée à déficeler le paquet et tournée vers la fenêtre (toutes les fenêtres sont fermées chez elle, malgré la chaleur), elle le laisse quelques secondes et lui tourne le dos. Il défait les boutons de son paletot, libère la hache de la boucle, sans la sortir, mais en la tenant de la main droite sous le vêtement. Ses mains sont affreusement faibles ; il croit les sentir s’endormir et se raidir davantage à chaque instant ; il a peur de laisser tomber la hache… et voilà qu’il a le vertige !…

– Mais pourquoi tous ces nœuds ! s’écrie la vieille avec dépit et elle esquisse un mouvement dans sa direction.

Il n’y a plus un instant à perdre. Il sort la hache, la brandit des deux mains, et, dans une sorte d’inconscience, presque sans effort, presque machinalement, il abat le talon de la hache sur la tête de la vieille. La force semble absente de ce geste. Mais, dès qu’il abat la hache, sa vigueur revient immédiatement.

La femme est, comme toujours, nu-tête. Ses cheveux clairs, rares, semés de fils d’argent, enduits d’huile suivant son habitude, sont tressés en une petite natte, pareille à une queue de rat, et roulés en un chignon maintenu par un éclat de peigne d’écaille qui dépasse derrière la nuque. Le coup porte sur le sommet de la tête, car elle est de petite taille. Elle jette un cri, faiblement, et s’affaisse sur le plancher, mais elle réussit encore à porter les mains à la tête. L’une d’elle serre toujours le « gage ». Alors, de toutes ses forces, il lui assène un coup, puis

un autre, toujours du talon de la hache et sur le sommet du crâne. Le sang jaillit comme d'un verre renversé et le corps tombe en arrière. Raskolnikov se recule pour le laisser choir puis se penche tout de suite sur le visage ; elle est déjà morte. Les yeux sont exorbités, comme prêts à jaillir, et le front et tout le visage sont tordus et convulsés.

Il dépose la hache à terre, près de la morte, et se met tout de suite à fouiller sa poche, tachant de ne pas se souiller par le sang qui ruisselle ; il fouille cette même poche droite d'où il l'avait vue sortir les clés la fois passée. Il est en pleine possession de ses facultés, plus d'obscurcissements, plus de vertiges, mais ses mains tremblent encore. Il se rappela plus tard qu'il fut même très attentif, prudent, soucieux de ne pas se salir... Il trouve tout de suite les clés ; elles sont, comme l'autre fois, passées dans un anneau d'acier. Muni de celles-ci, il court vite dans la chambre à coucher. C'est une petite chambre avec un immense panneau couvert d'icônes. Près de l'autre mur, il y a un grand lit, très propre, avec une couverture ouatée faite de chiffons de soie assemblés. Contre le troisième mur se trouve une commode. Chose étrange, dès qu'il se met à essayer les clés à la serrure de la commode, dès qu'il entend leur tintement, il est pris d'un frisson. De nouveau il veut laisser tout là et s'en aller. Mais cela ne dure qu'un instant ; il est trop tard pour partir. Il va jusqu'à se railler lui-même, quand, brusquement, il est frappé par une autre idée.

Il lui semble soudain que la vieille est peut-être vivante encore et peut revenir à elle. Abandonnant les clés de la commode, il se précipite vers le corps, saisit la hache et la brandit de nouveau, mais ne la laisse pas retomber. Aucun doute, elle est bien morte. Se penchant et l'examinant de plus près, il voit clairement que le crâne est fracassé et a même éclaté. Il veut tâter la blessure avec le doigt, mais retire vivement la main ; c'est évident sans cela. Il y a déjà toute une mare de sang. Soudain, il remarque un cordon au cou du

cadavre ; il le tire, mais le cordon est solide et ne casse pas ; de plus, il est trempé de sang. Il essaye de le tirer à lui, mais quelque chose se coince et gêne. Impatient, il lève la hache pour en donner un coup sur le corps, mais il n'ose pas. Après avoir peiné deux minutes, s'être souillé les mains et sali la hache, il parvient, avec difficulté, à couper le lacet sans toucher le corps. Il le tire à lui ; il ne s'était pas trompé : une bourse. Le cordon porte deux croix : l'une de cyprès et l'autre de cuivre ; en outre, une petite icône émaillée et, enfin, la bourse en peau de chamois, graisseuse, cerclée de fer et munie d'un anneau. Elle est pleine à craquer ; Raskolnikov la fourre en poche sans l'examiner, jette les croix sur la poitrine de la vieille et se précipite à nouveau dans la chambre à coucher.

Il se hâte le plus qu'il peut : il saisit les clés et se remet à les essayer. Mais cela ne va pas : les clés ne s'adaptent pas. Ce n'est pas que ses mains tremblent, mais il se trompe continuellement : il voit, par exemple, que ce n'est pas la clé qu'il faut, qu'elle ne s'adapte pas et il la pousse quand même. Il se rappelle soudain que cette grande clé, celle avec le panneton dentelé, qui balance là avec les autres, n'ouvre probablement pas la commode, mais plus vraisemblablement un coffret (comme il l'avait déjà supposé la fois passée). Tout est sans doute caché dans ce coffret. Il laisse la commode et regarde sous le lit, sachant que les vieilles femmes y mettent habituellement leurs objets de valeur. En effet, il y a là un grand coffret, de plus de deux pieds de long, avec un couvercle bombé, recouvert de maroquin rouge, serré de clous de fer. La clé dentelée s'adapte, et le coffret s'ouvre. Tout au-dessus, sous un drap de lit blanc, il y a un petit manteau rouge, doublé de peau de lapin ; en dessous, une robe de soie, puis un châle, et il semble qu'ensuite il n'y ait plus que des chiffons. Tout d'abord, il se met à nettoyer ses mains, souillées de sang, à l'étoffe du petit manteau. « C'est rouge, le sang y sera moins apparent », se dit-il, mais tout à coup, il se reprend, effrayé : « Mon Dieu ! Deviendrais-je fou ? ».

Il a à peine remué les étoffes qu'une montre d'or glisse du petit manteau. Il se hâte de tout retourner. En effet, dans les chiffons sont cachés des objets d'or, probablement engagés, des bracelets, des chaînes, des pendants d'oreilles, des épingles, etc... certains dans des écrins, d'autres emballés dans du papier de journal, mais soigneusement, dans des feuilles doubles, et bien ficelés. Sans plus tarder, il se met à s'en bourrer les poches, sans choisir, sans ouvrir ni écrins ni emballages ; mais il n'a pas le temps d'en prendre beaucoup...

Il lui semble tout à coup qu'il entend marcher dans la chambre où se trouve la vieille. Il s'arrête et retient son souffle. Mais tout est calme, et il croit s'être trompé. Soudain, il entend clairement un léger cri, un gémissement rapidement étouffé. Ensuite, pendant une minute ou deux un silence de mort. Il est accroupi près du coffret et attend, osant à peine respirer, mais brusquement il sursaute, saisit la hache et s'élance hors de la pièce.

Au milieu de la chambre, Lisaveta, un paquet à la main, est debout et regarde, pétrifiée, blanche comme un linge et sans voix, sa sœur assassinée. Le voyant accourir, elle se met à trembler comme une feuille et ses traits se tordent et se crispent d'effroi. Elle soulève le bras, ouvre la bouche, mais ne crie pas ; elle se met à marcher à reculons, lentement, vers le coin ; elle le regarde fixement, les yeux dans les yeux, mais elle ne crie toujours pas, comme si l'air lui manquait. Il se précipite sur elle, la hache levée ; les lèvres de Lisaveta se tordent piteusement comme chez les petits enfants, quand ils s'effraient de quelque chose, regardent fixement l'objet de leur terreur et s'apprêtent à crier. Lisaveta est à ce point simple, à ce point habituée aux coups et aux brimades, qu'elle ne lève même pas la main pour se protéger le visage, quoique ce soit le geste le plus naturel à faire en cet instant où la hache est levée au-dessus de sa figure. Elle se contente d'étendre un peu le bras gauche, pas même pour

garder son visage, mais bien comme pour écarter le meurtrier. Le coup porte droit sur le crâne et le tranchant fend toute la partie supérieure du front depuis le sommet de la tête. Elle s'écroule. Raskolnikov est prêt de perdre la tête ; il saisit son paquet, le rejette et se précipite dans l'antichambre.

De plus en plus la terreur s'empare de lui, surtout après ce second assassinat qu'il n'avait pas du tout prévu. Il veut s'enfuir le plus vite possible d'ici. Et si, en ce moment, il pouvait raisonner et apprécier exactement sa situation, s'il pouvait concevoir toutes les difficultés de sa position, toute son horreur, toute sa laideur, toute son ineptie, s'il pouvait se figurer aussi tous les obstacles qu'il aura encore à vaincre, et peut-être les crimes qu'il aura encore à commettre avant de s'échapper d'ici et de se réfugier chez lui, il est bien probable qu'il laisserait tout là et irait se dénoncer, non par peur pour lui-même, mais par horreur et dégoût de l'acte commis. Le dégoût surtout le gagnait progressivement. Pour rien au monde, maintenant, il ne serait retourné au coffret ni dans les pièces intérieures.

Il devient distrait, il rêvasse par moments, il s'oublie, ou, pour mieux dire, il oublie le principal et s'accroche aux vétilles. Néanmoins, jetant un coup d'œil dans la cuisine et y voyant, sur un banc, un seau à demi-plein d'eau, il s'avise de s'y laver les mains et de nettoyer la hache. Ses mains sont sanglantes et poisseuses. Il met la hache dans le seau, saisit un petit morceau de savon qui est déposé sur la fenêtre dans une soucoupe ébréchée et commence à se laver. Quand il a fini, il sort la hache du seau, nettoie le fer d'abord, puis, longuement, pendant bien trois minutes, il gratte le bois là où il y a des taches de sang, et emploie même pour cela le savon. Il l'essuie avec du linge qui séchait là, sur une corde tendue à travers la cuisine, et l'examine longtemps près de la fenêtre. Il n'y a plus trace de sang, le bois est seulement un peu humide. Il fixe avec précaution la hache dans la boucle, sous le pardessus. Ensuite il examine celui-ci et aussi son pantalon et ses souliers autant que le permet le jour

indécis qui pénètre dans la cuisine. Au premier abord, dirait-on, il n'y a rien, seulement des taches sur les chaussures. Il mouille un torchon et les essuie, il sait, du reste, qu'il ne peut examiner tout, qu'il y a encore peut-être quelque chose qui saute aux yeux et qu'il ne remarque pas. Il reste à hésiter au milieu de la pièce. Une idée torturante, sombre, se forme en lui, l'idée qu'il devient fou, qu'il n'est plus capable de raisonner, de se défendre, que peut-être ce qu'il fait n'est pas du tout ce qu'il faut faire pour dissimuler son crime... « Mon Dieu ! Il faut partir ! vite ! », murmure-t-il et il s'élance dans l'antichambre. Mais ici, une telle épouvante l'attend, si violente, qu'il n'en a jamais éprouvé de pareille.

Il reste figé et n'en croit pas ses yeux : la porte, la porte extérieure, celle qui donne de l'antichambre sur le palier, celle-là même où il a sonné tout à l'heure et par où il est entré, est entrebâillée de la largeur d'une main, – donc, pendant tout ce temps, il n'y avait ni serrure fermée ni crochet mis. Tout ce temps ! La vieille n'avait pas fermé la porte, sans doute par prudence ? Mais mon Dieu ! Mais il a vu Lisaveta depuis ! Comment n'a-t-il pas pensé tout de suite qu'il a bien fallu qu'elle entrât ! Elle n'est pas passée à travers le mur !

Il se précipite vers la porte et met le crochet.

« Mais non, une fois de plus, ce n'est pas cela, il faut partir, partir... »

Il tire le verrou, entrouvre la porte et écoute dans l'escalier. Il écoute longtemps. Loin, en bas, probablement sous le porche, on discute et on s'injurie à voix haute et criarde. « Qu'est-ce qu'ils ont ?... » Il attend patiemment. Enfin le silence tombe brusquement : ils se sont séparés. Il veut sortir, mais soudain, un étage plus bas, une porte s'ouvre bruyamment et quelqu'un se met à descendre l'escalier en chantonnant. « Qu'ont-ils à faire tant de bruit ! », pense-t-il dans un éclair. Il tire la porte

derrière lui, puis reste immobile. Enfin, tout est calme, pas une âme. Il va poser le pied sur la première marche, lorsqu'il entend un pas nouveau.

Les pas viennent de très loin, mais il se rappela plus tard très nettement que dès le premier bruit il avait deviné qu'ils se dirigeaient nécessairement vers le troisième étage, chez la vieille, ici. Pourquoi ? Le bruit est-il spécial, remarquable ? mais non ! Les pas sont lourds, réguliers, posés. *Il* a déjà dépassé le premier, *il* monte toujours ; on l'entend de mieux en mieux ! On perçoit son souffle asthmatique et pénible. Il monte toujours... Ici ! Raskolnikov se sent soudain pétrifié. Il lui semble vivre un de ces affreux rêves où l'on est sur le point d'être atteint et massacré, et où l'on se sent totalement figé, sans pouvoir bouger un doigt.

Enfin, le visiteur dépasse le second étage ; Raskolnikov tressaille et réussit à se glisser rapidement et adroitement dans l'appartement et à fermer la porte derrière lui. Il saisit ensuite le crochet et le met tout doucement. Il est aidé par son instinct. Le crochet mis, il se tient coi tout près de la porte. Le visiteur inconnu est déjà devant celle-ci. Ils sont maintenant l'un en face de l'autre, comme lui tout à l'heure avec la vieille, quand la porte les séparait, et qu'il écoutait.

Le visiteur souffle péniblement. « Grand et gros, probablement », pense Raskolnikov, serrant la hache de la main. Vraiment, c'est comme un rêve. Le visiteur saisit le cordon et sonne vigoureusement.

Dès que la sonnette fait entendre son bruit de ferblanterie, il lui semble que l'on bouge dans la chambre. Pendant quelques secondes, sérieusement, il tend l'oreille. L'inconnu sonne encore une fois, attend, et soudain, impatient, se met à agiter de toutes ses forces le bouton de la porte. La terreur envahit Raskolnikov à la vue du crochet qui saute dans son anneau et il attend, plein

d'obtuse épouvante, que le crochet se dégage de l'anneau. Vraiment, la porte est secouée si fortement que cela ne semble pas impossible. Il lui vient à l'esprit de maintenir le crochet de la main, mais l'*autre* peut deviner. Il s'égare ; n'est-ce pas de nouveau le vertige ? « Je vais tomber ! », pense-t-il dans un éclair, mais l'inconnu se met à parler et Raskolnikov reprend immédiatement ses sens.

« Roupillent-elles, là-dedans, ou les a-t-on toutes étranglées ? maudites femelles ! », hurle-t-il d'une voix rauque. « Oh là ! Lisaveta Ivanovna, beauté immortelle ! Ouvrez ! Ah ! Les maudites ! Dorment-elles, ou quoi ? ».

Furieux, il secoue la sonnette une dizaine de fois de toutes ses forces. Il est évident que c'est un homme qui avait ses grandes et ses petites entrées ici.

Au même moment des pas menus et hâtifs se font entendre sur l'escalier, tout près. Quelqu'un d'autre arrive. Raskolnikov ne comprend pas immédiatement.

– N'y a-t-il vraiment personne à la maison ? demande le nouveau venu, d'une voix sonore et gaie, au premier visiteur qui continue à secouer la sonnette. Bonjour, Koch !

« D'après sa voix, il est probablement tout jeune », pense Raskolnikov.

– Le diable le sait ; j'ai presque arraché la sonnette, répond Koch. Et d'où me connaissez-vous ?

– Mais enfin ! Il y a deux jours, au Gambrinus, je vous ai gagné deux parties au billard !

– A-a-ah !

– Alors, elles sont absentes ? Bizarre. En somme, c'est idiot. Où peut-elle bien être allée, la vieille, j'ai affaire avec elle.

– Moi aussi, j'ai une affaire, petit père !

– Alors quoi ? Il faut partir. Ça ! Je comptais bien me procurer de l'argent, s'exclama le jeune homme.

– Évidemment, il faut partir. Mais pourquoi donner un rendez-vous ? C'est elle-même, la sorcière, qui me l'a fixé. J'ai dû faire un détour. Et du diable si je sais où elle est allée ? Elle est là toute l'année, la sorcière, elle croupit ; elle a mal aux jambes, et la voilà partie à la fête, tout à coup !

– Si l'on demandait au portier ?

– Demander quoi ?

– Où elle peut être partie et quand elle reviendra ?

Hem !... diable... demander... Mais elle ne va jamais nulle part... et il tire encore une fois le bouton de la porte. Que le diable les emporte ; il n'y a rien à faire, il faut partir !

Arrêtez ! crie tout à coup le jeune homme. Regardez : vous voyez comme la porte bouge quand on tire.

– Et alors ?

– C'est donc qu'elle n'est pas fermée à clé, mais au crochet ! Vous entendez comme le crochet cliquette ?

– Et alors ?

– Comment ne comprenez-vous pas ? C'est donc qu'il y a quelqu'un à la maison. Si elles étaient parties, elles auraient

fermé la porte à clé de l'extérieur, et non pas au crochet de l'intérieur. Tandis que – vous entendez bien le crochet qui cliquette ? – pour mettre le crochet de l'intérieur, il faut être à la maison, vous comprenez ? Donc, elles sont chez elles et elles n'ouvrent pas !

Tiens ! Mais c'est bien cela ! s'écria Koch, étonné. Mais alors, qu'est-ce qu'elles attendent ? et il se met à secouer la porte comme un fou.

– Arrêtez ! s'écrie de nouveau le jeune homme. Ne tirez pas. Il y a là quelque chose qui ne me revient pas… en somme, vous avez sonné, secoué la porte, et elles n'ouvrent pas ; donc elles sont évanouies, ou bien ?…

– Quoi ?

– Voilà quoi ! Allons chercher le portier ; laissons-lui le soin de les réveiller.

– Ça va.

Et ils se mettent tous deux en route.

– Arrêtez, restez plutôt ici et moi, j'irai chercher le portier.

– Pourquoi rester ?

– On ne sait jamais…

– Bon.

– Je me prépare pour la carrière de juge d'instruction, voyez-vous ! Il est évident, é-vi-dent qu'il y a quelque chose de louche ici ! s'exclame le jeune homme avec fougue et il se met à dévaler l'escalier.

Koch reste ; il tiraille la sonnette qui sonne un coup ; ensuite il remue le bouton de la porte pour s'assurer encore une fois que celle-ci n'est mise qu'au crochet. Ensuite il se penche en soufflant et regarde par le trou de la serrure, mais la clé, mise à l'intérieur, bouche la vue ; il ne voit rien.

Raskolnikov est toujours à la même place, et il serre toujours la hache. Il est comme dans un délire. Il se prépare même à se battre avec ces hommes lorsqu'ils entreront. Pendant qu'ils secouaient la porte et se concertaient, la pensée lui vint, à plusieurs reprises, d'en finir d'un coup et de leur crier quelque chose. Par moment, il avait eu l'idée de les quereller, de les railler jusqu'à ce qu'ils forcent la porte. « Que cela finisse vite ! », pense-t-il.

« Eh bien, que fait cet animal ?... »

Le temps passe ; une minute, une minute encore ; personne ne vient. Koch remue.

« Eh bien, l'animal ! », s'exclame-t-il, tout à coup impatient, et il abandonne son poste, descend en se hâtant, à grand bruit de bottes dans l'escalier. Le bruit de ses pas s'éteint petit à petit.

« Mon Dieu, que faire ? »

Raskolnikov enlève le crochet, entrouvre la porte, n'entend rien, et soudain, sans plus réfléchir du tout, il sort, ferme la porte aussi bien qu'il peut, et se met à descendre.

Voilà déjà trois marches descendues ; tout à coup, il entend un vacarme plus bas, – où se cacher ? Il n'y a pas un endroit où se cacher. Il veut revenir sur ses pas, rentrer de nouveau dans l'appartement.

– Ah ! Démon ! Je t'aurai !

En criant à tue-tête, quelqu'un s'élance en coup de vent de l'appartement en dessous et dégringole l'escalier comme un bolide.

– Mitka ! Mitka ! Mitka !... le démon !

Les cris s'achèvent en hurlements, qui déjà parviennent de la cour ; le silence tombe. Mais en même temps, plusieurs personnes parlant haut et vite se mettent à gravir l'escalier. Ils sont trois ou quatre. Raskolnikov distingue la voix sonore du jeune homme. « Les voici », se dit-il.

Dans un désespoir total, il va à leur rencontre : arrivera ce que pourra ! S'ils l'arrêtent, tout est perdu ; s'ils le laissent passer, tout est perdu aussi, car ils se souviendront de lui. Ils vont se rencontrer, il ne reste plus entre eux qu'une volée de marches d'escalier, – et tout à coup, le salut ! Quelques marches plus bas, à droite, l'appartement vide, la porte grande ouverte, l'appartement où travaillaient les peintres qui maintenant sont partis, comme exprès. Sans doute étaient-ce eux qui, peu avant, étaient descendus en criant. Le plancher est fraîchement peint ; au milieu de la chambre, il y a une cuvette et une terrine avec de la couleur et un pinceau. Il se glisse en un instant par la porte ouverte et se cache derrière le mur. Il est temps : ils sont déjà sur le palier. Ils tournent et passent outre, vers le troisième, en parlant à haute voix. Il attend un peu, sort sur la pointe des pieds et s'élance vers la sortie.

Personne dans l'escalier ! Personne sous le porche. Il sort rapidement et tourne à droite dans la rue.

Il sait bien, il sait très bien, qu'ils sont tous, en cet instant, dans l'appartement, qu'ils se sont étonnés, voyant la porte

ouverte tandis qu'ils l'avaient laissée fermée, qu'ils regardent déjà les corps, et que bientôt ils auront compris que l'assassin était là, qu'il a réussi à se cacher quelque part et qu'il a pu leur glisser entre les doigts ; ils devineront probablement aussi qu'il avait attendu dans l'appartement vide pendant qu'ils montaient. Malgré cela, à aucun prix il n'oserait se hâter, quoique jusqu'au premier tournant de la rue il reste une centaine de pas à faire. « Ne ferais-je pas mieux de me glisser dans quelque porte cochère et d'attendre dans un escalier inconnu ? Non, malheur ! Peut-être jeter la hache quelque part ? Ou prendre un fiacre ? Malheur ! Malheur ! »

Son esprit s'embrouille. Enfin, voici la ruelle transversale ; il y tourne à moitié mort ; ici, il est à demi-sauvé et il comprend : le risque d'être soupçonné est moindre, et en outre beaucoup de monde circule et il peut se perdre dans la foule. Mais toutes ses tortures l'ont tellement affaibli qu'il avance à grand-peine. La sueur lui coule en grosses gouttes, il a tout le cou mouillé. « Ivre comme un porc », lui crie quelqu'un lorsqu'il débouche sur le canal.

Maintenant il se rend de moins en moins compte de ses mouvements. Il se souvint plus tard qu'une fois arrivé au canal, il s'effraya qu'il fît désert et que l'on pût ainsi plus facilement le remarquer et il voulut retourner vers la ruelle. Quoique prêt à s'écrouler, il fait quand même un crochet et rentre chez lui par un autre chemin.

Encore inconscient il passe par la porte cochère ; il s'est déjà engagé dans l'escalier quand il se souvient de la hache. Il a encore un acte très important à exécuter : mettre la hache à sa place sans que l'on s'en aperçoive. Évidemment il n'a plus la présence d'esprit nécessaire pour se dire que probablement il vaut mieux ne pas remettre la hache à sa place mais bien la jeter, même plus tard dans une autre cour.

Mais tout se passe bien. La porte de la loge est fermée, mais non à clé, donc, sans doute, le portier est chez lui. Mais Raskolnikov a perdu à ce point toute présence d'esprit qu'il va droit à la porte et l'ouvre. Si le portier lui demandait : « Que faut-il ? » sans doute lui tendrait-il tout simplement la hache. Mais le portier est de nouveau absent ; Raskolnikov réussit à remettre la hache à sa place, sous le banc ; il la couvre même d'une bûche, comme il l'a trouvée. Il ne rencontre personne, pas âme qui vive jusqu'à sa chambre ; la porte de la logeuse est fermée. Entré chez lui, il se jette sur le divan, tout vêtu. Il ne peut dormir, mais une sorte de torpeur l'envahit. Si quelqu'un entrait, il se mettrait à crier. Des pensées éparses s'agitent en lui, mais il n'en peut saisir aucune, il ne peut s'arrêter à aucune malgré tous ses efforts...

DEUXIÈME PARTIE

I

Il resta couché ainsi très longtemps. Il lui arrivait de se réveiller à moitié et, alors, il remarquait qu'il faisait nuit depuis longtemps, mais il ne lui venait pas à l'idée de se lever. Enfin, il constata qu'il faisait jour. Il était couché sur le dos, à plat sur le sofa, encore engourdi par sa récente léthargie. Des hurlements épouvantables lui déchirèrent les oreilles ; ils venaient de la rue, comme d'ailleurs chaque nuit vers trois heures. Ce vacarme le réveilla : « Ah ! Voilà que les ivrognes quittent les tavernes », pensa-t-il, « il doit être trois heures » ; et soudain il sauta sur ses pieds, comme si quelqu'un l'avait arraché du sofa. « Comment ! Trois heures déjà ! » Il s'assit sur le divan et alors, tout à coup, se rappela tout ce qui s'était passé.

Au premier instant, il crut qu'il devenait fou. Un froid terrible l'envahit ; mais ce froid provenait de la fièvre qui s'était emparée de lui pendant son sommeil. Les frissons le secouèrent si fort que ses dents claquèrent et qu'il se mit à trembler tout entier. Il ouvrit la porte et écouta : tout le monde dormait dans la maison. Il examinait avec stupéfaction sa chambre et sa personne et il ne comprenait pas comment il avait pu rentrer la veille au soir sans fermer la porte au crochet, et comment il avait pu se jeter sur le divan, non seulement sans se déshabiller, mais même sans enlever son chapeau : celui-ci avait roulé par terre et était resté là, près du coussin. « Si quelqu'un était entré, qu'aurait-il pensé ? Que je suis ivre, mais... » Il s'élança vers la fenêtre. Il y avait assez de clarté pour lui permettre de s'examiner des pieds à la tête et il se hâta de chercher des traces. Mais ce n'était pas encore ce qu'il fallait. Tremblant de fièvre, il se déshabilla et se mit à examiner tous ses vêtements. Il retourna tout, scruta chaque fil à l'endroit et à l'envers et sans trop se fier à lui-même, répéta l'opération trois fois. Mais il n'y

avait rien, visiblement, aucune trace, sauf à l'endroit où son pantalon était effiloché. Là, les franges étaient souillées de sang coagulé. Il saisit son grand couteau pliant et trancha ces franges. Il n'y aurait probablement plus rien. Soudain, il se souvient qu'il avait toujours en poche la bourse et les objets qu'il avait extraits du coffret de la vieille ! Il n'avait pas pensé, jusqu'ici, à les enlever et à les cacher. Même pas au moment où il examinait ses vêtements ! Comment était-ce possible ? Il se hâta de les sortir de ses poches et il les jeta au fur et à mesure sur la table. Quand les poches furent vides, il les retourna pour s'assurer qu'il n'y avait rien laissé et ensuite il transporta le tout dans un coin. À cet endroit, dans le bas du mur, le papier peint était décollé et déchiré. Il se mit à tasser les objets dans le trou entre le mur et le papier ; tout entra ! « Tout est hors de vue, et la bourse aussi ! », pensa-t-il, s'étant relevé et regardant stupidement le coin où la déchirure béait plus que jamais. Tout à coup, il frissonna d'horreur : « Mon Dieu ! », murmura-t-il désespéré, « qu'ai-je donc ? est-ce ainsi qu'il fallait faire ? est-ce ainsi que l'on cache quelque chose ? ».

Il est vrai, il n'avait pas compté prendre des objets ; il avait pensé qu'il n'y aurait que de l'argent, et pour cette raison il n'avait pas prévu de cachette. « Mais maintenant, pourquoi suis-je content, maintenant ? », pensait-il. « Est-ce ainsi que l'on cache ? Vraiment, ma raison m'abandonne ! » Épuisé, il s'assit sur le divan, et tout de suite, des frissons le secouèrent à nouveau. Machinalement il tira à lui son ancien manteau d'étudiant qui était tout près, sur la chaise ; c'était un vieux manteau d'hiver, bien chaud mais tout en loques. Puis il sombra dans l'inconscience.

Cinq minutes plus tard, il se releva brusquement et se jeta comme un fou sur son pardessus. « Comment ai-je pu m'endormir quand il n'y a rien de fait ! C'est bien ça, c'est bien ça : la boucle sous l'aisselle est toujours là ! Oublié ! J'ai oublié de faire cela ! Une telle pièce à conviction ! » Il arracha la

boucle, se hâta de la mettre en pièces et de la cacher sous l'oreiller auprès du linge. « Des morceaux de toile déchirée ne peuvent en aucun cas provoquer le soupçon. Je crois que c'est la vérité. Je crois que c'est la vérité », répétait-il debout au milieu de la chambre, et il regardait tout autour, sur le plancher, partout, avec une douloureuse attention, pour voir s'il n'avait rien oublié. La certitude que toutes ses facultés, même la mémoire, même le bon sens, l'abandonnaient, commençait à le torturer insupportablement, « Est-ce ainsi que cela commence ? Est-ce vraiment, le supplice qui commence ? Oui, oui, c'est bien ainsi ! » En effet, les franges qu'il venait de couper au pantalon étaient là, au milieu du plancher, offertes à la vue du premier venu ! « Qu'ai-je donc, enfin ! », s'écria-t-il de nouveau, comme égaré.

Mais une pensée insolite lui vint : Peut-être tous ses vêtements étaient-ils maculés de sang ; peut-être y a-t-il des taches partout mais il ne peut le remarquer car son entendement s'est affaibli, s'est effrité... son esprit s'est obscurci. Soudain il se rappela qu'il y avait aussi du sang sur la bourse. « Ah, mais ! Il doit y avoir alors du sang dans la poche, car j'y ai fourré la bourse toute poisseuse ! » il se précipita et retourna la poche. « En effet, sur la doublure, il y a des taches, des traces ! Mais alors ! la raison ne m'a pas quitté tout à fait, mais alors, j'ai encore du jugement et de la mémoire puisque j'ai pu me ressaisir et penser à cela », se dit-il triomphant, en aspirant profondément une bouffée d'air. « Simple faiblesse fiévreuse, délire d'une minute », dit-il, et il arracha la doublure de la poche gauche du pantalon. En ce moment, un rayon de soleil tomba sur son soulier gauche ; sur la chaussette qui dépassait d'un trou, on aurait dit qu'il y avait des traces. Il enleva le soulier : « Des traces, en effet ! Tout le devant de la chaussette est imprégné de sang ». Probablement avait-il par mégarde marché dans la flaque... « Que vais-je faire de tout cela ? Comment me débarrasser de la chaussette, des franges et de la poche ? »

Il restait indécis au milieu de la chambre, en serrant le tout dans son poing. Jeter cela dans le poêle ? Mais c'est là qu'on va fouiller en premier lieu. Brûler ? Comment ? Je n'ai même pas d'allumettes. Non, mieux vaut sortir et jeter cela quelque part. Oui, il vaut mieux les jeter ! », répéta-t-il en s'asseyant de nouveau sur le divan. « Tout de suite, immédiatement, sans perdre un instant !... » Mais, au lieu d'agir, il laissa aller à nouveau sa tête sur l'oreiller ; des frissons glacés le parcoururent ; encore une fois, il tira le manteau sur lui. Longtemps, des heures durant, cette idée lui revint par bouffées « qu'il faut tout de suite, sans plus remettre, aller quelque part et tout jeter pour que ce soit hors de vue, au plus vite, au plus vite ! ». Il tenta plusieurs fois de se lever, mais n'y réussit pas. Enfin, des coups énergiques frappés à sa porte le réveillèrent définitivement.

– Ouvre donc ! Tu n'es pas mort, non ? Le voilà qui roupille encore ! criait Nastassia en frappant la porte du poing. Il dort toute la journée, comme un chien ! C'est donc qu'il est un chien ! Ouvres-tu ou non ? Il est déjà dix heures passées.

– Peut-être n'est-il pas là, dit une voix d'homme.

– Tiens, se dit Raskolnikov, c'est la voix du portier... Qu'est-ce qu'il lui faut ?

Il se redressa et s'assit sur le divan. Son cœur battait jusqu'a lui faire mal.

– Comment serait-elle fermée de l'intérieur ? objecta Nastassia. Le voilà qui se met à fermer la porte au crochet ! Il a peur qu'on ne l'enlève ! Ouvre donc, tête de bois, secoue-toi !

« Qu'est-ce qu'il leur faut ? Pourquoi le portier est-il là ? Tout est découvert, que faire ? Ouvrir ou résister ? C'est la fin… »

Il se redressa puis, se penchant en avant, il enleva le crochet. Sa chambre était si petite qu'il pouvait enlever le crochet sans devoir se lever.

Le portier et Nastassia étaient là, en effet.

Nastassia le dévisagea curieusement. Raskolnikov, lui, regardait le portier, l'air provocant et désespéré. Celui-ci lui tendit silencieusement un papier gris plié et grossièrement cacheté de cire.

– Une convocation du bureau, dit-il en lui remettant le pli.

– De quel bureau ?…

– Convocation à la police, au bureau. On sait bien quel bureau.

– À la police… Pourquoi ?

– Comment le saurais-je ? Vas-y, puisqu'on te convoque.

Il regarda attentivement Raskolnikov, jeta un coup d'œil à la chambre et fit mine de s'en aller.

– Es-tu vraiment malade ? questionna Nastassia qui ne le quittait pas des yeux.

Le portier tourna la tête un moment.

– C'est depuis hier qu'il est enfiévré, ajouta-t-elle.

Raskolnikov ne répondait pas et tenait le pli en main sans l'ouvrir.

– Ne te lève pas, alors, continua Nastassia apitoyée, voyant qu'il se soulevait. Il ne faut pas y aller puisque tu es malade : ce n'est pas la peine. Qu'as-tu donc en main ?

Il regarda : il avait dormi en tenant dans sa main droite la frange qu'il avait coupée, la chaussette et les lambeaux de la poche arrachée. Plus tard, en y pensant, il se souvint que, lors de ses demi-réveils fiévreux, il crispait la main sur ces loques et se rendormait ainsi.

– Le voilà qui ramasse des chiffons maintenant et qui dort avec eux comme avec un trésor…

Nastassia partit de son rire de névrosée. Raskolnikov fourra les loques sous son manteau d'un geste brusque et regarda fixement la domestique. Quoiqu'il fût peu lucide, il comprit néanmoins que ce n'est pas ainsi qu'on l'aurait traité si l'on avait voulu l'arrêter. « Mais la police ?… »

– Veux-tu du thé ? En veux-tu, dis ? Je t'en apporte ; il en reste…

– Non… j'y vais tout de suite, murmura-t-il, en se mettant debout.

– Tu ne pourras même pas descendre l'escalier.

– J'y vais…

– Comme tu veux.

Elle partit à la suite du portier. Tout de suite, il se jeta vers la fenêtre pour y examiner la chaussette et les franges. « Il y a

bien des taches, mais elle ne sont pas apparentes ; tout a été sali, a été frotté et a déteint. Quelqu'un de non averti ne peut rien voir. Par conséquent, Nastassia n'a rien dû remarquer de loin. Dieu merci ! » Alors il décacheta le pli en tremblant et se mit à lire. Il lut longtemps et enfin, il comprit. C'était une convocation ordinaire du bureau de police du quartier il devait se présenter, le jour même à neuf heures et demie, au bureau du Surveillant du quartier.

« Comment est-ce arrivé ? Personnellement je n'ai aucune affaire avec la police. Et pourquoi précisément aujourd'hui ? », pensait-il, tourmenté par l'incertitude. « Mon Dieu, que ce soit vite fini ! » Il voulut se jeter à genoux et prier, mais il haussa les épaules et se mit à rire, non de la prière, mais de lui-même. « Perdu pour perdu, c'est égal ! » L'idée lui vint soudain de mettre sa chaussette. « Ainsi elle va, plus encore, être frottée de poussière et les traces s'effaceront. » Mais il l'arracha avec dégoût et horreur dès qu'il l'eut mise. La chaussette arrachée, il réfléchit qu'il n'en avait pas d'autre et la remit, puis se reprit à rire.

« Tout cela est conventionnel, relatif, tout cela est pure forme », pensa-t-il en un éclair, tandis que tout son corps tremblait. « Je l'ai quand même remise ! j'ai quand même fini par la remettre ! » Son rire, du reste, se mua tout de suite en désespoir. « Non, c'est plus fort que moi… », pensa-t-il. Ses jambes tremblaient. « C'est la peur », murmura-t-il à part soi. La fièvre lui donnait le vertige et des maux de tête. « C'est un piège ! Ils veulent m'attirer par ruse et m'accuser tout à coup par surprise », continua-t-il, sortant sur le palier. « Ce qui est mauvais, c'est que j'ai presque le délire… je peux lâcher une bourde… »

Une fois dans l'escalier, il se rappela qu'il laissait les objets dans le trou de la tapisserie « Ils vont sans doute faire une perquisition au cours de mon absence. » il s'arrêta. Mais un tel

désespoir, une telle cynique lassitude – pourrait-on dire – se saisirent de lui, qu'il fit un geste exténué de la main et continua à descendre.

« Pourvu que cela soit vite fini !... »

Dans la rue, la chaleur était toujours étouffante ; pas une goutte de pluie n'était tombée ces derniers jours. Toujours la poussière, les briques, la chaux, toujours la puanteur des boutiques et des cabarets, toujours des ivrognes à chaque pas, des camelots finnois et des fiacres délabrés. Le soleil l'éblouit douloureusement et le vertige le reprit : sensations habituelles à un homme qui a la fièvre et qui sort sans transition au grand jour.

Arrivé au coin de la rue empruntée hier, il y jeta un regard inquiet et anxieux, il vit la maison... et détourna tout de suite les yeux.

« S'ils demandent quelque chose je leur avouerai peut-être tout », pensa-t-il en s'approchant du commissariat.

Celui-ci était à un quart de verste de son domicile. Le bureau venait de s'installer au troisième étage d'un immeuble récemment construit. Raskolnikov avait déjà été, une fois, dans l'ancien local. Sous le porche, à droite, il vit un escalier que descendait un moujik portant un registre. « C'est probablement le portier ; donc, le bureau est par là » et il se mit à monter au hasard : il n'avait pas envie de demander le chemin. « Je pousserai la porte, je m'agenouillerai et je raconterai tout... », pensa-t-il en arrivant au troisième.

L'escalier était étroit, raide et couvert d'ordures. Les cuisines de tous les appartements y donnaient, leurs portes toujours larges ouvertes. Pour cette raison, l'atmosphère était suffocante. Des portiers, un registre sous le bras, des agents et

toutes sortes de gens des deux sexes montaient et descendaient. La porte d'un bureau était également grande ouverte. Il entra et s'arrêta dans l'antichambre où se tenaient des moujiks. L'air était irrespirable et, en outre, il était chargé, jusqu'à en donner la nausée, de l'odeur de la peinture à l'huile de lin rance dont les chambres avaient été nouvellement peintes. Une impatience terrible le poussait toujours plus loin. Personne ne le remarquait. Dans la deuxième pièce, des employés, qui n'étaient pas beaucoup mieux vêtus que lui-même, écrivaient. Des gens bizarres.

Il apostropha l'un d'eux.

– Qu'est-ce qu'il te faut ?

Il montra la lettre reçue le matin.

– Vous êtes étudiant ? demanda l'employé après un coup d'œil au papier.

– Oui, ancien étudiant.

L'employé l'examina, sans aucun intérêt du reste. C'était un homme à la chevelure ébouriffée, avec un regard immobile comme s'il suivait une idée fixe. « Je n'apprendrai rien de celui-ci car tout lui est indifférent », pensa Raskolnikov.

– Allez là-bas, chez le secrétaire, dit l'employé et il pointa le doigt vers la dernière pièce.

Raskolnikov pénétra dans cette chambre étroite et bondée de monde (la quatrième à partir de l'entrée). Les personnes qui s'y trouvaient étaient habillées plus proprement que celles occupant les pièces précédentes. Deux dames se trouvaient parmi les visiteurs. L'une d'elles, en deuil, était assise à une table, face au secrétaire et écrivait sous sa dictée. L'autre, une

femme corpulente, le visage couperosé, assez imposante d'allure, de mise exagérément somptueuse, portant une broche de la dimension d'une soucoupe sur la poitrine, restait à l'écart et attendait. Raskolnikov tendit sa convocation au secrétaire. Celui-ci y jeta un regard rapide et lui dit : « Attendez », puis continua à s'occuper de la dame en deuil.

Raskolnikov respira plus librement. « Ce n'est pas cela sans doute. » Peu à peu il se rassurait ; il essayait par tous les moyens de se remettre. Une vétille, une imprudence des plus quelconques suffirait à me trahir ! – Hem – dommage qu'on étouffe ici », ajouta-t-il, « il fait suffocant... La tête me tourne de plus belle... et ma pensée est troublée... ».

Il sentait un désarroi immense s'emparer de lui. Il avait peur de ne pouvoir se maîtriser. Il essayait de se raccrocher à une idée, de penser à quelque chose d'autre, de totalement différent, mais cela ne lui réussissait pas. Le secrétaire, du reste, l'intéressait : Raskolnikov voulait lire quelque chose sur son visage, le percer à jour. C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, avec une figure hâlée et mobile, paraissant plus vieux que son âge. Il était habillé comme un dandy, à la mode, une ride sur la nuque, les cheveux soigneusement peignés et cosmétiqués, et portait une multitude de bagues et de chevalières aux doigts de ses mains soignées et des chaînes d'or sur le gilet. Il parlait en français à un étranger qui était là, et employait cette langue d'une façon très correcte.

– Louisa Ivanovna, asseyez-vous donc, dit-il, en se détournant un instant, à la dame couperosée qui restait toujours debout, comme si elle n'osait pas s'asseoir d'elle-même, quoiqu'il y eût une chaise à son côté.

– Ich danke, dit-elle et elle s'assit avec un bruissement de soieries.

Sa robe bleu de ciel, ornée de dentelles blanches, se gonfla comme un aérostat et se répandit autour d'elle, remplissant près de la moitié du bureau. Un nuage de parfum s'éleva. Mais il était évident que la dame paraissait intimidée du fait qu'elle occupait une demi-chambre et qu'elle répandait de pareils effluves. Bien qu'elle eût un sourire poltron et effronté à la fois, elle semblait éprouver une certaine inquiétude.

La dame en deuil termina son affaire et se leva. Soudain, un officier entra avec bruit ; son allure était très cavalière et il avait une façon particulière de tourner les épaules à chaque pas. Il jeta son képi à cocarde sur la table et s'assit dans un fauteuil. La dame somptueuse sauta littéralement sur place à son aspect et se mit à lui faire des révérences enthousiasmées ; mais l'officier ne lui accorda pas la moindre attention et elle n'osa plus s'asseoir devant lui. C'était l'adjoint du Surveillant du quartier. Il avait des moustaches rousses, qui pointaient horizontalement, et des traits fins, n'exprimant rien de spécial du reste, si ce n'est une certaine arrogance. Il regarda Raskolnikov de biais et avec quelque indignation : celui-ci était vraiment trop mal mis et son allure n'était pas en harmonie avec ses vêtements. Imprudemment, Raskolnikov l'avait regardé trop directement et d'une façon trop prolongée, ce dont l'officier se sentit offensé.

– Qu'est-ce qu'il te faut ? lui cria-t-il, s'étonnant probablement qu'un tel loqueteux ne s'effaçât pas sur-le-champ sous son regard foudroyant.

– On m'a convoqué…, par notification…, répondit Raskolnikov embarrassé.

– C'est l'*étudiant* pour l'assignation en payement, se hâta de dire le secrétaire, se détournant de ses papiers. Voilà !

Il présenta un cahier à Raskolnikov en lui indiquant un texte.

– Lisez.

« Un payement ? Quel payement ? pensa Raskolnikov. Mais alors ce n'est sûrement pas pour… *cela*. » Un frisson de joie le parcourut. Il se sentit extrêmement, inexprimablement léger. Tout le poids tomba de ses épaules.

– Pour quelle heure vous a-t-on convoqué, Monsieur ? cria le lieutenant de plus en plus offensé par son attitude. Il est indiqué : pour neuf heures, et il est déjà onze heures passées !

– On me l'a apportée il y a un quart d'heure, répondit Raskolnikov à haute voix, par-dessus son épaule, se fâchant brusquement à son tour sans qu'il s'y attendît et s'abandonnant à cette colère avec un certain plaisir. C'est déjà fort bien que je vienne, malade et fiévreux comme je suis.

– Je vous prie de ne pas crier !

– Je ne crie pas, je parle calmement, c'est vous, au contraire, qui criez ; je suis étudiant et ne permettrai pas qu'on me traite de cette façon.

À ce moment, l'adjoint s'emporta à ce point qu'il ne put prononcer un mot ; il proféra des sons indistincts et sauta sur ses pieds.

– Veuillez vous taire ! Vous êtes ici au tribunal. Pas de grossièretés, Monsieur !

– Vous êtes également au tribunal, s'écria Raskolnikov, de plus, vous criez et fumez, par conséquent vous nous manquez de respect à tous.

En disant cela il éprouva un inexprimable contentement.

Le secrétaire les regarda en souriant. L'impétueux lieutenant était visiblement embarrassé.

– Ce n'est pas votre affaire ! cria-t-il enfin d'une voix guindée. Veuillez seulement présenter la déclaration que l'on vous demande. Montrez-lui, Alexandre Grigorievitch. Il y a des plaintes contre vous ! Vous ne payez pas ! En voilà un phénomène !

Mais Raskolnikov ne l'entendait plus ; il avait avidement saisi le papier et cherchait à comprendre. Il lut une fois, deux fois, mais n'y réussit pas.

– Qu'est-ce, en somme ? demanda-t-il au secrétaire.

– On exige le payement d'une traite, c'est une assignation en payement. Vous devez, ou bien tout payer avec tous les frais, amendes, etc., ou bien présenter un engagement écrit en indiquant quand vous pourrez payer ; avec cela vous avez l'obligation de ne pas quitter la capitale avant de vous être acquitté, de ne pas vendre et de ne pas dissimuler vos biens. Le créancier a la faculté de faire vendre ceux-ci et d'agir avec vous suivant la loi.

– Mais je… je n'ai aucune dette !

– Ceci n'est pas notre affaire. Nous avons reçu, aux fins de recouvrement, une traite échue et légalement protestée que vous aviez remise à la femme Zarnitsina, veuve de fonctionnaire, il y a neuf mois et qui fut endossée par celle-ci, en paiement, au conseiller de cour Tchébarov, en conséquence de quoi nous vous invitons à signer une déclaration.

– Mais c’est ma logeuse !

– Et alors ?

Le secrétaire le regardait avec un sourire de supériorité triomphante bien qu’avec une certaine commisération, comme si Raskolnikov avait été un naïf que l’on déniaise et il semblait vouloir dire : « Et alors, comment te sens-tu maintenant ? ». Mais que représentait, pour Raskolnikov, une traite, une assignation ! Valaient-elles, maintenant, la moindre inquiétude et pouvait-il y prêter le moindre intérêt ? Machinalement, il restait à lire, à écouter, à répondre et même à poser des questions. Le bonheur de se sentir sauf, de sentir le danger écarté, voilà ce qui, en ce moment, le baignait d’une joie purement animale. Mais à cet instant, le tonnerre sembla éclater dans le bureau. C’était le lieutenant qui, encore tout ébranlé du manque de respect qu’on lui avait témoigné, voulant, par ailleurs, restaurer son prestige, venait de tomber comme la foudre sur la pauvre « dame somptueuse », laquelle, dès son entrée, l’avait regardé avec le sourire le plus niais.

– Et toi, espèce de coquine, lui hurla-t-il tout à coup de toutes ses forces (la dame en deuil était partie), qu’est-ce qu’il y a eu chez toi la nuit dernière ? Hein ! De nouveau du chahut, de nouveau un scandale à ameuter tout le quartier. Encore la bagarre, encore la saoulerie. Tu as sans doute envie de tâter de la prison ? Je t’avais déjà dit, je t’avais prévenue dix fois qu’à la onzième je ne laisserais plus passer cela ainsi ! Et tu recommences, toi, coquine indécrottable !

Le papier était tombé des mains de Raskolnikov et il regardait stupidement la « dame somptueuse » que l’on malmenait avec si peu de cérémonie. Mais bientôt il comprit de quoi il s’agissait et tout de suite cette histoire lui plut énormément. Il écoutait avec tant de plaisir que l’envie lui vint de rire, rire, rire... Tous ses nerfs frémissaient.

– Ilia Pètrovitch, commença le secrétaire avec sollicitude, mais il s'interrompit pour attendre le bon moment, car on ne pouvait songer à arrêter le lieutenant une fois lancé, ce que l'expérience avait souvent démontré.

Quant à la « dame somptueuse », au début, elle s'était mise à trembler sous l'orage, mais, chose bizarre, à mesure que les injures s'accumulaient et que les gros mots devenaient plus violents, le sourire qu'elle adressait au lieutenant devenait plus enchanteur. Elle se tortillait sur place, tout en menues révérences, attendant le moment où il lui serait enfin permis de placer son mot ; finalement ce moment arriva.

– Aucun pruit et aucune pacarre n'a pas été chez moi, Monsieur capitaine, se mit-elle à crépiter comme du grésil sur une vitre, dans un russe abâtardi d'allemand, mais, au demeurant, fort alerte, et aucun, aucun chcandale et ils venez décha saoul et che tout raconter, Monsieur capitaine, et ce n'est pas ma fotte… chez moi, c'est maison honoraple, Monsieur capitaine, et manières honoraples, Monsieur capitaine, et moi-même che n'ai chamais voulais aucun chcandale. Et ils venez décha saouls et après demandais encore trois pouteilles et après, un levais les pieds et jouais avec les pieds avec le piano et ce n'est pas pien du tout pour une maison honoraple et il ganz cassé le piano et il y a pas manieren là-dedans et j'ai dit lui. Et lui prenait le pouteille et commencer pousser tout le monde dans ses dos. Et alors, je appelle portier Karl et lui venait et l'autre rend Karl et lui cassait un œil chez Karl et chez Henriette aussi et cinq fois la choue chez moi battait. Et si indélicat cela est, dans une maison honoraple, Monsieur capitaine, et ch'ai crié. Et lui la fenêtre sur le fossé ouvrir faisait et dans la fenêtre comme un petit cochon hurler commençait ; et c'est honte. Et peut un homme donc dans la fenêtre, dans la rue, comme un petit cochon crier faire ? Pfoui ! Pfoui ! Pfoui ! Et Karl, près de la fenêtre, tirait le par l'habit et ici, c'est vrai, Monsieur capitaine,

lui seinen Rock casser. Et alors il criait que lui quinze rouples amende man payer muss. Et j'ai moi-même, Monsieur capitaine, lui cinq rouples seinen Rock payé. Et il était un visiteur pas honoraple. Monsieur capitaine, et il toutes sortes de chcandale faisait ! « Je vais », dit-il, « sur vous un grand satire drücken lassen, pasque je peux dans tous journaux sur vous écrire ».

– Un homme de lettres, alors ?

– Voui, Monsieur capitaine, et quel pour un visiteur pas... pas honoraple, Monsieur capitaine, quand dans une maison honoraple...

– Bon, bon, bon ! Assez ! je t'avais pourtant prévenue...

– Ilia Pètrovitch ! fit le secrétaire discrètement.

Le lieutenant lui jeta un regard significatif et le secrétaire lui fit un léger signe de la tête.

– Pour finir, très honorable Louisa Ivanovna, voici mon dernier mot et c'est pour la dernière fois, continua le lieutenant : s'il arrive encore un esclandre dans ton honorable maison, je te jure que je te ferai tâter de la cellule ! Entends-tu ? Ainsi, le littérateur, l'homme de lettres a exigé cinq roubles de l'« honorable maison » pour la basque de son habit ! Les voilà, les hommes de lettres ! Et il lança un regard méprisant à Raskolnikov. Il y a trois jours, dans une auberge, il y eut aussi une histoire : un autre écrivain avait dîné et ne voulait pas payer : « Pour cela j'écrirai un article satirique sur vous dans la gazette », avait-il dit au tenancier. Une autre fois, sur un bateau, un plumitif avait gratifié des plus gros mots la respectable famille d'un conseiller civil (sa femme et sa fille). Il n'y a pas longtemps encore un autre a été botté et jeté hors d'une pâtisserie. Voilà comment ils sont, les hommes de lettres, les

littérateurs, les va-nu-pieds... ouais ! Attends que j'arrive moi-même chez toi... gare à toi alors ! Tu entends ? Va-t-en.

Louisa Ivanovna se mit à faire des révérences de tous les côtés avec une amabilité encore plus empressée et cela l'amena près de la porte où elle buta du dos contre un officier qui entrait. Celui-ci était bel homme, avait un visage ouvert et frais et portait de magnifiques et abondants favoris blonds. C'était Nikodim Fomitch lui-même, le Surveillant du quartier. Louisa Ivanovna se hâta de faire la révérence presque jusqu'au sol et, de son pas menu et sautillant, voltigea hors de la pièce.

– De nouveau l'orage, de nouveau les éclairs et le tonnerre, le cyclone, l'ouragan ! dit avec amabilité Nikodim Fomitch à Ilia Pètrovitch. De nouveau il a troublé son cœur, de nouveau il est entré en ébullition ! Je l'entendais déjà de l'escalier.

– Eh, quoi ! prononça Ilia Pètrovitch avec une noble négligence et il passa à une autre table avec ses papiers, en remuant gracieusement les épaules à chaque pas ; voyez vous-même : Monsieur le littérateur, c'est-à-dire l'étudiant, l'ex-étudiant veux-je dire, ne veut pas payer ; il tire des traites et refuse de déguerpir du logement. On reçoit des plaintes continuelles à son sujet et voilà qu'il me fait grief de ce que je fume en sa présence ! Il se permet encore d'être grossier et, regardez-le : le voilà maintenant dans son aspect le plus séduisant.

– Pauvreté n'est pas vice, mon ami, mais enfin... On sait bien que tu es explosif comme de la poudre, que tu ne peux souffrir d'être offensé. Vous vous êtes sans doute froissé de quelque chose, continua Nikodim Fomitch, s'adressant aimablement à Raskolnikov, et vous n'avez pas pu vous dominer vous-même, mais vous avez tort : c'est un homme extrêmement noble, je vous le dis, mais c'est de la poudre, de la poudre ! Il s'emporte, il brûle, il explose et puis plus rien ! C'est fini ! Et en

définitive, c'est un cœur d'or ! C'est au régiment qu'on l'a surnommé le « Lieutenant Poudre ».

– Et quel fameux régiment c'était ! s'exclama Ilia Pètrovitch, tout content qu'on ait si agréablement chatouillé son amour-propre.

Mais néanmoins il continuait à rechigner.

Raskolnikov eut tout à coup envie de leur dire à tous quelque chose de particulièrement aimable.

– Mais, capitaine, commença-t-il, parlant d'une manière désinvolte et s'adressant à Nikodim Fomitch, comprenez ma situation, je vous prie... Je suis prêt à lui présenter mes excuses s'il y a quelque faute de mon côté. Je suis étudiant, pauvre et souffrant, accablé par la pauvreté (il dit bien : « accablé »). Je suis ancien étudiant car actuellement je ne peux pas subvenir à mes besoins, mais je recevrai de l'argent... J'ai une mère et une sœur qui vivent dans le département de K... Elles m'enverront de l'argent, et je... payerai. Ma logeuse n'est pas une méchante femme mais elle s'est à ce point fâchée parce que je ne paye pas depuis plus de trois mois qu'elle ne me donne même plus de nourriture... Et je ne comprends pas du tout de quelle traite il s'agit ! Elle m'assigne en payement, maintenant, mais avec quel argent vais-je la payer, dites-moi ?...

– Mais ce n'est pas notre affaire... commença le secrétaire.

– Un instant, un instant, je suis tout à fait d'accord avec vous, mais permettez-moi de m'expliquer, interrompit Raskolnikov, s'adressant, non pas au secrétaire, mais toujours à Nikodim Fomitch et, de plus, essayant de toutes ses forces d'attirer l'attention d'Ilia Pètrovitch, quoique celui-ci fît nettement semblant de fouiller dans ses papiers et de l'ignorer, permettez-moi d'expliquer que j'habite chez elle depuis bientôt

trois ans, c'est-à-dire depuis mon arrivée de province et avant de… avant de… du reste, pourquoi ne pas le dire dès le début, je m'étais engagé à épouser sa fille ; promesse orale, entièrement libre… C'était une jeune fille… après tout, elle me plaisait même… quoique je n'en fusse pas amoureux… en bref, la jeunesse, c'est-à-dire… je veux dire que la logeuse me faisait alors beaucoup de crédit et je menais une vie qui… j'étais très étourdi…

– Ces détails personnels ne nous intéressent pas, Monsieur, et, d'ailleurs, nous n'avons pas le temps, coupa grossièrement et victorieusement Ilia Pètrovitch, mais Raskolnikov l'interrompit avec fougue quoique, tout à coup, il lui devînt extrêmement difficile de parler.

– Mais laissez-moi, laissez-moi donc tout raconter… comment cela s'est passé… et à mon tour… quoique cela soit superflu. Il y a un an, cette demoiselle est morte du typhus et moi, je suis resté à loger là, comme avant, et quand ma logeuse déménagea, elle m'a dit, elle me l'a dit amicalement… qu'elle avait pleine confiance en moi mais qu'elle me demandait de lui signer une traite de cent et quinze roubles, somme à laquelle elle estimait ma dette. Permettez : elle a dit précisément que dès que je lui aurais signé ce papier, elle me ferait de nouveau crédit tant que je le désirerais, et que jamais, à aucun moment, d'elle-même – ce sont ses propres mots – elle ne ferait usage de cet effet. Et cela jusqu'à ce que j'eusse payé de moi-même… Et à présent que je ne donne plus de leçons et que je n'ai plus rien à manger, elle m'assigne en payement… Qu'en dites-vous ?

– Tous ces détails sentimentaux, Monsieur, ne nous regardent pas, trancha insolemment Ilia Pètrovitch. Vous devez présenter une déclaration et un engagement écrit, de payer et le récit de vos amours et des drames de votre vie ne nous intéresse pas.

– Tu es un peu cruel..., murmura Nikodim Fomitch, s'installant à son bureau et se mettant également à signer des pièces.

Il était légèrement confus.

– Écrivez maintenant, dit le secrétaire à Raskolnikov.

– Quoi ? répondit ce dernier d'un ton rogue.

– Je vais vous le dicter.

Il sembla à Raskolnikov que le secrétaire le traitât plus négligemment, avec plus de mépris après sa confession, mais – c'était bizarre – l'opinion de quiconque lui devint tout à coup absolument indifférente et ce changement se fit en lui en un clin d'œil.

S'il avait réfléchi un moment, il se serait étonné d'avoir parlé à ces policiers et, surtout de leur avoir étalé ses sentiments. Mais d'où venait cette disposition d'esprit ? Au contraire, même si la place avait été occupée, non par des agents, mais par ses plus proches amis, il n'aurait sans doute pas trouvé un seul mot à leur dire : son cœur s'était vidé. Une sinistre sensation d'isolement absolu, d'excommunication irrémédiable, l'envahit tout à coup. Ce n'était ni la bassesse dont il avait fait preuve devant Ilia Pètrovitch ni l'insolence du triomphe de celui-ci sur lui qui le bouleversèrent. Oh ! combien lui étaient indifférents tous ces lieutenants, ces Allemandes, ces assignations, ces bureaux, etc..., etc... ! Si, en ce moment, on l'avait condamné à être brûlé vif, il n'aurait pas fait le moindre geste et, sans doute, n'aurait-il même pas écouté la sentence. Il se passait en lui quelque chose d'indéfinissable et qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. Il comprenait, ou plutôt il sentait clairement, puissamment, qu'il ne pourrait plus se laisser aller à des confidences sentimentales, ni même à la moindre

conversation avec ces gens du bureau de police. Et même, s'il avait eu devant lui ses propres parents et non des lieutenants de quartier, alors même il n'aurait pu leur parler, ni maintenant ni, dorénavant, dans aucune circonstance de sa vie : jamais, au grand jamais, il n'avait éprouvé une sensation aussi étrange et terrible. Et le plus cruel c'est qu'il se rendait compte que c'était une sensation plus instinctive que raisonnée ; c'était une sensation terrifiante, la plus pénible de toutes celles qu'il avait ressenties jusqu'ici.

Le secrétaire se mit à lui dicter les formules en usage dans un pareil cas, c'est-à-dire : « Je n'ai pas les moyens de payer... Je payerai à telle date... je m'engage à ne pas quitter la ville, à ne pas disposer de mes biens », etc...

– Mais vous êtes incapable d'écrire, la plume tremble dans vos mains, remarqua le secrétaire, observant Raskolnikov. Vous êtes souffrant ?

– Oui... le vertige... dictez plus avant.

– C'est fini. Signez.

Le secrétaire prit le papier et s'occupa des autres. Raskolnikov remit la plume et, au lieu de s'en aller, s'accouda à la table et se prit la tête entre les mains. C'était comme si on lui enfonçait une pointe d'acier dans le crâne. Une pensée insolite lui vint : se dresser, aller à Nikodim Fomitch et tout lui raconter, tout, dans les moindres détails, et ensuite l'emmener chez lui et lui montrer les objets cachés dans le trou du mur. Cette idée était si forte qu'il se leva de sa chaise pour l'exécuter. Mais il pensa tout à coup ; « Ne ferais-je pas mieux d'y bien réfléchir d'abord ?... Non, mieux vaut ne pas réfléchir, me soulager tout de suite et que ce soit fini ! » Mais brusquement il s'arrêta pétrifié : Nikodim Fomitch parlait vivement à Ilia Pètrovitch, il l'entendait dire :

– Sans doute va-t-on les libérer tous deux ! Car, en premier lieu, tout se contredit ; jugez vous-même : Auraient-ils appelé le portier s'ils avaient été coupables ? Et pourquoi ? Pour se dénoncer ? Par feinte ? Non, ce serait par trop rusé. Enfin l'étudiant Pestriakov a été vu près de la porte par les deux portiers et la bourgeoise, au moment même où il entrait ; il était avec trois camarades et il les quitta peu avant ; il avait demandé, aux portiers, où se trouvait l'appartement, et cela encore en présence de ses amis. Aurait-il demandé des renseignements pareils s'il avait eu de telles intentions ? Et Koch ? Celui-là, avant de monter chez la vieille, est resté une demi-heure chez l'orfèvre et il le quitta exactement à huit heures moins le quart. Alors rendez-vous compte...

– Mais, permettez, il y a une contradiction dans leurs déclarations, ils certifient qu'ils ont frappé et que la porte était fermée et lorsqu'ils revinrent avec le portier, trois minutes plus tard, la porte était ouverte.

– C'est là le hic : l'assassin était évidemment enfermé et on l'aurait certainement arrêté si Koch n'avait pas fait la bêtise de descendre à son tour. Le meurtrier a certainement mis ce répit à profit pour descendre l'escalier et leur glisser entre les doigts d'une façon ou d'une autre. Koch jure et fait des signes de croix des deux mains : « Si j'étais resté là, il serait sorti et m'aurait tué avec la hache ». Il veut faire célébrer une action de grâces à l'église. Ha ! Ha !...

– Et personne n'a vu l'assassin ?

– Pensez-vous ! La maison est une arche de Noé, remarqua le secrétaire qui écoutait de sa table.

– L'affaire est limpide, elle est claire ! dit vivement Nikodim Fomitch.

– Non, l’affaire n’est pas limpide du tout, explosa Ilia Pètrovitch.

Raskolnikov ramassa son chapeau et se dirigea vers la porte, mais il ne l’atteignit pas…

Quand il reprit ses sens, il vit qu’il était assis sur une chaise, soutenu à sa droite par quelqu’un, tandis qu’à sa gauche quelqu’un d’autre lui tendait un verre rempli d’une eau jaunâtre. Nikodim Fomitch était devant lui et l’observait attentivement. Raskolnikov se leva.

– Êtes-vous souffrant ? demanda Nikodim Fomitch avec quelque brusquerie.

– Il pouvait à peine tenir la plume en main lorsqu’il a signé, remarqua le secrétaire, retournant à sa place et se remettant à l’ouvrage.

– Êtes-vous malade depuis longtemps ? cria Ilia Pètrovitch de sa place tout en remuant également des papiers.

Il avait évidemment examiné le malade lorsque celui-ci s’était évanoui, mais il s’était immédiatement éloigné lorsque Raskolnikov était revenu à lui.

– Depuis hier, murmura Raskolnikov en réponse.

– Vous êtes sorti hier ?

– Oui.

– Malade ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– Après sept heures du soir.

– Où êtes-vous allé, je vous prie ?

– Me promener dans la rue.

– Réponse claire et précise.

Raskolnikov parlait d'une voix tranchante et saccadée, il était blanc comme un linge et ne baissait pas ses yeux noirs et brûlants devant le regard d'Ilia Pètrovitch.

– Il se tient à peine debout et tu..., tenta de s'interposer Nikodim Fomitch.

– Ce n'est rien, scanda étrangement Ilia Pètrovitch.

Le Surveillant du quartier voulut ajouter encore quelque chose, mais ayant jeté un coup d'œil au secrétaire qui, lui aussi le regardait attentivement, il se tut. Tout le monde, brusquement, s'était tu.

– Eh bien ! c'est bon, conclut Ilia Pètrovitch ; vous pouvez disposer.

Raskolnikov sortit. Il entendit encore qu'une conversation animée s'engageait après sa sortie, conversation où dominait le ton interrogatif de Nikodim Fomitch... Une fois dans la rue, il reprit entièrement ses sens.

« Une perquisition, une perquisition, tout de suite ! » répétait-il en pressant le pas. « Les canailles ! Ils me

soupçonnent ! » L'ancienne terreur le ressaisit tout entier des pieds à la tête.

II

« Et s'ils avaient déjà perquisitionné ? Si je les trouvais chez moi en rentrant ? »

Mais voici sa chambre. Rien... Personne... personne n'est venu. Nastassia elle-même n'a pas touché à sa chambre. Mais, mon Dieu ! comment avait-il pu laisser toutes ces choses dans une telle cachette !

S'élançant vers le coin, il plongea sa main dans le trou et se mit à en extraire les objets et à les fourrer dans ses poches. Il y avait en tout huit objets : deux petites boîtes contenant des boucles d'oreilles ou quelque chose de ce genre – il ne les examina d'ailleurs pas de près – ensuite quatre écrins de maroquin ; une chaîne emballée dans du papier journal ; et enfin un objet également enveloppé dans un journal, une décoration probablement...

Il disposa le tout dans ses différentes poches, dans le pardessus, dans la poche restante du pantalon, soucieux de ce que rien ne fût visible. Après avoir aussi pris la bourse, il sortit de la chambre, laissant, cette fois-ci, la porte grande ouverte.

Il avançait d'une façon ferme et rapide, quoiqu'il se sentît tout brisé, mais son instinct veillait. Il avait peur d'être suivi ; il avait peur que d'ici une demi-heure, un quart d'heure peut-être, les instructions ne fussent données pour le surveiller. Il fallait donc, à tout prix, supprimer à temps les indices. Il fallait en finir tant qu'il lui restait encore quelques forces et quelque raison... Mais où aller ?

Ce qu'il devait faire était réglé depuis longtemps : « Jeter le tout dans le canal et que c'en soit fini ». Ainsi en avait-il déjà décidé la nuit durant son délire, pendant les instants où il brûlait de se lever et d'aller vite, vite, tout jeter. Mais l'exécution de ce projet se révéla dès l'abord très difficile.

Il errait depuis bientôt une demi-heure, et peut-être davantage, sur le quai du canal Ekaterina, en jetant de temps en temps un coup d'œil aux marches de pierre qui menaient à l'eau, là où il en rencontrait. Mais il ne pouvait songer à exécuter son projet : il y avait tout près de ces marches des radeaux accostés, où des femmes lavaient du linge, et encore des bateaux amarrés à la berge. Ces quais étaient grouillants de monde. D'ailleurs il pouvait être vu de partout : un homme qui aurait descendu la berge, se serait arrêté et aurait jeté quelque chose dans l'eau, aurait inévitablement attiré l'attention. Et si les écrins flottaient, au lieu de couler ? Il en serait évidemment ainsi. Tout le monde le verrait. Il n'en aurait d'ailleurs pas fallu tant pour qu'il soit remarqué. Les gens qu'il croisait le regardaient, l'examinaient, tous l'observaient comme s'il était leur seul souci. « Pourquoi me dévisagent-ils ainsi ? », se demanda-t-il, « ou bien est-ce mon imagination qui m'abuse ? » Finalement, il lui vint cette idée : « Ne vaudrait-il pas mieux jeter cela dans la Neva ? Il y a moins de monde là-bas, je serai donc moins remarqué et, en tout cas, ce sera moins difficile qu'ici » ; de plus, – chose importante – c'était loin de chez lui. Il s'étonna ensuite comment avait-il pu déambuler une grande demi-heure, inquiet, angoissé, dans cet endroit dangereux, sans que cette pensée lui soit venue ? Il venait de perdre une précieuse demi-heure en d'absurdes allées et venues motivées uniquement par la décision qu'il avait prise dans son délire. Il était évident que sa distraction devenait flagrante et que sa mémoire défaillait ; de cela il se rendait bien compte.

Il fallait se hâter. Il partit dans la direction de la Neva, par la Perspective V..., mais en cours de route, une nouvelle pensée le frappa. « Pourquoi la Neva ? Pourquoi dans l'eau ? Il serait préférable d'aller plus loin, ne fût-ce que sur les Îles et d'y enterrer le tout dans un endroit isolé, près d'un bois, sous un buisson et de prendre note de la place exacte. » Et quoiqu'il sentît en cet instant que son jugement manquait de clarté et de logique, l'idée lui sembla néanmoins sûre.

Mais il était écrit qu'il en serait autrement : débouchant de la Perspective V... sur la place, il vit soudainement, à gauche, l'entrée d'une cour bordée de murs totalement nus. À droite, dès l'entrée, s'élevait la muraille crépie d'une maison de trois étages. À gauche, parallèlement au bâtiment, s'étirait une clôture, longue d'une vingtaine de pas, qui obliquait ensuite vers la gauche. C'était un cul-de-sac où étaient déposés des matériaux de construction. Plus loin, dans le fond de la cour, on pouvait apercevoir le bout d'un hangar, bas et enfumé, faisant sans doute partie d'une fabrique. C'était probablement un atelier de carrosserie, de sellerie, ou quelque chose dans ce genre ; tout était saupoudré de poussière de charbon. « C'est ici qu'il faudrait jeter tout et puis partir », pensa-t-il. N'apercevant personne, il pénétra dans la cour et vit une gouttière (comme il en existe souvent dans les endroits où il y a beaucoup d'ouvriers, de cochers, etc.) ; au-dessus de la gouttière, la palissade portait, écrite à la craie, avec les fautes traditionnelles, la plaisanterie habituelle de ces lieux-là : « Défensse de s'arrèté ici ». Il ne pouvait donc provoquer de soupçon en entrant et en s'arrêtant. « Jeter tout ici, en tas, et s'en aller ! »

Après un coup d'œil circulaire, il fourrait déjà la main dans sa poche, lorsque subitement il aperçut, contre le mur de clôture, là où il n'y avait que deux pieds d'espace entre la gouttière et la porte, une grosse pierre de taille brute, d'environ quatre-vingts livres. Au-delà du mur, il y avait la rue, le trottoir ; on entendait les pas des passants qui circulaient toujours en

grand nombre à cet endroit ; mais il était caché par le battant de la porte cochère et personne ne pouvait le voir, à moins d'entrer, ce qui, du reste, pouvait très bien arriver ; par conséquent, il fallait agir vite.

Il se pencha sur la pierre, en saisit le dessus fermement à deux mains, et, rassemblant toutes ses forces, la culbuta. En dessous, il y avait une petite excavation. Il se mit tout de suite à vider ses poches. Il déposa la bourse en dernier lieu. Néanmoins, il restait encore de la place. Il saisit la pierre de nouveau, la renversa à son ancienne place qu'elle occupa exactement, à peine un peu plus haut, eut-on dit. Mais il gratta un peu de terre et la poussa du pied contre le joint. On ne voyait plus rien.

Après cela, il quitta la cour et se dirigea vers la place. Une joie enivrante, à peine supportable, l'envahit, comme tout à l'heure au bureau. « Plus de traces ! Qui penserait à aller chercher sous cette pierre ? Elle est sans doute là depuis la construction de la maison, et elle y restera encore longtemps. Et même si l'on découvrait les objets, qui penserait à moi ? C'est fini ! Plus de preuves ! » et il se mit à rire. Il se souvint plus tard de ce rire, grêle, nerveux, silencieux, et qui se prolongea tout le temps qu'il mit à traverser la place. Mais lorsqu'il atteignit le boulevard K... où, il y a trois jours, il avait rencontré la jeune fille, son rire s'évanouit. D'autres pensées lui vinrent, il lui sembla tout à coup répugnant de passer devant le banc où il s'était assis et où il avait réfléchi après le départ de la jeune fille et il lui eût été affreusement pénible également de revoir l'agent moustachu auquel il avait donné les vingt kopecks. « Qu'il aille au diable ! »

Il marchait, regardant à droite, à gauche, distrait et hostile. Ses pensées évoluaient maintenant vers une idée essentielle et il sentait que, vraiment, c'était la pensée capitale avec laquelle, pour la première fois depuis deux mois, il restait seul à seul.

« Au diable, tout ça ! », pensa-t-il soudain, en tremblant de colère. « Eh bien ! puisque c'est ainsi, que le diable soit de cette nouvelle vie ! Comme c'est bête, mon Dieu ! Ai-je été bas et menteur, aujourd'hui ! Ai-je assez rampé, ai-je assez bassement flatté le méprisable Ilia Pètrovitch ! Mais, après tout, ce ne sont que des bêtises ! Je crache sur eux tous, et je me moque de les avoir flattés et d'avoir rampé devant eux ! La question est tout autre ! Tout autre !...

Soudain, il s'arrêta ; une question absolument inattendue et fort simple le déroutait brusquement. Il était péniblement étonné :

« Si vraiment tout ce dessein a été exécuté consciemment et non pas stupidement, si tu avais véritablement un but bien déterminé et bien ferme, alors comment se fait-il que, jusqu'ici, tu n'aies même pas pensé à regarder dans la bourse et que tu ne saches même pas ce qui t'est échu et pourquoi tu as accepté toutes ces souffrances, pourquoi tu t'es résolu à cette action si vile, si répugnante et si basse. Et tu voulais même la jeter à l'eau, cette bourse, ainsi que les objets, ces objets que tu n'as pas regardés non plus... Qu'en dis-tu ? »

Oui, c'était ainsi, c'était bien ainsi. Ces réflexions, il les avait déjà formulées auparavant, ce n'était nullement une question nouvelle pour lui ; et quand, la nuit, il avait décidé de jeter le tout à l'eau, cela se fit sans aucune objection ou hésitation, comme si cela devait être ainsi, comme si une autre solution était impossible... Oui, il savait tout cela, il se le rappelait et peut-être même était-ce déjà décidé hier, au moment où il tirait les écrins du coffret... Mais, oui, c'était ainsi !...

« Tout cela arrive parce que je suis très abattu », décida-t-il enfin gravement. « Je me suis martyrisé et déchiré jusqu'a ce

que je ne puisse plus me rendre compte de ce que je fais... Et hier, depuis deux jours, je me suis supplicié tout le temps... Lorsque je serai guéri, alors... ce sera fini... Et si la guérison n'arrivait pas ? Mon Dieu, comme tout cela m'ennuie !... » Il marchait sans s'arrêter. Il avait une forte envie de se distraire de ses pensées d'une façon ou d'une autre, mais il ne savait que faire ni quoi entreprendre. Une impression inconnue, irrésistible, l'envahit peu à peu : un dégoût infini, physique, pour ainsi dire, pour tout ce qui l'entourait, pour tous ceux qu'il rencontrait, un dégoût buté, méchant, haineux. Tous les passants lui répugnaient et il éprouvait même une aversion pour leur aspect, leur démarche et leurs gestes. Il aurait voulu cracher au visage de quelqu'un ; il aurait probablement mordu quiconque lui aurait adressé la parole...

Il s'arrêta subitement en débouchant sur les quais de la petite Neva dans l'île Vassili, près du pont. « C'est ici qu'il habite, dans cette maison », se dit-il. « Comment ? Me voici de nouveau chez Rasoumikhine ! De nouveau la même histoire ?... C'est vraiment bizarre : suis-je venu intentionnellement ou par hasard ? C'est égal ; j'avais dit... il y a deux jours... que je viendrais ici le lendemain de *cela*, et bien, j'y suis ! Comme s'il m'était défendu d'y venir... »

Il monta chez Rasoumikhine, au quatrième. Son camarade était chez lui, dans son réduit, occupé à écrire : il ouvrit lui-même. Voilà plus de quatre mois qu'ils ne s'étaient vus. Rasoumikhine portait une robe de chambre en lambeaux et des pantoufles à ses pieds nus ; il n'était ni peigné, ni rasé, ni lavé. Son visage exprima un vif étonnement.

– Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il, examinant son camarade de haut en bas.

Ensuite il se tut et sifflota.

– Cela va-t-il vraiment si mal ? Mais, mon vieux, tu m'as battu, ajouta-t-il en regardant les guenilles de Raskolnikov. Assieds-toi donc, tu sembles être fatigué.

Et après que Rodia se fut affalé sur un divan turc encore plus lamentable que le sien, Rasoumikhine discerna soudain que son hôte était malade.

– Mais tu es vraiment malade !

Il voulut tâter le pouls de Raskolnikov, mais celui-ci lui arracha son poignet.

– Laisse, dit-il. Je suis venu... voilà quoi : je n'ai pas de leçons... j'aurais bien voulu... après tout, je n'ai d'ailleurs aucun besoin de leçons...

Je vois ce que c'est : tu délires ! remarqua Rasoumikhine, qui l'observait attentivement.

– Non, je ne délire pas...

Raskolnikov se leva du divan. En montant chez Rasoumikhine, il n'avait pas pensé qu'il se trouverait nécessairement face à face avec lui. Maintenant, il s'apercevait soudain qu'il était moins disposé que jamais à rencontrer qui que ce fût au monde. Sa bile lui remonta à la gorge. Il manqua d'étouffer de colère contre lui-même dès qu'il eut passé le seuil de Rasoumikhine.

– Adieu, dit-il soudain, et il fit un mouvement vers la porte.

– Attends, toi, drôle de corps !

– Inutile !... répéta Raskolnikov, dégageant de nouveau sa main que Rasoumikhine avait ressaisie.

– Mais pourquoi diable es-tu venu, alors ! Tu dérailles, ou quoi ? Mais c'est... c'est presque blessant. Je ne te laisserai pas aller ainsi.

– Écoute alors : je suis venu te trouver parce que, à part toi, je ne connais personne qui m'aiderait... à commencer... car tu es bon, c'est-à-dire intelligent, plus qu'eux tous, et tu as un jugement qui est sûr... Et maintenant, je vois qu'il ne me faut rien, tu entends, rien du tout... ni services ni compassion de personne... Moi-même je suis seul... C'en est assez ! Laissez-moi en paix !

– Mais attends une minute, toi, fumiste ! Tu es tout à fait toqué ! Pense de moi ce que tu voudras ! Tu vois, je n'ai pas non plus de leçons et je m'en fiche, mais j'ai le libraire Kherouvimov, au marché à la brocante, qui est véritablement une leçon vivante, dans son genre. Je ne voudrais pas l'échanger actuellement, contre cinq leçons chez des commerçants. Il te sort de ces éditions et de ces petites brochures de sciences naturelles... et ça se vend comme des petits pains ! Le titre seul vaut de l'or ! Tu as toujours affirmé que j'étais bête ; mon vieux, il y a plus bête que moi, je te le jure ! Il s'est lancé dans le mouvement, il n'y pige rien, et moi, naturellement, je l'encourage. J'ai ici un peu plus de deux feuilles de texte allemand – d'après moi, c'est de la pure essence de charlatanisme : en un mot, on examine si, oui ou non, la femme est un être humain. Et, bien entendu, on démontre pompeusement qu'elle l'est. Kherouvimov déclare que cela fait partie du problème féminin ; et moi, je traduis : on va diluer, ces deux feuilles et demie jusqu'à en avoir six, on va ajouter une préface grandiloquente d'une demi-page, et nous lancerons cela à un demi-rouble pièce. Et ça ira ! Il me paie six roubles par feuille pour la traduction, donc, pour le tout, j'aurai une quinzaine de roubles, sur lesquels j'en ai déjà reçu six en acompte. Quand ce sera fini, nous aurons à traduire quelque

chose sur les baleines, et puis on a repéré, dans les « Confessions »[11], je ne sais quels interminables commérages que l'on va aussi traduire ; quelqu'un a dit à Kherouvimov que Rousseau était un Raditchev dans son genre. Moi, évidemment, je ne contredis pas, je m'en fiche ! Eh bien, veux-tu traduire la deuxième feuille de *La femme est-elle un être humain ?* Si oui, voici le texte, des plumes et du papier – c'est le libraire qui paie tout, – et puis prends trois roubles. Comme j'ai reçu un acompte pour toute la traduction, la première et la deuxième feuille, il te revient donc trois roubles là-dessus. Et quand tu auras fini, tu recevras encore trois autres roubles. Surtout, je te prie de ne pas considérer ceci comme un service que je te rends. Au contraire, dès que tu es entré, j'ai vu en quoi tu pouvais m'être utile. Premièrement, je ne suis pas calé en orthographe, et parfois mes connaissances en allemand laissent trop à désirer. Alors j'y mets plus de mon cru que je ne traduis, et je me console à la pensée que cela fait peut-être mieux. Mais, après tout, qui sait ? Peut-être est-ce pire, au contraire... Alors, le prends-tu ?

Raskolnikov prit silencieusement le texte allemand, les trois roubles et s'en fut sans mot dire. Rasoumikhine le regarda partir avec étonnement. Mais, arrivé au palier, Raskolnikov pivota brusquement, remonta chez son camarade, déposa sur la table le texte et les trois roubles, et, toujours sans mot dire, s'en alla.

– Mais, mon vieux, tu as la fièvre ! explosa pour finir Rasoumikhine. Pourquoi joues-tu cette comédie ? Tu m'as même trompé, moi... pourquoi es-tu venu, après tout, animal ?

– Je ne veux pas... de traductions..., murmura enfin Raskolnikov, déjà engagé dans l'escalier.

---

[11] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Mais que diable te faut-il, alors ? cria Rasoumikhine du haut de l'escalier.

L'autre continuait à descendre sans dire un mot.

– Eh là ! Où habites-tu ?

Nulle réponse.

– Que le diable t'emp-p-porte alors ?...

Mais Raskolnikov était déjà dans la rue. Il reprit entièrement ses sens sur le pont Nicolaï, à la suite d'un incident fort désagréable : le cocher d'une calèche lui appliqua un vigoureux coup de fouet sur le dos parce que, malgré ses avertissements, Raskolnikov ne se gara pas suffisamment vite et manqua ainsi d'être écrasé. Ce coup de fouet le mit en rage, au point qu'il bondit vers le garde-fou (Dieu sait pourquoi il marchait au milieu de la chaussée !) et se mit à grincer et à claquer haineusement des dents. Autour de lui, des gens s'esclaffaient :

– C'est gagné !

– Un filou, probablement.

– Pour sûr, il veut se faire passer pour un ivrogne, il se jette sous les roues et c'est l'autre qui sera responsable.

– C'est là son industrie, Monsieur, c'est là son industrie...

Il était encore debout près du parapet à se frotter le dos, en regardant d'une façon stupide et haineuse la calèche qui s'éloignait, lorsqu'il sentit qu'on lui glissait de l'argent dans la main. Il se retourna et vit une bourgeoise âgée en fichu, chaussée de souliers de peau de chèvre ; près d'elle se tenait une

jeune fille, coiffée d'un petit chapeau et tenant une ombrelle verte, sa fille probablement. « Accepte, petit père, au nom du Christ. » Il prit l'argent et elles passèrent outre. C'était une pièce de vingt kopecks. Ses vêtements et son aspect misérable avaient sans doute apitoyé les deux femmes qui l'avaient pris pour un mendiant, pour un véritable ramasseur de petits sous en rue ; et il était probablement redevable de cette aumône si généreuse au coup de fouet qui l'avait frappé.

Il crispa sa main sur la pièce, fit une dizaine de pas dans la direction du fleuve, et s'arrêta face au palais. Il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel et l'eau était presque bleue, ce qui arrive rarement à la Neva. La coupole de la cathédrale (c'était le meilleur endroit pour la voir, ici, à une vingtaine de pas de la chapelle), jetait mille feux et l'air limpide laissait apercevoir les moindres détails des ornements. La douleur s'était dissipée et Raskolnikov oubliait le coup de fouet ; une pensée inquiète et obscure l'occupait exclusivement. Il regardait au loin, fixement.

Cet endroit lui était particulièrement bien connu. Lorsqu'il se rendait à l'université, et plus souvent encore lorsqu'il en revenait, il avait l'habitude – cela lui était bien arrivé cent fois – de s'arrêter ici et de regarder fixement ce panorama vraiment magnifique, et, chaque fois, il s'étonnait de l'impression imprécise et mystérieuse qu'il ressentait. De ce splendide paysage semblaient émaner d'incompréhensibles et glaciales effluves et il lui semblait que ce somptueux tableau était animé d'un esprit insensible à la vie. Il s'étonnait chaque fois de cette sombre et mystérieuse impression, et, se sentant incapable de l'expliquer, il remettait la solution de ce problème à plus tard. Maintenant, le souvenir de ses perplexités méditatives lui revint soudain et il lui sembla que cela n'était pas dû au hasard.

Rien que le fait de s'être arrêté à la même place qu'auparavant lui sembla étrange ; comme s'il avait cru pouvoir encore penser comme précédemment et s'intéresser aux mêmes

problèmes et aux mêmes tableaux qui l'intéressaient si peu de temps auparavant ! Il fut près d'en rire, mais, en même temps, sa poitrine se serra douloureusement. Il voyait devant lui, à peine perceptibles, comme dans un abîme, tout son passé, les pensées, les problèmes, les impressions d'autrefois, ainsi que ce panorama, et lui-même... Il lui semblait s'élever dans l'air et voir tout s'effacer de sa vue... Un mouvement involontaire lui rappela la présence de la pièce de monnaie dans sa main. Il desserra le poing, regarda attentivement la pièce et la jeta à toute volée dans l'eau. Après cela, faisant demi-tour, il s'en fut chez lui. Il lui sembla qu'il venait de couper, comme avec des ciseaux, le lien qui le reliait aux autres.

Il arriva chez lui vers le soir ; il avait donc marché pendant six heures. Comment il était rentré, par quels chemins il ne s'en souvenait pas. Tremblant comme un cheval fourbu, il se déshabilla, se coucha sur le divan, tira son manteau sur lui et sombra dans l'inconscience...

La nuit tombée, d'horribles cris le réveillèrent. Mais quels cris, mon Dieu ! Il n'avait jamais entendu de tels hurlements aussi inhumains, de tels grincements, de tels sanglots, de tels coups, de tels jurons, il n'aurait pu imaginer une telle bestialité, un tel délire. Il se redressa horrifié, et s'assit sur le lit ; sa souffrance lui coupait le souffle par instants. Mais les coups, les hurlements et les jurons montaient toujours en intensité. Et voilà qu'à sa profonde stupéfaction, il reconnut la voix de sa logeuse. Elle glapissait, elle hurlait, elle se lamentait, avec des mots rapides, hâtifs, indistincts, incompréhensibles, elle suppliait qu'on cessât de la battre ; car on la battait sans pitié dans l'escalier. La voix de celui qui la frappait était devenue si horrible à force de rage ; qu'elle n'était plus qu'un râle, et les mots qui sortaient encore de son gosier s'étranglaient, rapides et pressés. Soudain Raskolnikov se mit à trembler comme une feuille : il avait reconnu la voix de celui qui criait ainsi : c'était celle d'Ilia Pètrovitch : c'était lui qui battait la logeuse ! Il lui

donnait des coups de pied, cognait sa tête contre les marches – on l'entendait distinctement aux bruits, aux cris, aux chocs ! Qu'est-ce donc ? Le monde a-t-il chaviré ? On entend, à tous les étages, dans tout l'escalier, s'amasser la foule ; on entend des voix, des exclamations ; les gens montent, bruyants, claquent des portes, accourent. « Mais pour quelle raison, pourquoi ? et comment est-ce possible ! », se dit-il, pensant avoir perdu la tête. Mais non, ce n'est pas possible, il entend trop distinctement !... mais alors, on va venir chez lui aussi, tout de suite, si c'est ainsi « car... c'est sans doute pour la même chose... pour cette chose d'hier... mon Dieu ! ». Il veut s'enfermer au crochet, mais il est incapable de lever le bras... et puis, c'est inutile ! La terreur s'applique comme une calotte de glace sur son âme, le terrasse, l'achève... Mais voici que le vacarme, qui dure depuis dix bonnes minutes, commence à se calmer. La logeuse gémit et soupire ; Ilia Pètrovitch menace et jure encore... Puis, le voilà qui s'apaise aussi ; bientôt on ne l'entend plus ; « serait-il parti ? mon Dieu ! oui, voici la logeuse qui s'en va aussi, toute gémissante et éplorée encore..., voici sa porte qui claque..., voici la foule qui se disperse et rentre dans les appartements ; les gens poussent des exclamations, ils discutent, ils s'interpellent, et leurs voix tantôt se haussent jusqu'au cri, tantôt s'abaissent jusqu'au murmure. Sans doute étaient-ils nombreux ; tout l'immeuble, peut-être. Mais mon Dieu ! est-ce possible ! Et pourquoi est-il venu ici ? ».

Raskolnikov s'affaissa, épuisé, sur le divan mais ne put plus retrouver le sommeil ; il resta ainsi une demi-heure, possédé d'une souffrance et d'une terreur plus violentes que toutes celles qu'il avait éprouvées jusqu'ici. Tout à coup, la lumière inonda sa chambre : Nastassia y entra, portant une bougie et une assiette de soupe. L'ayant regardé attentivement et voyant qu'il ne dormait pas, elle place la bougie sur la table ainsi que ce qu'elle avait apporté : l'assiette, la cuillère, le pain et le sel.

– Tu n'as pas mangé depuis hier, sans doute. Tu as vadrouillé toute la journée, évidemment, malgré ta fièvre.

– Nastassia, dis-moi, pourquoi a-t-on battu la logeuse ?

Elle le regarda curieusement.

– Qui a battu la logeuse ?

– Maintenant, il y a une demi-heure, Ilia Pètrovitch, l'adjoint du Surveillant, sur l'escalier… Pourquoi l'a-t-il battue ? et… pourquoi est-il venu ?

Nastassia l'examina longtemps, silencieuse et les sourcils froncés. Cet examen devint vite désagréable à Raskolnikov et finit même par l'effrayer.

– Nastassia, pourquoi ne dis-tu rien ? demanda-t-il enfin timidement et d'une voix faible.

– C'est le sang, répondit-elle enfin, doucement, comme se parlant à elle-même.

– Le sang !… quel sang ?… murmura-t-il, devenant livide, et se reculant vers le mur.

Nastassia continuait à le regarder silencieusement.

– Personne n'a battu la logeuse, prononça-t-elle d'une voix sévère et décidée.

Il la regarda, osant à peine respirer.

– Je l'ai bien entendu… j'étais éveillé… j'étais assis, murmura-t-il encore plus timidement. J'ai écouté longtemps.

L'adjoint du Surveillant est venu. Tout le monde accourut sur l'escalier, de tous les appartements...

– Il ne s'est rien passé. C'est le sang qui crie en toi. C'est quand il ne peut plus s'échapper et qu'il tourne dans le foie, c'est alors qu'on délire... Tu manges, ou quoi ?

Il ne répondit pas. Nastassia restait debout à son chevet, le regardant fixement, et ne s'en allait pas.

– Je voudrais boire... Nastassiouchka[12].

Elle partit et, quelques instants après, revint avec de l'eau dans un pot en faïence ; mais il ne se rappela plus ce qui suivit. Il se souvint seulement qu'il avait bu une gorgée d'eau froide et qu'il en avait renversé sur sa poitrine. Ensuite, vint l'inconscience.

---

[12] Diminutif particulièrement caressant de Nastassia (N. D. T.)

III

Sa conscience ne fut néanmoins pas totalement absente tout le long de sa maladie : c'était un état fiévreux, accompagné de demi-lucidité. Par après, il put se rappeler plusieurs détails de ce qui se passa à cette époque. Il lui semblait parfois voir beaucoup de monde se rassembler autour de lui, et vouloir l'emporter en se disputant vivement à son sujet. Parfois, il se trouvait seul dans la chambre ; tout le monde était parti, car on le craignait ; de temps en temps seulement, on entrouvrait la porte pour le regarder et le menacer. On se concertait à son sujet et on riait en le taquinant. Il se souvint d'avoir vu souvent Nastassia à son chevet ; il distingua encore un homme qu'il croyait connaître sans pouvoir se rappeler son nom, ce qui le rendait très anxieux et même le faisait pleurer. À certains moments, il lui semblait être alité depuis un mois, et parfois il lui semblait que c'était la même journée qui s'écoulait encore. Mais *cela*, *cela* s'était complètement effacé de sa mémoire ; en revanche il se répétait à chaque instant qu'il avait oublié quelque chose d'important qu'il n'aurait pas dû oublier et il s'en tourmentait, essayant de se rappeler de quoi il s'agissait ; il gémissait ; la rage s'emparait de lui, ou, parfois, une terreur horrible et insupportable. Alors il voulait se lever, fuir ; mais toujours quelqu'un l'en empêchait de force et il retombait dans un état d'impuissance et d'inconscience. Enfin, il reprit toute sa connaissance.

Cela se passa un matin, à dix heures. Par temps clair, vers cette heure-là, le soleil dessinait toujours une bande de lumière sur le mur droit de sa chambre et illuminait le coin près de la porte. À ce moment, près de son lit, se trouvaient Nastassia et

un homme totalement inconnu, qui le regardait avec beaucoup de curiosité. C'était un jeune gaillard vêtu d'un caftan et portant barbiche ; à première vue, il semblait être un encaisseur. La porte était entrouverte et la logeuse regardait par l'entrebâillement. Raskolnikov se dressa sur son lit.

– Qui est-ce, Nastassia ? demanda-t-il en indiquant le gaillard.

– Le voilà qui revient à lui ! dit-elle.

– Il revient à lui, répéta l'encaisseur.

Voyant qu'il avait reprit conscience, la logeuse s'en fut immédiatement, et referma la porte. Elle avait toujours été timide et supportait mal les conversations et les explications. Âgée d'environ quarante ans, elle était grosse et grasse, noire de cheveux, les yeux foncés, affable à force de graisse et de paresse, et, en somme, fort avenante. Elle était pudique plus qu'il ne fallait.

– Qui… êtes-vous ? continua à questionner Raskolnikov en s'adressant à l'encaisseur. Mais, à cet instant, la porte s'ouvrit complètement, et Rasoumikhine entra, se courbant un peu à cause de sa haute stature.

– En voilà une cabine de vaisseau ! s'écria-t-il. Je m'y cogne toujours le front. Et ça s'appelle un appartement ! Te voilà revenu à toi ? Pachenka vient de me le dire.

– Il vient de revenir à lui, dit Nastassia.

– Il vient de revenir à lui, appuya de nouveau l'encaisseur en souriant.

– Et vous ? Ayez l'obligeance de me dire qui vous êtes ? lui demanda tout à coup Rasoumikhine. Moi, je suis Vrasoumikhine – non pas Rasoumikhine, comme tout le monde m'appelle, mais Vrasoumikhine – étudiant, de famille noble, et celui-ci est mon ami. Et vous, qui êtes-vous ?

– Moi, je suis encaisseur dans le bureau du marchand Chepolaïev, et je viens ici pour son compte.

– Veuillez prendre une chaise. (Rasoumikhine s'assit lui-même sur une chaise, de l'autre côté de la petite table). Ça, mon vieux, tu as bien fait de reprendre connaissance, continua-t-il en s'adressant à Raskolnikov. Voilà quatre jours que tu ne manges ni bois. Il est vrai, tu as bien avalé quelques cuillerées de thé. Par deux fois, j'ai fait venir Zossimov. Te souviens-tu de lui ? Il t'a ausculté consciencieusement et il a déclaré que, tout ça, ce sont des bêtises, que tu as eu un choc nerveux ou quelque chose de semblable. Une histoire purement nerveuse, et puis la nourriture était mauvaise, a-t-il dit ; trop peu de bière et de raifort, d'où la maladie, mais ce n'est rien, cela passera et s'effacera. Brave garçon, ce Zossimov ! Il devient un grand toubib. Alors, je ne veux pas vous retenir, dit-il de nouveau à l'encaisseur, veuillez exposer votre affaire. Remarque, Rodia, que c'est la deuxième fois déjà que l'on vient de son bureau ; seulement, c'est un autre qui est venu la fois passée, et avec celui-là, nous nous sommes déjà expliqués. Qui était celui qui est venu avant vous ?

– Il faut croire que c'était il y a trois jours, oui, c'est juste. C'était Alexeï Sémoenovitch. Il fait aussi partie de notre bureau.

– Il est plus malin que vous, dirait-on. Qu'en pensez-vous ?

– Oui, il est comme qui dirait plus posé.

– Très louable, votre modestie. Continuez.

– Voilà. À la prière de votre maman, un transfert d'argent a été opéré par l'intermédiaire de notre bureau – commença l'encaisseur, s'adressant directement à Raskolnikov – par l'intermédiaire d'Aphanassi Ivanovitch Vakhrouchine, dont vous avez entendu parler souvent. Au cas où vous seriez entièrement lucide, j'ai ordre de vous remettre trente-cinq roubles en mains propres. Car Sèmoène Sémoenovitch a reçu des ordres à ce sujet d'Aphanassi Ivanovitch, selon le désir de votre maman. Comprenez-vous ?

– Oui... je me rappelle... Vakhrouchine... murmura Raskolnikov pensivement.

– Avez-vous entendu : il se souvient du marchand Vakhrouchine ! s'écria Rasoumikhine. Comment ne serait-il pas conscient ? Entre autres, je remarque maintenant que vous êtes aussi un homme sensé. Eh oui ! Il est agréable d'écouter un discours intelligent.

– C'est bien lui, Vakhrouchine, Aphanassi Ivanovitch, qui, lorsque votre maman l'en a prié, vous a déjà envoyé de l'argent de cette manière, et il n'a pas refusé non plus cette fois, Sèmoène Sémoenovitch a été avisé ces jours-ci, comme il se devait, qu'il avait à vous transmettre trente-cinq roubles, en attendant mieux.

– Cet en attendant mieux » est décidément mieux que tout. Cette histoire avec « votre maman » n'est pas mal non plus. Et alors, d'après vous, est-il pleinement conscient ou non ? Qu'en pensez-vous ?

– D'après moi, il l'est. Seulement, il faudrait qu'il me donne un reçu.

– Il le griffonnera ! Qu'avez-vous là, un registre ?

– Oui. Voici.

– Donnez. Allons, Rodia, soulève-toi. Je te soutiendrai. Fiche-lui du Raskolnikov, prends la plume, mon vieux, car, à ce coup-ci, il nous faut plus d'argent que de mélasse.

– Je ne veux pas.

– Qu'est-ce que tu ne veux pas ?

– Je ne veux pas signer.

– Mais, animal, il faut un reçu !

– Je ne veux pas... d'argent...

– C'est de l'argent dont tu ne veux pas ! Ça, mon vieux, tu radotes, je m'en porte garant. Ne vous préoccupez pas de cela, je vous prie, ce n'est rien du tout... il déraisonne à nouveau. Ça lui arrive du reste aussi quand il est éveillé... Vous êtes un homme sensé et nous allons guider sa main, ainsi, simplement, et il va signer. Y êtes-vous ?

– Après tout, je préfère revenir une autre fois.

– Non, non ; pourquoi vous déranger ? Vous êtes un homme sensé... Allons, Rodia, ne retarde pas ton visiteur... tu vois, il attend, – et il voulut vraiment se mettre à guider la main de Raskolnikov.

– Laisse, je vais... prononça celui-ci.

Il prit la plume et signa dans le registre. L'encaisseur compta l'argent et s'en fut.

– Bravo ! Et maintenant, veux-tu manger, mon vieux ?

– Oui, répondit Raskolnikov.

– Avez-vous de la soupe ?

– De la soupe d'hier, répondit Nastassia qui était restée là tout le temps.

– De la soupe aux pommes de terre, ou à la semoule de riz ?

– Aux pommes de terre et à la semoule, – Je m'en doutais. Apporte la soupe, et du thé aussi.

– Bon.

Raskolnikov regardait tout avec ahurissement et avec une terreur obtuse et insensée. Il avait décidé de se taire et d'attendre ce qui allait suivre. « Je sens que je ne délire pas », pensait-il. « Je crois bien que c'est la réalité... »

Quelques instants plus tard, Nastassia apporta la soupe et déclara que le thé serait prêt de suite. Deux assiettes, deux cuillères et tout le service : sel poivre, moutarde pour le bouilli, etc... apparurent sur la table, ce qui n'était plus arrivé depuis longtemps déjà. La nappe était propre.

– Il ne serait pas mauvais, Nastassiouchka, que Praskovia[13] Pavlovna nous expédie deux bonnes petites bouteilles de bière. Nous en boirions bien.

---

[13] Pachenka est un diminutif de Pacha, qui est un diminutif de Praskovia. (N. D. T.)

– Tu es dégourdi, toi ! murmura Nastassia, et elle s'en alla exécuter l'ordre.

Raskolnikov continuait à tout regarder d'un regard sauvage et tendu. Dans l'entre-temps, Rasoumikhine s'était assis sur le divan ; il saisit la tête de son camarade de la main gauche, avec une maladresse d'ours, bien que Raskolnikov eût pu se soulever par ses propres forces, puisa une cuillerée de soupe, souffla dessus à plusieurs reprises, afin qu'il ne s'y brûlât pas. Mais la soupe n'était pas bien chaude. Avec avidité, Raskolnikov avala une cuillerée, puis une autre, puis une troisième. Ici, Rasoumikhine s'arrêta soudain et déclara que, pour la suite, il faudrait prendre conseil de Zossimov.

À ce moment, Nastassia entra, portant deux bouteilles de bière.

– Veux-tu du thé ?

– Oui.

– Du thé, en vitesse, Nastassia ; pour le thé, je crois qu'on peut se passer de la Faculté. Et voici la bière !

Il s'assit sur la chaise, tira à lui la soupe et la bière et se mit à manger avec un tel appétit qu'on aurait cru qu'il n'avait plus rien avalé depuis trois jours.

– Mon cher Rodia, voilà plusieurs jours que je dîne ainsi chez vous, articula-t-il pour autant que le lui permettait sa bouche bourrée de viande. Et c'est Pachenka, ta chère logeuse, qui m'honore de cette façon. Moi, évidemment, je n'insiste pas... je ne proteste pas non plus. Et voici Nastassia avec le thé. Elle est bien preste ! Nastenka[14], veux-tu de la bière ?

---

[14] Un des diminutifs de Nastassia. (N. D. T.)

– Tais-toi, brigand !

– Et du thé ?

– Du thé ? je veux bien.

– Verse-le. Attends, je vais t'en verser moi-même. Assieds-toi.

Il s'affaira, versa une tasse, puis une autre, abandonna le déjeuner et s'assit à nouveau sur le divan. Il entoura, comme tout à l'heure, la tête du malade de son bras gauche, le souleva et lui donna du thé par petites cuillerées, tout en soufflant avec une application spéciale sur la cuillère, comme si la chose la plus importante pour la guérison du malade consistait dans cette façon de procéder. Raskolnikov ne protestait pas, quoiqu'il se sentît la force de se soulever et de s'asseoir sur le divan sans aide étrangère, et non seulement de tenir la cuillère ou la tasse, mais même, peut-être, de marcher. Mais une sorte de ruse insolite, animale même, lui suggéra de cacher provisoirement ses forces, de se tenir coi, et s'il le fallait, de jouer celui qui ne comprend pas encore très bien, ce qui lui permettrait de tendre l'oreille et d'apprendre tout ce qui se passait. En fin de compte, il ne put maîtriser son dégoût : après une dizaine de cuillerées de thé, il libéra sa tête du bras qui la soutenait, repoussa la cuillère d'un mouvement d'enfant capricieux, et se laissa tomber sur les coussins. Sous sa tête, en effet, il y avait maintenant de vrais coussins, des coussins de duvet avec des taies propres ; il n'avait pas manqué de le remarquer.

– Il faudrait que Pachenka nous fasse parvenir aujourd'hui-même de la confiture de framboises pour lui faire une tisane, dit Rasoumikhine, se réinstallant à table et se remettant à manger et à boire.

– Où veux-tu qu'elle prenne de la framboise ? demanda Nastassia qui tenait sa soucoupe de ses cinq doigts écartés, et qui « filtrait » son thé à travers le sucre qu'elle tenait en bouche.

– Dans une boutique. Tu vois, Rodia, pendant ta maladie, il s'est passé ici pas mal de choses. Lorsque tu t'es enfui de chez moi comme un filou, sans me dire ton adresse, une telle rage m'a saisi que j'ai décidé de te retrouver et de te demander raison. J'ai commencé le jour même. J'ai couru, interrogé, questionné ! Cette adresse-ci, je l'avais oubliée ; du reste, je ne pouvais m'en souvenir pour la simple raison que je ne l'ai jamais connue. Mais je me rappelais que ton logement précédent était près des Piat Ouglov, dans l'immeuble Kharlamov. Ce que je l'ai cherché, cet immeuble Kharlamov ! Finalement, ce n'était pas l'immeuble Kharlamov, mais Buch – comme les consonances sont trompeuses parfois ! – Alors, je me suis fâché. Je me suis même lâché à tel point que, le lendemain, à tout hasard, je suis allé au Bureau des adresses, et, imagines-toi, on t'y a retrouvé en un clin d'œil. Tu y es renseigné.

– Moi, renseigné !

– Comment donc ! Mais le général Kobelev, celui-là, on n'a pu le trouver, du moins pendant que j'étais là. Trêve de discours. Dès que je suis arrivé ici, je me suis mis au courant de toutes tes affaires, de toutes, mon vieux, je sais tout ; Nastassia peut en témoigner : j'ai fait la connaissance de Nikodim Fomitch et d'Ilia Pètrovitch, du portier et de M. Zamètov, d'Alexandre Grigorievitch, secrétaire du bureau local, et, enfin de Pachenka – ça, c'était le comble.

– Tu l'as amadouée, bredouilla Nastassia avec un sourire fripon.

– Et vous-même pourriez venir par-dessus le marché, Nastassia Nikiforovna.

– Oh, toi, bandit ! s'écria Nastassia et elle pouffa de rire. Et je suis Pètrovna et pas Nikiforovna, ajouta-t-elle soudain, quand elle eut cessé de rire.

– J'en tiendrai compte. Alors, mon vieux, sans discours inutiles, j'ai voulu tout d'abord employer des remèdes radicaux pour extirper d'un coup tous les préjugés qui règnent ici ; mais Pachenka a eu raison de moi. Moi, mon vieux, je ne m'étais nullement attendu à ce qu'elle soit si... avenante... hein ? Qu'en dis-tu ?

Raskolnikov se taisait quoiqu'il n'eût pas détourné un instant le regard inquiet qu'il fixait sur son ami.

– Même très avenante, continua Rasoumikhine, qui ne fut nullement déconcerté par le silence de son ami et comme approuvant une réponse reçue. Elle est même très bien, sur tous les chapitres.

– Ah, l'animal ! s'exclama Nastassia, que cette conversation plongeait dans une inexprimable béatitude.

– C'est bête, mon vieux, que, dès le début, tu n'aies pas su prendre le taureau par les cornes. C'est tout autrement qu'il fallait agir avec elle. Car, pour ainsi dire, c'est un caractère tout à fait inattendu ! Bon, nous en reparlerons par après, du caractère... Mais comment, entre autres, en arriver au point qu'elle ne voulut plus t'envoyer à dîner ? Ou bien, par exemple, cette traite ? Mais il faut être fou pour signer des traites ! Ou bien, par exemple, ce mariage projeté, du temps où la fille Natalia Iegorovna était vivante... Je sais tout ! Après tout, je vois que je touche la corde sensible et que je suis un âne, pardonne-moi. Mais à propos de bêtise, qu'en penses-tu ? Praskovia Pavlovna, mon vieux, n'est pas du tout aussi bête qu'on peut le supposer au premier abord.

– Non… murmura Raskolnikov, les yeux détournés, mais comprenant qu'il était avantageux de continuer l'entretien.

– N'est-ce pas ! s'écria Rasoumikhine, visiblement satisfait de ce qu'on lui eût répondu. Mais pas maligne non plus, hein ? Un caractère absolument, absolument inattendu ! Moi, mon vieux, je m'y perds en partie, je te l'avoue… Elle a quarante ans passés, elle dit qu'elle en a trente-six et d'ailleurs son aspect lui donne ce droit. Et puis, je te le jure, je la juge plutôt intellectuellement, suivant la seule métaphysique ; mon vieux, il est arrivé là une telle complication que ça en vaut bien l'algèbre ! Je n'y puis rien comprendre ! Enfin, laissons ces bêtises ; le fait est que, voyant que tu n'étais plus étudiant, que tu n'avais plus ni leçons ni costume, et que, après la mort de la demoiselle, elle n'avait plus à te traiter sur un pied familial, elle a eu peur. Et comme toi, de ton côté, tu t'es terré dans ton coin, sans maintenir les relations passées, la pensée lui est venue de te faire déguerpir. Elle avait cette intention depuis longtemps, mais elle ne put s'y résoudre à cause de la traite. En outre, tu affirmais toi-même que ta mère payerait…

– C'est ma bassesse qui m'a fait dire cela… ma mère en est au point de demander elle-même l'aumône… je mentais, pour pouvoir rester ici et… manger, prononça Raskolnikov à voix haute et distincte.

– Mais oui, c'est très raisonnable. Le hic, c'est qu'ici survint M. Tchébarov, conseiller de cour et homme d'affaires. Pachenka, sans lui, n'aurait rien entrepris, elle a trop de pudeur pour cela ; tandis que l'homme d'affaires n'a pas de pudeur, et, d'emblée, il a posé une question : y a-t-il de l'espoir de faire payer la traite ? Réponse : oui, car il y a là une mère qui, avec ses cent vingt-cinq roubles de pension, va tirer Rodienka[15] de ce

[15] Diminutif de Rodia. (N. D. T.)

mauvais pas, même s'il fallait se priver de manger ; et il y a aussi une sœur qui accepterait la servitude pour sauver son petit frère. Alors, il s'est basé sur cela… Qu'as-tu à remuer ? J'ai découvert tous tes secrets, mon vieux, ce n'est pas inutilement que tu faisais des confidences à Pachenka lorsque tu avais encore des relations familiales avec elle ; je te le dis, parce que je t'aime bien… Et c'est ainsi : l'homme honnête et sensible fait des confidences, tandis que l'homme d'affaires écoute, et puis l'homme d'affaires en tire avantage. Alors, elle a cédé cette traite à Tchébarov, et celui-ci, sans se gêner, en a exigé formellement le paiement. Lorsque j'ai eu connaissance de cela, j'ai eu bien envie, par acquit de conscience, de lui jouer un tour de ma façon, mais l'entente se fit entre Pachenka et moi, et j'ai décidé d'étouffer cette affaire dans l'œuf en me portant garant que tu paierais. Je me suis porté garant pour toi, mon vieux, tu entends ? On appela Tchébarov : dix roubles pour lui fermer le museau et la traite en retour. La voici, j'ai l'honneur de vous la présenter : – vous êtes débiteur sur parole, actuellement ; prenez-la, elle est déchirée un peu, comme il se doit.

Rasoumikhine déposa la traite sur la table ; Raskolnikov la regarda, et, sans prononcer un mot, se retourna vers le mur. Rasoumikhine lui-même en fut offensé.

– Je vois, mon vieux, dit-il, une demi-minute plus tard, que j'ai de nouveau fait l'imbécile. J'avais espéré de te divertir, t'amuser par mon bavardage, mais je n'ai réussi qu'à faire mousser ta bile.

– Est-ce toi que je ne reconnaissais pas dans mon délire ? demanda Raskolnikov après s'être tu une minute et sans faire un mouvement.

– Oui, c'est moi. Et même tu entrais en rage à ce propos, surtout lorsque j'ai amené Zamètov.

– Zamètov ?… le secrétaire ?… Pourquoi ?

Raskolnikov s'était retourné brusquement et fixait Rasoumikhine.

– Mais qu'as-tu donc ?… Pourquoi t'émouvoir ainsi ? Il a voulu faire ta connaissance lui-même, car nous avons beaucoup parlé de toi… de qui, sinon, aurais-je appris tant de choses à ton sujet ? C'est un brave garçon, mon vieux, un garçon étonnant dans son genre, évidemment. À présent, nous sommes devenus amis, nous nous voyons presque tous les jours. J'habite maintenant dans le quartier. Tu ne le sais pas encore ? Je viens de m'installer. J'ai été deux fois chez Lavisa avec lui. Tu te souviens de Lavisa ? Lavisa Ivanovna ?

– Ai-je raconté quelque chose pendant mon délire ?

– Comment donc ! Tu ne t'appartenais plus !

– Qu'ai-je raconté ?

– Ça ! Qu'as-tu raconté ? C'est connu : ce qu'on raconte quand on a le délire… Maintenant, mon vieux, à l'ouvrage, sans perdre de temps.

Il se leva et saisit sa casquette.

– Qu'ai-je raconté ?

– Il y tient ! Craindrais-tu avoir révélé un secret ? N'aie pas peur, rien n'a été dit au sujet de la comtesse. En revanche, il a souvent été question dans tes propos d'un bouledogue, de boucles d'oreilles, de chaînes, de l'île Krestovsky, d'un portier, de Nikodim Fomitch et d'Ilia Pètrovitch, l'adjoint du surveillant. En outre, Monsieur a bien voulu s'intéresser particulièrement à sa propre chaussette, très particulièrement ! Vous n'arrêtiez pas

de geindre : je veux qu'on me donne ma chaussette ! Zamètov lui-même a recherché tes chaussettes dans tous les coins et il t'a présenté ce torchon de ses mains parfumées et chargées de bagues. Alors, seulement, Monsieur s'est calmé et a tenu cette saleté dans ses mains durant vingt-quatre heures : il était impossible de te la retirer. Sans doute, elle doit encore se trouver quelque part sous les couvertures. Tu as aussi demandé les franges d'un pantalon, les larmes aux yeux, mon vieux ! Nous avons cherché à savoir quelles franges. Mais nous n'avons pu débrouiller ce que tu voulais… Alors, à l'ouvrage ! Il y a ici trente-cinq roubles ; j'en prends dix et je t'en rendrai compte dans une couple d'heures. Dans l'entre-temps, j'avertirai Zossimov, bien que, depuis longtemps, il aurait dû être ici, car il est onze heures passées. Et vous, Nastenka, venez de temps en temps ici pendant que je serai parti, pour lui donner à boire ou ce dont il a besoin… Je dirai moi-même à Pachenka ce qu'il faut. Au revoir !

– Pachenka ! il l'appelle Pachenka ! Rusée canaille, dit Nastassia après son départ.

Puis elle ouvrit la porte et se mit à écouter ; mais elle ne put résister à la tentation et courut elle-même en bas : c'était trop tentant, écouter ce qu'il pouvait bien raconter à la logeuse. On voyait d'ailleurs bien qu'elle était totalement charmée par Rasoumikhine.

La porte s'était à peine refermée sur elle que le malade rejeta ses couvertures et sauta comme un fou hors du lit. Il avait attendu avec une impatience angoissée, fébrile, qu'ils s'en allassent pour se mettre tout de suite à l'ouvrage. Mais quel était cet ouvrage ? – Il ne parvenait plus à s'en rappeler, « Mon Dieu ! Dites-moi une seule chose : le savent-ils ou non ? Et s'ils étaient au courant et dissimulaient afin de me tromper tant que je suis couché, puis qu'après, ils entrent en me disant que tout est découvert, et qu'ils n'attendaient que… Que dois-je faire à

présent ? Je l'ai oublié, comme par un fait exprès ; je l'ai soudain oublié, il y a une minute, je le savais ! »

Il restait planté au milieu de la chambre et, dans une pénible incertitude, regardait autour de lui. Il approcha de la porte, tendit l'oreille, mais ce n'était pas cela. Soudain, comme s'il s'était rappelé ce qu'il avait à faire, il se précipita vers le coin et commença à l'explorer avec la main : mais ce n'était pas cela non plus. Il alla au poêle, l'ouvrit et fouilla dans les cendres : les franges du pantalon et les morceaux de la poche arrachée étaient comme il les avait jetés : donc personne n'y avait regardé ! Puis, il se souvint de la chaussette dont Rasoumikhine venait de lui parler. Elle était, en effet, sur le divan, sous la couverture, mais elle avait été à ce point frottée et salie depuis lors que, évidemment, Zamètov n'avait pu s'apercevoir de rien.

« Bah ! Zamètov !... Le bureau !... Pourquoi donc me convoque-t-on au bureau ? Où est la notification ? Bah !... j'ai confondu : c'est alors qu'on me demandait ! J'ai aussi examiné la chaussette, alors, et maintenant... maintenant, j'ai été malade. Pour quelle raison Zamètov est-il venu ? Pourquoi Rasoumikhine l'a-t-il amené ? », se murmurait-il, s'asseyant sans forces sur le sofa. « Qu'est-il donc ? Est-ce le délire qui continue, ou est-ce la réalité ? Je crois que c'est la réalité... Ah ! Je me rappelle : fuir ! Fuir tout de suite, il faut absolument, absolument fuir ! Oui..., mais où ? Et où sont mes habits ? Mes souliers ne sont pas là ! Ils les ont enlevés ! Dissimulés ! Je comprends ! Et voici le pardessus, il n'a pas été examiné ! Voici l'argent sur la table, Dieu merci ! Voici la traite... J'emporterai l'argent et je m'en irai, puis je louerai une autre chambre où ils ne me découvriront pas !... Oui, mais le bureau des adresses ? Ils trouveront ! Rasoumikhine trouvera. Mieux vaut s'enfuir tout à fait... au loin... en Amérique et que le diable les emporte ! Il faut prendre la traite aussi... elle pourra servir là-bas. Que dois-je encore emporter ? Ils pensent que je suis souffrant ! Ils ne soupçonnent même pas que je peux marcher, ha ! ha ! ha !

J'ai deviné à leurs yeux qu'ils n'ignorent rien ! Qu'ils me laissent seulement descendre l'escalier ! Et s'ils ont mis un homme là, un policier ? Qu'est-ce ? Ah ! Voilà de la bière qui est restée, une demi-bouteille, fraîche ! »

Il saisit la bouteille, où restait encore un verre de bière, et but d'un trait, avec délectation, comme s'il éteignait un feu intérieur. Mais un instant plus tard, la boisson lui fit tourner la tête et un léger et agréable frémissement lui parcourut l'échine. Il se recoucha et tira sur lui la couverture. Sa pensée, déjà maladive et dispersée, s'embrouilla de plus en plus et bientôt le sommeil, agréable, descendit sur lui. Il posa avec délice sa tête sur l'oreiller, s'enveloppa bien dans la couverture ouatée qui remplaçait maintenant le manteau, soupira doucement et sombra dans un sommeil profond et réparateur.

Il se réveilla, entendit que quelqu'un était entré dans sa chambre, ouvrit les yeux et vit Rasoumikhine qui, sur le pas de la porte, hésitait à entrer. Raskolnikov s'était rapidement soulevé et le regardait comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose.

– Ah, tu ne dors pas ! Me voici. Nastassia, apporte le paquet ! cria Rasoumikhine dans l'escalier. Je vais te rendre mes comptes tout de suite…

– Quelle heure est-il ? demanda Raskolnikov en regardant tout autour de lui avec inquiétude.

– Tu as dormi comme du plomb, mon vieux, c'est le soir, il est déjà six heures. Tu as dormi plus de six heures…

– Mon Dieu ! Comment est-ce possible !…

– Mais quoi ? Tant mieux pour ta santé ! Qu'est-ce qui presse ? As-tu un rendez-vous ? Nous avons tout le temps.

J’attends ton réveil depuis trois heures. Je suis venu voir au moins trois fois, mais tu dormais. J’ai été deux fois chez Zossimov : il n’était pas là. Mais ce n’est rien, il viendra !... Je suis aussi sorti pour mes petites affaires personnelles. Car j’ai déménagé, complètement, avec mon oncle. Car j’ai un oncle, maintenant... Au diable, l’oncle !... À l’ouvrage !... Donne ici le paquet, Nastenka. Nous allons... Et comment vas-tu, mon vieux ?

– Je vais bien, je ne suis pas malade... Rasoumikhine, es-tu ici depuis longtemps ?

– Je te l’ai dit, j’attends depuis trois heures.

– Non, avant ?

– Quoi, avant ?

– Depuis quand viens-tu ici ?

– Mais je t’ai tout raconté tout à l’heure ; tu ne te rappelles pas ?

Raskolnikov devint pensif. Il se souvenait de ce qui s’était passé tout à l’heure comme si c’était un songe, et, ne pouvant s’en souvenir clairement, il regardait interrogativement Rasoumikhine.

– Hum ! dit celui-ci, tu as oublié ! Il m’a bien semblé tantôt que tu n’étais pas tout à fait... Ça va mieux, maintenant, après le sommeil... Vrai, tu as bien meilleure mine. Bravo, mon vieux ! Allons, à l’ouvrage ! Ta mémoire te reviendra tout de suite. Regarde ici, chère âme.

Il se mit à défaire le paquet auquel il s’intéressait visiblement.

– Ceci, mon vieux, j’y tenais particulièrement. Car il fallait bien que tu aies figure humaine. Procédons avec ordre. Commençons par le haut. Vois-tu cette casquette ? commença-t-il, sortant du paquet une assez jolie coiffure, mais qui, en somme, était fort ordinaire et bon marché. Laisse-moi te l’essayer.

– Tout à l’heure, prononça Raskolnikov, se défendant hargneusement de la main.

– Non, mon vieux Rodia, laisse-moi faire, tout à l’heure ce sera trop tard ; et puis, je ne dormirai pas de toute la nuit, car je l’ai achetée au hasard, sans prendre tes mesures. Tout juste ! s’exclama-t-il triomphalement, lorsqu’il l’eut essayée. Tout juste la pointure qu’il fallait ! La coiffure, mon vieux, c’est la pièce la plus importante de l’habillement ; c’est une recommandation en son genre. Mon ami Tolstiakov est obligé d’enlever son couvre-chef chaque fois qu’il entre dans quelque endroit public où tout le monde garde le chapeau. Tous pensent que c’est par humilité, mais, en fait, il a honte de son nid d’oiseau. C’est un homme pudique, Tolstiakov. Alors, Nastenka, voici deux coiffures : ce palmerston (il pêcha dans le coin le vieux chapeau tout défiguré de Raskolnikov qu’il appela, Dieu sait pourquoi palmerston), et ce pur joyau ? Peux-tu évaluer son prix, Rodia ? Et toi, Nastassiouchka ?

Il s’adressa à elle, voyant qu’il ne lui répondait pas.

– Tu l’as bien payé vingt kopecks, répondit Nastassia.

– Vingt kopecks ! Imbécile ! s’écria-t-il froissé. De nos jours, on ne t’achèterait pas toi-même pour vingt kopecks ! Quatre-vingts kopecks ! Et encore, c’est parce qu’elle est usagée. Il est vrai qu’il y a une convention : quand celle-ci sera usée, il t’en donnera une neuve pour rien l’année prochaine ; je te le

jure ! Venons-en aux États-Unis d'Amérique, comme on disait chez nous au Lycée. Je t'avertis : je suis fier du pantalon, et il déploya devant Raskolnikov un pantalon gris, fait en tissu d'été. Pas le moindre trou, pas la moindre tache, et très convenable, quoiqu'il ait déjà été porté ; le gilet est assorti, comme l'exige la mode. Qu'il soit usagé, c'est tant mieux : c'est plus doux, plus souple... Tu vois, Rodia, pour faire carrière, il suffit, d'après moi, de toujours observer les saisons ; si tu n'exiges pas des asperges en janvier, tu économiseras quelques roubles ; de même pour cet achat. Actuellement, c'est l'été, et j'ai fait un achat estival, car, en automne, des vêtements plus chauds seront nécessaires, et il faudra jeter ceux-ci... d'autant plus qu'ils se seront détruits d'eux-mêmes, sinon par le fait d'une prospérité accrue, du moins par l'action de difficultés intestines, si l'on peut dire. Combien, d'après toi ? – Deux roubles vingt-cinq kopecks ! Et souviens-toi, toujours la même condition celui-ci usé, l'année prochaine, tu en reçois un autre pour rien ! Chez Fediaïev, on ne pratique pas autrement : tu paies, une fois, et c'est pour toute la vie ; ceci parce que tu n'y retournes plus. Alors, voyons les bottes. Qu'en dis-tu ? On voit bien qu'elles sont usagées, mais elles iront encore bien deux mois, car c'est de la marchandise importée : elles ont été refilées à la friperie par le secrétaire de l'ambassade d'Angleterre ; il ne les avait portées que six jours, et puis il a eu un besoin d'argent. Prix : un rouble cinquante kopecks. N'est-ce pas un achat heureux ?

– Peut-être n'est-ce pas la pointure ? remarqua Nastassia.

– Pas la pointure ? Pourquoi ? Il sortit de sa poche le vieux soulier de Raskolnikov, tout recroquevillé, troué, plaqué de boue. J'avais prévu cela et on m'a donné la mesure d'après ce monstre. Quant au linge, je me suis arrangé avec la logeuse. Voici : avant tout, trois chemises, elles sont de toile, mais le plastron est à la mode... Alors, quatre-vingts kopecks la casquette, deux roubles vingt-cinq les autres vêtements, cela fait trois roubles cinq kopecks ; un rouble cinquante les bottes – car

elles sont vraiment très bien – cela fait quatre roubles cinquante-cinq kopecks, et cinq roubles tout le linge – on a fait un prix pour le tout cela fait au total neuf roubles cinquante-cinq kopecks.

– Veuillez accepter quarante-cinq kopecks de monnaie, en sous de cuivre, que voici. Ainsi, Rodia, ta garde-robe est maintenant reconstituée, car, à mon avis, ton pardessus, non seulement convient encore, mais possède même un air spécialement distingué : voilà ce que c'est que de commander ses vêtements chez Charmer ! Les chaussettes et le reste, je laisse cela à tes soins ; il nous reste vingt-cinq petits roubles, et ne t'inquiète pas au sujet de Pachenka et du loyer ; je lui ai parlé : crédit ultra-illimité. Et maintenant, permets-moi de te changer de linge, car, actuellement, c'est surtout ta chemise qui est malade.

– Laisse-moi ! Je ne veux pas ! se défendait Raskolnikov qui avait écouté avec répugnance cette relation enjouée de l'achat des vêtements.

– Ce n'est pas permis, mon vieux, pourquoi aurais-je alors battu le pavé ? insista Rasoumikhine. Nastassia, ne sois pas gênée, aide-moi... voilà, – et, malgré la résistance de Raskolnikov, ils lui changèrent quand même son linge. Puis, ce dernier s'affala sur les coussins et se tut deux minutes.

« Ils sont tenaces, ils ne me lâchent pas », pensait-il.

– Avec quel argent a-t-on payé tout cela ? demanda-t-il enfin en regardant le mur.

– Quel argent ? Ceci est un peu fort ! Mais avec ton argent ! L'encaisseur de chez Vakhrouchine est venu tout à l'heure, ta mère a envoyé de l'argent, l'aurais-tu oublié aussi ?

– Maintenant, je me souviens…, prononça Raskolnikov après une longue et sombre méditation.

Rasoumikhine le regardait avec inquiétude, les sourcils froncés.

La porte s'ouvrit et un homme grand et robuste entra. Raskolnikov le reconnut vaguement.

– Zossimov ! Enfin ! s'écria Rasoumikhine tout heureux.

IV

Zossimov était un homme gras et de haute taille. Il avait une figure bouffie, pâle, toujours rasée de près, des cheveux blonds et raides. Il portait des lunettes et avait à un doigt, gonflé de graisse, une grande chevalière d'or. Il était âgé d'environ vingt-sept ans. Il était vêtu d'un large et élégant pardessus, d'un clair pantalon d'été et tous ses vêtements, en général, étaient larges et élégants ; il était tiré à quatre épingles : linge irréprochable et chaîne d'or massif. Ses manières étaient lentes, nonchalantes aurait-on dit, mais en même temps d'une aisance étudiée. Sa prétention, qu'il s'efforçait d'ailleurs de cacher soigneusement, perçait à chaque instant. Tous ceux qu'il fréquentait trouvaient qu'il avait un caractère difficile, mais qu'il connaissait son métier.

– Par deux fois je suis passé chez toi, mon vieux... Tu vois, il est revenu à lui ! s'écria Rasoumikhine.

– Je vois, je vois. Et comment nous sentons-nous maintenant ? demanda Zossimov au malade, le regardant attentivement et s'asseyant à ses pieds, sur le divan, où il s'étendit tout de suite du mieux qu'il put.

– Toujours le spleen, continua Rasoumikhine. On vient de lui changer son linge et il a manqué d'en pleurer.

– C'est compréhensible. On aurait pu attendre s'il n'en avait pas envie... Le pouls est parfait. Toujours de légers maux de tête ?

– Je suis bien portant ; je suis absolument bien portant ! insista nerveusement Raskolnikov qui se souleva sur le divan et dont les yeux jetèrent un éclair. Mais il retomba tout de suite et se retourna vers le mur. Zossimov l'observant avec attention.

– Tout va très bien... tout est parfait, prononça-t-il nonchalamment. A-t-il mangé quelque chose ?

Rasoumikhine le renseigna et demanda ce qu'on pouvait lui donner.

– On peut tout lui donner... de la soupe, du thé... Pas de champignons ni de cornichons marinés évidemment ; pas de viande non plus et... mais à quoi bon bavarder !... Il échangea un coup d'œil avec Rasoumikhine. Au diable les prescriptions ; je viendrai encore le voir demain.

– Demain soir je l'emmène en promenade ! décida Rasoumikhine. Au jardin Youssoupov ; ensuite nous irons au « Palais de Cristal ».

– Je ne le bousculerais pas encore demain, mais en somme... un peu... nous verrons bien alors après tout.

– Dommage ! Je pends justement la crémaillère aujourd'hui ; il devrait en être ! On l'installera sur un divan avec nous ! Tu viens ? demanda-t-il soudain à Zossimov. Prends garde, n'oublie pas ; tu as promis de venir.

– Plus tard, probablement. Qu'as-tu donc organisé ?

– Mais rien, il y aura seulement du thé, du vodka, des harengs. On servira un pâté. Une réunion d'amis.

– Qui viendra, au juste ?

– Mais tous les gens d'ici, presque tous des nouveaux venus ; excepté peut-être le vieil oncle qui est, du reste, également nouveau venu ; il est arrivé hier à Petersbourg, pour je ne sais quelles menues affaires ; on ne se voit d'ailleurs que tous les cinq ans.

– Que fait-il ?

– Il a vivoté toute sa vie comme directeur d'un bureau des postes de district... il touche une maigre pension, il a soixante-cinq ans, n'en parlons pas... Je l'aime bien en somme... Porfiri Pètrovitch viendra également ; il est juge d'instruction... et pravovède[16]. Tu dois le connaître...

– C'est aussi un de tes parents ?

– Des plus éloignés ; mais pourquoi prends-tu cet air renfrogné ? Tu ne veux sans doute pas venir parce que vous vous êtes querellé autrefois ?

– Je me fiche pas mal de lui...

– Tant mieux. Et y aura encore des étudiants, un instituteur, un fonctionnaire, un musicien, un officier, Zamètov...

– Dis-moi, veux-tu, que peut-il y avoir de commun entre : toi ou bien entre lui – Zossimov montra Raskolnikov de la tête – et un quelconque Zamètov ?

– Oh ! Ces gens difficiles ! Les principes !... Tu te trouves installé sur ces principes comme sur des ressorts tu n'oses pas

---

[16] Élève de l'école des Pravovèdes qui était une Faculté de Droit aussi réputée en Russie que le sont les Écoles Normale ou Centrale dans leur domaine, en France. (N. D. T.)

bouger de toi-même, mais d'après moi c'est un brave homme – voilà le principe, et je ne veux plus rien savoir d'autre. Zamètov est un type magnifique.

– Et il se fait graisser la patte !

– Et alors ? Je m'en fiche pas mal ! Qu'est-ce que cela peut faire ? s'écria tout à coup Rasoumikhine avec une nervosité anormale. L'ai-je donc jamais approuvé de se faire graisser la patte ? Je t'ai dit seulement que c'était un brave type dans son genre ! Et vrai, si l'on examinait à fond tous les genres, en compterait-on beaucoup de braves gens ? Mais dans l'éventualité d'un tel examen, je suis sûr que je ne vaudrais pas plus qu'un oignon étuvé et encore seulement si l'on te joignait à moi en supplément !...

– C'est peu ; j'en donnerais bien deux de toi...

– Et moi je n'en donnerais qu'un ! En voilà de l'esprit ! Zamètov n'est encore qu'un gamin, je lui donne la fessée, et c'est pourquoi il faut l'attirer et non le repousser. Repousser quelqu'un ne le corrige pas, à plus forte raison s'il s'agit d'un gamin. Avec un enfant il faut faire doublement attention. C'est vous, têtes de bois progressistes, qui ne comprenez rien à rien ! Vous ne respectez pas l'homme et par là vous vous offensez vous-mêmes... Si tu veux savoir tout, il y a maintenant une histoire à laquelle nous participons en commun.

– Curieux de savoir.

– Toujours à propos du peintre... du peintre en bâtiment. Nous saurons bien le sortir de cette histoire. Du reste, il n'y a rien de grave. L'affaire est tout à fait, tout à fait claire maintenant ! nous ne ferons qu'activer la solution.

– De quel peintre parles-tu ?

– Comment ! Ne te l'ai-je pas raconté ? Non ? Ah, mais oui ! J'avais seulement commencé… c'est à propos de l'assassinat de la vieille usurière… Il y a un peintre qui y est impliqué.

– Oui. L'assassinat, j'en ai déjà entendu parler avant toi et je m'intéresse à cette affaire… en partie… à cause d'un incident. Je l'ai lu dans les journaux ! Quant au…

– Lisaveta, on l'a tuée aussi ! lança tout à coup Nastassia s'adressant à Raskolnikov. Elle était restée tout ce temps dans la chambre, dans le coin près de la porte, à écouter.

– Lisaveta ? murmura Raskolnikov d'une voix à peine perceptible.

– Lisaveta, la marchande. Ne la connais-tu pas ? Elle venait ici en bas. Elle t'a même réparé une chemise.

Raskolnikov se retourna vers le mur où il choisit sur le papier jaune, tout sale, semé de petites fleurs blanches, une de celles-ci, difforme, avec des petites raies brunes, et il se mit à l'examiner. Il compta le nombre de pétales, les dentelures, les petits traits bruns. Il sentait que ses membres s'étaient engourdis, mais il n'essayait même pas de bouger et regardait fixement la fleur.

– Qu'y a-t-il à propos de ce peintre ? dit Zossimov, avec un mécontentement particulier, coupant le bavardage de Nastassia.

Celle-ci poussa un soupir et se tut.

– Ils l'ont accusé d'être l'un des assassins ! continua Rasoumikhine avec feu.

– Y a-t-il des preuves ?

– Du diable s'il y a des preuves ! En somme, on l'a accusé précisément sur une preuve, mais cette preuve n'en est pas une et c'est ce qu'il faut démontrer ! C'est ainsi que la police s'est trompée sur tout... sur... comment s'appellent-ils donc ?... Koch et Pestriakov. Ouais ! comme tout cela se fait stupidement, cela rend malade ! Pestriakov viendra peut-être me voir aujourd'hui... À propos, Rodia, tu es déjà au courant de cette histoire ; elle est arrivée avant que tu ne tombes malade, la veille précisément de ton évanouissement dans le bureau, au moment où l'on en parlait...

Zossimov jeta un regard curieux à Raskolnikov ; celui-ci ne bougeait pas.

– Tu sais, Rasoumikhine, tu es, en somme, remuant en diable, remarqua Zossimov.

– Tant pis, mais nous l'en sortirons ! s'écria Rasoumikhine, frappant la table du poing. Qu'est-ce qui choque là-dedans ? Ce n'est pas le fait qu'ils se trompent ; se tromper est une chose excusable, par là on atteint la vérité. Ce qui m'irrite, c'est qu'ils radotent et qu'ils admirent leur propre radotage. J'ai du respect pour Porfiri, mais... Qu'est-ce qui les déroute dès l'abord ? La porte était fermée et quand Koch et Pestriakov sont revenus avec le portier, elle était ouverte : donc Koch et Pestriakov sont les assassins ! Voilà leur logique !

– Ne t'excite pas ; on les a simplement retenus ; on ne peut quand même pas... À propos, j'avais déjà rencontré ce Koch ; il se révéla être un acheteur des objets non dégagés ! Hein ?

– Oui, un filou quelconque ! Il achète aussi des traites. Un chevalier d'industrie. Qu'il aille au diable ! Comprends-tu ce qui me met en rage ? C'est leur routine ! Leur routine vétuste, plate,

racornie ! Dans cette affaire, il y a moyen de découvrir une voie nouvelle. On peut tomber sur la bonne piste en se basant uniquement sur des données psychologiques. « Nous avons des faits », disent-ils. Les faits ne sont pas tout, ou, tout au moins, la moitié de la chose consiste à savoir se servir des faits !

– Et tu sais te servir des faits ?

– Mais comment se taire quand on sent, nettement, que l'on pourrait aider à la solution si... Eh ! Tu la connais en détail, l'affaire ?

– Je t'écoute au sujet du peintre.

– Ah, voilà ! Eh bien ! écoute l'histoire : le troisième matin après l'assassinat, lorsqu'ils étalant encore empêtrés dans les Koch et les Pestriakov – quoique ceux-ci eussent justifié chaque pas, c'était l'évidence même – se déclare le plus inattendu des faits. Un certain Douchkine, paysan, patron d'un débit de boissons situé en face de la maison en question, se présenta au bureau avec un écrin contenant des boucles d'oreilles d'or et raconta tout un roman : « Il y a trois jours, le soir, un peu passé huit heures » – le jour et l'heure ! tu saisis ? – « Mikolaï, l'ouvrier peintre, qui était déjà venu chez moi dans la journée, s'amène dans mon café et m'apporte cette boîte avec des boucles d'oreilles. Il voulait me la donner en gage pour deux roubles. Quand je lui demandai : où l'as-tu prise ? il répondit qu'il l'avait trouvée sur le trottoir. Je ne l'ai pas interrogé là-dessus » – c'est Douchkine qui parle – « et je lui ai sorti un petit billet » – c'est-à-dire un rouble – « car, pensai-je, si ce n'est pas moi, c'est un autre qui le prendra et, quant à l'argent, il le boira quand même. Mieux vaut que l'objet reste chez moi : on trouve ce qu'on cache, et si quelque chose arrive, ou qu'il y ait des bruits, alors je le présenterai. » – Évidemment, il raconte là le songe de sa grand'mère ; il ment comme un cheval, je connais moi-même ce Douchkine, c'est aussi un usurier et un receleur et, ce bijou de

trente roubles, ce n'est pas pour le « présenter » qu'il l'a chipé à Mikolaï. C'est la frousse qui le fait parler. Que le diable l'emporte ; écoute, Douchkine continue : « Je connais Mikolaï Dèmèntiev depuis l'enfance, il est paysan de notre province et de notre district Zaraïsky, car nous sommes, nous-mêmes, de la province de Riasan. Et Mikolaï, bien qu'il ne soit pas un ivrogne, aime à boire un coup, et nous savions qu'il travaillait comme peintre dans cette maison, avec Mitreï qui est du même pays que lui. Et quand il eut reçu le petit billet, il le changea tout de suite, but deux verres sur le coup, prit sa monnaie et s'en alla. Je n'ai pas vu Mitreï avec lui, à cette heure-là. Et le jour d'après, voilà que nous apprenons qu'on a tué avec une hache Alona Ivanovna et sa sœur Lisaveta Ivanovna. Nous les connaissions et c'est alors que le doute nous a saisis – car il était connu de nous que la morte prêtait sur gages. Alors, je suis allé à la maison et, discrètement, sans bruit, j'ai cherché à savoir : Mikolaï est-il là ? ai-je demandé avant tout. Et Mitreï m'a répondu que Mikolaï est en vadrouille, qu'il est revenu seul à la maison, à l'aube, qu'il est resté dix minutes, puis qu'il est reparti. Mitreï ne l'a plus vu depuis lors et a achevé l'ouvrage tout seul. Leur travail était à faire dans un appartement donnant sur le même escalier que l'appartement des femmes assassinées, au premier étage, Quand nous avons entendu cela, nous n'en avons parlé à qui que ce soit. » – C'est toujours Douchkine qui parle – « Alors nous nous sommes informés du mieux que nous pouvions sur l'assassinat et nous sommes rentrés chez nous toujours en proie au même doute. Et ce matin, à huit heures » – c'est-à-dire le lendemain du crime, tu comprends ? – « je vois Mikolaï qui entre chez moi, légèrement ivre, mais pas au point de ne pouvoir comprendre la conversation, il s'assied et il se tait. À part lui, il n'y avait chez moi qu'un étranger, un habitué, qui dormait sur le banc, et mes deux garçons, – As-tu vu Mitreï ? lui demandai-je. – Non, dit-il. – Et n'es-tu pas revenu ici ? – Non, pas depuis trois jours. – Et aujourd'hui, où as-tu dormi ? – Aux Sables, chez les gars de Kolomma. – Où as-tu pris les boucles ? – Je les ai trouvées sur

le trottoir, dit-il d'une façon bizarre et en détournant les yeux. – Et as-tu entendu ce qui est arrivé ce soir-là, à cette heure, sur l'escalier ? – Non ! Et il écoutait, les yeux hors de la tête, puis il devint blanc comme la craie. Je lui raconte alors l'histoire, et je le vois qui prend son chapeau et veut se lever. Mais moi, je veux le retenir. – Attends, Mikolaï, prends encore un verre, et je fais signe au garçon pour qu'il ferme la porte, tandis que je sors de derrière le comptoir, mais voilà tout à coup qu'il bondit et se sauve au dehors, les jambes à son cou, tout droit dans la ruelle. C'est tout ce que j'en ai vu. Alors, mon doute s'est dissipé, car, en fait, c'est… »

– Évidemment ! prononça Zossimov.

– Un moment ! Écoute la suite ! On se met tout de suite au trousses de Mikolaï, on retient Douchkine et on fouille chez lui ; on arrête Mitreï et on met aussi les gars de Kolomma sur la sellette et voilà que, il y a trois jours, on amène Mikolaï lui-même : on l'avait arrêté dans une auberge, près de l'octroi de N… Il était arrivé là, avait ôté sa croix d'argent, et, l'offrant en échange, avait demandé un flacon. On le lui donne. Quelques instants plus tard, une femme se rend à l'étable et voit, par une fente de la grange, Mikolaï qui essaie de passer sa tête dans un nœud coulant formé par la boucle de sa ceinture qu'il avait attachée à une poutre. La femme se met à hurler à tue-tête, et on accourt. « Ah, voilà comme tu es ! » – « Menez-moi au commissariat, dit-il, j'avouerai tout. »

Alors, on le mène avec tous les honneurs qui lui sont dus, au commissariat, c'est-à-dire ici… On l'interroge : – Alors, quoi ? comment ? quand ? quel âge ? – Vingt-deux, – etc.

Question : – Pendant que vous étiez à l'ouvrage, dans la maison, Mitreï et toi, n'avez-vous pas vu quelqu'un dans l'escalier, à telle heure ?

Réponse : – certainement, il est passé des gens, mais nous n'avons remarqué personne. – N'avez-vous pas entendu de bruit, ou quoi ? – Rien de particulier. – Et savais-tu, toi, Mikolaï, que ce jour même, on avait assassiné et dépouillé, à telle heure, telle veuve, avec sa sœur ? – Je n'en savais rien du tout. C'est Aphanassi Pavlovitch qui m'a tout dit au débit, le troisième jour. – Et où as-tu pris les boucles ? – Je les ai trouvées sur le trottoir. – Pourquoi n'as-tu pas repris ton travail avec Mitreï ? – Parce que j'ai fait la noce. – Où as-tu fait la noce ? – À tel et tel endroit. – Pourquoi t'es-tu enfui de chez Douchkine ? – J'avais peur. – De quoi ? – D'être accusé. – Comment as-tu pu avoir peur de cela si tu te sentais innocent ?...

– Eh bien ! crois-moi ou ne me crois pas, Zossimov, mais cette question a été posée et précisément dans ces termes-là, je le sais positivement, on me l'a rapporté ! Qu'en penses-tu ! Hein ?

– Mais enfin, des preuves existent quand même.

– Je ne parle pas de preuves maintenant, mais de cette question, de leur manière de comprendre leur fonction. Au diable !... Alors, on lui serre la vis d'un cran, puis d'un autre et finalement, il avoue tout : « C'est pas sur le trottoir, mais dans le logis où nous travaillions, Mitreï et moi, que je les ai trouvées. – Comment cela ? – Voici comment : On avait travaillé toute la journée, moi et Mitreï, jusqu'à huit heures et on voulait partir, quand Mitreï prend le pinceau et me barbouille la figure de couleur, puis il prend les jambes à son cou et moi je me mets à ses trousses. Je cours après lui en jurant, mais, en débouchant de l'escalier, voilà que je fonce droit sur le portier et des messieurs – combien étaient-ils, cela, je ne m'en souviens pas – puis le portier m'a engueulé pour ça, l'autre portier également, la femme du portier est sortie et nous a injuriés aussi. Un monsieur qui entrait avec une dame nous a interpellés, car nous

étions couchés, Mitka[17] et moi, en travers de l'entrée : j'avais saisi Mitka aux cheveux, et je l'avais renversé en me mettant à le rosser et Mitka, sous moi, me saisit aussi par les cheveux et me rendit coup pour coup. Ce n'est pas par méchanceté que nous faisions cela, mais simplement par jeu. Alors Mitka m'a échappé, s'est sauvé dans la rue, et je l'ai poursuivi. Je n'ai pu le rattraper, puis je suis revenu seul dans le logis, car il fallait encore tout mettre en ordre. Je commence à ranger en attendant Mitreï, croyant qu'il allait revenir. Alors, je marche sur une boîte près de la porte du palier, dans le coin. Je regarde, elle est emballée dans du papier. J'enlève le papier et je vois la boîte fermée par de tout petits crochets, que je défais, et j'aperçois des boucles d'oreilles dans la boîte... »

– Derrière la porte ? Elle était derrière la porte ? Derrière la porte ? s'écria tout à coup Raskolnikov, regardant Rasoumikhine d'un œil trouble et se soulevant lentement sur le divan.

– Oui... et alors ? Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Rasoumikhine s'était aussi soulevé.

– Rien !... répondit Raskolnikov d'une voix à peine audible, se laissant à nouveau aller sur le coussin et se retournant vers le mur.

Tout le monde se tut un instant.

– Il s'était assoupi... sans doute, au réveil... dit enfin Rasoumikhine, regardant Zossimov interrogativement.

Celui-ci fit un léger signe de tête négatif.

---

17 Un des diminutifs de Mitreï : celui qui est à l'usage d'un camarade. Mitreï est une forme populaire de Dmitri. (N. D. T.)

– Continue donc, dit Zossimov ; qu'est-il arrivé ensuite ?

– La suite est claire. Dès qu'il vit les boucles d'oreilles, il oublia l'appartement ainsi que Mitka, saisit son chapeau et courut chez Douchkine, dit qu'il avait trouvé la boîte sur le trottoir et en reçut un rouble. Il mentait, comme tu sais déjà. Après quoi il se mit à faire la noce. À propos de l'assassinat, il confirme ce qu'il a déjà déclaré : « Je ne sais rien de rien, je n'en ai entendu parler qu'au troisième jour ». – « Pourquoi ne t'es-tu pas présenté ici ? » – « J'avais peur. » – « Pourquoi voulais-tu te pendre ? » – « À cause de l'idée. » – « De quelle idée ? » « Qu'on me condamnerait. » – Voilà toute l'histoire. Et que penses-tu qu'ils en aient conclu ?

– Que penser ? Ils ont une piste, n'importe laquelle. C'est un fait. On ne va quand même pas le relâcher, ton peintre ? – Mais ils l'ont accusé de meurtre, maintenant ! Ils n'ont même plus de doutes…

– Tu te trompes ; tu t'échauffes. Conviens que, si ce jour-là, à cette heure-là, les boucles ont passé du coffre de la vieille aux mains du garçon, cela a dû se faire d'une manière ou d'une autre ! C'est important pour une pareille instruction.

– Comment ont-elles passé dans ses mains ? s'écria Rasoumikhine. Et toi, un médecin dont l'obligation est d'étudier l'homme et qui a la possibilité, avant tout autre, d'approfondir la nature humaine, ne vois-tu donc pas quelle est la nature de ce Mikolaï[18]. Ne vois-tu donc pas que tout dans sa déclaration est véridique ? Tout s'est passé comme il l'a déclaré et c'est ainsi que le bijou est passé dans ses mains. Il a marché sur la boîte et l'a ramassée !

---

[18] Mikolaï est une déformation populaire de Nicolaï (Nicolas). (N. D. T.)

– Véridique ! Il a lui-même avoué qu'il avait menti la première fois.

– Écoute-moi. Écoute attentivement : le portier, Koch, Pestriakov, l'autre concierge, la femme du premier portier et son amie qui était alors dans la loge, le conseiller de Cour Krioukov qui venait de descendre de fiacre et qui entrait sous le porche, une dame au bras, tous, c'est-à-dire huit ou dix témoins déclarent avec unanimité que Nikolaï était couché avec Dimitri, qu'il était occupé à le rosser et que l'autre l'avait empoigné par les cheveux et cognait aussi. Ils sont couchés au milieu de l'entrée et obstruent le passage ; on les injurie de tous les côtés et eux, « comme des gosses » (expression employée par les témoins), se débattent, glapissent, rient à gorge déployée avec des figures hilares et se poursuivent dans la rue comme des enfants. Tu as entendu ? Maintenant je te prie de remarquer le fait suivant : les corps, en haut, sont encore chauds, tu entends, chauds ; on les a trouvés encore chauds ! S'ils avaient tué, ou si Nikolaï seul avait tué et puis volé avec effraction, ou bien s'il n'a fait que participer à un pillage, permets-moi alors de te poser une question : est-ce qu'une pareille disposition de l'esprit, c'est-à-dire, les glapissements, le rire, la bataille enfantine sous le porche, peut coïncider avec la hache, le sang, l'astuce criminelle, la prudence, le pillage ? Ils viennent de tuer, il n'y a pas cinq ou dix minutes – car c'est ainsi : les corps sont encore chauds – et ils laissent là les cadavres et l'appartement ouvert, sachant que les gens sont en train d'y monter, ils abandonnent leur butin et se débattent comme des gosses sous le porche, ils crient, ils attirent l'attention générale et cela devant dix témoins !

– Évidemment, c'est bizarre ! Évidemment, c'est impossible, mais...

– Il n'y a pas de *mais ;* si le fait que les boucles se sont trouvées dans les mains de Nikolaï ce jour-là et à cette heure constitue une charge effective importante contre lui – quoique le fait ait été expliqué par lui et que par conséquent la *charge soit discutable* – il faut aussi prendre en considération les faits à décharge et ce, d'autant plus, que ce sont des faits *indéniables*. Penses-tu, étant donné l'esprit de notre jurisprudence, que les juges soient capables d'accepter un pareil fait – basé uniquement sur l'impossibilité psychologique, sur le seul état d'âme – comme une preuve indéniable capable d'annuler un fait matériel quel qu'il soit ? Non ! ils n'accepteront jamais ! jamais ! jamais ! pour rien au monde ! Parce qu'ils ont trouvé l'écrin et que l'homme a voulu se pendre. « Ce qui ne serait pas arrivé s'il était innocent ! » Voilà la question capitale, voilà pourquoi je m'excite ! Comprends-moi !

– Mais je vois bien que tu t'excites. Attends, j'ai oublié de te demander : qu'est-ce qui prouve que l'écrin avec les boucles provient vraiment du coffre de la vieille ?

– C'est prouvé, répondit de mauvaise, grâce Rasoumikhine qui se renfrogna. Koch a reconnu le bijou et indiqué la propriétaire. Celle-ci démontra positivement que la chose lui appartenait.

– Mauvais. Encore une chose : quelqu'un a-t-il vu Nikolaï au moment où Koch et Pestriakov montèrent chez la vieille et y a-t-il des témoins ?

– C'est le hic, personne ne les a vus, répondit Rasoumikhine avec dépit. Voilà qui est mauvais, ni Koch, ni Pestriakov ne les ont remarqués, quoique leur témoignage n'eût pas pesé lourd actuellement. « On a vu que l'appartement était ouvert, disent-ils, et que, sans doute, on y travaillait, mais, en passant, on n'y a pas pris garde et on ne se souvient pas exactement si les ouvriers étaient là ou non. »

– Hem ! Donc leur seule justification est qu'ils se rossaient en riant. Admettons que ce soit une forte preuve, mais... Tu permets, maintenant : comment expliques-tu le fait, en fin de compte ? Comment expliques-tu la trouvaille, si vraiment il a découvert les boucles comme il dit ?

– Comment je l'explique ? Il n'y a rien à expliquer : l'affaire est claire ! En tout cas, la piste à suivre est évidente et c'est que précisément l'écrin qui l'indique si clairement. Le véritable assassin était enfermé en haut, lorsque Koch et Pestriakov frappèrent à la porte. Koch fit la bêtise de descendre lui aussi ; l'assassin sortit et descendit également, car il n'y avait pas d'autre issue. Il s'est caché de Koch et de Pestriakov dans l'appartement vide, précisément à l'instant où Dimitri et Nikolaï venaient de le quitter ; il resta derrière la porte pendant que le portier et les autres montaient, attendit que le bruit de pas s'éteignît, et descendit alors tranquillement au moment précis où Nikolaï se jetait à la poursuite de Dimitri dans la rue, où tout le monde s'était dispersé et où il ne restait plus personne sous le porche. Il est possible qu'on l'ait vu, mais personne n'y prit garde ; toutes sortes de gens passent par là. Quant à l'écrin, il l'avait laissé tomber lorsqu'il se trouvait derrière la porte et il ne l'a pas remarqué à ce moment-là. L'écrin prouve clairement qu'il s'était caché là. Voilà toute l'énigme !

– Judicieux ! C'est très judicieux ! C'est même trop judicieux !

– Mais pourquoi donc ? Pourquoi ?

– Mais parce que tout s'ajuste... tout s'emboîte trop bien... comme au théâtre.

– Ça ! s’écria Rasoumikhine et il s’arrêta car, à cet instant, la porte s’ouvrit et un personnage, inconnu de tous ceux qui étaient présents, entra dans la chambre.

V

C'était un homme d'un certain âge, l'air imposant et affecté, avec le visage circonspect et renfrogné. Il commença par s'arrêter sur le seuil et jeta un regard circulaire, empreint d'un étonnement tel qu'il en devenait froissant, comme s'il se demandait : « Où suis-je donc tombé ? ». Il regardait la « cabine de bateau » de Raskolnikov avec méfiance et affectation. Il reporta son regard sur Raskolnikov lui-même qui, tout dévêtu, ébouriffé, non lavé, était couché sur son misérable et crasseux divan et qui l'examinait de son côté sans bouger. Ensuite, il se mit à détailler la silhouette débraillée de Rasoumikhine qui, non peigné, non rasé, le dévisageait sans un mouvement, d'un regard insolent.

Un silence tendu persista pendant près d'une minute, mais enfin l'atmosphère changea comme il fallait s'y attendre. Se rendant compte sans doute, à certains indices, somme toute forts apparents, qu'un maintien exagérément sévère ne serait pas de mise ici, dans cette « cabine de bateau », le monsieur s'adoucit quelque peu et prononça poliment, en articulant chaque syllabe, sans se départir de sa froideur, s'adressant à Zossimov :

– Monsieur l'étudiant ou l'ancien étudiant Rodion Romanovitch Raskolnikov ?

Zossimov remua lentement et lui aurait peut-être répondu, si Rasoumikhine, auquel on ne s'adressait nullement, ne l'avait devancé :

– Le voici couché sur le divan. Qu’est-ce qu’il vous faut ?

Ce « qu’est-ce qu’il vous faut ? » familier coupa littéralement le souffle au monsieur solennel ; il fit mine de se tourner vers Rasoumikhine, mais réussit quand même à se dominer et se hâta de reporter le regard sur Zossimov.

– Voici Raskolnikov, mâchonna nonchalamment Zossimov, montrant le malade de la tête ; ensuite il bâilla, en ouvrant fort la bouche et en la tenant longtemps ainsi. Puis il porta lentement la main au gousset, sortit une énorme montre à boîtier d’or, l’ouvrit, regarda l’heure, puis la remit avec la même lenteur.

Raskolnikov, lui, restait couché sur le dos, sans bouger, sans parler, en fixant le visiteur d’un regard tendu et indifférent. Son visage, qui s’était détourné de la curieuse petite fleur de papier peint, était devenu livide et exprimait une souffrance extrême comme s’il venait de subir une opération douloureuse ou une torture indicible. Mais le visiteur commença peu à peu à éveiller son attention, son étonnement, sa suspicion, et même, semblait-il, sa crainte. Lorsque Zossimov eut dit : « Voici Raskolnikov », il se souleva soudain, s’assit sur le lit et prononça d’une voix provocante, mais hachée et faible :

– Oui, c’est moi, Raskolnikov ! Que me voulez-vous ?

Le visiteur le regarda avec attention et dit, d’un ton assuré et important :

– Piotr Pètrovitch Loujine. J’ai le ferme espoir que mon nom ne vous est pas tout à fait inconnu.

Mais Raskolnikov, qui s’était attendu à quelque chose de tout autre, le regarda d’un œil pensif et stupide, comme si c’était la première fois qu’il entendait ce nom-là.

– Comment ? Serait-il possible que jusqu'ici vous n'auriez reçu aucune nouvelle ? demanda Piotr Pètrovitch en se rengorgeant quelque peu.

Raskolnikov, en réponse, se laissa aller sur le coussin, glissa ses mains sous la tête et se mit à regarder le plafond. Une inquiétude passa sur les traits de Loujine. Zossimov et Rasoumikhine se mirent à le scruter avec plus de curiosité encore et il en fut visiblement déconcerté.

– J'espérais – je supposais... mâchonna-t-il, qu'une lettre expédiée il y a plus de dix jours, depuis près de deux semaines même...

– Écoutez, pourquoi restez-vous près de la porte ? coupa Rasoumikhine. Asseyez-vous si vous avez quelque chose à expliquer, car il n'y a pas place sur le seuil pour vous et Nastassia. Nastassiouchka, recule-toi, laisse passer. Venez, voici une chaise, ici. Allons, glissez-vous !

Il écarta sa chaise de la table, libéra un petit passage entre celle-ci et ses genoux et attendit dans une position quelque peu contrainte que le visiteur « se glissât » par ce chemin. Ceci était dit de telle façon qu'il était impossible de refuser et le monsieur se faufila par le passage, se hâtant et trébuchant. La chaise atteinte, il s'assit et jeta un regard soupçonneux à Rasoumikhine.

– Ne soyez pas gêné, lança celui-ci ; Rodia est malade depuis cinq jours et il y a trois jours qu'il délire. Maintenant, il est revenu à lui et a même mangé avec appétit. Voici son docteur qui vient de l'ausculter et moi je suis son ami, aussi ancien étudiant ; c'est moi qui le soigne. Alors ne vous gênez pas pour nous et allez-y, dites ce qu'il vous faut dire.

– Je vous remercie. Ma visite et un entretien, toutefois, ne dérangeront-ils pas le malade ? demanda Piotr Pètrovitch à Zossimov.

– N-non, laissa traîner ce dernier, vous pouvez même arriver à le distraire. Et il bâilla de nouveau.

– Oh ! il est revenu à lui depuis un bon moment déjà, depuis ce matin ! continua Rasoumikhine, dont la familiarité avait un tel cachet d'authentique bonhomie que, à la réflexion, Piotr Pètrovitch commença à reprendre courage ; peut-être aussi pour cette raison que cet insolent loqueteux s'était déjà présenté comme étudiant.

– Votre mère..., débuta Loujine.

– Hem ! fit Rasoumikhine.

Loujine le regarda interrogativement.

– Ce n'est rien. Allez-y.

– ... Votre mère, lorsque j'étais encore auprès d'elle, avait commencé une lettre qui vous était destinée. À mon arrivée ici, j'ai décidé d'attendre quelques jours avant d'aller chez vous, pour être totalement sûr que vous aviez été informé de tout. Mais, maintenant, à mon grand étonnement...

– Je sais, je sais ! prononça tout à coup Raskolnikov, avec l'expression du plus impatient dépit. C'est vous le fiancé ? Alors, je le sais !... et cela suffit !

Piotr Pètrovitch s'offusqua décidément. Il s'efforçait de comprendre ce que tout cela pouvait bien signifier. Le silence dura près d'une minute.

Dans l’entre-temps, Raskolnikov, qui s’était un peu retourné vers le visiteur en lui parlant, s’était mis à l’examiner à nouveau avec une curiosité particulière, comme s’il n’en avait pas eu le loisir tout à l’heure ou que quelque chose en lui venait de le frapper ; pour mieux l’observer, il se souleva même du coussin. Dans l’aspect général de Piotr Pètrovitch, il y avait, en effet, quelque chose de spécial, quelque chose qui justifiait précisément le titre de « fiancé » qu’on lui avait donné avec si peu de façons. Tout d’abord il était visible – cela sautait aux yeux – que Piotr Pètrovitch s’était hâté de profiter de ces jours passés dans la capitale pour s’habiller et s’embellir en attendant sa fiancée, ce qui, du reste, était très innocent et permis. La suffisance qu’il affichait – peut-être un peu trop visiblement – à la suite de son heureux changement, pouvait être excusée, car Piotr Pètrovitch prenait fort au sérieux son rôle de fiancé.

Tous ses vêtements sortaient tout droit de chez le bon faiseur ; leur seul défaut était d’être trop neufs et de trop laisser voir ce à quoi ils étaient destinés. Même son chapeau rond, et flambant neuf, témoignait de ce souci : Piotr Pètrovitch le traitait avec trop de déférence et le tenait trop prudemment en main. Même la magnifique paire de gants lilas de chez Jouvin attestait la même chose, ne fût-ce que parce qu’elle était portée à la main. Des couleurs claires et juvéniles prédominaient dans les vêtements de Piotr Pètrovitch. Il portait un joli veston d’été beige pâle, un pantalon clair et un gilet assorti, du linge fin, également tout neuf, une petite cravate rayée de rose, de la batiste la plus légère et, ce qui était le plus curieux, c’est que tout cela seyait à son visage. Celui-ci, encore frais et même plaisant, ne laissait pas paraître les quarante-cinq ans de Loujine. Des favoris foncés en forme de côtelettes l’ombraient agréablement et s’épaississaient joliment vers le menton, bien lisse et rasé de près. Même les cheveux, qui comptaient quelques fils blancs, coiffés et frisés de main de maître, ne lui donnaient nullement l’air ridicule ou stupide habituellement conféré par des cheveux frisés, car ils entraînent une inévitable

ressemblance avec un marié allemand. Ce qu'il y avait de vraiment désagréable ou de répulsif dans cette physionomie provenait d'autres causes.

Ayant examiné sans façons M. Loujine, Raskolnikov eut un sourire caustique, se laissa de nouveau aller sur le coussin et se remit à examiner le plafond.

Mais M. Loujine s'était raidi et avait probablement décidé de ne plus remarquer toutes ses extravagances pour le moment.

– Je suis vraiment, vraiment peiné de vous trouver dans cette situation, recommença-t-il, rompant le silence avec effort. Si j'avais été informé de votre maladie, je serais venu plus tôt. Mais vous savez, les soucis !... J'ai eu, en outre, une affaire fort importante devant le Sénat. Je ne mentionnerai même pas les préparatifs que vous devinez. J'attends vos parents, c'est-à-dire votre mère et votre sœur, d'un moment à l'autre...

Raskolnikov remua et voulut dire quelque chose ; son visage exprima une certaine émotion. Piotr Pètrovitch suspendit son discours, attendit, mais comme rien ne venait, il continua :

– D'un moment à l'autre. Je leur ai trouvé un appartement pour le début...

– Où ? prononça faiblement Raskolnikov.

– Fort près d'ici, dans l'immeuble Bakaléïev.

– Rue Vozniessensky, interrompit Rasoumikhine. Il y a là deux étages de garnis tenus par le marchand Youchine. J'y ai déjà été.

– Oui, des garnis...

– Une saleté épouvantable : la crasse, la puanteur, et puis, c'est un endroit suspect ; il y est arrivé des histoires, et il y habite toutes sortes de gens !... J'y suis moi-même allé à propos d'un fait scandaleux. Pour le reste, ce n'est pas cher.

– Je n'ai évidemment pas pu recueillir tant de renseignements, car je suis nouvellement arrivé, objecta Piotr Pètrovitch, froissé, mais j'ai retenu deux chambres très propres et comme c'est pour un séjour fort bref... J'ai trouvé aussi le vrai, c'est-à-dire le futur appartement, dit-il à Raskolnikov, et on l'arrange pour l'instant ; en attendant, je me limite moi-même à un garni, à deux pas d'ici, chez Mme Lippewechsel, dans l'appartement d'un jeune ami, Andreï Sémoenovitch Lébéziatnikov, c'est lui qui m'a indiqué l'immeuble Bakaléïev...

– Lébéziatnikov ? prononça lentement Raskolnikov, comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose.

– Oui, Andreï Sémoenovitch Lébéziatnikov, employé au ministère. Le connaissez-vous ?

– Mais... non... répondit Raskolnikov.

– Je m'excuse. Votre question me l'a fait croire. J'avais été son tuteur... un très gentil jeune homme... et au courant... Je suis toujours heureux de la compagnie des jeunes gens : ce sont eux qui vous apprennent ce qu'il y a de nouveau.

Cherchant un acquiescement à ces paroles. Piotr Pètrovitch regarda avec espoir tous ceux qui étaient là.

– Dans quel sens ? demanda Rasoumikhine.

– Dans le sens le plus sérieux, et, pour ainsi dire, capital, reprit Piotr Pètrovitch, heureux de la question. Voyez-vous, il y a déjà dix ans que je n'ai plus visité Petersbourg. Toutes ces

innovations, ces réformes, ces idées, tout cela nous est bien parvenu, en province, mais pour voir plus clair et voir tout, il faut être à Petersbourg. Alors, mon idée est précisément que c'est en étudiant les nouvelles générations que l'on observe et que l'on apprend davantage. Et, je l'avoue, je m'en suis réjoui.

– De quoi, précisément ?

– Votre question est vaste. Je peux me tromper, mais il me semble que je trouve là une opinion clarifiée, plus de critique, peut-on dire, plus d'initiative.

– C'est vrai, laissa filtrer Zossimov.

– Tu radotes, il n'y a pas d'initiative, bondit Rasoumikhine. L'initiative s'acquiert difficilement ; elle ne tombe pas comme une manne du ciel. Et nous, voilà deux cents ans que nous sommes déshabitués de toute action... Des idées fermentent, du reste, dit-il à Piotr Pètrovitch, il y a même une volonté du bien, quoiqu'elle soit enfantine ; on trouve aussi de l'honnêteté malgré l'afflux d'une nuée d'escrocs, mais de l'initiative, il n'y en a pas ! Ça ne court pas les rues.

– Je ne partage pas votre opinion, répliqua Piotr Pètrovitch, avec un visible plaisir. Il y a évidemment des emballements, des erreurs, mais il faut être condescendant ; les emballements révèlent de l'enthousiasme et les erreurs proviennent des circonstances défavorables, du milieu ambiant. Si les réalisations sont minimes, c'est que les actions sont trop récentes. Et je ne parle pas des ressources disponibles. À mon avis, toutefois, quelque chose a quand même été réalisé : des idées nouvelles, utiles, ont été diffusées ; des écrits nouveaux et utiles ont été également propagés, à la place des anciens écrits, rêveurs et romanesques ; la littérature prend une nuance plus profonde ; de nombreux préjugés nuisibles ont été ridiculisés et

extirpés… En un mot, nous nous sommes retranchés totalement du passé, et ceci, d'après moi, est déjà un résultat…

– Il connaît cela par cœur, il se recommande, dit tout à coup Raskolnikov.

– Pardon ? demanda Piotr Pètrovitch qui n'avait pas compris.

Mais il ne reçut pas de réponse.

– Tout cela est vrai, se hâta de placer Zossimov.

– N'est-ce pas ? enchaîna Piotr Pètrovitch avec un regard affable à Zossimov. Convenez, dit-il à Rasoumikhine, cette fois-ci avec une nuance de supériorité et de triomphe (et il fut sur le point d'ajouter « jeune homme »), convenez qu'il y a un avancement, ou mieux, un progrès, quoique, au nom de la science et de la vérité économique…

– Lieu commun !

– Non, ce n'est pas un lieu commun ! Jusqu'ici, par exemple, on m'a dit « aime ton prochain » ; qu'en résultera-t-il, si j'observe ce commandement ? continua Piotr Pètrovitch, avec une hâte peut-être superflue, il en résulterait que je déchirerais ma pelisse en deux, que j'en donnerais la moitié à mon prochain et que nous serions tous deux à moitié nus, comme d'après le proverbe russe : « À courir plusieurs lièvres, on n'en attrape aucun ». La science dit : aime-toi toi-même avant tous les autres, car tout au monde est fondé sur l'intérêt personnel. En n'aimant que toi seul, tu arrangeras tes affaires comme il faut et ta pelisse restera entière. La vérité économique ajoute que, plus une société économique compte d'affaires privées, on pourrait dire de pelisses entières, plus elle a de bases solides, et meilleure est l'organisation générale. Par conséquent, en

travaillant uniquement et exclusivement pour moi seul, j'acquiers par le fait même pour tous et j'aide à ce que le prochain reçoive quelque chose de plus qu'une pelisse déchirée, et ceci, non par le fait de générosités privées, mais par suite du progrès général. L'idée est simple, mais, malheureusement, elle est venue tardivement, masquée qu'elle était par l'extase et la rêverie ; pourtant, dirait-on, il faut peu d'esprit pour s'apercevoir...

– Excusez, je n'ai pas d'esprit non plus, coupa brutalement Rasoumikhine, et dès lors, cessons. Voyez-vous, j'ai provoqué cette conversation dans un certain but, parce que tout ce bavardage, toute cette cascade de lieux communs et toujours cette même et même histoire me sont devenus à ce point odieux, depuis trois ans que je les entends, que, je vous le jure, je rougis quand non seulement moi-même, mais les autres, commencent à en parler en ma présence. Vous étiez pressé de vous recommander par votre savoir, ce qui est très excusable, et je ne vous en veux pas. J'ai voulu seulement vous connaître, car, voyez-vous, il y a tant de filous qui, ces derniers temps, ont mis le grappin sur les affaires publiques et ont, à ce point, déformé, dans leur intérêt, tout ce à quoi ils touchaient, qu'ils ont gâté absolument tout. Alors, ça suffit !

– Monsieur, commença Loujine, avec une extrême dignité, j'espère que vous n'avez pas voulu insinuer, avec un tel sans-gêne, que moi aussi...

– Oh, je vous en prie, je vous en prie... Comment aurais-je pu ! Et ça suffit ! coupa Rasoumikhine, en se retournant brusquement vers Zossimov, pour reprendre la conversation de tout à l'heure.

Piotr Pètrovitch eut l'habileté de sembler admettre cette explication. Du reste, il avait décidé de partir dans deux minutes.

– J'espère que la connaissance que nous venons de faire, dit-il à Raskolnikov, se consolidera davantage après votre guérison et en vertu des circonstances qui vous sont connues... C'est la santé que je vous souhaite...

Raskolnikov ne tourna même pas la tête. Piotr Pètrovitch s'apprêta à se lever.

– C'est nécessairement quelqu'un qui y avait un objet en gage qui les a assassinées ! disait Zossimov avec assurance.

– Oui, c'est nécessairement un client ! approuva Rasoumikhine. Porfiri ne découvre pas sa pensée, mais cela ne l'empêche pas d'interroger les clients de la vieille...

– Il interroge les clients ? demanda Raskolnikov à haute voix.

– Oui, et bien ?

– Rien.

– D'où les connaît-il ? demanda Zossimov.

– Koch en a indiqué quelques uns ; les noms des autres étaient inscrits sur les gages et certains sont venus d'eux-mêmes, dès qu'ils en ont entendu parler.

– Il était sans doute adroit et expérimenté, ce bandit. Quelle audace ! Quelle décision !

– Eh bien ! précisément non ! interrompit Rasoumikhine. C'est ça qui vous déroute. Moi, je dis que l'assassin est maladroit, inexpérimenté, et que c'est probablement son premier coup. Suppose un plan bien calculé et un criminel

adroit, et tout semblera invraisemblable. Suppose un novice, et il en résultera que seul le hasard a pu le tirer de ce pétrin – que ne fait-il pas, le hasard ? car il n'avait peut-être même pas prévu d'obstacles ! Et comment s'y prend-il ? Il se bourre les poches de bijoux à vingt roubles. Il fouille le coffre, tandis que dans le tiroir supérieur de la commode, on découvre une cassette contenant quinze cents roubles d'argent liquide, sans compter les coupures ! Il n'a même pas su piller ; il n'a pu que tuer ! C'est son premier coup, je te dis, son premier coup ; il a perdu la tête ! Et ce n'est pas le calcul, mais le hasard qui l'a sauvé !

– Vous parlez apparemment du récent assassinat de la veuve du fonctionnaire ? demanda Piotr Pètrovitch, en s'adressant à Zossimov.

Il s'était déjà levé, tenait le chapeau et les gants à la main et avait envie de jeter quelques paroles intelligentes avant de s'en aller. Il était évidemment soucieux de laisser une impression avantageuse et la vanité, chez lui, était plus forte que le bon sens.

– Oui. En avez-vous entendu parler ?

– Bien sûr. C'était aux environs...

– Vous êtes au courant des détails ?

– Non pas précisément, mais il y a une autre circonstance qui m'intéresse, c'est pour ainsi dire un problème général. Je ne parle pas du fait que les crimes, dans les classes inférieures, sont devenus plus fréquents ces cinq dernières années, sans parler des pillages et des incendies incessants ; le plus étrange, pour moi, est que la criminalité augmente aussi dans les classes supérieures, et pour ainsi dire, parallèlement. D'un côté, on apprend qu'un ancien étudiant a attaqué la poste sur la grand-route ; d'un autre côté, on nous dit que des gens d'avant-plan,

par leur position sociale, impriment des faux billets à Moscou. On attrape toute une bande de faussaires qui falsifient les bons du dernier emprunt à lots – et l'un des membres est un chargé de cours d'histoire universelle. Ailleurs, on assassine mystérieusement, pour une raison pécuniaire, notre secrétaire à l'étranger... Et maintenant, si cette vieille usurière a été tuée par quelqu'un d'une classe plutôt élevée – car les paysans ne mettent pas de bijoux en gage – comment expliquer ce relâchement de la partie la plus cultivée de notre société ?

– Il y a beaucoup de changements économiques..., dit Zossimov.

– Comment expliquer ? enchaîna Rasoumikhine. Mais précisément par l'absence d'initiative !

– C'est-à-dire ?

– Qu'a donc répondu votre chargé de cours à Moscou à la question de savoir pourquoi il falsifiait les bons ?

« Tous s'enrichissent de diverses façons, alors j'ai aussi voulu m'enrichir rapidement. »

– Je ne me rappelle pas ses mots, mais le sens y est : tout gratuitement, au plus vite, sans peine ! Ils se sont habitués à vivre logés, nourris, blanchis, à suspendre leur culotte aux bretelles des autres et à manger de la nourriture déjà mâchée. Et quand l'heure a sonné, chacun s'est révélé sous son vrai jour...

– La moralité, pourtant ? Et, pour ainsi dire, les lois...

– Mais pourquoi vous mettez-vous en peine ? intervint Raskolnikov d'une façon inattendue. Cela s'est passé dans la ligne de votre théorie.

– Comment cela ?

– Poussez jusqu'aux conclusions logiques ce que vous avez prêché tout à l'heure et il en résultera qu'on peut égorger les gens...

– Mais, je vous en prie ! s'écria Loujine.

– Mais non, ce n'est pas ainsi ! dit Zossimov.

Raskolnikov était couché, pâle ; il respirait avec peine, et sa lèvre supérieure frémissait.

– Tout a une mesure, continua Loujine avec hauteur ; une vie économique n'est pas encore une invitation au meurtre, et si, seulement, on supposait...

– Est-il exact, coupa encore Raskolnikov d'une voix frémissante de colère et où l'on percevait une certaine intention d'offenser – est-il exact que vous avez dit à votre fiancée, au moment même où vous avez reçu son consentement, que ce qui vous était le plus agréable, c'est qu'elle soit indigente... Car il est avantageux de prendre femme parmi les miséreuses, pour régner sur elle plus tard, et lui reprocher de s'être laissée combler de bienfaits...

– Monsieur ! s'écria avec irritation Loujine, qui s'emporta et fut atterré tout à la fois. Monsieur, Monsieur... altérer la pensée de cette manière ! Excusez-moi, mais je dois vous dire que les bruits qui vous sont parvenus, ou, pour mieux dire, que l'on vous a fait parvenir, n'ont pas l'ombre d'un fondement ; et je... soupçonne... qui... cette pointe... en un mot, votre mère... Elle m'avait bien semblé, du reste, malgré toutes ses magnifiques qualités, avoir des idées d'une nuance quelque peu extatique et romanesque... Mais j'étais quand même à cent

lieues de supposer qu'elle pût comprendre et présenter la chose sous un aspect à ce point déformé par la fantaisie... enfin... enfin...

– Savez-vous quoi ? cria Raskolnikov, se soulevant sur son coussin et le regardant dans le blanc des yeux d'un regard étincelant, savez-vous quoi ?

– Quoi donc ?

Loujine s'arrêta et attendit, l'air offensé et provocant.

Un court silence s'établit.

– Que si vous osez encore dire... ne fût-ce qu'un mot... au sujet de ma mère... je vous jetterai en bas de l'escalier.

– Que t'arrive-t-il ? cria Rasoumikhine.

– Ah, c'est ainsi ! (Loujine pâlit et se mordit la lèvre.) Écoutez-moi, Monsieur, commença-t-il lentement ; il étouffait quoiqu'il se fisse violence – j'ai déjà discerné tout à l'heure votre animosité, mais je suis resté ici exprès pour en apprendre davantage. J'aurais pu beaucoup pardonner à un malade et à un parent, mais maintenant... à vous... jamais...

– Je ne suis pas malade ! cria Raskolnikov.

– D'autant plus...

– Allez au diable !

Mais Loujine partait déjà de lui-même, sans achever sa phrase ; il se glissait à nouveau entre la chaise et la table ; Rasoumikhine s'était levé cette fois pour le laisser passer. Loujine sortit sans regarder personne, sans même un salut à

Zossimov, qui lui faisait signe depuis longtemps de laisser le malade en paix. Il leva précautionneusement son chapeau à la hauteur de l'épaule, lorsqu'il se baissa pour passer la porte. On voyait à la courbe de son dos qu'il venait d'essuyer en ce moment un terrible outrage.

– Fait-on des choses pareilles ! disait Rasoumikhine préoccupé, en secouant la tête.

– Laissez... laissez-moi tous ! s'écria Raskolnikov excédé. Me laisserez-vous donc enfin, bourreaux ! Je n'ai pas peur de vous ! Je n'ai peur de personne, de personne, maintenant ! Allez-vous en. Je veux être seul, seul, seul, seul !

– Viens, dit Zossimov, avec un signe de tête à Rasoumikhine.

– Enfin ! Peut-on le laisser ainsi ?

– Viens, insista Zossimov et il sortit.

Rasoumikhine réfléchit un instant, puis se hâta de le rejoindre.

– Cela aurait pu être pire si nous ne lui avions pas obéi, dit Zossimov dans l'escalier. On ne peut pas l'énerver.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Si du moins, il lui arrivait un choc favorable... c'est cela qu'il faudrait. Tout à l'heure, il avait la force de... Tu sais, il est préoccupé ! Quelque chose lui pèse... J'ai très peur, c'est sûrement cela !

– C’est peut-être ce monsieur, ce Piotr Pètrovitch ? La conversation a montré qu’il épouse sa sœur et que Rodia en a reçu la nouvelle par une lettre arrivée avant sa maladie...

– Oui, il aurait mieux fait de ne pas venir, que le diable l’emporte ; il a peut-être tout gâté. As-tu remarqué que Rodia est indifférent à tout, qu’il devient silencieux à propos de tout, sauf un seul point qui le jette hors de lui : cet assassinat.

– Oui, oui ! approuva Rasoumikhine. Je l’ai très bien remarqué. Il s’intéresse à cela, s’inquiète ; c’est parce qu’on l’a effrayé, au bureau du Surveillant, le jour où il est tombé malade ; il s’est évanoui.

– Tu me raconteras cela plus en détail ce soir, et je te dirai alors quelque chose. Il m’intéresse beaucoup ! Je viendrai le voir dans une demi-heure... Il n’y aura pas d’inflammation, du reste...

– Merci, mon vieux ! Pour moi, j’attends chez Pachenka, et je le surveille par Nastassia...

Raskolnikov, resté seul, regarda Nastassia avec impatience et ennui ; mais celle-ci s’attardait.

– Veux-tu du thé, maintenant ? demanda-t-elle.

– Tout à l’heure ! Je veux dormir ! Laisse-moi...

Il se tourna convulsivement vers le mur ; Nastassia s’en fut.

VI

Elle venait à peine de sortir qu'il se leva, mit le crochet, défit le paquet de vêtements apporté par Rasoumikhine et se mit à s'habiller. Chose étrange, il était devenu tout à fait calme. Il ne ressentait plus ni le délire à demi-insensé ni la terreur panique qu'il avait tout à l'heure. C'étaient les premiers instants d'un calme soudain et insolite. Ses mouvements étaient précis et raisonnés ; ils laissaient deviner une ferme intention. « Aujourd'hui même, aujourd'hui même !... » murmurait-il à part lui. Il comprenait toutefois qu'il était encore faible, mais une extrême tension d'esprit, qui atteignait au calme, à l'idée fixe, lui donnait des forces et de l'assurance ; il espérait, du reste qu'il ne tomberait pas en rue. Une fois habillé de neuf, il regarda l'argent sur la table, réfléchit et le mit en poche. Il y avait là vingt-cinq roubles. Il prit aussi tous les sous de cuivre, la monnaie des dix roubles dépensés par Rasoumikhine pour l'achat des vêtements. Ensuite, il enleva sans bruit le crochet, sortit et descendit l'escalier ; il jeta un regard inquiet à la porte de la cuisine ouverte : Nastassia avait le dos tourné et soufflait dans le samovar de la logeuse. Elle ne l'entendît pas. Et qui aurait supposé qu'il était capable de sortir ? Un moment après, il était dans la rue.

Il était près de huit heures, et le soleil se couchait. La chaleur était toujours aussi suffocante, mais c'est avec avidité qu'il aspira cet air puant, poussiéreux, pollué par la ville. Un léger vertige le saisit ; une espèce de sauvage énergie brilla soudain dans ses yeux et apparut dans les traits tirés de son visage exsangue et blême. Il ne réfléchissait pas et ne savait pas où il allait, il savait uniquement « qu'il fallait *en finir*

aujourd'hui même, d'un coup, tout de suite, qu'autrement, il ne rentrerait pas chez lui, car *il ne voulait plus vivre ainsi* ». Comment en finir ? Par quel moyen ? Il n'en avait aucune idée et ne voulait même pas y penser. Il fuyait la réflexion qui lui était insupportable. Il ne faisait que sentir, et il savait qu'il fallait que tout changeât, d'une manière ou d'une autre « n'importe comment », se répétait-il avec une fermeté, une décision désespérées.

L'habitude aidant, il prit le chemin ordinaire de ses promenades de naguère et arriva place Sennoï. Avant de l'atteindre, il vit sur la chaussée, en face d'une boutique, un joueur d'orgue de barbarie, aux cheveux noirs, qui « tournait » une romance sentimentale. Il servait d'accompagnateur à une jeune fille d'une quinzaine d'années, qui se tenait debout devant lui sur le trottoir. Elle était habillée comme une demoiselle et portait crinoline, pèlerine, gants, petit chapeau de paille avec une plume couleur de feu : tout cela était vieux et usé. Elle débitait sa romance d'une voix vulgaire, fêlée, mais en somme, assez agréable et non sans force, en attendant qu'on lui jetât un kopeck de la boutique. Raskolnikov se joignit aux deux ou trois auditeurs, écouta un instant, sortit une pièce de cinq kopecks et la mit dans la main de la jeune fille. Celle-ci coupa brusquement son chant sur la note la plus haute et la plus sentimentale, puis lança un « Assez » tranchant à l'accompagnateur ; tous deux s'en furent lentement vers la boutique suivante.

– Aimez-vous les chanteurs de rue ? demanda soudain Raskolnikov à un homme entre deux âges, qui avait écouté debout à côté de lui et qui avait l'air d'un flâneur. Celui-ci lui jeta un regard bizarre. Moi, je les aime bien, continua Raskolnikov, semblant vouloir parler de tout autre chose que des chanteurs de rue. J'aime entendre les chansons accompagnées par l'orgue de barbarie, par une triste et glaciale soirée d'automne, une soirée humide, lorsque les passants ont des visages pâles, verdâtres et maladifs. Ou mieux encore,

lorsqu'il tombe de la neige fondante, tout droit, sans vent, vous savez ? et qu'au travers brillent les réverbères…

– Non, je ne sais pas… Pardonnez-moi…, bredouilla le monsieur, effaré par la question et par l'expression étrange du visage de Raskolnikov.

Il passa sur l'autre trottoir.

Raskolnikov continua son chemin et arriva à ce coin de la place Sennoï, où se trouvaient le bourgeois et sa femme qui avaient naguère parlé avec Lisaveta ; ils n'étaient plus là. Reconnaissant l'endroit, il s'immobilisa, jeta un regard circulaire et s'adressa à un jeune gaillard, vêtu d'une chemise rouge, et qui bâillait sur le seuil d'un magasin de farine.

– Il y a bien un bourgeois et sa femme qui tiennent leur commerce là au coin, n'est-ce pas ?

– Toutes sortes de gens tiennent leur commerce ici, répondit le gaillard regardant Raskolnikov de haut.

– Comment appelle-t-il ?

– Comme on l'a baptisé.

– Tu ne serais pas aussi de Zaraïsk ? De quel département es-tu ?

Le gars jeta de nouveau un coup d'œil à Raskolnikov.

– Chez nous, ce n'est pas un département, votre Excellence, mais un district, et, comme c'est mon frère qui voyageait, et que je suis toujours resté à la maison, alors, je ne sais pas… Soyez magnanime, votre Excellence, et excusez-moi.

– C’est un restaurant au premier ?

– C’est une taverne et il y a un billard ; et il y a aussi des princesses…

Raskolnikov se dirigea vers l’autre côté de la place, vers le coin où la foule dense des moujiks s’était assemblée. Il se faufila au plus épais du groupe en regardant les visages. Il avait envie de parler à n’importe qui, mais les moujiks ne lui prêtaient guère attention et braillaient entre eux, en se divisant en petits groupes. Il resta un moment, réfléchit et s’en alla vers la droite, par le trottoir, dans la direction de la perspective V. La place dépassée, il enfila une ruelle…

Il avait déjà souvent emprunté cette courte ruelle qui, par un coude, menait de la place à la rue Sadovaïa. Ces derniers temps, il s’était même senti enclin à rôder par ces endroits lorsqu’il était désespéré « pour l’être encore davantage ». Maintenant, il y avait pénétré sans penser à rien. Il y avait là un grand immeuble, occupé tout entier par des débits de boissons et autres établissements où l’on pouvait boire et manger. Des femmes en sortaient continuellement, habillées comme on s’habille quand on « sort dans le voisinage » : tête nue et sans manteau. À quelques endroits, il y en avait de petits groupes, surtout aux entrées des sous-sols, où un escalier conduisait à des établissements de plaisir. Dans l’un d’eux, pour l’instant, on faisait un bruit d’enfer, on jouait de la guitare, on chantait et on s’amusait beaucoup. De nombreuses femmes s’étaient attroupées à l’entrée ; quelques-unes s’étaient assises sur les marches, d’autres à même le trottoir, d’autres encore restaient debout et bavardaient. Près de là, sur la chaussée, rôdait un soldat ivre, une cigarette aux lèvres, et qui lâchait des bordées de jurons ; il semblait qu’il voulût entrer quelque part, mais ne savait où. Deux loqueteux se querellaient, et un ivrogne traînait en travers du pavé.

Raskolnikov s'arrêta auprès du plus important groupe de femmes ; elles parlaient avec des voix rauques ; elles portaient toutes des robes d'indienne, des chaussures en peau de chèvre et étaient nu-tête. Quelques-unes avaient plus de quarante ans, mais d'autres atteignaient à peine dix-sept ans, presque toutes avaient les yeux battus.

Les chansons et le vacarme qui s'entendaient en bas l'intéressaient, Dieu sait pourquoi… On entendait, au milieu des éclats de rire et des glapissements, quelqu'un qui dansait une danse enragée au son d'une rengaine, chantée d'une maigre voix de fausset et accompagnée d'une guitare et de battements de talons. Il écoutait attentivement d'un air triste et songeur, en se tenant penché sur l'entrée, et glissait un regard curieux dans le vestibule.

Ô toi, mon beau vaurien,
Ne me bats donc pas pour rien !

La voix du chanteur montait, haute. Raskolnikov eut fortement envie de comprendre ce que l'on chantait, comme si, pour lui, tout en dépendait.

« Et si j'entrais ? », pensa-t-il. « Ils s'esclaffent ! C'est qu'ils sont ivres. Et si je m'enivrais ? »

– N'entrez-vous pas, gentil Monsieur ? demanda l'une des femmes d'une voix pas encore tout à fait éraillée.

Elle était jeune, et même la seule à n'être point répugnante.

– Tu es bien jolie ! répondit-il, après s'être relevé et l'avoir regardée.

Elle lui sourit, car le compliment ne lui avait pas déplu.

– Vous êtes vous-même très bien, dit-elle.

– Comme vous êtes maigre, remarqua une autre d'une voix de basse. Vous sortez de l'hôpital ?

« Toutes des filles de généraux, à ce qu'il me semble, et elles ont toutes un nez en trompette », interrompit un moujik qui s'était approché ; il était gris, sa souquenille bâillait et il avait une trogne rusée et hilare. « On s'amuse ! », ajouta-t-il.

– Entre, puisque tu es venu !

– Oui, j'entre. Quelle joie !

Et il dégringola les marches.

Raskolnikov se remit en route.

– Eh, Monsieur ! lui cria la fille.

– Quoi ?

Elle sembla décontenancée.

– Je serai toujours contente, gentil Monsieur, de passer quelques moments avec vous, mais pour l'instant, vous m'intimidez, je n'ose pas. Faites-moi un cadeau, aimable cavalier, six kopecks pour boire !

Raskolnikov sortit ce qui lui tomba sous la main : trois pièces de cinq kopecks.

– Oh, quel généreux Monsieur !

– Quel est ton nom ?

– Demandez Douklida.

– Comment est-ce possible, remarqua soudain une femme du groupe, avec un signe de tête à Douklida ; comment peut-elle mendier pareillement ! Je serais entrée sous terre de honte...

Raskolnikov regarda avec curiosité celle qui parlait ainsi.

Elle était âgée d'environ trente ans et toute couverte d'ecchymoses. Elle avait la figure grêlée et la lèvre supérieure enflée. Elle marquait sa désapprobation posément et sérieusement.

« Où ai-je donc lu, pensait Raskolnikov en continuant son chemin, qu'un condamné à mort, une heure avant l'exécution, a dit ou pensé que s'il lui fallait vivre quelque part sur un rocher, sur une plate-forme si étroite qu'il n'y aurait place que pour ses pieds, et entourée de précipices, de l'océan, des ténèbres, de la solitude et de la tempête éternelle, et s'il lui fallait rester ainsi debout sur un pied carré d'espace toute sa vie, mille ans, l'éternité, eh bien ! qu'il préférerait vivre ainsi plutôt que de mourir ! Vivre, vivre à tout prix ! N'importe comment, mais vivre !... Comme c'est vrai ! Mon Dieu, comme c'est vrai ! L'homme est vil ! Et celui-là est vil aussi qui le condamne parce qu'il est vil ! ajouta-t-il, une minute plus tard.

Il arriva alors dans une autre rue. « Tiens, le Palais de Cristal ! Tout à l'heure, Rasoumikhine a parlé du Palais de Cristal. Mais que diable voulais-je y faire ? Ah oui, lire... Zossimov m'a dit qu'il a lu dans les journaux... »

– Avez-vous des journaux ? demanda-t-il, en pénétrant dans le café, vaste et propre, composé de plusieurs pièces, d'ailleurs assez désertes. Deux ou trois clients buvaient du thé, et, dans la pièce du fond, un groupe de quatre hommes consommaient du champagne. Il sembla à Raskolnikov que

Zamètov était parmi ceux-ci. Mais, après tout, de loin, on ne voyait pas très bien.

« Cela m’est égal », pensa-t-il.

– Désirez-vous du vodka ? demanda le garçon.

– Donne du thé. Apporte aussi des vieux journaux, les journaux de ces cinq derniers jours ; je te donnerai un pourboire.

– Bien, Monsieur. Voici ceux d’aujourd’hui. Vous désirez aussi du vodka ?

Les vieux journaux et le thé apparurent. Raskolnikov s’assit et commença à chercher : « Isler – Isler – les Aztèques – les Aztèques – Isler – Barthola – Massimo – les Aztèques – Isler... Non ! Ah, voici les faits divers : tombée dans l’escalier – bourgeois tué par l’alcool – incendie aux Sables – incendie rue Petersbourgskaïa – encore un incendie rue Petersbourgskaïa – Isler – Isler – Isler – Massimo... Ah, voilà... »

Il trouva enfin ce qu’il cherchait et se mit à lire : les lettres dansaient devant ses yeux, mais il termina quand même la lecture du « fait divers » et se mit à la recherche des dernières nouvelles dans les éditions suivantes. Ses mains tremblaient d’une impatience fébrile en feuilletant les journaux. Soudain quelqu’un s’assit à sa table, près de lui. Il regarda, c’était Zamètov, toujours le même Zamètov avec le même aspect, les bagues, les chaînes, la raie dans ses cheveux bouclés, noirs, cosmétiqués, l’élégant gilet, la jaquette quelque peu usagée et le linge défraîchi. Il était gai, ou, tout au moins, il souriait avec beaucoup de bonne humeur et de jovialité. Son visage basané était un peu allumé par le champagne.

– Comment, vous ici ? commença-t-il, étonné, avec le ton qu'il eût pris pour un vieil ami. Et Rasoumikhine qui m'a dit hier que vous étiez toujours sans connaissance ! Étrange ! Car j'ai été chez vous...

Raskolnikov avait deviné qu'il viendrait auprès de lui. Il écarta les journaux et se tourna vers Zamètov. Il avait la lèvre railleuse, et une irritante impatience perçait dans son expression.

– Je le sais bien, que vous avez été chez moi, répondit-il ; on me l'a dit. Vous avez cherché la chaussette... Vous savez, Rasoumikhine est fou de vous ; il dit que vous avez été avec lui chez Lavisa Ivanovna, chez celle-là même au sujet de laquelle vous vous donniez tant de peine, quand vous faisiez des clins d'œil au lieutenant Poudre qui ne comprenait pas, vous vous rappelez ? Comment pouvait-il ne pas comprendre : l'affaire était claire... n'est-ce pas ?

– En voilà un tapageur !

– Qui ? La Poudre ?

– Non, votre ami Rasoumikhine...

– Vous avez une bonne vie, Monsieur Zamètov ; l'entrée des plus agréables endroits sans payer aucun droit. Qui vous abreuvait de champagne, tout à l'heure ?

– Nous avons... bu... un coup... Pourquoi « abreuvait » ?

– Les honoraires ! Vous profitez de tout ! (Raskolnikov se mit à rire.) Ce n'est rien, mon brave garçon, ce n'est rien ! ajouta-t-il, en donnant une tape sur l'épaule de Zamètov. Je ne dis pas cela par méchanceté, mais « en tout bien, tout amour,

par jeu », comme le disait l'ouvrier lorsqu'il rossait Mitka ; c'est dans l'affaire de la vieille.

– D'où savez-vous cela ?

– J'en sais peut-être plus que vous.

– Comme vous êtes bizarre... Vous êtes probablement encore malade. Vous n'auriez pas dû sortir...

– Je vous parais bizarre ?

– Oui. Que faites-vous ? Vous lisez les journaux ?

– Oui.

– Beaucoup d'incendies, n'est-ce pas ?

– Je ne lisais pas cela. Il jeta alors un coup d'œil énigmatique à Zamètov. Le sourire railleur qu'il avait auparavant tordit à nouveau ses lèvres. Non, ce n'est pas cela que je lisais, continua-t-il, avec un clin d'œil. Mais avouez, aimable jeune homme, que vous mourez d'envie d'apprendre ce que je lisais ?

– Pas du tout ; j'avais demandé cela ainsi... Ne peut-on demander ? Qu'avez-vous à...

– Écoutez ; vous êtes un homme instruit, un amateur de belles lettres, n'est-ce pas ?

– J'ai fait six classes au Lycée[19], répondit Zamètov, non sans quelque dignité.

---

[19] Le programme des lycées s'étendait sur huit années. (N. D. T.)

– Six classes ! Oh, mon petit pigeon ! Avec une raie, des bagues – un homme riche ! Ah, quel gentil petit garçon !

Ici Raskolnikov pouffa d'un rire nerveux à la figure de Zamètov. Celui-ci recula ; ce n'était pas qu'il fût offusqué, mais plutôt très étonné.

– Ah, ça ! qu'il est bizarre ! répéta Zamètov, très sérieusement. Il me semble que vous délirez encore.

– Je délire ? Tu radotes, mon pigeon ! Alors, je suis bizarre ? Alors, j'ai éveillé votre curiosité, n'est-ce pas ? Je l'ai éveillée ?

– Oui.

– Oui, vous voulez savoir ce que j'ai lu, ce que je recherchais ? En ai-je fait apporter des journaux ! C'est louche, n'est-ce pas ?

– Eh bien ! dites.

– Vous avez les oreilles aux aguets ?

– Pourquoi aux aguets ?

– Je vous l'apprendrai par après ; et maintenant, mon très cher, je vous déclare..., non, « j'avoue » est mieux... Non, ce n'est pas cela non plus : « je fais une déposition dont vous prenez note » – c'est cela ! Je dépose que j'ai cherché, que j'ai lu, que je me suis intéressé à... – et je suis entré ici dans ce but, – rechercher des faits concernant l'assassinat de la vieille veuve, dit-il enfin à voix basse, le visage à un pouce de celui de Zamètov.

Celui-ci le regardait droit dans les yeux, sans bouger et sans écarter son visage.

Il sembla plus tard à Zamètov que la chose la plus singulière fut qu'ils se turent tout une minute, et que, pendant ce temps, ils se regardèrent de cette manière.

– Et même si vous avez lu cela ? s'écria tout à coup Zamètov stupéfait et excédé. Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

– C'est cette même vieille, continua Raskolnikov avec le même ton, et sans réagir à l'exclamation de Zamètov, cette même vieille dont on parlait au bureau lorsque je m'y suis évanoui. Vous comprenez maintenant ?

– Mais qu'y a-t-il à comprendre ? prononça Zamètov, presque alarmé.

Le visage impénétrable et grave de Raskolnikov se transfigura en un instant et il partit à nouveau d'un éclat de rire nerveux, comme s'il était impuissant à se maîtriser. Il se souvint soudain, avec une netteté extraordinaire, de la sensation qu'il avait éprouvée lorsque, le jour de l'assassinat, debout derrière la porte, dont le crochet bougeait sous les coups, il entendait les deux hommes cogner et jurer sur le palier, et qu'il ressentit tout à coup une envie folle de crier, de les quereller, de leur tirer la langue, de les railler et de rire à gorge déployée, de rire, rire, rire !

– Vous êtes ou bien fou ou bien..., prononça Zamètov, et il s'arrêta, comme s'il avait été frappé par une pensée qui lui fût venue soudainement.

– Ou bien ? Ou bien quoi ? Eh bien ! quoi ? Dites un peu !

– Rien ! répondit Zamètov agacé. Bêtises que tout cela !

Tous deux se turent. Après son brusque et convulsif accès d'hilarité, Raskolnikov devint triste et pensif. Il s'appuya à la table et se prit la tête entre les mains. Il semblait qu'il eût entièrement oublié Zamètov. Le silence dura assez longtemps.

– Buvez donc votre thé. Il va devenir froid, dit Zamètov.

– Hein ? comment ? le thé ?... En effet !...

Raskolnikov but une gorgée, mit en bouche un morceau de pain, jeta un coup d'œil à Zamètov et sembla se reprendre. Son visage prit à nouveau son expression railleuse. Il continua à boire son thé.

– Ces derniers temps, les escroqueries se multiplient, dit Zamètov. Il n'y a pas longtemps encore, j'ai lu dans le « Moskovkie Vedomosti », qu'on a pincé à Moscou toute une bande de faux-monnayeurs. Toute une société. Ils écoulaient des billets.

– Oh, c'est vieux ! J'ai lu ça il y a un mois, répondit tranquillement Raskolnikov. Et ce sont des escrocs, d'après vous ? ajouta-t-il avec un sourire.

– Bien sûr !

– Ceux-là ? Mais ce sont des enfants, des blancs-becs ! Ils se réunissent à cinquante dans ce but ! Est-ce permis ! À trois, ils auraient déjà été trop nombreux ; et encore aurait-il fallu qu'ils eussent plus confiance dans les autres qu'en eux-mêmes ! Il aurait suffi que l'un d'eux bavarde après boire pour que tout aille au diable ! Des blancs-becs ! Ils emploient des gens peu sûrs pour changer les billets aux guichets des banques ; ils confient une telle besogne au premier venu ! Admettons que ces

blancs-becs aient réussi et qu'ils se soient fait un million chacun, et ensuite ? Pendant toute leur vie, chacun dépend des autres, pour le restant de ses jours ! Mieux vaut se pendre ! Mais ils n'ont même pas pu écouler leur marchandise : l'homme s'était mis à compter les billets au guichet – il en avait reçu pour cinq mille roubles – lorsque ses mains tremblèrent. Il en avait déjà compté quatre mille, mais il prit le cinquième mille sans compter, faisant confiance à l'employé, pour l'avoir rapidement en poche, afin de pouvoir filer. C'est ce qui a provoqué le soupçon. Et tout a sauté par la faute d'un imbécile ! Est-ce donc permis ?

– Permis de laisser trembler ses mains ? reprit Zamètov. Je suis certain que c'était inévitable. Il arrive qu'on ne puisse plus se maîtriser.

– Ne plus se maîtriser ?

– Le supporteriez-vous ? Moi, je ne le supporterais pas ! Aller faire un pareil coup pour cent roubles de profit ! Aller changer un faux billet et où donc ! – dans une banque ! où on ne peut tromper les employés ! – non, moi j'en serais décontenancé. Et vous, vous décontenanceriez-vous ?

Raskolnikov eut une terrible envie de « montrer la langue » à Zamètov. Des frissons, par instant, lui parcouraient le dos.

– Je ne m'y serais pas pris de cette façon, commença-t-il, comme s'il revenait de loin. J'aurais agi de la manière suivante : j'aurais compté le premier mille quatre fois, par exemple, par tous les bouts, en examinant chaque billet avant de me mettre au deuxième mille. Au milieu du deuxième mille, je me serais arrêté et j'aurais pris un billet quelconque que je me serais mis à examiner à la lumière, et puis à contre-jour, pour voir s'il n'est pas faux. « Car j'ai peur, voyez-vous : une de mes parentes a perdu ainsi vingt-cinq roubles dernièrement » et je lui aurais

raconté toute une histoire. Venu au troisième mille : Non, permettez, je crois que dans le deuxième mille j'ai mal compté la septième centaine ; j'ai des doutes » et j'aurais abandonné le troisième et je me serais remis au deuxième mille, et ainsi de suite pour les cinq mille. Après avoir fini de compter, j'aurais sorti un billet du cinquième mille et un autre du deuxième et, de nouveau, je les aurais examinés à contre-jour et j'aurais encore émis des doutes : Donnez-m'en d'autres, je vous prie, à la place de ces deux-là ». Le caissier, en nage, s'arracherait les cheveux en désespérant de se débarrasser de moi ! Une fois tout terminé, je me serais dirigé vers la sortie, j'aurais ouvert la porte et puis « Excusez-moi... » je serais revenu demander quelques renseignements – voilà comment j'aurais fait.

– Ça ! Quelles effrayantes histoires vous me racontez-là ! dit Zamètov en riant. Seulement ce ne sont que des paroles. Venu au fait, vous auriez trébuché. Cette besogne n'est ni pour vous ni pour moi, je vous le dis. Même un homme expérimenté et bien décidé peut faire un faux pas. Mais pourquoi chercher ? Ainsi, par exemple, c'est dans notre district que la vieille a été tuée. Le meurtrier était, semble-t-il, une tête brûlée, il vous risque le tout en plein jour et il n'est sauvé que par miracle, mais ses mains ont quand même tremblé : il n'a pas su piller, il n'a pu le supporter ; l'affaire démontre...

Raskolnikov, sembla-t-il, s'offusqua.

– L'affaire démontre !... Essayez de l'attraper, maintenant ! s'exclama-t-il, agaçant méchamment Zamètov.

– Eh bien, on l'attrapera.

– Qui ? Vous ? Vous seriez capable ? Vous allez vous y empêtrer ! Le plus important à vos yeux est de savoir si tout à coup on se met à dépenser exagérément. Pas d'argent, et brusquement on dépense sans compter : alors comment ne

serait-on pas l'assassin ? Mais un petit enfant haut comme ça vous roulerait dans cette affaire s'il en avait envie !

– Mais voilà justement, le hic c'est qu'ils font tous la même chose, répondit Zamètov ; ils tuent intelligemment, ils risquent leur vie, et puis ils se font prendre au cabaret, c'est la dépense qui les trahit. Tout le monde n'est pas aussi malin que vous. Vous ne seriez pas allé au cabaret, évidemment !

Raskolnikov fronça les sourcils et jeta un coup d'œil aigu à Zamètov.

– Je vois que vous vous êtes laissé tenter, et que vous voudriez savoir ce que j'aurais fait ? dit-il avec mécontentement.

– Mais, oui, je voudrais bien, répondit l'autre sérieusement et avec fermeté.

Ses paroles, ses regards devenaient vraiment trop sérieux.

– Vous voulez absolument savoir ?

– Absolument.

– Très bien. Voici ce que j'aurais fait, commença en chuchotant Raskolnikov qui approcha comme tantôt son visage de celui de Zamètov, en le regardant dans le blanc des yeux, si bien que, cette fois-ci, son interlocuteur frissonna. Voici comment j'aurais agi : Je prends l'argent et les bijoux et je les porte en droite ligne, sans entrer nulle part, dans un endroit clos de murs pleins et où il n'y a presque personne – un petit potager ou quelque chose dans ce genre. J'ai déjà repéré d'avance, dans cette cour, une pierre de quarante livres, par exemple, qui gît dans un coin, près du mur de clôture, probablement depuis la construction de la maison ; je soulève cette pierre – il doit y avoir un petit trou là-dessous – je mets les

bijoux et l'argent dans ce trou. Alors, je fais basculer la pierre à son ancienne place, je tasse du pied et je m'en vais. Puis je laisse ça là, un an, deux ans, même trois ans, – cherchez alors !

– Vous êtes fou, dit Zamètov, à voix basse, lui aussi, Dieu sait pourquoi, et il se recula soudain.

Les yeux de Raskolnikov brillèrent ; il devint complètement livide ; sa lèvre supérieure frissonna et se mit à trembler. Il se pencha vers Zamètov aussi près qu'il put et se mit à remuer les lèvres sans qu'aucun son en sortît ; cela dura près d'une demi-minute ; il savait ce qu'il faisait, mais il ne pouvait se retenir... Le terrible aveu dansait sur ses lèvres comme le crochet, le jour du crime, dansait dans l'anneau : encore un peu et il saute ; il suffit de le laisser s'échapper, de le prononcer !

– Et si c'était moi qui avait tué la vieille et Lisaveta ? dit-il soudain, et il revint à lui.

Zamètov le regarda épouvanté et devint pâle comme un linge. Son visage se tordit en un sourire.

– Mais, est-ce possible ? articula-t-il, d'une voix à peine audible.

Raskolnikov lui jeta un coup d'œil méchant.

– Avouez que vous m'avez cru ? dit-il enfin d'une voix froide et railleuse. Allons, avouez donc !

– Pas du tout ! Maintenant moins que jamais ! dit hâtivement Zamètov.

– Vous vous êtes trahi ! Attrapé, le moineau ! Puisque vous me croyez « maintenant moins que jamais », c'est donc que vous m'aviez cru auparavant ?

– Mais pas du tout ! s’exclama Zamètov tout confus. Est-ce pour en venir là que vous avez cherché à m’effrayer ?

– Alors, vous n’y croyez pas ? Et de quoi avez-vous parlé lorsque je suis sorti du bureau ? Et pourquoi le lieutenant Poudre m’a-t-il questionné lorsque je suis revenu à moi, après mon évanouissement ? Hé là ! cria-t-il au garçon en se levant et en saisissant sa casquette. Combien dois-je ?

– Trente kopecks en tout, Monsieur, répondit le garçon en se précipitant.

– Voici encore vingt kopecks pour toi. En voilà de l’argent ! (Il tendit de sa main tremblante les billets de banque vers Zamètov.) Des rouges, des bleus, vingt-cinq roubles ! D’où viennent-ils ? D’où viennent les vêtements neufs ? Car vous savez : pas un sou avant ! La logeuse a sans doute déjà été interrogée… Allons, ça suffit. Assez causé[20] ! Au revoir… au plaisir !

Il sortit ; une étrange sensation hystérique le faisait frissonner mais, dans cette sensation, il y avait une part d’intolérable jouissance. Il était du reste sombre et extrêmement fatigué. Son visage était tordu comme après quelque accès. Sa fatigue croissait rapidement. Ces temps-ci, la première excitation nerveuse faisait affluer ses forces, mais celles-ci retombaient tout aussi rapidement, à mesure que faiblissait la sensation.

Quant à Zamètov, il resta encore longtemps à la même place, à rêver. Raskolnikov avait modifié toutes ses idées au sujet du point en question et avait fixé son opinion de façon définitive.

---

[20] En français dans le texte. (N. D. T.)

« Ilia Pètrovitch est un nigaud », conclut-il enfin.

Raskolnikov avait à peine ouvert la porte de la rue qu'il tomba, sur le perron même, sur Rasoumikhine qui entrait. Ils ne s'étaient pas aperçus et manquèrent de se cogner. Ils se mesurèrent du regard quelques instants. Rasoumikhine était abasourdi, mais tout à coup, la colère, une véritable colère, s'alluma dans ses yeux.

– Ah, te voilà ! cria-t-il à pleins poumons. Tu t'es enfui de ton lit ! Et moi qui le cherche sous le divan ! Sais-tu que l'on a été voir au grenier ? J'ai presque battu Nastassia à cause de toi... Et voilà où il est ! Rodka ![21] Qu'est-ce que cela signifie ? Sois sincère ! Avoue ! Tu entends ?

– Cela signifie que j'en ai assez de vous tous et que je veux être seul, répondit calmement Raskolnikov.

– Seul ? Quand tu ne peux même pas encore faire un pas, que ta gueule est blanche comme un linge et que tu suffoques ? Imbécile... Que faisais-tu au Palais de Cristal ? Parle, tout de suite !

– Laisse-moi aller ! dit Raskolnikov, et il voulut avancer.

Cela mit Rasoumikhine hors de lui-même ; il empoigna son camarade par l'épaule.

– Te laisser aller ? Tu oses dire « laisse-moi aller » après ce que tu as fait ! Sais-tu ce que je vais faire de toi, maintenant ? Je vais te prendre, t'emporter chez toi sous le bras comme un colis, et t'enfermer à clé !

---

[21] Celui des diminutifs de Rodia qui est à l'usage d'un camarade. (N. D. T.)

– Écoute, Rasoumikhine, commença doucement Raskolnikov, apparemment tout à fait calme, ne vois-tu vraiment pas que je ne veux pas de ton dévouement ? Pourquoi donc combler de bienfaits ceux qui… s'en fichent ? Ceux, enfin, auxquels cela pèse sérieusement ? Allons, pourquoi es-tu parti à ma recherche au début de ma maladie ? Peut-être aurais-je été très heureux de mourir ? Ne t'ai-je pas assez fait comprendre aujourd'hui que tu me tourmentes, que tu… m'ennuies ! Qu'as-tu donc besoin de tourmenter les gens ! Je t'assure que cela contrarie sérieusement ma guérison, car je suis sans cesse exaspéré. Zossimov, lui, est bien parti, tout à l'heure, pour ne pas m'énerver ! Laisse-moi, toi aussi, je t'en conjure ! En somme, de quel droit me retiens-tu de force ? Ne vois-tu donc pas que j'ai maintenant toute ma tête ? Comment, dis-le moi, comment te fléchir pour que tu ne m'importunes plus, pour que tu ne me combles plus de ta sollicitude ? Admettons que je sois ingrat ; admettons que je vois vil, mais laissez-moi la paix, je vous en supplie, laissez-moi la paix ! La paix ! La paix !

Il avait commencé calmement, se réjouissant d'avance de tout le poison qu'il allait déverser et il finit hors de lui, suffoquant, comme tout à l'heure, pendant son altercation avec Loujine.

Rasoumikhine réfléchit un moment et lâcha son bras.

– Va-t-en au diable, alors ! dit-il doucement et presque rêveusement. Arrête, rugit-il soudain, lorsque Raskolnikov fit mine de bouger. Écoute-moi ! Je vous déclare que, tous, vous êtes des petits bavards et des petits fanfarons. Il vous arrive de vous voir pourvus d'une petite souffrance de tout repos, et vous vous mettez à la couver comme une poule ! Et ici aussi, vous pillez vos auteurs. Pas de vie personnelle en vous ! Vous êtes faits avec du blanc de baleine et vous avez du petit lait au lieu de sang ! Je n'ai foi en aucun de vous. Le premier souci, pour vous,

dans toutes les occasions, est de savoir comment faire pour ne pas ressembler à un être humain. Arrê-ê-te ! hurla-t-il avec une rage redoublée, voyant que Raskolnikov voulait de nouveau s'en aller. Écoute jusqu'à la fin ! Tu sais qu'on va procéder à la pendaison de la crémaillère chez moi, aujourd'hui ; ils sont peut-être déjà là, mais j'y ai laissé l'oncle (je viens d'y piquer une tête) pour recevoir les invités. Alors, si tu n'étais pas un imbécile, un plat imbécile, un triple imbécile... tu vois, Rodia, j'avoue que tu es intelligent, mais tu es un imbécile ! alors, si tu n'étais pas un imbécile, ne viendrais-tu pas passer la soirée chez moi, au lieu de battre le pavé pour rien ? Puisque tu es sorti, il n'y a plus rien à faire ! Je te donnerai un de ces bons fauteuils bien mous, il y en a un chez la logeuse... du thé... de la compagnie... Si ça ne te plaisait pas, je te ferais coucher sur la chaise-longue, – tu resterais quand même parmi nous... Zossimov en sera. Tu viens, oui ?

– Non.

– Tu radotes ! s'exclama Rasoumikhine, impatient. Qu'en sais-tu ? Tu n'es pas sûr de toi-même ! Et puis, tu n'y comprends rien... Je me suis querellé mille fois avec le monde, et j'y suis toujours revenu. Tu auras honte, et tu reviendras ! Rappelle-toi, alors l'immeuble Potchinkov, troisième étage...

– Mais vous seriez bien capable, Monsieur Rasoumikhine, de vous faire battre par quelqu'un pour le plaisir de dispenser des bienfaits.

– Battre qui ? Moi ? Je te dévisse le nez pour la moindre plaisanterie ! Immeuble Potchinkov, n° 47, appartement du fonctionnaire Babouchkine...

– Ne compte pas sur moi, Rasoumikhine.

Raskolnikov se détourna et s'éloigna.

– Je parie que tu viendras ! cria Rasoumikhine. Sans cela tu... sans cela, je ne veux plus te connaître ! Attends, hé ! Zamètov est là ?

– Oui.

– Tu l'as vu ?

– Oui.

– Tu lui as parlé ?

– Oui, je lui ai parlé.

– De quoi ? Après tout, va au diable, n'en dis rien, Potchinkov, 47, Babouchkine, souviens-toi.

Raskolnikov descendit jusqu'à la rue Sadovaïa et tourna le coin. Rasoumikhine regardait songeusement dans sa direction. Il fit enfin un geste de la main et pénétra dans l'immeuble ; il s'arrêta cependant au milieu de l'escalier.

« Ah, ça ! », continua-t-il, presque à haute voix ! « Ses paroles ont du sens, mais il semble bien... Mais que je suis stupide ! Les paroles des déments n'ont-elles pas également un sens ? Et c'est sans doute cela que craint Zossimov. » Il se toucha le front du doigt. « Et si... alors, comment peut-on le lâcher seul maintenant ? Il peut se noyer... J'ai fait une bêtise. »

Il revint en courant sur ses pas, mais il n'y avait plus trace de Raskolnikov. Il cracha alors à terre, et revint rapidement au « Palais de Cristal » pour interroger Zamètov.

Raskolnikov alla directement au pont N..., où il s'appuya au garde-fou et se mit à regarder dans le vide. Après avoir quitté

Rasoumikhine, il se sentit si faible, qu'il avait eu peine à arriver où il était. Penché sur l'eau, il regardait les reflets roses du coucher du soleil, l'alignement des maisons, faisant une tache sombre dans le soir tombant, une fenêtre de mansarde, quelque part au loin sur la rive gauche qui, touchée par un dernier rayon de soleil, brillait comme si elle flambait ; il regardait l'eau du canal qui s'obscurcissait ; il l'observait, semblait-il avec attention. Enfin, devant ses yeux se mirent à tourner des cercles rouges, les maisons s'ébranlèrent, les passants, les quais, les voitures, tout se mit à tourner, à danser une ronde. Soudain il frissonna, une scène atroce et étrange l'empêcha de s'évanouir. Il eut la sensation que quelqu'un s'arrêtait auprès de lui, à sa droite ; il regarda et vit une femme de haute taille, un fichu sur la tête, avec un long visage jaune d'ivrognesse et des yeux caves et rougeâtres. Elle le dévisageait, mais, sans doute, ne voyait-elle rien et ne distinguait-elle personne. Soudain, elle s'appuya de la main droite au garde-fou, passa la jambe droite, puis la gauche par-dessus le grillage, et se jeta dans le canal. L'eau sale rejaillit, engloutit un moment la femme, mais un instant plus tard elle surnagea et le courant l'emporta tout doucement, la tête et les jambes immergées, le dos flottant, la jupe bouffant comme un coussin au-dessus de l'eau.

– Elle s'est noyée ! elle s'est noyée ! criaient des dizaines de voix.

Des gens accouraient ; les deux quais se garnirent de monde ; Raskolnikov fut entouré par la foule qui le poussait et qui le pressait contre le parapet.

– Mon Dieu ! Mais c'est notre Afrossiniouchka ! cria soudain la voix plaintive d'une femme. Sauvez-la, petits pères, tirez-la hors de l'eau !

Un canot ! Un canot ! cria-t-on dans la foule.

Mais le canot n'était plus nécessaire ; un agent avait déjà dégringolé les marches qui conduisaient au canal, s'était débarrassé de sa capote, de ses bottes, et s'était jeté à l'eau. La besogne fut simple : la femme flottait à deux pas des marches ; il la saisit de la main droite par les vêtements, réussit à attraper de la gauche une perche que lui tendait un camarade et la désespérée fut ramenée au bord. Elle reprit rapidement ses sens, se releva, s'assit, se mit à éternuer et à s'ébrouer en essuyant stupidement sa robe mouillée de la main. Elle ne disait rien.

– Elle est saoule comme une bourrique, petits pères, comme une bourrique, sanglotait la même voix de femme, maintenant tout près d'Afrossiniouchka. Elle a voulu se pendre, l'autre fois ; on l'a dépendue. Je suis allée faire des courses et j'ai laissé ma fillette chez elle et voilà le malheur qui est arrivé ! C'est une bourgeoise, petit père, notre voisine, elle n'habite pas loin, la deuxième maison dans la rue, là...

Les gens se dispersaient ; les agents s'occupaient encore de la femme, quelqu'un parla du bureau de police... Raskolnikov regardait tout avec une sensation insolite de détachement. Le dégoût le saisit. « Non, c'est laid... l'eau... pas la peine », se marmottait-il. « Il n'y aura plus rien », ajoutait-il, « inutile d'attendre. Qui parle de commissariat... Pourquoi Zamètov n'est-il pas au commissariat ? Il ouvre à neuf heures... ». Il tourna le dos au parapet et regarda tout autour de lui.

« Et alors ? Pourquoi pas ! », prononça-t-il avec décision, et, quittant cet endroit, il partit du côté du bureau de police. Son cœur était vide et sourd. Il ne voulait pas réfléchir. Son angoisse même était dissipée ; il n'y avait plus trace de l'énergie qui l'animait lorsqu'il était sorti de chez lui, dans le but « d'en finir ». Une apathie totale avait pris sa place.

« Après tout, c'est aussi une solution ! », pensa-t-il, en traînant le long du canal. « Ce sera fini parce que je l'aurai voulu... Est-ce une solution, en somme ? Bah, c'est égal ! Il y aura bien un pied d'espace – Il rit. Pour une fin, c'est une fin ! Est-ce possible que ce soit une fin ? Leur dirai-je ou ne leur dirai-je pas ? Ah... ça ! Je suis bien fatigué ; si je pouvais vite me coucher ou m'asseoir quelque part ! Ce qui me fait éprouver le plus de honte, c'est que c'est trop stupide. Et puis, je me fiche de cela aussi. Dieu, quelles stupidités vous viennent à l'esprit parfois... ».

Pour arriver au bureau, il fallait aller tout droit et prendre la deuxième rue à gauche : c'était à deux pas. Mais arrivé au premier coin, il s'arrêta, réfléchit, obliqua dans la ruelle, et entreprit de faire un détour par deux rues – peut-être sans aucune raison, peut-être inconsciemment pour gagner un peu de temps. Il marchait en regardant à terre. Soudain, comme si quelqu'un le lui avait soufflé à l'oreille, il leva la tête et se vit à côté de la maison, tout près de la porte. Depuis le soir, il n'était plus venu ici et n'était même plus passé à côté de cet immeuble.

Un désir irrésistible et inéluctable le poussa. Il entra, passa sous le porche, pénétra dans la première entrée à droite et se mit à gravir l'escalier vers le troisième. L'escalier, étroit et raide, était très obscur. Il s'arrêtait à chaque palier et observait avec curiosité. Le chambranle de la porte du rez-de-chaussée était démonté : « Ce n'était pas ainsi alors », se dit-il. Voici l'appartement du premier où travaillaient Nikolka et Mitka. Fermé, la porte est peinte à neuf ; donc c'est à louer. Voici le second... et le troisième... C'est ici ! » Il fut très étonné : la porte était grande ouverte, il y avait des gens à l'intérieur ; on entendait parler, et il ne s'y était pas attendu. Après un moment d'hésitation, il acheva de gravir les dernières marches et pénétra dans l'appartement.

On remettait également celui-ci à neuf : il y avait des ouvriers, cela sembla l'étonner. Il s'attendait, Dieu sait pourquoi, à tout trouver dans l'état où il l'avait laissé, même les cadavres, peut-être, dans la même position, par terre. Et voilà qu'il trouve les murs nus, aucun meuble ; c'est étrange... Il alla à la fenêtre et s'assit sur la tablette.

Il n'y avait que deux ouvriers, deux jeunes gaillards, l'un plus âgé que l'autre. Ils tapissaient les murs de papier neuf, blanc, semé de petites fleurs mauves, qui remplaçaient l'ancien papier tout sali et déchiré. Cela sembla déplaire fortement à Raskolnikov ; il regardait avec hostilité la tapisserie neuve, comme s'il regrettait que l'on eût tout changé.

Les ouvriers s'étaient visiblement attardés ; ils étaient pour l'instant occupés à rouler hâtivement le papier et s'apprêtaient à rentrer chez eux. L'apparition de Raskolnikov n'attira presque pas leur attention. Ils parlaient entre eux. Raskolnikov, les bras croisés, se mit à les écouter.

– Voilà qu'elle vient chez moi au matin, à la première heure, dit le plus âgé au plus jeune. Elle était bien attifée. « Qu'as-tu », lui dis-je, « à jouer l'oiseau des îles devant moi ? » – « Tite Vassilitch », dit-elle, « je veux être désormais à votre entière discrétion. » Ah, c'est ainsi ! Et elle était nippée comme un dessin de mode, mon vieux !

– Qu'est-ce donc, un dessin de mode, l'oncle ? demanda le jeune.

L'« oncle » l'initiait sans doute.

– Un dessin de mode, mon vieux, c'est un dessin en couleurs, qui arrive ici chez les tailleurs chaque samedi, par la poste, de l'étranger, pour montrer comment il faut s'habiller, au sexe masculin aussi bien qu'au sexe féminin. C'est un dessin,

donc. Le sexe masculin se pare surtout de redingotes, et, dans la partie féminine, tu vois de belles robes, telles que, même en donnant tout ce que tu possèdes, tu ne pourrais en acheter une !

– Que n'y a-t-il donc pas dans Petersbourg ! s'écria le plus jeune, enthousiasmé. Sauf père et mère, il y a tout !

– Sauf ceux-là, mon vieux, tu trouves tout, décida l'aîné, didactique.

Raskolnikov se leva et alla dans la pièce où se trouvaient jadis le lit, le coffret et la commode. La chambre démeublée lui sembla fort petite. La tapisserie était la même, le coin où se trouvait la vitrine d'icônes était nettement marqué. Il regarda un instant et revint à la fenêtre. L'aîné des ouvriers lui jetait des coups d'œil de biais.

– Que voulez-vous ? lui demanda-t-il soudain.

Au lieu de répondre, Raskolnikov sortit sur le palier et tira le cordon de la sonnette. La même sonnette, le même tintement de fer-blanc ! Il tira encore une fois, encore ; il écoutait et se souvenait. Sa sensation de naguère, torturante, effrayante, terrible, revenait de plus en plus vite à sa mémoire ; il frissonnait à chaque coup de sonnette et sa jouissance croissait de plus en plus.

– Que te faut-il, enfin ? Qui es-tu ? cria l'ouvrier, sortant aussi sur le palier.

Raskolnikov entra de nouveau.

– Je veux louer l'appartement, dit-il, je le visite.

– On ne loue pas des logements la nuit ; et, de plus, vous auriez dû venir ici avec le portier.

– Vous avez bien lavé le plancher, va-t-on le peindre ? continua Raskolnikov. Il n’y a plus de sang ?

– Du sang ?

– On a tué la vieille avec sa sœur. Il y avait une flaque de sang ici.

– Mais qui es-tu donc ? cria l’ouvrier, inquiet.

– Moi ?

– Oui, toi.

– Veux-tu le savoir ?... Viens au bureau du Surveillant, je te le dirai là-bas.

Les ouvriers le dévisageaient, stupéfaits.

– Non, il est temps de partir, nous nous sommes attardés. Viens, Aliochka. On ferme, dit l’aîné.

– Allons, fit Raskolnikov, indifférent. Il sortit avant les ouvriers et se mit à descendre lentement l’escalier. – Hé, portier ! cria-t-il, en pénétrant sous le porche.

Il y avait quelques personnes qui flânaient sur l’entrée de la porte cochère : les deux portiers, une femme, un bourgeois en robe de chambre et quelques autres badauds. Raskolnikov se dirigea droit vers eux.

– Que désirez-vous ? demanda l’un des portiers.

– Tu as été au commissariat aujourd'hui ?[22]

– J'en reviens. Que voulez-vous ?

– Ils sont là ?

– Oui.

– L'adjoint est là ?

– Il y était, il y a peu de temps. Que voulez-vous ?

Raskolnikov ne répondit pas et se rangea à leur côté, songeur.

– Il est venu visiter l'appartement, dit l'aîné des ouvriers qui arrivait.

– Quel appartement ?

– Celui où nous sommes occupés. « Pourquoi, a-t-il demandé, a-t-on nettoyé le sang ? Il y a eu un crime ici, a-t-il dit, et moi, je viens pour louer le logement. » Et il se met à tirer la sonnette ; pour un peu, il l'aurait arrachée. « Viens au bureau », dit-il, « je dirai tout là-bas. » Ce qu'il est collant !

Le portier, étonné, examinait Raskolnikov, les sourcils froncés.

– Qui êtes-vous, en fin de compte ? cria-t-il, plus sévèrement.

---

[22] Les portiers des grands immeubles de Petersbourg avaient une mission semi officielle auprès de la police et devaient par conséquent se rendre régulièrement au commissariat, afin d'y faire rapport sur ce qui se passait dans les immeubles gérés par eux. (N. D. T.)

Je suis Rodion Romanovitch Raskolnikov, ancien étudiant, j'habite dans l'immeuble Chil, dans la ruelle, non loin d'ici, dans l'appartement n° 14. Demandez au portier... Il me connaît.

Raskolnikov parlait d'une façon indolente et rêveuse, sans se retourner et regardant fixement la rue enténébrée.

– Pourquoi donc êtes-vous venu à l'appartement ?

– Pour le voir.

– Qu'est-ce qu'il y a donc à voir là ?

– Si on le menait au commissariat ? fit tout à coup le bourgeois.

Raskolnikov lui jeta un coup d'œil aigu par-dessus l'épaule et dit, tout aussi doucement et paresseusement :

– Allons-y !

– Eh bien, oui ! s'écria le bourgeois, qui avait repris courage. Pourquoi est-il venu parler de l'histoire ? Qu'a-t-il derrière la tête, hein ?

– Il est ivre, murmura l'ouvrier.

– Que vous faut-il donc ? cria encore le portier, qui s'irritait de plus en plus.

– As-tu peur d'aller au bureau ? lui dit Raskolnikov railleusement.

– Peur de quoi ? Tu nous ennuies !

– Ivrogne ! cria la femme.

– Pourquoi discuter ? cria l'autre portier, un énorme moujik, vêtu d'un manteau bâillant, ses clés passées dans la ceinture. Allez, ouste !… Pour sûr, c'est un ivrogne… Ouste !

Il saisit Raskolnikov par l'épaule et le poussa dehors. Celui-ci trébucha mais ne tomba pas. Il regarda sans mot dire les spectateurs et s'en fut.

– Curieux type, dit l'ouvrier.

– Les gens deviennent bizarres, dit la femme.

– Si on le menait quand même au commissariat ? ajouta le bourgeois.

– Inutile de s'en mêler, déclara le grand portier. Pour sûr c'est un ivrogne. Il est ennuyeux, c'est certain, mais si tu te mêles de cette histoire, tu ne t'en démêleras pas… On sait comment ça va !

« Y aller ou ne pas y aller », pensa Raskolnikov, s'arrêtant au milieu du pavé, au carrefour, et regardant tout autour de lui comme s'il attendait un dernier mot. Mais il n'eut pas de réponse ; tout était sourd et mort, comme les pierres qu'il foulait, mort pour lui, pour lui seul…

Soudain, au loin, bien à deux cents pas, au fond de la rue dans l'ombre qui s'épaississait, il distingua une foule, des voix, des cris… Au milieu de la foule, une voiture s'était arrêtée… Une petite lumière scintillait. « Qu'y a-t-il ? » Raskolnikov tourna à droite et se dirigea vers la foule. Il s'accrochait à tout et eut un sourire froid lorsqu'il en eut conscience, car il avait fermement décidé de se rendre au commissariat où il savait que tout serait immédiatement fini.

VII

Une calèche de maître, élégante, attelée de deux fougueux chevaux gris, stationnait au milieu de la rue. Elle était vide ; le cocher, descendu du siège, debout sur le pavé, maintenait ses chevaux par les mors.

Beaucoup de monde se pressait autour de la calèche. Des agents se tenaient au centre du rassemblement, l'un d'eux portait une lanterne avec laquelle, en se penchant, il éclairait quelque chose qui se trouvait par terre, tout près des roues. Tous parlaient, criaient, s'exclamaient ; le cocher semblait perplexe et répétait de temps en temps :

– Quel malheur ! Bon Dieu, quel malheur !

Raskolnikov parvint à se frayer un chemin et vit enfin la cause de toute cette bousculade et l'objet de cette curiosité. Un homme, qui venait d'être écrasé par les chevaux, gisait à terre, sans connaissance et tout ensanglanté.

Il semblait qu'il fut très mal habillé, mais néanmoins il était vêtu « comme un monsieur ». Le sang lui coulait de la tête sur la figure. Son visage était meurtri lacéré, défiguré. C'était visible : il était gravement atteint.

– Petits pères ! criait le cocher. Comment aurais-je pu l'éviter ! Si j'avais fait galoper mes chevaux, si je n'avais pas crié, alors... mais je roulais doucement, à une allure régulière. Tout le monde l'a vu, tout le monde peut le dire. Je sais bien qu'un ivrogne ne pourrait pas allumer une chandelle, c'est connu !...

Je le vois qui traverse la rue en chancelant, prêt à tomber ; alors, je crie, une fois, deux fois, trois fois, je retiens mes bêtes et lui, le voilà qui s'étale tout juste sous leurs sabots ! Peut-être exprès, peut-être était-il vraiment ivre... Et les chevaux sont jeunes, peureux, ils s'élancent, lui, il crie et les chevaux tirent encore plus... et voilà le malheur !

– C'est bien ainsi ! dit un témoin dans la foule.

– C'est vrai, il a même crié trois fois ! dit un autre.

– Trois fois, c'est juste, on l'a entendu ! cria un troisième.

Du reste, le cocher ne paraissait ni attristé ni effrayé. Il était visible que le propriétaire de la voiture était un homme fortuné et influent, qui, probablement, attendait quelque part ; les agents, visiblement, s'étaient déjà donné beaucoup de mal pour savoir comment arranger les choses, en tenant compte de cette dernière circonstance. Il fallait transporter la victime au poste, puis à l'hôpital, mais tout le monde ignorait son identité.

Dans l'entre-temps, Raskolnikov était arrivé plus près encore et se penchait sur le blessé. Soudain la lumière de la lanterne éclaira les traits de celui-ci et Raskolnikov le reconnut.

– Je le connais ! s'exclama-t-il, en se poussant au premier rang de la foule : c'est le fonctionnaire retraité, le conseiller Marméladov ! Il demeure non loin d'ici, dans la maison Kosel !... Vite, un docteur ! Je paierai, voici !

Il sortit des billets de sa poche et les fit voir à l'agent. Il était fortement ému et agité.

Les agents furent tout contents d'apprendre qui était l'écrasé. Raskolnikov se présenta, donna son adresse et se mit en devoir de les convaincre, avec autant d'ardeur que s'il s'était

agi de son propre père, de transporter Marméladov, inconscient, dans son appartement.

– C'est là, trois maisons plus loin, disait-il, affairé. La maison Kosel, un riche Allemand... Il était probablement ivre et rentrait chez lui. Je le connais... C'est un ivrogne... Il est marié, a des enfants, il a une fille. Pourquoi l'emmener à l'hôpital ? Et il y a sans doute un médecin dans la maison. Je payerai, je payerai !... Et puis il sera soigné par les siens, et tout de suite ; sinon il peut mourir avant d'arriver à l'hôpital...

Il réussit même à glisser doucement, sans qu'on le vît, de l'argent dans la main de l'agent ; la chose d'ailleurs était claire et légale et, en tout cas, l'aide serait plus rapide de cette façon. L'écrasé fut soulevé et emporté, il se trouva des gens pour donner un coup de main. Raskolnikov les suivit en soutenant prudemment la tête de Marméladov et en indiquant le chemin.

– Par ici, par ici ! Dans l'escalier, il faut le transporter la tête la première ; tournez... comme ça ! Je payerai... Je serai reconnaissant, bredouillait-il.

Katerina Ivanovna, comme d'habitude, dès qu'elle avait une minute de liberté, se mettait à aller et venir dans la petite chambre, du poêle à la fenêtre, les bras croisés, se parlant à elle-même et toussant. Ces derniers temps elle s'était accoutumée à parler de plus en plus souvent à sa fille aînée, la petite Polenka, – qui avait dix ans ; celle-ci, quoiqu'il y eût encore beaucoup de choses qu'elle ne pouvait comprendre, avait très bien saisi qu'elle pouvait être utile à sa mère ; elle la suivait toujours de ses yeux intelligents et rusait de toutes ses forces pour paraître tout comprendre. Cette fois-ci, Polenka déshabillait son petit frère pour le mettre au lit ; il était souffrant depuis le matin. En attendant qu'on lui change sa chemise, qui allait être lessivée la nuit même, le petit garçon restait assis sur une chaise, silencieux, la mine sérieuse, tout droit et immobile, les jambes

tendues en avant, talons joints et pointes écartées. Il écoutait la conversation de sa maman et de sa sœur, les yeux grands ouverts et sans un mouvement ; exactement comme doivent faire tous les enfants sages lorsqu'on les déshabille pour les mettre au lit.

Une fillette, plus petite encore et tout à fait déguenillée, attendait près du paravent. La porte du palier était ouverte, pour que puissent s'échapper les nuages de fumée de tabac qui venaient des autres chambres et qui faisaient longuement et douloureusement tousser la malheureuse phtisique. On aurait dit que Katerina Ivanovna avait encore maigri cette semaine et les taches rouges de ses joues s'étaient avivées.

– Tu ne croirais pas, tu ne pourrais pas t'imaginer, Polenka, disait-elle en marchant, tu ne pourrais pas t'imaginer quelle vie riche et joyeuse nous menions chez mon père et à quel point cet ivrogne m'a perdue et vous perdra tous ! Mon père était fonctionnaire supérieur et déjà presque gouverneur ; il ne lui restait plus qu'un échelon à gravir. Tout le monde venait chez lui et disait : « Ivan Mikhaïlovitch, nous vous considérons tous comme notre gouverneur ». Quand je... (elle toussa) quand je... (elle toussa encore et encore). Oh, maudite vie ! s'exclama-t-elle en expectorant, les mains serrées sur la poitrine ; quand je... Ah, quand au dernier bal... chez le maréchal de la noblesse... la comtesse Bezzèmèlnaïa me vit – c'est elle qui m'a bénie lorsque j'ai épousé ton père, Polia[23] – elle demanda immédiatement : « N'est-ce pas cette gracieuse demoiselle qui a dansé avec un châle lors de la distribution des prix ?... ». Il faut coudre l'accroc, prends l'aiguille, fais-le tout de suite, comme je te l'ai montré, sinon, demain... (elle toussa) demain... (elle eut une quinte de toux) il s'agrandira encore ! cria-t-elle dans un effort. C'est alors que le gentilhomme de la chambre

---

[23] Polia, Polenka, Polètchka sont des diminutifs plus ou moins caressants de Polina. (N. D. T.)

Chtchegolskoï, qui venait d'arriver de Petersbourg… a dansé une mazurka avec moi et il voulait, le lendemain même, venir demander ma main ; mais je l'ai moi-même remercié avec des mots flatteurs et je lui ai dit que depuis longtemps mon cœur était pris par un autre, ton papa, Polia ; mon père était terriblement fâché… L'eau est prête ? Donne la chemisette alors et les bas. – Lida, dit-elle à la plus petite des filles, il faudra bien dormir sans chemise cette nuit ; on s'arrangera… et mets tes bas à côté du lit… Laver tout en une fois… Pourquoi donc ce loqueteux ne vient-il pas ; ah, l'ivrogne ! Il a usé sa chemise comme un torchon ; elle est toute déchirée… Lessiver tout en une fois, pour ne pas se tourmenter deux nuits d'affilée ! Mon Dieu (Elle eut une quinte de toux). Encore ! Qu'est-ce ? s'écria-t-elle en voyant du monde sur le palier et des gens qui pénétraient dans sa chambre avec une charge. Qu'est-ce ? Qu'est-ce qu'on porte là ? Mon Dieu !

– Où peut-on le coucher ? demanda un agent en regardant tout autour de lui, lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre en portant Marméladov sanglant et inconscient.

– Sur le sofa ! Mettez-le sur le sofa, la tête par ici, montrait Raskolnikov.

– On l'a écrasé en rue ! Il était ivre ! cria quelqu'un du palier.

Katerina Ivanovna était devenue livide et respirait avec difficulté. Les enfants étaient effrayés. La petite Lidotchka[24] jeta un cri, s'élança vers Polenka, s'agrippa à elle des deux bras et se mit à trembler.

Marméladov une fois installé, Raskolnikov se précipita vers Katerina Ivanovna :

---

[24] Diminutif de Lida, qui est un diminutif de Lidia. (N. D. T.)

– Je vous en supplie, calmez-vous, ne vous affolez pas ! dit-il très vite ; il traversait la rue et une voiture l'a écrasé, ne vous tourmentez pas, il va reprendre conscience, j'ai dit de le porter ici... Je suis déjà venu, vous vous rappelez ?... Il reviendra à lui, c'est moi qui paierai !

– Je m'y attendais ! lança Katerina Ivanovna d'une voix tragique, et elle se précipita vers son mari.

Raskolnikov remarqua vite que cette femme n'était pas de celles qui s'évanouissent à tout propos. En une seconde, la tête du malheureux se trouva soutenue par un coussin – ce à quoi personne n'avait songé – Katerina Ivanovna se mit à lui ôter ses vêtements, à l'examiner ; elle s'affairait sans perdre la tête, s'oubliant elle-même, mordant ses lèvres tremblantes et étouffant les cris dans sa poitrine.

Raskolnikov avait, dans l'entre-temps, persuadé quelqu'un d'aller chercher un médecin. Celui-ci se trouva habiter à deux maisons de là.

J'ai fait prévenir un docteur, répétait Raskolnikov à Katerina Ivanovna ; ne vous tourmentez pas, je le payerai. Y a-t-il de l'eau ?... Donnez-moi une serviette, un essuie-main ou quelque chose, vite ; on ne connaît pas encore la gravité de ses blessures... Il est blessé, il n'est pas tué, je vous assure... Que dira le docteur ?

Katerina Ivanovna se précipita vers la fenêtre ; il y avait là, dans un coin, sur une chaise trouée, une grande cuvette de terre cuite pleine d'eau qu'elle avait préparée en vue de la lessive nocturne du linge des enfants et du mari. Cette lessive, Katerina Ivanovna la faisait elle-même, au moins deux fois par semaine et parfois plus souvent, car ils en étaient arrivés à n'avoir plus de linge de rechange. Elle ne pouvait supporter la malpropreté

et préférait se surmener la nuit, pendant que tous dormaient, puis laisser sécher le linge sur une corde, afin de pouvoir le rendre propre au matin, plutôt que de laisser la saleté chez elle. Elle saisit la cuvette pour l'apporter comme le demandait Raskolnikov, mais elle manqua de tomber sous la charge. Le jeune homme, cependant, avait déjà trouvé un essuie-main ; il l'humecta et se mit à laver le visage couvert de sang de Marméladov. Katerina Ivanovna se tenait près de lui, respirant avec peine et les mains serrées sur la poitrine. Elle-même avait besoin d'être soignée. Raskolnikov commençait à se rendre compte qu'il avait peut-être fait une erreur en faisant amener ici le blessé. L'agent restait aussi là, à hésiter.

– Polia ! cria Katerina Ivanovna, cours vite chez Sonia. Si tu ne la trouves pas chez elle, dis quand même que son père a été écrasé par une voiture, et qu'elle vienne immédiatement ici... dès qu'elle rentrera. Dépêche-toi, Polia ! Tiens, mets ce fichu !

– Cours aussi vite que tu peux, cria soudain le petit garçon assis sur la chaise.

Après quoi il revint à son immobilité, l'échine droite, les yeux grands ouverts, les talons en avant.

Dans l'entre-temps, les gens avaient envahi la chambre. Les agents étaient partis, excepté un seul qui essayait de refouler ceux qui venaient de l'escalier. Presque tous les locataires de Mme Lippewechsel, qui, au début, se pressaient devant la porte, avaient maintenant fait irruption dans la chambre même ; Katerina Ivanovna s'emporta :

– Qu'on le laisse au moins mourir en paix ! cria-t-elle. Allez chercher d'autres spectacles ! Et ils fument encore ! (Elle toussa) Il ne manquerait plus que de vous voir en chapeaux ! Et

il y en a même un en chapeau… Sortez ! Ayez du respect pour un mort !

La toux étouffa sa voix, mais ses paroles eurent leur effet. Katerina Ivanovna s'était fait quelque peu craindre des voisins, semblait-il. Les locataires refluèrent lentement vers la porte avec cet étrange sentiment de satisfaction intérieure qui apparaît toujours, même chez les intimes, lorsqu'un malheur soudain accable le prochain, sentiment auquel chaque homme, sans exception, est sujet, indépendamment du plus sincère sentiment de pitié et de compassion.

Du reste, on entendait les voisins qui, derrière la porte, faisaient des réflexions à propos du dérangement inutile que tout cela causait, alors qu'il eût été plus simple de l'emmener à l'hôpital.

Cela vous dérange qu'on meure, alors ! cria Katerina Ivanovna qui voulut ouvrir la porte et les couvrir d'invectives, mais elle se heurta à Mme Lippewechsel elle-même qui, ayant appris le malheur, se hâtait de venir y mettre ordre. C'était une Allemande extrêmement querelleuse et agitée.

– Ach ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Fotre mari ifre, la voiture écrase. À l'hôpital ! Je suis la maîtresse ici !

– Amalia Ludwigovna ! Prenez garde à ce que vous dites, commença hautainement Katerina Ivanovna. (Elle prenait toujours un air hautain avec la logeuse pour « garder les distances » et ne put se refuser ce plaisir même maintenant.) Amalia Ludwigovna…

– Je fous ai dit, une fois pour toutes, que fous ne poufez m'appeler Amal Ludwigovna ; je suis Amal-Ivan !

– Vous n’êtes pas Amal-Ivan, mais bien Amalia Ludwigovna et comme je ne vous flatte pas bassement comme M. Lébéziatnikov, qui rit maintenant derrière la porte (on percevait, en effet, des rires derrière la porte, et puis quelqu’un cria : « Elles se sont empoignées ! ») alors, je vous appellerai toujours Amalia Ludwigovna, quoique je ne comprenne décidément pas pourquoi ce nom ne vous plaît pas. Vous voyez bien ce qui est arrivé à Sémione Zacharovitch ; il va mourir. Je vous prie de verrouiller immédiatement cette porte et de ne laisser entrer personne ici. Laissez-le au moins mourir en paix ! Sinon, je vous le certifie, demain votre attitude sera connue du général-gouverneur. Le prince me connaissait déjà avant mon mariage, et il se souvient fort bien de Sémione Zacharovitch auquel il a donné maintes preuves de sa bonté. Tout le monde sait d’ailleurs que Sémione Zacharovitch avait beaucoup d’amis et de protecteurs qu’il a quittés de lui-même à cause de son noble orgueil, conscient qu’il était de sa malheureuse faiblesse ; mais maintenant (elle montra Raskolnikov) nous sommes aidés par un généreux jeune homme, qui est riche, qui a des relations et que Sémione Zacharovitch a connu quand il était petit. Soyez sûre, Amalia Ludwigovna...

Tout cela fut prononcé avec un débit très rapide qui se précipitait toujours davantage. Mais la toux mit une fin brusque à la prolixité de Katerina Ivanovna. À cet instant, le moribond revint à lui et gémit ; elle se précipita vers lui. Le blessé ouvrit les yeux et, sans reconnaître personne encore, fixa Raskolnikov. Marméladov respirait difficilement, profondément et à longs intervalles ; du sang perlait à la commissure des lèvres ; son front était couvert de sueur. Sans reconnaître Raskolnikov, il jetait des regards inquiets autour de lui. Katerina Ivanovna le regardait, l’air affligé et grave ; des larmes coulaient sur ses joues.

– Mon Dieu ! Sa poitrine est toute défoncée ! Et du sang, du sang ! dit-elle, désespérée. Il faut lui enlever ses vêtements

de dessus ! Tourne-toi légèrement, Sémione Zacharovitch, si tu en es capable, lui cria-t-elle.

Marméladov la reconnut.

– Un prêtre ! dit-il d’une voix cassée.

Katerina Ivanovna alla à la fenêtre, appuya le front au montant, et s’exclama :

– Ô, maudite existence !

– Un prêtre ! prononça à nouveau le mourant, après une minute de silence.

– On est allé le chercher ! lui cria Katerina Ivanovna.

Il se tut. Il la cherchait d’un regard timide et angoissé ; elle revint à son chevet. Il se calma quelque peu, mais cela ne dura guère. Ses yeux s’arrêtèrent bientôt sur la petite Lidotchka (sa favorite) qui tremblait dans un coin et qui le regardait de son regard attentif d’enfant.

– A... a... râla-t-il, inquiet, en la montrant.

Il voulait dire quelque chose.

– Qu’y a-t-il encore ? cria Katerina Ivanovna.

– Elle est nu-pieds !... Nu-pieds ! bredouilla-t-il, montrant ses petits pieds nus de ses yeux à demi égarés.

– Tais-toi ! cria nerveusement Katerina Ivanovna. Tu sais aussi bien que moi pourquoi elle est nu-pieds !

– Voici le docteur, Dieu merci ! cria Raskolnikov, content.

Le docteur entra ; c'était un petit vieillard net, un Allemand ; il regardait autour de lui avec défiance. Il s'approcha du blessé, prit le pouls, tâta patiemment la tête et, avec l'aide de Katerina Ivanovna, dégrafa la chemise imprégnée de sang et dénuda la poitrine. Celle-ci était toute déchirée, écorchée ; plusieurs côtes, du côté droit, étaient cassées. Du côté gauche, il avait une grande et vilaine tache d'un jaune noirâtre provenant d'un coup de sabot. Le médecin se rembrunit. L'agent lui raconta que la victime avait été accrochée par une roue de la voiture et traînée sur une distance d'une trentaine de pas, sur la chaussée.

– Il est étonnant qu'il soit encore revenu à lui, murmura le docteur à Raskolnikov.

– Qu'en pensez-vous ? demanda celui-ci.

– Il va mourir tout de suite.

– Ne reste-t-il aucun espoir ?

– Aucun ! Il est à toute extrémité... Du reste, il est aussi dangereusement blessé à la tête... Hum. On pourrait peut-être lui faire une saignée... mais... ce sera inutile. Il va mourir dans cinq ou dix minutes, inévitablement.

– Faites quand même la saignée !

– Soit... Mais je vous avertis, ce sera absolument inutile. À ce moment, on entendit des pas, les personnes qui se trouvaient sur le palier s'écartèrent, et sur le seuil apparut un prêtre portant le sacrement ; c'était un petit vieillard aux cheveux blancs. Un agent, pendant le transport du blessé, avait été le quérir. Le médecin lui céda tout de suite la place, après avoir échangé avec lui un regard éloquent. Raskolnikov demanda au

docteur d'attendre encore un peu. Celui-ci haussa les épaules et resta.

Tout le monde recula. La confession dura très peu de temps ; le mourant ne pouvant plus guère prononcer que des sons hachés et indistincts. Katerina Ivanovna fit s'agenouiller Lidotchka et le petit garçon dans le coin, près du poêle, puis s'agenouilla derrière eux. La petite fille tremblait ; quant au garçon, il faisait posément des grands signes de croix et s'inclinait jusqu'à terre en cognant le plancher du front, ce qui semblait lui procurer un plaisir particulier. Katerina Ivanovna retenait ses larmes en se mordant les lèvres, elle priait également, rajustant par moment la chemise du petit. Elle réussit à jeter sur les épaules trop découvertes de la petite fille un fichu, qu'elle prit sur la commode, sans se lever et tout en priant. Les portes des logis intérieurs furent de nouveau entrouvertes par les voisins. Sur le palier, la foule des spectateurs était de plus en plus dense ; les habitants de tout l'immeuble étaient là ; du reste, ils ne dépassaient pas le seuil. Un seul bout de chandelle éclairait la scène.

À cet instant, Polenka, qui était allée à la recherche de sa sœur, se fraya vivement un chemin, à travers la foule. Elle entra toute haletante, retira son fichu, chercha sa mère du regard et, l'ayant trouvée, alla lui dire : « Elle arrive ! Je l'ai rencontrée dans la rue ». Sa mère la fit s'agenouiller à ses côtés. À ce moment, une jeune fille sortit timidement et silencieusement de la foule. Sa soudaine apparition étonnait dans toute cette misère, ces guenilles, parmi le désespoir et la mort.

Elle était assez mal vêtue : sa toilette n'avait pas coûté bien cher, mais elle était ornée suivant les exigences de la rue, d'après le goût et les règles en usage dans ces milieux ; le mobile déshonorant de cette tenue sautait aux yeux. Sonia s'arrêta sur le palier, tout près du seuil mais sans le dépasser ; elle regardait, égarée et, semblait-il, sans rien comprendre, oubliant sa robe de

soie imprimée achetée en quatrième main, indécente en ce milieu, oubliant sa traîne ridicule, son immense crinoline, son ombrelle, inutile la nuit, et qu'elle avait quand même emportée, oubliant son risible petit chapeau de paille orné d'une plume couleur de feu. Sous ce chapeau, coquettement incliné sur l'oreille, il y avait un petit visage froid, pâle, effrayé ; la bouche était ouverte et les yeux, pleins de terreur, immobiles.

Sonia était de petite taille ; elle avait dix-huit ans ; c'était une blonde assez fluette, mais cependant jolie, avec de magnifiques yeux bleus. Elle fixa le lit et le prêtre ; la course lui avait également fait perdre haleine. Enfin, des chuchotements, certains mots prononcés dans la foule, lui parvinrent sans doute. Elle baissa la tête, passa le seuil et s'arrêta dans la chambre, tout près de l'entrée.

La confession et la communion terminées, Katerina Ivanovna s'approcha de nouveau de son mari. Le prêtre recula et, en s'en allant, voulut dire un mot de consolation et d'encouragement à Katerina Ivanovna.

– Et ceux-ci, que vont-ils devenir ? coupa-t-elle nerveusement en montrant les enfants.

– Dieu est miséricordieux, espérez en l'aide du Très-Haut, commença le prêtre.

– Eh oui ! Miséricordieux, mais par pour nous !

– C'est un péché, Madame, que de dire cela, remarqua le prêtre en hochant la tête.

– Et cela, n'est-ce pas un péché ? cria Katerina Ivanovna en montrant le mourant.

– Peut-être ceux qui ont été la cause involontaire du malheur consentiront-ils à un dédommagement, ne fût-ce que pour la perte des revenus...

– Vous ne me comprenez pas, cria nerveusement Katerina Ivanovna, avec un geste de la main. Dédommager de quoi ? Il s'est jeté lui-même sous la voiture, ivre comme il l'était ! Quels revenus ? Il ne rapportait rien que du malheur. Il buvait tout ! Il nous volait pour boire au cabaret ; il a gâché nos vies, à eux et à moi ! Il va mourir, Dieu merci ! C'est un gain pour nous !

– Il faut accorder son pardon, à l'heure de la mort. Et c'est un péché, Madame, que de tels sentiments, un grand péché !

Katerina Ivanovna s'affairait auprès du blessé, lui donnant à boire, essuyait la sueur et le sang de son visage, arrangeait les coussins et parlait avec le prêtre, se tournant vers lui, de temps en temps, entre deux gestes. Les dernières paroles de celui-ci l'exaspéraient jusqu'à la rage.

– Voyons mon père ! Ce ne sont que des mots ! Pardonner ! Il serait rentré ivre si les chevaux ne l'avaient pas écrasé... et il se serait affalé sur le divan pour dormir. Et il n'a qu'une chemise tout usée, tout en loques. Alors je me serais mise à lessiver jusqu'à l'aube, ses loques et celles des enfants, et je les aurais mises à sécher à la fenêtre, puis, au petit jour, j'aurais commencé à repriser ; la voilà, ma nuit ! Pourquoi parler de pardon ! C'est déjà pardonné !

Un effrayant accès de toux lui coupa la parole. Elle cracha dans le mouchoir et le montra d'un geste brusque au prêtre ; son autre main était crispée sur la poitrine. Le mouchoir était plein de sang...

Le prêtre inclina la tête et ne dit rien.

Marméladov était à l'agonie. Il ne quittait pas des yeux le visage de Katerina Ivanovna qui s'était penchée sur lui. Il s'efforçait de lui parler, sa langue remuait à peine, mais il ne pouvait prononcer que des paroles inintelligibles. Katerina Ivanovna comprit tout de suite qu'il voulait lui demander pardon et l'interrompit brusquement :

– Tais-toi ! Pas la peine !... Je sais ce que tu veux dire !...

Et le blessé se tut. Mais à cet instant son regard vague se posa sur Sonia. Il ne l'avait pas encore remarquée jusqu'ici, car elle se tenait dans un coin sombre.

– Qui est-ce ? Qui est-ce ? prononça-t-il soudain d'une voix rauque, entrecoupée, inquiète, en montrant, avec terreur, la porte dans l'embrasure de laquelle se tenait sa fille et en s'efforçant de se redresser.

– Ne te lève pas !... Ne te lève pas ! cria Katerina Ivanovna.

Mais par un effort prodigieux, il réussit à se soulever en s'arc-boutant sur un bras. Il regarda sa fille d'un regard bizarre et immobile, comme s'il ne la reconnaissait pas. Il ne l'avait d'ailleurs jamais vue ainsi accoutrée. Soudain, il la reconnut, humiliée, atterrée, parée et honteuse, attendant humblement son tour pour dire adieu à son père mourant. Une souffrance infinie se peignit sur les traits de Marméladov.

– Sonia ! Mon enfant ! Pardonne-moi ! s'écria-t-il et il essaya de tendre la main vers elle.

Ce mouvement le priva d'appui et il s'effondra par terre ; sa figure s'écrasa contre le plancher. On s'élança à son secours, mais il expirait déjà. Sonia jeta un faible cri, se précipita vers lui et l'enlaça. Il mourut dans ses bras.

– Il en est arrivé là où il voulait ! cria Katerina Ivanovna en voyant son mari mort. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qui payera l'enterrement ? Et que vais-je leur donner à manger, à eux, demain ?

Raskolnikov s'avança vers elle.

– Katerina Ivanovna, commença-t-il, la semaine passée votre mari m'a raconté sa vie et tous les détails. Soyez convaincue qu'il a parlé de vous avec un respect enthousiasmé. Nous sommes devenus amis à partir du soir où j'ai appris combien il vous était dévoué et surtout combien il vous aimait et vous respectait personnellement, Katerina Ivanovna, malgré sa déplorable faiblesse. Permettez-moi de contribuer... maintenant aussi... à honorer mon ami défunt. Il y a ici... vingt roubles, je crois, et si cela pouvait vous être utile, je... en un mot... je reviendrai encore, je reviendrai sûrement... peut-être demain... au revoir !

Il sortit vivement et fendit la foule dans la direction de l'escalier. Avant d'y arriver, il croisa Nikodim Fomitch qui avait appris le malheur et décidé de prendre lui-même les dispositions nécessaires. Ils ne s'étaient plus rencontrés depuis l'incident qui s'était produit au bureau du commissariat, mais Nikodim Fomitch le reconnut tout de suite.

– Comment, c'est vous ? dit-il.

– Il est mort, répondit Raskolnikov. Le médecin est venu, le prêtre aussi, tout est en ordre. N'importunez pas cette femme qui est vraiment malheureuse et, de plus, phtisique. Encouragez-la si vous le pouvez... Vous êtes bon, je le sais... dit-il railleusement en le regardant dans les yeux.

– Comme vous vous êtes souillé avec le sang, remarqua Nikodim Fomitch, qui distingua des taches fraîches sur le gilet de Raskolnikov.

– Oui, souillé... je suis tout couvert de sang ! dit Raskolnikov avec une expression étrange ; ensuite il eut un sourire, fit un signe de tête et se mit à descendre l'escalier.

Il le descendit lentement, sans se hâter, sans se rendre compte de sa fièvre, comme inondé d'une sensation nouvelle qui le remplissait d'une vie pleine et puissante. Cette sensation était pareille à celle d'un condamné à mort brusquement gracié. Il fut dépassé par le prêtre qui s'en allait ; Raskolnikov le laissa passer et ils échangèrent un salut silencieux. En descendant les dernières marches, il entendit un pas hâtif. Quelqu'un cherchait à le rejoindre. C'était Polenka ; elle le suivait en criant : « Attendez ! Attendez ! ».

Il se retourna. Elle descendit la dernière volée de marches et s'arrêta tout contre lui. Un jour pauvre venait de la cour, Raskolnikov distingua la figure amaigrie mais gentille de la petite fille, qui le dévisageait avec un sourire, comme une enfant sait le faire. Elle venait lui faire une commission qui semblait ne pas lui déplaire.

– Dites-moi, comment vous appelle-t-on ?... et encore, où demeurez-vous ? questionna-t-elle, tout essoufflée.

Il lui mit les deux mains sur les épaules et la regarda avec bonheur. Il ressentait une grande joie à la regarder, sans savoir lui-même pourquoi.

– Qui vous a envoyée ?

– Ma sœur Sonia, répondit-elle avec un sourire encore plus gai.

– Je m’en doutais bien que c’était votre sœur.

– Maman m’a envoyée aussi. Quand ma sœur Sonia m’a dit de vous rejoindre, maman s’est approchée et elle a dit également : « Cours vite, Polenka ! »

– Aimez-vous bien votre sœur Sonia ?

– Je l’aime plus que tout le monde ! dit Polenka avec fermeté et son sourire devint plus grave.

– Et moi, allez-vous m’aimer ?

Elle ne répondit pas, mais il vit le visage de la petite fille qui s’approchait du sien tandis que deux petites lèvres charnues se tendaient puérilement pour l’embrasser. Soudain, ses petits bras maigres comme des allumettes serrèrent très fort son cou et elle blottit sa tête sur son épaule ; la petite fille se mit à pleurer doucement en appuyant de plus en plus sa figure contre lui.

– Mon pauvre papa ! dit-elle enfin, levant son visage baigné de larmes et frottant ses joues avec ses mains. Toutes sortes de malheurs sont arrivés maintenant, ajouta-t-elle soudain, avec cet air sérieux que prennent les enfants qui veulent parler comme « les grands ».

– Et votre papa vous aimait bien ?

– C’est Lidotchka qu’il aimait le plus, continua-t-elle, très sérieusement et sans sourire, tout à fait comme « les grands » cette fois. Il l’aimait parce qu’elle était petite et aussi parce qu’elle était malade et il lui donnait toujours des friandises et nous, il nous enseignait à lire et à moi, il m’apprenait la grammaire et l’histoire sainte, ajouta-t-elle dignement, et

maman ne disait mot, mais nous savions que cela lui était agréable, et papa en était également sûr. Maman veut m'apprendre le français, car il est temps que je reçoive de l'instruction.

– Et vous savez prier ?

– Oh, bien sûr ! depuis longtemps. Moi, je suis déjà grande, je prie toute seule ; Kolia et Lidotchka prient avec maman à haute voix ; « Je vous salue Marie » d'abord et puis, encore une prière : « Mon Dieu, pardonnez à notre sœur Sonia et bénissez-la » et puis : « Mon Dieu, pardonnez à notre autre papa et bénissez-le », car notre premier papa est mort et celui-ci c'est un autre, mais nous prions aussi pour le premier.

– Polètchka, je m'appelle Rodion ; priez pour moi aussi ; ajoutez « ... et Rodion », c'est tout.

– Je prierai toute ma vie pour vous, dit la petite fille avec feu.

Elle se jeta de nouveau à son cou et le serra bien fort.

Raskolnikov lui dit son nom, donna son adresse et promit de revenir sûrement le lendemain. La petite fille s'en fut, entièrement charmée. Il était plus de dix heures lorsqu'il sortit dans la rue. Cinq minutes plus tard, il était debout sur le pont à l'endroit même d'où la femme s'était jetée à l'eau.

« Assez ! » prononça-t-il avec décision et emphase, « assez de mirages, assez de fausses terreurs, assez de fantômes ! La vie existe. N'ai-je donc pas vécu maintenant ? Ma vie n'est pas morte avec la vieille ! Oui, elle repose en paix et cela suffit, il est temps d'en finir ! Que le règne de la raison et de la lumière arrive ! Et celui... de la volonté et de la force... et nous verrons bien ! Je suis prêt au combat ! », ajouta-t-il avec orgueil, comme

s’il provoquait quelque ténébreuse force. « Et moi qui consentais déjà à vivre sur un pied d’espace ! Je suis bien faible, mais… je crois que je suis guéri. Je le savais déjà que je guérirais quand je suis sorti tout à l’heure. »

« À propos, l’immeuble Potchinkov est tout près. Il faut absolument aller chez Rasoumikhine, même si c’était plus loin… il faut qu’il gagne le pari ! Qu’il s’en amuse aussi ! qu’il s’en amuse !… La force, c’est la force qui est nécessaire ; sans la force, rien à faire on obtient la force par la force ; cela ils ne le savent pas », ajouta-t-il fièrement et avec aplomb ; puis il se mit en route en traînant avec peine les jambes.

Son orgueil et son assurance croissaient de minute en minute et, à chaque instant, il se sentait devenir un autre homme. Qu’était-il donc arrivé pour qu’une telle transformation se soit opérée en lui ? Il ne le savait pas lui-même. Il était le noyé qui s’accroche à une paille et il avait soudain été frappé par cette idée : qu’on pouvait encore vivre, que la vie existait encore, que sa vie n’était pas morte avec la vieille. Peut-être sa conclusion était-elle trop hâtive, mais il n’y réfléchit pas.

« Je lui ai quand même demandé de prier pour moi », pensait-il. « C’est pour le cas échéant ! » et il sourit de cette gaminerie. Il était d’une humeur charmante.

Il trouva facilement le logement de Rasoumikhine ; le nouveau locataire était déjà connu dans l’immeuble Potchinkov et le portier lui montra immédiatement le chemin. Le bruit des conversations animées et le vacarme produit par une nombreuse compagnie lui parvinrent déjà dans l’escalier à la moitié de la montée. La porte du logement de Rasoumikhine était grande ouverte ; on entendait des discussions et des cris. La pièce était assez vaste ; il y avait une quinzaine d’invités. Raskolnikov s’arrêta dans l’antichambre. Les deux servantes de la logeuse s’occupaient activement derrière une cloison, autour

de deux grands samovars, de bouteilles, d'assiettes, de plats, de pâtés et de hors-d'œuvre qui avaient été apportés de la cuisine de la logeuse. Raskolnikov fit prévenir Rasoumikhine. Celui-ci accourut, ravi. Il était visible, au premier coup d'œil, qu'il avait bu plus que de coutume et quoiqu'il ne réussît presque jamais à s'enivrer tout à fait, cette fois-ci, on pouvait voir qu'il était légèrement ivre.

– Écoute, se hâta de dire Raskolnikov, je suis venu pour te dire que tu as gagné le pari et qu'en effet personne ne connaît son destin. Je ne veux pas entrer : je tiens à peine sur les jambes. Alors, bonjour et au revoir ! Viens chez moi demain...

– Attends, je vais te reconduire ! Tu dis toi-même que tu es faible, alors...

– Et tes hôtes ? Qui est ce frisé qui vient de passer sa tête par la porte ?

– Celui-là ? Du diable si je le sais ! Un invité de mon oncle, sans doute, ou bien peut-être est-il venu de lui-même... L'oncle restera avec eux ; c'est un homme précieux ; dommage que tu ne puisses pas faire sa connaissance maintenant. Du reste, qu'ils aillent tous au diable ! Ils ne remarqueront même pas mon absence, ils ont d'autres préoccupations. Et puis je dois me rafraîchir un peu la tête, car, mon vieux, tu es arrivé à point ; encore deux minutes et je me serais battu, je te le jure ! Ils racontent de telles bêtises... Tu ne peux pas te rendre compte jusqu'où peut aller le radotage ! Au fait, pourquoi ne pourrais-tu pas te l'imaginer ? Mais nous-mêmes ne radotons-nous jamais ? Qu'ils radotent donc, ils ne radoteront pas toujours... Assieds-toi une minute, j'appellerai Zossimov.

Celui-ci se jeta sur Raskolnikov avec avidité ; il paraissait dévoré par une curiosité particulière. Cependant son visage s'éclaircit bientôt.

– Tout de suite au lit ; dormir ! décida-t-il après avoir examiné le patient, dans la mesure où le permettait l’endroit. Et il faudra prendre quelque chose pour la nuit. Vous la prendrez ? Je l’ai préparée tout à l’heure... c’est une poudre.

– Même deux poudres, répondit Raskolnikov.

Le médicament fut absorbé.

– C’est très bien de le reconduire toi-même, remarqua Zossimov à Rasoumikhine. On verra bien ce qui arrivera demain. Aujourd’hui, c’est déjà fort bien ; changement considérable depuis l’autre fois. On apprend toujours...

– Tu sais ce que Zossimov m’a soufflé quand nous sortions, lança Rasoumikhine quand ils furent dans la rue. Je te le dirai sans détours, car ce sont des imbéciles. Zossimov m’a demandé de bavarder avec toi en cours de route, de te faire parler et puis de lui raconter ce que tu aurais dit, car il a une idée... que tu es... que tu es fou ou prêt à le devenir. Imagines-tu cela ! En premier lieu, tu es trois fois plus malin que lui ; en deuxième lieu, si tu n’es pas fou, son radotage te laissera froid ; en troisième lieu, ce bloc de viande, dont la spécialité est la chirurgie, a attrapé la manie des maladies mentales. C’est ta conversation avec Zamètov qui a changé son opinion sur toi.

– Zamètov t’a tout répété ?

– Oui, tout ; et c’est bien ainsi. J’ai compris maintenant le fin du fin et Zamètov l’a compris aussi... Oui, en bref, Rodia... ce qu’il y a... Je suis légèrement ivre... Mais cela ne fait rien... Ce qu’il y a, c’est que cette idée... tu comprends – leur était réellement venue... tu comprends ? C’est-à-dire, personne n’osait l’exprimer, car elle n’a ni queue ni tête et quand on a arrêté ce peintre, cette idée a crevé comme une bulle de savon.

Mais pourquoi ces imbéciles... J'ai un peu rossé Zamètov ce jour-là – ceci entre nous, mon vieux – je t'en prie, ne lui laisse pas deviner que tu sais ; j'ai observé qu'il est susceptible ; cela s'est produit chez Lavisa, mais aujourd'hui tout est devenu clair. Et cet Ilia Pètrovitch ! Il avait profité alors de ton évanouissement au bureau et puis, il a eu honte ; je sais tout, tu vois...

Raskolnikov écoutait avec avidité. Rasoumikhine, gris, était en train de trop parler.

– Je me suis évanoui faute d'air et à cause de l'odeur de la peinture, dit Raskolnikov.

– Le voilà qui s'explique ! Il n'y avait pas que la peinture ; l'inflammation couvait depuis un mois ; Zossimov dixit. Tu ne peux te figurer comme ce gamin est atterré maintenant ! « Je ne vaux pas le petit doigt de cet homme », dit-il. Cet homme, c'est-à-dire toi. Il a parfois de bons sentiments. Mais c'est une leçon, une vraie leçon que tu lui as donnée aujourd'hui au « Palais de Cristal » – un summum de perfection ! Tu l'as terrorisé d'abord, mon vieux ! Tu l'as à nouveau convaincu de la réalité de toute cette fantasmagorie et puis, tout à coup, tu lui as tiré la langue : « Alors tu l'as gobé ? ». C'était la perfection ! Tu es un maître, je te le jure. Ils ne l'ont pas volé ! Et j'ai raté cela ! Il brûlait de te voir ce soir, chez moi. Porfiri veut aussi te connaître.

– A... celui-là aussi... Pourquoi m'a-t-on taxé de folie ?

– Mais non, pas de folie. Je crois que j'en ai trop dit, mon vieux... ce qui l'a frappé hier, c'est que c'était exclusivement ce point-là qui t'intéressait... Maintenant, c'est clair, je sais pourquoi il t'intéresse ; quand on connaît toutes les circonstances... comment cela t'a ébranlé alors et ta maladie... Je suis un peu gris, mon vieux, mais que le diable l'emporte, il

doit avoir une idée à lui… Je te le dis il s’est emballé sur les maladies mentales. Tu t’en fiches, évidemment…

Ils se turent pendant une demi-minute.

– Écoute, Rasoumikhine, dit Raskolnikov, je vais te dire tout sans détours ; je me suis rendu auprès d’un mort, maintenant ; c’est un fonctionnaire qui est mort… J’ai donné tout mon argent, là… et à part cela, il y a quelqu’un qui vient de m’embrasser, qui, même si j’avais assassiné, aurait quand même… en un mot, j’y ai aussi vu quelqu’un d’autre… avec une plume couleur de feu… en somme, je radote ; je suis très faible, soutiens-moi… voici l’escalier…

– Qu’est-ce que tu as ? demanda Rasoumikhine alarmé.

– Un peu de vertige, mais il ne s’agit pas de cela. Ce qu’il y a, c’est que je suis triste, triste comme une femme, vraiment ! Regarde, qu’est-ce donc ? Regarde ! Regarde !

– Quoi ?

– Tu ne vois pas ? Il y a de la lumière dans ma chambre ! La fente…

Ils étaient déjà devant la dernière volée de marches, à côté de la porte de la logeuse et, en effet, on voyait qu’il y avait de la lumière dans le réduit de Raskolnikov.

– Curieux ! C’est peut-être Nastassia, remarqua Rasoumikhine.

– Elle ne vient jamais chez moi à cette heure-ci ; et puis, elle dort depuis longtemps, mais… ça m’est égal ! Adieu !

– Comment ? Mais je vais avec toi, nous allons entrer à deux.

– Oui, je sais que nous allons entrer ensemble, mais je veux te serrer la main et te faire mes adieux ici. Allons, donne-moi ta main, adieu !

– Qu'est-ce que tu as, Rodia ?

– Rien, rien, tu seras le témoin…

Ils se mirent à gravir les marches et Rasoumikhine pensa que Zossimov pourrait bien ne pas avoir tout à fait tort. « Ah çà ! J'ai dû l'énerver avec mon verbiage ! » se murmura-t-il. Soudain, ils entendirent des voix derrière la porte.

– Qu'y a-t-il donc là ? s'écria Rasoumikhine.

Raskolnikov saisit le premier le bouton et ouvrit la porte toute grande. Il l'ouvrit et resta figé sur le seuil.

Sa mère et sa sœur, assises sur le sofa, l'attendaient. Il y avait déjà une heure et demie qu'elles étaient là. Pourquoi les avait-il oubliées et avait-il si peu pensé à elles, bien qu'on l'eût prévenu, aujourd'hui encore, qu'elles étaient parties, qu'elles étaient en route, qu'elles allaient arriver ? Pendant toute cette heure et demie elles avaient assailli Nastassia de questions. Celle-ci se trouvait encore là, debout, en face des deux femmes et elle leur avait déjà raconté tout en détail. Elles étaient à moitié mortes de frayeur, ayant appris qu'il s'était « enfui » malade, et comme elle disait, probablement en délire ! « Mon Dieu, que va-t-il lui arriver ! » Toutes deux pleuraient, toutes deux avaient souffert le calvaire pendant cette heure et demie d'attente.

Une explosion de joie salua l'arrivée de Raskolnikov. Les deux femmes s'élancèrent à sa rencontre. Mais il restait là, sans un mouvement ; un sentiment insupportable submergea tout à coup son âme. Il fut incapable de lever ses bras, il n'en avait pas la force. La mère et la sœur le serraient contre elles, l'embrassaient, riaient, pleuraient…

Il fit un pas, vacilla et s'écroula, évanoui, sur le plancher.

Il y eut une confusion, des cris d'épouvante, des gémissements… Rasoumikhine, qui était resté sur le seuil, se précipita dans la chambre, saisit le malade dans ses bras puissants et celui-ci fut couché, en un instant, sur le divan.

– Ce n'est rien, rien du tout ! criait-il à la mère et à la sœur – c'est une défaillance, une vétille ! Le docteur a déclaré à l'instant qu'il va beaucoup mieux, qu'il est entièrement guéri ! De l'eau ! Le voici qui revient déjà à lui ; voilà il a repris conscience !…

Il saisit le bras de Dounétchka, afin qu'elle se penchât et constata que son frère revenait à lui et il le tira si fort qu'il manqua de le désarticuler. Les deux femmes voyaient en Rasoumikhine l'envoyé de la Providence. Elles le regardaient avec attendrissement et reconnaissance.

Nastassia leur avait déjà raconté ce qu'avait été pour leur Rodia, pendant sa maladie, ce « jeune homme débrouillard », comme il fut désigné par Poulkhéria Alexandrovna Raskolnikova elle-même, lors d'une conversation intime avec Dounia, le soir même.

TROISIÈME PARTIE

I

Raskolnikov se redressa et s'assit sur le sofa. Il fit un geste las de la main à Rasoumikhine pour que celui-ci interrompe le flux ardent des consolations qu'il prodiguait à sa mère et à sa sœur. Ensuite il prit celles-ci par la main et les regarda longuement et attentivement à tour de rôle. Son regard, immobile, révélant un sentiment presque insensé et puissant jusqu'à la souffrance, inquiéta la mère. Poulkhéria Alexandrovna fondit en larmes.

Avdotia Romanovna était pâle ; sa main tremblait dans celle de Raskolnikov.

– Allez chez vous... avec lui, dit-il d'une voix hachée, montrant Rasoumikhine. À demain ; alors nous verrons... Êtes-vous ici depuis longtemps ?

– Depuis ce soir, Rodia, répondit Poulkhéria Alexandrovna, le train était fort en retard. Rodia, rien ne me fera te quitter. Je vais passer la nuit ici tout près...

– Laissez-moi ! dit-il avec un geste agacé de la main.

– Je resterai près de lui ! s'écria Rasoumikhine. Je ne le quitterai pas un instant, et, qu'ils se cassent la tête contre le mur là-bas, je m'en fiche. J'ai laissé la présidence à mon oncle.

– Comment pourrais-je jamais vous remercier ? commença Poulkhéria Alexandrovna, serrant une fois de plus les mains de Rasoumikhine.

Mais Raskolnikov l'interrompit encore :

– Je n'en puis plus ! Je n'en puis plus ! répéta-t-il nerveusement. Laissez-moi ! Allez, allez-vous-en… Je n'en puis plus.

– Venez, maman, sortons au moins de la chambre, souffla Dounia effrayée ; nous lui faisons du tort, c'est évident.

– Ne puis-je pas même le regarder, après ces trois années ! gémit Poulkhéria Alexandrovna.

– Un instant ! dit Raskolnikov. Vous m'interrompez tout le temps et mes idées se brouillent. Vous avez vu Loujine ?

– Non, Rodia, mais il est déjà informé de notre venue. Nous avons appris, Rodia, que Piotr Pètrovitch a été assez aimable pour venir te rendre visite aujourd'hui, ajouta Poulkhéria Alexandrovna avec quelque hésitation.

– Oui… il a été assez aimable – Dounia, j'ai dit à Loujine tout à l'heure que je le précipiterais au bas de l'escalier et je l'ai chassé au diable…

– Rodia ! est-ce possible ! Sans doute… Tu ne veux pas dire !… débuta Poulkhéria Alexandrovna terrifiée, mais elle s'arrêta, regardant Dounia.

Avdotia Romanovna fixait son frère et attendait la suite. Les deux femmes avaient été mises au courant de la querelle, par Nastassia, dans la mesure où celle-ci avait pu en saisir le sens, et avaient souffert de l'incertitude et de l'attente.

– Dounia, dit Raskolnikov péniblement, je ne suis pas d'accord pour ce mariage et, en conséquence, tu dois signifier ton refus à Loujine, dès demain, et qu'on ne parle plus de ce monsieur.

– Mon Dieu ! s’écria Poulkhéria Alexandrovna.

– Frère, observe tes paroles, dit en s’emportant Avdotia Romanovna, mais elle se retint tout de suite ; tu n’es pas en mesure de discuter maintenant, tu es affaibli, dit-elle calmement.

– Je ne délire pas ! Non... Tu acceptes ce mariage pour moi. Et moi je n’accepte pas ton abnégation. Alors, écris une lettre pour demain... avec le refus... Je la lirai demain matin, et que c’en soit fini !

– Je ne peux pas faire cela ! s’écria la jeune fille blessée. De quelle autorité...

– Dounétchka, tu es également en colère ; laisse cela à demain... Ne vois-tu donc pas... s’effraya la mère, se précipitant vers Dounia. Ah, partons au plus vite, ce sera mieux !

– Il délire ! s’écria Rasoumikhine toujours ivre. Sinon, il ne se serait jamais permis cela ! Demain, il ne restera plus rien de son extravagance... Mais c’est exact, il l’a mis dehors aujourd’hui. C’est bien ainsi. Alors, l’autre s’est mis en colère... Il faisait des discours, il faisait montre de ses connaissances, et puis, il est parti, la queue entre les jambes...

– Alors, c’est exact ? s’écria Poulkhéria Alexandrovna.

– À demain, frère, dit Dounia avec compassion. Venez, maman... Au revoir, Rodia !

– Comprends-tu, sœur, dit-il en faisant un dernier effort, je ne divague pas ; ce mariage, c’est une bassesse ; laisse l’infamie pour moi, mais je ne veux pas... l’un des deux... si méprisable

que je sois, je ne te voudrais pas pour sœur, si… Ou bien moi, ou bien Loujine ! Allez…

– Tu es un insensé ! Tyran ! hurla Rasoumikhine, mais Raskolnikov ne répondit pas. Il se recoucha et se tourna vers la muraille, complètement à bout de forces.

Avdotia Romanovna jeta un regard curieux à Rasoumikhine ; ses yeux noirs brillèrent ; Rasoumikhine frissonna sous ce regard. Poulkhéria Alexandrovna était stupéfaite.

– Je ne peux vraiment pas m'en aller ! chuchota-t-elle, au désespoir, à Rasoumikhine, – je veux rester ici, peu importe comment. Accompagnez Dounia, je vous prie.

– Et vous allez tout gâter, marmotta aussi Rasoumikhine, démonté. Sortons au moins de la chambre. Nastassia, apporte la lumière. Je vous l'affirme, – poursuivit-il à voix basse, quand ils furent sur le palier, – qu'il fut sur le point de nous battre, moi et le docteur ! Vous entendez ! Le docteur en personne ! Et celui-ci a dû s'incliner pour ne pas l'énerver, puis il est parti, et moi je suis resté en bas à le garder. Alors, il a mis ses vêtements et il est parti. Et il partira maintenant aussi, en pleine nuit, si vous l'énervez, et il pourrait alors attenter à sa vie…

– Ah ! Que nous dites-vous !

– Oui. Mais Avdotia Romanovna ne peut pas rester seule dans la chambre meublée que Piotr Pètrovitch vous a louée. N'aurait-il pu vous trouver un meilleur logement… Pensez quel endroit… En somme, je suis un peu gris, et c'est pour ça que… je l'ai traité de… ne prenez pas…

– Mais j'irai chez la logeuse, insista Poulkhéria Alexandrovna ; je la prierai de nous donner, à moi et à Dounia,

un logement pour cette nuit. Je ne veux pas l'abandonner ainsi, je ne le puis !

Ils étaient sur le palier, près de la porte de la logeuse. Nastassia se tenait sur une marche, le bougeoir à la main. Rasoumikhine était fort excité. Une demi-heure plus tôt, lorsqu'il reconduisait Raskolnikov, il était encore bien d'aplomb, bien qu'il fût bavard à l'excès, malgré la formidable quantité de vin absorbé. Maintenant, il était possédé par un enthousiasme délirant et tout le vin semblait lui être remonté à la tête avec une violence redoublée. Il avait saisi les deux dames par le bras, essayant de les convaincre, et leur donnant ses raisons avec une stupéfiante franchise. Pour mieux les convaincre, il serrait leur bras de toutes ses forces dans l'étau de ses mains, jusqu'à leur faire mal, et, ce faisant, il dévorait des yeux Avdotia Romanovna sans se gêner le moins du monde. La douleur les faisait s'arracher parfois à la pression de son énorme patte osseuse, mais loin de se rendre compte de ce qu'il faisait, il les attirait à lui avec plus de force. Si elles lui avaient ordonné de sauter dans l'escalier la tête la première pour leur faire plaisir, il l'aurait fait immédiatement, sans réfléchir ni hésiter. Poulkhéria Alexandrovna, tout alarmée au sujet de Rodia, quoiqu'elle sentît que le jeune homme fût vraiment trop extravagant, et qu'il lui fît par trop mal au bras, comprenait qu'il était indispensable ; aussi elle ne voulait pas remarquer ces détails bizarres.

Avdotia Romanovna, quoiqu'elle eût les mêmes inquiétudes et qu'elle ne fût nullement ombrageuse, regardait avec étonnement et presque avec effroi les yeux étincelants de l'ami de son frère. Seule la confiance illimitée dans ce terrible garçon, qui lui avait été communiquée par les récits de Nastassia, l'empêchait de s'enfuir et d'entraîner sa mère avec elle. Elle comprenait aussi, sans doute, qu'il ne les laisserait pas s'échapper ainsi. Du reste, dix minutes plus tard, son inquiétude se calma considérablement : Rasoumikhine avait le talent de se

faire connaître en quelques mots, indépendamment de son humeur, de sorte qu'on se rendait vite compte de quelle sorte d'homme il s'agissait.

Impossible, chez la logeuse ! La pire des sottises ! s'écria-t-il, essayant de convaincre Poulkhéria Alexandrovna. Mère ou non, si vous restez, vous allez le rendre enragé et alors, Dieu sait ce qui va arriver ! Voilà ce que je vais faire : Nastassia va rester auprès de lui, et moi je vais vous reconduire chez vous, parce que vous ne pouvez pas courir les rues seules, ici, à Petersbourg, cela... Enfin, c'est égal !... Ensuite, je reviens ici, et dans un quart d'heure, – je vous le jure ! j'arrive avec un rapport : comment il va, s'il dort ou non, etc... Alors... écoutez ! Après, je fais un saut jusque chez moi – j'ai des invités là, tous éméchés, – j'amène Zossimov – c'est le médecin qui le soigne, il est en ce moment chez moi ; il n'est pas ivre ; il n'est jamais ivre ! Je le mène chez Rodka et, ensuite, directement chez vous. Donc, dans l'espace d'une heure, vous recevrez deux informations – et celle du docteur, vous comprenez, du docteur lui-même, c'est bien autre chose que la mienne. Si cela ne va pas bien, je vous promets que je vous ramène moi-même ici ; si cela va bien, vous vous couchez. Moi, je campe ici sur le palier, et j'ordonne à Zossimov de passer la nuit chez la logeuse, afin de pouvoir l'appeler immédiatement. Que lui faut-il, maintenant, les soins du médecin, ou votre présence ? Le docteur est plus utile, c'est clair. Alors, allez chez vous ! Impossible de dormir chez la logeuse : possible pour moi, impossible pour vous ; elle ne vous laisserait pas coucher chez elle, car... elle est bête. Elle va être jalouse d'Avdotia Romanovna, si vous voulez le savoir, et à cause de vous aussi... Mais inévitablement d'Avdotia Romanovna. C'est un caractère absolument, absolument inattendu. En somme, je suis bête aussi... Je m'en fiche !... Venez ! Vous me croyez ? Dites, me croyez-vous, oui ou non ?

– Venez, maman, dit Avdotia Romanovna. Il agira sans doute comme il l'a promis. Il a déjà ressuscité Rodia une fois et,

s’il est vrai que le docteur consente à passer la nuit ici, que peut-on souhaiter de mieux ?

– Vous... vous... pouvez me comprendre, parce que vous êtes un ange ! s’écria Rasoumikhine, enthousiasmé. Viens, Nastassia ! Monte tout de suite et reste auprès de lui avec la bougie ; je serai ici dans un quart d’heure...

Quoiqu’elle ne fût pas tout à fait convaincue, Poulkhéria Alexandrovna ne résista pas. Rasoumikhine prit les bras des deux dames et les entraîna dans l’escalier. Du reste, il inquiétait aussi la mère de Rodia : « Il est bien débrouillard et bon, mais est-il capable de faire ce qu’il a promis ? pensait-elle, il est tellement exalté ! »

– Ah, je comprends, vous vous demandez si je suis en état de... devina Rasoumikhine, tout en faisant ses énormes foulées, si bien que les deux dames ne pouvaient le suivre, ce dont, du reste, il ne s’apercevait pas. Bêtises ! Je veux dire... je suis ivre comme un paysan, mais il ne s’agit pas de cela ; je ne suis pas ivre de vin, c’est quand je vous ai vues que cela m’est monté à la tête... Mais il n’est pas question de moi ! Ne faites pas attention ; je radote ; je ne suis pas digne de vous... Je suis au plus haut point indigne de vous !... Quand je vous aurai reconduites, je me verserai deux seaux d’eau sur la tête en passant près du canal et je serai complètement remis... Si vous pouviez seulement savoir comme je vous aime toutes les deux !... Ne vous moquez pas et ne vous fâchez pas !... Fâchez-vous sur n’importe qui, mais pas sur moi ! Je suis son ami, et, de ce fait, votre ami. Je veux que ce soit ainsi... J’en ai eu le pressentiment l’année dernière, il y avait eu un moment... En somme, je ne l’ai pas pressenti du tout, car vous êtes tombées du ciel. Quant à moi, je ne fermerai sans doute pas l’œil de la nuit !... Ce Zossimov craignait tout à l’heure qu’il ne perde son bon sens... C’est pour cette raison qu’il ne faut pas l’énerver...

– Que dites-vous là ! s'exclama la mère.

– Est-il possible que le docteur lui-même ait affirmé cela ? demanda Avdotia Romanovna épouvantée.

– Oui, mais ce n'est pas cela du tout. Il lui a même donné un remède, une poudre, je l'ai vu, et alors vous êtes arrivées... Ah ! il aurait mieux valu que vous ne soyez arrivées que demain ! Nous avons bien fait de partir. Vous aurez le rapport de Zossimov dans une heure. Celui-là, au moins, n'est pas ivre ! Et je ne serai plus ivre non plus... Pourquoi donc me suis-je enivré aussi ? Ah, c'est parce qu'ils m'ont entraîné dans la discussion, les démons ! Je m'étais pourtant bien promis de ne plus me laisser aller à discuter ! Ils vous ont une façon de battre la campagne ! J'ai manqué de me bagarrer ! J'ai laissé la présidence à mon oncle... Vous vous rendez compte : ils exigent la perte totale de la personnalité, et ils trouvent que c'est le fin du fin ! Ne pas être soi-même, ressembler le moins possible à soi-même : voilà ce à quoi ils veulent arriver ! C'est le summum du progrès, pour eux ! Et si seulement ils avaient une façon personnelle de radoter ! mais...

– Écoutez, interrompit d'une voix timide Poulkhéria Alexandrovna. Mais cela ne fit qu'activer son ardeur.

– Mais que pensez-vous ? cria Rasoumikhine, haussant encore la voix. Vous pensez que je me fâche parce qu'ils radotent ? Bêtises ! J'aime quand on dit des absurdités. Se tromper est le privilège naturel de l'homme par rapport à tous les autres organismes. Ceci conduit à la vérité ! Je suis homme parce que je déraisonne. On n'est jamais arrivé à une vérité sans avoir quatorze fois erré et peut-être cent quarante fois, et c'est d'ailleurs encore honorable. Mais nous, nous ne sommes même pas capables de divaguer avec notre propre intelligence ! Divague, mais divague à ta manière, et alors je t'embrasserai. Extravaguer à sa manière, c'est presque mieux que de dire la

vérité à la manière des autres ; dans le premier cas, tu es un homme, dans le second, tu n'es qu'un oiseau ! La vérité ne s'enfuira pas, mais on peut gâter sa vie ; il y a eu des précédents. Alors, où en sommes-nous ? Nous sommes, tous, sans exception, en fait de sciences, de développement, de pensée, d'inventions, d'idéal, d'aspirations, de libéralisme, de raison, d'expérience et de tout, de tout, de tout, encore dans la première classe des préparatoires de l'école ! Il nous suffit de vivre sur l'intelligence des autres ! nous nous y sommes faits ! N'est-ce pas ainsi ? Comment ? criait Rasoumikhine en secouant et en serrant les bras des deux dames. N'est-ce pas ainsi ?

– Oh, mon Dieu ! Je ne puis dire... dit la pauvre Poulkhéria Alexandrovna.

– Oui, oui, c'est ainsi... quoique je ne sois pas d'accord en tout avec vous, ajouta sérieusement Avdotia Romanovna, puis elle jeta un cri, tant fut douloureuse, cette fois, l'étreinte de la poigne de Rasoumikhine.

– C'est ainsi ? Vous dites que c'est ainsi ? Alors, si c'est ainsi, vous... vous... hurla-t-il transporté, vous êtes la source de la bonté, de la pureté, de la raison et... de la perfection ! Laissez-moi prendre votre main, donnez-la... donnez votre main aussi, je veux baiser vos mains ici, immédiatement, à genoux !

Et il se mit à genoux au milieu du trottoir qui, par bonheur, était désert en ce moment.

– Mais, je vous en supplie, que faites-vous ? s'écria Poulkhéria Alexandrovna, extrêmement inquiète.

– Levez-vous ! Levez-vous ! disait Dounia, riant, bien que légèrement alarmée elle-même.

– Pas pour tout l'or du monde, si vous ne me donnez pas vos mains ! Voilà, cela est suffisant, je me lève, et nous reprenons notre route. Je ne suis qu'un affreux butor, je ne suis pas digne de vous, je suis ivre et j'ai honte, je ne suis pas digne de vous aimer, mais n'importe quel homme qui n'est pas une brute doit s'incliner devant vous. Alors, je me suis incliné... Voilà votre logement, et, cela suffit pour donner raison à Rodia d'avoir chassé votre Piotr Pètrovitch ! Comment s'est-il permis de vous loger dans cet hôtel ? C'est une honte ! Savez-vous qui on laisse entrer ici ? Et vous êtes sa fiancée, n'est-ce pas ! Alors, laissez-moi vous dire, après cela, que votre fiancé est une canaille !

– Je vous en prie, Monsieur Rasoumikhine, vous vous oubliez... débuta Poulkhéria Alexandrovna.

– Oui, oui, je le reconnais, je me suis oublié, je me repens se rattrapa Rasoumikhine. Mais... mais... vous me pardonnerez certainement ce que j'ai dit, parce que je parle sincèrement, et non parce que... hum ! c'eût été vil ; bref, ce n'est pas parce que je vous... hum !... alors, soit, je ne dirai plus rien, je n'en aurai plus l'audace !... Mais nous avons tous senti hier, dès son arrivée, que ce n'est pas un homme de votre milieu. Ce n'est pas à cause de ses cheveux, frisés par un coiffeur, ni à cause de sa hâte de faire montre de son intelligence, mais bien parce qu'il est un mouchard et un spéculateur, parce qu'il est hypocrite et qu'il a le caractère d'un Juif, chacun s'en aperçoit aussitôt. Pensez-vous qu'il soit intelligent ? Non, pas du tout. Alors, dites, est-ce un compagnon pour vous ? Oh, mon Dieu ! Il s'arrêta soudain dans l'escalier de l'hôtel. Tout ivres qu'ils soient, là bas, chez moi, ce sont quand même de braves gens, et bien que nous disions des sottises, – car je dis des sottises, moi aussi, – nous arriverons quand même finalement à la vérité, car nous sommes sur le bon chemin, tandis que Piotr Pètrovitch... n'est pas sur le bon chemin. Je les respecte, quoique je vienne de les traiter de tous les noms ; Zamètov, je ne le respecte pas, mais je l'aime

bien, parce que c'est un enfant. Et même cet animal de Zossimov, parce qu'il est intègre et qu'il connaît son métier... Allons, assez. Tout est clair et tout est pardonné. Est-ce pardonné ? Allons venez. Je connais ce couloir, ce n'est pas la première fois que j'y viens ; ici, au numéro 3, il s'est produit un scandale... Alors, où est votre chambre ? Quel numéro ? huit ? Enfermez-vous pour la nuit, ne laissez entrer personne. Je serai ici dans un quart d'heure pour vous dire s'il y a du nouveau, et ensuite, dans une demi-heure, je reviendrai avec Zossimov, vous verrez. Au revoir, je m'en vais !

– Mon Dieu, Dounétchka, que va-t-il arriver ? dit Poulkhéria Alexandrovna, s'adressant tout inquiète et effrayée à sa fille.

– Tranquillisez-vous, maman, répondit Dounia, tout en se débarrassant de son chapeau et de sa cape ; c'est le Seigneur lui-même qui nous a envoyé ce monsieur, quoiqu'il vienne tout droit de quelque beuverie. On peut croire en lui, je vous l'affirme. Et tout ce qu'il a fait pour Rodia...

– Mon Dieu, Dounétchka, qui sait s'il reviendra ! Comment ai-je pu me décider à quitter Rodia !... Non, vraiment, ce n'était pas du tout ainsi que je m'attendais à le retrouver ! Il était sombre, comme s'il n'éprouvait aucun bonheur à nous revoir...

Des pleurs lui vinrent aux yeux.

– Mais non, vous vous trompez, maman. Vous ne l'avez pas bien observé, vous avez pleuré tout le temps. Il est tout ébranlé par sa maladie qui est la cause de tout.

– Ah, cette maladie ! Que va-t-il lui arriver ! Et de quelle façon il t'a parlé, Dounia ! dit la mère, regardant timidement sa fille dans les yeux, pour lire toute sa pensée, et à demi consolée par le fait que Dounia défendait Rodia et que, par conséquent,

elle lui avait pardonné. – Je suis sûre qu'il se ravisera demain, ajouta-t-elle, cherchant jusqu'au bout à connaître les sentiments de sa fille.

– Et moi, je suis sûre qu'il dira la même chose demain... à ce sujet, coupa Avdotia Romanovna.

Évidemment, c'était là la difficulté, et il y avait un point délicat que Poulkhéria Alexandrovna craignait par trop d'aborder maintenant. Dounia vint près de sa mère et lui donna un baiser. Celle-ci la serra fortement dans ses bras, sans mot dire. Ensuite, elle s'assit, inquiète, pour attendre Rasoumikhine, et se mit à observer timidement sa fille qui, les bras croisés, s'était mise à marcher de long en large dans la chambre, perdue dans ses pensées. Marcher d'un coin à l'autre était une habitude d'Avdotia Romanovna, lorsqu'elle méditait, et sa mère avait toujours craint de la déranger dans ces moments-là.

Rasoumikhine avait évidemment agi d'une façon ridicule en manifestant la soudaine passion, née dans l'ivresse, qui s'était allumée en lui pour Avdotia Romanovna. Mais à la voir actuellement, les bras croisés, marchant dans la chambre, triste et pensive, beaucoup auraient compris Rasoumikhine, sans même tenir compte de son état d'ébriété. Avdotia Romanovna était remarquablement belle ; elle était grande, harmonieusement proportionnée ; il y avait en elle une force, une assurance, qui apparaissaient dans chacun de ses mouvements, mais qui n'enlevaient rien à leur douceur ni à leur grâce.

Elle ressemblait à son frère par le visage ; ses yeux étaient presque noirs, fiers, brillants et, en même temps, parfois pleins d'une grande bonté. Elle était pâle, mais sa pâleur n'était pas maladive ; son visage respirait la fraîcheur et la santé. Sa bouche était un peu petite, la lèvre inférieure, fraîche et vermeille, s'avançait légèrement, ainsi que le menton d'ailleurs : seule

irrégularité de ce beau visage, mais qui lui donnait un caractère bien personnel de fermeté et aussi, peut-être, quelque hauteur. L'expression de ses traits était toujours plus réfléchie et sérieuse que gaie ; mais en revanche, de quel charme le sourire ne parait-il pas ce visage !

Comme le rire, gai, jeune, insouciant, lui seyait ! On comprenait que le fougueux, l'ouvert, le simple, l'intègre, l'herculéen Rasoumikhine qui, de plus, était ivre, qui n'avait jusqu'ici jamais rien vu de pareil, eût perdu la tête au premier regard. En outre, le hasard fit que Dounia lui apparut au moment radieux où elle retrouvait son frère bien-aimé. Il vit ensuite sa lèvre inférieure frissonner sous les ordres insolents, ingrats et cruels de celui-ci, – et il ne résista pas.

Rasoumikhine avait en somme dit la vérité, lorsque, dans son ivresse, il laissa échapper que l'excentrique logeuse de Raskolnikov, Praskovia Pavlovna, aurait été jalouse, non seulement d'Avdotia Romanovna mais aussi, sans doute, de Poulkhéria Alexandrovna. Malgré les quarante-trois ans de cette dernière, son visage conservait toujours les restes de sa beauté passée et, en outre, elle paraissait plus jeune que son âge réel, ce qui arrive presque toujours aux femmes qui ont conservé jusqu'à la vieillesse la clarté d'âme, la fraîcheur des impressions et la chaleur honnête et pure du cœur. Disons, entre parenthèses, que posséder ces qualités constitue l'unique moyen de ne pas perdre sa beauté, même dans la vieillesse. Ses cheveux blanchissaient légèrement. Des pattes d'oie étaient apparues depuis longtemps. Ses joues s'étaient creusées et desséchées à force de souci et de chagrin, mais son visage était quand même beau. C'était le portrait de Dounétchka, plus âgée de vingt ans, excepté la lèvre inférieure qui, chez elle, ne s'avançait pas autant. Poulkhéria Alexandrovna était sensible, mais nullement jusqu'à la fadeur, timide, cédant volontiers, mais jusqu'à une certaine limite : elle pouvait permettre bien des choses, consentir à beaucoup, même si c'était contraire à sa conviction,

mais il y avait toujours une limite d'honnêteté, une règle de vie, et des convictions extrêmes qu'aucune circonstance n'aurait pu l'obliger à franchir.

Exactement vingt minutes après le départ de Rasoumikhine, deux coups légers mais hâtifs furent frappés à la porte : il était revenu.

– Non, je n'entre pas, jamais de la vie, s'empressait-il de déclarer lorsqu'on lui ouvrit. Il dort paisiblement, tout sage et tranquille, et pourvu qu'il puisse dormir dix heures ainsi ! Nastassia est chez lui, je lui ai dit de ne pas sortir tant que je serai absent. Maintenant, je vais chercher Zossimov, il vous présente son rapport et vous vous mettez au lit. Vous êtes à bout, je le vois...

Et il s'élança dans le couloir.

Quel homme actif et... dévoué ! s'écria Poulkhéria Alexandrovna, tout heureuse.

– Je crois que c'est un homme excellent, répondit Avdotia Romanovna chaleureusement et en reprenant sa promenade dans la chambre.

Près d'une heure plus tard, on frappa de nouveau à la porte. Les deux femmes avaient attendu, cette fois-ci, confiantes en Rasoumikhine ; celui-ci, en effet, avait réussi amener Zossimov. Le médecin avait immédiatement consenti à quitter le festin et à aller voir Raskolnikov, mais se défiant de l'ivresse de Rasoumikhine, il s'était mis en route pour l'hôtel d'assez mauvaise grâce. Son amour-propre fut immédiatement tranquillisé et même flatté dès qu'il eut compris qu'on l'attendait, en effet, comme un oracle. Il resta dix minutes environ et réussit à calmer et à convaincre Poulkhéria Alexandrovna. Il parla beaucoup, avec beaucoup de cœur, mais

aussi avec réserve et avec un sérieux forcé, tout comme un médecin de vingt-sept ans appelé en consultation pour un cas grave.

Il s'en tint rigoureusement au sujet et ne montra pas le moindre désir d'entrer en relations plus personnelles avec les deux dames. Ayant vu, dès son entrée, combien éblouissante était la beauté d'Avdotia Romanovna, il s'efforça immédiatement de ne pas la regarder du tout et s'adressa exclusivement à Poulkhéria Alexandrovna. Tout cela lui procurait un intense plaisir intérieur. Il dit, au sujet du malade, qu'il trouvait son état pleinement rassurant. Suivant ses observations, la cause de la maladie du patient, à part les mauvaises conditions matérielles de ces derniers mois, comprenait aussi un élément moral. Il y avait là, pouvait-on dire, le produit d'influences morales et matérielles, d'inquiétudes, d'appréhensions, de soucis, de certaines idées, etc... S'étant aperçu qu'Avdotia Romanovna s'était mise à l'écouter avec une attention spéciale, Zossimov s'étendit complaisamment sur ce thème.

À l'inquiète question de Poulkhéria Alexandrovna au sujet des « suppositions sur la folie », il répondit avec un sourire calme et ouvert que le sens de ses paroles avait été outré, que, évidemment, on pouvait observer chez le malade la présence d'une idée fixe, de quelque chose qui décelait la monomanie – car lui, Zossimov, avait suivi de particulièrement près cette intéressante branche de la médecine – mais il y avait lieu de se rappeler que le malade avait déliré presque jusqu'aujourd'hui et... évidemment l'arrivée de ses proches allait le fortifier, le distrairait et, en général, agirait salutairement, – si seulement il était possible de lui éviter de nouveaux « chocs », ajouta-t-il significativement. Ensuite il se leva, prit congé cordialement, posément, accompagné de bénédictions et, ayant reçu de chauds remerciements, des prières et même la main tendue – et

non sollicitée – d'Avdotia Romanovna, il sortit extrêmement satisfait de sa visite et encore plus de lui-même.

– Nous causerons demain ; couchez-vous maintenant ; il le faut ! conclut Rasoumikhine en partant avec Zossimov. Demain, le plus tôt possible, je vous présente mon rapport.

– Quelle délicieuse fille, quand même, cette Avdotia Romanovna ; remarqua avec ardeur Zossimov lorsqu'ils furent dehors.

– Délicieuse ? Tu as dit délicieuse ? vociféra Rasoumikhine en lui sautant à la gorge. Si jamais tu osais… Tu comprends ? Tu comprends ? criait-il en le secouant par le col et le serrant contre le mur. Tu as compris ?

– Lâche-moi, ivrogne ! dit Zossimov se défendant, et lorsque l'autre l'eut lâché, il le regarda attentivement et, tout à coup, éclata de rire. Rasoumikhine restait planté devant lui, les bras ballants, pensif, sérieux et sombre.

– Je suis un âne, évidemment, dit-il, et son visage se rembrunit encore ; mais… toi aussi.

– Non, mon vieux, certainement pas moi. Je ne songe pas à des bêtises.

Ils se remirent en route, silencieux, et ce n'est qu'aux environs de chez Raskolnikov que Rasoumikhine, fort soucieux, prit la parole.

– Écoute, dit-il à Zossimov, tu es bon garçon, mais, à part tes autres défauts, tu es coureur de jupons, je le sais, et même un vulgaire coureur. Tu es un vaurien nerveux et faible ; tu es polisson, tu es gras et tu ne sais rien te refuser – et j'appelle cela de la bassesse, car cela conduit directement à la saleté. Tu es

devenu à ce point douillet que j'avoue ne pas comprendre comment tu t'arranges pour être en même temps un bon médecin et même un médecin qui fasse preuve d'abnégation. Tu dors sur un matelas de duvet (un médecin !) et tu te lèves la nuit pour un malade... Dans trois ans tu ne le feras plus... Au Diable ! Ce n'est pas ceci qui est en question. Voici : tu passes cette nuit dans l'appartement de la logeuse (j'ai eu du mal à la convaincre), et moi je couche dans la cuisine : une occasion pour vous de faire plus ample connaissance ! Non, pas ce que tu crois ! Non, mon vieux, pas la moindre chose...

– Mais je ne crois rien.

– Chez elle il y a de la pudeur, de longs silences, de la timidité, de la sagesse acharnée et, avec cela, des soupirs. Elle fond comme de la cire – à la lettre ! – Débarrasse-moi de cette femme, au nom de tous les démons du monde ! Elle est avenante ! je ne te dis que ça. Fais cela et ma vie est à toi !

Zossimov se prit à rire plus fort.

– Te voilà bien emballé. Qu'ai-je besoin d'elle ?

– Je t'assure qu'elle n'est pas exigeante ; tu dois seulement parler beaucoup. Tu t'assieds près d'elle et tu parles. Et puis, tu es docteur, mets-toi à la guérir de quelque chose. Je te jure, tu ne le regretteras pas. Elle a un clavecin ; tu sais que je tapote un peu ; je connais une chanson russe : *M'inonderais-je de larmes amères*... Elle aime bien les chansons langoureuses – alors tu commences par là. D'ailleurs, tu es un virtuose du piano, un maître, un Rubinstein. – Je t'affirme, tu ne le regretteras pas...

– Alors tu lui as fait des promesses ? Tu as donné ta signature ? Tu as promis de l'épouser peut-être...

– Rien, rien de semblable ! Et puis ce n'est pas du tout son genre ; Tchébarov a bien tenté...

– Alors, laisse tomber !

– Impossible de cette façon !

– Pourquoi donc ?

– Mais, comme ça, pas moyen et puis voilà ! On se sent tenu, mon vieux.

– Mais pourquoi l'as-tu entraînée ?

– Je ne l'ai nullement entraînée ; c'est plutôt moi qui ai été entraîné, bête que j'étais. Quant à elle, il lui est totalement indifférent que ce soit toi ou moi, pourvu que quelqu'un soit assis à côté d'elle et qu'il soupire. Il y a ici, mon vieux... Comment dire ? Il y a... Voici : tu es fort en mathématiques, tu t'y intéresses encore maintenant, je le sais... Alors, commence à lui exposer le calcul intégral, je ne blague pas, je te le jure, je parle sérieusement : ça lui sera complètement égal ; elle va te regarder et soupirer et cela douze mois d'affilée. Moi, par exemple, je lui ai parlé très longuement, deux jours, du Reichstag prussien (car de quoi veux-tu parler !) – elle en soupirait et en transpirait ! Seulement ne parle pas d'amour – elle est ombrageuse et elle se piquerait – mais fais-lui croire que tu ne parviens pas à la quitter – et cela suffit. Confort total... tout à fait comme chez soi – tu peux lire, t'asseoir, te coucher, écrire... Tu peux même l'embrasser, prudemment...

– Mais qu'ai-je besoin d'elle ?

– Ah, là, là ! Je ne parviens pas à me faire comprendre ! Tu vois, vous vous convenez à tous les points de vue ! J'avais déjà pensé à toi avant... car tu finiras par là quand même ! Alors, ne

te serait-ce pas égal, un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Ici, c'est vraiment une vie sur un matelas de duvet et puis, pas seulement cela, tu seras aspiré là-dedans ; c'est le bout du monde, l'ancre, le havre paisible, le nombril de la terre, le fondement de l'univers, les meilleures crêpes, les soupes grasses, le samovar du soir, les soupirs timides, les châles chauds, les bouillottes – c'est comme si tu étais mort et en même temps vivant : les deux avantages à la fois ! Allons, mon vieux, assez radoté, il est temps d'aller se coucher ! Écoute, je me réveille parfois la nuit, alors, tu comprends, j'irai jeter un coup d'œil à Rodia. Ne te dérange pas trop, mais, si tu le veux, viens également le voir. Si tu remarques quelque chose, délire, fièvre ou quoi, tu me réveilles immédiatement. Du reste, cela n'arrivera pas...

II

Rasoumikhine se réveilla le lendemain matin vers sept heures, préoccupé et grave. Beaucoup de questions nouvelles et inattendues se posaient à lui ce matin-là. Il n'aurait jamais cru pouvoir se réveiller dans une telle disposition d'esprit. Il se rappelait, jusqu'au moindre détail, tout ce qui lui était survenu la veille, et il comprenait que quelque chose d'extraordinaire lui était arrivé, qu'une impression s'était gravée en lui, qui lui était totalement inconnue jusqu'ici et qui ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait ressenties avant ce jour. En même temps, il se rendait pleinement compte que l'idée qu'il s'était mise en tête était une chimère irréalisable à ce point qu'il eut honte de ce qu'elle lui fût venue et qu'il se hâta de passer aux soucis plus pressants que « la maudite journée d'hier » lui avait amenés.

Son souvenir le plus affreux était celui de sa conduite basse et odieuse ; non seulement parce qu'il s'était enivré, mais surtout parce qu'il avait calomnié le fiancé de la jeune fille, en profitant de la position difficile de celle-ci, et cela à cause d'une soudaine et stupide jalousie, alors qu'il ne savait rien de leurs relations et de leurs obligations mutuelles et que, de plus, il ne connaissait rien de l'homme lui-même. De quel droit l'avait-il jugé si hâtivement et si étourdiment ? Et qui lui avait donné le pouvoir de juger ? Un être comme Avdotia Romanovna se donnerait-il à un homme méprisable pour de l'argent ? Il a donc des mérites. L'hôtel ? Pourquoi aurait-il nécessairement su de quelle sorte d'hôtel il s'agissait ? Et puis, en somme, il leur a trouvé un appartement... Comme c'est bas ! L'ivresse n'est pas une raison ! Tout au plus une excuse qui le diminuerait encore ! *In vino veritas*, et toute la vérité est apparue, c'est-à-dire toute

la crasse de son cœur envieux et grossier ! Vraiment, une telle idée lui est-elle permise, à lui, Rasoumikhine ? Qu'est-il donc à côté d'une telle jeune fille, lui, l'insolent ivrogne, le bravache d'hier ? Une comparaison aussi impudente est ridicule. Rasoumikhine rougit violemment à cette pensée, et, en même temps, comme à dessein, il se souvint clairement de la façon dont il avait déclaré aux dames, hier, sur l'escalier, que la logeuse serait jalouse d'Avdotia Romanovna... Ce souvenir lui était insupportable. Il donna de toutes ses forces un coup de poing au poêle de la cuisine : il se meurtrit la main et abîma une brique.

« Évidemment, se murmura-t-il, un instant plus tard, avec le désir de se mortifier, – évidemment, il ne sera jamais possible de réparer ce misérable gâchis... donc, ce n'est pas la peine d'y penser, et, par conséquent, il faut se présenter sans rien dire et... remplir ses obligations... et ne pas s'excuser et ne rien dire et... et, évidemment, maintenant tout est perdu. »

Cependant, lorsqu'il s'habilla, il examina son costume plus attentivement que d'habitude. Il n'avait pas d'autres vêtements, et, s'il en avait eu, il ne les aurait peut-être pas mis, expressément. Mais, en tout cas, il était impossible de rester sale et débraillé d'une façon aussi agressive : il n'avait pas le droit de heurter la délicatesse des autres, étant donné que ces autres avaient besoin de lui, et l'appelaient pour qu'il les aidât. Il brossa consciencieusement ses vêtements. Son linge était passable, il avait toujours eu le souci de la propreté de son linge.

Il se lava soigneusement ce matin-là, trouva du savon chez Nastassia, et se frotta vigoureusement la tête, le cou et surtout les mains. Lorsque la question se posa de savoir s'il fallait ou non se raser (Praskovia Pavlovna avait d'excellents rasoirs qu'elle avait hérités de feu Monsieur Zarnistine, son mari), elle fut résolue par la négative et avec acharnement : « qu'elle reste comme elle est, ma barbe !... si jamais elles pensaient que je me

suis rasé pour... et elles le penseront certainement ! Non ! À aucun prix ! »

» Et... surtout, je suis si grossier, un tel rustre, j'ai des manières de cabaretier ; et... et, admettons, ne fût-ce qu'un instant, que je sois un honnête homme... et alors ? Est-ce qu'on peut tirer vanité du fait qu'on est un honnête homme ? Chacun doit être honnête et propre aussi et... et j'ai bien eu (je m'en souviens) quelques histoires pas précisément déshonorantes, mais quand même !... Et quelles idées n'ai-je pas eues quelquefois ! Mais oui, que diable ! Allons, soit ! Alors, je serai expressément sale, graisseux, vulgaire, et d'ailleurs je m'en fiche ! Et je le serai même davantage !... »

Pendant ce monologue, Zossimov, qui avait passé la nuit dans le salon de Praskovia Pavlovna, vint le rejoindre. Il allait rentrer chez lui, et, avant de partir, il voulait jeter un dernier coup d'œil au malade. Rasoumikhine lui dit que celui-ci dormait comme une marmotte. Zossimov conseilla de le laisser dormir, et assura qu'il reviendrait vers dix heures et demie.

– Si seulement il reste chez lui, ajouta-t-il. Ça ! que diable, je n'ai aucune autorité sur mon malade, et on veut que je le soigne ! Sais-tu si c'est lui qui ira là-bas, ou si ce sont les autres qui viendront ici ?

– Les autres, je suppose, répondit Rasoumikhine, ayant compris l'intention de cette demande ; et ils vont naturellement parler de leurs affaires privées. Je ne resterai pas ici. Toi, en tant que médecin, tu as évidemment plus de droits que moi.

– Je ne suis pas leur directeur de conscience ; je ne ferai qu'entrer et sortir ; j'ai d'autres occupations.

– Il y a une chose qui me tourmente, coupa Rasoumikhine en se renfrognant. Hier, j'ai bu un coup de trop, et j'ai bavardé

en le reconduisant... j'ai dit énormément de bêtises... entre autres, que tu craignais... pour sa raison...

– Tu as aussi raconté cela aux deux dames ?

– Je sais, j'ai été bête ! Que veux-tu ! Mais est-ce vrai que tu as réellement eu cette idée ?

– Ce sont des bêtises, te dis-je. Crois-tu, penser cela réellement ! Tu m'as dit toi-même que c'est un maniaque, lorsque tu m'as conduit chez lui... Et nous avons encore versé de l'huile sur le feu, hier, avec nos récits... au sujet du peintre ; c'est peut-être cette histoire qui l'a rendu insensé ! Si j'avais été au courant de ce qui s'est passé au bureau de police, et si j'avais su que ce vaurien l'avait froissé par ses soupçons ! Hum... je me serais opposé à ce qu'on parle de cela en sa présence. Ces monomanes vous font une montagne d'un grain de sable, ils prennent les fictions pour des réalités. Une grande partie de sa conduite s'est éclaircie pour moi après le récit de Zamètov, si je l'ai bien compris... Eh quoi ! Je peux te citer le cas d'un hypocondriaque quadragénaire qui, incapable de supporter les railleries quotidiennes d'un gamin de huit ans, à table, lui a simplement tranché la gorge. Dans ce cas-ci, en plus de son caractère, il y a sa misère, l'insolence du policier, la maladie qui couvait, – et un tel soupçon ! Un soupçon s'adressant à un hypocondriaque poussé à bout ! Et avec sa furieuse vanité, son exceptionnelle vanité ! Après tout, peut-être est-ce là le point de départ de sa maladie ! Mais oui, que diable !... Au fait, c'est vraiment un aimable garçon que ce Zamètov, mais hum... il n'aurait pas dû raconter cette histoire hier... Il ne sait pas tenir sa langue.

– À qui a-t-il raconté cela ? À toi et à moi.

– Et à Porfiri également.

– Dis-moi, as-tu quelque ascendant sur sa mère et sa sœur ? Conseille-leur de prendre des précautions avec lui, aujourd'hui...

– Elles parviendront à s'arranger, répondit Rasoumikhine de mauvaise grâce.

– Qu'a-t-il donc contre ce Loujine ? Un homme qui a de l'argent et qui ne déplaît pas à sa sœur, semble-t-il... Elles n'ont pas un sou, hein ?

– Qu'as-tu à essayer de me faire parler ? cria Rasoumikhine agacé. Comment puis-je savoir s'ils ont de l'argent ou non ? Questionne-les toi-même...

– Comme tu peux être ridicule, parfois ? Ton ivresse d'hier ne s'est pas encore dissipée, je vois... Au revoir ; remercie de ma part Praskovia Pavlovna pour son hospitalité. Elle s'est barricadée, ce matin ; elle n'a pas répondu à mon salut à travers la porte et elle s'était levée à sept heures : on lui a apporté le samovar de la cuisine... Je n'ai pas eu l'honneur de la contempler face à face...

Il était juste neuf heures lorsque Rasoumikhine se présenta à l'hôtel Bakaléïev. Les deux dames l'attendaient avec une impatience fébrile. Elles s'étaient levées à sept heures, peut-être même plus tôt. Il entra, morne, s'inclina maladroitement, ce qui le fâcha – contre lui-même évidemment. Il avait compté sans ses hôtes : Poulkhéria Alexandrovna se précipita littéralement vers lui, saisit ses deux mains et fut sur le point de les embrasser. Il jeta un timide coup d'œil à Avdotia Romanovna ; mais sur ce visage hautain, il y avait en ce moment une telle expression de reconnaissance et d'amitié, une telle estime, totale et inattendue pour lui (au lieu de regards railleurs et d'un mépris mal caché) qu'il aurait vraiment préféré qu'on le reçut avec des injures, car c'était par trop gênant ! Heureusement, il y

avait un thème pour la conversation, et il se hâta de s'y accrocher.

Ayant appris que Rodia ne s'était pas encore réveillé et que tout allait bien, Poulkhéria Alexandrovna se déclara satisfaite, car elle voulait absolument parler au préalable avec Rasoumikhine. Puis on le questionna pour savoir s'il avait déjeuné, et on l'invita à prendre le thé ensemble ; ces dames avaient attendu Rasoumikhine pour le déjeuner. Avdotia Romanovna sonna ; un garçon loqueteux se présenta ; on lui commanda du thé qui fut finalement servi, mais, avec tant de malpropreté et d'inconvenance que les dames en turent toutes confuses. Rasoumikhine voulut dire son avis sur l'hôtel, mais se souvenant de Loujine, il se tut, gêné, et fut tout heureux lorsque les questions de Poulkhéria Alexandrovna se mirent enfin à tomber comme une avalanche.

Il parla pendant trois quarts d'heure, répondant aux questions, constamment interrompu, forcé de se répéter, mais il réussit à leur communiquer les faits les plus importants et les plus saillants de la dernière année de la vie de Rodion Romanovitch, terminant par un récit détaillé de sa maladie. Il omit beaucoup de choses, entre autres la scène du commissariat, avec tout ce qui en était résulté. Son récit fut avidement écouté, mais quand il pensa avoir fini et avoir satisfait ses auditrices, il apparut, qu'à leur point de vue, il avait à peine commencé.

– Je vous prie, dites-moi quelle est votre opinion… oh excusez-moi, j'ignore encore votre nom, dit avec hâte Poulkhéria Alexandrovna.

– Dmitri Prokofitch.

– Voici, Dmitri Prokofitch, j'aurais bien voulu, bien voulu savoir… comment, en général… il considère les choses, c'est-à-

dire, comprenez-moi – comment m’exprimer pour mieux dire ? – qu’aime-t-il, et que n’aime-t-il pas ? Est-il toujours aussi irritable ? Quels sont ses désirs et ses desseins ? Qu’est-ce qui l’influence surtout pour le moment ? En bref, j’aurais bien voulu...

– Mais, maman, comment est-il possible de répondre à tout cela en même temps ? remarqua Dounia.

– Ah, mon Dieu, je ne me suis pas du tout, pas du tout attendue à le retrouver ainsi, Dmitri Prokofitch.

– C’est très naturel, Madame, répondit Dmitri Prokofitch. Je n’ai plus de mère, mais j’ai un oncle qui vient ici chaque année et qui ne me reconnaît presque jamais, même par l’aspect extérieur ; et c’est un homme intelligent. Alors, après trois années de séparation, beaucoup d’eau a passé sous les ponts. Que puis-je vous dire ? Je connais Rodion depuis un an et demi, il a toujours été chagrin, sombre, orgueilleux et fier ; or ces derniers temps (et peut-être même avant) il est devenu susceptible et hypocondriaque. Il est généreux et bon, mais il n’aime pas faire connaître ses sentiments et il commettrait une cruauté plutôt que de faire preuve de générosité. Parfois, du reste, il est simplement froid, inhumainement insensible, vraiment comme s’il avait en lui deux personnalités opposées qui se remplaceraient à tour de rôle. Il est parfois terriblement silencieux ! Il semble n’avoir jamais le temps, il se plaint qu’on le dérange toujours, et pourtant il reste couché inactif. Il n’est pas railleur et cela, non parce qu’il manque d’esprit, mais parce que, dirait-on, il n’a pas de temps à gaspiller pour de pareilles vétilles. Il n’écoute pas jusqu’au bout ce qu’on lui dit. Il estime à un très haut point sa propre valeur et, je crois, non sans quelque droit. Alors quoi encore ? Il me semble que votre venue aura la meilleure influence sur lui.

– Mon Dieu, puissiez-vous dire vrai ! s'écria Poulkhéria Alexandrovna, accablée par les déclarations de Rasoumikhine sur Rodia.

Rasoumikhine jeta enfin un coup d'œil plus courageux à Avdotia Romanovna. Il lui avait fréquemment jeté de rapides regards pendant la conversation, mais c'étaient des regards furtifs et, tout de suite, il détournait les yeux. Avdotia Romanovna s'asseyait de temps en temps à la table, parfois aussi elle se levait, se remettait à marcher, suivant son habitude, les bras croisés, les lèvres pincées, posant de loin en loin une question, sans interrompre sa promenade, se perdant parfois dans ses réflexions. Elle avait aussi l'habitude de ne pas écouter jusqu'au bout ce que l'on disait. Elle portait une robe d'une étoffe sombre et légère ; une petite écharpe transparente entourait son cou. Rasoumikhine avait remarqué à de nombreux signes qu'elles étaient, en effet, extrêmement pauvres. Si Avdotia Romanovna avait été parée comme une reine, il n'aurait, sans doute, nullement été intimidé ; tandis que maintenant, précisément parce qu'il avait remarqué la pauvreté de ses vêtements et de ses bagages, son cœur était rempli de crainte et il s'effrayait pour chacun des mots qu'il prononçait, pour chacun de ses gestes, ce qui, évidemment, était gênant pour quelqu'un qui manquait déjà de confiance en lui-même.

– Vous avez dit beaucoup de choses curieuses au sujet du caractère de mon frère et... vous l'avez dit équitablement. Cela est bien ; je pensais que vous aviez une adoration totale pour lui, remarqua Avdotia Romanovna en souriant. Je crois que ce que vous dites est exact, il doit absolument avoir une femme à ses côtés, ajouta-t-elle pensive.

– Je ne l'ai pas dit, mais peut-être avez-vous raison là aussi cependant...

– Comment ?

– Il n'aime personne, et, peut-être n'aimera-t-il jamais personne, coupa Rasoumikhine.

– Voulez-vous dire qu'il en serait incapable ?

– Vous savez, Avdotia Romanovna, vous ressemblez énormément à votre frère, en tout ! lança-t-il tout à coup et cette sortie inattendue le surprit lui-même. Mais, tout de suite, il se rappela ce qu'il venait de dire du frère, devint rouge comme une pivoine et ne sut plus où se cacher. Avdotia Romanovna ne résista pas et éclata de rire.

– Vous pouvez vous tromper tous les deux au sujet de Rodia, enchaîna Poulkhéria Alexandrovna quelque peu piquée. Je ne parle pas de maintenant, Dounétchka. Ce que contient la lettre de Piotr Pètrovitch... et ce que vous avez imaginé n'est peut-être pas exact, mais vous ne pouvez savoir, Dmitri Prokofitch, à quel point il est lunatique et, comment dire... capricieux. Je n'ai jamais pu me fier à son caractère, même lorsqu'il n'avait que quinze ans. Je suis sûre que, maintenant encore, il est capable de faire quelque chose de tellement inattendu que personne n'y songerait. Il ne faut pas chercher loin : savez-vous qu'il y a un an et demi, il m'a stupéfiée, émue et presque rendue malade lorsqu'il eût soudain l'idée d'épouser cette... comment s'appelle-t-elle... la fille de cette Zarnitsina, la logeuse ?

– Connaissez-vous cette histoire en détail ? questionna Avdotia Romanovna.

– Vous croyez, continua Poulkhéria Alexandrovna fougueusement, que mes pleurs, mes prières, mes souffrances, ma mort peut-être l'auraient arrêté ? Il aurait froidement passé outre. Est-ce possible, est-ce vraiment possible qu'il ne nous aime pas ?

– Il ne m’a jamais parlé lui-même de cette affaire, répondit Rasoumikhine avec circonspection ; mais Madame Zarnitsina m’en a dit quelques mots – elle n’est pas très loquace – et ce que j’ai appris est plutôt bizarre...

– Que vous a-t-elle dit ? demandèrent en même temps les deux femmes.

– En somme, rien de trop spécial. J’ai appris que ce mariage, tout à fait décidé et arrangé et qui n’a pas eu lieu à cause du décès de la fiancée, ne plaisait pas du tout à Madame Zarnitsina... De plus, la fiancée n’était pas jolie, dit-on, et même plutôt laide... et si maladive, et... et bizarre... mais, du reste, elle avait, je crois des qualités. Elle devait nécessairement en avoir, sinon, c’est à n’y rien comprendre... Pas de dot ; et, d’ailleurs, il n’y comptait pas... En général, il est difficile de porter un jugement dans ces sortes d’affaires.

– Je suis certaine que c’était une digne jeune fille, remarqua brièvement Avdotia Romanovna.

– Que le Seigneur me pardonne, mais je me suis quand même réjouie de sa mort, quoique je ne sache pas lequel des deux aurait le plus souffert de cette union, conclut Poulkhéria Alexandrovna ; ensuite elle se mit à interroger Rasoumikhine au sujet de la scène d’hier entre Rodia et Loujine, et ce, prudemment, avec des arrêts et des coups d’œil continuels à Dounia, ce qui, de toute évidence, déplaisait à cette dernière. Cette scène inquiétait visiblement la mère plus que tout, lui faisait peur jusqu’à la faire trembler. Rasoumikhine recommença son récit en détail, mais, cette fois-ci, il ajouta sa propre conclusion : il accusa nettement Raskolnikov d’avoir offensé avec préméditation Piotr Pètrovitch, tout en ne prenant que fort peu sa maladie comme excuse.

– Il avait imaginé tout cela encore avant sa maladie, ajouta-t-il.

– Je pense comme vous, dit Poulkhéria Alexandrovna, l’air abattu. Mais elle fut étonnée par le ton prudent et même quelque peu respectueux de Rasoumikhine à l’égard de Piotr Pètrovitch. Avdotia Romanovna en fut frappée aussi.

– Alors, c’est là votre opinion sur Piotr Pètrovitch ? demanda Poulkhéria Alexandrovna qui n’avait pu résister à l’envie de poser cette question.

– Je ne puis être d’un autre avis au sujet du futur mari de votre fille, répondit Rasoumikhine avec fermeté et chaleur. Et ce n’est pas une simple politesse qui me fait parler ainsi, mais parce que... parce... mais déjà rien qu’à cause du fait qu’Avdotia Romanovna a bien voulu choisir librement cet homme. Si je l’ai dénigré ainsi hier, c’est parce que j’étais tout à fait ivre et même fou ; oui fou, j’avais perdu la tête, devenu fou, tout à fait... et j’en ai honte maintenant !... Il rougit et se tut. Le visage d’Avdotia Romanovna s’empourpra également, mais elle ne dit mot. Elle n’avait pas ouvert la bouche depuis que l’on avait commencé à parler de Loujine.

Poulkhéria Alexandrovna, pourtant, sans son aide, se trouvait visiblement dans l’indécision. Enfin, toute hésitante et avec des coups d’œil obliques à sa fille, elle déclara qu’une certaine circonstance la préoccupait beaucoup.

– Vous voyez, Dmitri Prokofitch, commença-t-elle... Je parlerai ouvertement à Dmitri Prokofitch, n’est-ce pas, Dounétchka ?

– Évidemment, maman, dit Avdotia Romanovna avec conviction.

– Voici ce dont il est question, se hâta de dire Poulkhéria Alexandrovna, comme si l'on venait de la débarrasser d'un grand poids en lui permettant de conter son malheur. Nous avons reçu ce matin, très tôt, un mot de Piotr Pètrovitch, en réponse à notre lettre l'avertissant de notre venue. Il devait nous rencontrer à la gare, hier, comme c'était convenu. Au lieu de quoi, c'est une sorte de laquais qui vint nous chercher ; il nous donna l'adresse de cet hôtel, nous montra le chemin, et Piotr Pètrovitch lui a fait dire qu'il viendrait nous voir lui-même ce matin. Au lieu de venir, il nous a fait parvenir ce billet... Lisez-le vous-même, plutôt ; il y a là quelque chose qui m'inquiète beaucoup... Vous verrez tout de suite vous-même, et... vous me direz franchement votre pensée, Dmitri Prokofitch ! Vous connaissez mieux que quiconque le caractère de Rodia et vous pourrez nous donner un bon conseil. Je vous avertis que Dounétchka a déjà tout décidé, dès le premier instant, mais moi, je ne sais pas encore comment faire, et... je vous ai attendu.

Rasoumikhine prit le billet, daté de la veille, et lut ce qui suit :

« Madame,

» J'ai l'honneur de vous informer que j'ai été mis dans l'impossibilité de venir à votre rencontre sur les quais de la gare par suite de circonstances inattendues, et que, pour me remplacer, je vous ai envoyé un homme fort déluré. Je me priverai également de l'honneur de vous rendre visite demain matin, à cause des affaires du Sénat qui ne souffrent pas de retard et pour ne pas gêner votre rencontre avec votre fils, ni celle d'Avdotia Romanovna avec son frère. J'aurai l'honneur de vous rendre visite et de vous saluer dans votre appartement demain au plus tard à huit heures du soir précises. Je me permettrai d'ajouter – et avec insistance – la prière expresse que Rodion Romanovitch ne soit pas présent à notre entrevue commune parce qu'il m'a blessé d'une façon sans précédent, et

avec un manque total de politesse, lors de la visite que je lui ai faite hier. À part cela, j'ai le désir d'avoir avec vous une explication nécessaire sur un point au sujet duquel je voudrais connaître votre avis personnel. J'ai l'honneur de vous avertir que si, malgré ma demande, je rencontrais chez vous Rodion Romanovitch, je serais forcé de m'en aller, et, dans ce cas, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Je vous écris parce que j'ai lieu de croire que Rodion Romanovitch qui paraissait fortement malade lors de ma visite, s'est soudainement guéri deux heures plus tard et que, par conséquent, s'il peut sortir, il peut aussi bien venir chez vous. Quant à cela, je l'ai constaté de mes propres yeux, car je l'ai vu dans le logement d'un ivrogne, écrasé par une voiture et décédé à la suite de cet accident, et à la fille duquel, une demoiselle d'une inconduite manifeste, il a donné hier jusqu'à vingt-cinq roubles, soi-disant pour l'enterrement, ce qui m'a fort surpris, sachant avec combien de peine vous vous êtes procuré cet argent. Avec l'assurance de mon respect spécial pour l'honorable Avdotia Romanovna, je vous prie, Madame, d'agréer les sentiments de respectueuse fidélité de

votre obéissant serviteur

P. Loujine. »

– Que vais-je faire maintenant, Dmitri Prokofitch ? dit Poulkhéria Alexandrovna, prête à pleurer. Comment voulez-vous que je demande à Rodia de ne pas venir ici ? Il a exigé avec tant d'insistance que nous cessions toutes relations avec Piotr Pètrovitch et voilà que celui-ci me dit de ne pas le recevoir ! Mais il viendra exprès lorsqu'il saura et... que va-t-il se passer alors ?

– Faites ce qu'a décidé Avdotia Romanovna, répondit calmement et sans hésitation Rasoumikhine.

– Ah, mon Dieu ! Elle dit… elle dit Dieu sait quoi, et je ne sais pas ce qu'elle veut. Elle dit qu'il vaudrait mieux, ou plutôt qu'il est nécessaire (Dieu sait pourquoi ?) que Rodia vienne ce soir à huit heures, et qu'il rencontre Piotr Pètrovitch… Et moi qui voulais même lui cacher la lettre et prendre un arrangement avec vous, pour qu'il ne vienne pas… car il est si irascible… Et puis je n'y comprends rien. De quel ivrogne et de quelle demoiselle s'agit-il et comment se fait-il qu'il lui a donné tout l'argent qu'il avait… et que…

– Et que vous avez eu tant de peine à trouver, maman, ajouta Avdotia Romanovna.

– Il n'était plus lui-même, ajouta pensivement Rasoumikhine. Si vous saviez quel coup il a fait hier au café. Quoique ce fût fort malin… hum ! Il m'a, en effet, dit quelques mots au sujet de je ne sais quel mort et quelle demoiselle, lorsque nous allions chez lui, mais je n'y ai rien compris… Du reste, moi-même, j'étais hier…

– Allons plutôt chez lui, maman, et là-bas, nous saurons ce que nous avons à faire. Et d'ailleurs, il est temps… Mon Dieu ! Dix heures passées ! s'exclama-t-elle en jetant un coup d'œil à la magnifique montre d'or émaillé suspendue à son cou par une fine chaînette vénitienne et qui jurait bizarrement avec sa mise. « Un cadeau du fiancé », pensa Rasoumikhine.

– Oh, il est temps !… Dounétchka, il est temps ! s'affaira Poulkhéria Alexandrovna. Il pourrait croire que nous tardons à venir parce que nous sommes encore fâchées. Oh, mon Dieu !

Tout en parlant, elle mettait hâtivement son chapeau et sa mante ; Dounétchka s'habilla également. Ses gants n'étaient pas seulement usagés, mais aussi troués, ce qu'observa Rasoumikhine. Cependant la pauvreté évidente des vêtements semblait même ajouter à l'allure digne des deux dames, ce qui

arrive toujours lorsqu'on sait bien porter des habits misérables. Rasoumikhine regardait la jeune fille avec vénération et s'enorgueillissait de pouvoir l'accompagner. « Cette reine, pensait-il, qui reprisait ses bas dans son cachot, gardait son air majestueux peut-être plus encore que lors des plus somptueuses solennités. »

– Mon Dieu ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna. Ai-je jamais pensé que j'aurais pu en arriver à craindre une entrevue avec mon cher Rodia, comme je la crains maintenant !... J'ai peur, Dmitri Prokofitch, ajouta-t-elle, en lui jetant un timide regard.

– Ne craignez rien, maman, dit Dounia en l'embrassant. Croyez plutôt en lui. Moi, je crois en lui.

– Ah, mon Dieu, j'ai également confiance en lui, mais je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, s'écria la malheureuse femme.

Ils sortirent.

– Tu sais, Dounétchka, lorsque je me suis assoupie vers le matin, j'ai rêvé de feu Marfa Pètrovna... Elle était tout en blanc... Elle s'est approchée de moi, m'a pris la main tout en branlant la tête et si sévèrement, sévèrement, comme si elle me blâmait de quelque chose... Est-ce un mauvais présage ? Ah, mon Dieu, Dmitri Prokofitch, vous ignorez encore la mort de Marfa Pètrovna ?

– Oui, je l'ignorais. Quelle Marfa Pètrovna ?

– Subitement ! Et figurez-vous...

– Tout à l'heure, maman, interrompit Dounia. Monsieur ne sait pas encore qui est Marfa Pètrovna.

– Non ? Et moi qui croyais que vous saviez tout ! Excusez-moi, Dmitri Prokofitch, mes idées se brouillent, ces jours-ci. Vraiment, je vous considère comme notre sauveur et, à cause de cela, j'étais sûre que vous étiez au courant de tout. Je vous considère comme un proche... Ne vous fâchez pas si je parle ainsi. Oh, mon Dieu, qu'avez-vous à la main droite ! Vous vous êtes blessé ?

– Oui, je me suis cogné, bredouilla-t-il tout content.

– Je parle parfois trop ouvertement, selon mon cœur, et Dounia me corrige alors... Mais dans quel réduit il habite ! Est-il réveillé ? Et cette femme, sa logeuse, considère cela comme une chambre ! Vous dites qu'il n'aime pas montrer qu'il a du cœur et alors mes faiblesses vont l'agacer, peut-être ?... Dites-moi ce que je dois faire, Dmitri Prokofitch. Comment dois-je l'aborder ? Vous savez, je suis toute déroutée.

– Ne le questionnez pas trop, si vous voyez qu'il devient sombre ; surtout ne l'interrogez pas sur sa santé, il déteste cela.

– Oh, Dmitri Prokofitch, comme il est difficile d'être mère ! Mais voici cet escalier... Quel horrible escalier !

– Maman, vous êtes pâle, tranquillisez-vous, chérie, dit Dounia, en câlinant sa mère. Il devrait être heureux de vous voir, ajouta-t-elle, avec une lueur dans les yeux.

– Attendez, je vais voir s'il est réveillé.

Les dames suivirent lentement Rasoumikhine, et quand elles furent à la hauteur de l'appartement de la logeuse, elles remarquèrent que la porte était entrouverte et que deux yeux noirs et vifs les épiaient dans l'ombre. Lorsque leurs regards se

croisèrent, la porte fut brusquement refermée, et avec un tel bruit que Poulkhéria Alexandrovna manqua crier de frayeur.

III

– Il est guéri ! Guéri ! cria gaiement Zossimov, comme ils entraient. Zossimov était arrivé dix minutes plus tôt, et il occupait sa place d'hier, dans le coin. Raskolnikov occupait le coin opposé, tout habillé et même soigneusement lavé et peigné, ce qui ne lui était plus arrivé depuis un certain temps. La chambre fut tout de suite pleine, mais Nastassia réussit quand même à se glisser à la suite des visiteurs, et elle se mit à écouter.

De toute évidence, Raskolnikov était mieux portant, surtout en comparaison de son état d'hier ; il était seulement très pâle, distrait et sombre. Il avait l'aspect d'un blessé ou d'un homme qui venait de souffrir physiquement : il fronçait les sourcils, ses lèvres étaient pincées et ses yeux enflammés. Il restait silencieux et ne parlait que de mauvaise grâce, comme par devoir et contre son gré. Quelque inquiétude perçait parfois dans ses mouvements.

Il ne lui manquait qu'un pansement sur le bras pour qu'il ressemblât entièrement à un homme qui aurait été blessé.

Cependant, ce visage pâle et sombre s'éclaira un moment lorsque la mère et la sœur pénétrèrent dans la chambre, mais cela ne fit qu'ajouter à sa physionomie, l'expression d'une souffrance plus concentrée. Zossimov, qui observait son patient, et qui l'avait déjà étudié avec tout l'enthousiasme d'un jeune praticien, remarqua en lui, à l'arrivée de ses proches, non pas de la joie, mais comme une détermination péniblement dissimulée de supporter une heure ou deux une torture à laquelle il lui était impossible d'échapper. Il observa par après que chaque mot de

la conversation qui suivit lui fit l'effet d'un couteau retourné dans une plaie. Mais, en même temps, il admira l'empire qu'il sût garder sur lui-même. Le monomane d'hier que la moindre parole mettait hors de lui semblait avoir repris son sang-froid.

– Oui, je vois moi-même, maintenant, que je vais mieux, dit Raskolnikov en embrassant gentiment sa mère et sa sœur, ce qui fit immédiatement s'épanouir d'aise le visage de Poulkhéria Alexandrovna.

– Et je ne vais pas « mieux » comme hier, continua Raskolnikov à Rasoumikhine, tout en lui serrant amicalement la main.

– Il m'a beaucoup étonné aujourd'hui, commença Zossimov, tout heureux de l'arrivée des visiteurs, car, au bout de dix minutes d'entretien, la conversation avec son malade avait commencé à languir. Dans trois ou quatre jours, s'il n'y a pas de changement, tout redeviendra comme avant, c'est-à-dire comme il y a un mois ou deux... ou peut-être trois ? Car il y a déjà longtemps que cette maladie se préparait. Avouez maintenant que c'était bien de votre faute ? ajouta-t-il avec un sourire circonspect, comme s'il craignait toujours de le mettre en colère.

– Bien possible, répondit sèchement Raskolnikov.

– J'affirme cela, continua Zossimov qui s'affranchissait, parce que votre guérison ne dépend actuellement que de vous-même. Maintenant que l'on peut vous parler, je voudrais vous persuader de ceci : il est indispensable de supprimer les causes initiales, c'est-à-dire fondamentales, qui ont déterminé votre état morbide. Dans ce cas, vous guérirez, sinon, cela peut empirer. Je ne connais pas les causes initiales, mais elles doivent être connues de vous. Vous êtes intelligent, et, évidemment, vous vous êtes déjà observé. Il me semble que

votre maladie a débuté plus ou moins au moment de votre départ de l'université. Vous ne pouvez pas rester inactif ; par conséquent, un travail et un but bien déterminés peuvent être utiles pour votre santé.

– Oui, oui, vous avez absolument raison... je vais vite me réinscrire à l'université et alors tout ira... tout seul...

Zossimov, qui prodiguait ces conseils, en partie pour faire effet sur les dames, fut évidemment quelque peu embarrassé lorsque, ayant terminé son discours, il jeta un coup d'œil à son auditoire et vit une indiscutable raillerie sur le visage de Raskolnikov. Du reste, cela ne dura qu'une seconde. Poulkhéria Alexandrovna se mit tout de suite à remercier Zossimov, surtout pour la visite qu'il leur avait rendue à l'hôtel cette nuit.

– Comment, il vous a rendu visite la nuit ? demanda Raskolnikov, un peu inquiet, eût-on dit. Vous ne vous êtes donc pas reposées après le voyage ?

– Mais, Rodia, tout cela s'est passé avant deux heures. Moi et Dounia, nous ne nous couchions jamais avant cette heure, à la maison.

– Je ne sais pas moi-même comment le remercier, continua Raskolnikov qui se rembrunit soudain et baissa la tête. Sans faire mention des honoraires – excusez-moi d'en parler, dit-il en se tournant vers Zossimov – je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai mérité vos attentions. Vraiment je ne le comprends pas... et... cela m'est pénible parce que c'est incompréhensible : je vous le dis franchement.

– Ne vous fâchez donc pas, dit Zossimov en riant. Supposez que vous êtes mon premier malade et, vous savez, nous, les débutants, nous aimons nos premiers malades comme s'ils étaient nos propres enfants et certains en deviennent

simplement amoureux. Et puis, moi, je ne suis pas riche en clients.

– Et je ne parle pas de lui, ajouta Raskolnikov montrant Rasoumikhine. Des rebuffades et des ennuis, c'est tout ce qu'il a reçu de moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es d'humeur sentimentale aujourd'hui, ou quoi ? cria Rasoumikhine.

S'il avait été plus sagace, il aurait vu qu'il n'y avait là aucune trace d'humeur sentimentale, bien au contraire. Mais Avdotia Romanovna l'avait remarqué. Elle examinait son frère avec attention et inquiétude.

– J'ose à peine parler de vous, maman, continua-t-il, comme s'il récitait une leçon bien apprise. J'ai compris aujourd'hui combien vous avez souffert en m'attendant ici.

Ayant dit cela, il tendit tout à coup, silencieusement, la main à sa sœur. Un sentiment vrai, sincère, apparut cette fois dans son sourire. Dounia saisit tout de suite sa main et la serra ardemment, tout heureuse et reconnaissante. C'était la première fois qu'ils reprenaient contact après la brouille d'hier. Une grande joie se peignit sur la figure de la mère à la vue de cette réconciliation définitive et silencieuse du frère et de la sœur.

– C'est pour ça que je l'aime ! chuchota Rasoumikhine qui exagérait toujours tout, en pivotant vivement sur sa chaise. Il a de ces mouvements !

« Comme il sait faire cela ! », pensa la mère. « Comme il a de nobles élans, et comme il a su terminer le malentendu avec simplicité et délicatesse, par ce seul geste de tendre la main et un regard amical... Et comme ses yeux sont beaux, et tout son visage !... Il est peut-être même plus beau que Dounétchka...

Mais quel affreux costume, mon Dieu, et comme il est mal habillé !... Vassia, le garçon de courses de la boutique d'Aphanassi Ivanovitch est mieux habillé que lui !... Je voudrais tant me jeter à son cou, l'embrasser et... pleurer, mais j'ai peur, j'ai peur... Quel homme, mon Dieu ! Il vient de parler si gentiment, mais j'ai quand même peur ! De quoi ai-je donc peur ? »

– Oh, Rodia, tu ne peux pas savoir, dit-elle soudain, se hâtant de répondre à sa remarque, combien Dounia et moi nous avons souffert hier ! Je puis le dire, maintenant que tout est fini et que nous sommes tous heureux de nouveau. Imagine-toi, nous accourons ici pour vite t'embrasser, presque directement du train ; et cette femme – mais la voilà ! Bonjour Nastassia !... Cette femme nous dit de but en blanc que tu as une fièvre violente, que tu viens de t'enfuir dans la rue en proie au délire, et que l'on est déjà parti à ta recherche. Tu ne peux croire quel coup ce fut pour nous. Je me suis tout de suite rappelé la fin tragique du lieutenant Potantchikoff, qui était un ami de ton père – tu ne t'en souviens pas, Rodia ? – Il sortit également en proie à un accès de fièvre chaude, et il tomba dans le puits de la cour ; on ne l'en a retiré que le jour suivant. Et nous nous sommes évidemment imaginé bien pis encore. Nous avons voulu partir à la recherche de Piotr Pètrovitch, pour qu'il nous aide à... car nous étions seules, toutes seules, traîna-t-elle d'une voix pitoyable et puis elle se tut tout à coup en se rappelant qu'il était encore assez dangereux de parler de Piotr Pètrovitch malgré le fait que « nous sommes tous parfaitement heureux de nouveau ».

– Oui, oui... tout cela est évidemment... fâcheux... murmura Raskolnikov en réponse, mais avec un air presque inattentif et si distrait que Dounétchka lui jeta un coup d'œil stupéfait.

– Que voulais-je dire continua-t-il, essayant de se souvenir. Oui : je vous prie, maman et toi, Dounétchka, de ne pas croire que je ne voulais pas aller chez vous le premier et que j'attendais que vous veniez d'abord ici.

– Enfin, Rodia ! s'écria Poulkhéria Alexandrovna, en s'étonnant aussi.

« Qu'est-ce donc ? considère-t-il comme un devoir de nous répondre ? pensa Dounétchka. Il demande pardon et il se réconcilie comme s'il accomplissait un devoir ou récitait une leçon. »

– Je viens de me réveiller et j'allais me mettre en route, mais l'état de mes vêtements m'a retenu ; j'avais oublié de lui dire hier... à Nastassia... de laver ces taches de sang. Alors me voici à peine prêt maintenant.

– Des taches de sang ! Quel sang ? dit Poulkhéria Alexandrovna avec émotion.

– C'est... ne soyez pas inquiète, maman. Je me suis sali parce que hier, quand j'errais et que je délirais un peu, je suis tombé sur un homme écrasé... un certain fonctionnaire...

– Tu délirais ? Mais tu te rappelles tout, coupa Rasoumikhine.

– C'est exact, répondit à cela Raskolnikov avec un empressement particulier. Je me rappelle tout jusqu'à la moindre chose. Mais quand même : pourquoi ai-je fait ceci ou cela ; pourquoi suis-je allé là et ai-je dit cela ? – je ne pourrais vraiment pas l'expliquer.

– Ce phénomène n'est que trop connu, intervint Zossimov. L'exécution est œuvre de maître, parfois vraiment astucieuse,

mais le mobile, le point de départ est confus et dépend des impressions morbides. Cela ressemble au rêve.

« Il est peut-être même excellent qu'il me prenne pour un fou » se dit Raskolnikov.

– C'est sans doute ainsi, après tout ; et c'est la même chose pour les personnes bien portantes, remarqua Dounétchka, jetant à Zossimov un regard inquiet.

– Votre observation est assez pertinente, répliqua celui-ci. Dans un sens, nous agissons tous, fréquemment, presque comme des déments, avec la différence que les « malades » le sont quelque peu davantage ; mais il est indispensable de faire une distinction entre eux et les gens bien portants. L'homme tout à fait équilibré, harmonieux, n'existe pratiquement pas. Cela est vrai ; sur des dizaines, et peut-être sur des centaines de mille, il s'en rencontre un exemplaire, et celui-ci est généralement incomplet.

Au mot « dément » qui échappa à Zossimov, emballé sur son thème favori, tout le monde fit la grimace. Raskolnikov restait assis comme s'il n'avait rien entendu, pensif et avec un sourire ambigu sur ses lèvres pâles. Il semblait toujours penser à la même chose.

– Alors, que s'est-il passé avec cet écrasé ? Je t'ai coupé la parole, se hâta de dire Rasoumikhine.

– Comment ? dit Raskolnikov, comme s'il venait de s'éveiller. Oui... eh bien ! je me suis sali avec son sang lorsque j'ai aidé ceux qui le transportaient chez lui... Au fait, maman, j'ai fait hier quelque chose d'impardonnable ; j'avais vraiment perdu la tête. J'ai remis tout l'argent que vous m'aviez fait parvenir... à sa femme... pour les funérailles. Elle est veuve maintenant, poitrinaire, une pauvre femme... elle a trois petits

enfants affamés… et ils ne possèdent rien… et elle a une fille… Vous auriez peut-être fait de même si vous aviez été là… Je n'avais aucun droit à faire cela, je l'avoue, surtout sachant comment vous vous êtes procuré cet argent. Pour aider, il faut en avoir le droit ; sinon : « *crevez, chiens, si vous n'êtes pas contents !* »[25]. Il se mit à rire. N'est-ce pas Dounia ?

– Non, répondit celle-ci avec fermeté.

– Tiens ! Mais tu as de bonnes intentions !… murmura-t-il, en la regardant presque avec haine, un sourire railleur sur les lèvres. J'aurais dû y penser… Eh bien, c'est louable ; tant mieux pour toi… si tu arrives à une limite que tu ne dépasses pas, tu en seras malheureuse et si tu la dépasses, tu en seras plus malheureuse encore. Du reste, tout ça, ce sont des bêtises ! ajouta-t-il nerveusement, dépité de s'être laissé entraîner. Je voulais simplement vous demander pardon, maman, conclut-il d'une façon tranchante.

– Allons, Rodia, je suis sûre que tout ce que tu fais est parfait ! dit la mère tout heureuse.

– N'en soyez pas si sûre, répondit-il, tordant sa bouche en un sourire.

Il y eut un silence. Il y avait quelque chose de tendu dans cette conversation, dans ce silence, dans la réconciliation et même dans le pardon ; tout le monde l'avait senti.

« C'est comme s'ils me craignaient tous » pensa Raskolnikov en regardant d'en dessous sa mère et sa sœur.

Poulkhéria Alexandrovna, en effet, semblait perdre courage à mesure que ce silence se prolongeait.

---

[25] En français dans le texte. (N. D. T.)

« Quand elles n’étaient pas là, je les aimais », pensa-t-il.

– Tiens, Rodia, sais-tu que Marfa Pètrovna est morte ! s’exclama soudain Poulkhéria Alexandrovna.

– Quelle Marfa Pètrovna ?

– Oh, mon Dieu ! Mais Marfa Pètrovna Svidrigaïlovna. Je t’ai écrit tant de choses à son sujet.

– A-a-ah, oui ! je m’en souviens... alors, elle est morte ? Vraiment ? Il tressaillait, comme s’il se réveillait de nouveau. Est-ce possible ? Et de quoi ?

– Imagine-toi, elle est morte subitement ! se hâta de raconter Poulkhéria Alexandrovna, mise en train par sa question. Et cela juste au moment où je t’ai envoyé la lettre, le jour même ! Imagine-toi que c’est cet affreux homme qui, sans doute, a provoqué sa mort. On dit qu’il l’a horriblement battue !

– Cela lui était-il déjà arrivé ? demanda-t-il en s’adressant à Dounia.

– Non, au contraire, il avait toujours été patient et poli avec elle. Dans beaucoup de cas, il avait même été trop indulgent pour son caractère et cela pendant sept ans... Et tout à coup, il a perdu patience.

– Il n’était donc pas si affreux puisqu’il s’était contenu pendant sept ans ? Je crois que tu le justifies, Dounétchka.

– Non, non, c’est un homme affreux ! Je ne sais pas imaginer quelqu’un de plus affreux, répondit Dounia avec un frisson ; elle fronça les sourcils et devint pensive.

– Cela arriva le matin, se hâta de continuer Poulkhéria Alexandrovna. Après quoi elle a immédiatement ordonné d’atteler pour aller en ville tout de suite après le dîner, car elle allait toujours en ville dans ces cas-la. Elle a dîné de bon appétit…

– Battue comme elle l’avait été ?

– … Elle avait d’ailleurs toujours eu cette… habitude et, après le dîner, pour ne pas se mettre en retard, elle se rendit immédiatement au bain… Tu vois, elle suivait quelque traitement hydrothérapique ; ils ont une source froide chez eux et elle s’y baignait régulièrement tous les jours et, dès qu’elle entra dans l’eau, elle eut une attaque !

– Évidemment ! dit Zossimov.

– Et il l’avait fortement battue ?

– Mais c’est égal, dit Dounia.

– Hum ! En somme, maman, quelle idée de parler de pareilles bêtises ! laissa soudain échapper Raskolnikov avec nervosité.

– Oh, mon ami, je ne savais plus de quoi parler, répondit Poulkhéria Alexandrovna.

– Mais quoi, me craignez-vous tous ? dit-il avec un sourire oblique.

– C’est bien cela, dit Dounia en regardant son frère sévèrement et bien en face. Maman a même fait des signes de croix en montant l’escalier.

Le visage de Raskolnikov se contracta comme s'il avait une convulsion.

– Oh, voyons, Dounia ! Ne te fâche pas, je t'en prie, Rodia... Pourquoi as-tu dit cela, Dounia ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna toute troublée. En réalité, pendant tout le trajet, j'ai rêvé à notre rencontre comment nous nous reverrions, comme nous nous raconterions tout... et j'étais si heureuse, que je ne me souviens plus de l'ennui du voyage ! Mais !... mais je suis heureuse maintenant aussi... Tu as eu tort, Dounia... Je suis déjà heureuse parce que je te vois, Rodia...

– Allons, maman, bredouilla-t-il, confus, sans la regarder ni serrer sa main. Nous aurons le temps de parler !

Ayant dit cela, il se troubla et pâlit : une terrible et soudaine sensation glaça son âme ; il comprit clairement qu'il venait de dire un horrible mensonge, que non seulement, il ne pourrait plus parler librement avec sa mère, mais qu'il ne pourrait plus *parler* de quoi que ce soit avec qui que ce fût, ni maintenant ni plus tard. Cette pénible impression fut si forte que, ne sachant plus ce qu'il faisait, il se leva et voulut sortir de la chambre.

– Qu'est-ce que tu as ? cria Rasoumikhine en le saisissant par le bras.

Il s'assit et regarda autour de lui, silencieusement ; tous l'observaient, stupéfaits.

– Mais pourquoi donc êtes-vous si tristes ! cria-t-il inopinément. Dites quelque chose ! Pourquoi restez-vous ainsi sans bouger ? Parlez ! Parlons donc... Nous voilà réunis et nous nous taisons... Allons, dites quelque chose !

– Merci, mon Dieu ! J'ai pensé que la crise d'hier le reprenait, dit Poulkhéria Alexandrovna en faisant un signe de croix.

– Qu'est-ce que tu as, Rodia ? demanda Avdotia Romanovna, défiante.

– Oh, rien. Je me suis rappelé une futilité, répondit-il en se mettant à rire.

– Bon, si c'est une futilité, c'est bien ! Car moi aussi, j'ai cru... murmura Zossimov en se levant du divan. Je dois partir ; je reviendrai, peut-être... si je vous trouve chez vous...

Il prit congé en s'en fut.

– Quel homme admirable ! remarqua Poulkhéria Alexandrovna.

– Oui, admirable, supérieur, cultivé, intelligent..., prononça subitement Raskolnikov avec un débit rapide et une animation inattendue. Je ne me rappelle plus où je l'ai rencontré avant d'être malade... Je crois cependant l'avoir rencontré... Celui-ci aussi est un homme généreux, ajouta-t-il en montrant Rasoumikhine de la tête. Est-ce qu'il te plaît, Dounia ? demanda-t-il soudain et, Dieu sait pourquoi, il éclata de rire.

– Énormément, répondit Dounia.

– En voilà un... animal ! bredouilla Rasoumikhine affreusement confus puis, rougissant, il se leva.

Poulkhéria Alexandrovna sourit légèrement et Raskolnikov éclata de rire bruyamment.

– Mais où pars-tu ?

– Je dois également partir, j'ai à faire.

– Tu n'as rien à faire, reste. Zossimov est parti, alors tu veux partir aussi. Ne t'en va pas... Quelle heure est-il ? Est-il déjà midi ? Quelle ravissante montre tu as Dounia ! Mais pourquoi vous êtes-vous tus de nouveau ? C'est moi seul qui parle !...

– C'est Marfa Pètrovna qui me l'a offerte, répondit Dounia.

– Et elle vaut très cher, ajouta Poulkhéria Alexandrovna.

– A-a-ah ! Et elle est grande, ce n'est presque plus une montre de dame !

– J'aime bien les grandes montres.

« Ce n'est donc pas un cadeau du fiancé » pensa Rasoumikhine, et il en fut, Dieu sait pourquoi, tout heureux.

– J'ai pensé que c'était un présent de Loujine, remarqua Raskolnikov.

– Non, il n'a pas encore fait de cadeau à Dounétchka.

– A-a-ah ! Vous souvenez-vous, maman, comme j'ai été amoureux et que je voulais me marier, dit-il soudain, regardant sa mère, stupéfaite du ton avec lequel il avait dit cela – et par le tour que prenait la conversation.

– Oh, mon ami, oui !

Poulkhéria Alexandrovna jeta un coup d'œil à Dounia et à Rasoumikhine.

– Hum, oui ! Que puis-je vous en raconter ? Je ne me souviens plus de grand-chose. C'était une fille malade, continua-t-il, comme s'il retombait dans sa rêverie et il baissa la tête. Elle était très maladive ; elle aimait faire l'aumône et elle rêvait d'entrer au couvent, et un jour qu'elle m'en parlait, elle fondit en larmes : oui... oui... je m'en souviens, très bien même. Un petit laideron. Vraiment, je ne comprends pas pourquoi je tenais à elle... peut-être parce qu'elle était toujours malade... Si elle avait été boiteuse ou bossue, je l'aurais sans doute aimée plus encore... (Il sourit pensivement.) C'était ainsi... un égarement printanier...

– Non, ce n'était pas seulement un égarement printanier, dit Dounétchka avec animation.

Il jeta à sa sœur un regard attentif et aigu, sans paraître comprendre ce qu'elle avait dit, peut-être n'avait-il pas même entendu. Ensuite, il se leva, toujours profondément pensif, s'approcha de sa mère, l'embrassa, retourna à sa place et s'assit.

– Tu l'aimes encore maintenant ? prononça Poulkhéria Alexandrovna tout émue.

– Elle ? à présent ? Oh, mais... vous parlez toujours d'elle ! Non. C'est comme si tout cela était de l'autre monde... et si loin. D'ailleurs tout ce qui se passe autour de moi a l'air de se passer ailleurs...

Il les regarda attentivement.

– Ainsi, vous, j'ai l'impression de vous voir à une distance de mille lieues... Le diable sait, après tout, pourquoi nous discutons de tout cela ! Et pourquoi m'interrogez-vous ? ajouta-t-il avec dépit, puis il se tut et se mit à se ronger pensivement les ongles.

– Quel triste logement tu as, Rodia ! Un vrai cercueil, dit tout à coup Poulkhéria Alexandrovna, interrompant le pénible silence. Je suis sûre que tu es devenu neurasthénique en partie à cause de ce réduit.

– Le logement ? répondit-il distraitement, oui, le logement y a fait beaucoup… j'y ai pensé aussi. Si vous saviez, pourtant, quelle bizarre idée vous venez d'exprimer ! maman, ajouta-t-il avec un étrange sourire.

Encore un peu et cette société, ces parents qui se revoyaient après une séparation de trois ans, ce ton familial de la conversation, joint à l'impossibilité totale de parler de quoi que ce soit, lui seraient devenus décidément impossibles à supporter. Il y avait pourtant une affaire qu'on ne pouvait guère remettre à demain, il l'avait décidé tout à l'heure, à son réveil. Il fut maintenant content de se servir de cette affaire comme d'une échappatoire.

– Voici, Dounia, commença-t-il sérieusement et sèchement, je te demande évidemment pardon pour ce qui est arrivé hier, mais j'estime de mon devoir de te rappeler que je ne reviens pas sur le fond de la question. Ou moi, ou Loujine. Je suis vil, mais toi tu ne dois pas l'être. L'un des deux suffit. Si tu acceptes ce mariage, je cesse de te considérer comme étant ma sœur.

– Rodia, Rodia, mais c'est la même chose qu'hier ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna d'une voix amère. Pourquoi dis-tu que tu es vil ? Je ne puis l'admettre ! Et hier aussi…

– Rodia, répondit Dounia fermement et aussi sèchement que lui, dans tout cela il y a une erreur de ton côté. J'y ai réfléchi la nuit, et j'ai trouvé cette erreur. Elle provient de ce que tu crois que je veux me sacrifier pour quelqu'un. Je me marie pour moi-même, parce que ma vie actuelle me pèse ; et, plus tard, je serai

évidemment heureuse d'être utile à mes parents, mais ce n'est pas la raison primordiale de ma résolution…

« Elle ment ! », pensa-t-il en mordant ses ongles de rage. « Elle ne veut pas admettre qu'elle désire me faire du bien. Oh, ces caractères bas ! Ils aiment comme s'ils haïssaient !… Oh, je les… déteste tous ! »

– Bref, j'épouse Piotr Pètrovitch, continua Dounétchka, parce que de deux maux je choisis le moindre. Je suis décidée à faire honnêtement ce qu'il est en droit d'attendre de moi ; par conséquent, je ne dupe pas… Pourquoi as-tu souri ainsi ?

Elle rougit violemment et la colère s'alluma dans ses yeux.

– Tu feras tout ? demanda-t-il avec un sourire venimeux.

– Jusqu'à un certain point. La manière et la forme de la demande en mariage de Piotr Pètrovitch m'ont montré exactement ce qu'il désire. Il estime peut-être trop hautement sa valeur, mais j'espère qu'il m'apprécie aussi… Pourquoi ris-tu de nouveau ?

– Et pourquoi rougis-tu de nouveau ? Tu mens, Dounia, tu mens intentionnellement, c'est du pur entêtement féminin, uniquement pour rester sur tes positions… Tu ne peux pas avoir de l'estime pour Loujine : je l'ai vu et je lui ai parlé. Tu te vends donc pour de l'argent et, par conséquent, tu commets de toute façon une bassesse. Je suis heureux que tu puisses encore en rougir !

– C'est faux ! Je n'ai pas menti !… s'écria Dounétchka, perdant tout contrôle sur elle-même. Je ne l'épouserais pas si je n'étais pas sûre qu'il ne m'apprécie et qu'il tient à moi ; je ne l'aurais pas épousé sans être fermement convaincue que je peux l'estimer, moi aussi. Et un mariage pareil n'est pas une bassesse,

comme tu le dis ! Et si c'était vrai, si j'avais réellement l'intention de faire une bassesse, ne serait-ce pas cruel de ta part de m'en parler ainsi ? Pourquoi exiges-tu de moi un héroïsme qu'il te serait peut-être impossible d'avoir toi-même ? C'est du despotisme, c'est un abus de force ! Si je perds quelqu'un, ce sera moi seule... Je n'ai encore égorgé personne !... Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Pourquoi pâlis-tu ? Rodia, qu'est-ce que tu as ? Rodia chéri...

– Mon Dieu ! Elle a provoqué son évanouissement ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna.

– Non, non... ce n'est rien... des bêtises ! Un peu de vertige. Je ne me suis pas du tout évanoui... Vous n'avez que cela en tête... Hum ! Oui... que voulais-je donc dire ? Oui, comment vas-tu t'assurer dès aujourd'hui que je peux l'estimer et qu'il... tient à toi, comme tu as dit ? Tu as bien dit que ce sera aujourd'hui ? Ou bien, ai-je mal entendu ?

– Maman, donnez la lettre de Piotr Pètrovitch à Rodia, dit Dounétchka.

D'une main tremblante, Poulkhéria Alexandrovna remit la lettre à Raskolnikov. Celui-ci la prit avec une grande curiosité. Mais, avant de la déplier, il se tourna, comme étonné, vers Dounétchka.

– Curieux ! prononça-t-il lentement, comme s'il venait d'être frappé par une idée nouvelle. Qu'ai-je donc à m'agiter ? Pourquoi tout ce remue-ménage ? Mais épouse donc qui tu veux !

Il dit cela comme s'il parlait à lui-même, à haute voix, et il resta quelque temps à fixer sa sœur l'air perplexe.

Il déplia enfin la lettre, gardant toujours son expression d'intense étonnement ; il se mit ensuite à la lire avec lenteur et attention ; il la parcourut deux fois. Poulkhéria Alexandrovna, surtout, semblait inquiète. Tous, d'ailleurs, pressentaient un éclat.

– Cela m'étonne, commença-t-il après quelque réflexion, en rendant la lettre à sa mère, mais ne semblant parler à personne ; il a des affaires au tribunal, il est avocat, sa conversation est choisie... là ! et il écrit comme un illettré.

On remua, on s'attendait à quelque chose de tout autre.

– Mais ils écrivent tous ainsi, remarqua Rasoumikhine.

– Tu l'as donc lue, la lettre ?

– Oui.

– Nous la lui avons montrée, Rodia, nous... avons pris son conseil, tout à l'heure, commença Poulkhéria Alexandrovna toute troublée.

Rasoumikhine l'interrompit.

– C'est du style juridique en somme. On écrit encore maintenant les documents juridiques de cette façon-là.

– Juridique ? Oui, précisément, un style juridique, un style d'affaires... Ce n'est ni trop illettré ni vraiment littéraire. Style d'affaires !

– Piotr Pètrovitch ne cache pas qu'il a payé ses études avec des petits sous et il se vante même d'avoir fait son chemin lui-même, remarqua Avdotia Romanovna quelque peu froissée par la manière blessante dont son frère lui parlait.

– Eh bien ! s'il s'en vante, c'est qu'il y a de quoi – je ne le contredis pas. Je crois que tu as été choquée de ce que je fasse une aussi frivole remarque à propos de cette lettre et tu penses que j'ai parlé exprès de vétilles pour me gausser de toi par dépit. Mais au contraire il m'est venu à propos du style une remarque qui n'est nullement superflue en l'occurrence. Il y a là une expression : « prenez-vous en à vous-mêmes » qui est mise clairement en évidence, et à part cela il y a la menace de s'en aller si je venais. Cette menace de partir, c'est la même chose que la menace de vous abandonner toutes les deux si vous n'êtes pas obéissantes et de vous abandonner maintenant qu'il vous a fait venir à Petersbourg. Alors, qu'en penses-tu ? Peut-on être blessée par une telle expression venant de Loujine comme on le serait si elle venait de lui, par exemple (il montra Rasoumikhine), ou de Zossimov, ou bien de quelqu'un de vous ?

– N-non, répondit Dounétchka en s'animant. J'ai bien compris que c'est trop naïvement dit et que, sans doute, il ne sait pas très bien s'exprimer simplement… Tu l'as bien jugé, Rodia. Je ne m'y attendais même pas…

– C'est exprimé en style juridique ; on ne peut pas écrire autrement si l'on veut employer ce style-là et cela devient plus grossier peut-être qu'il ne l'avait voulu. Du reste, je dois te décevoir quelque peu. Il y a dans cette lettre encore une expression, une calomnie sur mon compte, et elle est assez basse. J'ai donné hier l'argent à la veuve, phtisique et désespérée, non « soi-disant pour l'enterrement » mais bien pour l'enterrement, et non à sa fille, une demoiselle « d'une inconduite manifeste », comme il écrit (et que j'ai vue hier pour la première fois), mais précisément à la veuve. Je vois là un désir trop hâtif de me salir à vos yeux et de me fâcher avec vous. C'est exprimé à nouveau en style juridique, c'est-à-dire avec un but trop évident et une hâte fort naïve. C'est un homme intelligent, mais pour agir intelligemment, il ne suffit pas de

l'être. Tout cela peint l'homme et... je doute qu'il t'estime beaucoup. Je te le dis, afin de te renseigner, car, sincèrement, je te veux du bien...

Dounétchka ne répliqua pas ; sa résolution avait déjà été prise tout à l'heure : elle attendait le soir.

– Alors, qu'as-tu décidé, Rodia ? demanda Poulkhéria Alexandrovna, encore plus inquiétée par le ton nouveau, inattendu, le *ton d'affaires* qu'il avait pris.

– Qu'est-ce à dire : qu'as-tu décidé ?

– Eh bien ! Piotr Pètrovitch écrit en demandant que tu sois absent ce soir et qu'il partira... si tu viens. Alors, que... feras-tu ?

– Ceci, évidemment, ce n'est pas à moi de le décider, mais à vous d'abord, si une telle exigence de Piotr Pètrovitch ne vous froisse pas et, ensuite, à Dounia, si elle non plus ne s'en blesse pas. Moi, je ferai ce qui vous plaira, ajouta-t-il brièvement.

– Dounétchka s'est déjà décidée et je suis tout à fait d'accord avec elle, se hâta de dire Poulkhéria Alexandrovna.

– J'ai décidé de te demander, Rodia, de te demander avec insistance de ne pas manquer de venir chez nous pour cette entrevue, dit Dounia. Tu viendras ?

– Oui.

– Je vous demande aussi d'être chez nous à huit heures, s'adressa-t-elle à Rasoumikhine. Maman, j'invite également Monsieur.

– Et c'est très bien, Dounétchka. Eh bien que ce soit comme vous l'avez décidé, ajouta Poulkhéria Alexandrovna.

Quant à moi, je suis soulagée, je n'aime pas mentir et dissimuler ; disons plutôt toute la vérité. Qu'il se fâche s'il le veut, Piotr Pètrovitch !

IV

À cet instant, la porte s'ouvrit doucement et une jeune fille entra timidement dans la chambre. Tout le monde la fixa avec étonnement et curiosité. Raskolnikov ne l'identifia pas du premier coup d'œil. C'était Sophia[26] Sèmionovna Marméladovna. Il ne l'avait encore vue qu'une seule fois, la veille, mais l'instant, les circonstances et son costume étaient tels que sa mémoire gardait l'image d'un tout autre visage. À présent, c'était une jeune fille modestement et même pauvrement vêtue ; ses manières étaient discrètes et polies ; sa figure, très pure, exprimait, eût-on dit, une sorte d'effroi. Elle était coiffée d'un petit chapeau vieux et démodé, sa robe toute simple avait, de toute évidence, été confectionnée par elle ; sa main tenait pourtant une ombrelle comme le jour précédent. Voyant tout ce monde dans la chambre, elle fut plus que confuse et s'affola littéralement, comme aurait pu faire un petit enfant ; elle fit même le mouvement de s'en aller.

– Oh !... C'est vous ?... dit Raskolnikov stupéfait, et il se troubla à son tour.

Il se souvint que sa mère et sa sœur connaissaient déjà une certaine chose au sujet d'une « demoiselle d'une inconduite manifeste ». Il venait de se récrier contre la diffamation de Loujine et d'affirmer qu'il n'avait vu cette jeune fille qu'une seule fois et la voici qui venait elle-même chez lui ! Il se rappela aussi qu'il ne s'était nullement élevé contre l'expression « d'une inconduite manifeste ». Toutes ces pensées passèrent en trombe

---

[26] Un diminutif de Sophia est Sonia. (N. D. T.)

dans sa tête. Mais après l'avoir examinée plus attentivement, il vit qu'elle était humiliée à ce point qu'il en eut pitié. Lorsqu'elle fit un mouvement pour s'enfuir, il se sentit tout bouleversé.

– Je ne vous attendais pas, s'affaira-t-il en l'immobilisant du regard. Je vous en prie, prenez place. C'est sans doute Katerina Ivanovna qui vous a envoyée. Permettez, pas ici, prenez cette chaise-là, je vous prie...

Rasoumikhine, qui occupait une des trois chaises de Raskolnikov, tout près de la porte, s'était levé pour laisser entrer la jeune fille. Raskolnikov qui avait d'abord montré à Sonia la place qu'avait occupée Zossimov, sur le divan, se ravisa et lui indiqua la chaise de Rasoumikhine, se rendant compte que le fait de s'asseoir sur le divan était trop familier, car celui-ci lui servait de lit.

– Quant à toi, assieds-toi là, dit-il à Rasoumikhine, en lui montrant le coin où avait été assis Zossimov.

Sonia prit place, tremblant presque de crainte, et regarda timidement les deux dames. Il était visible qu'elle ne concevait pas elle-même comment elle avait osé s'asseoir à côté d'elles. Ayant fini par se rendre compte de cela, elle s'effraya au point de se lever de nouveau et, totalement confuse, elle s'adressa à Raskolnikov :

– Je... je suis venue pour une minute ; pardonnez-moi de venir vous déranger, commença-t-elle en hésitant. C'est de la part de Katerina Ivanovna que je viens ; elle ne pouvait envoyer personne d'autre... Katerina Ivanovna m'a dit de vous prier de venir demain au service funèbre, le matin... après l'office... chez elle... à dîner... de lui accorder cet honneur... Elle m'a dit de vous en prier...

Sonia hésita et puis se tut.

– Je ferai mon possible pour venir... tout mon possible... répondit Raskolnikov qui s'était aussi levé et qui bredouillait comme elle. Mais asseyez-vous, je vous prie, dit-il soudain. Je vous en prie... mais peut-être êtes-vous pressée – faites-moi le plaisir de rester deux minutes...

Et il lui avança un siège. Sonia se rassit et elle jeta de nouveau un regard effaré et craintif aux dames ; puis elle baissa soudain la tête.

Le visage pâle de Raskolnikov rougit violemment, un frisson le parcourut et ses yeux brillèrent.

– Maman, dit-il fermement et avec insistance, je vous présente Sophia Sèmionovna Marméladovna, la fille de ce pauvre M. Marméladov qui a été écrasé sous mes yeux par une voiture et dont je vous ai déjà parlé...

Poulkhéria Alexandrovna regarda Sonia en clignant des yeux. Malgré tout son embarras, sous le regard insistant et provocant de Rodia, elle ne put se refuser ce plaisir. Dounétchka fixa attentivement et sérieusement le visage de la malheureuse jeune fille et le scruta avec perplexité. Sonia, entendant la présentation, leva les yeux mais les rabaissa immédiatement, plus troublée encore qu'auparavant.

– J'aimerais que vous m'appreniez, se hâta de lui demander Raskolnikov, comment tout s'est arrangé chez vous. Avez-vous eu des ennuis ?... La police ne vous a pas dérangés ?

– Non, tout s'est bien passé... La cause du décès n'était pas contestable ; ils ne nous ont pas dérangés ; seuls les locataires réclament.

– Pourquoi ?

– À cause du corps qui reste là... il fait chaud et cela sent... Alors on le transportera pour l'office du soir à la chapelle du cimetière. Au début, Katerina Ivanovna ne voulait pas qu'on l'emporte, mais maintenant, elle voit elle-même qu'il le faut bien...

– Alors, c'est pour aujourd'hui ?

– Elle vous demande de nous faire l'honneur d'assister à l'office demain, à l'église, et puis de venir dîner chez elle.

– Elle organise un dîner de funérailles ?

– Oui, des hors-d'œuvre. Elle m'a dit de vous remercier beaucoup de nous avoir aidés... sans vous, elle n'aurait pas eu de quoi payer l'enterrement.

Ses lèvres et son menton commencèrent soudain à trembler, mais elle se contint, fit un effort et se domina, se hâtant de baisser les yeux.

Pendant la conversation, Raskolnikov l'avait attentivement observée. Elle avait un maigre, très maigre petit visage, assez irrégulier, un peu pointu, un nez et un menton fins. On ne pouvait même pas dire qu'elle était jolie, mais en revanche ses yeux bleus étaient lumineux et, lorsqu'ils s'animaient, l'expression du visage devenait si pleine de bonté et de franchise que l'on se sentait malgré soi attiré vers elle. Son visage et toute sa personne avaient en plus un trait bien particulier : malgré ses dix-huit ans, elle semblait être une petite fille, beaucoup plus jeune que son âge, presque une enfant, et ceci apparaissait drôlement dans certains de ses mouvements.

– Est-il possible que si peu d'argent ait suffi à Katerina Ivanovna et qu'elle puisse même donner un repas ? demanda Raskolnikov, soutenant la conversation avec persévérance.

– Le cercueil sera tout simple... et tout sera très modeste, alors ce ne sera pas onéreux... nous avons fait tous les calculs, hier, Katerina Ivanovna et moi, il restera quelque chose pour le repas... Katerina Ivanovna a fort envie que ce soit ainsi. On ne peut vraiment pas... c'est un réconfort pour elle, elle est ainsi, vous le savez bien...

– Oui, oui, je comprends... Évidemment... Vous regardez mon réduit ? Maman dit aussi qu'il ressemble à un cercueil.

– Vous nous avez tout donné hier ! prononça Sonètchka d'une voix étrange, chuchotée et rapide, puis elle baissa encore une fois la tête.

Ses lèvres et son menton frémirent à nouveau. Elle avait depuis longtemps été frappée par la pauvreté du logis de Raskolnikov et, maintenant, ces mots avaient jailli d'eux-mêmes. Il y eut un silence. Les yeux de Dounétchka s'adoucirent et Poulkhéria Alexandrovna jeta même un regard bienveillant à la jeune fille.

– Rodia, fit-elle en se levant, nous dînons ensemble, évidemment. Viens, Dounétchka... Et toi, Rodia, tu devrais aller faire un tour, ensuite te reposer un peu et après venir chez nous... J'ai peur que nous ne te fatiguions ; sinon.

– Oui, oui, j'irai chez vous, répondit-il en se levant et en s'affairant... J'ai à faire, d'ailleurs...

– Serait-il possible que vous dîniez séparément ? s'écria Rasoumikhine stupéfait, en regardant Raskolnikov. Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Oui, oui, je viendrai, évidemment, évidemment… Reste une minute, toi. Vous n’avez pas besoin de lui, n’est-ce pas, maman ? Ou peut-être, je vous en prive ?

– Oh, non, non ! Dmitri Prokofitch, vous viendrez dîner avec nous, vous nous ferez ce plaisir ?

– Venez, je vous en prie, demanda Dounia.

Rasoumikhine s’inclina et son visage s’illumina. Il y eut un moment de gêne.

– Adieu, Rodia, ou plutôt au revoir ; je n’aime pas le mot « adieu » ! Adieu, Nastassia… Oh, j’ai encore répété le mot « adieu » !

Poulkhéria Alexandrovna aurait voulu saluer Sonètchka d’une façon ou d’une autre, mais ne sachant comment le faire, elle sortit rapidement de la chambre.

Avdotia Romanovna sembla attendre son tour puis, passant à la suite de sa mère, elle fit à Sonia un salut plein d’attention et de politesse. Sonètchka se troubla, s’inclina hâtivement, sembla quelque peu effrayée et une expression de souffrance passa sur ses traits comme si la politesse et l’attention d’Avdotia Romanovna lui avaient été pénibles.

– Au revoir, Dounia ! lui dit Rodia alors qu’elle était déjà sur le palier. Donne-moi donc ta main !

– Je te l’ai déjà donnée, ne t’en souviens-tu pas ? répondit-elle gentiment en se retournant vers lui avec maladresse.

– Ce n’est rien, donne-la encore une fois !

Et il serra vigoureusement ses doigts menus. Dounétchka lui sourit, rougit, se hâta d'arracher sa main de celle de son frère et s'en alla, tout heureuse, à la suite de sa mère.

– Alors, tout est pour le mieux, dit-il à Sonia, en rentrant dans la chambre et en lui jetant un regard lumineux. Que les morts reposent en paix et que les vivants vivent ! N'est-ce pas ainsi ? C'est ainsi, n'est-ce pas ?

Sonia regardait avec étonnement son visage devenu soudain radieux ; il l'observa attentivement pendant quelques instants ; tout le récit que lui avait fait, à son propos, son père défunt, passa en cette minute dans sa mémoire...

– Mon Dieu, Dounétchka ! dit Poulkhéria Alexandrovna, aussitôt qu'elles furent dehors, me voici presque heureuse d'être partie ; je me sens soulagée. Aurais-je pensé, hier, dans le train, que je serais contente de le quitter ?

– Je vous le dis à nouveau, maman, il est encore malade. Ne vous en apercevez-vous pas ? Peut-être sa santé a-t-elle été ébranlée parce qu'il s'est tourmenté à notre sujet ? Il faut être tolérant, et l'on peut beaucoup, beaucoup lui pardonner.

– C'est toi qui n'as pas été tolérante ! l'interrompit amèrement et avec feu Poulkhéria Alexandrovna. Tu sais, Dounia, je vous ai observés : tu es tellement pareille à lui, pas tant par le visage, mais plutôt par l'âme : vous êtes tous deux des mélancoliques, vous êtes tous deux taciturnes et violents, hautains et généreux... Car ce n'est pas possible qu'il soit égoïste, n'est-ce pas Dounétchka ? Dis... Et quand je pense à ce qui va se passer chez nous ce soir, j'en frémis !

– Ne vous tourmentez pas, maman : ce sera comme cela doit être.

– Dounétchka ! Réfléchis seulement dans quelle situation pénible nous nous trouvons ! Et si Piotr Pètrovitch ne voulait plus de ce mariage ? prononça tout à coup imprudemment, la pauvre Poulkhéria Alexandrovna.

– Il ne vaudrait pas lourd, dans ce cas-là ! trancha Dounétchka avec dédain.

– Nous avons eu raison de partir, se hâta de l'interrompre Poulkhéria Alexandrovna. Il avait à faire ; qu'il fasse une promenade, qu'il prenne un peu l'air... il fait tellement étouffant chez lui... et où y a-t-il de l'air dans cette ville ? On se trouve dans la rue comme dans une chambre bien close. Mon Dieu, en voilà une ville ! Attention, recule-toi, on va nous écraser ; ils portent quelque chose. C'est un piano, n'est-ce pas ?... Comme on se bouscule... J'ai peur aussi de cette demoiselle...

– De quelle demoiselle, maman ?

– Mais de cette Sophia Sèmionovna qui est venue chez lui...

– Pourquoi donc ?

– C'est un pressentiment, Dounétchka. Crois-le ou ne le crois pas, dès qu'elle est entrée, j'ai pensé tout de suite que c'est là que réside le principal...

– Mais il n'y a rien du tout ! s'écria Dounia avec dépit. Et qu'avez-vous à faire de tous ces pressentiments ? Il ne la connais que depuis hier, et il ne l'a même pas reconnue lorsqu'elle est entrée.

– Soit, tu verras... Elle me trouble, tu verras ! Je me suis effrayée, elle me regardait, elle me regardait avec des yeux étranges, c'est avec peine que j'ai pu me retenir de me lever, tu te rappelles, lorsqu'il nous l'a présentée ? Et cela me surprend :

tu sais ce que Piotr Pètrovitch nous a écrit à son sujet et voilà qu'il nous la présente, et surtout à toi ! C'est donc qu'il y tient !

– Peu importe ce qu'a dit Loujine ! On a aussi écrit et parlé à notre sujet, ne vous en souvenez-vous plus ? Quant à moi, je suis sûre que c'est une excellente jeune fille. Tout cela n'est que bêtise !

– Dieu fasse que ce soit ainsi !

– Et Piotr Pètrovitch est un misérable bavard, coupa tout à coup Dounétchka. Poulkhéria se fit petite et ne dit plus rien. Le silence s'établit.

– Écoute, voici ce que j'ai à te dire... dit Raskolnikov en emmenant Rasoumikhine vers la fenêtre.

– Alors, puis-je dire à Katerina Ivanovna que vous viendrez ?... se hâta de dire Sonia, en s'inclinant et en faisant une mouvement pour s'en aller.

– Un instant, Sophia Sèmionovna, nous n'avons rien à cacher, vous ne nous dérangez pas... Je voudrais bien vous dire deux mots encore... Voici... il s'adressait à Rasoumikhine, en coupant sa phrase sans l'avoir achevée. Tu connais ce... Quel est donc son nom ?... Porfiri Pètrovitch.

– Bien sûr ! c'est un parent. Mais qu'y a-t-il ? ajouta-t-il avec une soudaine curiosité.

– Il instruit maintenant cette affaire... enfin, l'histoire de l'assassinat ?... On en a parlé hier...

– Oui... et alors ?

Les yeux de Rasoumikhine s'agrandirent.

– Il a convoqué les dépositaires des gages, et moi, j'ai également mis en gage des objets là-bas, des petites choses, un anneau appartenant à ma sœur – dont elle m'avait fait cadeau en souvenir d'elle lorsque je les ai quittées – et la montre d'argent de mon père. Tout cela ne vaut que cinq ou six roubles, mais ces objets sont des souvenirs, et voilà pourquoi ils me sont chers. Alors, que dois-je faire maintenant ? Cela m'ennuierait de les perdre, principalement la montre. J'ai eu peur, tout à l'heure, que maman ne veuille la voir, lorsque la conversation en vint à la montre de Dounétchka. C'est le seul objet appartenant à mon père que nous possédions encore. Elle tomberait malade si elle était perdue. Ah, les femmes ! Alors, dis-moi ce qu'il faut faire. Je n'ignore pas qu'il aurait fallu faire une déclaration à la police. Mais ne serait-il pas mieux d'aller tout droit chez Porfiri ? Qu'en penses-tu ? Pour avoir mon gage au plus vite... tu verras que maman le demandera encore avant le dîner.

– Pas de déclaration à la police, il faut aller directement chez Porfiri ! cria Rasoumikhine dans une étrange et extraordinaire agitation. Comme je suis content ! Eh quoi, allons-y immédiatement, c'est à deux pas ; nous le trouverons probablement chez lui !

– Très bien... allons-y...

– Et il sera très, très content de te connaître. Je lui ai souvent parlé de toi. Tiens, pas plus tard qu'hier. Et alors, tu connaissais la vieille ? Ah, bon !... Tout cela s'emboîte très bien !... Oh, oui... Sophia Ivanovna...

– Sophia Sèmionovna, corrigea Raskolnikov. Sophia Sèmionovna, voici mon ami Rasoumikhine, et c'est un excellent homme...

– Si vous devez partir maintenant, commença Sonia, encore plus confuse et n'osant pas regarder Rasoumikhine.

– Allons ! décida Raskolnikov. Je passerai par chez vous dans la journée, Sophia Sèmionovna, dites-moi seulement où vous habitez.

Il ne semblait pas qu'il fût troublé, il avait l'air de se hâter et il évitait de rencontrer son regard. Sonia donna son adresse et rougit. Tous deux sortirent.

– Tu ne fermes pas ? demanda Rasoumikhine en descendant l'escalier à leur suite.

– Jamais !... Du reste, voici deux ans que je veux acheter un cadenas, ajouta-t-il nonchalamment. Heureux sont les gens qui n'ont rien à enfermer ? dit-il à Sonia, en riant.

Ils s'arrêtèrent sous le porche.

– Prenez-vous à droite, Sophia Sèmionovna ? Au fait, comment avez-vous pu me trouver ? demanda-t-il, comme s'il avait voulu dire tout autre chose. Il désirait regarder à tout moment ses yeux paisibles et lumineux, mais il ne pouvait y parvenir.

– Mais vous avez donné votre adresse à Polètchka.

– Polia ? Ah, oui... Polètchka ! C'est... la petite... c'est votre sœur ? Alors, je lui ai donné mon adresse ?

– Ne vous en souvenez-vous plus ?

– Oui... je me le rappelle, à présent.

– Mon père m'avait déjà parlé de vous... mais j'ignorais votre nom ; d'ailleurs lui non plus ne le savait pas... Et quand je suis venue aujourd'hui, j'avais appris votre nom hier... j'ai demandé : où habite M. Raskolnikov ? Je ne savais pas que vous sous-louiez aussi... Au revoir... Je vais chez Katerina Ivanovna...

Elle fut très contente de pouvoir s'en aller ; elle partit, la tête baissée, se hâtant pour être plus vite hors de leur vue, pour faire au plus tôt les vingt pas qui la menaient au tournant et être enfin seule afin de pouvoir alors penser, se souvenir, en marchant rapidement, sans regarder personne, sans rien remarquer. Jamais, jamais, elle n'avait rien éprouvé de pareil. Tout un monde nouveau, inconnu, avait confusément envahi son âme. Elle se souvint tout à coup de ce que Raskolnikov avait dit, qu'il viendrait lui-même chez elle aujourd'hui, peut-être ce matin encore, peut-être tout de suite !

– Oh, pas aujourd'hui, de grâce, pas aujourd'hui ; murmura-t-elle, son cœur se serrant d'effroi, comme si elle se noyait, comme une enfant effrayée. Mon Dieu ! Chez moi !... dans ce logement... il s'apercevra... oh, mon Dieu !

Trop absorbée à ce moment, elle n'avait pas remarqué qu'un inconnu l'observait avec attention et la suivait pas à pas. Il l'avait accompagnée dès sa sortie et de chez Raskolnikov. Au moment où Raskolnikov, Rasoumikhine et elle-même s'étaient arrêtés un instant sous le porche, cet inconnu, en passant à côté d'eux, sursauta soudain en saisissant, par hasard, au vol les paroles de Sonia : « et j'ai demandé : où habite M. Raskolnikov ? » Il scruta rapidement, mais attentivement les trois interlocuteurs, surtout Raskolnikov, auquel s'adressait Sonia ; ensuite il regarda la maison et la fixa dans sa mémoire. Tout cela se fit en un instant, en marchant, et l'inconnu, qui essaya de passer inaperçu, alla plus loin en réduisant son pas, comme s'il attendait quelque chose. Il guettait Sonia ; il avait vu

qu'ils se disaient au revoir et pensait que Sonia rentrerait sans doute chez elle.

« Où est-ce donc, chez elle ? J'ai vu cette tête-là quelque part », pensa-t-il, essayant de se souvenir… « Il faudra se renseigner. »

Arrivé au tournant, il passa sur l'autre trottoir, se retourna et vit que Sonia allait dans sa direction, sans rien remarquer. Elle tourna dans la même rue que lui. Il la suivit sur le trottoir opposé, sans la quitter des yeux ; après une cinquantaine de pas, il passa sur le trottoir où marchait Sonia et marcha à cinq pas derrière elle.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de taille plus élevée que la moyenne ; ses épaules étaient larges et trapues, ce qui lui donnait l'air un peu voûté. Il était habillé de vêtements élégants et confortables et il avait l'air d'un monsieur assez important. Il tenait une jolie canne, dont il heurtait le trottoir à chaque pas ; des gants frais moulaient ses mains. Son visage large, à fortes mâchoires, était d'aspect agréable, et son teint, assez rose, n'était pas celui d'un petersbourgeois. Sa chevelure, très fournie encore, et très blonde, était à peine semée de quelques fils d'argent ; sa large barbe carrée était encore plus claire que ses cheveux. Il avait des lèvres bien rouges, des yeux bleu clair à l'expression froide, attentive et pensive. En somme, c'était un homme très bien conservé et paraissant plus jeune que son âge.

Lorsque Sonia arriva au canal, ils restèrent seuls sur le trottoir. En l'observant, il avait remarqué qu'elle était pensive et distraite. Arrivée à l'immeuble où elle logeait, Sonia pénétra sous le porche. Il la suivit quelque peu étonné. Dans la cour elle tourna à droite, vers le coin où se trouvait l'escalier qui menait chez elle. « Tiens ! », murmura l'inconnu, et il la suivit. Ici seulement, Sonia le remarqua. Elle monta au second, pénétra

dans le couloir et sonna à la porte n° 9 sur laquelle était marqué, à la craie : *Kapernaoumov. Tailleur.* « Tiens ! », répéta l'inconnu, étonné par cette coïncidence bizarre, et il sonna au n° 8, à côté. Les deux portes étaient distantes de six pas.

– Vous habitez chez Kapernaoumov ? dit-il en regardant Sonia et en riant. Il m'a transformé un gilet hier. Et moi j'habite ici, à côté, chez Mme Guertrouda Karlovna Resslich. Quelle coïncidence !

Sonia le regarda avec attention.

– Nous sommes des voisins, continua-t-il avec une gaîté particulière. Il n'y a que deux jours que je suis en ville. Allons, à bientôt.

Sonia ne répondit pas ; on lui ouvrit la porte et elle se glissa chez elle. Un sentiment fait de crainte et de honte l'envahit.

Rasoumikhine était dans un état de grande excitation en allant chez Porfiri.

– Ça, mon vieux, c'est magnifique, répéta-t-il plusieurs fois. Et j'en suis content ! Je suis content !

« De quoi es-tu donc content ? » pensa Raskolnikov.

– Je ne savais pas que tu avais également des gages chez la vieille. Et... et... était-ce il y a longtemps ? C'est-à-dire, y a-t-il longtemps que tu as été chez elle ?

« Quel naïf imbécile ! »

– Quand ?... Raskolnikov s'arrêta, essayant de se rappeler. Mais je crois bien avoir été chez elle trois jours avant sa mort.

Du reste, je ne vais pas dégager les objets maintenant, se hâta-t-il d'ajouter, comme s'il se souciait surtout des objets car je n'ai plus qu'un rouble en poche... à cause de ce maudit délire d'hier soir !

Il insista sur « délire » avec conviction.

– Mais oui, mais oui, dit Rasoumikhine avec hâte, approuvant Dieu sait quoi. Alors voilà pourquoi tu... as été ébranlé... alors. Et, tu sais, tu as parlé de je ne sais quelles bagues et de je ne sais quelles chaînettes dans ton délire !... Mais oui, mais oui... C'est limpide, tout est limpide, maintenant.

« Voyez un peu cela ! C'est ainsi que cette idée avait pris possession d'eux ! Cet homme se laisserait crucifier pour moi, et voilà, il est content que mes paroles à propos des bagues se soient *expliquées !* Comme ils avaient été frappés par cette idée, quand même !... »

– Sera-t-il chez lui ? demanda-t-il.

– Oui, oui, se hâtait d'assurer Rasoumikhine. C'est un garçon charmant, tu verras ! C'est un lourdaud, c'est-à-dire que c'est un homme du monde, mais j'ai dit ça dans un autre sens. C'est un malin, pas une bête du tout, seulement il a une forme d'intelligence un peu spéciale... Il est méfiant, incrédule, cynique... Il aime rouler son monde, c'est-à-dire non rouler, mais mystifier... Et alors, sa méthode est la vieille méthode du fait matériel... Mais il s'y connaît... Il a résolu une affaire l'année passée, un assassinat, où presque tous les indices manquaient ! Il désire fortement faire ta connaissance !

– Mais pourquoi donc si fortement ?

– Je veux dire, ce n'est pas que... tu vois, ces derniers temps, lorsque tu étais malade, il m'est arrivé de parler de toi,

souvent et beaucoup... Alors, il écoutait... et lorsqu'il apprit que tu n'as pu terminer tes études de droit à cause des circonstances, il a dit : comme c'est dommage ! Alors, j'en ai déduit... je veux dire tout cela ensemble, pas seulement ceci ; hier, Zamètov... Tu vois, Rodia, j'ai bavardé hier lorsque, ivre, je te reconduisais chez toi... alors, j'ai peur que tu n'aies mal compris, mon vieux... tu vois...

– Quoi donc ? Que l'on me prend pour un fou ? C'est peut-être vrai.

– Oui, oui... je veux dire, non !... Tout ce que j'ai dit, je veux dire... (et à propos d'autres choses aussi), tout cela n'était que bêtises et racontars d'ivrogne.

– Qu'as-tu donc à t'excuser ? J'en ai assez de tout cela, cria Raskolnikov d'un air exagérément irrité, qui, du reste, était partiellement simulé.

– Je sais, je sais ; je comprends. Sois certain que je comprends. Je suis même honteux d'en parler.

– Si tu es honteux, n'en parle pas !

Ils se turent. Rasoumikhine était plus que transporté de joie et Raskolnikov le sentait avec dégoût. Ce que Rasoumikhine avait dit au sujet de Porfiri l'inquiétait également.

« Ce renard veut aussi prêcher aux poules », pensa-t-il en pâlissant et le cœur battant un peu plus vite – « et il veut se faire passer pour une poule. Il serait plus naturel qu'il reste renard. Se forcer à ne pas prêcher ! Non : dès que l'on se force, on n'est plus naturel... Allons on verra bien... tout de suite... si cela ira mal ou bien. Pourquoi y vais-je ? Le papillon vole de lui-même à la flamme. Mon cœur bat : voilà qui n'est pas bon !... »

– C’est cet immeuble gris, fit Rasoumikhine.

« Le plus important à savoir, c’est : Porfiri sait-il ou ne sait-il pas que j’ai été hier dans l’appartement de cette sorcière... et que j’ai posé des questions à propos du sang ? Je dois immédiatement chercher à savoir cela, dès mon entrée, chercher à le savoir à son expression, sinon... Je dois le savoir à tout prix ! »

– Tu sais quoi ? dit-il soudain à Rasoumikhine avec un sourire railleur. J’ai constaté que, depuis ce matin, tu es dans un état d’extraordinaire agitation, mon vieux. Est-ce vrai ?

– Comment ça « agitation » ? Aucune agitation, dit Rasoumikhine, tout de suite crispé.

– Non, mon vieux, c’est vraiment trop visible ! Tu étais assis tout à l’heure, dans une attitude que tu ne prends jamais, sur le coin de la chaise, et on aurait dit que tu avais tout le temps des crampes. Tu sautais sans la moindre raison sur tes pieds. Tu avais l’air tantôt furieux, et tantôt tu avais une figure aussi sucrée qu’un bonbon à la menthe. Tu rougissais même, lorsqu’on t’a invité à dîner, tu es devenu rouge comme une pivoine.

– Mais, pas du tout ; tu radotes !... De quoi parles-tu ?

– Qu’as-tu à ruser comme un écolier ? Ah, ça ! Il a de nouveau rougi !

– Tu es un cochon, tu sais, mon vieux !

– Pourquoi te troubles-tu ? Roméo ! Attends un peu, je raconterai tout ça quelque part, aujourd’hui. Il se mit à rire. – Maman va bien s’en amuser... et quelqu’un d’autre aussi...

– Écoute, écoute, mais c'est sérieux, mais c'est... Qu'est-ce qui va arriver après ça, que diable ! – Rasoumikhine perdant entièrement pied, frissonnait de terreur. – Qu'est-ce que tu vas leur raconter ? Moi, mon vieux... quel cochon tu es !

– Tu ressembles à une rose printanière ! Et cela te va bien, si tu savais ! Un Roméo de six pieds ! Et tu t'es si bien lavé aujourd'hui, tu t'es même nettoyé les ongles, n'est-ce pas ? Cela ne t'est jamais arrivé. Et, morbleu, tu as mis de la pommade ! Penche-toi un peu !

– Cochon ! ! !

Raskolnikov riait tant qu'il semblait ne plus pouvoir se retenir, et c'est en riant qu'ils pénétrèrent dans l'appartement de Porfiri Pètrovitch. C'est ce qu'il fallait à Raskolnikov : on avait pu entendre, des pièces intérieures, qu'ils étaient entrés en riant et qu'ils continuaient encore – à rire dans l'antichambre.

– Pas un mot, ici, ou je... t'écrase ! chuchota Rasoumikhine devenu enragé, en saisissant Raskolnikov par l'épaule.

V

Celui-ci pénétrait déjà à l'intérieur de l'appartement. Il entra avec l'air de ne pouvoir se contenir qu'à grand-peine pour ne pas éclater de rire. Rasoumikhine entra à sa suite, la figure convulsée de rage, rouge comme une pivoine, embarrassé par sa haute taille et tout confus. Son visage, ainsi que toute sa personne, étaient ridicules en ce moment et justifiaient le rire de Raskolnikov. Celui-ci, qui n'avait pas encore été présenté à l'hôte, salua ce dernier qui se tenait debout au milieu de la pièce et qui les regardait interrogativement. Raskolnikov lui serra la main, semblant ne pouvoir réprimer sa gaîté qu'avec peine, et tenta d'articuler quelques mots pour se présenter. Mais à peine avait-il eu le temps de reprendre son sérieux et de bredouiller quelques paroles, que se retournant comme involontairement vers Rasoumikhine, il ne put plus se retenir, et le rire qu'il avait refoulé éclata d'autant plus irrésistiblement qu'il avait été contenu avec plus de force. La prodigieuse rage avec laquelle Rasoumikhine supportait ce rire « cordial », donnait à cette scène l'apparence de la plus sincère gaîté, et la faisait surtout paraître naturelle. Rasoumikhine, sans le vouloir, aida à donner, cette impression :

– Démon ! hurla-t-il, et, faisant un geste brusque du bras, il heurta le guéridon sur lequel il y avait un verre à thé vide... le tout s'écroula et s'éparpilla.

– Mais pourquoi casser les chaises, Messieurs, c'est une perte sèche pour le Trésor ! s'écria joyeusement Porfiri Pètrovitch.

La scène se présentait de la façon suivante : l'hilarité de Raskolnikov diminuait petit à petit, il semblait avoir oublié sa main dans celle de son hôte, mais, conscient des convenances, il attendait l'occasion de se reprendre le plus rapidement et avec le plus de naturel possible. Rasoumikhine, définitivement troublé par la chute du guéridon et le verre brisé, regarda les débris d'un air maussade, cracha et se retourna sombrement vers la fenêtre dans l'embrasure de laquelle il resta, le dos tourné aux autres, avec un visage terriblement renfrogné, regardant au dehors, et ne voyant d'ailleurs rien. Porfiri Pètrovitch aurait désiré rire avec eux, mais il était évident qu'auparavant il voulait des explications. Dans un coin, Zamètov, assis sur une chaise, s'était levé à l'arrivée des visiteurs. Il restait debout, dans l'attente, un sourire figé sur les lèvres, examinant Raskolnikov avec quelque embarras et contemplant cette scène avec perplexité et même avec méfiance. La présence inattendue de Zamètov dérouta complètement Raskolnikov.

« Voilà quelque chose de plus dont il faudra que je tienne compte... », pensa-t-il.

– Excusez-nous, je vous prie, commença Raskolnikov, simulant avec effort la confusion.

– Je vous en prie ! Charmé. Et aussi enchanté par votre entrée... Eh bien ! il ne veut plus dire bonjour ? Porfiri Pètrovitch montra Rasoumikhine de la tête.

– Je vous jure que je ne sais pas pourquoi il m'en veut. Je n'ai fait que lui dire, en cours de route, qu'il ressemblait à Roméo et... je le lui ai prouvé. Je crois que c'est tout.

– Cochon, répliqua Rasoumikhine, sans faire un mouvement.

– Il avait donc des raisons très sérieuses pour se fâcher ainsi pour un seul mot ?

– Le voilà, le juge d'instruction !... Et puis, allez tous au diable ! coupa tout à coup Rasoumikhine et, brusquement, il se mit à rire et s'approcha de Porfiri Pètrovitch, la figure joyeuse, comme si rien ne s'était passé.

– Assez ! Nous sommes tous des imbéciles ; venons-en aux affaires ; voici : en premier lieu, mon ami Rodion Romanovitch Raskolnikov a entendu parler de toi et souhaite te connaître ; en second lieu, il a une petite affaire à t'exposer. Tiens, Zamètov ! Comment se fait-il que tu sois ici ? Alors, vous vous connaissez ? Depuis longtemps ?

« Qu'est-ce encore que cette histoire ! », pensa Raskolnikov inquiet.

On aurait dit que Zamètov se troublait, mais, dans ce cas, ce ne fut que légèrement.

– Mais nous nous sommes rencontrés hier, chez toi, dit-il d'un ton dégagé.

– Donc, Dieu m'a épargné cette peine : la semaine passée il avait terriblement insisté pour t'être présenté, Porfiri, et voilà que vous vous êtes entendus sans moi... Où se trouve ton tabac ?

Porfiri Pètrovitch était en tenue d'intérieur : robe de chambre, linge impeccable et pantoufles éculées. Il était âgé de trente-cinq ans, de taille plutôt inférieure à la moyenne, corpulent et même quelque peu obèse, la figure rasée, sans moustaches ni favoris, les cheveux coupés court sur sa grosse tête ronde, à la nuque curieusement saillante. Son visage rond, potelé, avec un nez légèrement en trompette, était de teinte maladive tirant sur le jaune sombre, mais son expression était

gaillarde et même railleuse. Elle aurait été plutôt bonhomme, si l'expression des yeux n'avait pas gâté les choses ; ils avaient un certain reflet humide et des cils presque blancs, dont les clignotements pouvaient être pris pour des clins d'œil. Le regard de ces yeux ne s'harmonisait pas avec le reste de sa personne, qui faisait plutôt penser à une commère, et donnait à sa physionomie une note beaucoup plus sérieuse qu'on aurait pu s'y attendre au premier coup d'œil.

Dès que Porfiri Pètrovitch sût que son hôte avait une « petite affaire » à lui exposer, il le pria immédiatement de prendre place sur le sofa et il s'assit lui-même à l'autre extrémité. Il fixa Raskolnikov, attendant son exposé, avec cette attention voulue et trop sérieuse qui troublait particulièrement, au premier abord, ceux qui le connaissaient peu, et cela surtout quand ce qu'on avait à lui dire était hors de proportion avec l'attention extraordinairement grave qu'il accordait. Mais Raskolnikov expliqua son affaire en peu de mots, avec précision et clarté, et fut alors si content de lui-même qu'il prit le temps de bien examiner Porfiri. Celui-ci, non plus, ne le quitta pas des yeux. Rasoumikhine, qui s'était installé près d'eux, à la même table, avait suivi l'exposé avec ardeur et impatience, les regardant alternativement l'un et l'autre, sans se soucier des convenances.

« Imbécile ! », pensa Raskolnikov à part lui.

– Vous devez faire une déclaration à la police, répondit Porfiri, employant un ton d'affaires très marqué. Vous écrirez qu'ayant été informé de tel événement – c'est-à-dire de l'assassinat – vous demandez que l'on fasse savoir au juge d'instruction chargé de l'enquête que tels objets vous appartiennent et que vous souhaiteriez les dégager… ou bien… peu importe, on vous écrira.

– La difficulté est que, pour le moment – Raskolnikov s'efforça de devenir le plus confus possible – je ne suis pas en fonds… et je ne pourrais même pas débourser le peu… voyez-vous, j'aurais seulement voulu déclarer que ces objets sont à moi, et quand j'en aurai les moyens…

– Cela est sans importance, répondit Porfiri Pètrovitch, recevant sèchement cette explication pécuniaire. D'ailleurs, vous pouvez m'écrire personnellement, si vous voulez, dans le même sens : j'ai été informé de tels événements, je déclare au sujet de tels objets qu'ils m'appartiennent, et je demande…

– C'est sur du papier non timbré ? se hâta d'interrompre Raskolnikov, s'intéressant de nouveau au côté pécuniaire de l'affaire.

– Mais bien sûr ! répondit Porfiri Pètrovitch, et, soudain, il le regarda avec une raillerie bien évidente, cligna des yeux vers lui, d'un air complice.

Du reste, Raskolnikov avait peut-être mal vu, car cela ne dura qu'un instant. En tout cas, il y avait quelque chose. Raskolnikov aurait parié qu'il lui avait fait un clin d'œil, le diable sait pourquoi.

« Il sait. » Cette pensée passa en lui comme un éclair.

– Pardonnez-moi de vous avoir importuné pour une telle vétille, continua-t-il, quelque peu troublé. La valeur de ces objets n'atteint pas cinq roubles, mais ils me sont particulièrement chers car je les ai reçus en souvenir, et j'avoue, je me suis effrayé lorsque j'ai appris…

– C'est pour cela que tu as sursauté lorsque j'ai dit à Zossimov que Porfiri interrogeait les propriétaires des gages ! dit Rasoumikhine avec une intention visible.

C'était par trop violent. Raskolnikov ne résista pas et lui jeta un regard brillant de rage. Mais il parvint immédiatement à se maîtriser.

– Je crois que tu te moques de moi, mon vieux, dit-il avec une irritation adroitement simulée. Je suis d'accord, je me donne peut-être trop de peine pour cette bêtise, à ton avis ; mais à mes yeux, ces objets peuvent n'être pas négligeables du tout et on ne peut, à cause de cela, me prendre pour un égoïste ou pour un avare. Tu sais cependant que cette montre en argent, qui ne vaut que quelques sous, est la seule chose que nous a laissée mon père. Tu peux rire de moi, mais ma mère est ici – dit-il soudain, s'adressant à Porfiri – et si elle savait que la montre est perdue – il se hâta de se retourner de nouveau vers Rasoumikhine essayant de faire en sorte que sa voix tremblât – elle en deviendrait malade, je vous le jure ! Ah, ces femmes !

– Mais non, ce n'est pas du tout cela que je voulais dire ! Bien au contraire ! cria Rasoumikhine, peiné.

« Est-ce bien ? Est-ce naturel ? N'est-ce pas outré ? se demandait Raskolnikov anxieux. « Pourquoi ai-je ajouté : Ah, ces femmes ! ? »

– Votre mère est arrivée chez vous ? questionna Porfiri Pètrovitch.

– Oui.

– Quand donc ?

– Hier soir.

Porfiri se tut, comme s'il réfléchissait.

– Vos objets ne peuvent être perdus, continua-t-il calmement et froidement. Je vous attends ici depuis longtemps.

Et, comme si de rien n'était, il avança avec sollicitude le cendrier à Rasoumikhine qui secouait sans vergogne sa cendre sur le tapis. Raskolnikov sursauta, mais Porfiri ne le regardait pas, apparemment absorbé par la cigarette de Rasoumikhine.

– Comment ? Tu l'attendais ? Tu étais donc au courant qu'il avait des objets engagés là-bas ? s'écria Rasoumikhine.

Porfiri Pètrovitch se tourna vers Raskolnikov.

– Vos objets – une bague et une montre – étaient emballés ensemble dans un papier et votre nom était lisiblement inscrit au crayon, ainsi que la date du dépôt.

– Vous avez bonne mémoire… remarqua Raskolnikov avec gêne, en essayant de le regarder droit dans les yeux ; mais il ne put résister et soudain ajouta : Je pense ainsi parce que, sans doute, il y avait beaucoup de gages… vous avez dû éprouver quelque difficulté à retenir tous les noms… Or, vous vous en souvenez, de tous, clairement, et… et…

« C'est bête ! C'est faible ! Pourquoi ai-je ajouté cela ? »

– Mais tous ceux qui avaient des gages là-bas nous sont connus, et vous êtes le seul qui ne vous étiez pas encore présenté, répondit Porfiri, avec une intonation narquoise à peine sensible dans la voix.

– Je n'étais pas très bien portant.

– De cela aussi, j'ai entendu parler. On m'a même dit que vous avez été fort ébranlé par quelque chose ; actuellement, d'ailleurs, vous êtes encore un peu pâle.

– Pas du tout... au contraire, je suis tout à fait bien portant, coupa Raskolnikov avec grossièreté, en changeant brusquement de ton. La colère montait en lui et il n'était plus capable de l'étouffer. « C'est la colère qui me fera me trahir », pensait-il. « Pourquoi me tourmentent-ils ? »

– Pas tout à fait bien portant ! cria Rasoumikhine. En voilà une histoire ! Il a déliré jusqu'à hier... Le croirais-tu, Porfiri, c'est tout juste s'il se tenait sur ses jambes, mais à peine Zossimov et moi étions-nous partis, qu'il s'habilla, fila en cachette et rôda presque jusqu'à minuit et ceci en plein délire, je te le dis ; tu te représentes cela ? Un cas remarquable !

– En plein délire, est-ce possible ? Dites-moi un peu !

Porfiri branla la tête avec un mouvement de commère.

– Bêtises ! Ne le croyez pas ! Du reste, vous ne le croyez pas quand même ! laissa échapper Raskolnikov, ne parvenant plus à contenir sa colère.

Mais Porfiri Pètrovitch semble ne pas entendre ces derniers mots.

– Mais comment as-tu pu sortir, avec ce délire ! fit tout à coup Rasoumikhine en s'échauffant. Pourquoi es-tu sorti ? Pourquoi ?... Et pourquoi te cachais-tu ? Allons, avais-tu ton bon sens à ce moment-là ? À présent qu'il n'y a plus aucun danger, je te le demande ouvertement.

– J'en avais assez d'eux, hier, expliqua Raskolnikov à Porfiri, avec un sourire effronté et provocant. Alors, je me suis enfui pour louer un logement ailleurs, quelque part où ils ne pourraient me retrouver ; et j'ai pris beaucoup d'argent avec moi. M. Zamètov a vu cet argent. Dites-moi, Monsieur Zamètov,

avais-je mon bon sens, hier, ou avais-je le délire ? Tranchez la question.

Il aurait volontiers étranglé Zamètov en cet instant, tellement le regard et le sourire de celui-ci lui déplaisaient.

– À mon avis, vous avez parlé fort raisonnablement, et même avec intelligence, mais vous étiez vraiment trop irascible, déclara sèchement Zamètov.

– Nikodim Fomitch m'a dit aujourd'hui, commença Porfiri Pètrovitch en s'interposant, qu'il vous avait rencontré hier, fort tard déjà, dans l'appartement d'un certain fonctionnaire qui a été écrasé par une voiture...

– Eh bien ! considérons le cas de ce fonctionnaire ! dit Rasoumikhine. N'as-tu pas là, chez lui, fait la preuve de ta folie ? Tu as donné tout ton argent à la veuve, pour l'enterrement ! Si tu avais envie de l'aider, pourquoi n'as-tu pas donné quinze roubles, ou même vingt, pourquoi ne t'es-tu pas réservé au moins trois roubles ! Non, voilà, il donne les vingt-cinq roubles !

– Mais peut-être ai-je découvert un trésor ? Alors, j'ai fait le généreux, hier... M. Zamètov le sait bien, lui, que j'ai trouvé un trésor !... Excusez-nous, je vous en prie, dit-il en s'adressant à Porfiri, les lèvres tremblantes, nous vous dérangeons avec ces bêtises depuis une demi-heure. Nous vous ennuyons, n'est-ce pas ?

– Je vous en prie, mais pas du tout ! Au contraire ! Si vous saviez à quel point vous m'intéressez ! Je suis curieux de vous écouter, de vous regarder... et j'avoue que je suis très content que vous soyez enfin venu me voir...

– Offre-nous du thé, au moins ! J'ai la gorge sèche ! s'exclama Rasoumikhine.

– Bonne idée ! Et peut-être que ces messieurs accepteront de nous tenir compagnie. Mais ne désirerais-tu pas quelque chose de… plus consistant, avant de prendre le thé ?

– Va-t-en au diable !

Porfiri Pètrovitch sortit commander le thé. Une foule de pensées tournoyaient dans la tête de Raskolnikov. Il était péniblement exaspéré.

« Ils ne se cachent même plus, ils ne se donnent même plus la peine de dissimuler ! Comment se fait-il que tu aies parlé de moi à Nikodim Fomitch, puisque tu ne me connaissais pas du tout ? C'est donc qu'ils ne daignent même plus feindre qu'ils me poursuivent comme une meute de chiens ! Ils me crachent franchement en pleine figure ! » Raskolnikov tremblait de rage. « Alors, frappez directement, ne jouez pas avec moi comme le chat avec la souris. Ce n'est pas courtois. Peut-être ne le permettrai-je pas encore, Porfiri Pètrovitch ! Je me dresserai et je vous dirai toute la vérité en plein visage, et vous verrez alors à quel point je vous méprise !… » Il respirait avec peine.

« Et si je faisais erreur ? Si cela n'était qu'une illusion ? Et si c'était par suite d'une erreur que je me mets en rage, si je ne parvenais pas à tenir mon rôle abject ? Tout ce qu'ils disent est normal, mais plein de sous-entendus… Tout cela peut être dit dans n'importe quelles circonstances, mais il y a un sens caché. Pourquoi Porfiri a-t-il dit directement « chez elle » ? Pourquoi Zamètov a-t-il ajouté que j'ai parlé « intelligemment » ? Pourquoi adoptent-ils ce ton ?… Oui… le ton… Rasoumikhine était là, pourquoi n'a-t-il rien remarqué ? Ce naïf imbécile ne remarque jamais rien ! J'ai de nouveau la fièvre !… Porfiri m'a-t-il fait un clin d'œil tout à l'heure ou non ? C'est faux, sans doute, pourquoi l'aurait-il fait ? Veulent-ils m'agacer ou se moquent-ils de moi ? Ou bien tout cela est un mirage, ou bien ils *savent*.

» Même Zamètov est effronté… Mais l'est-il vraiment ? Il aura réfléchi cette nuit. J'ai pressenti qu'il changerait d'avis. Il est tout à fait à son aise ici, et c'est la première fois qu'il y vient. Porfiri ne le considère pas comme un hôte, il lui tourne le dos. Ils se sont entendus ! Ils se sont nécessairement entendus à mon sujet !

» Ils ont nécessairement bavardé à mon propos avant mon arrivée !… Sont-ils au courant de mon passage à l'appartement ? Que cela soit vite fini !… Lorsque je lui ai dit que je me suis enfui pour chercher un logement, il n'a rien répliqué, il n'a pas compris… Cela a été adroit de ma part de parler de logement, cela me servira. Pensez-vous, en délire ! – Il rit intérieurement. – Il sait tout au sujet de la soirée d'hier, mais il ne savait pas que ma mère était arrivée ! Et cette sorcière a même inscrit la date au crayon !… Vous radotez, vous ne m'aurez pas ! Ce ne sont pas encore des faits, ce n'est qu'une présomption.

» Donnez-moi donc des preuves ! l'histoire du logement, ce n'est pas un fait non plus : une conséquence du délire ; je sais ce que je dois leur dire… Connaissent-ils l'histoire du logement ? Je ne m'en irai pas sans le savoir ! Pour quelle raison suis-je venu ? Pourtant, ma rage, voilà un fait ! Et peut-être est-ce un bien, je garde mon rôle de malade… Il tâte le terrain. Il essayera de me dérouter. Mais pourquoi donc suis-je venu ici ? »

Tout cela passa en un éclair dans sa tête.

Porfiri Pètrovitch rentra à cet instant. Il était subitement devenu gai.

– Tu sais, mon vieux, après les réjouissances d'hier, je me sens tout ramolli, commença-t-il d'un tout autre ton, en riant et en s'adressant à Rasoumikhine.

– Était-elle intéressante, ma soirée ? Je vous ai quittés hier au moment le plus passionnant. Qui est sorti vainqueur ?

– Personne, évidemment. On a dévié vers les problèmes éternels, on a plané dans les airs.

Rends-toi compte, Rodia, où l'on en était arrivé hier : le crime existe-t-il, oui ou non ? Je te l'avais dit qu'ils avaient palabré jusqu'à en perdre la tête !

– Quoi d'étonnant ! C'est une question sociale des plus courantes, répondit négligemment Raskolnikov.

– La question n'était pas énoncée sous cette forme, remarqua Porfiri.

– Pas tout à fait, c'est vrai, acquiesça immédiatement Rasoumikhine, s'agitant selon son habitude. Tu vois, Rodion, écoute et donne-moi ton avis. Je le veux. Je me suis donné énormément de mal hier, et j'attendais que tu viennes. Ce sont les socialistes qui ont provoqué la discussion par l'énoncé de leurs théories. Conceptions connues : le crime constitue une réaction contre un ordre social anormal, c'est tout et rien de plus, il n'y a pas d'autres causes – disent-ils.

– Tu radotes ! s'écria Porfiri Pètrovitch. Il s'animait visiblement et riait sans cesse en regardant Rasoumikhine qui s'exaltait de plus en plus.

– Ils prétendent qu'il n'y a pas d'autre cause ! coupa Rasoumikhine avec fougue. Je ne radote pas !... Je te ferai lire leurs écrits : quand tout va mal, pour eux, ils prétendent que « c'est l'influence du milieu qui perd l'homme », selon leur expression préférée ! D'où il découle que si la société était normalement organisée, tous les crimes disparaîtraient, car ces réactions ne seraient plus nécessaires et tout le monde

deviendrait immédiatement équitable. Ils ne tiennent pas compte de la nature, elle est annihilée, elle n'existe pas ! Pour eux, l'humanité n'évolue pas suivant une loi historique et vivante qui amène finalement une société normale, mais au contraire, c'est un système social, sorti de quelque cerveau matérialiste, qui organisera toute l'humanité et en fera rapidement une communauté de justes et de purs, et cela avant que s'accomplisse n'importe quel processus normal, évoluant suivant une loi historique et vivante. C'est pour cette raison qu'instinctivement ils n'aiment pas l'histoire : « Il n'y a là-dedans que des infamies et des inepties » – tout s'explique par la seule ineptie ! C'est pour cela qu'ils détestent tout le processus *vivant* de la vie : « aucune nécessité d'âme vivante ! » L'âme vivante exige la vie, elle n'obéira pas aux lois de la mécanique, elle est soupçonneuse, rétrograde ! Tandis que chez eux, elle sent un peu la charogne, on pourrait la faire de caoutchouc, mais, par contre, cette âme n'est pas vivante, elle est sans volonté, servile, et ne se révoltera pas ! Pour eux, matérialistes, tout se réduit à poser des briques et à disposer des couloirs et des chambres dans un phalanstère ! Le phalanstère est prêt, mais la nature humaine n'est pas prête pour le phalanstère. Elle veut continuer à vivre, elle n'a pas encore accompli tout le processus vivant ; le cimetière vient trop tôt pour elle. La seule force de la logique ne suffit pas pour passer par-dessus la nature. La logique peut prévoir trois cas, or il y en a un million ! Rejeter ce million et réduire tout à une question de confort : voilà la solution la plus aisée ! C'est séduisant, bien sûr, et il n'est même pas nécessaire de penser ! C'est le principal : ne pas avoir besoin de penser ! Tout le mystère de la vie peut être résumé sur deux feuilles imprimées !

– Le voilà déchaîné ! il tambourine comme de la grêle ! Il faudrait le tenir aux poignets, dit Porfiri en riant. Figurez-vous, dit-il à Raskolnikov, c'était la même chose hier soir ; un chœur à six voix dans une seule pièce, et, au préalable, il nous avait saturés de punch – vous représentez-vous cela ? – Non, mon

vieux, tu radotes : « le milieu » compte pour beaucoup dans un crime, voilà mon avis.

– Je sais bien que cela compte pour beaucoup, mais, dis-moi, dans le cas suivant : un quadragénaire déshonore une fillette de dix ans ; est-ce le milieu qui l'a conduit à cet acte.

– Eh bien, dans le sens strict, c'est bien le milieu, répondit Porfiri avec une étonnante gravité. Ce crime commis sur une fillette est fort bien explicable par « le milieu ».

Rasoumikhine sembla près de devenir enragé.

– Eh bien ! veux-tu que je *te démontre*, hurla-t-il, que tu as des cils blancs uniquement parce que le cocher d'Ivan le Grand a quarante toises de haut ? Et je le démontrerai progressivement, avec clarté, précision, et même avec une teinte de libéralisme. Je m'en fais fort ! Allons, acceptes-tu le pari ?

– J'accepte ! Voyons comment il démontrera cela.

– Mais tu te fiches de moi, démon ! s'écria Rasoumikhine en sautant sur ses pieds et avec un geste de la main. Allons, c'est inutile de parler avec toi ! Il dit cela avec intention, tu sais, Rodion ! Et hier il s'est mis dans leur camp uniquement pour ridiculiser tout le monde. Si tu savais tout ce qu'il a raconté ! Et eux, si tu avais vu combien ils étaient heureux ! Il est capable de donner le change ainsi durant deux semaines. L'an passé, il nous assurait, Dieu sait pourquoi, qu'il allait se faire moine : ce jeu a duré deux mois sans qu'il en démorde. Récemment, l'idée lui est venue de certifier qu'il se mariait, et que tout était préparé pour le mariage. Il a même fait confectionner des vêtements pour cela. Nous le félicitions déjà. Et il n'y avait rien, pas même de fiancée : rien qu'une mystification.

– Tu mens ! J'avais déjà fait faire ce costume auparavant.

– Alors, il est exact que vous êtes un mystificateur ? demanda Raskolnikov avec négligence.

– Et vous n'auriez pas cru cela ? Mais, je vous attraperai aussi. – Porfiri se mit à rire. – Non, attendez, je vais vous exposer toute la vérité. Au sujet de ces problèmes, ces crimes, ce « milieu », ces fillettes, je me suis souvenu d'un de vos articles : Sur le crime... ou quelque chose dans ce genre, je n'en connais plus le titre. J'ai pris plaisir à le lire, il y a deux mois, dans *La Parole Périodique*.

– Mon article ? dans *La Parole Périodique* ? questionna Raskolnikov avec étonnement. Il y a six mois, lorsque j'ai quitté l'université, j'ai rédigé effectivement un article à propos d'un livre, mais je l'ai fait parvenir au journal *La Parole Hebdomadaire* et non pas *Périodique*.

– Et c'est pourtant dans *La Parole Périodique* qu'il a paru.

– C'est vrai. *La Parole Hebdomadaire* avait cessé d'exister, c'est pourquoi elle ne l'a pas publié.

– C'est exact ; mais en cessant d'exister, *La Parole Hebdomadaire* a fusionné avec *La Parole Périodique* et c'est pour cette raison que votre article a paru, il y a deux mois, dans cette dernière publication[27]. Vous ne le saviez pas ?

Raskolnikov, en effet, l'ignorait.

– Mais dites, vous pouvez exiger qu'ils vous paient votre article ! Quel curieux caractère que le vôtre ! Vous vivez si

[27] Ce passage est une satire, on l'a deviné. La censure de cette époque frappait souvent d'interdiction les périodiques ; les rédacteurs de ceux-ci, pour pouvoir continuer leur activité, usaient couramment des plus vaudevillesques subterfuges. (N. D. T.)

solitairement que vous ignorez même une chose qui vous touche d'aussi près.

– Bravo Rodka ! Je ne le savais pas non plus ! s'écria Rasoumikhine. Je passerai par là, aujourd'hui même, et je demanderai un numéro ! Il y a deux mois ? Quelle date ? C'est égal, je trouverai ! En voilà une affaire ! Et il n'en souffle mot !

– Et comment avez-vous pu savoir que l'article était de moi ? Il n'était signé que d'une initiale.

– Par hasard et il y a quelques jours seulement. Je me suis informé auprès du rédacteur ; je le connais... L'article m'a beaucoup intéressé.

– J'y analyse, je me rappelle, l'état psychologique du criminel pendant l'accomplissement de son crime.

– Oui, et vous démontrez que l'acte du criminel est toujours accompli dans un état morbide. C'est très, très nouveau, mais... en somme, ce n'est pas cette partie-là de l'article qui m'a frappé, mais bien l'idée émise vers la fin, idée malheureusement à peine esquissée et peu nettement exprimée. En un mot, si vous vous en souvenez, vous faites allusion au fait qu'il existe, de par le monde, certains hommes qui peuvent... ou plutôt qui ont nettement le droit d'accomplir toutes sortes d'infamies et de crimes et que ce n'est pas pour eux que la loi est faite.

Raskolnikov sourit à cette altération voulue et forcée de son idée.

– Comment ? Qu'est-ce que c'est ? Le droit de commettre des crimes ? Et pas à cause de l'influence du milieu ? demanda Rasoumikhine avec quelque effroi.

– Non, non, pas du tout pour cette raison, répondit Porfiri. Tout consiste en ce que, dans l'article de Monsieur, les hommes sont considérés comme « ordinaires », ou « extraordinaires ». Les hommes ordinaires ont l'obligation d'observer les lois et n'ont pas le droit de sortir de la légalité et cela parce qu'ils sont ordinaires. Quant aux hommes extraordinaires, ils ont le droit de commettre toutes sortes de crimes et de sortir de la légalité, uniquement parce qu'ils sont extraordinaires. C'est bien ainsi.

– Mais comment est-ce possible ? Il est impossible que ce soit ainsi, bredouillait Rasoumikhine stupéfait.

Raskolnikov sourit à nouveau. Il avait compris au premier abord de quoi il s'agissait et où on voulait le pousser ; il connaissait son article. Il décida de relever la provocation.

– Ce n'est pas exactement cela que j'ai voulu dire dans cet article, commença-t-il modestement. Du reste, j'avoue que vous avez exposé ma pensée presque fidèlement et même, si vous voulez, tout à fait fidèlement... (Il lui était très agréable de reconnaître cela.) La différence réside uniquement en ceci : je ne dis nullement que les hommes extraordinaires doivent nécessairement commettre toutes sortes d'infamies, selon votre expression. Je suis certain que l'on n'aurait même pas publié un tel article. J'ai simplement fait allusion au fait que l'homme extraordinaire a le droit... je veux dire, pas le droit officiel, mais qu'il a le droit de permettre à sa conscience de sauter... certains obstacles et ceci seulement si l'exécution de son idée (qui est peut-être salutaire à toute l'humanité) l'exige. Vous avez dit que mon article n'était pas clair : si vous le voulez, je puis vous l'expliquer dans la mesure du possible. Je ne fais peut-être pas erreur en supposant que c'est bien cela que vous désirez. Voici : à mon avis, si les découvertes de Kepler et de Newton, par suite de certains événements, n'avaient pu être connues de l'humanité que par le sacrifice d'une, de dix, de cent... vies humaines qui auraient empêché cette découverte ou s'y seraient

opposées, Newton aurait eu le droit et même le devoir... d'*écarter* ces dix ou ces cent hommes pour faire connaître ses découvertes à l'humanité. De là ne découle nullement que Newton aurait eu le droit de tuer qui bon lui semble, les gens qu'il croisait en rue, ou bien de voler chaque jour au marché. Ensuite, je me souviens que j'ai développé, dans mon article, l'idée que tous les... eh bien, les législateurs et les ordonnateurs de l'humanité, par exemple, en commençant par les plus anciens et en continuant avec les Lycurgue, les Solon, les Mahomet, les Napoléon, etc., tous, sans exception, étaient des criminels déjà par le seul fait qu'en donnant une loi nouvelle, ils transgressaient la loi ancienne, venant des ancêtres et considérée comme sacrée par la société. Et, évidemment, ils ne s'arrêtaient pas devant le meurtre si le sang versé (parfois innocent et vaillamment répandu pour l'ancienne loi) pouvait les aider. Il est remarquable même que la plupart de ces bienfaiteurs et ordonnateurs de l'humanité étaient couverts de sang. En un mot, je démontre que non seulement les grands hommes, mais tous ceux qui sortent tant soit peu de l'ornière, tous ceux qui sont capables de dire quelque chose de nouveau, même pas grand-chose, doivent, de par leur nature, être nécessairement plus ou moins des criminels. Autrement il leur est difficile de sortir de l'ornière, et ils ne peuvent évidemment pas consentir à y rester, cela, encore une fois, de par leur nature, et d'après moi, ils ont même le devoir de ne pas consentir à y rester. En un mot, vous voyez qu'il n'y a là absolument rien de nouveau. Cela a été imprimé et lu mille fois. Quant à ma distinction entre les hommes ordinaires et les hommes extraordinaires, elle est quelque peu arbitraire, je suis d'accord ; mais je ne prétends pas donner des chiffres exacts. Je suis seulement persuadé de l'exactitude de mes assertions. Celles-ci consistent en ceci : les hommes, suivant une loi de la nature, se divisent, en *général*, en deux catégories : la catégorie inférieure (les ordinaires) pour ainsi dire, la masse qui sert uniquement à engendrer des êtres identiques à eux-mêmes et l'autre catégorie, celle, en somme, des vrais hommes, c'est-à-dire de ceux qui ont

le don ou le talent de dire, dans leur milieu, une *parole nouvelle*. Les subdivisions sont évidemment infinies, mais les traits distinctifs des deux catégories sont assez nets : la première catégorie, c'est-à-dire la masse en général, est constituée par des gens de nature conservatrice, posée, qui vivent dans la soumission et qui aiment à être soumis. À mon avis, ils ont le devoir d'être soumis parce que c'est leur mission et il n'y a rien là d'avilissant pour eux. Dans la seconde catégorie, tous sortent de la légalité, ce sont des destructeurs, ou du moins ils sont enclins à détruire, suivant leurs capacités. Les crimes de ces gens-là sont, évidemment, relatifs et divers ; le plus souvent ils exigent, sous des formes très variées, la destruction de l'organisation actuelle au nom de quelque chose de meilleur. Mais si un tel homme trouve nécessaire de passer sur un cadavre, il peut, à mon avis, en prendre le droit en conscience – ceci dépend, du reste, de son idée et de la valeur de celle-ci, notez-le bien. C'est dans ce sens seulement que je parle de leur droit au crime. (Vous vous rappelez, vous avez commencé la discussion sur le terrain juridique.) Du reste, il n'y a pas de quoi s'inquiéter beaucoup ; le troupeau ne leur reconnaît presque jamais ce droit, il les supplicie et les pend et, de ce fait, il remplit sa mission conservatrice, comme il est juste, avec cette réserve que les générations suivantes de ce même troupeau placent les suppliciés sur des piédestaux et leur rendent hommage (plus ou moins). Le premier groupe est maître du présent, le deuxième est maître de l'avenir. Les premiers perpétuent le monde et l'augmentent numériquement ; les seconds le font mouvoir vers un but. Les uns et les autres ont un droit absolument égal à l'existence. En un mot, pour moi, tous ont les mêmes droits et *vive la guerre éternelle*[28], jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, comme il se doit !

– Alors, vous croyez quand même à la Nouvelle Jérusalem ?

---

[28] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Oui, répondit avec fermeté Raskolnikov ; en disant cela, de même que pendant sa longue tirade, il avait regardé à terre, fixant un point sur le tapis.

– Et vous croyez également en Dieu ? Pardonnez ma curiosité.

– Oui, répéta Raskolnikov, levant les yeux vers Porfiri.

– Et vous croyez en la résurrection de Lazare ?

– Oui, mais pourquoi toutes ces questions ?

– Vous y croyez littéralement ?

– Oui, littéralement.

– Tiens… aussi, j'étais curieux. Excusez-moi. Mais permettez, pour en revenir à l'article ; on ne les supplicie pas toujours ; certains, au contraire…

– Réussissent de leur vivant ? Oh oui, certains réussissent de leur vivant et alors…

– Ils commencent, eux-mêmes, à supplicier les autres ?

– Si c'est nécessaire, et vous savez, c'est ce qui arrive la plupart du temps. En somme votre remarque est très spirituelle.

– Merci. Mais, dites-moi, comment reconnaître les ordinaires des extraordinaires ? Y a-t-il des signes lors de leur naissance ? Je dis cela parce qu'il me semble qu'il faut dans ce cas, le plus d'exactitude possible, le plus de certitude extérieure si l'on peut dire : excusez-moi, il y a en moi une inquiétude d'homme pratique et bien intentionné, mais ne faudrait-il pas

instaurer le port de quelque vêtement spécial, par exemple, ou bien une marque particulière ?... Car, convenez-en, si une confusion se produisait et si quelqu'un d'une catégorie s'imaginait qu'il appartient à une autre catégorie et se mettait à « écarter les obstacles », comme vous vous êtes si heureusement exprimé, en ce cas...

– Oh, cela se produit très souvent ! Cette remarque est encore plus spirituelle que la précédente...

– Merci...

– Pas la peine, mais remarquez que la confusion n'est possible que de la part de la première catégorie, c'est-à-dire du côté des gens « ordinaires » (comme je les ai appelés, peut-être pas très heureusement). Malgré leur inclination innée à la soumission et par quelque folâtre jeu de la nature, dont l'effet n'est même pas refusé aux vaches, beaucoup d'entre eux aiment s'imaginer qu'ils sont des gens d'avant-garde, des « destructeurs » et à se fourvoyer dans la « parole nouvelle », ceci en toute sincérité. En même temps, ils ne remarquent pas, le plus souvent, les vrais novateurs et même ils les méprisent comme des hommes ayant des pensées à caractère humiliant. Mais, à mon avis, il ne peut y avoir là de grand danger et vous n'avez aucune inquiétude à avoir, car ils ne réalisent jamais leur pensée. La seule chose faisable, ce serait parfois de les fouetter pour leur rappeler leur place et les châtier de leur égarement ; il n'y a même pas besoin d'exécuteur pour cela : ils se fouetteront bien sans le secours d'autrui, parce qu'ils ont de bonnes mœurs, certains se rendent ce service mutuellement, d'autres se fouettent eux-mêmes... Pensez aux gens qui font publiquement pénitence et se punissent eux-mêmes : cela fait très bien et c'est moral ; en un mot, vous n'avez pas à vous inquiéter... Telle est la règle.

– Allons, de ce côté-là, vous m'avez quelque peu tranquillisé ; mais j'ai un autre sujet de préoccupation. Dites-moi, voulez-vous, en existe-t-il beaucoup, de ces gens qui ont le droit de tuer les autres, de ces gens « extraordinaires » ? Je suis évidemment prêt à m'incliner, mais quand même, avouez que ce serait quelque peu effrayant s'il y en avait vraiment beaucoup de ces gens-là ?

– Oh, ne vous préoccupez pas de cela non plus, continua Raskolnikov sur le même ton. En somme, il ne vient au monde que fort peu – étonnamment peu – de gens porteurs d'une idée nouvelle ou même de ceux qui ont la capacité nécessaire pour dire quelque chose de *neuf*. Ce qui est clair, c'est que l'ordre qui répartit les hommes dans toutes ces catégories et subdivisions est déterminé, sans doute, par quelque loi de la nature, avec beaucoup de justesse et de précision. Cette loi ne nous est pas connue actuellement, mais je crois qu'elle existe et que nous pourrons arriver à la connaître dans l'avenir. La grande masse des hommes, le troupeau, n'existe que pour engendrer avec peine un homme quelque peu indépendant sur mille individus. Il faudra dix mille individus pour produire un homme encore plus indépendant, cent mille pour quelqu'un d'encore plus libre. Il faudra que naissent des millions d'hommes pour que paraisse un génie. Quand aux grands hommes, aux accomplisseurs des destins de l'humanité, ils n'apparaissent qu'après le passage de milliers de millions d'hommes. Tout ceci se fait par un croisement de races et de lignées, par un processus, par un effort resté jusqu'ici mystérieux. Ceci n'est évidemment qu'une image, un exemple, et tous ces chiffres ne sont qu'approximatifs. En un mot, je n'ai jamais regardé à l'intérieur de la cornue où tout cela se passe. Mais il y a et il doit nécessairement exister une loi définie ; dans cela, il ne peut y avoir de hasard.

– Alors quoi, vous deux, plaisantez-vous ? s'écria enfin Rasoumikhine. Vous vous mystifiez tous les deux ? Les voici,

assis et se moquant l'un de l'autre ! Parles-tu sérieusement, Rodia ?

Raskolnikov leva vers lui son visage pâle et chagrin et ne répondit rien. La causticité ouverte, insidieuse, irritante et *correcte* de Porfiri sembla étrange à Rasoumikhine en face du visage paisible et triste de son ami.

– Allons, mon vieux, si c'est vraiment sérieux... alors... Tu as évidemment raison en disant que tout cela n'est pas nouveau et ressemble à ce que nous avons lu et entendu mille fois ; mais ce qui est vraiment *original* dans tout cela, ce qui appartient vraiment à toi seul, et ce qui m'épouvante, c'est que tu autorises quand même le meurtre *en* conscience et – pardonne-moi – avec un tel fanatisme... Par conséquent, c'est cela qui constitue l'idée maîtresse de ton article. Cette permission du meurtre en *conscience*, c'est... c'est même plus effrayant qu'une permission officielle de verser du sang, une permission légale...

– Très juste, c'est plus effrayant, dit Porfiri.

– Non, tu t'es laissé entraîner d'une façon ou d'une autre ! Il y a une erreur là-dedans. Je le lirai. Tu t'es laissé entraîner ! Tu ne peux pas penser ainsi. Je le lirai.

– Il n'y a rien de tout cela dans l'article ; il n'y a que des allusions, dit Raskolnikov.

– C'est ça, c'est ça, – dit Porfiri qui ne se calmait pas. Je commence à comprendre votre façon d'envisager le crime, mais excusez donc mon importunité (je vous ennuie certainement – j'ai honte de moi-même !) ; voyez-vous, vous m'avez tranquillisé au sujet des possibilités d'erreur, de mélange des deux catégories, mais... ce sont toujours les cas pratiques qui m'inquiètent ! Admettons que quelque homme ou quelque jeune homme s'imagine qu'il est un Licurgue ou un Mahomet...

– futur, bien entendu – et qu'il se mette à écarter tous les obstacles... Il doit se mettre en campagne – une grande campagne – et pour cela il faut de l'argent... et voilà, il se mettra à se procurer des fonds pour cette campagne, vous avez saisi ?

Zamètov pouffa soudain de rire dans son coin. Raskolnikov ne leva même pas les yeux de son côté.

– Je dois convenir, répondit-il calmement, qu'en effet, il doit se produire de tels cas. Ce sont les petits imbéciles et les petits orgueilleux qui s'y laissent surtout prendre ; principalement des jeunes gens.

– Eh bien, vous voyez. Et alors quoi ?

– Rien, c'est ainsi – Raskolnikov sourit – je n'en suis pas responsable. C'est ainsi et ce sera toujours ainsi. Lui, par exemple (il montra Rasoumikhine de la tête), il vient de dire que j'autorise l'assassinat. Et alors ? La société n'est que trop bien pourvue de prisons, de juges d'instruction, de bagnes, – pourquoi s'inquiéter alors ? Cherchez donc le voleur !...

– Et si nous le trouvions ?

– Il n'aura que ce qu'il mérite.

– Après tout, vous êtes logique. Et à propos, sa conscience ?

– Que vous importe sa conscience ?

– Oh, par humanitarisme...

– Celui qui en a une, souffre s'il comprend sa faute. Et c'est sa punition en plus du bagne.

– Bon, et les hommes vraiment géniaux ? demanda Rasoumikhine en fronçant les sourcils. Ceux, précisément, auxquels il est donné le droit d'égorger, ne doivent-ils ressentir aucune souffrance, même pour ce meurtre ?

– Pourquoi ce « *doivent* » ? Il n'y a là ni permission ni défense. Qu'il souffre s'il a pitié de sa victime. La souffrance et la douleur sont toujours le corollaire d'une conscience large et d'un cœur profond. Les hommes vraiment grands doivent, me semble-t-il, ressentir dans ce monde une grande tristesse, ajouta-t-il soudain pensivement d'une voix qui ne cadrait pas avec le ton de la conversation.

Il leva les yeux, regarda méditativement tout le monde, eut un sourire et prit sa casquette... Il était trop calme par rapport au maintien qu'il avait eu tout à l'heure, en entrant, et il s'en rendit compte. Tout le monde se leva.

– Eh bien, que vous vous fâchiez ou non, je ne puis pas résister, conclut Porfiri Pètrovitch, à l'envie de vous poser une question (je vous ennuie vraiment beaucoup !). Je voudrais seulement vous communiquer une idée, uniquement pour ne pas l'oublier...

– C'est bien, dites donc votre idée – Raskolnikov attendait, debout devant lui, sérieux et pâle.

– Voici... je ne sais vraiment comment le dire – mon idée est par trop spéciale... et psychologique... Voici, lorsque vous rédigiez votre article, ne serait-il vraiment pas possible – il rit – que vous vous ayez pris vous-même, oh ! ne fût-ce qu'un peu, pour un homme « extraordinaire » et disant « *une parole nouvelle* » dans le sens que vous donnez à cette expression, veux-je dire... N'est-ce pas ainsi ?

– C’est bien possible, répondit Raskolnikov avec mépris. Rasoumikhine s’agita.

– Et si les choses étaient telles, ne serait-ce pas possible que vous vous soyiez décidé – par exemple, à cause des difficultés de l’existence ou pour contribuer au bien-être de toute l’humanité, – à sauter l’obstacle ?... À tuer et à voler, par exemple ?...

Et il fit de nouveau quelque chose comme un clin d’œil, puis se mit à rire silencieusement, – exactement comme tout à l’heure.

– Si j’avais sauté l’obstacle, je ne vous l’aurais pas dit, évidemment, répondit Raskolnikov avec un mépris provocant et hautain.

– Non, je m’intéresse seulement à cette question pour la compréhension de votre article, uniquement au point de vue littéraire...

« Pouah ! comme cette ruse est manifeste et impudente ! » pensa Raskolnikov avec dégoût.

– Permettez-moi de vous faire observer, répondit-il froidement, que je ne me prends ni pour Mahomet ni pour Napoléon... ni pour personne d’autre parmi ce genre d’hommes-là ; donc, je ne puis, n’étant pas dans ce cas, vous donner une explication satisfaisante sur la manière dont j’aurais agi.

– Allons, qui, chez nous, en Russie, ne se croit pas un Napoléon ? prononça soudain Porfiri avec une effrayante familiarité. Dans l’intonation de sa voix, il y avait, cette fois-ci, quelque chose de particulièrement sensible.

– Ne serait-ce pas quelque futur Napoléon qui, la semaine passée, aurait tué notre Alona Ivanovna d'un coup de hache ? jeta tout à coup Zamètov de son coin.

Raskolnikov se taisait et regardait Porfiri avec attention et fermeté. Rasoumikhine fronça les sourcils. Il lui avait semblé, déjà depuis tout à l'heure, que quelque chose se passait. Il jeta un regard courroucé autour de lui. Une minute d'accablant silence passa. Raskolnikov se retourna pour partir.

– Vous nous quittez déjà ! dit gravement Porfiri, tendant la main, extrêmement affable. J'ai eu un grand plaisir à vous connaître. Et à propos de votre demande, soyez tranquille. Écrivez seulement comme je vous l'ai dit. Ou mieux, venez là-bas, au bureau, chez moi, vous-même... un de ces jours... par exemple demain. Je serai là vers onze heures probablement. Et nous arrangerons tout... nous bavarderons... comme vous êtes un des derniers qui avez été là-bas, vous pourrez peut-être nous raconter quelque chose... ajouta-t-il d'un air plein de bonhomie.

– Vous désirez m'interroger officiellement avec toute la mise en scène ? demanda brutalement Raskolnikov.

– Pourquoi donc ? Ce n'est pas encore nécessaire le moins du monde. Vous ne m'avez pas compris. Voilà, je ne laisse pas passer l'occasion et... j'ai déjà parlé avec tous les propriétaires de gages... j'ai obtenu les témoignages de certains... et comme vous êtes le dernier... Mais à propos ! s'exclama-t-il avec un soudain mouvement de joie. Je m'en souviens bien à propos... comment ai-je manqué d'oublier !... Il se retourna vers Rasoumikhine – c'est bien toi qui m'as rompu les oreilles avec ce Mikolaï... Eh ! je le sais bien moi-même il se retourna vers Raskolnikov – je le sais que ce garçon est innocent, mais qu'y faire ? Il a fallu aussi impliquer Mitka... Voilà où est le hic : en passant dans l'escalier... permettez-moi, mais c'est bien un peu après sept heures que vous vous trouviez en bas, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Raskolnikov, réalisant au même instant et désagréablement qu'il aurait pu ne pas le dire.

– Alors, en passant après sept heures dans cet escalier, n'auriez-vous pas vu, au premier, dans l'appartement ouvert, – vous vous rappelez ? – deux ouvriers ou bien, au moins, l'un d'eux ? Ils étaient en train de peindre là-bas, vous n'avez pas remarqué ? C'est très important pour eux !...

– Les peintres ? Non, je ne les ai pas vus... répondit Raskolnikov lentement comme s'il fouillait dans sa mémoire, tout en bandant tout son être pour deviner où se trouvait le piège et sentant la torpeur l'envahir à force d'angoisse, obligé qu'il était de faire vite et de tout prendre en considération. Non, je les ai pas vus et je crois bien n'avoir pas remarqué d'appartement ouvert... mais au troisième (il avait éventé le piège et déjà il triomphait) je me rappelle qu'un fonctionnaire déménageait... en face de chez Alona Ivanovna... je me le rappelle... je m'en rappelle nettement... des soldats emportaient un divan et ils m'ont poussé contre la muraille... mais je ne me souviens pas des peintres... et je crois qu'il n'y avait nulle part d'appartement ouvert. Non, il n'y en avait pas...

– Mais enfin ! cria soudain Rasoumikhine comme s'il venait de reprendre pied et de comprendre à quoi tendaient ces questions. Mais les peintres travaillaient là le jour de l'assassinat et lui y a été trois jours avant ! Qu'est-ce que tu lui demandes là ?

– Oh ! J'ai fait confusion ! (Porfiri se frappa le front).

– Ah, çà ! Cette affaire me fait perdre la tête ! dit-il à Raskolnikov, comme s'il s'excusait. Il était si nécessaire pour nous de savoir si quelqu'un les avait vus, peu après sept heures,

dans cet appartement, que je me suis imaginé que vous pourriez nous le dire… j'ai tout confondu !

– Il faut être plus attentif, bougonna Rasoumikhine.

Ces dernières paroles avaient déjà été dites dans l'antichambre. Porfiri Pètrovitch les reconduisit fort gracieusement jusqu'à la porte. Les deux jeunes gens sortirent, mornes et sombres, et ils ne dirent mot durant les premiers pas qu'il firent dans la rue.

Raskolnikov poussa un profond soupir…

VI

– Je ne l’admets pas ! Je ne peux pas le croire ! répétait Rasoumikhine, perplexe, en essayant de toutes ses forces de réfuter les arguments de Raskolnikov.

Ils arrivaient déjà à proximité de l’hôtel Bakaléïev où Poulkhéria Alexandrovna et Dounia les attendaient depuis longtemps. Rasoumikhine s’arrêtait continuellement en chemin, dans le feu de la conversation. Il était troublé et inquiet, en partie parce que c’était la première fois qu’ils parlaient ouvertement de cette question.

– N’y crois pas si tu veux, répondit Raskolnikov avec un sourire froid et négligent. Toi, selon ton habitude, tu n’observais rien, tandis que moi, je pesais chacun des mots prononcés.

– Tu pesais les paroles parce que tu es soupçonneux... Hum... vraiment, je suis d’accord avec toi sur le fait que le ton de Porfiri était quelque peu insolite et surtout celui de cet infâme Zamètov !... C’est exact, il avait quelque chose en tête, mais quoi ? Pourquoi ?

– Il se sera fait des réflexions cette nuit.

– Mais pas du tout, au contraire ! S’ils avaient eu cette ridicule idée en tête, ils auraient essayé, par tous les moyens de ne pas découvrir leurs intentions, pour te démasquer ensuite... Et faire cela maintenant, c’est effronté et impudent !

– S’ils avaient été en possession de faits, je veux dire de faits tangibles, ou bien de préventions tant soit peu fondées, ils auraient, en effet, essayé de dissimuler leurs intentions dans l’espoir d’obtenir un meilleur résultat (du reste, ils auraient depuis longtemps fait une perquisition chez moi !). Mais il n’y a aucun fait, aucun – rien que des suppositions fugitives – alors ils tentent de me déconcerter par leur impudence. Et peut-être Porfiri est-il lui-même fâché de ne pas avoir de faits et s’est-il trahi dans son dépit. Peut-être a-t-il aussi quelque intention... Je crois qu’il est intelligent... Peut-être a-t-il voulu m’inquiéter, me faire croire qu’il sait quelque chose... Il y a une certaine psychologie là-dedans, mon vieux... Et puis cela me dégoûte d’expliquer tout cela. Laissons !

– C’est vexant, vexant ! Je comprends tes sentiments. Mais... comme nous nous sommes mis à parler sincèrement (et c’est très bien ainsi !), je t’avoue, sans détours, qu’il y a déjà un long moment que j’ai découvert cette idée chez eux ; évidemment, pendant tout ce temps, ce n’était pas encore bien grave, cette idée était à l’état embryonnaire ; mais pourquoi existait-elle, même à l’état embryonnaire ? Comment osent-ils ? Où se cache le germe de cette idée ? Si tu savais combien j’enrageais ! Comment ! voici un malheureux étudiant, défiguré par la misère et l’hypocondrie, à la veille d’une cruelle maladie aggravée de délire, maladie qui, peut-être – remarque-le – avait déjà pris possession de lui, un garçon soupçonneux, orgueilleux, connaissant sa valeur, ayant passé six mois dans son réduit sans voir personne, vêtu de guenilles, chaussé de souliers sans semelles. Ce garçon, debout devant je ne sais quels policiers est obligé de subir leurs moqueries. En même temps tombent sur lui, alors qu’il a le ventre vide, une dette inattendue (une traite échue et non payée au conseiller de Cour Tchébarov), la peinture rance, trente degrés Réaumur, les fenêtres fermées, une foule de gens, le récit du meurtre d’une personne chez laquelle il a été hier ! Comment veux-tu qu’il ne s’évanouisse pas ! Et c’est sur cet évanouissement qu’ils ont tout fondé ! Mille

diables ! Je comprends que ce soit blessant, Rodia, mais à ta place, je leur aurais ri en plein visage d'un rire bien gras, et je leur aurais distribué, à droite et à gauche, deux dizaines de gifles, méthodiquement, et c'est comme cela que j'en aurais fini avec eux. Crache dessus ! Reprends courage ! N'as-tu pas honte ?

« En somme il a bien exposé son boniment », se dit Raskolnikov.

– Cracher dessus ? Et demain encore un interrogatoire ! répliqua-t-il amèrement. Devrai-je vraiment m'abaisser à m'expliquer devant eux ? Je regrette déjà de m'être courbé jusqu'à Zamètov, hier au café...

– Tonnerre, j'irai en personne chez Porfiri ! Et j'entreprendrai la discussion sur un *ton familial* : qu'il me raconte toute l'histoire depuis le commencement ! Quant à Zamètov...

« Enfin, il a deviné ce qu'il me faut ! », pensa Raskolnikov.

– Dis donc ! cria Rasoumikhine en lui empoignant brusquement l'épaule. Dis donc ! Tu te trompes ! Je l'ai compris ; tu te trompes ! Ce n'est pas un piège du tout ! Tu prétends que la question relative aux ouvriers était un piège ? Réfléchis ; si tu avais fait *cela*, aurais-tu laissé échapper que tu as vu qu'on travaillait dans l'appartement... et les peintres ? Au contraire : même si tu avais vu, tu aurais prétendu n'avoir rien remarqué ! Quel est celui qui témoigne contre lui-même ?

– Si j'avais fait *cela*, j'aurais inévitablement dit que j'avais remarqué les ouvriers et l'appartement, continua Raskolnikov avec mauvaise grâce et même avec dégoût.

– Pourquoi parler contre toi ?

– Parce que seuls les paysans ou bien les débutants sans aucune expérience se retranchent farouchement dans la négation. Pour peu que l'inculpé soit instruit et expérimenté, il essaye, à tout prix, et dans la mesure du possible, de reconnaître tous les faits extérieurs et irréfutables ; seulement, il leur cherche d'autres motifs, il glisse par-ci par-là un trait personnel, spécial, qui leur donne une tout autre signification et les éclaire d'un jour nouveau. Porfiri avait précisément escompté que c'est ainsi que je répondrais et que je reconnaîtrais, pour la vraisemblance, avoir vu les peintres, et que, à cela, j'ajouterais quelque explication de mon cru…

– Mais alors, il t'aurait immédiatement répliqué que les ouvriers n'étaient pas là deux jours avant l'assassinat et que toi, tu y étais donc allé précisément le jour du meurtre, peu après sept heures. Le subterfuge n'aurait pas fait long feu !

– Mais c'est justement cela qu'il espérait : que je n'aurais pas le temps de réfléchir, que je me hâterais de répondre avec le plus de vraisemblance possible et que, par conséquent, j'oublierais que les ouvriers ne pouvaient pas avoir été là deux jours plus tôt.

– Comment aurait-il été possible d'oublier cela ?

– Rien de plus simple ! C'est sur ces vétilles-là que trébuchent le plus facilement les gens intelligents. Plus l'homme est malin, moins il soupçonne que c'est sur quelque chose de simple qu'il va se faire attraper. Porfiri n'est pas du tout aussi bête que tu le penses…

– Si cela est vrai, c'est un ignoble personnage !

Raskolnikov ne put se retenir de rire. Mais en même temps, sa propre animation lui sembla insolite, ainsi que le

plaisir avec lequel il avait prononcé ces derniers mots, alors qu'il n'avait soutenu la conversation précédente qu'avec un sombre dégoût et avec un but bien défini.

« Je m'aperçois que je commence à m'intéresser à ces détails ! », pensa-t-il.

Mais, presque au même moment, il devint inquiet, comme si une pensée inattendue et angoissante lui était venue. Son inquiétude allait croissant. Ils étaient arrivés à l'entrée de l'hôtel Bakaléïev.

– Entre sans moi, dit soudain Raskolnikov, je serai de retour dans un moment.

– Où vas-tu ? Mais nous sommes arrivés !

– Vas-tu, toi aussi, me torturer jusqu'au bout ! s'écria-t-il avec une intonation tellement amère, avec un regard tellement désespéré que Rasoumikhine se tut immédiatement.

Il resta quelque temps, debout sur le perron, à regarder sombrement Raskolnikov qui s'éloignait, d'un pas rapide dans la direction de son logis. Enfin, serrant les dents et les poings, ayant juré que aujourd'hui même, il obligerait Porfiri à tout lui raconter, il grimpa chez Poulkhéria Alexandrovna, que leur longue absence inquiétait déjà, afin de la rassurer au plus tôt.

Lorsque Raskolnikov atteignit sa maison, la sueur perlait à ses tempes et il respirait avec peine. Il monta vivement chez lui, pénétra dans sa chambre et s'enferma au crochet. Ensuite, fou de terreur, il s'élança vers le coin où se trouvait le trou dans le papier de tapisserie dans lequel il avait d'abord enfoui les bijoux ; il y plongea la main et inspecta soigneusement la cavité, tâtant chaque recoin et chaque repli du papier. N'ayant rien trouvé, il se releva et respira profondément. En arrivant tout à

l’heure à l’hôtel Bakaléïev, il s’était figuré que quelque objet, chaînette, bague, ou même un simple papier d’emballage portant une indication manuscrite de la vieille, aurait pu tomber dans une fente et devenir, de ce fait, une preuve inattendue, irréfutable, contre lui.

Il demeurait là, comme s’il rêvassait, et un sourire bizarre, humble, à demi insensé, tendait ses lèvres. Sa pensée se troublait. Il descendit pensivement l’escalier et arriva sous le porche.

– Mais le voici ! cria quelqu’un d’une voix bruyante.

Raskolnikov leva la tête.

Le portier, debout à la porte de sa loge, le montrait à un inconnu de petite taille ayant l’aspect d’un ouvrier, vêtu d’une sorte de houppelande sur un gilet et qui, de loin, ressemblait fort à une femme. Il penchait sa tête, couverte d’une casquette graisseuse ; toute sa personne d’ailleurs était voûtée. Sa figure fanée et ridée, accusait plus de cinquante ans ; ses petits yeux, disparaissant sous des bourrelets de graisse, avaient un regard sombre, sévère et mécontent.

– Que se passe-t-il ? demanda Raskolnikov, se dirigeant vers le portier.

Le personnage l’examina sans hâte, de biais et d’en-dessous avec un regard aigu et attentif ; il se retourna ensuite, et, sans dire un mot, sortit dans la rue.

– Mais qu’est-ce qu’il y a donc ! s’écria Raskolnikov.

– Eh bien ! voilà, cet individu a demandé si c’était bien ici qu’habite l’étudiant ; il a dit votre nom et celui de votre logeuse. Alors, vous êtes arrivé et je vous ai montré. Voilà tout.

Le portier semblait aussi quelque peu perplexe, mais cela ne dura pas longtemps et, après avoir réfléchi un moment, il se retourna et rentra dans son trou.

Raskolnikov se précipita à la suite de l'homme et, tout de suite, il le vit qui marchait sur le trottoir opposé, sans hâte, d'un pas régulier, le regard attaché au sol, comme s'il réfléchissait à quelque chose. Raskolnikov le rattrapa bientôt, mais resta à quelques pas en arrière ; ensuite il le rejoignit et le dévisagea de côté. L'autre le remarqua immédiatement, l'examina rapidement mais baissa de nouveau le regard, il marchèrent ainsi près d'une minute côte à côte et sans mot dire.

– Vous vous êtes informé de moi... chez le portier ? prononça enfin Raskolnikov d'une voix étouffée.

L'inconnu ne répondit pas et ne leva même pas la tête. Un silence régna à nouveau pendant quelque temps.

– Et bien quoi... vous me demandez... et puis vous vous taisez... mais qu'y a-t-il donc ?

La voix de Raskolnikov était hachée et il avait peine à articuler les mots.

Enfin, l'homme leva les yeux et lui lança un terrible regard.

– Assassin ! prononça-t-il soudain d'une voix sourde mais néanmoins distincte...

Raskolnikov avançait à ses côtés. Ses jambes devinrent tout à coup très faibles, un frisson glacé parcourut son dos et son cœur sembla s'arrêter. Ils parcoururent ainsi une centaine de pas sans échanger une parole.

L'autre ne le regardait toujours pas.

– Mais enfin… quoi… qui est l'assassin ? bredouilla Raskolnikov d'une voix à peine audible.

– *Tu* es l'assassin, prononça l'autre d'une manière encore plus distincte et plus décidée qu'avant, avec un sourire haineusement triomphant ; il regarda en même temps le visage devenu mortellement pâle et les yeux éteints de Raskolnikov.

Ils arrivèrent au croisement. L'homme prit à gauche et continua à marcher sans regarder en arrière. Raskolnikov resta sur place, immobile, et le regarda s'éloigner. Après une cinquantaine de pas, l'inconnu se retourna et le dévisagea. Il était impossible de bien distinguer, vu la distance, mais il sembla à Raskolnikov qu'il avait de nouveau souri et que son sourire était froidement haineux et triomphant.

Raskolnikov rentra chez lui d'un pas lent et affaibli ; ses genoux tremblaient et il avait terriblement froid. Il retira sa casquette, la mit sur la table et resta debout, sans mouvement, une dizaine de minutes. Ensuite, il s'étendit épuisé, avec un faible gémissement, sur le divan ; il ferma les yeux. Il resta ainsi une demi-heure.

Il ne pensait à rien. Des bribes d'idées et d'images sans ordre ni suite lui passaient par la tête : des visages qu'il avait vus dans son enfance ou qu'il n'avait rencontrés qu'une fois et dont il ne se serait peut-être jamais souvenu, le clocher de l'église de V…, le billard d'un café et Dieu sait quel officier se tenant debout à côté de ce billard, une odeur de cigare dans quelque boutique en sous-sol, un débit de boissons, un escalier de service tout sombre, tout crasseux d'ordures, de coquilles d'œufs et, de loin, le son d'un carillon de dimanche… Ces images se succédaient et tourbillonnaient. Certaines lui plaisaient même et alors il voulait s'y accrocher, mais elles

s'évanouissaient. Quelque chose en lui l'oppressait, mais à peine. Par moments, il était même bien… Une légère impression de froid subsistait toujours et cette sensation était même agréable.

Il perçut le pas rapide et la voix de Rasoumikhine ; il ferma les paupières et fit semblant de dormir. Rasoumikhine poussa la porte et resta quelque temps sur le seuil, comme indécis. Il pénétra ensuite doucement dans la chambre et s'approcha du divan. Le chuchotement de Nastassia se fit entendre.

– Ne le touche pas ; laisse-le dormir son soûl ; il mangera par après.

– Tu as raison, répondit Rasoumikhine.

Ils sortirent prudemment et fermèrent la porte. Une demi-heure passa encore. Raskolnikov ouvrit les yeux, se renversa sur le dos et croisa les mains sous la nuque…

« Qui est-ce ? Qui est cet homme sorti de terre ? Où a-t-il été et qu'a-t-il vu ? Il a tout vu, il n'y a pas de doute. Où se cachait-il alors et d'où a-t-il vu ? Pourquoi est-ce maintenant seulement qu'il sort de dessous le plancher ? Et comment a-t-il pu voir – était-ce possible ?… Hum… », continua Raskolnikov. Un frisson glacé le parcourut. « Et cet écrin trouvé par Nikolaï derrière la porte : est-ce croyable ? Des preuves ! On laisse échapper un tout petit détail, un rien, et voici une preuve énorme comme la pyramide de Khéops ! Est-ce vraiment possible ? »

Il aperçut avec répugnance qu'il était devenu très faible, physiquement faible.

« J'aurais dû le prévoir », pensa-t-il avec un sourire amer. « Comment ai-je osé prendre la hache et faire couler le sang

tout en connaissant, en pressentant les limites de ma résistance ! J'aurais dû le prévoir... Hé ! mais je l'avais prévu !... » chuchota-t-il désespéré.

Par moments il s'éternisait à quelque pensée.

« Non, ces gens sont faits autrement ; le vrai potentat, le vrai *maître*, celui à qui tout est permis, dévaste Toulon, fait un carnage à Paris, *oublie* son armée en Égypte, *dépense* un demi-million d'hommes dans la campagne de Russie, s'en tire par un calembour à Vilna ; et c'est à lui que *tout* est permis. Non, ces gens-là ont, sans doute, un corps de bronze.

Une autre idée manqua de le faire rire :

« Napoléon, les pyramides, Waterloo et la misérable petite vieille usurière avec un coffret rouge sous son lit : quel rapport y a-t-il entre tout cela, comment Porfiri lui-même pourrait-il digérer ça... Et eux... Ils n'en seraient pas capable !... Leur sens esthétique les gênerait : Napoléon aurait-il été fouiller sous le lit d'une vieille ! Ah, les brutes !

Parfois il se sentait en prise à quelque vague délire ; parfois il était envahi par un enthousiasme fiévreux.

« La petite vieille, ce n'est rien du tout ! », pensait-il ardemment et par à-coups. « C'est peut-être une erreur, mais il ne s'agit pas d'elle ! La vieille n'était qu'un épisode... je voulais sauter l'obstacle le plus rapidement possible et ce n'est pas un être humain que j'ai tué, mais un principe ! J'ai bien tué le principe, mais je n'ai pas sauté par-dessus l'obstacle, et je suis resté de ce côté-ci... Je ne suis parvenu qu'à tuer. Et même... je vois que je n'ai pu accomplir cela parfaitement... Le principe ? Pour quelle raison ce petit imbécile de Rasoumikhine invectivait-il les socialistes, tout à l'heure ? Ce sont des travailleurs et des commerçants ; ils s'occupent du « bien-être

général »... Non, la vie ne m'est donnée qu'une seule fois : je ne veux pas attendre « le bien-être général ». Je veux vivre moi-même, car, sinon, j'aime mieux ne pas vivre du tout. Eh bien ! quoi ! Je n'ai fait qu'une chose : ne pas accepter de passer devant une mère affamée en enfonçant un rouble dans ma poche dans l'attente du « bien-être général ». Me voici, aurais-je pu dire, portant ma pierre à l'édifice du bien-être général et j'en ressens une grande tranquillité de cœur. (Il rit.) Pourquoi m'avez-vous donc laissé aller ? Je ne vis qu'une fois pourtant, je veux aussi... Eh ! Je ne suis qu'un farci d'esthétique et c'est tout, ajouta-t-il soudain en éclatant d'un rire dément. Oui, en effet, je suis un pou, – il s'acharna sur cette pensée, la fouilla, jouant, s'amusant d'elle – et je le suis ne fut-ce que parce que, en premier lieu, je pense cela en ce moment ; en second lieu, parce que j'ai ennuyé pendant tout un mois la toute clémente Providence, l'appelant en témoignage du fait et que ce n'est pas pour ma chair et mes sens que j'ai entrepris cela, mais dans un but magnifique et sublime. Il rit à nouveau. En troisième lieu, parce que j'avais décidé autant que possible de m'en tenir à la plus stricte justice dans l'exécution de mon dessein, d'observer la mesure et l'équité ; parmi tous les poux j'ai choisi le plus inutile et j'ai décidé, après avoir tué, de prendre exactement ce qu'il me fallait pour faire les premiers pas, ni plus ni moins (et le reste aurait donc quand même été au monastère comme l'indiquait le testament). Il rit encore. – Et je ne suis qu'un pou parce que – il grinça des dents – parce que je suis peut-être pire encore que la vermine que j'ai assassinée et que j'ai *pressenti* que je me dirais cela *après* avoir tué. Quelque chose peut-il égaler cette épouvante ! Oh, la trivialité ! Oh, la bassesse de tout cela ! Oh, comme je comprends le prophète, à cheval, le sabre au clair : « Allah le veut, obéis, tremblante créature ! ». Il a raison, il a raison, le prophète lorsqu'il fait mettre une bonne batterie au travers de la rue et qu'il mitraille l'innocent et le coupable, sans daigner donner une explication ! Obéis, tremblante créature et *n'aies pas de désirs*, ce n'est pas pour toi !... Oh, je ne pardonnerai jamais à la vieille ! »

Il avait les cheveux trempés de sueur ; ses lèvres frémissantes étaient desséchées ; son regard immobile restait fixé au plafond.

« Mère, sœur, comme je vous aimais ! Pourquoi est-ce que je les hais maintenant ? Oui, je les hais physiquement, je ne peux pas supporter leur présence... Je me souviens d'avoir embrassé ma mère tout à l'heure... L'embrasser et penser, en même temps, que si elle savait... », aurais-je dû lui dire alors ? « Cela ne dépendait que de moi... Hum ! Elle devait être comme moi », ajouta-t-il, réfléchissant avec effort comme s'il luttait contre le délire envahissant. « Oh, comme je déteste la vieille ! Je la tuerais bien encore une fois si elle ressuscitait ! Pauvre Lisaveta ! Pourquoi est-elle arrivée à ce moment ! C'est bizarre, comment se fait-il que je n'y pense jamais, c'est comme si je ne l'avais pas tuée !... Lisaveta ! Sonia ! Pauvres, douces femmes, avec leurs yeux doux... chères femmes ! Pourquoi ne pleurent-elles pas ? Pourquoi ne gémissent-elles pas ?... Elles donnent tout... elles ont un regard doux et humble... – Sonia, Sonia ! Douce Sonia !

Il devint inconscient ; il lui sembla étrange qu'il ne pût se rappeler comment il se trouvait dans la rue. Le soir tombait déjà. L'ombre s'épaississait, la pleine lune devenait de plus en plus brillante, mais la chaleur était particulièrement étouffante. Il y avait foule dans les rues ; des artisans et d'autres travailleurs se rendaient chez eux, d'autres se promenaient ; cela sentait la chaux, la poussière, l'eau croupissante. Raskolnikov marchait, morne et soucieux ; il se rappelait très bien qu'il était sorti de sa chambre avec un but précis : il fallait se hâter de faire quelque chose, mais quoi – il l'avait oublié. Soudain, il s'arrêta et vit, sur l'autre trottoir, un homme qui lui faisait signe de la main. Il traversa la chaussée et alla à lui, mais, tout à coup, l'homme fit demi-tour et se mit en marche, la tête baissée, sans se retourner et comme s'il ne l'avait jamais appelé.

« Allons, m'a-t-il vraiment appelé ? » pensa Raskolnikov. Pourtant, il se mit en mesure de le rattraper. À dix pas de lui, il le reconnut soudain et il s'effraya ; c'était l'ouvrier de tout à l'heure, dans la même houppelande et tout aussi courbé. Raskolnikov marchait derrière lui ; ils tournèrent dans une ruelle ; l'autre ne regardait toujours pas en arrière. « Se rend-il compte que je le suis ? », pensa Raskolnikov. L'homme pénétra sous le porche d'une grande maison. Raskolnikov se hâta de s'en approcher et de regarder pour voir si l'autre ne se retournait pas. En effet, lorsqu'il arriva dans la cour, l'homme se retourna soudain et il sembla à Raskolnikov qu'il avait fait à nouveau un signe de la main. Raskolnikov traversa rapidement le porche, mais l'inconnu n'était plus dans la cour. C'était donc qu'il avait pris le premier escalier. Raskolnikov s'y précipita. En effet, deux volées de marches plus haut, on entendait des pas lents et mesurés. Fait curieux, l'escalier ne lui semblait pas inconnu. Voici la fenêtre du rez-de-chaussée ; un rayon de lune en tomba, triste et mystérieux ; voici le premier étage. Tiens, mais c'est l'appartement où travaillaient les peintres… Comment n'a-t-il pas immédiatement reconnu les lieux ? Le bruit de pas s'était éteint.

« Il s'est donc arrêté ou bien il s'est dissimulé quelque part. Voici le second. Irais-je plus loin ? Il y a un tel silence, là-bas, c'est même effrayant… » Il continua à monter. Le bruit de ses propres pas lui faisait peur et l'inquiétait. « Qu'il fait sombre, mon Dieu ! L'homme s'est sans doute caché ici dans quelque recoin. Ah ! la porte de l'appartement est grande ouverte. » Il réfléchit un instant, puis il y pénétra. L'antichambre était très sombre et vide ; pas une âme et pas un objet, comme si l'on avait tout emporté ; silencieusement, sur la pointe des pieds, il pénétra dans le salon : la pièce était inondée de la clarté de la lune ; tout était comme avant ; les chaises, le miroir, le divan jaune et les tableaux. La lune, rouge-cuivre, énorme, ronde, éclairait les fenêtres en plein.

« C’est à cause de la lune qu’il fait si calme », pensa Raskolnikov. « Elle est sans doute occupée à éclaircir les mystères. » Il resta debout à attendre, longtemps, et son cœur battait d’autant plus fort que la lune était plus calme ; il en avait même mal. Et toujours le silence. Soudain, il entendit un craquement sec, comme si l’on avait cassé un morceau de bois, puis de nouveau, tout rentra dans le silence. Une mouche qui s’était réveillée se heurta soudain, dans son vol, au carreau et se mit à bourdonner plaintivement. En ce même instant, il vit quelque chose comme un manteau pendu dans le coin entre la fenêtre et une petite armoire.

« Pourquoi a-t-on pendu là ce manteau ? », pensa-t-il. « Il n’y était pas avant… » Il s’approcha tout doucement et devina que quelqu’un se cachait derrière le manteau. Il l’écarta prudemment et vit qu’il y avait là une chaise et qu’une vieille, toute courbée, était assise sur la chaise ; sa tête était penchée et il ne put voir son visage, mais c’était elle. Il resta un moment à la regarder : « Elle a peur ! », pensa-t-il. Il libéra doucement sa hache de la boucle et frappa la vieille sur le sommet de la tête : un coup, deux coups. Mais, qu’est-ce donc ? Elle ne bougea pas, comme si elle avait été de bois. Il s’effraya, se pencha et se mit à l’examiner ; mais elle inclina la tête davantage. Il se pencha alors jusqu’au plancher, regarda d’en dessous et pâlit mortellement : la vieille riait, son visage frémissait d’un rire silencieux et elle essayait de toutes ses forces de faire en sorte qu’il ne l’entendit pas. Soudain, il lui sembla que la porte de la chambre à coucher venait de s’entrouvrir et que des gens, là-bas, s’étaient également mis à rire et à chuchoter. La rage monta en lui : il se mit à frapper la vieille de toutes ses forces sur la tête, mais, à chaque coup, les rires et les chuchotements dans la chambre à coucher devenaient plus forts ; quant à la vieille elle était toute secouée de rire. Il se précipita pour fuir, mais l’antichambre était déjà pleine de monde ; la porte de l’escalier était grande ouverte et il y avait du monde partout, sur le palier,

sur l’escalier et là, en bas, des gens, des gens qui tous le regardaient en se taisant. « Ils essayent de se dissimuler et attendent !... » Son cœur se serra, ses pieds semblaient avoir pris racine, il ne pouvait plus bouger... Il voulut pousser un cri – et se réveilla.

Il poussa un profond soupir, mais c’était bizarre, le songe semblait se poursuivre ; sa porte était largement ouverte et un homme complètement inconnu se trouvait sur le seuil et l’examinait attentivement.

Raskolnikov n’avait pas encore ouvert les yeux complètement et il les referma vivement. Il était étendu sur le dos et ne remua pas.

« Est-ce le rêve qui se poursuit ou non ? », pensa-t-il et il entrouvrit tout doucement les yeux pour voir : l’inconnu restait toujours à la même place et continuait à l’examiner. Soudain, il passa le seuil, ferma la porte avec précautions ; il s’approcha de la table, attendit un instant, toujours sans le quitter des yeux et tout doucement, sans bruit, s’assit sur la chaise près du divan ; il déposa son chapeau à côté de lui, sur le plancher, s’appuya des deux mains sur sa canne et posa son menton sur ses mains. Il était visible qu’il était prêt à attendre longtemps. Pour autant que Raskolnikov pouvait distinguer, entre ses paupières mi-closes, c’était un homme d’âge, solidement bâti, avec une barbe bien fournie, claire, presque blanche...

Dix minutes passèrent. Il n’y avait aucun bruit dans la chambre, aucun son ne parvenait de l’escalier. Une mouche, seulement, bourdonnait et se cognait aux vitres. Finalement, cela devint intenable. Raskolnikov se souleva sur le divan.

– Allons, dites ce qu’il vous faut.

– J’avais bien pensé que vous ne dormiez pas, que vous simuliez le sommeil, répondit bizarrement l’inconnu et il fit entendre un rire paisible. Permettez que je me présente, Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov…

QUATRIÈME PARTIE

I

« Est-ce mon rêve qui continue ? » pensait Raskolnikov. Il examina prudemment et avec méfiance le visiteur inattendu.

– Svidrigaïlov ? Quelle bêtise ! C'est impossible ! prononça-t-il enfin tout haut, apparemment perplexe.

Le visiteur ne sembla nullement s'étonner de cette exclamation.

– Je viens chez vous pour deux raisons, dit-il ; en premier lieu, pour faire personnellement votre connaissance, car j'ai déjà, depuis longtemps, entendu dire de vous des choses curieuses et même élogieuses ; et, en second lieu, parce que j'espère bien que vous ne refuserez pas de m'aider dans une certaine entreprise qui touche de près les intérêts de votre sœur, Avdotia Romanovna. Si je me présentais chez elle ainsi, sans recommandation, elle ne me laisserait peut-être pas entrer à cause de ses préventions contre moi ; mais avec votre aide, au contraire, je compte...

– N'y comptez pas, dit Raskolnikov.

– Elles sont arrivées ici hier seulement, n'est-ce pas ?

Raskolnikov ne répondit rien.

– Oui, c'était hier, je le sais. Moi-même, je ne suis arrivé que depuis trois jours. Bon, voici ce que je vous dirai à ce sujet, Rodion Romanovitch ; je trouve superflu de me justifier à vos yeux, mais permettez-moi néanmoins de vous poser une question : qu'y a-t-il donc, dans toute cette affaire, de

spécialement criminel de ma part, je veux dire en examinant les choses sans préjugés, en raisonnant sainement ?

Raskolnikov continuait à l'examiner silencieusement.

– Est-ce le fait que j'ai poursuivi, dans ma maison, une jeune fille sans défense et que « je l'ai offensée par mes viles propositions ? » est-ce cela ? (Je vais au-devant de vos accusations !) Mais pensez que je suis aussi un être humain, et *nihil humanum*… en un mot, que, moi aussi, je suis capable d'être séduit et d'aimer (ce qui arrive, sans aucun doute, indépendamment de notre volonté) ; alors tout s'éclaircit de la manière la plus naturelle. Tout le problème est là ! suis-je un être monstrueux ou une victime ? Car, en offrant à l'objet de ma passion de s'enfuir avec moi en Amérique ou en Suisse j'avais peut-être les sentiments les plus honorables, et j'avais peut-être en vue notre bonheur mutuel ! Le cœur a ses raisons… Je me serais probablement fait, en agissant ainsi, plus de tort qu'à n'importe qui, vous pensez…

– Mais là n'est pas la question, l'interrompit Raskolnikov écœuré. Vous lui êtes simplement odieux, que vous ayez raison ou non ; on ne veut plus de vous et l'on vous chasse, donc allez-vous-en !

Svidrigaïlov éclata soudain de rire.

– Oh ! vous… Vous ne vous laissez pas prendre ! prononça-t-il en riant de la façon la plus franche. J'ai voulu finasser, mais je crois que cela ne marche pas : vous êtes venu au fait en droite ligne !

– Mais vous continuez cependant à ruser, même en ce moment !

– Et alors ? Et alors ? répétait Svidrigaïlov, riant aux éclats. C'est *de bonne guerre*[29], comme on dit, et c'est une ruse des plus permises !... Mais vous m'avez interrompu. Quoi qu'il en soit, je vous le dis à nouveau : aucun ennui ne se serait produit, s'il n'y avait pas eu cette petite scène au jardin. Marfa Pètrovna...

– Marfa Pètrovna, vous l'avez aussi *expédiée*, dit-on, interrompit brutalement Raskolnikov.

– Tiens, vous savez ça aussi ?... Après tout, comment ne pas le savoir ? Eh bien, je ne sais vraiment que vous dire, quoique ma conscience soit tranquille au plus haut point à ce sujet. Je veux dire, ne croyez pas que j'aie quelque chose à craindre... non, tout a eu lieu suivant les règles les plus strictes : l'examen médical prouva qu'elle était morte d'une attaque d'apoplexie qui s'est produite pendant un bain pris immédiatement après un copieux repas au cours duquel ma femme avait bu presque toute une bouteille de vin ; et d'ailleurs, l'examen ne pouvait rien déceler d'autre... Non. Voici à quoi j'ai réfléchi un certain temps, surtout pendant mon voyage en chemin de fer : n'ai-je pas facilité ce... malheur, moralement, d'une façon ou d'une autre, en l'irritant, ou bien... par quelque chose de ce genre ? Mais j'ai conclu que ce n'était vraiment pas possible.

Raskolnikov se mit à rire :

– De quoi vous inquiétez-vous donc ?

– Pourquoi riez-vous ? Écoutez : je ne lui ai donné que deux coups de badine, il ne resta même pas de trace... Ne me prenez donc pas pour un être cynique, je vous prie ; je sais exactement combien c'était mal à moi, etc... Mais je sais aussi à

---

29 En français dans le texte. (N. D. T.)

coup sûr que Marfa Pètrovna était sans doute heureuse de ce que je... me sois laissé emporter. L'affaire avec votre sœur était épuisée jusqu'à Z. Marfa Pètrovna était contrainte, depuis trois jours, de rester chez elle. Elle n'avait plus rien à raconter en ville, et puis tout le monde était déjà excédé par sa lettre (vous avez entendu parler de la lecture de la lettre, n'est-ce pas ?). Et voici que ces deux coups de cravache lui tombent du ciel ! Faire atteler la voiture : ce fut son premier geste !... Et je ne parle même pas du fait que les femmes ont de ces moments où il leur est très agréable d'être offensées, malgré toute leur apparente indignation ; l'avez-vous remarqué ? On peut même dire que c'est de cela qu'elles vivent.

Raskolnikov avait pensé, un moment, se lever, partir et clôturer ainsi l'entrevue. Mais un certain besoin de savoir et peut-être même une sorte de calcul le retinrent un moment.

– Vous aimez vous servir du fouet ? demanda-t-il négligemment.

– Non, pas trop, répondit Svidrigaïlov avec calme. En ce qui concerne Marfa Pètrovna, je ne me suis presque jamais disputé avec elle. Nous vivions en bonne entente, et elle n'eut jamais à se plaindre de moi. Je n'ai employé la cravache que deux fois pendant les sept années de notre mariage (si l'on ne tient pas compte d'un troisième incident, du reste fort équivoque). La première fois, c'était deux mois après notre mariage, immédiatement après notre arrivée à la campagne, et la dernière fois, c'était le jour de sa mort. – Et vous pensiez que j'étais un monstre, un esprit rétrograde, un esclavagiste ? – Il rit... – À ce sujet, vous souvenez-vous, Rodion Romanovitch, qu'il y a quelques années, aux bienheureux temps de la parole publique, on a couvert de honte, dans la presse, un gentilhomme – j'ai oublié son nom – qui avait cravaché une étrangère, dans un wagon, vous vous souvenez ? C'est cette même année que s'est produit « l'acte odieux » du « Siècle » (et

vous vous souvenez aussi des « *Nuits Égyptiennes* »[30], des confidences publiques ? Les yeux noirs ! Oh, où es-tu, jeunesse !). Alors, voici mon avis : je n'excuse nullement le monsieur qui a fouetté l'étrangère, car enfin..., pourquoi l'excuserai-je ? Ceci dit, je ne peux m'empêcher de faire remarquer qu'il y a des « étrangères » à ce point provocantes qu'il n'y a pas, me semble-t-il, de progressiste qui puisse répondre de lui. Personne n'a abordé l'affaire de ce côté-là, et pourtant c'est précisément le côté le plus humain de la question ; c'est ainsi !

Ayant dit ceci, Svidrigaïlov se mit de nouveau à rire. Il était évident, pour Raskolnikov, que c'était un homme fermement décidé à arriver à ses fins et qui savait ce qu'il faisait.

– Vous n'avez sans doute parlé à personne depuis plusieurs jours ? demanda-t-il.

– C'est un peu cela. Mais dites, cela ne vous étonne-t-il pas que je sois de si bonne composition ?

– Parce que je ne suis pas froissé de l'insolence de vos questions ? Est-ce pour cela ? Mais... pourquoi s'en offenser ? J'ai répondu comme vous avez questionné, ajouta-t-il avec une étonnante bonhomie. Il n'y a pas grand-chose qui m'intéresse particulièrement, je vous le jure, continua-t-il pensivement. Surtout, actuellement, je n'ai absolument rien à faire ici. Du reste, il vous est loisible de penser que je m'efforce de gagner vos bonnes grâces par calcul, d'autant plus que je désire rencontrer votre sœur – je vous l'ai dit moi-même. Je vous le dirai ouvertement : je m'ennuie ! Surtout ces trois jours-ci : j'ai même été content de vous voir... N'en soyez pas irrité, Rodion Romanovitch, mais vous me semblez aussi – Dieu sait pourquoi – terriblement bizarre. Dites ce que vous voulez, mais il y a

---

[30] Œuvre en prose de Pouchkine restée inachevée (N. D. T.)

quelque chose d'étrange en vous, et surtout actuellement, c'est-à-dire pas précisément en cet instant, mais en général... maintenant. Allons, allons, c'est bon, je ne continue pas, ne vous rembrunissez pas. Je ne suis pas l'ours que vous pensez.

Raskolnikov le considéra d'un air sombre.

– Peut-être n'êtes-vous nullement un ours, dit-il. Il me semble même que vous êtes du meilleur monde, ou, tout au moins, que vous savez être très convenable, à l'occasion.

– Je ne me préoccupe de l'opinion de personne, répondit Svidrigaïlov sèchement, et même avec une pointe d'arrogance ; – et alors, pourquoi ne pas tâter de la trivialité, lorsque ce vêtement convient si bien à notre climat et... surtout si l'on s'y sent porté par sa nature, ajouta-t-il, se mettant de nouveau à rire.

– J'ai pourtant entendu dire que vous avez beaucoup d'amis ici. Vous êtes ce qu'on appelle un homme « ayant des relations ». Qu'avez-vous besoin de moi alors, si ce n'est dans un but précis ?

– C'est exact, repartit Svidrigaïlov, sans répondre au point principal de la question. J'en ai déjà rencontré plusieurs depuis trois jours que je bats le pavé ; j'en ai reconnu quelques-uns, et je pense que certains m'ont reconnu aussi. C'est normal ; je suis bien habillé et l'on me sait de la fortune ; car la réforme agraire ne nous a pas atteints : le revenu des bois et des prairies d'alluvions nous est resté ; mais... je n'irai plus voir mes amis ; j'en étais déjà excédé auparavant : voilà trois jours que je rôde, et je ne me suis encore mis en rapport avec personne... Et cette ville ! Dites-moi un peu comment elle s'est constituée, cette ville ! La ville des ronds-de-cuir et des séminaristes ! Vraiment, j'ai laissé passer beaucoup de choses sans les remarquer, il y a

huit ans, lorsque je traînais par ici... Je n'espère plus qu'en l'anatomie, je vous le jure !

– Comment ça ?

– Bah, vous savez, à propos des clubs, de ces Dussaud, et encore à propos du progrès – qu'ils se passent de nous, maintenant, poursuivit-il, toujours sans relever la question. Et puis, pourquoi nécessairement être un tricheur ?

– Ah, vous avez triché aussi ?

– Comment donc ! Nous étions toute une bande, des gens des plus convenables, il y a huit ans ; nous tuions le temps, et c'étaient des gens vraiment très bien ; il y avait des poètes, des capitalistes. En général, chez nous, dans la société russe, ce sont les faussaires qui ont les meilleures manières, – l'avez-vous remarqué ? (Je me suis relâché à la campagne.) Pourtant, un Grec a manqué de me faire mettre en prison pour dettes. Et c'est alors qu'est survenue Marfa Pètrovna ; elle a marchandé un peu, et elle m'a racheté pour trente mille deniers d'argent. (J'en devais soixante-dix mille.) Je l'ai épousée et elle m'a emmené tout de suite chez elle, à a campagne, comme si j'étais un trésor. Elle était mon aînée de cinq ans. Elle m'aimait énormément. Je n'ai pas quitté la campagne pendant sept ans. Et notez bien qu'elle a conservé toute sa vie, comme arme contre moi, un document établi au profit d'un tiers, au sujet de ces trente mille roubles. Et si jamais je m'étais révolté, j'étais fait comme un rat. Et elle n'aurait pas hésité ! Les femmes savent concilier tout ça, vous savez.

– Et s'il n'y avait pas eu ce document, vous auriez pris le large ?

– Je serais bien embarrassé de répondre. Ce document me gênait à peine. Je n'éprouvais pas le désir de m'en aller, et

encore, Marfa Pètrovna, voyant mon ennui, m'avait elle-même invité deux fois à faire un voyage à l'étranger. Mais quoi ! J'étais déjà allé à l'étranger, et je m'y suis toujours ennuyé. Rien de précis, mais voilà, l'aurore, la baie de Naples, la mer, je regarde et ça me rend triste. Ce qui est le plus écœurant, c'est que, en effet, on se sent triste. Non, on est mieux dans son pays. Ici, au moins, on accuse les autres de tout et l'on se justifie soi-même. J'irais bien m'engager dans une expédition pour le Pôle Nord, parce que *j'ai le vin mauvais*[31] et il me répugne de boire ; mais il ne me reste plus rien, à part le vin. J'en ai fait l'essai. On dit que Berg va partir du jardin Youssoupov, dans un immense ballon, et qu'il consent à embarquer des compagnons de voyage, moyennant finances, est-ce vrai ?

– Alors, vous voulez aller en ballon ?

– Moi ? Non... c'est simplement... murmura Svidrigaïlov qui sembla devenir pensif.

« Alors, est-il sérieusement... » pensa Raskolnikov.

– Non, le document ne m'entravait pas, poursuivit Svidrigaïlov pensivement. C'est moi qui ne voulais pas quitter la campagne. D'ailleurs, voici un an que Marfa Pètrovna m'a rendu le document pour ma fête et, de plus, elle m'a fait cadeau d'une forte somme. Car elle avait un capital. « Vous remarquez combien j'ai confiance en vous, Arkadi Ivanovitch » – c'est ainsi qu'elle a parlé, je vous le jure ! Vous ne croyez pas qu'elle a parlé ainsi ? Vous savez, j'étais devenu un bon agronome ; on me connaissait dans la région. J'avais même fait venir des livres. Marfa Pètrovna m'encouragea au début, puis elle eut peur que je ne m'absorbe trop dans l'étude.

– Je vois que vous regrettez beaucoup Marfa Pètrovna ?

---

[31] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Moi ? Peut-être, c’est possible, après tout. À propos, croyez-vous aux fantômes ?

– Quels fantômes ?

– Mais ce qu’on entend généralement par là !

– Et vous y croyez, vous ?

– Bah, après tout, non, *pour vous plaire*[32]... C’est-à-dire, ce n’est pas tout à fait « non »...

– Vous en avez vu ?

Svidrigaïlov lui jeta un regard étrange.

– Marfa Pètrovna est venue me visiter, prononça-t-il, en tordant sa bouche en un curieux sourire.

– Comment cela ?

– Voilà, elle m’a rendu visite trois fois déjà. Je l’ai vue la première fois le jour même des funérailles, une heure après mon retour du cimetière. C’était la veille de mon départ pour Petersbourg. La deuxième fois, c’était il y a trois jours, à l’aube, en voyage, à la gare de Malaïa-Vichera la troisième fois, il y a deux heures, dans ma chambre ; j’étais seul.

– Vous ne dormiez pas ?

– Pas du tout. Aucune des trois fois, d’ailleurs. Elle entre, elle parle une minute ou deux et elle s’en va par la porte. Il me semble que je l’entends se mouvoir.

---

[32] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Pourquoi donc étais-je convaincu qu'il allait sûrement vous arriver quelque chose de ce genre ? dit Raskolnikov, et tout de suite il fut surpris d'avoir laissé échapper cela. Il était très agité.

– Tiens, tiens ! Vous pensiez cela ? demanda Svidrigaïlov étonné. Est-ce possible ? Allons, n'ai-je pas dit que nous avions des points communs ?

– Vous ne l'avez jamais dit, coupa Raskolnikov avec colère.

– Je ne l'ai pas dit ?

– Non !

– Il me semblait... Tout à l'heure, lorsque j'ai pénétré chez vous et que j'ai vu que vous étiez couché, les yeux fermés, feignant de dormir, je me suis dit immédiatement : « c'est lui ! »

– Que signifie : « c'est lui » ? De quoi parlez-vous ? s'écria Raskolnikov.

– De quoi je parle ? Je n'en sais vraiment trop rien... bredouilla Svidrigaïlov, hésitant, mais avec franchise.

Ils se turent pendant une minute, tout en se regardant en plein dans les yeux.

– Tout ça, ce sont des bêtises ! s'écria Raskolnikov avec dépit. De quoi vous entretient-elle lorsqu'elle vient ?

– Elle ? Figurez-vous, les plus banales futilités, c'est à ne pas y croire ; et c'est cela qui m'irrite. La première fois qu'elle est entrée (j'étais rompu, vous savez : le service funèbre, le requiem, le repas... j'étais enfin seul dans mon bureau ; je venais

d'allumer un cigare, je réfléchissais – elle entre par la porte : « Arkadi Ivanovitch, dit-elle, tous ces soucis vous ont fait oublier de remonter la pendule de la salle à manger. » Cette pendule-là, je la remontais en effet moi-même chaque semaine, et quand il m'arrivait de l'oublier, elle me le rappelait. Le lendemain, je me mets en route pour Petersbourg. J'entre à l'aube dans la gare – j'avais peu dormi, je me sentais tout courbaturé, les yeux bouffis de sommeil – je commande du café, et voici Marfa Pètrovna qui s'assied à côté de moi, elle tient un jeu de cartes en main. « Voulez-vous, Arkadi Ivanovitch, que je vous tire les cartes pour votre voyage ? » Elle savait bien tirer les cartes. Je m'en voudrai toujours de ne pas l'avoir laissée faire ! J'ai eu peur, je me suis enfui ; il est vrai que le train était annoncé. Aujourd'hui, j'étais assis après un fichu repas, l'estomac lourd, je fumais ; tout à coup, Marfa Pètrovna entra de nouveau, en grande toilette, habillée d'une robe de soie neuve avec une longue traîne. « Bonjour, Arkadi Ivanovitch », dit-elle, « ma robe vous plaît-elle ? Aniska ne saurait pas en faire une pareille. » (Aniska c'était notre couturière, une ancienne serve qu'on avait envoyée comme apprentie à Moscou, une belle fille). Marfa Pètrovna resta à tourner devant moi. Je regardai la robe, puis, attentivement, ma femme elle-même. « Qu'avez-vous, Marfa Pètrovna », dis-je, « à venir m'importuner pour de telles vétilles ? » – « Mon Dieu, Arkadi Ivanovitch, voilà que je vous importune, maintenant ! » Et je lui dis, pour l'agacer : « Je veux reprendre femme, Marfa Pètrovna. » – « Cela vous regarde, Arkadi Ivanovitch. Cela ne vous fait d'ailleurs pas grand honneur, qu'à peine votre femme enterrée, vous songiez déjà à vous remarier. Et si seulement vous aviez fait un bon choix ; mais je sais : cela ne convient ni à vous ni à elle, vous allez simplement vous rendre ridicule. » Et elle s'en fut ; je crus entendre le bruissement de sa traîne. Quelles bêtises, n'est-ce pas ?

– Mais au fond, vous mentez peut-être en ce moment ? dit Raskolnikov.

– Il est rare que je mente, répliqua Svidrigaïlov, qui sembla ne pas remarquer l'incivilité de la question.

– Vous n'aviez jamais vu de fantôme auparavant ?

– Si… rien qu'une fois, il y a six ans. J'avais un valet, Filka ; on venait de l'enterrer, lorsque j'ai crié étourdiment : « Filka, ma pipe ! » – Il entra et alla tout droit au râtelier où je mettais mes pipes. « C'est pour se venger », pensai-je alors ; ceci parce que nous nous étions fortement disputés juste avant sa mort. « Comment oses-tu entrer chez moi avec un vêtement déchiré au coude ! Hors d'ici, coquin ! » Il se retourna, sortit, et je ne le revis plus jamais. Je n'en ai rien dit à Marfa Pètrovna à ce moment-là. J'ai voulu faire célébrer un office pour le repos de son âme, mais un scrupule m'a retenu.

– Allez voir un médecin.

– Vous n'avez pas besoin de me le dire, je sais moi-même que ma santé n'est pas brillante, quoique je ne sache pas très bien ce qui ne va pas ; à mon idée, je suis cinq fois mieux portant que vous. Je ne vous ai pas posé la question : croyez-vous qu'on puisse voir des fantômes ? Je vous ai demandé : Croyez-vous que les fantômes existent ?

– Non, pour rien au monde je ne le croirais ! s'écria Raskolnikov avec animosité.

– Que raconte-t-on, d'habitude ? chuchota Svidrigaïlov, comme à part soi, le regard détourné et la tête un peu penchée. On dit : « tu es malade, donc l'apparition que tu as vue, ce n'était que pur délire ». Mais ce n'est pas logique. Je conviens que les fantômes ne se montrent qu'aux malades, mais le fait qu'ils n'apparaissent qu'aux malades ne démontre pas que les fantômes n'existent pas en eux-mêmes.

– C’est évidemment faux ! insista nerveusement Raskolnikov.

– Non ? C’est cela que vous pensez ? poursuivit Svidrigaïlov, lui jetant un long regard. Et si nous raisonnions ainsi (aidez-moi) : « Les fantômes sont des parcelles, des fragments, des éléments d’autres mondes. L’homme sain ne les voit pas, parce qu’étant bien portant, il est plus terrestre, plus matériel et, par conséquent, il doit vivre de la seule vie d’ici-bas en vertu de la plénitude et de l’ordre. Mais, dès qu’il tombe malade, dès que l’ordre terrestre est quelque peu dérangé dans sa structure, la possibilité d’un autre monde lui paraît immédiatement. Et plus il est malade, plus les contacts avec l’autre monde sont étroits ; et, lorsqu’il meurt, il passe directement dans l’autre monde ». J’ai réfléchi depuis longtemps à cela. Si vous avez foi en la vie future, vous pouvez bien avoir foi en mon raisonnement aussi.

– Je ne crois pas à l’au-delà, affirma Raskolnikov.

Svidrigaïlov était pensif.

– Et s’il n’y avait dans l’autre monde que des araignées ou quelque chose de ce genre, dit-il soudain.

« C’est un dément », pensa Raskolnikov.

– L’éternité nous apparaît toujours comme une idée que l’on ne peut comprendre, comme quelque chose d’énorme ! Mais pourquoi est-ce nécessairement énorme ? Et si, par hasard, au lieu de tout cela, il n’y avait là qu’une seule petite pièce, comme une salle de bain de paysan : les murs tout enfumés et des araignées dans tous les coins, et que ce soit là toute l’éternité. J’ai déjà rêvé à quelque chose de ce genre, vous savez.

– Se peut-il qu'il ne vous vienne rien de plus réconfortant et de plus juste à l'esprit ! s'écria Raskolnikov avec une sensation maladive.

– De plus juste ? Comment savoir, après tout ; c'est peut-être juste ainsi, et, vous savez, si cela avait dépendu de moi, c'est ainsi que j'aurais fait ! répliqua Svidrigaïlov avec un vague sourire.

En entendant cette absurde affirmation, Raskolnikov sentit une vague de froid le submerger. Svidrigaïlov leva la tête, le regarda attentivement, et soudain éclata de rire.

– Non mais, pensez un peu ! s'écria-t-il. Il y a une demi-heure, nous ne nous étions encore jamais vus, nous pensions être des ennemis ; nous avons même encore une affaire à régler, nous avons plaqué l'affaire et nous nous sommes lancés dans toute cette littérature ! Allons, n'avais-je pas raison en disant que nous sommes deux baies du même buisson ?

– Faites-moi le plaisir... continua avec irritation Raskolnikov. Laissez-moi vous demander de vous expliquer au plus vite, afin de m'apprendre pourquoi vous m'avez honoré de votre visite... et... et... je n'ai pas le temps, je dois me hâter, je suis obligé de partir...

– Je vous en prie, voici : votre sœur, Avdotia Romanovna, a l'intention d'épouser M. Piotr Pètrovitch Loujine ?

– Vous serait-il possible d'éviter toute question concernant ma sœur et de ne pas citer son nom ; je suis même surpris de ce que vous osiez le faire en ma présence, si vous êtes réellement Svidrigaïlov ?

– Mais je viens pour parler d'elle ; comment ne pas citer son nom dans ce cas ?

– C'est bien. Dites vite.

– Je suis certain que vous vous êtes déjà fait une opinion au sujet de ce M. Loujine (qui est mon parent par ma femme), pour peu que vous vous soyez entretenu avec lui pendant une demi-heure, ou que vous ayez entendu dire quelque chose d'exact et de précis à son sujet. Ce n'est pas un parti pour Avdotia Romanovna. À mon avis elle se sacrifie dans cette affaire, très généreusement et sans calcul aucun, au profit de... de ses proches. Il m'a semblé, d'après ce que j'ai entendu dire de vous, que, de votre côté, vous seriez très content si ce mariage pouvait ne pas se faire et cela sans porter atteinte aux intérêts de votre sœur. Maintenant que j'ai fait personnellement votre connaissance, j'en suis même convaincu.

– C'est très naïf à vous ; pardonnez-moi, je voulais dire : impudent, dit Raskolnikov.

– Vous voulez dire par là que je n'ai en vue que mes intérêts personnels ? Ne craignez rien, Rodion Romanovitch, si c'était ainsi, je ne me serais pas ouvert à vous de cette façon ; je ne suis pas totalement idiot, après tout. À ce sujet, je vais vous révéler une singularité psychologique. Tout à l'heure, lorsque je justifiais mon amour pour Avdotia Romanovna, je vous ai dit que j'étais moi-même la victime. Bon. Sachez que je ne suis plus épris de votre sœur, plus du tout, à ce point que cela me semble étrange même, car j'étais indiscutablement amoureux d'elle.

– À force de désœuvrement et de vice, coupa Raskolnikov.

– Je suis en effet vicieux et désœuvré. Mais votre sœur a tant d'attraits que je n'aurais vraiment pas pu rester insensible. Mais tout cela n'était que bêtise, comme je le vois maintenant.

– Y a-t-il longtemps que vous l'avez remarqué ?

– Je l'ai constaté déjà auparavant et je m'en suis définitivement convaincu il y a trois jours, presque à l'instant de mon arrivée à Petersbourg. Du reste, je m'imaginais encore, lorsque j'étais à Moscou, que je m'étais mis en route pour aller conquérir la main d'Avdotia Romanovna et rivaliser avec M. Loujine.

– Veuillez m'excuser, mais je vous serais obligé d'abréger et de passer directement au but de votre visite. Je n'ai pas le temps, je dois partir...

– Certainement, je vous en prie ! Arrivé à Petersbourg et m'étant résolu à tenter un certain... « voyage », j'ai trouvé nécessaire de donner quelques ordres préalables. J'ai laissé mes enfants chez leur tante ; ils ont de la fortune et n'ont pas besoin de moi. Et puis, le rôle de père ne me convient pas ! Je n'ai pris pour moi que ce dont Marfa Pètrovna m'a fait cadeau il y a un an. Cela me suffit. Excusez-moi, je passe tout de suite à l'affaire. Avant de partir pour ce voyage, qui, d'ailleurs, aura lieu peut-être... je voudrais en finir avec M. Loujine. Ce n'est pas que vraiment je ne puisse le souffrir, mais quand même, c'est à cause de lui qu'a eu lieu cette querelle avec Marfa Pètrovna lorsque j'ai appris que c'était elle qui avait manœuvré pour que ce mariage se fasse. Maintenant je veux obtenir, par votre intermédiaire, qu'Avdotia Romanovna m'accorde un entretien, même si vous le voulez, en votre présence, afin de lui expliquer, en premier lieu, qu'elle ne doit s'attendre à aucun avantage de son union avec M. Loujine, mais qu'au contraire, il n'en résultera que des inconvénients. En second lieu, après l'avoir priée de me pardonner pour tous ces récents désagréments, je solliciterai l'autorisation de lui offrir dix mille roubles, ce qui faciliterait la rupture avec M. Loujine, rupture qu'elle souhaiterait voir se réaliser, si elle en avait la possibilité.

– Mais vous êtes vraiment, vraiment fou ! s'écria Raskolnikov, plus étonné qu'irrité. Comment osez-vous me dire de telles choses ?

– J'étais sûr que vous alliez crier ; mais tout d'abord, quoique je ne sois pas riche, ces dix mille roubles sont disponibles, je veux dire que je n'en ai absolument, absolument pas besoin. Si Avdotia Romanovna les refusait, je les emploierais encore plus stupidement. Bon. Secondement, ma conscience est tout à fait en paix ; j'offre cela sans aucun calcul. Croyez-le ou non, mais vous le saurez avec certitude plus tard, vous et Avdotia Romanovna. Le fait est que j'ai réellement causé quelques ennuis et des contrariétés à votre honorable sœur ; par conséquent, me sentant sincèrement repentant, je veux vraiment, non pas racheter ma faute, non pas payer pour les ennuis, mais simplement faire quelque chose d'avantageux pour elle, pour cette raison que je n'ai pas le monopole, après tout, de ne lui causer que du mal. Si mon offre renfermait la moindre part de calcul, je n'aurais pas proposé dix mille roubles seulement, alors que je lui offrais beaucoup plus il y a cinq semaines à peine. En outre, je vais me marier, peut-être bientôt, avec une certaine jeune fille ; par conséquent toutes les suspicions concernant quelque manœuvre de ma part contre Avdotia Romanovna doivent tomber par ce fait même. Je dirai pour terminer qu'en se mariant avec M. Loujine, Avdotia Romanovna accepte le même argent, mais venant d'un autre côté… Ne soyez donc pas fâché, Rodion Romanovitch, jugez sainement et avec sang-froid.

En disant cela, Svidrigaïlov était lui-même extrêmement calme et de sang-froid.

– Je vous prie de terminer, dit Raskolnikov. De toute façon ce que vous dites est d'une inadmissible insolence.

– Nullement. Si c'était ainsi, on n'aurait, en ce bas-monde, que le droit de faire du mal, et faire le bien serait défendu au nom d'un futile formalisme. C'est ridicule. Si je mourais et si je laissais cette somme à votre sœur par testament, serait-il possible qu'elle ne l'acceptât pas ?

– Très possible.

– Ah, non ! Là, je ne suis plus d'accord. Mais, après tout, si c'est non, c'est non : qu'il en soit ainsi. Quand même dix mille roubles, c'est quelque chose d'excellent, à l'occasion. En tout cas, je vous prie de transmettre ce qui a été dit à Avdotia Romanovna.

– Non, je ne le ferai pas.

– Dans ce cas, Rodion Romanovitch, je me vois forcé de chercher moi-même à la voir et, par conséquent, de la déranger.

– Et si je lui transmettais ce que vous m'avez dit, vous n'essayeriez pas de la voir ?

– Je ne sais vraiment quoi vous répondre. J'aurais beaucoup aimé la voir.

– Ne l'espérez pas.

– Dommage. En somme, je suis un inconnu pour vous. Peut-être, quand nous nous connaîtrons plus intimement.

– Vous croyez que nous nous connaîtrons plus intimement ?

– Pourquoi pas, en somme ? dit Svidrigaïlov en souriant, et il prit son chapeau. Ce n'est pas que je tienne tellement à vous déranger et, en venant ici, aujourd'hui, je ne comptais pas trop

sur votre amabilité, bien qu'après tout, votre visage ait éveillé mon intérêt ce matin...

– Où m'avez-vous aperçu ce matin ? interrogea Raskolnikov inquiet.

– Par hasard... J'ai l'impression qu'il y a quelque chose en vous qui s'apparente à moi... Mais ne vous inquiétez pas, je ne suis pas un fâcheux ; je me suis entendu avec des tricheurs, j'ai réussi à ne pas ennuyer un grand seigneur, le prince Svirbei, mon parent éloigné, j'ai su écrire une petite chose sur la madone de Raphaël dans l'album de Mme Prikoulova, je suis resté sept ans sans désemparer chez Marfa Pètrovna, j'ai couché chez Viasemsky, place Sennoï, au bon vieux temps, et je prendrai peut-être l'envol, dans un ballon, avec Berg.

– Bon. Me permettez-vous de vous poser une question : est-ce bientôt que vous avez l'intention de partir en voyage ?

– Quel voyage ?

– Mais enfin, ce « voyage » dont vous avez parlé tout à l'heure...

– Ah ! le « voyage » ? Oh, oui !... Je vous ai, en effet, parlé de « voyage »... Mais ça, c'est un sujet très étendu... Si vous saviez, pourtant, quelle question vous venez d'aborder ! continua-t-il, en haussant la voix, et il eut un rire bref. Peut-être me marierai-je, au lieu de partir en « voyage » ; on me présente un parti.

– Ici ?

– Oui.

– Vous ne perdez pas votre temps.

– Mais, quand même, je voudrais beaucoup revoir Avdotia Romanovna, ne fût-ce qu'une fois. Je vous le demande avec insistance ! Eh bien, au revoir… Ah, oui ! Informez votre sœur, Rodion Romanovitch, qu'elle figure sur le testament de Marfa Pètrovna pour trois mille roubles. Ceci est absolument exact, Marfa Pètrovna a donné des ordres une semaine avant de mourir, cela a eu lieu devant moi. Avdotia Romanovna pourra toucher cet argent dans deux ou trois semaines.

– Est-ce vrai ?

– Oui, c'est vrai. Vous pouvez le lui dire. Allons, très honoré. Je suis descendu tout près d'ici.

En quittant la chambre, Svidrigaïlov rencontra Rasoumikhine devant la porte.

II

Huit heures allaient bientôt sonner. Raskolnikov et Rasoumikhine se dépêchaient afin d'atteindre l'hôtel Bakaléïev avant Loujine.

– Qui était-ce ? interrogea Rasoumikhine dès qu'ils furent sortis.

– C'était Svidrigaïlov, ce châtelain chez qui ma sœur a été gouvernante, et dans la maison duquel elle a été offensée. Elle est partie de là à cause de ses instances amoureuses, chassée par sa femme, Marfa Pètrovna. Celle-ci a demandé ensuite pardon à Dounia et, il n'y a pas longtemps, elle est morte. C'est la dame dont on a parlé tout à l'heure. Je ne sais pour quelles raisons, mais je crains beaucoup cet homme. Il est venu ici aussitôt que sa femme a été enterrée. Il est très bizarre et il est résolu à agir… Il semble savoir quelque chose… Dounia doit être protégée contre lui… c'est cela que je voulais te dire, tu comprends ?

– Protégée ? Qu'a-t-elle à craindre de lui ? Rodia, mon vieux, merci de me parler ainsi… Oui, oui, nous allons la protéger !… Où habite-t-il ?

– Je ne sais pas.

– Tu aurais dû le lui demander ! Dommage ! Bah, après tout, je le trouverai !

– As-tu vu son visage ? demanda Raskolnikov après un moment de silence.

– Mais oui, j'ai vu son visage. Je m'en souviendrai.

– Tu l'as bien vu ? Bien nettement ? reprit Raskolnikov avec insistance.

– Mais oui, je m'en souviens très bien ; je l'identifierais entre mille, j'ai une bonne mémoire des physionomies.

Ils se turent encore.

– Hum… alors, c'est bien… murmura Raskolnikov. Car, tu sais… j'ai pensé… il me semble… que peut-être – ce n'est que de l'imagination.

– Mais de quoi parles-tu ? Je ne comprends pas très bien ce que tu veux dire.

– Eh bien, vous dites tous, continua Raskolnikov, la bouche déformée par un sourire forcé, que je suis fou ; alors il m'a semblé que, peut-être, je le suis en effet, et que ce n'est qu'un fantôme que je viens de voir.

– Allons, Rodia !

– Qui sait ! Peut-être suis-je vraiment fou, et tout ce qui est arrivé ces jours-ci n'est peut-être qu'imagination pure.

– Ah, Rodia ! On t'a de nouveau ébranlé les nerfs… Mais de quoi a-t-il parlé ? Pour quelle raison est-il venu ?

Raskolnikov resta silencieux. Rasoumikhine médita pendant quelque temps.

– Écoute, voici mon rapport, dit-il enfin. Je suis passé par chez toi, tu étais endormi. Puis on a dîné, ensuite je me suis

rendu chez Porfiri. Zamètov s'y trouvait encore. J'ai voulu tenter la chose, mais ça n'a pas pris. Je ne suis pas parvenu à attraper le ton juste. Ils ont eu l'air de ne pas comprendre ou de ne pas vouloir comprendre, mais ils ne se déconcertèrent pas non plus. J'ai emmené Porfiri près de la fenêtre et je lui ai parlé, mais, de nouveau, mon discours ne réussît pas : il regardait de côté et moi aussi. Enfin je lui ai mis « sur le pied familial » mon poing sous le nez, et je lui ai dit que j'allais l'écrabouiller. Il n'a fait que me jeter un coup d'œil ; j'ai craché et je suis parti ; c'est tout. C'est idiot. Je n'ai pas dit un mot à Zamètov. Seulement, tu vois, je pensais avoir fait du gâchis, mais en descendant l'escalier, une idée m'est venue une vraie inspiration : pourquoi donc nous donnons-nous tant de mal ? S'il y avait un danger ou quelque chose, alors évidemment… Mais maintenant, qu'est-ce que cela peut te faire ? Tu n'y es pour rien, alors tu craches dessus ; et nous allons bien rire ; à ta place, je m'amuserais à les mystifier. Comme ils seront gênés, après ! Fiche-toi d'eux ; plus tard, nous pourrons taper dessus, et maintenant, nous allons bien rire !

– C'est évident ! dit Raskolnikov. « Et que vas-tu dire demain ? » pensa-t-il. Fait bizarre, il ne lui était jamais passé par la tête de se demander « que va dire Rasoumikhine lorsqu'il saura ? »

Raskolnikov le regarda avec attention. Le rapport de Rasoumikhine sur sa visite chez Porfiri le laissait assez indifférent : tant de choses avaient pris de l'importance et tant d'autres avaient perdu leur intérêt depuis lors !

Dans le couloir, ils rencontrèrent Loujine ; celui-ci avait pénétré dans l'hôtel à huit heures précises, mais il avait dû chercher la chambre ; ils y entrèrent en même temps, mais sans échanger un regard ni un salut. Les jeunes gens précédèrent Piotr Pètrovitch qui, par courtoisie, traîna quelque peu dans l'antichambre enlevant son pardessus. Poulkhéria Alexandrovna

vint immédiatement à sa rencontre sur le seuil. Pendant ce temps, Dounia accueillait son frère.

Piotr Pètrovitch entra et s'inclina devant les dames avec assez d'affabilité, quoique avec une importance marquée. Du reste, il semblait quelque peu dérouté et paraissait n'avoir encore pu reprendre pied. Poulkhéria Alexandrovna, un peu troublée elle aussi, se hâta de faire asseoir tout le monde autour d'une table ronde, sur laquelle se trouvait un samovar fumant. Dounia et Loujine s'assirent l'un en face de l'autre. Rasoumikhine et Raskolnikov s'étaient placés en face de Poulkhéria Alexandrovna : Rasoumikhine à côté de Loujine, Raskolnikov près de sa sœur.

Un court silence régna. Piotr Pètrovitch sortit lentement de sa poche un mouchoir de batiste parfumé et se moucha de l'air d'un honnête homme qui aurait été quelque peu blessé dans sa dignité et qui est fermement décidé à exiger des éclaircissements. La pensée lui était déjà venue, dans l'antichambre, de ne pas enlever son pardessus et de s'en aller, infligeant ainsi une punition sévère et sensible aux deux dames, pour leur faire comprendre tout de suite l'état des choses. Mais il ne s'y résolut pas. De plus, cet homme détestait les situations obscures, et, ici, il restait un point à élucider : sa volonté avait été si ouvertement méprisée qu'il s'était certainement passé quelque chose, et, par conséquent, il était préférable de savoir quoi le plus rapidement possible. Il serait toujours temps de punir par après, cela ne dépendait que de lui-même.

– J'espère que le voyage s'est passé sans incident ? demanda-t-il d'une voix officielle à Poulkhéria Alexandrovna.

– Grâce à Dieu, oui, Piotr Pètrovitch.

– J'en suis très heureux. Et pour Avdotia Romanovna, tout s'est-il également bien passé ?

– Je suis jeune et résistante, j’ai facilement supporté le voyage ; mais il a été très fatigant pour maman, répondit Dounétchka.

– Qu’y faire ? Nos voies ferrées nationales sont fort longues. Elle est grande, celle qu’on appelle « Notre Mère, la Russie »... Quant à moi, malgré mon désir, je n’ai pu me libérer à temps pour me rendre à la gare à votre rencontre. J’ai quand même l’espoir que les choses se sont passées sans trop de soucis pour vous ?

– Oh, non, Piotr Pètrovitch, nous étions très découragées, se hâta de déclarer Poulkhéria Alexandrovna avec une intonation spéciale. Et si Dieu lui-même ne nous avait envoyé Dmitri Prokofitch, je ne sais ce que nous serions devenues.

– Voici Dmitri Prokofitch Rasoumikhine, ajouta-t-elle, faisant la présentation.

– Mais j’ai déjà eu l’honneur..., murmura Piotr Pètrovitch, louchant avec animosité du côté de Rasoumikhine : ensuite il se rembrunit et se tut.

Piotr Pètrovitch semblait appartenir à cette variété d’hommes ayant des prétentions à l’affabilité et qui sont infiniment aimables en société, mais qui, pour peu que les choses n’aillent pas selon leur idée, perdent tout de suite leurs moyens et ressemblent plutôt à des sacs de farine qu’à d’élégants cavaliers susceptibles d’animer la compagnie. Le silence s’établit à nouveau. Raskolnikov s’était retranché dans un mutisme décidé, Avdotia Romanovna ne voulait pas ouvrir la bouche. Quant à Rasoumikhine, il n’avait rien à dire, si bien que Poulkhéria Alexandrovna s’inquiéta à nouveau.

– Saviez-vous que Marfa Pètrovna est morte, débuta-t-elle, en recourant à son moyen habituel.

– Bien sûr. J'ai connu la nouvelle de première main et je suis même venu pour vous dire que, immédiatement après les obsèques, Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov est parti subitement pour Petersbourg. Du moins en est-il ainsi d'après les renseignements que j'ai reçus de bonne source.

– À Petersbourg ? Ici ? interrogea Dounia avec inquiétude.

Elle et sa mère échangèrent un regard.

– Oui, c'est ainsi, et il a certainement un dessein quelconque si l'on considère la hâte de son départ et les circonstances qui ont précédé celui-ci.

– Mon Dieu ! Est-il possible que, même ici, il ne laisse pas Dounétchka en paix ? s'exclama Poulkhéria Alexandrovna.

– J'ai l'impression que ni vous ni Avdotia Romanovna n'avez lieu de vous inquiéter, à condition évidemment que vous refusiez d'entrer en contact avec lui. Quant à moi, je vais le surveiller et je cherche déjà maintenant où il est descendu…

– Oh, Piotr Pètrovitch, vous ne pouvez vous imaginer quelle frayeur vous m'avez causée ! poursuivit Poulkhéria Alexandrovna ; je ne l'ai rencontré que deux fois et il m'a semblé être un homme affreux ! Affreux ! Je suis certaine que c'est lui qui a causé la mort de Marfa Pètrovna.

– À ce sujet, il est impossible de conclure. Je possède des données exactes à ce sujet. Je ne nie pas qu'il ait hâté les choses, pour ainsi dire, par l'influence morale de l'offense ; mais en ce qui concerne la manière de vivre et la moralité du personnage, je suis de votre avis. Je ne sais s'il est riche à présent et combien

lui a légué Marfa Pètrovna – ceci me sera connu dans le temps le plus court – mais il est évident qu'une fois à Petersbourg et ayant ne fût-ce qu'un peu de ressources, il va se remettre à son ancien genre de vie. C'est l'homme le plus dévergondé et le plus endurci dans le vice de tous les hommes de son genre ! J'ai de sérieuses raisons de croire que Marfa Pètrovna – qui a eu l'infortune de tellement l'aimer, et de racheter ses dettes il y a huit ans lui fut utile dans une autre histoire : ce n'est que grâce à ses efforts et à ses sacrifices que fût étouffée dans l'œuf une affaire criminelle, au sujet d'un attentat bestial et même fantastique, pour ainsi dire, pour lequel il aurait très bien pu être envoyé en Sibérie. Voici comment est cet homme, si vous voulez le savoir.

– Oh, mon Dieu ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna. Raskolnikov prêtait attentivement l'oreille.

– Est-ce vrai que vous avez des renseignements exacts à ce sujet ? demanda Dounia sérieusement et même sévèrement.

– Je ne vous ai dit que ce que m'a confié en secret feu Marfa Pètrovna. Il faut constater que, du point de vue juridique, l'affaire n'était pas claire du tout. Il y avait une certaine Resslich (je crois qu'elle y habite encore), c'est une étrangère, et, en outre, une usurière qui avait encore d'autres occupations. C'est avec cette Resslich que M. Svidrigaïlov entretenait depuis longtemps des relations fort étroites et mystérieuses. Chez cette femme, vivait une parente éloignée (une nièce, je pense), sourde et muette, une fille d'une quinzaine d'années – ou peut-être même avait-elle quatorze ans seulement – pour laquelle cette Resslich éprouvait une haine sans limite et à laquelle elle reprochait chaque bouchée de pain. Elle brutalisait la fillette, la frappait même cruellement. Un jour, on trouva celle-ci pendue dans le grenier. Le tribunal conclut au suicide. Après les procédures habituelles, l'affaire en resta là... mais quelque temps après, la justice reçut une dénonciation anonyme disant

que la fillette avait été... sauvagement outragée par Svidrigaïlov. Il faut dire que l'affaire était très obscure : la dénonciation provenait d'une autre étrangère, une femme discréditée et très peu digne de foi ; enfin, la dénonciation n'eut pas de suite, grâce à l'intervention et à l'argent de Marfa Pètrovna ; tout se limita à des rumeurs. Ces rumeurs, pourtant, étaient hautement significatives. Vous avez évidemment entendu parler, Avdotia Romanovna, de ce qui se passa avec le valet Filka, mort des suites de tortures, il y a six ans environ, encore du temps du servage.

– L'on m'a affirmé, cependant, que ce Filka s'était pendu.

– C'est exact, mais c'est le système continu de persécutions et de corrections, instauré par M. Svidrigaïlov, qui l'a contraint, ou pour mieux dire, qui l'a poussé au suicide.

– Ceci, je l'ignorais, repartit Dounia d'une voix sèche ; l'on m'a raconté seulement une très étrange histoire. Filka était, disait-on, une sorte d'hypocondriaque, une espèce de philosophe de maison, les domestiques disaient « qu'il s'était perdu dans les livres » et qu'il s'est pendu plutôt à cause des railleries de M. Svidrigaïlov qu'à cause de ses mauvais traitements. Quand j'étais là, il se conduisait d'une manière convenable avec ses gens et ceux-ci l'aimaient, quoique, pourtant, ils l'accusaient également de la mort de Filka.

– Je vois, Avdotia Romanovna, que vous êtes encline à le justifier, remarqua Loujine, plissant les lèvres en un sourire ambigu. C'est en effet, un homme astucieux et séduisant aux yeux des dames, ce à quoi Marfa Pètrovna sert de déplorable exemple. Ma seule intention était de vous assister de mon conseil ; vous et votre mère, pour parer à de nouvelles tentatives qui ne manqueront pas d'avoir lieu. Pour moi, je suis fermement persuadé que cet homme disparaîtra à nouveau immanquablement dans la prison pour dettes. Marfa Pètrovna

ne s'était jamais proposée de lui laisser quelque chose personnellement, car elle avait le souci de l'avenir de ses enfants, et s'il a reçu un legs quelconque, ce n'est que l'indispensable, quelque chose sans grande valeur, quelque chose d'éphémère qui ne durera pas un an, vu ses habitudes.

– Piotr Pètrovitch, je vous prie, dit Dounia, cessons de parler de M. Svidrigaïlov. Cela m'ennuie vraiment.

– Il est venu me rendre visite tout à l'heure, dit soudain Raskolnikov, sortant de son mutisme pour la première fois.

Il y eut des exclamations de toutes parts, tous les yeux se fixèrent sur lui. Piotr Pètrovitch lui-même fut ému.

– Il est entré chez moi il y a une heure et demie, lorsque je dormais ; il m'a réveillé et s'est présenté, poursuivit Raskolnikov. Il avait une allure dégagée et gaie, et il croyait fermement que nous allions nous entendre. Il désirait beaucoup, entre autres, avoir une entrevue avec toi, Dounia, et il m'a demandé de servir de tiers lors de cette rencontre. Il m'a dit avoir une proposition à te faire, et m'a expliqué de quoi il s'agit. En outre, il m'a formellement affirmé que Marfa Pètrovna, une semaine avant de mourir, a pris des dispositions pour te laisser, à toi, Dounia, une somme de trois mille roubles et tu pourras, très bientôt, disposer de cet argent.

– Merci, mon Dieu ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna en se signant. Prie pour elle, Dounétchka, prie pour elle.

– C'est l'exacte vérité, laissa échapper Loujine.

– Et alors, après ? demanda Dounia qui avait hâte d'en savoir davantage.

– Il a dit ensuite que lui-même n’était pas riche et que tout le domaine allait aux enfants qui sont maintenant chez leur tante. Il m’a dit encore qu’il était descendu quelque part non loin de chez moi, mais où, je ne le sais pas, je ne m’en suis pas informé.

– Mais que veut-il proposer à Dounétchka, en fin de compte ? interrogea Poulkhéria Alexandrovna avec inquiétude. Il te l’a dit ?

– Oui.

– Eh bien ?

– Pas maintenant.

Raskolnikov se tut et se remit à boire son thé.

Piotr Pètrovitch sortit sa montre et la regarda.

– Il est nécessaire que je m’en aille, pour m’occuper de mes affaire, et de ce fait, je ne vous gênerai pas, ajouta-t-il, l’air quelque peu vexé, et il s’apprêta à se lever.

– Restez, Piotr Pètrovitch, interrompit Dounia. Vous vous proposiez de passer la soirée avec nous. En outre, vous avez écrit que vous désiriez vous expliquer avec maman au sujet de quelque chose.

– C’est exact, Avdotia Romanovna, prononça Piotr Pètrovitch, en reprenant sa place, mais sans lâcher son chapeau. Je voulais en effet mettre au point, avec vous et votre honorable mère, certaines affaires fort importantes. Mais, tout comme votre frère, qui ne veut pas donner en ma présence des explications au sujet des propositions de M. Svidrigaïlov, je ne désire pas non plus, ni ne puis, m’expliquer en présence... des

autres… au sujet de points aussi importants. En outre, la condition primordiale, sur laquelle j'ai insisté, n'a pas été observée…

Loujine prit un air important et amer, puis se tut.

– C'est à ma demande que votre désir de voir mon frère absent de notre entrevue n'a pas été satisfait, dit Dounia. Vous avez écrit que mon frère vous a outragé ; je pense qu'il faut immédiatement élucider cette affaire et que vous devez vous réconcilier. Et si Rodia vous a effectivement offensé, il devra vous demander pardon, et *il le fera*.

Piotr Pètrovitch reprit aussitôt courage.

– Même avec la meilleure volonté du monde, Avdotia Romanovna, il est de ces affronts qu'il est impossible de laisser passer. Il y a, en tout, des limites qu'il est dangereux de franchir, car, si on les dépasse, il est impossible de revenir en arrière.

Dounia l'arrêta, un peu agacée :

– Mais je ne parlais pas de cela, en somme, Piotr Pètrovitch, dit-elle. Rendez-vous compte que tout notre avenir dépend maintenant du fait de savoir si l'on pourra ou non élucider ces différends. Je vous le dis immédiatement, je ne peux pas envisager les choses d'une autre manière, et si vous tenez à moi, ne fût-ce qu'un peu, cette histoire doit être terminée aujourd'hui même… si cela vous semble difficile. Je vous le répète, si mon frère a tort, il vous présentera ses excuses.

– Cela me surprend, que vous posiez la question de cette façon, dit Loujine, qui s'énervait de plus en plus. Tout en tenant à vous et, pour ainsi dire, en vous adorant, je peux très bien ne pas aimer du tout quelqu'un de votre famille. Aspirant à la joie

d'obtenir votre main, je ne peux prendre sur moi, en même temps, d'assumer des obligations inconciliables…

– Oh, ne soyez pas si ombrageux, abandonnez cette susceptibilité, Piotr Pètrovitch, interrompit Dounia avec quelque émotion, et restez l'homme sensé et généreux que j'ai toujours vu en vous, et que je veux continuer à y voir. J'ai contracté vis-à-vis de vous un grand engagement ; je suis votre fiancée ; ayez confiance en moi dans cette affaire et, croyez-moi, je serai de taille à la trancher sans parti-pris. Que je prenne sur moi le rôle de juge est une surprise aussi bien pour mon frère que pour vous. Lorsque je l'ai invité (après avoir pris connaissance de votre lettre), à venir sans faute assister à notre entrevue, je ne lui ai rien dévoilé de mes projets. Vous devez comprendre que si vous ne vous réconciliez pas, je devrai choisir entre vous : ou bien vous, ou bien lui. Je ne veux ni ne peux, à aucun prix, commettre une erreur dans mon choix. Pour vous satisfaire, je devrais rompre avec mon frère ; pour mon frère, je devrais rompre avec vous. Je veux et je dois savoir maintenant, à coup sûr, s'il se considère vraiment comme mon frère, et si vous tenez à moi, si vous m'estimez, si vous êtes un époux pour moi.

– Avdotia Romanovna, prononça Loujine, les traits contractés – vos paroles sont trop hautement significatives pour moi, et je dirai même plus, elles sont blessantes, étant donné la position que j'ai l'avantage d'occuper vis-à-vis de vous. Sans parler de la façon offensante et bizarre dont vous nous mettez sur le même pied, moi et… un présomptueux jeune homme, vos paroles admettent la possibilité d'un manquement à la promesse que vous m'avez donnée. Vous avez dit : « ou bien vous, ou bien lui », ce qui montre combien peu je compte à vos yeux… je ne puis admettre cela, eu égard aux relations et aux… obligations qui existent entre nous.

– Comment ! s'emporta Dounia. Je mets vos intérêts au même rang que tout ce que j'ai eu de plus précieux jusqu'ici dans la vie, ce qui était *toute* ma vie, et maintenant, vous vous offusquez de ce que je fasse *trop peu* de cas de vous !

Raskolnikov eut un sourire mordant. Rasoumikhine frissonna violemment, mais Piotr Pètrovitch n'accepta pas l'objection : au contraire, il devint plus irritable et querelleur, comme s'il y prenait goût.

– L'amour pour le futur compagnon de l'existence, l'amour pour le mari doit supplanter l'amour pour le frère, prononça-t-il sentencieusement ; et, de toute façon, je ne peux être mis sur le même pied... Quoique j'eusse insisté tout à l'heure sur le fait que je ne veux ni ne peux m'expliquer en présence de votre frère, je me suis néanmoins décidé à m'adresser à votre honorable mère pour lui demander les éclaircissements nécessaires sur un point fort grave et blessant pour moi. Votre fils, dit-il à Poulkhéria Alexandrovna, – devant M. Raszoudkine (ou... est-ce bien ainsi ? excusez-moi, je n'ai pas retenu votre nom, prononça-t-il en se tournant vers Rasoumikhine avec un salut affable), – m'a blessé en déformant les paroles que je vous ai dites lors d'une conversation privée qui a eu lieu pendant que nous prenions le café, à savoir que le mariage avec une jeune fille pauvre qui a déjà goûté à l'amertume de la vie est, à mon avis, plus avantageux, au point de vue conjugal, que le mariage avec une jeune fille qui a été habituée à l'aisance, car, c'est ainsi plus utile pour la moralité. Votre fils a exagéré de propos délibéré le sens de mes paroles jusqu'à l'absurde, en m'accusant d'intentions méchantes et en se basant, à mon idée, sur votre propre correspondance. Je me considérerais comme heureux s'il vous était possible, Poulkhéria Alexandrovna, d'affirmer le contraire et, par le fait même, de me rassurer considérablement. Veuillez bien me communiquer dans quels termes, précisément, vous avez transmis mes paroles dans votre message à Rodion Romanovitch ?

– Je ne m'en souviens pas, dit Poulkhéria Alexandrovna déroutée. J'ai répété ce que j'ai compris. Je ne sais pas comment Rodion vous l'a rapporté... Peut-être a-t-il exagéré quelque peu.

– Sans une suggestion de votre part, il n'aurait rien pu exagérer.

– Piotr Pètrovitch, prononça Poulkhéria Alexandrovna avec dignité, – le fait que Dounia et moi nous nous trouvons ici prouve que nous n'avons pas pris vos paroles de mauvaise part.

– Parfait, maman ! approuva Dounia.

– Je suis donc coupable ! dit Loujine, froissé.

– Et puis, Piotr Pètrovitch, vous chargez toujours Rodion, et vous-même vous avez écrit quelque chose d'inexact à son sujet, hier, continua Poulkhéria Alexandrovna, réconfortée.

– Je ne me souviens pas d'avoir écrit quelque chose d'inexact.

– Vous avez écrit, dit Raskolnikov d'un ton tranchant et sans se retourner vers Loujine, que ce n'est pas à la veuve d'un homme écrasé que j'ai donné hier l'argent, ce qui était cependant exact, mais bien à sa fille (que je n'avais jamais vue avant ce jour). Vous avez écrit cela pour me brouiller avec les miens, et, dans ce but, vous avez caractérisé d'une façon sordide une jeune fille qui vous est inconnue. Ce sont des commérages et c'est bas.

– Pardonnez-moi, Monsieur, répondit Loujine, frémissant d'indignation, dans ma lettre j'ai parlé de vos qualités et de vos actes uniquement pour répondre aux vœux de votre mère et de votre sœur qui m'ont demandé de décrire comment je vous ai

trouvé et quelle impression vous avez faite sur moi. Quant aux affirmations contenues dans ma lettre, je vous défie d'en trouver une qui ne soit pas exacte ; vous ne pouvez contester que vous avez donné l'argent et que, dans cette famille, toute malheureuse qu'elle soit, il y a des membres indignes ?

– Et à mon avis, vous, avec tous vos mérites, vous ne valez pas le petit doigt de cette pauvre fille à laquelle vous jetez la pierre.

– Par conséquent vous auriez l'audace de la faire admettre dans la compagnie de votre mère et de votre sœur ?

– C'est déjà fait, si vous voulez le savoir. Je l'ai priée aujourd'hui de s'asseoir à côté de maman et de Dounia.

– Rodia ! s'écria Poulkhéria Alexandrovna.

Dounétchka devint rouge, Rasoumikhine se rembrunit. Loujine eut un sourire caustique et hautain.

– Voyez vous-même, Avdotia Romanovna, dit-il, si oui ou non une entente est possible ici. J'espère que l'affaire est maintenant élucidée et clôturée une fois pour toutes. Je vais à présent me retirer pour ne pas nuire à l'agrément ultérieur de l'entrevue familiale et pour vous laisser libres de vous communiquer vos secrets (il se leva et saisit son chapeau). Mais avant de partir, j'oserais faire observer que j'espère être dispensé, à l'avenir, de telles rencontres, et pour ainsi dire, de tels compromis. Je vous fais spécialement la même prière, Poulkhéria Alexandrovna, d'autant plus que ma lettre était adressée à vous et à personne d'autre.

Poulkhéria Alexandrovna fut quelque peu blessée.

– Eh bien, Piotr Pètrovitch, croyez-vous que nous soyons déjà entièrement en votre possession ? Dounia vous a donné la raison pour laquelle votre désir n’a pas été satisfait : ses intentions étaient bonnes. Et puis vous m’écrivez comme si vous me donniez des ordres. Devons-nous prendre chacun de vos désirs pour un commandement ? Je vous dirai que, au contraire, vous devez être particulièrement complaisant et délicat à notre égard, étant donné que nous avons tout abandonné et que, confiantes en vous, nous sommes venues ici et, par conséquent, nous nous trouvons déjà en votre pouvoir.

– Ce n’est pas tout à fait juste, Poulkhéria Alexandrovna, et surtout maintenant que vous avez été informée du legs de trois mille roubles fait par Marfa Pètrovna, legs fort opportun, si l’on en juge par le nouveau ton que vous avez pris pour me parler, ajouta-t-il avec causticité.

– À en croire votre remarque, on pourrait vraiment penser que vous comptiez sur notre détresse, fit observer Dounia d’un ton irrité.

– Maintenant, en tout cas, je ne pourrai plus y compter, et surtout, je ne veux pas gêner la transmission des propositions secrètes d’Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov dont votre frère est chargé et qui ont pour vous, je le vois, une signification essentielle et peut-être fort plaisante.

– Ah, Seigneur ! s’exclama Poulkhéria Alexandrovna.

Rasoumikhine tenait à peine en place.

– N’as-tu pas honte, maintenant, Dounia ? demanda Raskolnikov.

– Oui, Rodia, j’ai honte, dit Dounia. Piotr Pètrovitch, sortez, fit-elle à Loujine, en blêmissant de colère.

Il semblait bien que Piotr Pètrovitch n’avait pas prévu un tel dénouement. Il avait eu trop confiance en lui-même, en son pouvoir et en l’impuissance de ses victimes. Il n’y crut pas d’abord. Il pâlit, et ses lèvres frémirent.

– Avdotia Romanovna, si je prends la porte sur un tel congé, alors – tenez-en compte – je ne reviendrai plus jamais. Réfléchissez-y bien. Je tiens mes promesses.

– Quelle impudence ! s’écria Dounia en se levant brusquement. Mais je ne veux pas que vous reveniez !

– Comment ? A-h ! c’est ainsi ! s’écria Loujine qui, jusqu’au dernier instant, n’avait pas cru à un tel dénouement et qui, pour cette raison, perdait maintenant pied. A-h ! c’est comme cela ? Mais savez-vous, Avdotia Romanovna, que j’ai aussi le droit de protester !

– À quel titre osez-vous lui parler ainsi, s’interposa ardemment Poulkhéria Alexandrovna. Pour quelles raisons protesteriez-vous ? Et quels droits avez-vous ? Croyez-vous que je donnerais ma Dounia en mariage à un homme comme vous ? Allez-vous-en, laissez-nous tout à fait ! Nous sommes nous-mêmes coupables de nous être engagées dans une affaire malhonnête et c’est surtout ma faute...

– Mais quand même, Poulkhéria Alexandrovna, dit Loujine qui, déjà furieux, s’échauffait encore – vous m’avez lié par la parole donnée que vous reniez maintenant... et puis... j’ai été pour ainsi dire contraint, de ce fait, à des dépenses...

Cette dernière réclamation était tellement dans la manière d’être de Piotr Pètrovitch que Raskolnikov, qui pâlissait à cause des efforts qu’il faisait pour contenir sa colère, ne résista pas et,

soudain, éclata de rire. Mais Poulkhéria Alexandrovna était hors d'elle-même.

– Des dépenses ? Quelles dépenses ? Est-ce vraiment de notre coffre que vous voulez parler ? Mais on vous l'a transporté pour rien. Et c'est nous qui vous avons lié les mains ! Mais reprenez donc vos esprits, Piotr Pètrovitch ; c'est vous qui nous aviez lié les pieds et les poings.

– Assez, maman, je vous en prie, assez ! dit Avdotia Romanovna en essayant de la calmer. Piotr Pètrovitch, je vous le demande, allez-vous-en !

– Je m'en vais, mais permettez-moi encore un dernier mot ! dit-il, s'étant presque complètement rendu maître de lui-même. Votre maman, semble-t-il, a tout à fait perdu de vue que je me suis décidé à vous épouser après que les rumeurs au sujet des événements qui ont compromis votre réputation ait parcouru toute la région. Dédaignant pour vous l'opinion publique et ayant rétabli votre honneur, j'aurais eu évidemment le droit de compter sur une récompense et même d'exiger votre gratitude... Et ce n'est que maintenant que mes yeux se sont ouverts... Je vois bien que, peut-être, j'ai agi fort étourdiment en négligeant la rumeur publique...

– Mais il croit avoir une tête de rechange ! cria Rasoumikhine en sautant sur ses pieds, prêt à faire prompte justice de Loujine.

– Vous êtes bas et méchant ! dit Dounia.

– Plus une parole, plus un geste ! s'écria Raskolnikov en repoussant Rasoumikhine.

Ensuite, s'avançant vers Loujine jusqu'à le toucher :

– Veuillez sortir ! dit-il calmement et distinctement. Et pas un mot de plus, ou sinon…

Piotr Pètrovitch le regarda pendant quelques secondes, le visage tordu par la rage ; ensuite il se retourna et sortit ; il était évident que peu d'hommes ressentent dans leur cœur autant de haine que Loujine en emportait en quittant Raskolnikov. C'était lui et lui seul qu'il accusait de tout. Il est remarquable qu'en descendant l'escalier il s'imaginait toujours que, peut-être, l'affaire n'était pas totalement perdue et que, en ce qui concerne les deux dames, les choses pouvaient encore fort bien être arrangées.

III

Le fait était que, jusqu'à la toute dernière minute, il n'avait nullement prévu une pareille issue. Il avait gardé confiance jusqu'au bout, n'admettant même pas la possibilité de ce que deux femmes pauvres et sans défense pussent échapper à son emprise. Il s'en persuada d'autant plus facilement qu'il était plein de vanité et d'une assurance, que l'on pourrait mieux appeler adoration de soi-même. Piotr Pètrovitch, parti de fort bas, avait acquis l'habitude maladive de s'admirer lui-même ; il prisait beaucoup sa propre intelligence et ses capacités ; il lui arrivait, lorsqu'il était seul, de contempler son image dans un miroir. Mais plus que tout, il aimait et appréciait son argent, l'argent gagné par son labeur et par divers autres moyens : l'argent qui le rendait, croyait-il, l'égal de tous ceux qui étaient supérieurs à lui à d'autres points de vue.

Lorsqu'il rappela, avec amertume à Dounia, qu'il était décidé à l'épouser malgré les mauvaises rumeurs qui circulaient sur son compte, Piotr Pètrovitch était absolument sincère et il ressentait même un réel dépit à la pensée de la « noire ingratitude » de celle-ci. Lorsqu'il demanda la main de Dounia pourtant, il était convaincu depuis longtemps de l'absurdité des cancans, qui avaient d'ailleurs été réfutés par Marfa Pètrovna en personne et auxquels plus une âme, dans la petite ville, n'ajoutait encore foi. Bien au contraire, chacun s'était mis, avec enthousiasme, à rendre justice à Dounia. D'ailleurs il n'aurait pas contesté, maintenant, qu'il était déjà convaincu de l'innocence de celle-ci, à l'époque des fiançailles. Néanmoins, il prisait beaucoup sa résolution d'élever celle-ci jusqu'à lui et envisageait cet acte comme un haut fait. En disant cela à

Dounia, il avouait en même temps une pensée secrète, couvée depuis longtemps et dont il s'était déjà félicité plus d'une fois. Il ne comprenait pas comment les autres ne s'extasiaient pas sur son exploit. Lorsqu'il s'était présenté chez Raskolnikov, il avait le sentiment d'être le bienfaiteur venant récolter les fruits de ses bontés, et il était prêt à écouter de très agréables compliments. Maintenant, en descendant l'escalier, il se considérait évidemment comme bafoué et incompris terriblement.

Dounia lui était déjà nécessaire ; il lui était impossible de renoncer à elle. Depuis longtemps, depuis plusieurs années, il songeait avec délices au mariage ; mais il préférait patienter et amasser de l'argent. Il pensait avec ivresse, dans le plus grand secret, à quelque jeune fille de bonnes mœurs, pauvre (il fallait absolument qu'elle fût pauvre), très jeune, très jolie, distinguée et instruite, rendue très craintive par beaucoup de malheurs et qui se prosternerait devant lui. Elle le considérerait pendant toute sa vie comme son bienfaiteur, lui serait soumise, le vénérerait et l'adorerait, uniquement lui et personne d'autre. Combien de tableaux, combien de savoureux épisodes n'avait-il pas imaginés sur ce thème si séduisant, lorsqu'il se délassait de ses occupations. Et voici que le rêve de tant d'années allait s'accomplir : la beauté et l'instruction d'Avdotia Romanovna l'avaient impressionné ; la détresse de sa situation l'avait excité au plus haut degré. Il trouvait en elle plus qu'il n'avait rêvé : une jeune fille ayant du caractère, fière, vertueuse, supérieure à lui par l'éducation et la culture (il s'en rendait compte) ; et cette jeune fille allait lui être humblement reconnaissante de son bienfait pendant toute sa vie ; elle allait s'effacer avec vénération devant lui et il allait en être le maître absolu et incontesté !... Comme par un fait exprès, peu de temps avant ses fiançailles, après de longues réflexions et de nombreux atermoiements, il s'était décidé à changer de carrière, à élargir son champ d'action et, en même temps, à pénétrer dans un milieu social plus élevé, ce dont il rêvait avec complaisance depuis des années... En un mot, il avait décidé de tâter de

Petersbourg. Il savait que les femmes, en général, peuvent faciliter bien des choses. Le prestige d'une femme charmante, vertueuse, instruite, lui rendrait la lutte plus aisée, attirerait sur lui l'attention du monde, lui ajouterait une auréole... et voilà que tout s'écroulait ! Cette brusque et odieuse rupture l'avait surpris comme un coup de foudre. C'était quelque infâme plaisanterie, quelque absurdité ! On ne pouvait l'accuser que d'avoir protesté un peu, et ensuite, il n'avait même pas eu la possibilité de s'expliquer ! Il avait badiné, puis il s'était laissé entraîner... et tout cela avait fini si mal ! Il était déjà devenu amoureux, à sa façon, de Dounia, il régnait déjà sur elle dans ses rêves, et, soudain !... Non ! Dès demain, il fallait tout rétablir, réparer, corriger, et surtout anéantir cet insolent blanc-bec, ce gamin, de qui venait tout le mal. Rasoumikhine lui revenait involontairement à la mémoire et il en éprouvait une pénible sensation... Mais il se tranquillisa vite à ce sujet : « Allons, c'est ridicule, mettre celui-là à mon niveau ! » pensa-t-il. Cependant, il craignait sérieusement quelqu'un : Svidrigaïlov. En un mot, il prévoyait encore beaucoup de tracas pour l'avenir.

....

– Non ! C'est moi qui suis la plus fautive, disait Dounétchka en embrassant sa mère. Son argent m'a séduite. Mais je te jure, Rodia, je ne pensais pas du tout que ce fût un homme aussi indélicat. Si j'avais décelé plus tôt sa vraie nature, je ne me serais jamais laissée entraîner ! Ne me juge pas, Rodia !

– C'est Dieu qui nous en a délivrés ! c'est Dieu ! murmurait Poulkhéria Alexandrovna avec une sorte d'absence d'esprit, comme si elle n'avait pas encore pleinement compris ce qui s'était produit.

Tout le monde était heureux. Cinq minutes après le départ de Loujine, tous riaient. Parfois seulement Dounétchka devenait

pâle et fronçait les sourcils en se rappelant ce qui était arrivé, Poulkhéria Alexandrovna ne s'était nullement imaginé qu'elle aurait pu être aussi heureuse ; le fait de rompre avec Loujine lui apparaissait, le matin encore, comme un grand malheur. Rasoumikhine était aux anges. Il n'osait pas encore extérioriser sa joie librement, mais il tremblait tout entier de bonheur, comme s'il était secoué de fièvre. Il avait l'impression qu'un très gros poids qui écrasait son cœur avait été enlevé. À présent, il lui était permis de consacrer toute sa vie aux deux femmes, de les servir... Et puis, savait-on jamais, si maintenant !... Mais il repoussait cette pensée avec frayeur, craignant sa propre imagination. Raskolnikov, seul, restait assis à la même place, distrait et presque sombre. Lui, qui avait le plus insisté pour que l'on écartât Loujine, s'intéressait maintenant moins qu'eux à ce qui était arrivé. Dounia pensait involontairement qu'il lui gardait encore rancune ; Poulkhéria Alexandrovna l'observait craintivement.

– Que t'a raconté Svidrigaïlov ? lui demanda Dounia.

– Ah, mais oui ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna.

Raskolnikov leva la tête :

– Il veut à tout prix t'offrir dix mille roubles en cadeau et il voudrait te rencontrer encore une fois en ma présence.

– Revoir Dounia ! Jamais ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna. Comment ose-t-il offrir de l'argent !

Ensuite Raskolnikov conta, assez sèchement, son entretien avec Svidrigaïlov. Il ne parla pas de l'épisode des fantômes pour ne pas surcharger son récit et par répugnance de parler d'autre chose que du strict nécessaire.

– Et quelle réponse lui as-tu faite ? demanda Dounia.

– J’ai dit d’abord que je ne te transmettrais rien du tout. Alors il a déclaré qu’il essaierait par tous les moyens d’obtenir lui-même une entrevue. Il affirma que sa passion n’avait été qu’un caprice et que, maintenant, il ne ressentait plus aucun amour pour toi. Il ne veut pas que tu épouses Loujine... Son discours était plutôt confus.

– Comment t’expliques-tu l’attitude de cet homme, Rodia ? Quelle idée te fais-tu de lui ?

– J’avoue que je ne le comprends pas très bien. Il offre dix mille roubles et il reconnaît qu’il n’est pas riche. Il déclare qu’il va partir quelque part et il oublie ces paroles dix minutes plus tard. Il dit aussi qu’il va se marier, qu’on lui présente un parti... Il a évidemment un but, et ce but est sans doute mauvais. Mais encore, il est difficile de comprendre pourquoi il a abordé si stupidement l’affaire s’il a des intentions répréhensibles... J’ai évidemment refusé cet argent en ton nom, une fois pour toutes. Il m’a semblé, en général, bizarre, et même... quelque peu anormal. Je peux m’être trompé, il est possible que tout cela ne soit qu’une mystification de sa part. La mort de Marfa Pètrovna semble l’avoir impressionné...

– Qu’elle repose en paix ! s’écria Poulkhéria Alexandrovna. Je prierai Dieu toute ma vie pour elle ! Que serait-il advenu de nous sans ces trois mille roubles, Dounia ! Mon Dieu, c’est comme si cet argent nous tombait du ciel ! Tu sais, Rodia, nous ne possédions plus que trois roubles ce matin ; Dounia et moi nous nous demandions comment mettre au plus vite la montre en gage, pour ne pas devoir demander secours à cet homme, en attendant qu’il nous donne lui-même notre nécessaire.

Dounia était vraiment stupéfaite par la proposition de Svidrigaïlov. Elle restait debout, pensive.

– Il a machiné quelque chose d'affreux, prononça-t-elle, comme pour elle-même, à voix basse, prête à frissonner.

Raskolnikov s'aperçut de cette excessive terreur.

– Il me semble que je le reverrai plus d'une fois encore, dit-il à Dounia.

– Nous allons le surveiller ! Je trouverai l'endroit où il niche ; cria Rasoumikhine avec énergie. J'aurai l'œil sur lui ! Rodia y consent ! Il m'a dit tout à l'heure : « Protège ma sœur ». Me le permettez-vous, Avdotia Romanovna ?

Dounia lui tendit la main en souriant, mais son visage garda une expression soucieuse. Poulkhéria Alexandrovna lui jetait des coups d'œil timides ; du reste, les trois mille roubles la tranquillisaient visiblement.

Un quart d'heure plus tard, la conversation était devenue des plus animées. Raskolnikov lui-même, quoique restant silencieux, écouta attentivement pendant quelque temps. C'était Rasoumikhine qui discourait.

– Pourquoi, pourquoi donc partiriez-vous ? déclara-t-il avec ivresse ? Que feriez-vous dans votre trou de province ? Et surtout, vous êtes ici ensemble et vous avez besoin l'un de l'autre – et rudement besoin, croyez-moi. Allons, restez, ne fût-ce que quelque temps... Laissez-moi devenir votre ami, votre associé et je vous affirme que nous allons fonder une magnifique entreprise. Écoutez-moi bien, je vais tout vous expliquer en détail, tout le projet ! Il m'était venu à l'esprit déjà ce matin, lorsque rien ne s'était encore produit... Voici de quoi il s'agit : j'ai un oncle (je vous présenterai, c'est un petit vieux des plus honorable et des plus raisonnable) et cet oncle est possesseur d'un capital de mille roubles. Il vit de sa pension de retraite et ne connaît pas le besoin. Voici deux ans qu'il me

presse d'accepter ce millier de roubles et de lui en donner six pour cent d'intérêt. Je devine son but, il veut tout bonnement m'aider. L'année passée cela ne m'était pas nécessaire, mais cette année-ci, j'attendais son arrivée, m'étant décidé à accepter son offre. Vous donnerez, de votre côté, un millier de roubles (des trois mille) et cela suffira pour les premiers frais. Et voilà l'association fondée. Qu'allons-nous entreprendre ?

Rasoumikhine se mit à exposer son projet. Il dit au sujet des libraires et des éditeurs que beaucoup d'entre eux ne comprennent pas grand'chose à leur profession et sont de ce fait, de mauvais éditeurs ; tandis que les maisons d'édition bien dirigées font des affaires et paient un intérêt parfois considérable. C'est précisément à une entreprise d'édition que pensait Rasoumikhine. Il travaillait depuis deux ans pour des libraires et connaissait passablement trois langues européennes, bien qu'il eût prétendu, il y a six jours, ne pas être très fort en allemand, ceci dans le but de faire accepter à Raskolnikov la moitié du travail et une avance de trois roubles. Il mentait alors et Raskolnikov le savait.

– Pourquoi donc laisser passer l'occasion lorsque nous possédons le principal : l'argent ? dit Rasoumikhine en s'exaltant. Évidemment il y aura beaucoup de besogne, mais nous allons travailler : vous, Avdotia Romanovna, Rodion, moi... certaines publications sont fort rémunératrices, maintenant ! Et le principal, c'est que nous saurons ce qui est intéressant à traduire. Nous allons traduire, éditer et étudier, tout ensemble. Ici je serai utile parce que je possède l'expérience. Il y a deux ans que je suis toujours fourré chez les libraires et je connais toutes les ficelles du métier : il ne s'agit pas, en somme, de « fabriquer des vases sacrés » ! Pourquoi laisserions-nous passer cette aubaine ! Et je connais deux ou trois œuvres étrangères – j'en garde le secret – dont on me donnerait, rien que pour la seule idée de les traduire et de les éditer, cent roubles la pièce, et même, pour l'une d'elles, je

n’accepterais pas cinq cents roubles (pour l’idée seule, veux-je dire). Et d’ailleurs il est bien possible que si je proposais cela à l’un ou l’autre éditeur, il pourrait douter du succès ! Tas d’ânes ! Quant aux questions de l’imprimerie, du papier, de la vente, je me les réserve ! Je connais tous les trucs ! Nous commencerons petitement, nous arriverons à agrandir par après : nous aurons de quoi nous nourrir, et au moins, le capital engagé sera restitué.

Le regard de Dounia brillait.

– Ce que vous dites là me plaît beaucoup, Dmitri Prokofitch, dit-elle.

– Moi, évidemment, je ne m’y connais pas, dit Poulkhéria Alexandrovna. Peut-être est-ce bien, mais Dieu sait... C’est nouveau, nous nous engageons dans l’inconnu. Il est évident qu’il nous faut rester ici, quelque temps du moins...

Elle se tourna vers Rodion.

– Qu’en dis-tu, Rodia, demanda Dounétchka.

– Je pense que l’idée est bonne, répondit celui-ci. Il ne faut pas penser trop tôt à une firme, mais on peut éditer cinq ou six livres en étant certain de la réussite. Je connais moi-même une œuvre qui aurait du succès. Quant à sa capacité de conduire une affaire, je n’en doute pas : c’est l’homme qu’il faut... D’ailleurs, vous aurez le temps de tout discuter.

– Hourra ! cria Rasoumikhine. Maintenant, écoutez : il y a, dans cet immeuble, un appartement qui appartient au même propriétaire que ce garni. Ce logement ne communique pas avec l’hôtel ; il est meublé ; le prix est modéré ; il y a trois pièces. Vous allez le louer, pour les premiers temps. Je vais mettre votre montre en gage demain, je vous apporterai l’argent et tout

va s'arranger par la suite. Et surtout, vous pourrez habiter tous les trois ensemble ; Rodia vivra avec vous... mais où t'en vas-tu, Rodia ?

– Comment, Rodia, tu pars déjà ? demanda Poulkhéria Alexandrovna quelque peu effrayée.

– Dans un moment pareil ! cria Rasoumikhine.

Dounia regardait son frère avec un étonnement soupçonneux. Sa casquette à la main, il était prêt à partir.

– Vous avez l'air de m'enterrer ou de me dire adieu pour l'éternité, prononça-t-il bizarrement.

Il eut quelque chose comme un sourire.

– Qui sait, il se peut que nous nous voyions pour la dernière fois, ajouta-t-il comme par mégarde.

Il avait eu cette idée mais les paroles étaient montées involontairement à ses lèvres.

– Mais qu'as-tu donc ! s'écria la mère.

– Où vas-tu, Rodia, interrogea Dounia d'une voix singulière.

– Mais comme ça... il faut absolument que j'aille..., répondit-il vaguement comme s'il hésitait sur ce qu'il voulait dire.

Pourtant, une ferme décision se dessinait sur les traits pâles de son visage.

– J'avais l'intention de vous prévenir..., en venant ici..., je voulais vous dire, maman..., ainsi qu'à toi, Dounia, que nous ferions mieux de ne plus nous voir pendant quelque temps. Je ne me sens pas bien, je ne suis pas tranquille... je viendrai plus tard, de moi-même, lorsque... je pourrai. Je vous aime et je ne vous oublie pas... Laissez-moi ! Laissez-moi seul ! J'y étais déjà résolu avant... Je le veux absolument... Quoiqu'il m'arrive, que je périsse ou non, je veux être seul. Oubliez-moi totalement. Ce sera mieux ainsi... Ne vous informez pas à mon sujet. S'il le faut, je viendrai moi-même... ou je vous appellerai. Peut-être tout ressuscitera-t-il ?... mais maintenant, si vous avez de l'affection pour moi, laissez-moi. Sinon, je vais vous haïr, j'en suis sûr... Adieu !

– Mon Dieu ! s'exclama Poulkhéria Alexandrovna.

La mère et la sœur étaient affreusement effrayées ; Rasoumikhine aussi.

– Rodia, Rodia ! Faisons la paix, sois avec nous comme avant ! s'exclama la pauvre mère.

Il se retourna et se dirigea à pas lents vers la porte. Dounia courut vers lui.

– Rodia ! Que fais-tu de ta mère ! chuchota-t-elle, les yeux brillants d'indignation.

Il lui lança un lourd regard.

– Ce n'est rien, vous me reverrez ; je viendrai vous voir de temps en temps, bredouilla-t-il à mi-voix, comme s'il ne comprenait pas pleinement ce qu'il voulait dire ; et il quitta la chambre.

– Égoïste, méchant et sans cœur ! s'exclama Dounia.

– Il est fou ! Fou ! Il n’est pas « sans cœur » ! C’est un dément ! Ne le voyez-vous donc pas ? C’est vous qui êtes « sans cœur » si vous ne comprenez pas cela, murmurait avec fougue Rasoumikhine à son oreille, en serrant son bras.

– Je reviens à l’instant, cria-t-il à Poulkhéria Alexandrovna, toute figée d’effroi, et il sortit en courant de la chambre.

Raskolnikov s’était arrêté au bout du couloir pour l’attendre.

– J’étais sûr que tu viendrais, dit-il. Retourne vers elles et reste auprès d’elles... Sois aussi demain avec elles... et toujours. Moi, je reviendrai peut-être... si c’est possible. Adieu !

Il s’en alla sans lui donner la main.

– Mais où vas-tu ? Qu’as-tu ? Qu’as-tu donc ? Mais est-ce possible d’agir ainsi !... bredouilla Rasoumikhine complètement déconcerté.

Raskolnikov s’immobilisa de nouveau.

– Une fois pour toutes : ne me questionne jamais. Je n’ai pas de réponse à te faire. Ne viens plus chez moi. Il se peut que je revienne ici... Laisse-moi ; mais elles, ne les abandonne pas. M’as-tu compris ?

Le corridor était obscur ; ils étaient debout près d’une lampe. Ils se dévisagèrent en silence pendant une minute. Rasoumikhine se souvint de cette minute pendant toute sa vie. Le regard brûlant et aigu de Raskolnikov devenait de plus en plus intense, s’enfonçait dans son âme, dans sa conscience. Brusquement, Rasoumikhine frissonna... Quelque chose

d’étrange passa entre eux... Une idée glissa de l’un à l’autre ; c’était quelque chose de subtil, d’effrayant, d’horrible, de soudain compréhensible pour tous les deux... Rasoumikhine devint pâle comme un mort.

– Tu comprends, à présent ? dit Raskolnikov, le visage tordu en une grimace maladive... Retourne, va chez elles, ajouta-t-il encore et, pivotant sur ses talons, il sortit dans la rue...

Il ne serait pas possible de décrire ce qui arriva ce soir-là chez Poulkhéria Alexandrovna, comment Rasoumikhine revint, comment il les consola, comment il jura qu’il fallait laisser Rodia se reposer parce qu’il était malade. Il promit que Rodia reviendrait, qu’il viendrait les voir chaque jour ; il dit que Rodia était très ébranlé et qu’il ne fallait pas l’énerver. Lui-même allait le surveiller, lui trouver un bon docteur, un meilleur docteur, tout un conseil de médecins... En un mot, à partir de ce soir-là, Rasoumikhine devint pour elles un fils et un frère.

IV

Quant à Raskolnikov, il alla directement au bâtiment, situé sur le quai du canal, où logeait Sonia. C'était un antique immeuble de trois étages, dont les murs étaient peints en vert. Il s'adressa au portier ; celui-ci lui donna de vagues indications sur l'appartement du tailleur Kapernaoumov. Raskolnikov découvrit, dans un coin de la cour l'entrée d'un escalier obscur et étroit ; il monta au premier étage et déboucha dans la galerie qui courait tout le long de l'étage, du côté de la cour. Il rôdait, indécis, dans l'obscurité, à la recherche de l'appartement. Soudain, à trois pas, une porte s'ouvrit. Il en saisit distraitement la poignée.

– Qui est là ? demanda une voix féminine sur un ton inquiet.

– C'est moi... je viens vous voir, répondit Raskolnikov, et il pénétra dans la minuscule antichambre.

Elle était éclairée par une bougie enfoncée dans un chandelier de cuivre, posé tout de travers sur une chaise trouée.

– C'est vous ! Mon Dieu ! s'écria Sonia d'une voix faible, et elle s'arrêta, figée.

– Où se trouve votre chambre ? Par ici ?

Raskolnikov, essayant de ne pas la regarder, se hâta d'entrer.

Un instant plus tard, Sonia le suivit, le chandelier en main, et vint se mettre devant lui, toute déconcertée, remplie d'une inexprimable émotion et visiblement effrayée par sa visite inattendue. Soudain, le sang monta à ses joues pâles et des larmes montèrent à ses cils... elle avait honte, elle était confuse et en même temps heureuse... Raskolnikov se tourna vivement d'un autre côté et s'assit sur la chaise, près de la table. Il avait eu le temps de jeter un coup d'œil sur l'aspect de la chambre.

C'était une pièce vaste, mais extrêmement basse : la seule chambre que sous-louaient les Kapernaoumov ; la porte de leur logement, fermée à clé, se voyait dans le mur de gauche. En face, il y avait encore une porte, condamnée ; au-delà de celle-ci se trouvait un autre appartement, portant un numéro différent. La chambre de Sonia ressemblait plutôt à une grange ; sa forme était celle d'un quadrilatère fort irrégulier, ce qui lui donnait un aspect singulier. Un mur, dans lequel s'ouvraient trois fenêtres et qui donnait sur le canal, coupait la chambre de biais, formant un coin si aigu qu'il allait se perdre dans l'ombre, surtout lorsque l'éclairage était faible ; l'autre coin était, au contraire, absurdement obtus. Dans cette grande pièce, on ne voyait presque pas de meubles. Il y avait un lit et une chaise dans le coin de droite, le long du même mur et tout près de la porte condamnée, une table de planches minces couverte d'une petite nappe bleue ; deux chaises de paille tressée flanquaient la table. Ensuite, contre le mur opposé, près du coin aigu, se trouvait une commode de bois blanc, toute perdue dans tant d'espace. C'était tout ce qu'il y avait dans la chambre. Le papier de tapisserie jaunâtre, tout usé et déteint, était noirci dans les coins ; pendant l'hiver, la chambre était certainement enfumée et l'humidité devait suinter des murs. La pauvreté du logement se trahissait partout ; il n'y avait même pas de rideaux au lit.

Sonia regardait silencieusement son visiteur qui examinait sa chambre avec tant d'attention et de sans-gêne. Elle

commença même à trembler de frayeur comme si elle se trouvait en présence du juge qui allait décider de son sort.

– Il est tard, sans doute... Est-il déjà onze heures ? interrogea-t-il, toujours sans la regarder.

– Oui, onze heures passées, murmura-t-elle. Oh, oui, onze heures passées, redit-elle avec une hâte soudaine, comme si là était la seule solution à cette situation. La pendule vient de sonner chez le tailleur... je l'ai entendue... Il est onze heures passées...

– C'est la dernière fois que je viens chez vous, continua Raskolnikov d'un ton morne, quoiqu'il y vînt pour la première fois. Vous ne me reverrez peut-être plus...

– Vous... partez en voyage ?

– Je ne sais pas... demain...

– Alors, vous ne viendrez pas demain chez Katerina Ivanovna ? dit Sonia et sa voix trembla.

– Je ne sais pas. Tout se décidera demain matin... Là n'est pas la question : je suis venu vous dire quelques mots.

Il la regarda de ses yeux pensifs et observa qu'elle se tenait toujours debout, tandis que lui-même était assis.

– Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Ne restez pas debout, prononça-t-il d'une voix changée, soudain douce et caressante.

Elle s'assit. Il la regarda amicalement et presque avec pitié pendant quelques instants.

– Comme vous êtes petite et maigre ! Quelle main ! Toute transparente. Des doigts de morte.

Il prit sa main dans la sienne. Sonia eut un faible sourire.

– J'ai toujours été comme ça, répondit-elle.

– Quand vous habitiez à la maison aussi ?

– Oui.

– Évidemment ! prononça-t-il d'un ton bref.

Sa voix et l'expression de son visage avaient de nouveau changé. Il jeta encore un coup d'œil circulaire.

– Vous louez cette chambre à Kapernaoumov ?

– Oui…

– Son logement se trouve derrière cette porte ?

– Oui… leur chambre est la même que celle-ci.

– Tous ensemble dans la même pièce ?

– Oui.

– À votre place, j'aurais peur de passer la nuit ici, remarqua-t-il gravement.

– Ce sont des gens honnêtes, très gentils, répondit Sonia, qui semblait n'avoir pas encore rassemblé ses esprits ni compris la situation. Les meubles et tout… tout est à eux. Ils sont bons, souvent les enfants me rendent visite…

– Les bègues ?

– Oui... Lui, il bégaie et il boite. Et sa femme également. Elle, ce n'est pas qu'elle bégaie, mais elle laisse ses phrases inachevées. C'est une brave femme, vraiment. Lui, c'est un ancien domestique. Ils ont sept enfants ; le plus âgé seul bégaie ; les autres ne sont que maladifs... mais ils ne bégaient pas... Mais vous avez déjà entendu parler d'eux ? demanda-t-elle avec quelque étonnement.

– Votre père m'a tout expliqué. Il m'a tout raconté à votre sujet aussi... que vous étiez sortie un jour à six heures et puis rentrée à neuf heures et comment Katerina Ivanovna s'agenouilla à votre chevet.

Sonia se décontenança.

– Je crois l'avoir aperçu aujourd'hui, chuchota-t-elle avec indécision.

– Qui ?

– Mon père. Je marchais en rue, non loin de chez nous ; il était neuf heures passées et il me sembla, que je le voyais avancer devant moi. On aurait dit que c'était lui, en effet. J'ai même voulu entrer chez Katerina Ivanovna...

– Vous vous promeniez ?

– Oui, dit brièvement Sonia à voix basse.

Elle devint à nouveau confuse et baissa la tête.

– Katerina Ivanovna vous battait, lorsque vous habitiez chez votre père ?

– Oh ! Qu'allez-vous penser là ! Non ! s'écria Sonia et elle lui jeta un regard alarmé.

– Alors, vous l'aimez ?

– Elle ! Mais bien sûr ! dit Sonia en traînant la voix d'une façon pitoyable et en joignant les mains. Oh ! Si vous la... Si vous saviez seulement... Elle est pareille à une enfant... Son esprit est tout troublé... par le malheur. Et comme elle était sensée, généreuse, comme elle avait grand cœur ! Oh ! vous ne savez rien...

Sonia prononça ces paroles avec une sorte de désespoir ; elle souffrait et se tordait les mains. Ses joues blêmes se colorèrent de nouveau et ses yeux exprimèrent sa douleur. Il était visible que beaucoup de choses venaient d'être remuées en elle et qu'elle avait une violente envie d'exprimer sa pensée, de défendre... Une *insatiable* pitié, si l'on peut s'exprimer ainsi, apparut soudain sur ses traits.

– Me battre ! Qu'avez-vous dit là ! Mon Dieu, me battre ! Et si même elle me battait ! Pourquoi pas, en somme ? Pourquoi ne m'aurait-elle pas battue ? Vous ne savez rien à rien... Elle est si malheureuse... oh ! comme elle est malheureuse ! Et elle est malade... Elle cherche la justice... Elle est pure. Elle croit que la justice existe en toute chose et elle l'exige... Et vous pourriez la martyriser, elle ne commettra pas une injustice. Elle ne comprend pas que la justice est impossible parmi les gens et elle se révolte... Comme une enfant, comme une enfant ! Elle est juste ! Juste !

– Et vous, que deviendrez-vous ?

Sonia le regarda interrogativement.

– Ils sont à votre charge, maintenant. Il est vrai qu'ils étaient déjà à votre charge avant ; le défunt venait vous réclamer de l'argent pour aller au cabaret. Et maintenant, que va-t-il arriver ?

– Je n'en sais rien, dit plaintivement Sonia.

– Ils vont continuer à vivre là-bas ?

– Je l'ignore ; la logeuse a déclaré aujourd'hui, m'a-t-on dit, qu'elle exige leur départ car ils ont des dettes, Katerina Ivanovna elle-même a dit qu'elle ne resterait pas un instant de plus.

– Pourquoi est-elle aussi fière ? Elle compte sur vous ?

– Oh, non ! Ne parlez pas ainsi ! Elle et moi, c'est la même chose ; nous vivons du même argent, dit Sonia, de nouveau émue et même irritée ; sa colère impuissante ressemblait à celle d'un canari, d'un petit oiseau. Comment aurait-elle fait autrement ? Comment pourrait-elle faire autrement ? demandait-elle en s'échauffant. Elle a tant, tant pleuré aujourd'hui. Son esprit se trouble, l'avez-vous remarqué ? Parfois elle se soucie, comme une enfant, de ce que tout soit convenable demain, qu'il y ait des hors-d'œuvre et tout... parfois, elle se tord les bras, elle crache du sang, elle pleure, et soudain, de désespoir se frappe la tête contre un mur. Et puis, elle s'apaise de nouveau ; elle se fie à vous : elle dit que vous êtes maintenant son appui, qu'elle empruntera un peu d'argent quelque part et que nous irons nous établir dans sa ville natale ; nous y ouvrirons une pension pour jeunes filles de la noblesse, elle m'y prendra comme surveillante, une vie nouvelle, heureuse, commencera pour nous ; alors elle m'embrasse, elle me réconforte et elle se persuade ! Elle croit à ces chimères ! Alors, est-il possible de la désillusionner ? Et, depuis le matin, aujourd'hui, elle nettoie, elle lave, elle reprise ; elle a apporté

elle-même, avec ses faibles forces, le cuveau d'eau : elle était tellement essoufflée qu'elle est allée choir sur le lit. Nous avons été en ville, ce matin, pour acheter des souliers à Polètchka et à Léna, parce que les leurs étaient tout déchirés ; quand il a fallu payer, il nous manquait de l'argent, beaucoup... et elle avait choisi de ravissants souliers, car elle a du goût, je vous assure... Alors, elle a commencé à pleurer, dans la boutique même, devant le marchand, parce qu'elle ne savait pas payer... Oh, comme c'était pitoyable !

– Il est aisé de comprendre, après cela, pourquoi vous... vivez ainsi, dit Raskolnikov avec un sourire amer.

– Vous n'en avez pas pitié ? Vraiment pas pitié ? s'écria Sonia. Car, je sais, vous avez vous-même donné tout ce que vous possédiez et vous n'aviez encore rien vu ! Et si vous aviez tout vu ! Mon Dieu ! Et combien de fois l'ai-je poussée aux larmes ! La semaine passée encore ! Oh, qu'avais-je fait ! Et ce n'était qu'une semaine avant la mort de père. J'ai agi cruellement. Et combien de fois n'ai-je pas agi ainsi ! Combien il m'est pénible de me souvenir de cela aujourd'hui !

Sonia se tordait les mains tant ce souvenir lui était douloureux.

– Alors, vous êtes cruelle, vous aussi ?

– Oui, je le suis ! Je rentre alors, commença-t-elle en pleurant – et mon père me dit : « Lis à haute voix, Sonia, j'ai mal à la tête, lis... » il me tend un livre (il l'avait emprunté à Andreï Sèmionovitch – c'est Lébéziatnikov – qui habite là, il nous procurait toujours des livres si amusants). Je lui réponds : « Il est temps que je m'en aille » et je n'ai pas voulu lire. J'étais venue surtout pour montrer des cols et des manchettes à Katerina Ivanovna ; ils étaient jolis et pas chers, tout neufs avec un gentil dessin brodé. Ils plurent beaucoup à Katerina

Ivanovna : elle s’en para et se contempla dans la glace ; elle les trouva vraiment à son goût : « Fais-m’en cadeau, Sonia, je t’en prie », dit-elle. Mais où les porterait-elle ? Elle s’était simplement rappelé le bon vieux temps. Elle tournait devant la glace, elle s’admirait ; pourtant elle n’a plus aucune toilette, aucune, depuis des années ! Et jamais elle ne demanda rien à personne ; elle est fière ; elle donnerait plutôt tout elle-même et voici qu’elle me demande cela, tellement les colifichets lui avaient plu ! Et moi, j’ai été avare : « Qu’avez-vous besoin de cela, Katerina Ivanovna ? ». J’ai dit cela, posément : « Qu’avez-vous besoin de cela ? ». Il ne fallait dire cela à aucun prix ! Elle m’a regardée, et elle était si peinée, si malheureuse, que je lui aie refusé cela, que j’en eus tellement pitié… Ce n’est pas les cols qu’elle regrettait, mais c’était mon refus qui lui faisait de la peine, je l’ai bien vu. Comme j’eus envie de reprendre ces mots, de les changer… Qu’avais-je fait !… Mais après tout, cela vous est égal !

– Cette marchande, Lisaveta, vous l’avez connue ?

– Oui… Mais vous la connaissiez aussi ? demanda Sonia, surprise.

– Katerina Ivanovna a de la phtisie, de la phtisie pernicieuse, elle va bientôt mourir, dit Raskolnikov après quelques instants de silence et sans répondre à la question.

– Oh, non, non ! Non ! s’écria Sonia.

Elle lui saisit inconsciemment les deux mains comme si elle avait voulu l’implorer de lui épargner cette douleur.

– Mais il serait préférable qu’elle meure.

– Non, cela ne serait pas préférable ! Pas du tout ! répétait-elle avec effroi et comme sans se rendre compte du sens de ses paroles.

– Et les enfants ? Que deviendront-ils, puisqu'ils ne peuvent venir chez vous ?

– Oh, je ne sais vraiment pas ! s'écria Sonia presque au désespoir, en saisissant sa tête à deux mains.

Il était visible que cette pensée lui était venue beaucoup de fois déjà et qu'il venait de l'éveiller à nouveau.

– Et si vous tombiez malade tant que Katerina Ivanovna est encore en vie, et si l'on vous menait à l'hôpital, qu'arriverait-il alors ? insista-t-il sans pitié.

– Oh ! Que dites-vous là ! Ce n'est pas possible, murmura Sonia. L'effroi tordit son visage.

– Pourquoi n'est-ce pas possible ? continua Raskolnikov avec un sourire cruel. Vous n'êtes quand même pas assurée contre la maladie. Alors qu'adviendra-t-il d'eux ? Ils iront en bande dans la rue : la mère toussera et demandera l'aumône ; elle ira se cogner la tête à quelque mur, comme maintenant ; et les enfants pleureront... et puis elle tombera ; on l'emmènera au bureau de police, à l'hôpital, puis elle mourra et les enfants...

– Oh, non !... Dieu ne le voudra pas !...

Ce cri s'échappa enfin de la poitrine oppressée de Sonia. Elle l'écoutait, implorante ; elle le regardait, les mains jointes dans un geste de prière silencieuse, comme si lui seul pouvait tout décider.

Raskolnikov se leva et se mit à marcher dans la chambre. Sonia restait debout, la tête baissée, les bras ballants, affreusement angoissée. Une minute passa.

– Et il n’y a pas moyen d’économiser ? D’amasser de l’argent pour les jours difficiles ? demanda-t-il en s’arrêtant brusquement devant elle.

– Non, chuchota Sonia.

– Évidemment non ! C’est évident ! Il est inutile de poser la question. Mais avez-vous essayé ? ajouta-t-il, presque avec moquerie.

– Oui, j’ai essayé.

– Et ça a raté ! C’est évident. Inutile de poser la question ! Et il se remit à marcher. Une minute passa encore.

– Vous ne recevez pas de l’argent tous les jours, n’est-ce pas ?

Le trouble de Sonia augmenta et le sang afflua à ses joues.

– Non, chuchota-t-elle avec un pénible effort.

– Et avec Polètchka, ce sera la même chose, dit-il soudain.

– Non ! Non ! Ce n’est pas possible ! Non ! cria Sonia d’une voix déchirante, comme si elle avait reçu un coup de couteau. Dieu ne permettra pas un malheur si horrible !

– Il en permet bien d’autres.

– Non, non ! Dieu la protégera ! Dieu !... répétait-elle, comme inconsciente.

– Mais peut-être n'y a-t-il pas de Dieu, remarqua Raskolnikov avec une sorte de malveillance ; puis il se mit à rire et l'observa attentivement.

Le visage de Sonia s'était terriblement transformé ; un frémissement nerveux la parcourut. Elle le regarda avec un inexprimable reproche ; elle voulut dire quelque chose, mais ne put le faire ; soudain, elle se mit à sangloter, le visage enfoui dans ses mains.

– Vous dites que les pensées se troublent chez Katerina Ivanovna, mais chez vous, elles se troublent aussi, remarqua-t-il, après un silence.

Cinq minutes s'écoulèrent. Il marchait toujours sans parler et sans la regarder. Enfin, il vint vers elle. Ses yeux brillaient. Il lui mit ses deux mains sur les épaules et regarda son visage éploré. Son regard était sec, enflammé, aigu ; ses lèvres tremblaient par à-coups... Soudain, il se baissa jusqu'à terre, d'un mouvement vif, et embrassa son pied. Sonia se recula, terrifiée, comme s'il était devenu fou. Et, en effet, il la regardait comme un fou.

– Qu'avez-vous fait là ? Devant moi !... murmura-t-elle en blêmissant.

Son cou se serra douloureusement.

Il se redressa immédiatement.

– Ce n'est pas devant toi que je me suis incliné ; je me suis incliné devant toute la souffrance humaine, dit-il bizarrement et il s'approcha de la fenêtre. Écoute, ajouta-t-il, revenant vers elle un instant plus tard, j'ai dit tout à l'heure à un fâcheux qu'il ne

valait pas ton petit doigt… et que j'ai fait honneur à ma sœur en la faisant asseoir à tes côtés.

– Oh, comment avez-vous pu dire cela ! Et devant elle ? s'effraya Sonia. S'asseoir à mes côtés ! Mais je suis… sans honneur… Oh, qu'avez-vous dit là !

– Ce n'est pas à cause du déshonneur et du péché que j'ai dit cela, mais à cause de ta grande souffrance. Il est vrai que tu es une grande pécheresse, ajouta-t-il, presque solennellement. Et tu es pécheresse, surtout parce que tu t'es sacrifiée, parce que tu t'es livrée *inutilement*. C'est cela qui est affreux. L'horrible de la chose, c'est que tu vis dans cette fange que tu hais, et que tu sais en même temps (il suffit d'ouvrir les yeux) que cela ne profite à personne et que tu ne sauveras rien par là ! Dis-moi enfin, cria-t-il, presque hors de lui-même – dis-moi comment cette honte et cette bassesse peuvent cohabiter en toi, avec des sentiments aussi différents, des sentiments sacrés. Certes, il serait plus juste et plus raisonnable de sauter dans l'eau la tête la première et d'en finir en une fois !

– Et eux, quel serait leur sort ? demanda Sonia d'une voix faible, lui jetant un regard suppliant ; cependant, elle n'avait pas l'air étonné par la question.

Raskolnikov la regarda étrangement.

Il lut dans ses yeux. Oui, en effet, elle avait déjà eu cette idée. Elle y avait sans doute sérieusement réfléchi, si sérieusement que ses paroles ne l'étonnèrent pas. Elle n'avait même pas remarqué combien il était cruel dans ses propos (elle ne s'était aperçue du sens de ses reproches ni de l'aspect particulier sous lequel il considérait sa honte). Mais il avait compris quelle monstrueuse douleur, quelle torture était pour elle, depuis longtemps déjà, la pensée de sa situation déshonorante. Qu'est-ce qui l'avait empêchée, jusqu'ici, de

prendre la décision d'en finir d'un coup ? Et c'est alors qu'il comprit ce que signifiait pour elle ces pauvres petits enfants et cette pitoyable Katerina Ivanovna, demi-folle, phtisique, et qui se battait la tête contre un mur.

Néanmoins, il était clair pour lui que Sonia, avec son caractère et la culture – si réduite qu'elle fût – qu'elle avait reçue, ne pouvait à aucun prix continuer à vivre ainsi. C'était même un problème pour lui : comment avait-elle pu rester si longtemps dans cette situation sans devenir folle (puisqu'elle n'avait pas eu la force de se jeter à l'eau) ? Évidemment, la situation de Sonia était un phénomène accidentel dans la société, quoiqu'il fût, malheureusement, loin d'être isolé ou exceptionnel. Mais ce caractère exceptionnel, ainsi que les rudiments de culture et la vie précédente de Sonia auraient pu la tuer rapidement, aux premiers pas sur le répugnant chemin où elle s'était engagée. Qu'est-ce qui l'avait soutenue ? Ce n'était pourtant pas le vice ! Toute cette honte, de toute évidence, ne l'avait touchée que matériellement ; le vice n'avait même pas effleuré son cœur, il voyait au travers d'elle.

« Il n'y avait que trois issues pour elle : se jeter dans le canal, finir dans une maison de fous, ou bien se lancer dans le vice, qui obscurcit l'intelligence et insensibilise le cœur. » Cette dernière pensée lui était la plus odieuse, mais, bien que jeune, il était déjà sceptique, avait un esprit abstrait, et, par conséquent, il était cruel. Pour cette raison, il ne pouvait s'empêcher de ne pas croire que cette dernière solution, c'est-à-dire le vice, était la plus probable.

« Est-il possible que cela soit vrai ! », s'exclama-t-il à part lui. « Est-il possible que cet être qui conserve encore la pureté du cœur se laisse consciemment enliser dans cette fosse puante et abominable ! Est-il possible que cet enlisement soit déjà commencé et est-ce parce que le vice ne lui répugne pas qu'elle a supporté tout cela jusqu'ici ? Non ! Non ! Non ! C'est

impossible ! », s'exclama-t-il, comme Sonia tout à l'heure. « Non, elle n'a pas osé se jeter dans le canal par crainte du péché et aussi parce qu'elle pensait à eux. Si elle n'est pas devenue folle, c'est que... Mais qui me prouve qu'elle n'est pas devenue folle ? Est-elle saine d'esprit ? Parle-t-on comme elle, d'habitude ? Raisonne-t-on comme elle lorsqu'on est sain d'esprit ? Reste-t-on sur le bord de la perdition, de la fosse puante, vers laquelle on se sent entraîné, en se bouchant les oreilles quand on vous prévient du danger ? Ne serait-ce pas un miracle qu'elle attend ? C'est sans doute ainsi. Tout cela ne sont-ils pas des indices de la folie ? »

Il s'obstina sur cette pensée. Cette solution lui semblait la meilleure. Il se mit à observer Sonia avec plus d'attention.

– Pries-tu souvent Dieu, Sonia ? interrogea-t-il.

– Que serais-je sans Dieu ? balbutia-t-elle en lui jetant un regard brillant et en serrant fort sa main dans la sienne.

« Eh bien oui, c'est bien ainsi ! » pensa-t-il.

– Et Dieu, que fait-il pour toi ? dit-il en continuant à la questionner.

Sonia se tut pendant longtemps, comme si elle ne pouvait répondre. Sa faible poitrine était tout agitée par l'émotion.

– Taisez-vous ! Ne me questionnez plus ! Vous n'avez pas le droit... s'écria-t-elle soudain sévèrement et avec colère.

« C'est bien ça ! C'est bien ça ! », se répétait-il obstinément.

– Il fait tout ! chuchota-t-elle, en baissant de nouveau la tête.

« Voilà la solution ! Voilà la solution ! » décida-t-il, en l'observant avec une avide curiosité.

Il regardait, avec un sentiment nouveau, presque maladif, ce visage blême, émacié, irrégulier, anguleux, ces yeux bleus si doux qui pouvaient étinceler d'un tel feu, d'un sentiment sévère et énergique, il regardait ce corps délicat, tout tremblant encore de révolte et de colère, et tout cela lui semblait plus étrange – impossible. « Une fanatique ! C'est une fanatique ! », se répétait-il.

Il y avait un livre sur la commode. Chaque fois qu'il passait devant celle-ci, il le regardait. Il le prit en main et l'ouvrit. C'est le Nouveau Testament dans la version russe. Le livre était vieux, usagé ; il était relié de cuir.

– D'où as-tu cela ? lui cria-t-il à travers toute la chambre. (Elle était restée debout à la même place, à trois pas de la table).

– On me l'a apporté, répondit-elle de mauvaise grâce et sans le regarder.

– Qui ?

– Lisaveta. Je le lui avais demandé.

« Lisaveta ! Bizarre ! », pensa-t-il. Tout, chez Sonia, devenait pour lui à chaque instant plus étrange. Il s'approcha de la lumière et se mit à feuilleter le livre.

– Où est l'histoire de Lazare ? demanda-t-il soudain.

Sonia regardait obstinément à terre et ne répondit pas. Elle était debout un peu de biais par rapport à la table.

– Où est l'histoire de Lazare ? Trouve-la-moi, Sonia.

Elle lui jeta un regard de biais.

– Ce n'est pas là... Regardez dans le quatrième Évangile !... murmura-t-elle sévèrement, sans se rapprocher de lui.

– Trouve-moi le verset et lis-le-moi, dit-il.

Il s'assit et s'accouda à la table, appuya la tête sur sa main et s'apprêta à écouter, le regard dans le vide.

« Dans trois semaines, à la septième verste, je vous en prie ! J'y serai moi-même, sans doute, à moins qu'il n'arrive pis encore », se murmura-t-il[33].

Ayant écouté avec méfiance l'étrange demande de Raskolnikov, Sonia fit un pas hésitant vers la table. Elle prit quand même le livre en main.

– Ne l'avez-vous donc pas lu ? interrogea-t-elle, en lui jetant un regard d'en dessous.

Sa voix devenait de plus en plus sévère.

– Je l'ai lu il y a longtemps... lorsque j'étudiais. Lis.

– Vous ne l'avez pas entendu lire à l'église ?

– Je... n'y allais pas. Tu y vas souvent, toi ?

– N-on, murmura Sonia.

---

[33] Raskolnikov veut désigner ainsi un endroit se trouvant à sept verstes de Petersbourg : l'asile d'aliénés. Il emploie cette expression à cause de l'habitude russe de désigner certains endroits par la distance qui les sépare de la ville la plus proche. (N. D. T.)

Raskolnikov eut un sourire sarcastique.

– Je comprends... Et tu n'iras pas à l'enterrement de ton père, par conséquent ?

– Si. Je suis allée à l'église la semaine passée. J'ai fait célébrer un office pour des morts.

– Pour qui ?

– Pour Lisaveta. On l'a tuée avec une hache.

Les nerfs de Raskolnikov s'irritaient de plus en plus. Il commençait à avoir le vertige.

– Lisaveta était-elle ton amie ?

– Oui... Elle était juste... elle venait ! pas souvent... elle était empêchée. Nous lisions ensemble et nous parlions. Maintenant, elle voit Dieu.

Cette parole de l'Écriture avait un son bien étrange. Et puis, il y avait cette nouvelle chose : ces mystérieuses rencontres avec Lisaveta ; toutes deux étaient des fanatiques, des démentes.

« On deviendrait bien dément soi-même ici », pensa-t-il, « c'est contagieux ».

– Lis ! s'exclama-t-il soudain avec insistance et irritation.

Sonia était toujours hésitante. Son cœur sautait dans sa poitrine. Elle n'osait, Dieu sait pourquoi, lire comme il le demandait. Il regardait, presque avec souffrance, la « pauvre démente ».

– Pourquoi voulez-vous que je lise ? Vous ne croyez quand même pas !... chuchota-t-elle doucement, comme si l'air lui manquait.

– Lis ! Je le veux ! dit-il avec insistance. Tu as bien lu à Lisaveta.

Sonia ouvrit le livre et trouva l'endroit. Ses mains tremblaient, la voix lui manquait. Elle essaya par deux fois de commencer, mais les mots ne lui venaient pas aux lèvres.

« Il y avait un homme malade, nommé Lazare, de Béthanie... » prononça-t-elle enfin avec effort, mais sa voix vibra et se cassa comme une corde trop tendue. Sa respiration s'entrecoupa et elle sentit comme un poids lui oppresser la poitrine.

Raskolnikov comprenait, en partie, pourquoi Sonia ne pouvait se décider à lui lire l'Écriture, et, plus il se rendait compte de cela, plus il insistait, nerveusement et grossièrement, pour qu'elle lise. Il ne comprenait que trop bien combien il était dur à Sonia de livrer, de dévoiler son univers *à elle*. Il avait compris, en effet, que ces sentiments constituaient son véritable, peut-être son ancien *secret*, datant sans doute de sa prime jeunesse auprès d'un père malheureux et d'une marâtre devenue folle à force de souffrances, au milieu d'enfants affamés, de cris insensés et de reproches. Mais, en même temps, il savait à présent avec certitude que, quoiqu'elle fût maintenant angoissée et effrayée en s'apprêtant à lire, elle avait néanmoins une douloureuse envie de le faire, malgré toutes ses angoisses et toutes ses appréhensions, pour qu'il entendît, précisément maintenant – « quoiqu'il puisse arriver après ! »... Il lut cela dans ses yeux, dans son émotion extasiée... Elle se domina, parvint à vaincre le spasme de sa gorge qui lui avait coupé la voix au début du verset et elle poursuivit la lecture du dixième

chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Elle arriva ainsi au dix-neuvième verset.

« Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Dès que Marthe eût appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de Lui ; quant à Marie, elle se tenait assise à la maison. Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais, maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. »

Elle s'arrêta de nouveau, craignant que sa voix ne tremblât et ne s'éteignît...

« Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera ». « Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera lors de la Résurrection au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous ?... »

Reprenant douloureusement son souffle, Sonia lut distinctement et avec force, comme si elle faisait une profession de foi publique :

« Oui, Seigneur, dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Elle voulut cesser là ; elle leva les yeux sur *lui*, mais tout de suite, elle se força à continuer. Raskolnikov était assis et écoutait silencieusement, les coudes appuyés sur la table et les yeux détournés. Ils arrivèrent au trente-deuxième verset.

« Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ». Jésus les voyant

pleurer, elle et les juifs qui l'accompagnaient, frémit en son cœur et se laissa aller à son émotion. Et il dit : « Où l'avez-vous mis ? ». « Seigneur », lui répondirent-ils, « venez et voyez ». Jésus pleura. Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait ! ». Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût pas ? ».

Raskolnikov se retourna vers elle et la regarda avec émotion : Oui, c'était bien ça ! Elle était déjà toute tremblante d'une fièvre réelle, véritable. Il s'attendait à cela. Elle approchait du récit du plus grand, du plus inouï des miracles et un sentiment solennel l'envahissait. Sa voix devenait vibrante comme du métal ; le triomphe et la joie perçaient dans son timbre et le renforçaient. Les lignes s'embrouillaient devant ses yeux ; elle ne voyait plus clair, mais elle connaissait le texte par cœur. Au dernier verset qu'elle avait lu : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né... », elle avait baissé la voix et rendu, avec chaleur et passion, le doute, le reproche et le blâme des Juifs incrédules et aveugles qui, bientôt, dans un instant, allaient tomber comme frappés par la foudre, sangloter et croire... « Et *lui ! Lui*, aveugle aussi, incrédule aussi, il va entendre, il croira, oui, oui ! tout de suite, à l'instant même ! rêvait-elle, et elle tremblait dans l'attente joyeuse.

« Jésus donc, frémissant à nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre : c'était un caveau et une pierre était posée dessus. « Ôtez la pierre », dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a *quatre* jours qu'il est là ».

Elle appuya énergiquement sur le mot *quatre*.

« Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? ». Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux au ciel, dit : « Père, je Vous rends grâce de

ce que Vous m'ayez exaucé. Je sais que Vous m'exaucez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que Vous m'avez envoyé ». Ayant parlé ainsi, il cria d'une voix forte : « Lazare, lève-toi ! ». Et Lazare se leva…

Elle lut cela à voix haute, triomphante, en tremblant, en se sentant envahie par le froid, comme si elle voyait elle-même le miracle.

« … les pieds et les mains entourés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller ».

« Beaucoup des Juifs qui étaient venus près de Marie et de Marthe et qui avaient vu ce miracle de Jésus crurent en Lui ».

Elle ne lut pas plus loin, et d'ailleurs elle n'aurait pu le faire ; elle ferma le livre et se leva vivement.

– C'est tout ce qu'il y a sur la résurrection de Lazare, murmura-t-elle d'une voix brève et sévère, la tête détournée, n'osant pas le regarder, comme si elle avait honte. Ses frissons nerveux continuaient toujours. Dans la chambre misérable, le bout de bougie, fiché dans le chandelier tordu, achevait de se consumer et éclairait faiblement l'assassin et la pécheresse étrangement réunis pour lire le livre éternel. Cinq minutes s'écoulèrent.

– Je suis venu pour t'entretenir d'une affaire, prononça soudain Raskolnikov à haute voix, en fronçant les sourcils.

Il se leva et s'approcha de Sonia. Son regard était particulièrement sévère et une résolution farouche y perçait.

– J’ai abandonné les miens aujourd’hui, dit-il ; ma mère et ma sœur. Je n’irai plus chez elles, maintenant ! J’ai tout rompu là-bas.

– Pourquoi ? demanda Sonia, stupéfaite.

La rencontre avec la mère et la sœur lui avait laissé une impression extraordinaire, quoique obscure pour elle. La nouvelle de la rupture fut près de l’épouvanter.

– Tu es la seule qui me reste, ajouta-t-il. Allons ensemble... Je suis venu à toi. Nous sommes tous deux maudits, nous marcherons ensemble !

Ses yeux brillaient. « Il est comme fou », se dit Sonia à son tour.

– Aller où ? demanda-t-elle, et elle fit involontairement un pas en arrière.

– Comment le saurai-je ? Je sais seulement que nous suivrons le même chemin, je le sais à coup sûr, et c’est tout. Nous allons vers le même but !

Elle le regardait sans comprendre. Elle saisissait seulement qu’il était affreusement, infiniment malheureux.

– Personne, parmi eux, ne comprendrait si tu leur parlais, continua-t-il, mais moi, j’ai compris. J’ai besoin de toi, c’est pour cela que je suis venu te trouver.

– Je ne comprends pas... murmura Sonia.

– Tu comprendras plus tard. N’as-tu pas fait la même chose ? Tu as aussi sauté par-dessus le mur... tu as pu sauter par-dessus le mur. Tu t’es tuée, tu as perdu la vie... ta vie (c’est

la même chose !). Tu aurais pu vivre selon l'esprit et la raison et tu finiras place Sennoï... Mais tu ne pourras pas supporter l'épreuve et, si tu restes seule, tu perdras la raison, comme moi. Tu n'as déjà plus toute ta raison ; par conséquent, nous devons marcher ensemble sur le même chemin ! Viens !

– Pourquoi ? Pourquoi dites-vous cela ? prononça Sonia, tout agitée, étrangement révoltée par ces paroles.

– Pourquoi ? Parce que cela ne peut plus durer – voilà pourquoi ! Tu dois enfin réfléchir un peu, ne pas pleurer comme un enfant en criant que Dieu ne le permettrait pas ! Qu'arriverait-il, si réellement on te transportait à l'hôpital demain ? L'autre n'a plus sa raison, elle est phtisique ; elle mourra bientôt ; et les enfants alors ? Crois-tu que Polètchka ne se perdra pas ? N'as-tu donc pas vu ici, au coin des rues, des enfants que leur mère avait envoyés demander l'aumône ? Je me suis renseigné plusieurs fois de l'endroit où habitaient ces mères et comment elles vivaient. Dans ces familles, l'enfant ne peut pas vivre comme un enfant, un petit de sept ans est vicieux et voleur. Et les enfants sont à l'image du Christ : « Le royaume de Dieu est à eux ». Il a dit de les aimer et de les respecter, ils sont l'humanité future...

– Que faire ? Que faire ? répétait Sonia, avec des sanglots désespérés et en se tordant les bras.

– Que faire ? Il faut briser le mur une fois pour toutes il faut prendre la souffrance sur soi. Comment ? Tu ne comprends pas ? Tu comprendras plus tard... La liberté et le pouvoir ; le pouvoir surtout ! Le pouvoir sur la créature tremblante, sur toute la fourmilière !... Voilà le but ! Souviens-toi de cela ! C'est mon viatique pour toi ! Je te parle peut-être pour la dernière fois. Si demain je ne viens pas, tu sauras tout et alors tu te souviendras de mes paroles. Et alors, plus tard, après des

années, après avoir vécu, tu comprendras peut-être leur sens. Si je viens demain, je te dirai qui a tué Lisaveta. Adieu !

Sonia frissonna d'effroi.

– Vous savez donc qui a tué Lisaveta ? demanda-t-elle, sentant son cœur se glacer d'épouvante et les yeux dilatés.

– Je le sais et je te le dirai... À toi, toi seule ! Je t'ai choisie. Je ne viendrai pas te demander pardon, je te le dirai simplement. Je t'ai choisie depuis longtemps pour te le dire ; je l'ai décidé déjà lorsque ton père m'a parlé de toi et que Lisaveta était encore vivante. Ne me donne pas ta main. Demain !

Il sortit. Sonia le regardait comme on regarde un dément ; mais elle était elle-même comme folle et elle le sentait. Elle avait le vertige. « Mon Dieu, comment peut-il savoir qui a tué Lisaveta ? Que veulent dire ses paroles ? C'est terrible ! » Mais en même temps, l'idée ne lui venait pas en tête. Pas du tout. Vraiment pas ! « Oh, il doit être terriblement malheureux !... Il a abandonné sa mère et sa sœur. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ? Quelles sont ses intentions ? Que lui a-t-il donc dit ? Il lui a embrassé le pied et il a dit... (oui, il le lui a clairement dit) qu'il ne peut plus vivre sans elle... Oh, mon Dieu ! »

Sonia passa la nuit dans un délire fiévreux. Elle sursautait parfois, pleurait, se tordait les mains, puis elle sombrait dans un sommeil agité par la fièvre ; elle rêvait de Polètchka, de Katerina Ivanovna, de Lisaveta, de la lecture de l'Évangile, et de lui... de lui, avec son visage blême, ses yeux flamboyants... Il lui embrasse les pieds, il pleure... Oh, mon Dieu ! »

Derrière la porte de droite, cette même porte qui séparait le logement de Sonia de l'appartement de Guertrouda Karlovna Resslich, il y avait une chambre intermédiaire, depuis longtemps vide, faisant partie de l'appartement de Mme Resslich

et qui était à louer. Des avis sur la porte cochère et sur les fenêtres donnant sur le canal en informaient les passants. Sonia s'était habituée depuis longtemps à considérer cette chambre comme inhabitée. Mais, en fait, pendant tout ce temps, M. Svidrigaïlov était resté debout à écouter dans cette pièce vide, tout près de la porte. Lorsque Raskolnikov partit, il resta un moment à réfléchir, ensuite il alla dans sa chambre, qui était contiguë à la chambre vide, prit une chaise, l'apporta silencieusement et la plaça tout contre la porte donnant chez Sonia. La conversation lui avait paru intéressante et significative et lui avait beaucoup plu, au point qu'il avait transporté la chaise pour que, la fois prochaine – demain, par exemple – il ne soit pas obligé de subir le désagrément de devoir rester debout toute une heure, mais pour pouvoir, au contraire, s'installer plus confortablement et avoir ainsi un plaisir complet à tous les points de vue.

V

Lorsque, le matin suivant, à onze heures précise, Raskolnikov pénétra au commissariat du quartier N..., dans la division réservée au juge d'instruction, et demanda à être introduit chez Porfiri Pètrovitch, il s'étonna de ce qu'on le fit attendre si longtemps ; dix minutes au moins passèrent avant qu'on l'appelât. D'après lui, ils auraient dû se précipiter pour l'introduire. Tandis qu'en fait, il restait debout dans la salle d'attente et que des gens passaient et repassaient devant lui, ne lui accordant aucune attention. Dans la pièce voisine, qui ressemblait à un bureau, il y avait quelques clercs qui écrivaient ; il était visible que tous ignoraient ce qu'était Raskolnikov. Ses yeux, inquiets et soupçonneux, cherchaient tout autour de lui quelque policier, quelque regard mystérieux chargé de le surveiller, de lui défendre de partir. Mais il n'y avait rien de pareil : il ne voyait que des visages d'employés, mesquinement soucieux, ainsi que d'autres gens, mais personne ne s'occupait de lui : il pouvait, s'il le voulait, s'en aller où bon lui semblerait. Il pensait que si vraiment cet homme mystérieux, ce fantôme d'hier, sorti de terre, savait tout et avait tout vu, on ne l'aurait jamais laissé, lui, Raskolnikov, attendre si tranquillement. L'aurait-on attendu jusqu'à onze heures, jusqu'à ce qu'il eût bien voulu venir ? Par conséquent, l'homme n'avait encore rien dit, ou bien... ou bien, simplement, il ne savait rien et n'avait rien vu lui-même, de ses propres yeux (d'ailleurs, comment eût-il pu le voir ?) et, par conséquent, toute cette aventure était un mirage, exagéré par son imagination irritée et malade.

Cette hypothèse avait commencé à prendre corps en lui hier encore, au moment de ses plus fortes inquiétudes et de son désespoir. Ayant réfléchi à tout cela, et se préparant à un nouveau combat, il sentit soudain qu'il tremblait ; l'indignation le souleva lorsqu'il se rendit compte qu'il tremblait sans doute de peur à la pensée du haïssable Porfiri Pètrovitch. Le plus terrible pour lui était de se trouver à nouveau en présence de cet homme : il le haïssait sans mesure, sans limite, et il craignait de se trahir par là. Son indignation était si forte qu'elle fit cesser son tremblement, il s'apprêta à entrer chez Porfiri Pètrovitch avec un air froid et insolent et il se promit de garder le silence autant que possible, d'observer et de vaincre à tout prix, cette fois-ci, sa nature maladivement irritable. En cet instant, on l'appela chez Porfiri Pètrovitch.

Il se trouva qu'en ce moment celui-ci était seul dans son cabinet. Cette pièce n'était pas très grande ; il y avait là un grand bureau, une armoire dans un coin et quelques chaises : du mobilier administratif de bois jeune poli. Dans le coin, dans le mur du fond – ou, plutôt, dans la cloison du fond il y avait une porte fermée. Au-delà, il y avait sans doute encore des pièces. Lorsque Raskolnikov entra, Porfiri Pètrovitch ferma immédiatement la porte derrière lui et ils restèrent seuls. Il reçut son visiteur apparemment avec un air des plus gai et des plus affable, et ce ne fut que quelques instants plus tard que Raskolnikov remarqua en lui des signes de confusion, comme s'il venait d'être soudain dérouté ou qu'il eût été surpris à une occupation secrète.

– Oh, très honorable ! Vous voici... dans nos parages... commença Porfiri en lui tendant les deux mains. Prenez place, petit père ! Peut-être n'aimez-vous pas que l'on vous appelle « honorable » et... « petit père », ainsi, *tout court ?*[34] Ne

[34] En français dans le texte, (N. D. T.)

considérez pas cela comme de la familiarité, je vous prie... Par ici, prenez place sur le divan.

Raskolnikov s'assit, les yeux toujours fixés sur lui.

« Dans nos parages », les excuses pour la familiarité, l'expression française *tout court*, etc., etc... : tout cela, c'étaient des indices caractéristiques. « Au fait, il m'a tendu les deux mains, mais il ne m'en a donné aucune : il les a retirées à temps », pensa-t-il soupçonneusement. Tous deux se surveillaient, mais lorsque leurs yeux se rencontraient, ils les détournaient brusquement.

– Voici ce papier, au sujet de la montre... Voici. Est-ce bon, ou faut-il écrire autre chose ?

– Comment ? Le papier ? C'est bon, c'est bon... ne vous inquiétez pas, c'est très bien comme ça, prononça Porfiri Pètrovitch comme s'il était pressé de s'en aller et, ayant parlé, il prit le papier et y jeta un coup d'œil. Oui, c'est bien ainsi. Il ne faut rien de plus, confirma-t-il avec la même hâte, et il déposa le papier sur la table.

Une minute plus tard, en parlant déjà d'autre chose, il le prit à nouveau et le déposa sur son bureau.

– Je crois que vous avez dit hier que vous désiriez me questionner... dans les formes... au sujet de mes relations avec cette... femme assassinée ? reprit Raskolnikov.

« Pourquoi ai-je ajouté : je crois ? », pensa-t-il en un éclair.

« Et pourquoi donc m'inquiéterais-je d'avoir ajouté : je crois ? », pensa-t-il tout de suite après.

Il perçut soudain que sa défiance avait crû dans d'énormes proportions par le seul fait de son contact avec Porfiri, à cause de deux mots qu'il avait dits, de deux regards qu'il avait jetés… et que c'était terriblement dangereux : ses nerfs s'irritaient, son agitation croissait. « Ça va mal ! Ça va mal ! Je vais me trahir de nouveau. »

– Oui, oui, oui ! Ne vous tourmentez pas ! On a tout le temps, bredouillait Porfiri Pètrovitch, marchant en long et en large devant la table, sans aucun but, semblait-il ; il se précipitait vers la fenêtre, puis vers la table, puis vers le bureau ; il essayait d'éviter le regard de Raskolnikov et, un instant plus tard, il se campait devant lui et le regardait droit dans les yeux. Sa petite personne grassouillette, ronde, qui roulait dans tous les sens comme une balle et qui rebondissait contre les murs et les coins, semblait extraordinairement étrange.

– Nous avons le temps, nous avons le temps ! Vous fumez ? Vous avez de quoi fumer ? Voici une cigarette, continua-t-il en tendant la boîte à son visiteur… Je vous reçois dans cette pièce, mais mon appartement est ici, derrière la cloison… l'appartement administratif, mais j'en occupe un autre pour quelque temps. Il avait fallu faire de petites transformations à celui-ci. Il n'est pas loin d'être achevé, maintenant… un appartement administratif, c'est une excellente chose, vous savez. Qu'en pensez-vous ?

– Oui, c'est une excellente chose, répondit Raskolnikov, le regardant presque avec raillerie.

– Une excellente chose, une excellente chose… répétait Porfiri Pètrovitch, comme s'il réfléchissait à toute autre chose. Oui, une excellente chose ! cria-t-il enfin, en levant brusquement les yeux sur Raskolnikov et en s'arrêtant à deux pas de lui. Cette niaise répétition des mêmes mots contrastait

trop, par sa banalité, avec le regard sérieux, réfléchi, énigmatique, qu'il fixait en ce moment sur son visiteur.

Mais cela ne fit qu'exaspérer la colère de Raskolnikov et il ne put se retenir de lancer un défi railleur et assez imprudent :

– Vous savez, dit-il soudain, en le regardant presque insolemment et en jouissant de son insolence, – vous savez, il existe je crois, un procédé juridique, une règle à l'usage de toutes sortes d'enquêteurs : commencer de loin par des vétilles ou même par des choses sérieuses, mais tout à fait étrangères à l'affaire, pour donner courage ou – pour mieux dire – distraire celui qui est interrogé, pour assoupir sa prudence et, puis, soudain, lui asséner, comme un coup de hache sur le crâne, une question dangereuse et fatale : est-ce ainsi ? Je crois que cet usage est saintement conservé et qu'on en parle dans tous les règlements et dans toutes les instructions aux enquêteurs.

– Oui, oui, c'est bien ça... alors vous pensez que je vous ai servi de l'appartement administratif pour... n'est-ce pas ? Ayant dit cela, Porfiri Pètrovitch cligna des paupières et fit un clin d'œil ; quelque chose de gai et d'astucieux passa dans l'expression de son visage ; les rides s'effacèrent de son front, ses petits yeux devinrent étroits comme des fentes, ses traits se détendirent et il partit d'un rire nerveux, interminable ; tout son corps était secoué et il regardait droit dans les yeux de Raskolnikov.

Celui-ci essaya de rire aussi, en se forçant un peu ; mais lorsque Porfiri vit qu'il riait également, il redoubla son hilarité, au point d'en devenir tout rouge ; le dégoût de Raskolnikov étouffa alors toute prudence en lui : il cessa de rire, se rembrunit et regarda longuement et haineusement Porfiri sans le quitter des yeux pendant toute la durée de son rire, forcé, interminable. L'imprudence était, du reste manifeste des deux côtés : tout se passait comme si Porfiri Pètrovitch se moquait

franchement de son visiteur qui, de son côté, acceptait très mal la chose ; et Porfiri Pètrovitch semblait se soucier fort peu de cela. Cette dernière circonstance était très significative pour Raskolnikov : il comprit que, hier déjà, Porfiri n'était nullement confus et qu'au contraire lui-même s'était laissé prendre au piège : il y avait là quelque chose, de toute évidence, quelque chose qu'il ne comprenait pas, un but précis. Il réalisa que, peut-être, tout était déjà prêt et que tout allait, à l'instant, se dévoiler et s'écrouler.

Il en vint immédiatement au fait ; il se redressa et prit sa casquette :

– Porfiri Pètrovitch, commença-t-il avec décision, mais avec une nervosité assez grande, – vous avez exprimé le désir que je vienne pour je ne sais quel interrogatoire. (Il appuya particulièrement sur le mot *interrogatoire*.) Je suis venu ; si vous le trouvez nécessaire, interrogez-moi, sinon permettez-moi de me retirer. Je n'ai pas le temps, j'ai à faire... je dois aller à l'enterrement de ce fonctionnaire écrasé par une voiture, dont vous avez... aussi entendu parler... ajouta-t-il ; et il s'en voulut aussitôt pour cette ajoute, et, tout de suite, il se fâcha encore davantage. J'en ai assez de tout ça, vous entendez, et depuis longtemps... c'est une des raisons de ma maladie..., en un mot, – il criait presque, sentant que sa phrase au sujet de la maladie était encore plus inopportune – en un mot, veuillez m'interroger ou laissez-moi aller, immédiatement... et si vous me questionnez, veuillez le faire dans les formes requises ! Je ne l'admettrai pas autrement ; pour cette raison, je vous dis au revoir, car nous n'avons rien à faire ensemble pour le moment.

– Mon Dieu ! Mais qu'avez-vous ! Mais pourquoi vous interrogerais-je ? gloussa tout à coup Porfiri Pètrovitch, changeant immédiatement de ton, d'expression, et cessant brusquement de rire. – Mais ne vous inquiétez donc pas, s'affairait-il, tantôt courant dans tous les sens, tantôt essayant

de faire asseoir Raskolnikov. Nous avons tout le temps, tout le temps, et tout cela ne sont que des vétilles ! Je suis, au contraire, si heureux que vous soyez enfin venu chez nous... Je vous reçois comme un hôte. Et excusez mon maudit rire, petit père Rodion Romanovitch. Rodion Romanovitch ! C'est bien ainsi, je crois ?... Je suis de nature nerveuse ; vous m'avez beaucoup amusé par votre remarque si spirituelle ; il m'arrive ainsi d'être secoué comme une boule de gomme, à force de rire, et cela pendant une demi-heure... J'ai le rire facile. J'ai même peur, à cause de ma constitution, d'être frappé de paralysie. Mais asseyez-vous donc, qu'attendez-vous ?... Je vous en prie, petit père, sinon, je croirais que vous êtes fâché...

Raskolnikov se taisait, écoutait et observait, les sourcils toujours froncés de colère. Du reste, il s'était assis, mais sans déposer sa casquette.

– Je vous dirai une chose à mon sujet, petit père Rodion Romanovitch, pour vous expliquer mon caractère, pour ainsi dire, continua Porfiri Pètrovitch, toujours en s'agitant et en évitant de rencontrer le regard de son visiteur. – Vous savez, je suis célibataire, je ne suis pas mondain, on ne me connaît pas, et, de plus, je suis tout racorni, un fruit bon pour en faire de la semence et... et... avez-vous remarqué, Rodion Romanovitch, que chez nous, – en Russie, je veux dire, et surtout dans nos milieux petersbourgeois, – si deux hommes se rencontrent qui ne se connaissent que peu, mais qui s'estiment mutuellement pour ainsi dire, – comme nous deux par exemple, – eh bien, ils ne parviennent pas à trouver, pendant toute une demi-heure, de thème pour la conversation : ils s'engourdissent l'un en face de l'autre et s'intimident réciproquement. Personne ne manque de sujet de conversation, par exemple, les dames... les gens du monde, les gens de bonne compagnie, ils ont toujours un sujet de conversation, *c'est de rigueur*[35], mais les gens de la classe

[35] En français dans le texte, (N. D. T.)

moyenne, comme nous, deviennent facilement confus et sont peu loquaces... je veux parler des gens qui réfléchissent. De quoi cela provient-il donc, petit père ? N'y a-t-il pas de questions sociales qui nous intéressent ou bien sommes-nous trop honnêtes pour nous tromper l'un l'autre. Qu'en pensez-vous ? Mais déposez donc votre casquette, vous êtes là comme si vous vous apprêtiez à partir, vraiment, c'est gênant, je vous le jure... Moi, au contraire, je suis si heureux...

Raskolnikov déposa sa casquette, continuant à se taire et à écouter, avec une expression sérieuse et sombre, le bavardage futile et désordonné de Porfiri. « Mais voudrait-il donc vraiment détourner mon attention par son stupide caquetage ? »

– Je ne vous offre pas de café, ce n'est pas l'endroit ; mais pourquoi ne pas rester cinq minutes avec un ami, pour vous distraire ? continuait Porfiri, parlant comme un moulin. Et vous savez, tous ces devoirs professionnels... mais ne vous froissez donc pas, petit père, de ce que je marche ainsi de long en large ; excusez-moi, petit père, je crains vraiment trop de vous blesser, mais le mouvement m'est absolument indispensable. Je suis trop souvent assis, et je suis si heureux lorsque je peux marcher pendant cinq minutes... les hémorroïdes, voyez-vous... je m'apprête toujours à me traiter par la gymnastique ; on dit que des conseillers civils effectifs, et même des conseillers secrets sautent volontiers à la corde ; voyez où en est arrivée la science de nos jours... oui... Quant au sujet de toutes ces obligations, ces interrogatoires, de tout ce formalisme... et bien, vous savez, petit père Rodion Romanovitch, ces interrogatoires déroutent parfois davantage celui qui interroge que celui qui est interrogé... D'ailleurs, vous avez bien voulu faire là-dessus, petit père, une remarque très juste et très spirituelle. (Raskolnikov n'avait fait aucune remarque semblable.) On s'embrouille ! On s'embrouille, je vous le jure ; et toujours la même chose, et toujours la même routine, le même air comme un tambour ! Voici la réforme qui vient, et, au moins, nous aurons d'autres

appellations – il rit : hé ! hé ! hé ! – quant au sujet de nos procédés juridiques – comme vous vous êtes spirituellement exprimé, ça, je suis tout à fait de votre avis. Allons, dites-moi, qui, parmi les accusés, ou même parmi les moujiks les plus grossiers, ne sait pas qu'on va d'abord l'endormir avec des questions étrangères (suivant votre heureuse expression) et puis, qu'on va lui asséner une question comme un coup de hache sur la tête, hé ! hé ! hé ! Comme un coup de hache sur la tête, suivant votre heureuse image, hé ! hé ! hé ! Alors vous avez réellement pensé que j'ai parlé de l'appartement pour... hé ! hé ! Vous êtes un homme ironique. Allons, je ne le ferai plus ! Oh, à propos, un mot en appelle un autre, une pensée en provoque une autre : vous avez bien voulu dire un mot au sujet de la forme, vous savez, à propos d'interrogatoires... Eh bien, la forme !... La forme ne signifie rien du tout, dans beaucoup de cas. Parfois il est bien plus avantageux d'avoir une petite conversation amicale. La forme ne se perdra pas – permettez-moi de vous rassurer à ce sujet ; et puis, qu'est-ce que la forme, après tout, je vous le demande bien ? On ne peut entraver le magistrat instructeur à chaque pas avec cette forme. L'action du magistrat instructeur, c'est de l'art libre dans son genre, ou quelque chose de ce goût... hé ! hé ! hé !

Porfiri Pètrovitch reprit son souffle. Tantôt il déversait, sans se lasser, des phrases futiles, vides de sens, tantôt il glissait quelque mot énigmatique, mais tout de suite, il déviait vers ses non-sens. Maintenant, il courait presque dans la pièce, remuant de plus en plus ses petites jambes grassouillettes, les yeux fixés au sol, la main droite derrière le dos, la main gauche faisant des gestes qui s'ajustaient étonnamment peu aux paroles. Raskolnikov remarqua que, dans sa course, il s'était arrêté plusieurs fois près de la porte – pour un instant – et il lui sembla que Porfiri Pètrovitch avait écouté... « Attend-il quelqu'un ? »

– Et vous avez réellement, absolument raison, reprit gaiement Porfiri, regardant Raskolnikov avec une extraordinaire bonhomie (ce qui fit sursauter celui-ci et le fit s'apprêter à l'attaque). Vous avez réellement raison d'avoir bien voulu vous moquer des formes juridiques avec tant d'esprit, hé ! hé ! Car nos procédés (certains parmi eux, évidemment), nos procédés juridiques, profondément réfléchis au point de vue psychologique, sont ridicules, oui, ridicules, et inopérants s'ils sont trop entravés par la forme. Oui... encore au sujet de la forme : supposons que je reconnaisse pour... disons mieux, que je soupçonne quelqu'un d'être le criminel dans quelque affaire qui m'ait été confiée... Vous vous préparez à la carrière juridique n'est-ce pas, Rodion Romanovitch ?

– Oui, je me préparais...

– Bon ; alors, voici un petit exemple pour plus tard, je veux dire, ne croyez pas que je veuille vous donner des leçons, à vous, qui publiez de tels articles sur le crime... Non, je vous présente ceci comme un fait, comme un exemple... Alors, admettons que je prenne quelqu'un pour le criminel, pourquoi irais-je l'inquiéter avant qu'il ne soit nécessaire, même si j'avais ces preuves contre lui ? Je suis obligé d'en faire arrêter certains au plus vite, mais un autre a un caractère différent, je vous assure ; alors, pourquoi ne pas le laisser se promener un peu en ville, hé ! hé !... Non, je crois que vous ne saisissez pas très bien mon idée, alors, je vais vous l'expliquer plus clairement : si je l'enfermais trop tôt, par exemple, je lui donnerais, pour ainsi dire, une base morale, hé ! hé ! Vous riez ? (Raskolnikov ne songeait même pas à rire, il restait assis, les lèvres serrées, sans quitter Porfiri Pètrovitch de ses yeux enflammés.) Et pourtant c'est bien ainsi, surtout avec certains individus, parce que les hommes sont divers et il n'y a que la pratique qui compte. Vous dites : il y a les preuves, eh bien, les preuves ? Mais les preuves, petit père, c'est une arme à double tranchant la plupart du temps ! Et puis, moi, je suis un juge d'instruction, donc un

homme ; j'avoue que l'envie me prend de présenter l'affaire avec une clarté mathématique, de trouver une telle preuve, qu'elle ressemble à deux fois deux font quatre ! Je voudrais qu'elle soit une démonstration directe et indiscutable ! Eh bien, si je l'enfermais au mauvais moment – même si j'étais sûr que c'est lui – je m'enlèverais par là les moyens de le convaincre du crime. Pourquoi ? Mais parce que je lui donnerais de cette façon une position déterminée, pour ainsi dire, il serait psychologiquement déterminé et tranquillisé et il se retirerait dans sa coquille : il comprendrait qu'il est accusé et arrêté. On dit qu'à Sébastopol, immédiatement après la bataille de l'Alma, les hommes avaient terriblement peur que l'ennemi ne les attaquât en force et qu'il ne prit Sébastopol d'un coup ; mais lorsqu'ils virent que l'ennemi avait préféré faire un siège en règle et qu'il creusait la première parallèle, oh ! alors, il se sont réjouis, les gens intelligents, veux-je dire, et ils se sont tranquillisés, dit-on : ils en ont au moins pour deux mois, pensèrent-ils, on a tout le temps ! Vous riez encore ! Vous ne me croyez pas, une fois de plus ? Bien sûr, vous avez raison aussi. Vous avez raison ! Tout ça ce sont des cas particuliers, le cas que je citais est, lui aussi, un cas particulier ! Mais voici ce qu'il y a, excellent Rodion Romanovitch, voici ce qu'il faut observer : le cas général, celui-là même à la mesure duquel sont faites toutes les formes et tous les règlements juridiques, d'après lequel ils sont calculés et inscrits dans les livres, le cas général n'existe pas par le fait même que chaque affaire – chaque crime, par exemple – dès qu'elle arrive, en effet, devient, par le fait même un cas particulier et, parfois vraiment spécial : un cas qui ne ressemble en rien à ce qui était déjà arrivé. Il y a des cas vraiment drôles qui se présentent parfois. Si je laissais l'un ou l'autre de ces messieurs tout à fait tranquille, si je ne l'inquiétais ni ne l'arrêtais, mais qu'en revanche, il sache à chaque instant ou, tout au moins, qu'il soupçonne que tout m'est connu, à fond, tous ses secrets, que je le surveille nuit et jour, qu'il soit plein de suspicions et de terreurs continuelles, eh bien, il en perdra la tête, je vous le jure, il viendra sans doute lui-même se jeter dans

la gueule du loup et fera quelque histoire qui ressemblera à deux fois deux, pour ainsi dire, qui aura un aspect mathématique, – et c'est bien agréable. Cela peut arriver à un moujik aux mains terreuses et plus aisément encore à quelqu'un de nous, un homme d'une intelligence moderne et, de plus développée dans un certain sens ! Car, mon cher, il est très important de savoir dans quel sens est développée l'intelligence d'un homme. Et les nerfs ! les nerfs ! les avez-vous donc oubliés ? Car les gens sont tous malades, irrités, mauvais, de nos jours !... Et la bile ! Ils sont tous pleins de bile ! Et pourquoi serais-je inquiet qu'il circule librement en ville ? Mais qu'il circule ! Qu'il circule donc ! Je sais bien, moi, qu'il est ma proie et qu'il ne s'enfuira pas ! Où pourrait-il bien s'enfuir, hé ! hé ? À l'étranger ? Un Polonais s'enfuirait à l'étranger, mais pas *lui*, et d'autant plus que je le surveille, que j'ai pris des mesures. À l'intérieur du pays ? Mais là vivent des moujiks, des durs, des vrais Russes ; un homme de culture moderne préférerait la prison à la vie avec des étrangers que sont pour lui nos moujiks, hé ! hé ! Mais tout ça, ce sont des bêtises, ce n'est que l'aspect extérieur de la question. Qu'est-ce à dire : s'enfuir ? Ce n'est qu'une réalisation ; le principal n'est pas là ; il ne s'enfuira pas, non seulement parce qu'il ne saura où aller : c'est *psychologiquement* qu'il ne s'enfuira pas ! Hé ! hé ! En voilà une expression ! C'est à cause d'une loi de la nature qu'il ne s'enfuira pas, même s'il avait un endroit où s'enfuir ! Avez-vous déjà observé un papillon devant une bougie ? Eh bien, il va continuellement tourner autour de moi, autour de la bougie ; il va finir par haïr sa liberté, il deviendra soucieux, il s'embrouillera, il ira lui-même s'empêtrer dans le filet et l'angoisse le perdra !... Non content de cela, il va lui-même m'apprêter quelque preuve mathématique, dans le genre de deux fois deux, – si jamais je lui offre un entr'acte suffisamment long !... Et il va tracer des cercles autour de moi, en diminuant toujours de rayon et – hop ! Le voilà dans ma bouche et je l'avale, et ça, c'est vraiment très agréable, hé ! hé ! hé ! Vous ne croyez pas ?

Raskolnikov ne répondait pas ; il restait assis, pâle et immobile, son regard toujours tendu, toujours fixé sur le visage de Porfiri Pètrovitch.

« La leçon est excellente, pensait-il, se sentant froid dans le dos. Ce n'est même pas le jeu du chat avec la souris comme hier. Ce n'est pas non plus qu'il me démontre..., qu'il me fait comprendre, inutilement, sa force : il est beaucoup trop intelligent pour cela... Il y a là un autre but. Lequel ? Allons, mon vieux, ce sont des bêtises, sans doute ; tu veux m'effrayer et tu ruses ! Tu n'as pas de preuve et l'homme d'hier n'existe pas ! Tu veux simplement m'irriter, me dérouter préalablement et puis m'assommer lorsque je serai à point, mais tu vas échouer, mon vieux, tu vas rater ton coup !... Mais pourquoi m'en dire tant au sujet de ton plan ? Compte-t-il sur la faiblesse de mes nerfs malades ?... Non, mon vieux, tu vas rater ton coup, quoique tu aies cependant préparé quelque chose... Allons, on verra bien ce que tu as préparé. »

Il ramassa toutes ses forces, s'apprêtant à une catastrophe terrible et inconnue. Parfois, l'envie le prenait de se précipiter sur Porfiri et de l'étrangler sur place. Il avait craint, en pénétrant dans le cabinet, déjà, de ne pouvoir dominer sa colère. Il sentait que ses lèvres s'étaient desséchées, que la bave s'y était figée, que son cœur sautait dans sa poitrine. Mais il décida quand même de se taire, de ne pas proférer un seul mot trop hâtif. Il comprit que c'était la meilleure tactique dans sa situation, car ainsi, non seulement il ne risquait pas de se trahir, mais il énervait son ennemi par son silence et, peut-être, celui-ci pourrait-il lui-même se trahir. Du moins, espérait-il que ce serait ainsi.

– Non, je vois que vous ne me croyez pas ; vous pensez que ce que je vous dis ce ne sont qu'innocentes sornettes, continua Porfiri de plus en plus gai, la gorge pleine de petits rires

satisfaits, en tournoyant à nouveau à travers la chambre. Je suis un bouffon, mais voici ce que je vous dirai, et vous répéterai, petit père Rodion Romanovitch, – vous devez excuser le vieil homme que je suis – vous êtes un homme encore jeune, pour ainsi dire, vous êtes de la première jeunesse et, pour cette raison, vous appréciez l'intelligence humaine par-dessus tout, à l'exemple de tous les jeunes gens. Le côté enjoué de l'intelligence et les arguments abstraits vous séduisent. Et c'est tout à fait comme l'ancien Hofkriegsrat[36] autrichien, par exemple, autant que je puisse juger des événements militaires : ils avaient battu et fait prisonnier Napoléon, sur le papier, dans leur cabinet : tout était calculé et ajusté de la manière la plus spirituelle ; et voici que le général Mack se rend avec toute son armée, hé ! hé ! hé ! Je vois, je vois bien, petit père Rodion Romanovitch, que vous vous moquez de moi, parce que moi, un civil, je prends toujours mes petits exemples dans l'histoire militaire. Mais qu'y faire, c'est une faiblesse, j'aime l'art de la guerre et j'adore tellement lire tous ces récits militaires... décidément j'ai manqué ma vocation. J'aurais dû embrasser la carrière militaire, je vous assure. Je ne serais peut-être pas devenu un Napoléon, mais je serais bien arrivé au grade de major, hé ! hé ! hé ! Bon ; alors, mon très cher, je vous dirai toute la vérité en détail, à ce sujet. Je veux dire au sujet du *cas particulier* dont nous parlons : la réalité et la nature, mon cher Monsieur, sont des choses importantes et elles vous démolissent comme rien le calcul le plus astucieux ! Ah ! je vous le dis, écoutez le vieil homme, Rodion Romanovitch, je parle sérieusement (en disant cela, Porfiri Pètrovitch, qui avait trente-cinq ans à peine, sembla réellement vieillir : sa voix parut changer et sa personnalité se racornir), – de plus, je suis un homme franc... Suis-je un homme franc ou non, qu'en pensez-vous ? Je crois que je le suis entièrement, je vous raconte de telles choses et ceci gratuitement je n'exige même pas de récompense, hé ! hé ! hé !... Je continue. L'esprit, à mon avis, est

---

[36] Conseil de guerre aulique (N. D. T.)

une excellente chose, c'est un ornement de la nature, pour ainsi dire, une consolation de la vie, et quelles devinettes ne pose-t-il pas ?... – À tel point, que le pauvre petit enquêteur ne saurait jamais le résoudre ; le malheureux est, de plus, entraîné par sa fantaisie, comme il arrive toujours, car c'est un homme aussi ! Mais la nature tire le pauvre petit enquêteur d'affaire, voilà le malheur ! Les jeunes gens séduits par l'esprit, les jeunes gens qui « sautent tous les obstacles » (comme vous avez bien voulu vous exprimer hier, de la manière la plus spirituelle et la plus astucieuse), ces jeunes gens ne pensent pas à cela. Il raconte bien un mensonge, l'homme, je veux dire le *cas particulier*, l'incognito, et il le fait très bien, de la manière la plus adroite ; et alors c'est le triomphe, la jouissance des fruits de son astuce... mais, paf ! le voici qui s'évanouit au moment le plus intéressant, le plus dangereux ! Cela peut évidemment s'expliquer par la maladie, il arrive aussi que la chambre soit mal aérée, mais quand même !... le soupçon est dans l'air ! Il a su mentir incomparablement, mais il n'a pas su tenir compte de la nature ! Voilà le hic ! Une autre fois il se laisse entraîner par le jeu de son esprit, il se met à mystifier l'homme qui le soupçonne, il pâlit comme par jeu, comme s'il le faisait exprès, mais il pâlit *trop naturellement*, c'est trop pareil au naturel – et voici de nouveau le soupçon éveillé. Il réussit à tromper son adversaire, mais la nuit, celui-ci réfléchit et tombe sur la bonne idée, s'il n'est pas bête. Et c'est toujours la même chose, à chaque pas ! Non content de cela, il va courir dans les jambes de l'ennemi, se fourrer là où on ne le demande pas, parler sans cesse de choses qu'il ferait bien mieux de taire, inventer diverses allégories, hé ! hé ! hé ! Il vient lui-même demander pourquoi on ne l'arrête pas encore, hé ! hé ! hé ! et cela peut arriver à l'homme le plus spirituel, le plus perspicace, à un psychologue, à un littérateur ! La nature, c'est un miroir, le plus transparent des miroirs ! On ne se lasse pas de se mirer là-dedans, je vous le jure ! Mais pourquoi pâlissez-vous donc, Rodion Romanovitch ? Ne manquez-vous pas d'air ? Ouvrirais-je la fenêtre ?

– Oh, ne vous inquiétez pas, je vous prie, s'écria Raskolnikov, et soudain il éclata de rire : je vous en prie, ne vous inquiétez pas !

Porfiri s'arrêta en face de lui, attendit un instant, puis éclata de rire à la suite de son visiteur. Raskolnikov se leva brusquement, coupant court à son rire spasmodique.

– Porfiri Pètrovitch, dit-il à voix haute et distincte, quoiqu'il tînt à peine sur ses jambes tremblantes – je vois enfin nettement que vous me soupçonnez vraiment de l'assassinat de cette vieille femme et de sa sœur Lisaveta. Je vous déclare, quant à moi, que j'en ai assez de tout cela depuis longtemps. Si vous pensez avoir le droit légal de me poursuivre, faites-le ; si vous croyez devoir m'arrêter, arrêtez-moi. Mais je ne permettrai pas que l'on se moque de moi en pleine figure et que l'on me tourmente ainsi.

Brusquement ses lèvres se mirent à trembler, ses yeux s'allumèrent et sa voix, contenue jusqu'ici, devint vibrante.

– Je ne permettrai pas ! cria-t-il soudain en assénant de toute sa force un coup de poing sur la table, vous entendez, Porfiri Pètrovitch, je ne permettrai pas !

– Oh, mon Dieu ! Qu'y a-t-il donc ? mais qu'a-t-il encore ? s'écria Porfiri Pètrovitch, apparemment tout effrayé. Petit père Rodion Romanovitch ! cher ami ! Qu'avez-vous donc ?

– Je ne permettrai pas, cria plus faiblement Raskolnikov.

– Chut ! Petit père ! s'ils entendent ils viendront voir ! Que dirons-nous alors, pensez un peu ! souffla Porfiri Pètrovitch, épouvanté, en approchant son visage tout près de celui de Raskolnikov.

– Je ne permettrai pas ! Je ne permettrai pas ! répétait machinalement celui-ci, mais sa voix n'était plus qu'un chuchotement.

Porfiri se détourna vivement de lui et se précipita vers la croisée.

– De l'air ! Vite de l'air frais ! Vous devriez aussi boire une gorgée d'eau, cher ami, c'est une attaque ! Il s'élança vers la porte pour commander de l'eau, mais il trouva une carafe dans un coin.

– Buvez, petit père, buvez, chuchotait-il, en se précipitant vers lui avec la carafe, peut-être que...

L'effroi et la compassion de Porfiri étaient à ce point naturels que Raskolnikov se tut et se mit à l'examiner avec une curiosité avide. Du reste, il n'accepta pas l'eau.

– Rodion Romanovitch ! cher ami, mais vous allez vous rendre fou, si vous continuez ainsi, je vous assure ! Oh là-là ! Buvez donc ! Buvez, ne fût-ce qu'une gorgée.

Il réussit quand même à lui faire prendre le verre en main. Raskolnikov le porta machinalement à ses lèvres, mais, reprenant ses esprits, il le déposa avec répugnance sur la table.

– Oui, vous avez eu une petite attaque ! Si vous continuez ainsi, vous allez retomber dans votre ancienne maladie, se mit à glousser Porfiri Pètrovitch avec une compassion amicale, mais l'air encore quelque peu confus, – Mon Dieu ! Comment est-ce possible d'être si imprudent ! Et Dmitri Prokofitch qui est venu hier chez moi ! – d'accord, d'accord, j'ai un caractère caustique, mauvais, mais voilà ce qu'il en a conclu !... Mon Dieu ! Il est arrivé hier quand vous êtes parti – nous dînions – il a parlé, il a parlé : je n'ai pu que laisser tomber les bras ; eh bien, ai-je

pensé... Oh ! Seigneur ! Est-ce vous qui l'avez envoyé ? Mais asseyez-vous donc, petit père, asseyez-vous, au nom du Christ !

– Non, je ne l'ai pas envoyé ! Mais je savais qu'il allait chez vous et pourquoi il y allait, répondit Raskolnikov d'une voix tranchante.

– Vous le saviez ?

– Oui. Et alors ?

– Eh bien ! petit père, ce n'est pas le seul de vos exploits que je connaisse. Car je sais *que vous êtes allé louer l'appartement* à la nuit tombante, que vous vous êtes mis à agiter la sonnette, que vous avez posé des questions au sujet du sang, que vous avez effrayé les ouvriers et les portiers. Je comprends aussi votre état d'esprit d'alors... mais, je vous le jure, vous allez vous rendre fou si vous continuez ainsi ! Vous allez perdre la tête ! Les vexations de la vie et les outrages des policiers ont provoqué en vous trop de noble indignation. Alors, vous vous agitez pour nous obliger à parler et en finir d'un coup ; car toutes ces bêtises et ces soupçons vous excèdent. C'est bien ainsi ? Ai-je bien deviné votre disposition d'esprit ?... Mais en agissant ainsi, vous allez faire perdre la tête à Rasoumikhine aussi ; car c'est un homme trop *bon* pour ces sortes d'affaires, vous le savez bien. Vous êtes malade, lui, il est vertueux : la maladie et la vertu, ça s'assemble bien. Je vous conterai la chose, petit père, lorsque vous serez plus calme... mais asseyez-vous donc, petit père, je vous en supplie ! Reposez-vous, je vous prie, quelle mine vous avez ! Asseyez-vous donc !

Raskolnikov s'assit. Son tremblement passait et la chaleur se répandait dans son corps. Profondément étonné, il écoutait avec une attention tendue Porfiri Pètrovitch qui, tout effrayé, s'affairait amicalement autour de lui. Mais il ne croyait pas un mot de ce que celui-ci disait, quoiqu'il se sentît étrangement

enclin à le croire. Les paroles inattendues de Porfiri au sujet de l'appartement l'avaient complètement surpris. « Alors, il est au courant de l'affaire de l'appartement ? pensa-t-il, et c'est lui qui me le raconte ! »

– Oui, nous avons eu un cas presque pareil, un cas psychologique, dans notre pratique judiciaire, un cas morbide, continua Porfiri, parlant très vite. L'homme s'est déclaré assassin, il s'est calomnié lui-même et de quelle façon encore ! Il a imaginé toute une hallucinante histoire, il a arrangé les faits, raconté les circonstances, il a brouillé, dérouté tout le monde. Et qu'y avait-il, en somme, là-dedans ? Il avait été, en fait, une des causes tout à fait involontaires de l'assassinat – mais une des causes seulement. Dès qu'il l'eût appris, il fut étreint par l'angoisse, il perdit la tête et il eut des hallucinations ; alors, il se persuada lui-même qu'il était l'assassin ! Mais le Sénat débrouilla enfin l'affaire et le malheureux fut acquitté et envoyé en observation dans un dépôt. Grâces soient rendues au Sénat ! Ah, là là ! Comment est-ce possible, petit père ! Vous allez attraper la fièvre si vous continuez à vous laisser ébranler les nerfs par de pareilles tentations, si vous allez tirer des sonnettes la nuit et poser des questions au sujet du sang ! Car j'ai étudié cette psychologie pratiquement. C'est cette fièvre qui vous pousse à sauter d'une fenêtre ou d'un clocher et la sensation est même séduisante. Les sonnettes aussi... C'est la maladie, Rodion Romanovitch, c'est la maladie ! Vous ne tenez pas assez compte de votre maladie. Prenez donc le conseil d'un médecin expérimenté et non pas de ce gros garçon !... Vous délirez ! Vous faites tout cela dans le délire !

Pendant tout un instant, tout se mit à tourner autour de Raskolnikov.

« Est-il possible, est-il vraiment possible, pensait celui-ci par à-coups, qu'il mente maintenant aussi ? Impossible, impossible ! » Il redoutait cette pensée, prévoyant à quel degré,

de rage elle pourrait le mener, sentant que celle-ci pourrait lui faire perdre la raison.

– Je n'avais pas le délire, j'avais toute ma tête ! s'écria-t-il, en bandant toutes ses forces pour percer à jour le jeu de Porfiri. Toute ma tête ! Toute ma tête ! Toute ma tête ! Voue entendez ?

– Oui, je l'entends et je le comprends ! Vous avez dit hier aussi que vous n'aviez pas le délire, vous avez même insisté là-dessus ! Je comprends tout ce que vous pourriez dire ! Ah ! mais écoutez, mon cher Rodion Romanovitch, ne fût-ce que cette circonstance, par exemple : si vous étiez réellement le criminel ou bien si vous étiez mêlé d'une façon ou d'une autre à cette maudite affaire, allons, vous seriez-vous mis à appuyer vous-même sur le fait que vous n'aviez pas le délire ? Et appuyer spécialement, appuyer avec une obstination singulière là-dessus ? Allons ? Mais ce serait tout le contraire, à mon idée ! Mais si vous vous sentiez ne fût-ce qu'un peu coupable, vous devriez au contraire affirmer avec résolution que vous aviez absolument le délire ! Est-ce ainsi ? C'est bien ainsi, dites ?

Quelque chose de rusé perçait dans cette question. Raskolnikov se recula en se renversant sur le dossier du divan, pour s'écarter de Porfiri, et, sans dire un mot, il se mit à le regarder avec irrésolution.

– Ou bien, au sujet de la visite de M. Rasoumikhine, afin de savoir, veux-je dire, s'il a été envoyé hier par vous ? Mais vous auriez dû dire précisément qu'il était venu de lui-même et cacher qu'il était envoyé par vous ! Mais vous ne le cachez pas ! Vous insistez même sur le fait que vous l'avez envoyé !

Raskolnikov n'avait jamais insisté là-dessus. Le froid l'envahit de nouveau.

– Vous mentez tout le temps, prononça-t-il lentement et d’une voix faible, les lèvres tordues en un sourire maladif. Vous avez voulu de nouveau me montrer que vous aviez compris mon jeu, que vous connaissiez toutes mes réponses d’avance, dit-il en sentant qu’il ne pesait plus les mots comme il aurait fallu. – Vous voulez m’effrayer et vous vous moquez simplement de moi…

En disant cela, il continuait à le regarder dans les yeux et, soudain, un éclair de rage passa dans son regard.

– Vous mentez toujours ! s’écria-t-il. Vous savez parfaitement que la meilleure échappatoire pour le criminel consiste à ne pas cacher ce qui est impossible à cacher. Je ne vous crois pas !

– Vous êtes bien agile ! dit Porfiri et il fit entendre un petit rire. – Il n’y a pas moyen de venir à bout de vous, petit père ; quelque monomanie a pris possession de vous. Alors, vous ne me croyez pas ? Et moi je dis que vous croyez déjà le quart de ce que je dis et je ferai en sorte que vous croyiez le tout car je vous aime vraiment et je vous souhaite sérieusement du bien.

Les lèvres de Raskolnikov se mirent à trembler.

– Oui, je vous veux du bien ; voici un dernier conseil, continua Porfiri, prenant doucement, amicalement, le bras de Raskolnikov un peu au-dessus du coude, – voici un dernier conseil ; surveillez votre santé. De plus, vous avez maintenant de la famille ici : souvenez-vous-en. Vous devez veiller à leur tranquillité et les dorloter, et vous ne faites que les effrayer…

– Cela ne vous regarde pas. Comment le savez-vous ? Pourquoi vous y intéressez-vous ? Vous me surveillez, par conséquent, et vous voulez me le montrer ?

– Petit père ! Mais c'est vous qui m'avez tout appris ! Vous ne savez même pas ce que vous dites dans votre agitation, à moi et à d'autres. M. Rasoumikhine, Dmitri Prokofitch, m'a aussi appris hier beaucoup de détails pleins d'intérêt. Non ; voici, vous m'avez interrompu, mais je vous dirai que votre méfiance vous a fait perdre la saine notion des choses, malgré toute l'ingéniosité de votre esprit. Eh bien, par exemple, à propos de ces sonnettes : je vous ai livré ce fait précieux (car c'est un fait !) je vous l'ai livré complètement, moi ! le juge d'instruction ! Et vous n'en déduisez rien ? Mais si je vous soupçonnais, ne fût-ce que légèrement, est-ce ainsi que j'aurais agi ? J'aurais dû, au contraire, ne pas éveiller votre méfiance, faire semblant de rien, vous entraîner d'un autre côté, et alors vous surprendre comme d'un coup de hache sur la tête (suivant votre expression) : Que faisiez-vous donc, Monsieur, dans cet appartement à dix heures du soir et peut-être même bien à onze ? Pourquoi avez-vous agité la sonnette ? Pourquoi avez-vous posé des questions au sujet du sang ? Pour quelle raison avez-vous tenté de dérouter les portiers et avez-vous cherché à les emmener au commissariat ? Voilà comment j'aurais dû agir si j'avais eu le moindre soupçon à votre endroit. J'aurais dû prendre votre déposition suivant les formes en usage et peut-être même vous arrêter... Par conséquent, puisque j'ai agi autrement, c'est que je n'ai pas de soupçons à votre égard ! Mais vous, vous avez perdu la juste notion des choses et vous ne comprenez plus rien à rien, je vous le répète !

Raskolnikov frissonna des pieds à la tête, à tel point que Porfiri Pètrovitch le remarqua nettement.

– Vous mentez ! s'écria Raskolnikov. Votre but m'est inconnu, mais vous m'avez menti tout le temps... Vous disiez tout autre chose, tantôt, et je ne puis m'y tromper... Vous mentez !

– Je mens ? répliqua Porfiri Pètrovitch qui commençait à s'échauffer mais qui conservait la mine la plus gaie et la plus railleuse ; il semblait, du reste, ne s'inquiéter que fort peu de l'opinion de Raskolnikov à son sujet. – Je mens ?... Alors, pourquoi aurais-je agi comme je l'ai fait (moi, le juge d'instruction), en vous soufflant et en vous livrant toutes les armes pour la défense, en vous dévoilant toute cette psychologie : « La maladie, le délire, les outrages, la mélancolie, les policiers, etc... etc... ? » Eh bien ? hé, hé, hé ! Quoique, après tout, tous ces procédés de défense psychologique soient des armes à double tranchant et fort inconsistantes. Vous direz : « La maladie, le délire, les rêves, les mirages, je ne me souviens de rien... » Tout cela, c'est bien ainsi ; mais pourquoi donc, petit père, avoir précisément ces rêves-là et non pas d'autres, dans votre maladie ? Car vous auriez pu faire d'autres rêves, n'est-ce pas ? Est-ce ainsi ? Hé, hé, hé !

Raskolnikov le regarda avec hauteur et mépris.

– En un mot, dit-il à voix haute et ferme, en se levant, et, pour ce faire, en repoussant légèrement Porfiri, – en un mot, je veux savoir ceci : me considérez-vous *ou non* comme entièrement libre de tous soupçons ? Parlez, Porfiri Pètrovitch, parlez d'une façon positive et définitive et vite, immédiatement !

– Mais, mon cher, vous êtes une commission à vous tout seul ! s'écria Porfiri gaiement, l'air rusé et pas alarmé du tout. – Mais pourquoi devez-vous en savoir tant, puisqu'on n'a même pas encore commencé à vous inquiéter ? Vous êtes comme un enfant : « Je veux qu'on me laisse jouer avec le feu ! » Mais pourquoi vous inquiétez-vous tant ? Pourquoi courir au-devant des difficultés, pour quelle raison, dites ? Hé, hé, hé !

– Je vous le répète, s'écria Raskolnikov en proie à la rage, – que je ne peux plus supporter davantage...

– Quoi ? L'incertitude ? l'interrompit Porfiri.

– Cessez de me tourmenter ! Je ne veux pas !... Je vous dis que je ne veux pas !... Je ne peux pas et je ne veux pas ! Vous entendez ! Vous entendez ! cria Raskolnikov en assenant de nouveau un coup de poing sur la table.

– Doucement ! Doucement ! Ils pourraient l'entendre ! Je vous avertis sérieusement : prenez garde à vous. Je ne plaisante pas ! chuchota Porfiri, mais cette fois son visage n'avait plus une expression de femmelette débonnaire et effrayée ; au contraire, à présent, il *ordonnait* sévèrement, les sourcils froncés, comme si, tout à coup, il cessait son système de mystères et de paroles à double sens. Mais cela ne dura qu'un moment. Raskolnikov, un instant préoccupé, fut envahi par une rage délirante ; mais il était étrange qu'il obéît de nouveau à l'ordre de parler plus bas quoiqu'il fût au paroxysme de la fureur.

– Je ne me laisserai pas torturer ! chuchota-t-il comme avant, prenant douloureusement et haineusement conscience de l'impossibilité qu'il avait à désobéir, ce qui augmenta encore sa rage. – Arrêtez-moi, fouillez-moi, mais veuillez agir suivant les formes d'usage et non pas vous jouer de moi ! Je vous interdis...

– Mais ne vous préoccupez donc pas des formes ! l'interrompit Porfiri qui, son sourire rusé sur les lèvres, semblait contempler Raskolnikov avec délices. – Je vous ai invité, tout à fait amicalement, petit père !

– Je n'ai que faire de votre amitié ; je crache dessus ! Vous entendez ? Regardez : je prends ma casquette et je m'en vais. Alors, diras-tu maintenant si tu as l'intention de m'arrêter ?

Il saisit sa casquette et se dirigea vers la porte.

– Et la petite surprise, vous ne voulez pas la voir ? dit Porfiri en faisant entendre un petit rire ; il saisit de nouveau Raskolnikov par le bras et l'arrêta près de la porte. Il semblait devenir de plus en plus gai et enjoué, ce qui mit Raskolnikov définitivement hors de lui.

– Quelle petite surprise ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en s'arrêtant et en regardant Porfiri avec effroi.

– Ma petite surprise est là, derrière la porte, hé, hé, hé ! (Il montra du doigt la porte fermée de la cloison, porte qui donnait sur son appartement.) Je l'ai même enfermée à clé pour qu'elle ne s'enfuie pas.

– Qu'est-ce que c'est ? Où ? Quoi ?... Raskolnikov s'approcha de la porte et voulut l'ouvrir, mais elle était effectivement fermée à clé.

– Elle est fermée et voici la clé, dit Porfiri et il montra la clé qu'il sortit de sa poche.

– Tu mens toujours ! Tu mens, maudit polichinelle ! hurla Raskolnikov, ne se retenant plus, et il se précipita vers Porfiri qui se retirait dans la direction de la porte et qui ne s'effraya nullement.

– Je comprends tout ! cria Raskolnikov en bondissant contre lui. – Tu mens et tu m'agaces pour que je me trahisse...

– Mais il est impossible de se trahir davantage, petit père Rodion Romanovitch. Vous êtes devenu enragé. Ne criez pas ou j'appelle mes gens.

– Tu mens, il n'y aura rien ! Appelle tes gens ! Tu sais que je suis malade et tu as voulu m'exaspérer jusqu'à la rage pour que je me trahisse, voilà ton but ! Non, donne-moi des faits ! J'ai

tout compris ! Tu n'as pas de faits, tu n'as que quelques petites misérables suppositions à la Zamètov !... Tu connaissais mon caractère, tu voulais me rendre enragé et puis me porter le coup de grâce avec les popes et les délégués... Tu les attends ? Dis ! N'attends plus ! Où sont-ils ? Qu'ils viennent !

– Il est bien question de ça, petit père ! Ah, cette imagination ! Mais ce n'est même pas ainsi que l'on agit suivant les formes, vous ne vous y connaissez pas, mon très cher ami... Du reste, il n'est jamais trop tard pour agir suivant les formes, vous le verrez bien vous-même !... bredouillait Porfiri tout en tendant l'oreille vers la porte.

– Ah ! ils arrivent, s'écria Raskolnikov, tu les as envoyé chercher !... Tu les attendais ! Tu comptais... Alors qu'ils entrent tous, les délégués, les témoins, tous ceux que tu veux... qu'ils viennent ! Je suis prêt ! Prêt !

Mais ce qui arriva fut si inattendu, si incompatible avec la marche normale des choses, que ni Raskolnikov ni Porfiri n'avaient évidemment pu compter sur un tel dénouement.

VI

Plus tard, lorsqu'il se souvenait de cette minute, les choses se présentaient à la mémoire de Raskolnikov de la manière suivante :

Le bruit qu'ils entendirent derrière la porte augmenta rapidement et celle-ci s'entrouvrit.

– Que se passe-t-il ? cria Porfiri avec dépit. – J'avais prévenu…

La réponse ne vint pas tout de suite mais il semblait bien qu'il y avait plusieurs personnes derrière la porte et qu'elles repoussaient quelqu'un.

– Mais que se passe-t-il donc ? redemanda Porfiri Pètrovitch qui commençait à s'inquiéter.

– Nous avons amené le prisonnier, Nikolaï, dit quelqu'un.

– Je n'en ai pas besoin ! Allez-vous-en ! Qu'on attende ! Pourquoi vous fourrez-vous ici ? Pourquoi ce désordre ! se mit à crier Porfiri en s'élançant vers la porte.

– Mais il… reprit la même voix, qui s'interrompit soudainement.

Une véritable bataille s'engagea qui dura deux ou trois secondes ; puis la porte fut soudain violemment repoussée et un

homme au visage blême pénétra dans le cabinet de Porfiri Pètrovitch.

L'aspect de cet homme était très étrange à première vue. Il regardait droit devant lui, mais on aurait dit qu'il ne voyait personne. La résolution brillait dans ses yeux, mais une pâleur mortelle couvrait son visage, comme si on l'avait amené pour l'exécuter. Ses lèvres, complètement exsangues, frissonnaient.

Il était encore très jeune, habillé comme un homme du peuple, de taille moyenne, maigre, les cheveux tondus en rond, les traits fins et secs. L'homme qu'il avait repoussé par surprise se précipita le premier à sa suite et parvint à le saisir par l'épaule ; c'était un garde. Mais Nikolaï le repoussa à nouveau.

Quelques curieux s'étaient attroupés dans l'embrasure de la porte. Certains voulaient entrer. Ceci s'était passé en un clin d'œil.

– Va-t'en, il est trop tôt. Attends qu'on t'appelle !... Pourquoi l'a-t-on déjà amené ? bredouillait Porfiri avec un dépit extrême, comme s'il avait été entièrement dérouté.

Mais soudain, Nikolaï se mit à genoux.

– Qu'est-ce qui te prends ? cria Porfiri stupéfait.

– Je suis le coupable ! C'est moi qui ai commis le péché ! Je suis l'assassin ! prononça Nikolaï, à court de souffle mais à voix assez haute.

Le silence dura bien dix secondes ; tous restaient sans mouvement comme s'ils avaient été stupéfiés, le garde lui-même s'était reculé jusqu'à la porte et, immobilisé, il ne tentait plus d'approcher Nikolaï.

– Comment ? s'écria Porfiri, sortant de sa torpeur momentanée.

– Je suis… l'assassin…, répéta Nikolaï, après un court silence.

– Comment… toi !… Comment… Qui as-tu tué ? Porfiri Pètrovitch était visiblement tout perdu.

Nikolaï se tut encore un instant.

– Alona Ivanovna et sa sœur Lisaveta Ivanovna, je les ai… tuées… avec une hache. Ma tête s'était obscurcie… ajouta-t-il soudain, et il se tut de nouveau. Il était toujours à genoux.

Porfiri Pètrovitch resta quelques instants à réfléchir, puis, soudain, il se secoua et se mit à agiter ses mains comme pour chasser les témoins importuns. Ceux-ci se retirèrent immédiatement et la porte fut fermée. Ensuite, il jeta un coup d'œil à Raskolnikov qui était resté dans son coin à regarder Nikolaï d'un air ahuri, fit un mouvement dans sa direction, mais changea d'avis, le regarda encore, reporta immédiatement son regard sur Nikolaï, ensuite à nouveau sur Raskolnikov, puis sur Nikolaï, et il se précipita sur celui-ci.

– Pourquoi viens-tu déjà avec ton obscurcissement ? lui cria-t-il presque haineusement. – Je ne t'ai pas encore demandé si ta tête s'était obscurcie… dis-moi : tu as tué ?

– Je suis l'assassin – je fais la déposition prononça Nikolaï.

– Ah ! Avec quoi as-tu tué ?

– Avec une hache. Je l'avais préparée.

– Ah ! Tu te tâtes trop ! Seul ?

– Oui. Mitka n'est pas coupable et il n'a rien à y voir.

– Il est trop tôt pour parler de Mitka ! Ah !...

– Eh bien, comment as-tu descendu l'escalier, alors ? Les portiers vous ont rencontrés tous les deux ?

– C'est pour égarer... alors... que j'ai fui avec Mitka, répondit Nikolaï, se hâtant tout à coup comme s'il avait préparé sa réponse.

– Eh bien, c'est ça ! s'écria avec colère Porfiri. Il répète les paroles d'un autre ! murmura-t-il à part soi, et tout à coup il aperçut à nouveau Raskolnikov.

Il était à ce point concentré sur Nikolaï qu'il avait oublié Raskolnikov pour un instant. Il reprit ses esprits et fut quelque peu troublé...

– Rodion Romanovitch, petit père ! Excusez-moi, lui cria-t-il. C'est invraisemblable... Je vous en prie, vous n'avez rien à faire ici... moi-même, voyez-vous... en voilà des surprises !... Je vous en prie...

Porfiri le prit par le bras et lui indiqua la porte.

– J'ai l'impression que vous ne vous étiez pas attendu à cela ! prononça Raskolnikov qui, évidemment, ne comprenait pas encore clairement ce qui s'était passé, mais qui avait déjà repris courage.

– Mais vous non plus, petit père, vous ne vous y étiez pas attendu. Regardez-moi comme vos mains tremblent ! Hé, hé !

– Vous tremblez aussi, Porfiri Pètrovitch.

– Oui, je tremble aussi, je ne m'y attendais pas !...

Ils étaient déjà devant la porte. Porfiri Pètrovitch attendait qu'il la franchît.

– Et la petite surprise ; vous ne me la montrez pas ? prononça soudain Raskolnikov.

– Il parle et ses dents s'entre-choquent encore, hé, hé ! Vous êtes un homme ironique ! Allons, au revoir.

– À mon idée, c'est *adieu !*

– Dieu disposera, Dieu disposera ! murmura Porfiri avec un sourire forcé.

En traversant les bureaux, Raskolnikov remarqua que beaucoup d'employés le regardaient attentivement. Parmi les gens qui encombraient l'antichambre, il aperçut les deux portiers de *la maison*, les portiers qu'il avait essayé d'entraîner l'autre nuit chez le Surveillant du quartier. Ils attendaient quelque chose. À peine déboucha-t-il sur l'escalier qu'il entendit derrière lui la voix de Porfiri Pètrovitch. Il se retourna et vit que celui-ci, tout essoufflé, se hâtait pour le rejoindre.

– Un petit mot encore, Rodion Romanovitch : à propos de ces événements ce sera comme Dieu disposera, mais il faudra quand même vous interroger suivant les formes, au sujet de l'événement alors, nous nous reverrons encore, voilà !

Et Porfiri s'arrêta devant lui avec un sourire.

– Voilà, répéta-t-il.

On pouvait supposer qu'il avait envie de dire encore quelque chose, mais qu'il ne parvenait pas à le formuler.

– Vous savez, excusez-moi, Porfiri Pètrovitch, à propos de tout à l'heure... Je me suis laissé emporter, commença Raskolnikov qui avait repris courage jusqu'à avoir envie de forcer la note.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, l'interrompit Porfiri, l'air presque heureux... Moi aussi... J'ai un caractère venimeux, je m'en repens, je m'en repens ! Mais nous nous reverrons, nous nous reverrons... Si Dieu le veut, nous nous reverrons même souvent !...

– Et nous aurons l'occasion de nous connaître à fond l'un l'autre ! reprit Raskolnikov.

– Oui, approuva Porfiri, et clignant les yeux, il lui jeta un regard très sérieux.

– Vous allez à une fête, maintenant ?

– Aux funérailles.

– Ah, mais oui ! Aux funérailles ! Ménagez-vous, ménagez-vous...

– Moi, je ne sais vraiment que vous souhaiter ! reprit Raskolnikov en se retournant il commençait déjà à descendre l'escalier. Je vous souhaiterais bien de meilleurs succès, vous voyez bien vous-même comme vos fonctions peuvent être drôles !

– Pourquoi drôles ? demanda vivement Porfiri Pètrovitch qui s'était déjà retourné pour partir et il tendit tout de suite l'oreille.

– Eh bien, vous avez sans doute tourmenté et torturé « psychologiquement », à votre façon, le pauvre Nikolaï jusqu'à ce qu'il avoue ; vous avez essayé jour et nuit de lui prouver qu'il est l'assassin : « c'est toi qui as tué, c'est toi qui as tué... » et maintenant qu'il avoue, vous vous précipitez de nouveau sur lui : « Tu mens, dites-vous, ce n'est pas toi l'assassin ! Il est impossible que ce soit toi qui aies tué ! Tu répètes les paroles d'un autre ! » Alors, ne sont-elles pas drôles, vos fonctions, après cela ?

– Hé, hé, hé ! Vous avez quand même remarqué que j'ai dit à Nikolaï qu'il répétait les paroles d'un autre ?

– Comment donc !

– Hé, hé ! Vous êtes pénétrant, bien pénétrant ! Votre esprit est réellement enjoué ! Et c'est la corde la plus comique que vous pincez... hé, hé !

– On dit que, parmi les écrivains, Gogol possédait ce trait au plus haut point.

– Oui... Gogol.

– En effet, c'est Gogol... au plaisir de vous revoir...

Raskolnikov se rendit directement chez lui. Sa pensée était à ce point déroutée et embrouillée, qu'arrivé dans son réduit, il se jeta sur son divan et resta assis pendant près d'un quart d'heure pour essayer de rassembler quelque peu ses idées. Il n'essaya pas de réfléchir au sujet de l'aveu de Nikolaï : « il était trop, trop étonné ». Dans cet aveu, il y avait quelque chose d'inexplicable, d'imprévu, quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre. Mais l'aveu de Nikolaï était un fait réel. Les conséquences de ce fait lui apparurent tout de suite, le

mensonge allait immanquablement être décelé et, alors, on s'en prendrait de nouveau à lui. Mais, en tout cas, il était libre jusqu'à ce moment-là, et il fallait à tout prix faire quelque chose, car le danger était imminent.

Mais, après tout, jusqu'à quel point était-il en danger ? La situation commençait à s'éclaircir. En se souvenant, d'une façon générale, de la scène qui s'était passée chez Porfiri, il ne pouvait s'empêcher de frissonner d'épouvante. Évidemment, il ne connaissait pas encore tous les buts de Porfiri, il ne pouvait encore pénétrer tous ses calculs. Mais son jeu était partiellement dévoilé et personne ne pouvait comprendre mieux que lui combien dangereux était ce jeu. Encore un peu et il aurait pu se trahir complètement, fournir même le fait qui manquait. Connaissant son caractère maladif et ayant percé au premier coup d'œil la personnalité de Raskolnikov, Porfiri agissait presque à coup sûr ; bien qu'avec trop de décision. Il n'y avait pas de discussion possible. Raskolnikov s'était déjà fort compromis, mais pas jusqu'à fournir un *fait ;* tout cela était encore très relatif. Mais comprenait-il tout de la bonne manière ? Ne se trompait-il pas ? Quel résultat voulait obtenir Porfiri aujourd'hui ? Avait-il réellement préparé une surprise ? Quoi, précisément ? Attendait-il vraiment quelque chose ? Comment se seraient-ils séparés si la catastrophe inattendue ne s'était pas produite ?

Porfiri avait, en effet, étalé tout son jeu. Il avait évidemment risqué mais il avait montré ses cartes et (semblait-il à Raskolnikov), si Porfiri en avait eu d'autres, il les aurait montrées aussi. Qu'était cette « surprise » ? Une plaisanterie ? Signifiait-elle quelque chose ? Pouvait-elle être quoi que ce soit qui ressemblât, en fait, à une accusation positive ? L'homme d'hier ? Où était-il passé ? Où est-il allé aujourd'hui ? Si vraiment Porfiri avait un fait positif, c'était évidemment en rapport avec la visite de l'homme d'hier…

Il restait assis sur le divan, la tête baissée, les coudes appuyés sur les genoux et le visage enfoui dans les mains. Enfin, il prit sa casquette, réfléchit et se dirigea vers la porte.

Il pressentait que, au moins aujourd'hui, il pouvait se sentir en sécurité. Un sentiment agréable, presque joyeux, envahit tout à coup son cœur : il eut envie d'aller rapidement chez Katerina Ivanovna. Il avait déjà manqué les funérailles mais il pouvait encore arriver à temps pour le repas et là, tout de suite, il rencontrerait Sonia.

Il s'arrêta, réfléchit, et un sourire maladif vint péniblement à ses lèvres.

Aujourd'hui ! Aujourd'hui ! répéta-t-il à part lui. Oui, aujourd'hui même, il faut que…

Il allait ouvrir la porte, quand, soudain, celle-ci commença à s'ouvrir d'elle-même. Il frissonna et bondit en arrière. La porte s'ouvrit lentement et dans l'embrasure de celle-ci apparut la silhouette de *l'homme sorti de terre*.

L'inconnu s'arrêta sur le pas de la porte, regarda sans mot dire Raskolnikov et fit un pas dans la chambre. Il était mis exactement comme la veille mais l'expression de son visage et son regard avaient beaucoup changé : il avait une mine attristée et, après une courte pose, il poussa un profond soupir. Il manquait pour que la ressemblance avec une femme fut complète, qu'il appuyât sa joue sur sa main et qu'il penchât un peu la tête.

– Que désirez-vous ? demanda Raskolnikov, mortellement pâle.

L’homme ne répondit pas, mais soudain il lui fit un salut très profond, presque jusqu’à terre, si bas qu’il toucha le sol d’un doigt de sa main droite.

– Qu’y a-t-il ? s’écria Raskolnikov.

– Je suis coupable, dit doucement l’homme.

– De quoi ?

– D’avoir eu des mauvaises pensées.

– Ils se regardaient l’un l’autre.

– J’étais dépité. Lorsque vous êtes venu, l’autre fois, – vous étiez peut-être gris – et que vous vous êtes mis à appeler les portiers pour qu’ils viennent chez le commissaire et que vous avez parlé du sang, j’ai été vexé que l’on vous ait pris, à tort, pour un homme ivre et que l’on vous ait laissé partir. Et j’en étais si vexé que je n’ai pu fermer l’œil de la nuit. Mais, comme nous avions retenu l’adresse, nous sommes venus ici et nous avons demandé...

– Qui sont ces gens qui sont venus ? l’interrompit Raskolnikov, essayant de se souvenir.

– C’est moi, je veux dire, c’est moi qui vous ai offensé.

– Alors, vous étiez dans cette maison ?

– Mais j’étais là, sous le porche, vous l’avez oublié ? J’ai eu, depuis toujours, mon atelier là-bas. Je suis pelletier, je prends des commandes à la maison... Et j’ai surtout été vexé...

La scène qui s’était passée trois jours plus tôt sous le porche de la maison revint brusquement à la mémoire de

Raskolnikov ; il se rappela qu'à part les portiers, il y avait là quelques hommes et des femmes. Il se souvint d'une voix disant qu'il fallait le conduire tout droit au commissariat. Il ne se rappelait pas le visage de l'homme qui avait dit cela, mais il se souvenait bien qu'il lui avait répondu quelque chose, qu'il s'était retourné vers lui...

Alors, c'était là la solution du cauchemar de la veille... Le plus effrayant, en effet, c'est qu'il avait manqué de se perdre à cause d'une circonstance aussi peu conséquente. Donc cet homme ne peut rien raconter d'autre que l'essai de location de l'appartement et la conversation au sujet du sang. Donc Porfiri ne possède, lui non plus, aucun fait excepté ce délire, cette construction psychologique, qui est une arme à deux tranchants. Donc, si aucun fait nouveau ne survenait (et aucun fait ne peut plus survenir ! aucun ! aucun !) alors... que peuvent-ils contre lui ? Comment pourraient-ils le convaincre définitivement du crime, même s'ils l'arrêtaient ? Donc, Porfiri venait seulement d'apprendre l'histoire de la location, et il n'en savait rien auparavant.

– C'est vous qui avez dit aujourd'hui à Porfiri... que j'étais venu ? s'écria-t-il, frappé d'une idée soudaine.

– À quel Porfiri ?

– Au juge d'instruction.

– Oui, c'est moi. Les portiers ne voulaient pas y aller, alors, moi, j'ai été le dire.

– Aujourd'hui ?

– Un instant avant votre arrivée. Et j'ai tout entendu, j'ai entendu combien il vous a tourmenté.

– Où ? Que dites-vous ? Quand ?

– Mais là-bas, derrière la cloison ; j'y suis resté assis tout le temps.

– Comment ? Alors, c'était vous, la surprise ? Mais comment est-ce arrivé ? Dites ?

– Quand j'ai vu, commença l'homme, que les portiers ne voulaient pas y aller, comme je les pressais de le faire, car, disaient-ils, il était trop tard et ils avaient peur de fâcher le Surveillant parce qu'ils n'étaient pas venus à l'instant, j'ai eu du dépit, je n'ai pu fermer l'œil et je suis allé me renseigner sur vous. Et lorsque j'ai eu les renseignements, j'y suis allé aujourd'hui. Quand je suis arrivé, il n'était pas là. Je suis venu une heure après, on ne m'a pas reçu. Je suis revenu après – ils m'ont laissé entrer. Mais je lui ai raconté tout comme c'était, et il s'est mis à trotter dans la chambre et à se frapper avec le poing. « Qu'avez-vous fait, brigands criait-il. Si j'avais su, je l'aurais fait amener sous bonne garde ! » Alors il est sorti en courant et il a appelé quelqu'un et il s'est mis à parler dans un coin et il m'a questionné et injurié. Il m'a fait des reproches, beaucoup, et moi je lui ai tout raconté, je lui ai dit que vous n'avez rien osé répondre à mes paroles d'hier et que vous ne m'avez pas reconnu. Alors, il s'est mis de nouveau à courir, à se frapper la poitrine, à se fâcher encore et à courir ; quand on vous a annoncé, il m'a dit : « Allons, va là, derrière la cloison, assieds-toi et ne bouge pas, quoi que tu entendes », et il m'a apporté une chaise et m'a enfermé : « peut-être vais-je t'appeler », dit-il. Quand Nikolaï a été amené, il m'a renvoyé, après vous – « je te ferai encore venir et je te questionnerai… »

– Il a interrogé Nikolaï en ta présence ?

– Quand il vous a renvoyé, il m'a fait partir immédiatement après et il a commencé à questionner Nikolaï.

L’homme s’arrêta soudain et, brusquement, il fit de nouveau un profond salut, en touchant le sol du doigt.

– Pardonnez-moi pour ma dénonciation et pour ma méchanceté.

– Dieu te pardonnera, répondit Raskolnikov, et dès qu’il eut dit ces paroles, l’homme s’inclina, mais pas jusqu’à terre cette fois-ci ; il se retourna lentement et sortit de la chambre. « C’est une arme à double tranchant, tout n’est qu’une arme à double tranchant, maintenant » répétait Raskolnikov et il sortit à son tour, tout ragaillardi.

« À présent, nous allons lutter encore » dit-il, avec un sourire méchant, en descendant l’escalier. Il était lui-même l’objet de sa colère : il se souvenait, avec honte et mépris, de sa « lâcheté ».

CINQUIÈME PARTIE

I

Le matin qui suivit l'explication, fatale pour lui, qu'il avait eue avec Dounia et Poulkhéria Alexandrovna, Piotr Pètrovitch se réveilla entièrement dégrisé. Si pénible que ce fût, il dut considérer comme un fait accompli ce qu'il imaginait, hier encore, n'être qu'un événement fantastique, en même temps réel et impossible. Le noir dragon de l'amour-propre blessé lui avait rongé le cœur toute la nuit. Au saut du lit, Piotr Pètrovitch alla se regarder dans le miroir. Il craignait qu'un épanchement de bile se fût produit pendant la nuit. Mais tout était dans l'ordre de ce côté et, après avoir examiné son visage noble, pâle et devenu un peu gras depuis quelque temps, Piotr Pètrovitch se consola pour un moment : décidément, il pouvait se procurer une autre fiancée et quelque chose de mieux encore qu'Avdotia Romanovna ! Mais il reprit aussitôt ses esprits et cracha énergiquement sur le côté, ce qui provoqua un sourire sarcastique chez son jeune ami Andreï Sèmionovitch Lébéziatnikov dont il partageait l'appartement. Piotr Pètrovitch remarqua ce sourire et en pris immédiatement note.

Il avait déjà pris note de beaucoup de choses, ces derniers temps, concernant Lébéziatnikov. Sa colère redoubla lorsque, soudain, il comprit qu'il avait eu tort d'informer Andreï Sèmionovitch des résultats de l'explication d'hier. C'était la deuxième faute qu'il avait commise la veille, à cause de son énervement, de son caractère expansif et de son agitation... Ensuite, pendant toute la matinée, les désagréments succédèrent aux désagréments. Même au Sénat, il eut des ennuis au sujet de l'affaire qui lui avait déjà donné tant de mal. Mais c'est l'attitude du propriétaire de l'appartement qu'il avait loué et transformé à son compte qui l'irritait le plus.

Ce propriétaire, un quelconque artisan allemand enrichi, ne voulait à aucun prix enfreindre le contrat et exigeait le paiement complet du dédit prévu dans celui-ci, malgré le fait que Piotr Pètrovitch lui rendait l'appartement remis à neuf. Au magasin de meubles aussi, le marchand ne voulait à aucun prix rembourser l'acompte versé pour le mobilier déjà acheté, mais qui n'avait même pas été transporté dans l'appartement. « Je ne vais quand même pas me marier à cause des meubles ! » pensait Piotr Pètrovitch en grinçant des dents, et en même temps, une pensée désespérée passa en un éclair dans son esprit. « Est-il vraiment possible que tout cela soit perdu et terminé ? Ne peut-on vraiment pas essayer encore une fois ? » La pensée de Dounétchka excita son cœur. Il goûta cette minute avec joie, et, de toute évidence, s'il avait pu anéantir Raskolnikov d'un mot, Piotr Pètrovitch aurait prononcé ce mot sur-le-champ.

« Ma faute réside aussi dans le fait que je ne lui ai jamais donné de l'argent, pensait-il tristement en revenant vers le minuscule logis de Lébéziatnikov. – Pourquoi suis-je donc devenu juif à ce point ? C'était un mauvais calcul, de toute façon ! Je voulais les garder quelque temps dans la misère pour qu'elles me considèrent après comme leur providence, et voilà qu'elles... Ouais !... Si je lui avais fait une dot de quinze cents roubles, par exemple, pour qu'elle puisse acheter des cadeaux, des écrins, des nécessaires de toilette, des petites choses en cornaline, des étoffes ou que sais-je, chez Knop ou au magasin anglais, alors, c'eût été beaucoup mieux... et elles auraient été plus solidement liées. Il ne leur aurait pas été si facile de me renvoyer ! Elles appartiennent à cette sorte de gens qui considèrent de leur devoir de rendre tous les cadeaux et l'argent en cas de rupture ; mais rendre n'aurait pas été si aisé et si agréable ! Et puis leur conscience se serait crispée à l'idée de chasser un homme qui a été si généreux et passablement délicat jusqu'alors !... Hum ! J'ai fait une gaffe ! » Et après avoir gémi encore une fois, Piotr Pètrovitch se traita d'imbécile – à part lui, bien entendu.

Arrivé à cette conclusion, il rentra chez lui, doublement furieux et irritable. Les apprêts du repas funéraire, chez Katerina Ivanovna, éveillèrent quelque peu sa curiosité, il en avait déjà entendu parler hier, il se rappelait vaguement qu'il avait même été invité ; mais ses propres soucis avaient accaparé son attention. Il se hâta de s'informer auprès de Mme Lippewechsel qui s'affairait autour de la table (Katerina Ivanovna était au cimetière) ; il apprit alors que le repas serait solennel, que presque tous les locataires étaient invités, même ceux que le défunt n'avait pas connus, même Andreï Sèmionovitch Lébéziatnikov avait été invité, malgré sa querelle avec Katerina Ivanovna, et que lui-même, Piotr Pètrovitch, était non seulement invité, mais attendu avec impatience, comme l'un des hôtes les plus importants.

Amalia Ivanovna avait été invitée avec beaucoup d'honneurs, malgré les discussions passées, et elle s'occupait maintenant activement du repas, ce qui lui était très agréable ; de plus, elle avait fait grande toilette : tous ses vêtements – quoiqu'ils fussent de deuil – étaient somptueux, neufs, ce n'étaient que soieries et brocards… elle était très fière. Toutes ces nouvelles et ces faits firent naître en Piotr Pètrovitch une idée soudaine, si bien qu'il pénétra dans sa chambre – c'est-à-dire la chambre d'Andreï Sèmionovitch Lébéziatnikov quelque peu pensif. Il avait encore appris, en effet, que Raskolnikov figurait parmi les invités.

Andreï Sèmionovitch était resté, pour quelque raison, toute la matinée chez lui. Piotr Pètrovitch avait, avec ce monsieur, des relations assez bizarres, mais en somme, naturelles jusqu'à un certain point : Piotr Pètrovitch le détestait et le méprisait sans limite, presque depuis le jour même où il s'installa chez lui, mais en même temps, aurait-on dit, il le craignait un peu. Il était descendu chez lui, à son arrivée à Petersbourg, non seulement à cause de sa ladrerie, – quoique ce fût néanmoins la

principale cause – mais aussi pour une autre raison. Il avait déjà entendu parler en province d'Andreï Sèmionovitch, dont il avait été le tuteur, comme d'un jeune progressiste aux idées avancées et, même, on lui avait dit qu'il jouait un rôle considérable dans certains cercles très curieux et qui avaient déjà une réputation. Cette circonstance frappa Piotr Pètrovitch. Ces cercles puissants, omniscients, qui méprisaient et accusaient tout le monde, l'effrayaient depuis longtemps ; cette frayeur était, du reste, indéterminée. Il était évident qu'il n'avait pu, de lui-même, habitant la province, se faire une idée, même approximative, sur quelque chose *de ce genre*. Il avait entendu dire qu'il existait, à Petersbourg, certains progressistes, nihilistes, accusateurs, etc... mais il s'exagérait, comme beaucoup d'autres, le sens de ces appellations, et ce jusqu'à l'absurde.

Ce qui l'effrayait le plus, depuis quelques années, c'était une accusation, une *dénonciation publique*, et c'est cela qui nourrissait son inquiétude déjà exagérée, surtout lorsqu'il pensait à son projet de transférer son activité à Petersbourg. À cet égard il était, comme on dit, *apeuré*, comme il arrive aux petits enfants de l'être. Il y a quelques années déjà, il avait vu deux personnalités auxquelles il se raccrochait et qui le protégeaient, deux personnalités provinciales assez considérables, être cruellement et publiquement chargées. L'un des deux cas aurait pu lui causer de graves ennuis. Voilà pourquoi Piotr Pètrovitch avait décidé de faire une enquête dès son arrivée à Petersbourg, et, s'il le fallait, de prendre les devants et de chercher les bonnes grâces de « nos jeunes » sur Andreï Sèmionovitch et déjà, lors de sa visite chez Raskolnikov, il savait comment tourner certaines phrases qu'il n'avait pas inventées.

Évidemment, il avait pu rapidement discerner qu'Andreï Sèmionovitch était un homme fort banal et assez naïf. Mais cela n'entama pas sa conviction et ne le rassura nullement. S'il avait

acquis la certitude que tous les progressistes étaient de pareils petits imbéciles, même alors son inquiétude ne se serait pas calmée. En somme, Piotr Pètrovitch n'avait que faire de toutes ces doctrines, de ces idées, de ces systèmes dont l'avait submergé Andreï Sèmionovitch. Il avait son propre but. Il voulait savoir au plus vite comment les choses se passaient *chez eux*, si ces *gens* étaient forts, s'il avait ou non quelque chose à craindre d'eux ; en somme ce qu'il voulait savoir, c'était si, dans tel ou tel cas, ceux-ci le dénonceraient publiquement, et, si cela se présentait, pour quelle raison précise cette dénonciation serait faite. Pour quels actes dénonçait-on les gens, en général, maintenant ?

Non content de cela, il voulait savoir s'il n'y avait pas une possibilité de s'entendre avec eux et de les rouler, s'ils étaient vraiment à craindre. Était-ce ou non à faire ? Était-il possible, par exemple, d'arranger une chose ou l'autre pour le bien de sa carrière, par leur intermédiaire, précisément. En un mot, il avait des centaines de questions qui demandaient une réponse.

Cet Andreï Sèmionovitch était un petit homme sec et scrofuleux, étonnamment blond, avec des favoris en forme de côtelette dont il était très fier ; il était employé quelque part. En outre, il souffrait presque continuellement des yeux. Il était de caractère assez mou, mais son discours était plein d'assurance et parfois d'outrecuidance, ce qui, pour sa malingre personne, semblait bien ridicule. Amalia Ivanovna le comptait, pourtant, parmi les locataires honorables, parce qu'il ne s'enivrait pas et qu'il payait régulièrement son loyer. Malgré toutes ces qualités, Andreï Sèmionovitch était vraiment un peu bête. Son adhésion au progrès et à « nos jeunes générations » pouvait être mise sur le compte de la passion : c'était un exemplaire de cette innombrable et diverse légion de freluquets, d'avortons débiles, de petits imbéciles à connaissances superficielles, qui s'attachent à l'idée à la mode, à l'idée la plus en vogue, pour

l'avilir immédiatement, pour rendre caricatural tout ce qu'ils servent, parfois avec tant de sincérité.

Du reste, Lébéziatnikov, quoiqu'il fût très bonasse, commençait à très mal supporter son ancien tuteur, Piotr Pètrovitch. Le ressentiment grandit simultanément chez les deux hommes. Si simple d'esprit qu'était Andreï Sèmionovitch, il commençait néanmoins à discerner que Piotr Pètrovitch le trompait, qu'il le méprisait en secret et que ce n'était pas du tout l'homme qu'il avait pensé. Il essaya de lui exposer le système de Fourier et la théorie de Darwin, mais Piotr Pètrovitch s'était mis à l'écouter – surtout ces derniers temps – d'une façon vraiment trop sarcastique, et, dernièrement, son ancien tuteur l'avait même invectivé. Piotr Pètrovitch avait, en effet, commencé à comprendre que non seulement Lébéziatnikov était un petit freluquet un peu bête, qu'il était peut-être encore un petit menteur, qu'il n'avait probablement aucune relation importante dans son cercle même, et qu'il savait tout par ouï-dire. De plus, Piotr Pètrovitch remarqua qu'il ne connaissait même pas son métier de *propagandiste*, car il se trompait souvent, et qu'en tout cas, il ne pouvait être un redresseur de torts, un dénonciateur, un accusateur !

Remarquons en passant que Piotr Pètrovitch, au cours de cette semaine et demie, avait accepté avec plaisir (surtout au début) les compliments les plus insolites que lui faisait Andreï Sèmionovitch, c'est-à-dire qu'il ne protestait pas et qu'il le laissait déclarer que lui, Piotr Pètrovitch était prêt à contribuer à la très prochaine installation d'une nouvelle « *commune* » – c'est-à-dire d'un phalanstère – quelque part, rue Mechtchanskaïa ; ou bien, par exemple, à ne pas gêner Dounétchka s'il lui venait à l'esprit de prendre un amant, le premier mois de leur mariage ; ou bien à ne pas baptiser ses enfants, etc., etc. – toujours dans le même genre. Piotr Pètrovitch, à son habitude, ne protestait pas contre l'attribution

qu’on lui faisait de ces qualités et permettait qu’on le flattât, même de cette façon, tellement toute flatterie lui était agréable.

Piotr Pètrovitch qui avait, le matin même, pour quelque raison, changé des coupons d’obligations, était assis près de la table et comptait les billets de banque. Andrei Sèmionovitch qui n’avait presque jamais d’argent, marchait dans la chambre et faisait semblant de regarder les liasses de billets avec indifférence et même avec dédain. Piotr Pètrovitch ne se serait jamais décidé à croire qu’Andrei Sèmionovitch pût, en effet, regarder cet argent avec indifférence ; celui-ci à son tour se disait avec amertume que Piotr Pètrovitch était bien capable de penser cela de lui et qu’en outre il était peut-être heureux d’avoir l’occasion d’agacer son jeune ami avec cet étalage de liasses qui lui rappelait sa médiocrité et la distance – apparente – qui existait entre eux.

Il le trouva, cette fois-ci, irritable et inattentif plus que de coutume, malgré le fait que lui, Andreï Sèmionovitch, s’était mis avec entrain à lui développer son thème favori au sujet de l’établissement d’une nouvelle « commune ». Les courtes remarques que lançait Piotr Pètrovitch dans les intervalles de ses calculs sur le boulier, avaient l’air de railleries des plus impolies. Mais l’« humanitaire » Andreï Sèmionovitch attribuait son humeur à la rupture avec Dounétchka et il brûlait d’envie de parler de cela : il avait quelque chose de progressiste à dire à ce sujet, quelque chose qui ferait partie de sa propagande, qui consolerait son honorable ami et qui contribuerait, sans aucun doute, à son développement.

– Qu’est-ce que ce repas funéraire que l’on prépare chez... la veuve ? demanda soudain Piotr Pètrovitch, interrompant Andreï Sèmionovitch à l’endroit le plus intéressant de son discours.

– Comme si vous ne le saviez pas ! Je vous ai déjà parlé hier à ce sujet et j'ai développé mes idées sur ces rites... Elle vous a invité aussi, m'a-t-on dit. Vous avez même parlé avec elle, hier...

– Je ne m'attendais nullement à ce que cette misérable sotte dépensât pour ce repas tout l'argent qu'elle a reçu de cet imbécile de... Raskolnikov. J'ai même été étonné de voir, en passant, des préparatifs..., des vins..., des invités... c'est infernal ! continua Piotr Pètrovitch, qui avait l'intention eût-on dit – de faire parler son jeune ami à ce sujet, et cela dans un certain but. – Comment ? Vous dites que je suis invité ? ajouta-t-il soudain en levant la tête. – Quand donc ? Je ne me souviens pas. Du reste, je n'irai pas. Qu'ai-je à faire là ? Je lui ai parlé hier en passant, de la possibilité pour elle, en tant que veuve d'un fonctionnaire dans la misère, de recevoir un subside immédiat équivalent à une année de traitement. Est-ce pour cela qu'elle m'invite ? hé ! hé !

– Je n'ai nullement l'intention d'y aller, dit Lébéziatnikov.

– Comment donc ! Vous l'avez battue de vos propres mains ! Je comprends que vous ayez honte, hé ! hé !

– Qui a battu ? Qui ? s'écria Lébéziatnikov en se troublant et en rougissant.

– Vous. Vous avez battu Katerina Ivanovna il y a un mois à peu près ! On me l'a dit hier... Ah, ces convictions !... Et le problème féminin, c'est ainsi que vous le concevez ? Hé ! hé ! hé !

Piotr Pètrovitch se mit de nouveau à faire claquer son boulier, comme s'il avait été consolé par ces paroles.

– Tout ça, ce sont des bêtises et des calomnies ! éclata Lébéziatnikov, qui craignait toujours qu'on lui rappelât cette histoire. – Et ce n'est pas du tout ainsi que tout cela s'est passé ! C'était autrement !... Vous avez mal compris ; ce sont des commérages ! Je m'étais simplement défendu. C'est elle qui s'est précipitée sur moi avec ses griffes... Elle m'a arraché tout un favori... Il est permis à tous de défendre sa propre personne, je suppose. En outre, je ne permettrai à quiconque d'user de la force à mon égard... Par principe. Car sinon, ce serait presque du despotisme. Alors, j'aurais dû rester sans mouvement devant elle ? Je n'ai fait que la repousser.

– Hé ! hé ! hé ! fit Loujine avec un sourire méchant, tout en continuant ses calculs.

– Vous m'ennuyez parce que vous êtes vous-même fâché et que vous enragez. C'est une bêtise qui n'a rien à faire avec le problème féminin ! Vous comprenez mal la chose ; à mon idée, puisque l'on admet que la femme est l'égale de l'homme en tout, même au point de vue de la force physique (ce que l'on affirme déjà,) alors il faut maintenir l'égalité dans ce domaine. Évidemment, je me suis dit, par après, que cette question devrait être écartée, car les bagarres devront cesser d'exister et les cas de querelles sont inconcevables dans la société future... et qu'il est évidemment étrange de chercher l'égalité dans les bagarres, je ne suis pas si bête... quoique, en somme, la bataille soit... c'est-à-dire qu'elle ne sera pas, mais que, jusqu'à présent, elle est encore... Ah, ça ! Que le diable l'emporte ! C'est de votre faute si je m'embrouille ! Je ne vais pas me rendre à l'invitation, mais ce n'est nullement à cause de cette histoire. Je n'irai pas par principe, pour ne pas participer à cet ignoble préjugé qu'est le repas funéraire ! Voilà ! Du reste, je pourrais y aller, mais seulement afin d'en rire un peu... Oui. C'est dommage qu'aucun pope n'y vienne. Je m'y serais certainement rendu.

– C'est-à-dire que vous vous proposiez de profiter de l'hospitalité et puis de cracher sur eux, ainsi que sur ceux qui vous ont invité. Est-ce ainsi ?

– Je ne comptais nullement cracher, mais protester. Mon but est utile. Je peux contribuer ici directement au « développement des gens » et à la propagande. Tout homme est tenu de développer son prochain, de faire de la propagande, et plus la manière est rude, mieux c'est. Je peux jeter la semence d'une idée... De cette idée sortira un fait. En somme, je ne les offenserai pas. Ils vont d'abord se froisser et ensuite ils verront que je leur fais du bien. On a bien accusé chez nous Terebieva (celle qui est à la commune maintenant) d'avoir écrit à son père et à sa mère, – lorsqu'elle est partie de chez elle et qu'elle s'est... donnée, – qu'elle ne voulait plus vivre parmi les préjugés et qu'elle allait contracter une union libre. Ils ont dit que c'était trop brutal vis-à-vis des parents, qu'elle aurait pu écrire de manière à les ménager. À mon avis, tout ça ce sont des bêtises, il ne faut nullement être moins vigoureux et, au contraire, il faut saisir l'occasion de protester. Enfin, vous avez Varenza qui a vécu sept ans avec son mari et qui, après, a abandonné ses deux enfants et a directement rompu avec son mari en lui écrivant une lettre : « J'ai compris que je ne pouvais pas être heureuse avec vous. Je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir trompée en me cachant qu'il existe une autre organisation de la société : la commune. Je l'ai récemment appris d'un homme généreux auquel je me suis alors donnée ; je fonde une commune avec lui. Je vous le dis franchement, car je considère qu'il serait malhonnête de vous tromper. Faites votre vie comme vous l'entendez. N'espérez pas me persuader de revenir, vous êtes trop en retard. Je vous souhaite d'être heureux. » Voilà comment on écrit de pareilles lettres.

– Cette Terebieva est bien celle dont vous avez dit qu'elle en est à sa troisième union libre ?

– Non, à sa deuxième seulement, si l'on raisonne comme il faut. Et même si c'était la quatrième, la quinzième... tout ça, ce sont des bêtises ! Et si j'ai jamais regretté la mort de mes parents, c'est bien maintenant. J'ai même rêvé que s'ils étaient vivants, je leur aurais envoyé une fameuse protestation ! J'aurais arrangé les choses pour que ce fût possible... Je leur aurais montré ce que vaut « la branche coupée ». Je les aurais étonnés ! Vraiment, c'est dommage que je n'aie personne !

– Pour les étonner ? Hé ! hé ! Que ce soit comme vous l'entendez, l'interrompit Piotr Pètrovitch. Mais, dites-moi, vous connaissez la fille du défunt, cette petite maigrelette ? C'est bien vrai, ce qu'on en dit, n'est-ce pas ?

– Et alors ? À mon avis, je veux dire d'après ma conviction personnelle, précisément, c'est l'état le plus normal de la femme. Pourquoi pas ? Je veux dire : *distinguons*[37]. Dans la société actuelle, cet état n'est évidemment pas tout à fait normal, parce qu'il résulte d'une contrainte, tandis que dans la société future il sera absolument normal, parce qu'il sera libre. D'ailleurs, elle avait déjà maintenant le droit de faire ce qu'elle a fait : elle avait souffert et cela constituait son fonds, pour ainsi dire, son capital dont elle pouvait disposer à son gré. Dans la société future, évidemment, les fonds ne seront pas nécessaires ; mais le rôle de la femme sera déterminé d'une autre façon, d'une façon harmonieuse et rationnelle. Quant à Sophia Sémionovna personnellement, je considère ses actes comme une protestation vigoureuse contre l'organisation de la société et je la respecte profondément pour cette raison ; je me réjouis même à son aspect !

– Et l'on m'a raconté que c'est vous qui l'avez fait expulser de l'appartement.

---

[37] En français dans le texte. (N. D. T.)

Lébéziatnikov explosa :

– C’est encore une calomnie ! hurla-t-il. Ce n’est pas du tout ainsi que les choses se sont passées ! Pas ainsi du tout ! Ce sont des mensonges de Katerina Ivanovna qui n’avait rien compris ! Je n’ai nullement poursuivi Sophia Sémionovna de mes instances ! Je n’ai fait que la développer ; j’étais désintéressé ; j’ai essayé de faire naître une protestation en elle... Faire naître la protestation : c’est tout ce que je voulais, et puis, Sophia Sémionovna ne pouvait quand même plus rester ici.

– Vous lui avez proposé de fonder une commune ?

– Vous plaisantez toujours, mais fort maladroitement, permettez-moi de vous le faire remarquer. Vous ne comprenez rien ! Il n’y a pas de tels rôles dans la commune. La commune s’organise, précisément, pour qu’il n’y ait pas de tels rôles. Dans la commune, ce rôle changera de signification ; ce qui est stupide maintenant deviendra intelligent alors ; ce qui n’est pas naturel dans les circonstances présentes deviendra absolument naturel dans la commune. Tout dépend des circonstances et du milieu. Tout n’est que milieu, l’homme n’est rien. Je suis toujours en bonne entente avec Sophia Sémionovna, ce qui vous prouvera qu’elle ne me prend nullement pour son ennemi ou pour son offenseur. Oui, j’essaye maintenant de la tenter par l’attrait de la commune. Tout dépend des circonstances et du milieu, mais seulement sur une toute autre base ! Pourquoi riez-vous ? Nous voulons fonder une commune, une commune spéciale sur des bases plus larges que les précédentes. Nous avons poussé nos convictions plus loin. Nous nions davantage ! Si Dobrolioubov était revenu à la vie, j’aurais bien su discuter avec lui ! Quant à Bèlinski, je l’aurais piétiné ! En attendant, je continue à développer Sophia Sémionovna. C’est une magnifique, une splendide nature !

– Et vous profitez de la splendide nature, n’est-ce pas ? hé ! hé !

– Non, non ! Oh, non ! Au contraire !

– Au contraire ? Hé ! hé ! hé ! Qu’est-ce que cela ?

– Mais croyez-moi ! Pour quelle raison vous l’aurais-je caché ? Je m’étonne au contraire de ce qu’elle soit d’une façon, dirait-on, voulue et timide, si sage et si pudique avec moi !

– Et vous la développez, évidemment ?... Hé ! hé ! Vous lui démontrez que sa pudeur est stupide ?

– Pas du tout ! Pas du tout ! Oh, combien grossièrement, combien bêtement, – excusez-moi, – vous comprenez le terme « développement » ! Vous n’entendez rien à rien ! Oh, mon Dieu, comme vous êtes... peu prêt ! Nous cherchons la liberté de la femme et vous avez toujours la même idée en tête... Sans parler du problème de la sagesse et de la pudeur féminines – qui sont des choses inutiles et des préjugés – je vous dirai que j’admets parfaitement la sagesse dans ses relations avec moi, car sa volonté et son droit sont tels. Évidemment si elle m’avait dit elle-même : « je veux t’avoir », je penserais que j’ai de la chance, parce que la jeune fille me plaît beaucoup ; mais maintenant, au moins, je peux dire que personne, jamais, ne l’a traitée avec plus de respect de sa dignité et de politesse que moi... j’attends et j’espère : c’est tout !

– Vous feriez mieux de lui offrir un présent. Je parie que vous n’y avez pas songé.

– Vous ne saisissez pas, je vous le répète ! Sa position est bien... hum, mais c’est une autre question, une tout autre question ! Vous la méprisez simplement, vous n’y voyez qu’un fait digne de mépris pour vous et, immédiatement, vous refusez

de considérer cette jeune fille d'un point de vue humanitaire. Vous ne connaissez pas encore les possibilités de son caractère ! Je regrette seulement qu'elle ait cessé, ces derniers temps, de lire, et qu'elle ne m'emprunte plus de livres comme elle le faisait jadis. Il est aussi regrettable qu'étant donnés son énergie et sa détermination dans la prostration – qualités qu'elle a déjà prouvées – elle ait trop peu d'initiative, pour ainsi dire, d'indépendance, trop peu de « négation » pour se détacher entièrement de certains préjugés et de certaines... bêtises. Malgré cela, elle comprend fort bien certaines questions. Elle a magnifiquement compris par exemple, la question du baise-main, c'est-à-dire que l'homme offense la femme et affirme l'infériorité de cette dernière en lui baisant la main. Nous avons débattu cette question et je lui ai, immédiatement, transmis nos conclusions. Elle a aussi écouté avec attention lorsque je lui ai parlé des associations ouvrières en France. Maintenant, je lui explique la question de l'entrée libre dans les chambres de la société future.

– Qu'est-ce donc que cela ?

– On a débattu dernièrement la question de savoir si le membre d'une commune a le droit de pénétrer n'importe quand dans la chambre d'un autre membre, homme ou femme... et l'on a décidé qu'il a bien ce droit...

– Oui, et si celui-ci ou celle-là est occupé à satisfaire un besoin indispensable, hé ! hé !

Andreï Sémionovitch se fâcha.

– Vous dites toujours la même chose, vous parlez sans cesse des besoins ! s'écria-t-il haineusement. Ouais ! Je suis dépité et fâché de m'être laissé aller prématurément à parler de ces maudits besoins-là en exposant le système ! Que le diable les emporte ! C'est la pierre d'achoppement pour tous ceux de votre

espèce, et le pire, c'est qu'ils vous jettent cette pierre avant de savoir de quoi il s'agit. Et ils pensent avoir raison ! Et ils en sont fiers ! Ouais ! J'ai affirmé plusieurs fois qu'il ne faut exposer cette question au néophyte qu'en dernier lieu, lorsqu'il est déjà développé et mis sur le bon chemin, mais dites-moi ce que vous trouvez de honteux et de méprisable dans le fait de nettoyer les égouts ! Je suis prêt, le premier, à curer n'importe quel égout ! Il n'y a aucun sacrifice là-dedans ! C'est simplement du travail, une activité noble et utile à la société, qui en vaut une autre et qui est bien plus élevée, par exemple, que l'activité de quelque Raphaël ou d'un Pouchkine, car elle est plus utile.

– Et plus noble, plus noble, hé ! hé !

– Qu'est-ce à dire, plus noble ? Je ne comprends pas une telle expression lorsqu'elle est employée pour caractériser une activité humaine. « Noble », « généreux » – tout ça, ce sont des bêtises, des non-sens, des vieux mots, des préjugés que je rejette ! Tout ce qui est utile à l'humanité est noble. Je ne connais qu'un seul mot : l'utile ! Riez tant que vous voudrez, mais c'est ainsi !

Piotr Pètrovitch riait fortement. Il avait achevé ses comptes et mis l'argent de côté. Pourtant une partie des billets de banque restait encore, dans un but indéfini, sur la table. La « question des égouts », malgré toute sa banalité, avait déjà plusieurs fois servi de prétexte à une discussion entre Piotr Pètrovitch et son jeune ami. Tout le ridicule consistait en ce que Andreï Sèmionovitch se fâchait vraiment. Quant à Loujine, il soulageait ainsi son cœur, et, pour l'instant, il avait une envie particulière d'agacer Lébéziatnikov.

– C'est votre insuccès d'hier qui vous rend si ennuyeux et énervant, éclata enfin ce dernier, qui, en général et malgré toute son « indépendance » et toutes ses « protestations », n'osait pas

entrer en contradiction avec Piotr Pètrovitch et continuait toujours à lui témoigner, par habitude, quelque déférence.

– Dites-moi, commença Piotr Pètrovitch avec dépit et hauteur, pouvez-vous... ou, pour m'exprimer mieux, êtes-vous vraiment en termes assez familiers avec la jeune personne dont nous parlions, pour la prier de venir à l'instant, pour une minute, dans cette chambre ? Il semble bien qu'ils sont tous rentrés du cimetière, à présent... J'entends un remue-ménage... J'aurais besoin de la voir – cette personne, veux-je dire.

– Pourquoi donc ? demanda Lébéziatnikov très étonné.

– Pour ça ; j'en ai besoin. Je vais loger ailleurs un de ces jours et j'aurais voulu lui communiquer... Du reste, je vous prie d'être présent lors de l'explication. Oui, ce sera mieux ainsi. Sinon, vous pourriez vous imaginer Dieu sait quoi...

– Je ne m'imaginais rien du tout... J'ai posé cette question sans intention spéciale ; si vous avez à faire avec elle, rien n'est plus facile que de l'appeler. J'y vais de ce pas. Et je ne vous gênerai pas, soyez-en assuré.

Cinq minutes plus tard, Lébéziatnikov revint, en effet, avec Sonètchka. Celle-ci entra avec une mine extrêmement étonnée, et, comme d'habitude, fort intimidée. Elle devenait toujours fort timide dans de pareilles circonstances et elle craignait beaucoup les visages nouveaux et les nouvelles relations. Il en était ainsi depuis son enfance, et cela n'avait fait que s'accroître ces derniers temps... Piotr Pètrovitch la reçut avec « politesse et affabilité », mais avec une nuance de familiarité gaie qui convenait, à son avis, à un homme aussi honorable et posé que lui dans ses relations avec quelqu'un d'aussi jeune et – dans un certain sens – d'aussi intéressant qu'elle. Il se hâta de la rassurer et de la faire asseoir en face de lui. Sonia s'assit et jeta un coup d'œil autour d'elle, sur Lébéziatnikov, sur l'argent, puis,

soudain, sur Piotr Pètrovitch, et alors elle ne le quitta plus des yeux. Lébéziatnikov se dirigea vers la porte. Piotr Pètrovitch se leva, invita du geste Sonia à rester assise, et arrêta Lébéziatnikov devant la porte.

– Ce Raskolnikov est-il là ? Est-il déjà arrivé ? demanda-t-il à mi-voix.

– Raskolnikov ? Oui, il est là. Eh bien ? Il est là... Il vient d'entrer, je l'ai vu. Et alors ?

– Eh bien ! je vous demanderai spécialement de rester ici et de ne pas me laisser seul avec cette... demoiselle. C'est une vétille, mais Dieu sait ce qu'on va en déduire. Je ne veux pas que Raskolnikov répète *là-bas*... Vous comprenez ce que je dis ?

– Je comprends ! Je comprends ! dit Lébéziatnikov en devinant tout à coup. Oui, vous avez raison... Évidemment, d'après ma conviction personnelle, vous allez un peu loin dans vos appréhensions, mais... vous avez quand même ce droit. Soit, je reste. Je me tiendrai près de la fenêtre, ainsi je ne vous dérangerai pas... À mon avis, vous avez le droit...

Piotr Pètrovitch revint au divan, s'installa en face de Sonia, la regarda attentivement et prit soudain un air important et même quelque peu sévère. « N'allez pas vous imaginer des choses, vous non plus, Mademoiselle. » Sonia se troubla définitivement.

– Tout d'abord, je vous prie de présenter mes excuses, Sophia Sémionovna, à votre très respectable mère. Est-ce ainsi ? Katerina Ivanovna remplace votre mère, n'est-ce pas ? commença Piotr Pètrovitch fort gravement, mais, en somme, assez aimablement. Il était visible qu'il avait les intentions les plus cordiales.

– Oui, c'est bien ainsi, c'est exact, elle remplace ma mère, se hâta de répondre Sonia.

– Alors, veuillez lui présenter mes excuses de ce que des circonstances ne dépendant pas de ma volonté m'empêchent de me rendre aux agapes… je veux dire au repas de funérailles, nonobstant son aimable invitation.

– Oui ; c'est bien, je le dirai tout de suite, dit Sonia en se levant rapidement.

– Ce n'est pas encore *tout*, l'arrêta Piotr Pètrovitch en souriant de sa simplicité et de son ignorance des convenances. Vous me connaissez bien peu, chère Sophia Sémionovna, si vous croyez que j'ai dérangé et prié de venir chez moi une personne telle que vous pour une raison de si peu d'importance et qui ne touche que moi. Mon but est tout autre.

Sonia se hâta de s'asseoir. Ses yeux glissèrent à nouveau sur les coupures grises et irisées qui étaient restées sur la table, mais elle en détourna rapidement le regard et le leva sur Piotr Pètrovitch : il lui sembla soudain qu'il était affreusement impoli, surtout pour elle, de regarder de l'argent qui ne lui appartenait pas. Elle arrêta ses yeux sur le lorgnon d'or que Piotr Pètrovitch tenait dans sa main gauche, et, en même temps, sur la chevalière massive, grande, très belle, garnie d'une pierre jaune, qui ornait son médius ; mais son regard les quitta bientôt et, ne sachant plus où se diriger, il se fixa enfin droit dans les yeux de Piotr Pètrovitch. Après avoir gardé un court silence, celui-ci continua d'un air plus important encore :

– J'ai eu l'occasion, hier, d'échanger quelques mots en passant avec la malheureuse Katerina Ivanovna. Il a suffi de deux mots pour que je puisse voir qu'elle est dans un état anormal, si l'on peut dire ainsi…

– Oui… anormal, se hâta d’approuver Sonia.

– Ou, pour dire plus simplement et plus justement, elle est dans un état maladif.

– Oui, plus simplement et plus juste… oui, elle est malade.

– Bon. Alors, j’aurais voulu, de mon côté, lui être utile d’une façon ou d’une autre, par sentiment humanitaire et, pour ainsi dire, par compassion, en prévision de son sort inévitablement malheureux. Je crois savoir que la subsistance de toute la très pauvre famille dépend de vous seule ?

– Permettez-moi de vous demander, dit tout à coup Sonia en se levant, ce que vous lui avez dit hier au sujet de la possibilité de recevoir une pension ? Parce qu’elle m’a dit que vous vous êtes chargé de lui faire obtenir sa pension. Est-ce vrai ?

– Pas du tout et dans un certain sens c’est même une absurdité. J’avais fait allusion à la possibilité d’obtenir un subside pour la veuve d’un fonctionnaire mort en fonction, dans le cas où elle aurait eu des protections. Mais je crois que votre défunt père n’avait, non seulement pas accompli le terme prescrit, mais qu’il avait même cessé d’occuper son emploi ces derniers temps. En un mot, s’il y a eu un espoir, il a été très éphémère, parce que, en somme, elle n’avait, dans cette circonstance, aucun droit à un subside, et même au contraire… Et elle s’attendait à recevoir une pension ? Hé ! hé ! Elle n’y va pas de main-morte !

– Oui, elle s’attendait… Parce qu’elle est naïve et bonne, et sa bonté lui fait tout croire et… et… et… elle est ainsi… Oui… excusez-moi, dit Sonia, et elle se leva pour partir.

– Permettez, ce n’est pas encore tout.

– Ah, ce n’est pas tout, bredouilla Sonia.

– Alors, asseyez-vous donc.

Sonia se troubla affreusement et se rassit pour la troisième fois.

– Voyant sa position, avec ses enfants en bas âge, j’aurais voulu – comme je l’ai déjà dit – lui être utile d’une façon ou d’une autre, dans la mesure de mes forces, comme on dit, et pas davantage. On pourrait, par exemple, organiser une souscription en sa faveur, ou, pour ainsi dire, une loterie... ou quelque chose de ce genre – comme font toujours dans ces cas-là les proches ou les gens qui, quoique étant étrangers, veulent quand même se rendre utiles. C’est cela que je voulais vous communiquer. Ce serait faisable.

– Oui, c’est bien... Dieu vous... bredouilla Sonia, regardant Piotr Pètrovitch d’un regard aigu.

– C’est faisable, mais... nous en parlerons plus tard... c’est-à-dire que l’on pourrait commencer déjà aujourd’hui. Nous nous verrons ce soir et nous jetterons les bases, pour ainsi dire. Passez par ici vers sept heures. J’espère qu’Andreï Sèmionovitch prendra part, lui aussi, avec nous... mais... il y a ici une circonstance qu’il faut mentionner préalablement et soigneusement. C’est pour cette raison que je vous ai dérangée, Sophia Sémionovna, en vous invitant à venir ici. À savoir, mon opinion est qu’il serait dangereux de mettre cet argent entre les mains de Katerina Ivanovna ; le repas d’aujourd’hui en est la preuve. Elle n’a, pour ainsi dire, pas une croûte de pain pour le lendemain... ou même pas de souliers, par exemple, elle manque de tout, et elle achète du rhum de la Jamaïque et même – je crois – du madère et du café. Je l’ai vu en passant. Demain, tout retombera sur vous, jusqu’au souci de la croûte de pain

quotidien, et c'est stupide. Par conséquent, à mon avis personnel, la souscription doit être ainsi faite que la pauvre veuve n'en sache rien et que vous seule, par exemple, en soyez informée. Est-ce bien ainsi ?

– Je ne sais pas. C'est seulement aujourd'hui... cela n'arrive qu'une fois dans la vie... elle avait envie de faire honneur, de faire quelque chose à la mémoire... elle est très intelligente. Mais que ce soit comme vous l'entendez et je vous serai très, très... ils vous seront tous... et Dieu vous... et les orphelins...

Sonia n'acheva pas et se mit à pleurer.

– Bon. Alors, prenez-en note ; et maintenant, veuillez bien accepter en faveur des intérêts de votre parente, pour les premiers frais, une somme proportionnée à mes moyens. Je souhaite vivement que mon nom ne soit pas mentionné dans cette circonstance. Voici... ayant moi-même des charges et des soucis, je ne puis donner davantage.

Et Piotr Pètrovitch remit à Sonia un billet de dix roubles après l'avoir soigneusement déplié au préalable. Sonia le prit, rougit violemment, se leva d'un mouvement vif, bredouilla quelque chose et se mit à prendre congé. Piotr Pètrovitch la reconduisit pompeusement jusqu'à la porte. Elle s'échappa enfin, tout agitée, tout épuisée et rejoignit Katerina Ivanovna, extrêmement troublée.

Pendant toute cette scène, Andreï Sèmionovitch était resté tantôt debout près de la fenêtre, tantôt à se promener dans la chambre, ne voulant pas interrompre la conversation ; lorsque Sonia partit, il s'approcha immédiatement de Piotr Pètrovitch et lui tendit solennellement la main.

– J'ai tout entendu et j'ai tout *vu*, dit-il en appuyant spécialement sur ce dernier mot ; c'est noble... je voulais dire

que c'est humanitaire ! Vous avez voulu vous soustraire à la reconnaissance, je l'ai vu ! Et quoique, je l'avoue, je ne puisse sympathiser par principe avec la bienfaisance privée, parce que, non seulement elle n'extirpe pas le mal radicalement, mais qu'au contraire elle le nourrit, néanmoins je dois avouer que j'ai suivi votre geste avec plaisir – oui, oui, cela me plaît.

– Mais c'est une petite chose, bredouilla Piotr Pètrovitch, agité, en regardant Lébéziatnikov, comme s'il cherchait à deviner quelque chose.

– Non, ce n'est pas une petite chose ! Un homme offensé et dépité comme vous par les événements d'hier, et capable, en même temps, de penser aux malheurs des autres – un tel homme... quoiqu'il commette une faute sociale par ses actes – est néanmoins... digne de respect ! Je n'attendais pas cela de vous, Piotr Pètrovitch, et ce d'autant plus que, d'après vos idées... ô comme vos idées vous gênent encore ! Comme votre échec d'hier, par exemple, vous agite, s'exclamait le brave Andreï Sèmionovitch qui se sentait, de nouveau, fort bien disposé envers Piotr Pètrovitch. – Et qu'avez-vous besoin, par exemple, de ce mariage, de ce mariage *légitime*, très honorable Piotr Pètrovitch ? Pourquoi recherchez-vous à tout prix cette légitimité dans le mariage ? Allons, battez-moi si vous voulez, mais je suis content qu'il n'ait pas réussi, que vous restiez libre, que vous ne soyez pas encore tout à fait perdu pour l'humanité... Vous voyez, j'ai exprimé ma pensée !

– C'est parce que je ne veux pas porter des cornes et élever les enfants des autres ; voilà pourquoi je n'ai que faire de l'union libre, dit Loujine pour répondre quelque chose.

Il semblait particulièrement préoccupé et était pensif.

– Des enfants ! Vous avez touché la question des enfants ? s'écria Andreï Sèmionovitch qui frissonna comme un cheval de

bataille qui entend le son des trompettes de guerre. Les enfants constituent une question sociale, et une question de première importance, je suis d'accord ! mais cette question aura une autre solution. Certains nient totalement la nécessité de leur existence, comme ils nient d'ailleurs toute allusion à la famille. Nous parlerons des enfants plus tard, occupons-nous maintenant des cornes ! Je vous avoue que c'est mon point faible. Il est inimaginable que l'on trouve cette méchante expression de hussard, ce mot à la Pouchkine, dans le vocabulaire de l'avenir. Et puis, qu'est-ce que « les cornes » ? Quelle aberration ! Quelles cornes ? Pourquoi les cornes ? Quelles bêtises ! Au contraire, elles n'existeront pas dans l'union libre ! « Les cornes », c'est la conséquence logique du mariage légal, c'est son correctif, pour ainsi dire, une protestation ; par conséquent, elles ne sont pas humiliantes le moins du monde... Si jamais – supposons l'absurde – je me mariais légalement, je serais même heureux de porter vos cornes maudites ; je dirais alors à ma femme : « chère amie, jusqu'ici, je me suis contenté de t'aimer ; maintenant, je te respecte parce que tu as su protester ! ». Vous riez ? C'est parce que vous n'êtes pas en mesure de rompre avec les préjugés ! Que le diable m'emporte, je comprends fort bien en quoi consiste le désagrément lorsqu'on est trompé, dans un mariage légal ; mais ce n'est que la misérable conséquence d'un misérable fait où tous deux sont humiliés. Mais lorsque les cornes se mettent ouvertement, comme dans l'union libre, alors elles n'existent pas, elles sont inimaginables et perdent même le nom de cornes. Au contraire, votre femme vous démontre ainsi qu'elle vous respecte, en vous considérant comme incapable de vous opposer à son bonheur et en vous jugeant suffisamment développé pour ne pas chercher à vous venger sur elle, parce qu'elle a un nouveau mari. Que le diable m'emporte ! Je songe parfois que si jamais je me mariais (légalement ou librement, que m'importe), j'amènerais, je crois, un amant à ma femme, si elle tardait trop à en prendre un elle-même. « Chère amie, lui dirais-je, je t'aime, mais je veux encore que tu me respectes, – voici ! ». Est-ce que je parle bien ?

Piotr Pètrovitch faisait entendre des petits rires en écoutant, mais sans enthousiasme particulier. Il n'avait écouté que distraitement le discours de son jeune ami. Il était en train de combiner quelque chose, et Lébéziatnikov lui-même finit par le remarquer. Piotr Pètrovitch était agité, il se frottait les mains, devenait pensif par moment. Tout cela, Andreï Sèmionovitch se le rappela et en comprit la raison par la suite…

II

Il serait difficile d’indiquer exactement les causes qui avaient fait naître l’idée du repas de funérailles dans la tête déréglée de Katerina Ivanovna. Près de dix, des vingt et quelques roubles donnés par Raskolnikov pour l’enterrement de Marméladov, y furent engloutis. Peut-être Katerina Ivanovna considérait-elle comme son devoir vis-à-vis du défunt d’honorer « comme il faut » sa mémoire, pour que tous les locataires, et Amalia Ivanovna surtout, sachent qu’« il » était non seulement aussi bien qu’eux, mais peut-être beaucoup « mieux », et qu’en tout cas personne n’avait le droit de « le regarder de haut ». Peut-être était-ce la *fierté des pauvres gens*, si spéciale, qui avait eu la plus grande part dans sa décision, cette fierté qui pousse les pauvres, lors de certaines circonstances où les coutumes rendent un rite obligatoire, à bander leurs dernières énergies, à dépenser les derniers sous qu’ils avaient économisés, pour se permettre de n’être pas « autrement que les autres », pour ne pas être « mal jugés » par les autres. Il est très probable que Katerina Ivanovna avait eu envie, précisément dans cette occasion, alors qu’il semblait bien qu’elle fût totalement abandonnée, de montrer à tous ces « négligeables et méchants locataires » que non seulement « elle savait vivre et qu’elle savait recevoir », mais qu’elle n’était pas du tout faite pour le rôle qu’elle jouait, elle qui avait été élevée dans une maison honorable et on pourrait même dire « aristocratique », elle qui n’était nullement préparée à brosser le plancher et à lessiver la nuit des hardes d’enfants. Ces paroxysmes d’orgueil et de vanité visitent parfois les gens les plus miséreux et les plus apeurés et il arrive que cela se transforme, chez eux, en un désir irrité et irrésistible. En outre, Katerina Ivanovna n’était nullement

apeurée : les circonstances pouvaient l'anéantir matériellement, mais elles ne pouvaient l'écraser moralement, c'est-à-dire l'apeurer et soumettre sa volonté. De plus, Sonètchka avait de bonnes raisons de dire que sa pensée se troublait. On ne pouvait encore l'affirmer positivement et définitivement, il est vrai, mais il était sûr que ces derniers temps, cette dernière année, sa pauvre tête avait trop souffert pour rester intacte. Une évolution poussée de la phtisie contribue aussi, disent les médecins, au dérèglement des facultés mentales.

Il n'y avait pas de vins nombreux et divers, pas plus que de madère : l'affirmation était exagérée ; mais il y avait quand même du vin. Il y avait du vodka, du rhum et du porto ; tout était de dernière qualité mais en quantité suffisante. En fait d'aliments, à part la koutia[38], il y avait trois ou quatre plats que l'on avait préparés dans la cuisine d'Amalia Ivanovna ; deux samovars étaient prêts pour le thé et le punch. C'est Katerina Ivanovna elle-même qui avait pris les dispositions pour les achats ; elle fut aidée par un colocataire, un misérable petit Polonais qui vivait, Dieu sait pourquoi, chez Mme Lippewechsel et qui s'était immédiatement offert pour faire les commissions de Katerina Ivanovna. La veille, il avait couru toute la journée, et toute la matinée de ce jour, comme un fou, la langue pendante, et visiblement soucieux de ce que son zèle fût remarqué. Il accourait chez Katerina Ivanovna pour la moindre chose, il était même allé la relancer jusqu'au bazar ; il l'appelait constamment « Madame la Lieutenante » ; enfin, elle en fut excédée, quoiqu'elle eût dit au début que, sans cet homme « serviable et généreux », elle aurait été complètement perdue. C'était dans le tempérament de Katerina Ivanovna de parer au plus vite le premier venu des qualités les plus éclatantes, de l'accabler sous un flot de louanges, jusqu'à le faire rougir, d'imaginer un tas de circonstances inexistantes à son avantage et de croire ensuite elle-même à leur réalité ; après quoi, elle se

---

[38] La koutia est un plat funéraire. (N. D. T.)

désillusionnait, elle couvrait de reproches et chassait celui qu'elle avait admiré un instant plus tôt. Elle était naturellement gaie, paisible, elle avait le rire facile, mais par suite de ses échecs et de ses malheurs, elle s'était mise à désirer avec tant de rage que tous vivent en paix et qu'ils ne puissent vivre autrement, que la plus légère dissonance dans la vie, que le moindre insuccès la mettaient tout de suite hors d'elle-même : elle passait alors des espoirs les plus élevés, des mirages les plus brillants au plus profond désespoir ; elle se mettait à maudire sa destinée, à casser tout ce qui lui tombait sous la main et à se cogner la tête au mur. Amalia Ivanovna se vit, du jour au lendemain, extraordinairement honorée et respectée par Katerina Ivanovna, sans doute uniquement à cause du repas de funérailles aux apprêts duquel Amalia Ivanovna avait décidé de participer de tout son cœur ; elle s'était chargée de servir la table, de procurer le linge, la vaisselle, etc. et de préparer les aliments dans sa cuisine. Katerina Ivanovna lui avait donné les pleins pouvoirs, se préparant elle-même à se rendre au cimetière. Tout fut magnifiquement fait : la table fut même servie assez proprement, bien que la vaisselle, les fourchettes, les couteaux, les tasses, les verres, fussent dépareillés, de modèles et de calibres différents. Tout cela provenait d'ailleurs des différents locataires. En revanche, tout fut prêt à l'heure et Amalia Ivanovna, sachant qu'elle avait fait sa besogne d'une façon excellente, reçut avec quelque orgueil ceux qui rentraient du cimetière. Elle s'était parée d'une coiffe, ornée de rubans de deuil, et d'une robe noire. Cette fierté, toute légitime qu'elle fût, ne plut pas à Katerina Ivanovna : « vraiment, c'est comme si on n'aurait pu servir la table sans Amalia Ivanovna ! » La coiffe avec ses rubans neufs lui déplut aussi : « ne serait-elle pas fière, cette stupide Allemande, parce qu'elle est la propriétaire et qu'elle a consenti, par charité, à aider de pauvres locataires ? Par charité ! Merci ! Chez le père de Katerina Ivanovna qui était colonel et presque gouverneur, la table était parfois servie pour quarante personnes, si bien qu'une quelconque Amalia Ivanovna ou, pour mieux dire, Ludwigovna, n'aurait pas même

été admise à pénétrer dans la cuisine... ». Du reste, Katerina Ivanovna décida de ne pas exprimer ses sentiments pour l'instant, quoiqu'elle se dit qu'il fallait à tout prix, aujourd'hui même, remettre Amalia Ivanovna à sa place, sinon elle pourrait s'imaginer Dieu sait quoi. En attendant, elle se montra seulement froide avec elle. Un autre désagrément contribua aussi à irriter Katerina Ivanovna : aucun locataire ne fut présent à l'enterrement ; le petit Polonais fit exception : il fut seul à se rendre au cimetière. Par contre, l'heure du repas vit arriver les plus insignifiants et les plus pauvres d'entre les locataires, dont beaucoup étaient déjà gris ; de la racaille, en somme. Les plus âgés et les plus importants manquèrent tous, comme s'ils s'étaient entendus d'avance. Piotr Pètrovitch Loujine, le plus important des locataires, pouvait-on dire, était absent, et Katerina Ivanovna avait déclaré hier à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire à Amalia Ivanovna, à Polètchka, à Sonia et au petit Polonais, que cet homme noble et généreux, pourvu de puissantes relations et d'une fortune considérable, ancien ami de feu son mari, qui avait été reçu dans la maison de son père – que cet homme avait promis de mettre tout en œuvre pour lui procurer une importante pension. Remarquons ici que si Katerina Ivanovna vantait la qualité et la fortune de ses relations, ce n'était nullement par intérêt ou par calcul ; elle faisait cela de grand cœur, pour le seul plaisir de louer et de donner ainsi plus de valeur à celui qu'elle louait. « Ce mauvais garnement » de Lébéziatnikov ne vint pas non plus, prenant sans doute exemple sur Loujine. À quoi pense-t-il donc ! On ne l'avait invité que par charité et parce qu'il partageait la chambre de Piotr Pètrovitch, étant son ami, et qu'il n'aurait pas été convenable de ne pas l'inviter. Une « dame du monde » avec sa fille, déjà âgée, ne vint pas non plus ; elle n'habitait que depuis deux semaines dans un des garnis d'Amalia Ivanovna, mais elle s'était déjà plainte deux fois du bruit et des cris qui lui parvenaient de la chambre des Marméladov, surtout quand le défunt rentrait ivre à la maison. Katerina Ivanovna était mise au courant de ces réclamations par Amalia Ivanovna, lorsqu'elle se

querellait avec elle et était menacée d'être expulsée avec toute sa famille ; Amalia Ivanovna lui criait alors à gorge déployée « qu'elles dérangeaient d'honorables locataires dont elles n'arrivaient pas à la cheville ». Katerina Ivanovna tint à inviter cette dame « dont elle n'arrivait pas à la cheville » – d'autant plus que celle-ci se détournait hautainement quand elles se rencontraient – pour lui montrer que « les gens honorables et généreux agissent en oubliant les offenses » ; en outre, elle verrait que Katerina Ivanovna était habituée à une autre existence. Il fallait qu'elles s'expliquent à ce sujet ainsi qu'au sujet de la dignité de gouverneur dont allait être investi, au moment de sa mort, son défunt père ; elle devait faire remarquer ensuite indirectement que la dame avait tort de se détourner lors de leurs rencontres et que cette façon d'agir était stupide de sa part. Le gros lieutenant-colonel (en réalité, capitaine en second retraité) ne vint pas non plus, mais on apprit qu'il était ivre-mort depuis la veille au matin. En définitive, étaient présents : le petit Polonais, un méchant clerc boutonneux, muet comme une carpe, vêtu d'un frac vert et répandant une mauvaise odeur ; ensuite, un petit vieux sourd et presque aveugle qui, jadis, avait été employé dans un bureau de poste et qu'un inconnu entretenait, depuis des temps immémoriaux et Dieu sait pourquoi, chez Amalia Ivanovna. Un lieutenant de réserve, qui était, en fait, un employé d'intendance, arriva déjà ivre, avec un gros rire des plus impoli et, « imaginez-vous », sans gilet ! quelqu'un arriva et se mit directement à table sans même saluer Katerina Ivanovna ; enfin vint un personnage en robe de chambre, faute de vêtements, ce qui était à ce point inconvenant qu'Amalia Ivanovna et le petit Polonais, en joignant leurs efforts, l'éconduisirent. D'autre part, le petit Polonais amena deux compatriotes qui n'avaient jamais habité chez Amalia Ivanovna et que personne n'avait jamais vus dans l'appartement. Tout cela irrita considérablement Katerina Ivanovna. « Pour qui, en fin de compte, tous ces préparatifs avaient-ils été faits ? » On avait même installé les enfants autour du coffre dans le coin du fond, car il ne devait plus y

avoir de place à la table qui occupait, du reste, presque toute la pièce. Les deux petits s'assirent sur le banc et Polètchka, en tant qu'aînée, devait les surveiller, leur donner à manger et les moucher « comme des enfants de naissance honorable ». En un mot, Katerina Ivanovna se crut obligée de recevoir ses invités avec une importance redoublée et même avec hauteur. Elle jeta un regard particulièrement sévère à certains de ceux-ci et les invita avec emphase à s'asseoir. Estimant, Dieu sait pourquoi qu'Amalia Ivanovna était responsable des abstentions, elle se mit à la traiter avec une extrême négligence, à tel point que celle-ci le remarqua immédiatement et en fut piquée au plus haut point. Un tel commencement ne présageait pas une bonne fin. Enfin, on fut installé. Raskolnikov entra presque en même temps que ceux qui revenaient de l'enterrement. Katerina Ivanovna fut extrêmement heureuse de son arrivée, tout d'abord parce qu'il était le seul « invité cultivé » et, comme on le savait déjà, qu'il s'apprêtait à occuper, dans deux ans, une chaire de professeur à l'université, ensuite parce qu'il s'excusa immédiatement et respectueusement de n'avoir pu, malgré tout son désir, venir à l'enterrement. Elle s'empara de lui, l'installa à sa gauche (à sa droite se trouvait Amalia Ivanovna) et, malgré la continuelle agitation et le mal qu'elle se donnait pour surveiller le service et pour veiller à ce que tout le monde ait sa part, malgré la toux douloureuse qui lui coupait à chaque instant la parole, la faisait suffoquer et qui semblait s'être exaspérée ces derniers jours, elle s'adressait continuellement à Raskolnikov et elle se hâtait de lui dire tous les sentiments qui s'étaient accumulés en elle et toute sa juste indignation à propos du repas de funérailles manqué. Son indignation était souvent remplacée par un rire des plus gai, des plus irrésistible, qui avait pour objet les invités, mais surtout la logeuse elle-même.

– C'est cette perruche qui est la cause de tout. Vous comprenez de qui je veux parler : d'elle, d'elle ! – Katerina Ivanovna lui montra la logeuse de la tête. – Regardez-la rouler les yeux, elle sent qu'on parle d'elle, elle ne peut comprendre,

alors, elle roule les yeux. En voilà une chouette. – Elle rit, puis toussota. – Que veut-elle montrer avec sa coiffe ? – Elle toussa. – Avez-vous remarqué qu'elle désire que tout le monde pense qu'elle me protège et qu'elle me fait honneur en venant ? Je l'ai priée, comme une honnête femme, d'inviter du monde convenable et, particulièrement, les amis du défunt et regardez donc ce qu'elle m'a amené des paillasses ! Des épouvantails ! Regardez celui-ci avec son visage boutonneux : c'est une glaire sur deux jambes ! Et ces petits Polonais... – Elle rit, puis toussa. – Personne ne les a jamais vus ici... moi non plus ; allons, dites-moi pourquoi sont-ils venus ?... Ils sont assis dignement côte à côte. Pane[39], hé ! cria-t-elle subitement à l'un d'eux, – avez-vous pris des crêpes ? Prenez-en encore ! Buvez de la bière ! Ne voulez-vous pas du vodka ? Regardez, il a bondi et il fait des courbettes, regardez, regardez : ils sont sans doute affamés, les pauvres ! Ce n'est rien, qu'ils mangent ! Au moins, ils ne font pas de bruit... mais j'avoue, j'ai peur pour les couverts d'argent de la logeuse !... – Amalia Ivanovna ! dit-elle soudain à celle-ci, presque à haute voix, – si jamais les cuillers disparaissent, je n'en suis pas responsable, je vous en avertis ! – Elle rit, puis elle s'adressa de nouveau à Raskolnikov en lui montrant la logeuse de la tête, tout heureuse de sa plaisanterie : – Elle n'a pas compris, elle n'a pas compris ! Elle est assise la bouche ouverte, regardez : une chouette, une vraie chouette, une chouette avec des rubans neufs ! – Elle rit.

Ici son rire se transforma de nouveau en une toux douloureuse qui dura cinq minutes. Un peu de sang tacha le mouchoir, la sueur perla à son front. Sans mot dire, elle montra le sang à Raskolnikov et, reprenant avec peine son haleine, elle se mit immédiatement à chuchoter avec une extraordinaire animation ; des taches rouges lui avaient coloré les joues.

---

[39] Pane signifie Monsieur en polonais. (N. D. T.)

– Pensez que je lui ai confié la mission la plus délicate : inviter cette dame et sa fille, vous voyez de qui je veux parler ? Il fallait agir le plus finement, le plus habilement possible et elle a fait cela d'une telle façon que cette imbécile, cette nouvelle arrivée, cette hautaine créature, cette misérable provinciale, pour la seule raison qu'elle est une quelconque veuve de major, parce qu'elle est venue ici pour se procurer une pension et encombrer les antichambres administratives, qu'elle se teint les cheveux, se poudre et se farde (c'est connu)... malgré ses cinquante ans... eh bien, c'est cette femme qui a trouvé bon de ne pas venir et elle ne s'est même pas fait excuser, ce qu'exigeait la plus élémentaire politesse dans ce cas-là. Je ne comprends vraiment pas pourquoi Piotr Pètrovitch n'est pas venu non plus ? Mais où est Sonia ? Où est-elle partie ? Ah, la voilà, enfin ! Où as-tu été Sonia ? Il est étrange que tu sois si peu ponctuelle aux funérailles de ton père. Rodion Romanovitch, faites-lui place à côté de vous. Voici ta place, Sonètchka... que veux-tu ? Prends. Prends plutôt du poisson à la gelée. On va apporter les crêpes tout de suite. A-t-on servi les enfants ? Polètchka, avez-vous tout ce qu'il faut ? – Elle toussota. – C'est bien. Sois sage Lénia, et toi, Kolia, ne balance pas les jambes ; conduis-toi comme un enfant de bonne famille doit se conduire. Que dis-tu, Sonètchka ?

Sonia se hâta de lui faire part des excuses de Piotr Pètrovitch, en essayant de parler à voix haute pour que tout le monde pût entendre et en recherchant les expressions les plus choisies et les plus respectueuses, expressions qu'elle inventa ou qu'elle orna au nom de Piotr Pètrovitch. Elle ajouta que Piotr Pètrovitch avait particulièrement insisté pour qu'elle n'oubliât pas de dire qu'à la première possibilité il viendrait lui-même pour parler d'affaires seul à seul et convenir de ce qu'il fallait faire et entreprendre par la suite, etc..., etc...

Sonia savait que cela apaiserait Katerina Ivanovna, que cela la flatterait et surtout, que son orgueil serait satisfait. Elle

s’assit près de Raskolnikov auquel elle fit un salut hâtif, et lui jeta un regard curieux. Le reste du temps, elle évita de le regarder et ne lui parla pas. Elle était même distraite quoiqu’elle ne quittât pas Katerina Ivanovna des yeux pour deviner ses désirs et lui être agréable. Ni elle ni Katerina Ivanovna n’étaient en deuil, faute de vêtements ; Sonia portait une robe brune, choisie pour sa teinte sombre ! Katerina Ivanovna avait mis son unique robe ; c’était une robe d’indienne, de couleur sombre, avec des rayures.

Katerina Ivanovna ne fit aucune difficulté pour accueillir le message de Piotr Pètrovitch comme quelque chose d’absolument normal. Après avoir écouté Sonia avec un air important, elle lui demanda comment se portait Piotr Pètrovitch. Ensuite, elle déclara presque à haute voix à Raskolnikov qu’en effet il aurait été bizarre, pour un homme posé, comme Piotr Pètrovitch, de tomber dans « une compagnie aussi invraisemblable », malgré tout son dévouement à la famille et son ancienne amitié avec son père.

– Voici la raison pour laquelle je vous suis spécialement reconnaissante, Rodion Romanovitch, de n’avoir pas fait fi de mon hospitalité, même dans de telles conditions – ajouta-t-elle presque à haute voix. Du reste, je suis sûre que ce n’est que votre amitié pour le défunt qui vous a incité à tenir parole.

Ensuite elle jeta un coup d’œil fier et digne à ses invités et demanda soudain, avec une sollicitude particulière, à haute voix, au petit vieillard sourd, s’il ne voulait plus de viande et si on lui avait donné du porto. Le petit vieux ne répondit pas et ne comprit d’abord ce qu’on lui demandait, quoique ses voisins lui eussent donné des coups de coude pour rire. Il regardait seulement autour de lui, la bouche ouverte, ce qui excita encore la gaieté générale.

– Regardez-moi ce butor ! Regardez, regardez ! Pourquoi l'a-t-on amené ? Quant à Piotr Pètrovitch, j'avais toujours eu confiance en lui, continua Katerina Ivanovna en s'adressant à Raskolnikov ; – et, évidemment, il ne ressemble pas..., dit-elle à voix haute et tranchante en se tournant vers Amalia Ivanovna, ce qui fit même peur à celle-ci – il ne ressemble pas à vos baudruches empanachées que l'on n'aurait pas acceptées à la cuisine de papa ; mon défunt mari leur aurait évidemment fait honneur en les recevant, ce qui n'aurait été dû qu'à son inépuisable bonté.

– Oui, il aimait boire ; oui vraiment, il buvait parfois ! cria tout à coup l'ancien employé d'intendance après avoir vidé son douzième verre.

– Feu mon mari avait, en effet, cette faiblesse, et tout le monde le sait, s'écria Katerina Ivanovna en se retournant vivement vers l'employé. Mais c'était un homme bon et généreux qui aimait et qui estimait ses proches ; ce qui était mal, c'est qu'il se confiait à toutes sortes de vicieux et Dieu sait avec qui il buvait ! Des gens qui ne valaient pas la semelle de ses souliers ! Imaginez-vous, Rodion Romanovitch, qu'on a trouvé un petit coq en pain d'épices dans sa poche : il rentrait ivre-mort et il avait pensé aux enfants.

– Un petit coq ? Vous avez dit : un pe-tit coq ? cria le monsieur de l'intendance.

Katerina Ivanovna ne daigna pas répondre. Elle devint pensive et soupira.

– Vous pensez sans doute, comme les autres, que j'étais trop sévère pour lui, continua-t-elle en s'adressant à Raskolnikov. Mais ce n'est pas ainsi du tout ! Il me respectait, il me respectait beaucoup ! C'était un homme très bon ! Et j'en avais tellement pitié, parfois. Il lui arrivait de rester assis dans

un coin à me regarder et j'avais tellement envie alors de le caresser, d'être gentille avec lui, et puis je pensais : « si je le caresse, il va de nouveau se saouler » ; on ne pouvait le tenir qu'à force de sévérité.

– Oui, il se faisait secouer la tignasse, cela arriva plus d'une fois, beugla de nouveau l'employé d'intendance en se versant encore un verre de vodka dans le gosier.

– À certains imbéciles, il ne suffirait pas de secouer la tignasse, il faudrait leur donner du balai, pour bien faire. Je ne parle pas du défunt, maintenant, coupa Katerina Ivanovna.

Les taches rouges de ses joues devenaient de plus en plus marquées ; elle haletait. Elle était prête à commencer une querelle. Beaucoup riaient, beaucoup trouvaient cela très plaisant. On pressait l'employé d'intendance, on lui chuchotait quelque chose. On voulait, de toute évidence, les mettre aux prises.

– Permettez-moi de vous demander, médème, de quoi vous voulez parler, commença l'employé. Je veux dire... de qui parlez-vous ?... Bah, après tout, laissons ça ! Bêtises ! Une veuve ! Je pardonne... Parole !

Il s'envoya encore un verre de vodka.

Raskolnikov écoutait silencieusement et avec dégoût. Il ne mangeait que par politesse, touchant à peine aux morceaux que Katerina Ivanovna glissait constamment dans son assiette ; il avait peur de la froisser. Il observait Sonia avec attention. Celle-ci devenait de plus en plus inquiète et préoccupée ; elle pressentait aussi que le repas finirait mal et elle suivait avec effroi l'irritation croissante de Katerina Ivanovna. Elle savait, entre autres, qu'elle, Sonia, était la cause principale de ce que les dames nouvellement arrivées avaient reçu avec tant de

mépris l'invitation de Katerina Ivanovna. Elle avait appris d'Amalia Ivanovna que la mère s'était même offusquée d'avoir été invitée et qu'elle avait demandé : « Comment aurait-elle pu faire asseoir sa fille à côté de cette demoiselle ? ». Sonia pressentait que Katerina Ivanovna était déjà informée de cela et savait qu'une offense qu'on lui aurait faite signifiait davantage pour sa belle-mère, qu'une offense faite à elle-même, à ses enfants, à son père, que c'était, en un mot, une offense mortelle, et qu'elle ne se tranquilliserait pas « avant d'avoir prouvé à ces baudruches, qu'elles étaient..., etc..., etc... ». Comme par un fait exprès, quelqu'un envoya à Sonia une assiette ornée de deux cœurs percés d'une flèche ! pétris en mie de pain noir. Katerina Ivanovna rougit violemment et remarqua tout de suite à haute voix que celui qui avait envoyé cela était « un baudet ivre ». Amalia Ivanovna qui pressentait aussi que quelque chose de désagréable allait arriver, et profondément blessée, en outre, par l'arrogance de Katerina Ivanovna, voulut dissiper l'atmosphère tendue en attirant ailleurs l'attention de la compagnie et par la même occasion relever son prestige. Elle se mit, tout à coup, à raconter qu'un de ses amis, Karl l'apothicaire, « avait pris un fiacre, la nuit, », et que « le cocher foulait le touer et que Karl le demandait peaucoup, peaucoup de ne pas lui touer et il pleurait et il mettait ses mains ensemple et il effrayé et la peur lui avait le cœur crevé ». Katerina Ivanovna, quoiqu'elle sourît, fit remarquer immédiatement qu'Amalia Ivanovna avait tort de vouloir déjà raconter des anecdotes en russe. Celle-ci se froissa encore davantage et objecta que son « *Vater aus Berlin*[40] était un très important personne et qu'il afait touchours les mains tans tes poches ». Katerina Ivanovna, qui avait naturellement le rire prompt, ne résista pas et s'esclaffa, si bien qu'Amalia Ivanovna put à peine se maîtriser.

– En voilà une chouette ! chuchota tout de suite Katerina Ivanovna presque égayée à Raskolnikov. Elle a voulu dire qu'il

[40] En allemand dans le texte. (N. D. T.)

gardait les mains en poche et l'on a compris qu'il les fourrait dans les poches des autres ! – Elle toussota. – Et avez-vous remarqué, Rodion Romanovitch, que tous ces étrangers qui habitent Petersbourg, c'est-à-dire surtout des Allemands, qui nous arrivent Dieu sait d'où, sont plus bêtes que nous ! Allons, convenez-en, peut-on raconter que Karl l'apothicaire « a crevé son cœur avec sa peur » et qu'au lieu de ligoter le cocher, « il mettait ses mains ensemple (le morveux !) et il pleurait et il peaucoup demandait ». Ah ! La chouette ! Le plus fort c'est qu'elle pense que c'est très touchant et ne soupçonne pas à quel point elle est bête ! À mon avis, cet employé ivre est beaucoup plus intelligent qu'elle ; au moins, voit-on que c'est un ivrogne, qu'il a noyé son esprit dans l'alcool, tandis que ceux-ci sont tellement cérémonieux, tellement sérieux... Regardez-la rouler les yeux. Elle enrage, elle enrage !

Elle rit et puis se mit à tousser.

Toute gaie, Katerina Ivanovna parla d'une foule de détails et, tout à coup, elle se mit à raconter comment, grâce à la pension qu'elle allait obtenir, elle ouvrirait dans sa ville natale de T... une institution pour jeunes filles de bonne famille. Raskolnikov n'avait pas encore appris cela par elle et Katerina Ivanovna entra tout de suite dans les descriptions les plus séduisantes. Le « bulletin d'éloges » (dont feu Marméladov avait parlé à Raskolnikov en lui expliquant, au débit de boissons, que sa femme, Katerina Ivanovna, à la fin de ses études à l'Institut, avait dansé parée d'un châle « devant le gouverneur et d'autres personnalités »), apparut Dieu sait comment, entre ses mains. Il se mit à circuler parmi les convives enivrés, ce à quoi Katerina Ivanovna ne s'opposa pas, parce qu'en effet, il y était indiqué *en toutes lettres*[41] qu'elle était la fille d'un conseiller de cour et chevalier et que, par

---

[41] En français dans le texte. (N. D. T.)

conséquent, elle était en effet, presque fille de colonel[42]. Katerina Ivanovna, tout agitée, s'étendit sur les détails de la vie magnifique et paisible qu'elle mènerait à T… ; elle parla des professeurs de collège qu'elle inviterait à donner des leçons dans sa pension, d'un respectable vieillard, le Français Mangaux, qui lui avait appris le français à l'Institut et qui finissait ses jours à T… et qui consentirait à donner des leçons pour fort peu de chose. Elle en arriva alors à Sonia qui irait à T… avec Katerina Ivanovna et qui allait l'« aider en tout ». Mais ici quelqu'un s'esclaffa au bout de la table. Katerina Ivanovna essaya de faire semblant de n'avoir pas remarqué les rires qui fusèrent, haussa immédiatement la voix et se mit à vanter avec animation les « indiscutables aptitudes de Sophia Sémionovna à lui servir d'aide », à louer son humilité, sa patience, son esprit de sacrifice, sa noblesse et sa culture ; elle tapota sa joue et, se soulevant de sa chaise, l'embrassa ardemment deux fois. Sonia rougit violemment et Katerina Ivanovna fondit tout à coup en larmes, pensant, à part soi, « qu'elle était une sotte à caractère faible, qu'elle n'était que trop énervée déjà, qu'il était temps de terminer, et que, comme le repas était fini, on allait servir le thé ». À cet instant, Amalia Ivanovna, définitivement offusquée de ce qu'elle n'avait pas pris la moindre part à la conversation et qu'on ne l'écoutait même pas, se décida, soudain, à faire une dernière tentative et, avec une secrète angoisse, risqua, auprès de Katerina Ivanovna, une remarque extrêmement pratique et profondément pensée, sur le fait qu'il faudrait accorder une attention spéciale dans la future pension, au linge propre des demoiselles (*die Wäsche*)[43] et qu'« il faudra nécessaire un brove dam (*die Dame*)[44] avoir pour regarter après le linche », et encore, que « faire attention te cheunes demoiselles pas lire romans la nuit ». Katerina Ivanovna, qui était en effet énervée

---

[42] Il était d'usage, en Russie, de faire correspondre les grades administratifs civils aux grades militaires. (N. D. T.)

[43] En allemand dans le texte. (N. D. T.)

[44] En allemand dans le texte. (N. D. T.)

et extrêmement fatiguée et que le repas de funérailles commençait à excéder, coupa tout de suite la parole à Amalia Ivanovna en lui déclarant qu'elle « racontait des sornettes », qu'elle ne comprenait rien à rien, que *die Wäsche* incombait à l'économie et non à la directrice d'une honorable pension, qu'en ce qui concerne la lecture des romans, il n'était même pas convenable de soulever une pareille question, et que, par conséquent, elle la priait de se taire. Amalia Ivanovna devint toute rouge et, furieuse, remarqua qu'elle n'avait « que du bien voulu » et qu'elle avait « très beaucoup de bien voulu » et que « pour l'appartemente elle tepuis longtemps pas de geld payé avait ». Katerina Ivanovna la rabroua immédiatement en lui déclarant qu'elle mentait en disant qu'elle n'avait « que du bien voulu » parce que, hier, tandis que le défunt reposait encore sur la table, elle l'avait tourmentée au sujet du loyer. À ceci, Amalia Ivanovna répondit avec raison que « elle invite les autres tames et que les autres tames ne foulaient chamais fenir car les autres tames sont honoraples tames et qu'elles tans maison pas honoraple ne peuvent pas fenir ». Katerina Ivanovna lui fit tout de suite remarquer, qu'étant donné qu'elle était une moins que rien, elle ne pouvait juger de ce qu'est la vraie honorabilité. Amalia Ivanovna ne put supporter cela et déclara que son « Vater aus Berlin était très, très importante homme et tous les teux mains tans les poches marchait et il faisait touchours : pouf ! pouf ! » et pour mieux démontrer comment faisait son « Vater », Amalia Ivanovna se leva d'un bond, fourra ses mains en poche, gonfla les joues et se mit à émettre des sons indéterminés, pareils à « pouf-pouf », ce qui provoqua le rire général de tous les locataires qui l'excitaient en pressentant la bagarre. Mais c'en était trop et Katerina Ivanovna « déclara à la ronde » qu'Amalia Ivanovna n'avait peut-être jamais eu de « Vater » et qu'elle n'était sans doute qu'une Finlandaise de Petersbourg, une ivrognesse qui avait été probablement cuisinière quelque part ou peut-être même quelque chose de pire. Amalia Ivanovna devint rouge comme une écrevisse et hurla que peut-être Katerina Ivanovna « n'a chamais eu Vater,

mais qu'elle afait Vater aus Berlin et il avait une frac comme ça long et il faisait touchours pouf, pouf, pouf ! ». Katerina Ivanovna remarqua avec mépris que ses origines à elle étaient connues de tous et qu'il était marqué en lettres d'imprimerie sur le bulletin d'éloges que son père était colonel ; tandis que le père d'Amalia Ivanovna (si seulement elle avait eu un père) était probablement un quelconque Finnois de Petersbourg, qu'il vendait sans doute du lait ; mais le plus probable était qu'elle n'avait pas de père du tout parce qu'on ne savait pas jusqu'ici comment on devait appeler Amalia Ivanovna : Ivanovna ou Ludwigovna ? Ici Amalia Ivanovna, à bout, asséna un coup de poing sur la table et se prit à hurler qu'elle était Amal-Ivan et non Ludwigovna, que son « Vater » s'appelait Johann – et était « Bürgermeister » et que le « Vater » de Katerina Ivanovna « chamais Bürgermeister n'était », Katerina Ivanovna se leva et d'une voix sévère et apparemment calme (quoiqu'elle fût toute pâle et haletante), remarqua que si elle osait mettre ne fût-ce qu'une fois encore son misérable « Vater » et son papa à elle sur le même pied, alors elle, Katerina Ivanovna, « lui arracherait sa coiffe et la piétinerait ». Entendant cela, Amalia Ivanovna se mit à courir à travers la chambre en criant aussi fort qu'elle le pouvait qu'elle était la maîtresse ici et que Katerina Ivanovna devait « à la minute, partir dehors » ; ensuite, elle se mit à ramasser précipitamment les cuillères d'argent de la table. Il y eut des cris et du bruit ; les enfants fondirent en larmes. Sonia se précipita vers Katerina Ivanovna pour la retenir, mais Amalia Ivanovna cria soudain quelque chose à propos de la carte jaune, et Katerina Ivanovna, repoussant Sonia, s'élança vers Amalia Ivanovna pour mettre sa menace à exécution. À cet instant la porte s'ouvrit et Piotr Pètrovitch Loujine apparut sur le seuil de la chambre. Il regardait la compagnie d'un regard sévère et attentif, Katerina Ivanovna se précipita vers lui.

III

– Piotr Pètrovitch ! s'exclama-t-elle, protégez-moi, vous au moins ! Persuadez cette stupide créature qu'elle n'a pas le droit d'agir ainsi avec une honorable dame dans la détresse, qu'il y a une justice… J'irai chez le général-gouverneur lui-même… Elle répondra de… En mémoire de l'hospitalité de mon père, protégez les orphelins…

– Permettez, Madame… Permettez ; permettez, Madame, se défendait Piotr Pètrovitch. Je n'ai jamais eu l'honneur de connaître votre père, comme vous le savez vous-même… permettez, Madame ! (Quelqu'un se mit à rire très haut). D'autre part, je ne suis pas disposé à intervenir dans vos querelles avec Amalia Ivanovna… je viens parce que j'ai à faire… et que je désire avoir une explication, immédiatement, avec votre belle-fille Sophia… Ivanovna… Est-ce ainsi ? Permettez-moi de passer…

Et Piotr Pètrovitch, contournant Katerina Ivanovna, s'avança vers le coin où se trouvait Sonia.

Katerina Ivanovna était restée sur place, comme pétrifiée. Elle ne parvenait pas à comprendre comment Piotr Pètrovitch avait pu renier l'hospitalité de son papa. Cette hospitalité, une fois qu'elle l'eut imaginée, elle y avait cru comme à un dogme. Le ton grave, sec, plein de menace et de mépris, qu'avait adopté Piotr Pètrovitch, l'avait aussi stupéfiée.

Tous, d'ailleurs, se turent peu à peu à son arrivée. En outre, cet homme d'affaires sérieux tranchait par trop sur le reste de la

compagnie et il était visible qu'il venait pour une affaire grave, qu'une raison extraordinaire l'avait forcé à se mêler à une telle société et que, par conséquent, quelque chose allait arriver. Raskolnikov, qui était debout près de Sonia, se recula pour le laisser passer ; Piotr Pètrovitch sembla ne pas le remarquer du tout. Un moment après, Lébéziatnikov apparut à son tour sur le seuil ; il n'entra pas ; mais il s'arrêta, visiblement curieux, presque étonné ; il semblait que quelque chose restait incompréhensible pour lui.

– Excusez-moi de vous déranger, mais l'affaire est assez importante, déclara Piotr Pètrovitch sans s'adresser spécialement à personne. Je suis content de parler en public. Amalia Ivanovna, je vous prie, en votre qualité de propriétaire de l'appartement, de prêter une oreille attentive à ma conversation avec Sophia Ivanovna. Sophia Ivanovna, continua-t-il, s'adressant directement à Sonia, qui était extrêmement effrayée et troublée, – un billet de banque d'une valeur de cent roubles a disparu de ma table, dans la chambre de mon ami Andreï Sèmionovitch Lébéziatnikov, immédiatement à la suite de votre visite. Si vous savez, de quelque manière que ce soit, ce que ce billet est devenu et si vous nous dites où il se trouve à présent, je vous donne ma parole d'honneur – j'en prends tout le monde à témoin – que l'affaire restera sans suite. Dans le cas contraire, je serai contraint de prendre des mesures fort sévères et alors… prenez-vous en à vous-même.

Un silence absolu régnait dans la chambre. Même les pleurs des enfants s'étaient tus. Sonia était mortellement pâle ; elle regardait Loujine et ne pouvait rien répondre. Elle semblait ne pas comprendre encore. Quelques secondes passèrent.

– Alors ? demanda Piotr Pètrovitch en la regardant fixement.

– Je ne sais pas… j'ignore tout… prononça enfin Sonia d'une voix éteinte.

– Ah ? Vous ignorez tout ? redemanda Loujine et il se tut encore quelques secondes. Réfléchissez, Mademoiselle, reprit-il sévèrement, en continuant encore à l'exhorter. Réfléchissez-y ; je vous accorde quelques instants pour réfléchir. Veuillez observer que si je n'étais pas si sûr de ce que j'avance, je n'aurais pas risqué – étant donnée mon expérience – de vous accuser aussi formellement ; car j'aurais eu à répondre, dans un certain sens, de vous avoir accusée ainsi d'une façon calomnieuse ou erronée en public. Je le sais ! Ce matin, j'ai changé, pour des raisons personnelles, des obligations pour un montant de trois mille roubles. L'opération a été notée dans mon carnet. Arrivé chez moi, je me suis mis à compter l'argent – Andreï Sèmionovitch en est témoin – et, ayant compté deux mille trois cents roubles, je les ai mis dans mon portefeuille et le portefeuille dans la poche latérale de ma redingote. Il restait sur la table près de cinq cents roubles en billets de banque et, entre autres, trois billets de cent roubles. Alors vous êtes arrivée (sur ma demande) et vous avez été extrêmement troublée tout le temps que vous êtes restée chez moi, à ce point que, par trois fois au cours de la conversation, vous avez voulu vous lever et partir, quoique notre entretien ne fût pas terminé. Andreï Sèmionovitch appuiera tous mes dires. Vous ne refuserez probablement pas, Mademoiselle, de confirmer que je vous ai demandé, par l'intermédiaire d'Andrei Sèmionovitch, de venir chez moi pour vous entretenir de la situation pénible de votre parente Katerina Ivanovna (à l'invitation de laquelle je n'ai pu me rendre) et du fait qu'il serait bien utile d'organiser quelque chose dans le genre d'une souscription ou d'une loterie en sa faveur. Vous m'avez remercié et vous avez même versé une larme (je vous raconte tout cela, premièrement pour vous le rappeler, et secondement pour vous montrer que pas un infime détail de cette scène ne m'a échappé et ne s'est effacé de ma mémoire). Ensuite, j'ai pris un billet de banque de dix roubles

sur la table et je vous l'ai donné dans l'intérêt de votre parente et en tant que premier secours. Andreï Sèmionovitch a vu tout cela. Ensuite, je vous ai reconduite jusqu'à la porte – et vous étiez toujours aussi troublée – après quoi, resté seul à seul avec Andreï Sèmionovitch, j'ai parlé près de dix minutes avec lui, puis celui-ci est sorti, je suis revenu à la table où se trouvait l'argent, dans le but de le compter et de le mettre de côté, comme je me l'étais proposé. À mon grand étonnement, j'ai vu qu'un billet de cent roubles manquait. Veuillez réfléchir : de toute façon, je ne puis soupçonner Andreï Sèmionovitch ; j'aurais même honte de supposer une pareille chose. Je n'ai pu me tromper dans mes calculs, parce qu'un instant avant votre arrivée, j'avais trouvé le total exact en achevant mes comptes. Convenant qu'étant donné votre trouble, votre hâte de partir, le fait que vous aviez tenu pendant quelque temps vos mains sur la table ; prenant enfin en considération votre position sociale et les habitudes y afférentes, j'ai été contraint, avec épouvante, pour ainsi dire, et contre ma volonté, de vous soupçonner – ce qui est évidemment cruel – mais justifié ! J'ajoute et je répète que, malgré toute mon *évidente* assurance, je comprends qu'il y ait un risque dans ma présente accusation. Mais vous voyez que je n'ai pas hésité en vain ; je me suis élevé contre cet acte et je vous dirai pourquoi uniquement à cause de votre noire ingratitude, Mademoiselle ! Comment ! Je vous convoque pour le grand bien de votre pauvre parente, je vous présente une aumône de dix roubles, aumône en rapport avec mes moyens, et vous me payez en retour à l'instant même, à l'endroit même, par un tel acte ! Ce n'est pas bien ! Une leçon est nécessaire. Réfléchissez bien ; en outre, je vous prie, comme si j'étais votre sincère ami (car vous ne pourriez avoir de meilleur ami en cette minute), de comprendre où se trouve votre intérêt ! Sinon, je serai impitoyable ! Alors ?

– Je n'ai rien pris chez vous, chuchota Sonia épouvantée. Vous m'avez donné dix roubles, les voici, prenez-les.

Sonia sortit son mouchoir de sa poche, trouva le nœud, le défit, prit le billet de dix roubles et le tendit à Loujine.

– Alors, vous persistez à ne pas reconnaître le vol des cent roubles ? prononça-t-il avec reproche et insistance, sans accepter le billet.

Sonia regarda autour d'elle. Elle était entourée de visages terribles, sévères, railleurs. Elle jeta un coup d'œil à Raskolnikov... celui-ci était debout près du mur, les bras croisés, et il la regardait d'un regard brûlant.

– Oh, mon Dieu ! s'écria Sonia comme malgré elle.

– Amalia Ivanovna, il faudrait appeler la police ; en attendant, je vous prie d'envoyer chercher le portier, dit Loujine d'une voix grave et même aimable.

– *Gott der barmherzige* ![45] Je savais pien, elle foler ! s'écria Amalia Ivanovna en frappant ses mains l'une contre l'autre.

– Vous le saviez bien ? enchaîna Loujine. Vous avez donc eu précédemment des raisons de conclure dans ce sens. Je vous prie, très honorable Amalia Ivanovna, de vous rappeler ces paroles qui, du reste, ont été prononcées devant témoins.

Tout le monde se mit à parler à haute voix. Des mouvements se produisirent.

– Comment ? s'écria soudain Katerina Ivanovna en reprenant tout à coup ses esprits. Comment ? Vous l'accusez de vol ! Sonia ? Oh, les lâches, les lâches ! – Et, se précipitant vers Sonia, elle l'entoura de ses bras desséchés et la serra comme

[45] En allemand dans le texte, signifie « Dieu miséricordieux ! » (N. D. T.)

dans un étau. – Sonia ! Comment as-tu osé accepter dix roubles de lui ? Ah, la sotte ! Donne-les ici ! Donne immédiatement ces dix roubles. – Voici !

Arrachant le billet des mains de Sonia, Katerina Ivanovna le froissa et le jeta, d'un revers, à la figure de Loujine. La boule de papier l'atteignit à l'œil et roula par terre. Amalia Ivanovna se précipita pour ramasser l'argent. Piotr Pètrovitch se fâcha.

– Retenez cette folle ! cria-t-il.

Sur le seuil, à cet instant, apparurent d'autres personnes, parmi lesquelles on pouvait voir les deux dames nouvellement arrivées.

– Comment ? Folle ? C'est moi la folle ? Imbécile ! hurla Katerina Ivanovna. C'est toi l'imbécile, crochet de prétoire, vil individu ! Et c'est Sonia qui lui prendrait son argent ! C'est Sonia qui serait la voleuse ! Mais elle te montrera encore de quel bois elle se chauffe, imbécile ! – Katerina Ivanovna partit d'un rire hystérique. – Avez-vous vu un imbécile pareil ? criait-elle, se jetant à droite et à gauche en montrant Loujine. – Comment ! Et toi aussi ? s'écria-t-elle en apercevant la logeuse. – Toi aussi tu es de mèche, charcutière ; toi aussi tu le soutiens, tu dis qu'elle « foler », infâme patte de poulet prussienne en crinoline ! Oh, vous ! Elle n'a pas quitté cette pièce depuis qu'elle est revenue de chez toi, infâme individu ; elle s'est assise à côté de Rodion Romanovitch ! Fouillez-la ! Puisqu'elle n'est pas sortie, l'argent doit être sur elle ! Cherche donc, cherche, cherche ! Seulement, si tu ne trouves pas, mon petit, alors, tu m'excuseras, mais il faudra répondre de l'accusation ! Alors, j'irai chez Sa Majesté, j'irai me jeter aux pieds du Tsar miséricordieux, aujourd'hui même, à l'instant ! Je suis une orpheline ! Ils me laisseront passer. Tu crois qu'ils ne me laisseront pas passer ! Tu radotes ! J'y parviendrai ! J'y parviendrai ! Tu as compté sur le fait qu'elle est humble et

douce ? C'est là-dessus que tu as fondé tes espoirs ? En revanche, moi, j'ai de la poigne ! Tu le verras ! Cherche donc, cherche, cherche, allons, cherche !

Et Katerina Ivanovna en rage secouait Loujine en le traînant vers Sonia.

– Je suis prêt, je répondrai... mais calmez-vous, Madame, calmez-vous ! Je ne vois que trop que vous avez de la poigne !... Comment ! comment... comment est-il possible de la fouiller ? bredouillait Loujine. Il faut le faire en présence de la police..., quoique en somme il y ait plus qu'assez de témoins... Je suis prêt... Mais en tout cas, il est difficile à un homme... à cause du sexe... Si Amalia Ivanovna voulait donner un coup de main... mais la chose ne se fait pas ainsi... Comment va-t-on faire ?

– La fouille qui veut ! criait Katerina Ivanovna. Sonia, retourne tes poches ! Voici, voici ! Regarde, monstre, voilà, elle est vide, il y avait un mouchoir là, la poche est vide, tu vois ! Voici l'autre poche, voici, voici, voici ! Tu vois ! Tu vois !

Katerina Ivanovna manqua d'arracher les deux poches en les retournant violemment l'une après l'autre. Mais un morceau de papier tomba de la seconde poche la poche droite – et atterrit aux pieds de Loujine après avoir décrit une parabole dans l'air. Tous l'avaient vu ; beaucoup jetèrent un cri ; Piotr Pètrovitch se baissa, saisit le papier entre deux doigts, le montra à tous et le déplia. C'était un billet de banque de cent roubles plié en huit. Piotr Pètrovitch se tourna en offrant le billet aux regards de tous.

– Voleuse ! Hors de l'appartement ! Polizei ! Polizei ! hurla Amalia Ivanovna. Il faut les chasser ! En Sibérie ! Dehors !

Des exclamations vinrent de toutes parts. Raskolnikov se taisait, ne quittant pas Sonia des yeux ; de temps en temps, il

jetait un bref coup d'œil à Loujine. Sonia restait toujours à la même place, comme inconsciente. Elle ne paraissait même pas étonnée. Soudain le sang monta à son visage ; elle jeta un cri et se couvrit la figure des mains.

– Non, ce n'est pas moi ! Je n'ai pas volé ! Je ne sais pas ! cria-t-elle dans un sanglot déchirant, et elle s'élança vers Katerina Ivanovna.

Celle-ci la saisit dans ses bras et la serra contre elle de toutes ses forces, comme si elle voulait la protéger contre tous.

– Sonia, je ne le crois pas ! Tu vois, je ne le crois pas, criait (malgré l'évidence), Katerina Ivanovna, en la secouant dans ses bras comme une enfant, en l'embrassant un nombre incalculable de fois, en attrapant ses mains et en les baisant furieusement. – Et c'est toi qui aurais pris l'argent ! Mais où ont-ils la tête ? Oh, mon Dieu ! Vous êtes stupides, stupides ! criait-elle en s'adressant à tout le monde. Non, vous ne savez pas encore quel cœur a cette jeune fille, quelle jeune fille c'est ! Et c'est elle qui aurait pris l'argent, elle ? Mais elle enlèverait sa dernière robe, elle la vendrait, elle marcherait pieds nus pour pouvoir vous donner quelque chose si vous en aviez besoin, voilà comment elle est ! Elle a pris la carte jaune parce que mes enfants crevaient de faim, elle s'est vendue pour nous !... Oh, le défunt, le défunt ! Mon Dieu ! Mais protégez-la donc ! Pourquoi restez-vous là sans rien dire ? Pourquoi ne la défendez-vous pas ? Ne la croyez-vous pas non plus, Rodion Romanovitch ? Vous ne valez pas son petit doigt, vous tous, tous, tous, tous ! Mon Dieu, mais défendez-la, enfin !

Les sanglots de la pauvre Katerina Ivanovna, phtisique, endeuillée, semblèrent produire un grand effet sur le public. Dans ce visage desséché de poitrinaire, tout convulsé par la douleur, dans ces lèvres flétries, souillées de sang coagulé, dans cette voix rauque et criarde, dans ces sanglots pareils à des

sanglots d'enfant, dans cet appel au secours si confiant, si enfantin et en même temps si désespéré, il y avait quelque chose de si pitoyable, de si douloureux, que tout le monde avait pitié de la malheureuse. Tout au moins, Piotr Pètrovitch sembla immédiatement en avoir pitié :

– Madame, Madame ! s'exclama-t-il d'un ton qui voulait en imposer. Ce fait ne vous concerne nullement ! Personne ne songe à vous accuser de préméditation ou de complicité, d'autant plus que c'est vous-même qui avez fait découvrir la preuve du vol en retournant la poche : par conséquent vous ne saviez rien. Je suis tout prêt à comprendre son acte si c'est la misère qui a poussé Sophia Sèmionovna, mais alors, pourquoi ne vouliez-vous pas avouer, Mademoiselle ? Vous aviez peur de la honte ? Du premier pas ? Vous aviez perdu la tête, peut-être ? C'est compréhensible... Mais alors, pourquoi vous mettre dans une situation pareille ? – Messieurs dit-il à tous ceux qui étaient présents, Messieurs ! Regrettant ce qui est arrivé et compatissant au malheur, je me déciderai bien à pardonner même maintenant, malgré les offenses personnelles que j'ai reçues. – Que la honte présente vous serve de leçon pour l'avenir, Mademoiselle, dit-il, s'adressant à Sonia, et je ne pousserai pas les choses plus loin, je ne vous poursuivrai pas. Cela suffit.

Piotr Pètrovitch jeta un regard de biais à Raskolnikov. Leurs yeux se rencontrèrent. Le regard brûlant de Raskolnikov était prêt à réduire Loujine en cendres. Katerina Ivanovna semblait ne plus rien entendre ni ne plus rien voir ; elle embrassait Sonia comme une folle. Les enfants avaient aussi enlacé Sonia de leurs petits bras ; quant à Polètchka qui du reste ne comprenait pas tout à fait de quoi il s'agissait – elle sanglotait convulsivement en cachant son joli petit visage contre l'épaule de Sonia.

– Comme c’est bas ! dit soudain une forte voix, retentissant sur le seuil.

Piotr Pètrovitch se retourna vivement.

– Quelle bassesse ! répéta Lébéziatnikov en le regardant fixement dans les yeux.

Il sembla bien que Piotr Pètrovitch avait frissonné. Tout le monde le remarqua. (Tous s’en souvinrent plus tard.) Lébéziatnikov fit un pas dans la chambre.

– Et vous avez osé me citer comme témoin ? dit-il à Piotr Pètrovitch en s’approchant de lui.

– Que signifie, Andreï Sèmionovitch ! De quoi voulez-vous parler ? bredouilla Loujine.

– Cela signifie que vous êtes... un calomniateur, voilà ce que mes paroles signifient ! prononça ardemment Lébéziatnikov, le regardant sévèrement de ses petits yeux fatigués.

Il était terriblement en colère.

Raskolnikov riva son regard sur lui et sembla attendre chacune de ses paroles afin de les poser.

Piotr Pètrovitch, aurait-on dit, avait complètement perdu la tête, surtout au premier moment.

– Si c’est à moi que vous..., commença-t-il en bégayant. Mais qu’avez-vous ? Avez-vous tous vos esprits ?

– J’ai tous mes esprits et vous êtes... un escroc ! Oh, comme c’est bas ! J’écoutais, j’attendais expressément pour tout

comprendre, parce que, j'avoue, ce n'est pas encore tout à fait clair jusqu'ici… Mais pourquoi avez-vous fait cela ? Ça, je ne le comprends pas.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ! Cesserez-vous de parler par énigmes stupides ? Ou bien êtes-vous ivre ?

– C'est vous, vil individu, qui avez peut-être bu, mais pas moi ! Je ne bois jamais d'alcool, parce que mes convictions s'y opposent ! Imaginez-vous que c'est lui-même, de ses propres mains, qui a donné ce billet de cent roubles à Sophia Sèmionovna, je l'ai vu, je suis témoin, je suis prêt à prêter serment ! C'est lui, c'est lui ! répétait Lébéziatnikov en s'adressant à tous et à chacun.

– Mais vous avez perdu l'esprit ! Blanc-bec ! hurla Loujine. Elle-même, ici devant vous, elle vient de confirmer qu'elle n'a rien reçu de moi, excepté les dix roubles. Comment donc lui aurais-je – donné les cent roubles, après ça ?

– Je l'ai vu ! je l'ai vu ! insistait Lébéziatnikov. Et quoique ce soit opposé à mes convictions, je suis prêt à prêter serment devant n'importe quel tribunal, parce que j'ai vu que vous le lui avez glissé en cachette ! Seulement, comme un sot, j'ai cru que vous vouliez faire un bienfait ! Lorsque vous avez pris congé d'elle, sur le seuil, elle s'était retournée à demi, et, en lui serrant la main, vous lui avez glissé le billet de l'autre main, tout doucement, dans la poche. Je l'ai vu ! vu !

Loujine devint blême.

– Vous mentez ! s'écria-t-il effrontément. Comment auriez-vous pu apercevoir le billet, de la fenêtre où vous étiez ? Vous avez cru voir… de vos yeux fatigués. Vous divaguez !

– Non, je n'ai pas cru voir ! Et quoique étant à une certaine distance, j'ai tout vu, et bien qu'il soit difficile, en effet, de distinguer le billet de la fenêtre – ceci est exact – je savais pourtant, dans ce cas-ci, que c'était un billet de cent roubles, parce que, quand vous avez tendu le billet de dix roubles à Sophia Sèmionovna – je l'ai vu – vous avez pris aussi un billet de cent roubles sur la table (cela, je l'ai vu, parce qu'alors j'étais tout près, et comme cette idée m'est venue en ce moment, je n'ai pas oublié que ce billet est resté dans votre main). Vous l'avez plié et vous l'avez gardé tout le temps. Après, je n'y pensais plus, mais lorsque vous vous êtes apprêté à vous lever, vous l'avez passé de la main droite dans la main gauche et il manqua de tomber ; alors je m'en suis souvenu, parce que la pensée me revint, à savoir que vous vouliez, en vous cachant de moi, lui faire un bienfait. Imaginez-vous comme je me suis mis à vous surveiller ! Et alors j'ai vu comment vous lui avez glissé le billet dans la poche. Je l'ai vu, je l'ai vu, j'en prêterais serment !

Lébéziatnikov était prêt à suffoquer. De tous les côtés, commençaient à parvenir des exclamations diverses, marquant l'étonnement croissant. Il y eut aussi des menaces. Tous se pressèrent dans la direction de Piotr Pètrovitch.

Katerina Ivanovna se précipita vers Lébéziatnikov.

– Andreï Sémionovitch ! Je vous ai mal jugé ! Protégez-la ! Vous êtes seul à la défendre ! C'est une orpheline ; c'est Dieu qui vous a envoyé ! Andreï Sémionovitch, mon ami, petit père !

Et Katerina Ivanovna, sachant à peine ce qu'elle faisait, se précipita à genoux devant lui.

– Sottises ! hurla Loujine, en proie à la rage. Vous ne racontez que des sottises, « J'ai oublié, je me suis souvenu, j'ai oublié », qu'est-ce que cela ? Est-ce à dire que je lui ai glissé ce

billet intentionnellement ? Pour quelle raison ? Dans quel but ? qu'ai-je de commun avec cette...

– Pour quelle raison ? Cela, je ne le comprends pas moi-même, mais c'est l'exacte vérité que j'ai racontée ! Et c'est tellement vrai, méprisable et criminel individu, qu'au moment où je vous serrais la main pour vous féliciter, une question s'est posée à moi à ce propos. Pourquoi donc glisser cet argent en cachette ? Était-ce vraiment parce que vous vouliez me le cacher, sachant que ce n'était pas mon opinion et que je renie la bienfaisance privée qui ne guérit rien d'une façon radicale ? Bon, alors j'ai décidé que vous étiez réellement gêné de faire cette charité en ma présence et qu'en outre, ai-je pensé, vous vouliez lui faire une surprise, l'étonner par la trouvaille de cent roubles, qu'elle ferait dans sa poche. (Parce que certains bienfaiteurs aiment à dissimuler ainsi leurs bienfaits, je le sais). Alors, j'ai aussi pensé que vous vouliez l'éprouver ; c'est-à-dire voir si elle reviendrait pour vous remercier ! Ensuite, que vous vouliez éviter sa reconnaissance et faire en sorte que... eh bien, comme on dit, que la main droite ne sache pas ce que fait la main gauche... en un mot d'une façon... En somme, pas mal de pensées me sont venues alors en tête, puis j'ai décidé d'y réfléchir par après, mais j'ai pensé qu'il serait quand même indélicat de vous dévoiler que je connaissais votre secret. Mais, pourtant, une question me vint encore à l'esprit qu'adviendrait-il si Sophia Sèmionovna perdait l'argent avant d'avoir remarqué sa présence : voici pourquoi je me suis décidé à venir ici pour la prendre à part et lui dire qu'on lui avait mit cent roubles dans la poche. Je me suis arrêté, en passant, dans la chambre de Mmes Kobiliatnikov pour leur remettre un exemplaire de *Les déductions générales de la méthode positive* et leur recommander spécialement l'article de Pidérit (celui de Wagner aussi, du reste) ; après quoi je suis venu ici, et voici ce que je vois ! Allons, ces pensées et ces réflexions me seraient-elles venues, si je n'avais pas réellement vu que vous avez mis ces cent roubles dans sa poche ?

Lorsque Andreï Sémionovitch eut terminé ses prolixes considérations par une conclusion aussi logique, il en éprouva une grande fatigue ; il avait fait un tel effort que la sueur baignait son visage. Hélas, il ne savait pas s'exprimer convenablement en russe (du reste, il ne connaissait aucune autre langue) et l'exploit d'avocat qu'il venait de réaliser l'épuisa complètement ; il semblait même qu'il eût maigri. Néanmoins, son discours fit un effet extraordinaire. Il avait parlé avec tant de feu et de conviction que tout le monde l'avait cru. Piotr Pètrovitch sentit que les choses tournaient mal.

– Cela m'est bien égal que ces stupides idées vous soient venues à l'esprit, s'écria-t-il. Ce n'est pas une preuve ! Vous avez pu rêver tout cela, et c'est tout ! Mais moi, je vous dis que vous mentez, Monsieur ! Vous mentez et vous me calomniez à cause d'une rancune personnelle à mon égard, à savoir : par dépit de ne pas me voir acquiescer à vos thèses sociales et athées de libre-penseur ; voilà !

Mais ce faux-fuyant fut sans effet. Au contraire, des murmures s'élevèrent de tous côtés.

– Ah, voilà où tu veux en venir ! cria Lébéziatnikov. Appelle la police, que je prête serment à l'instant ! Une seule chose m'échappe : la raison pour laquelle tu t'es risqué à faire cette basse action ! Oh, misérable, vil individu !

– Je peux expliquer pourquoi il s'est risqué à faire un tel acte et, s'il le faut, je prêterai serment aussi ! prononça Raskolnikov d'une voix assurée et il fit un pas en avant.

Il était apparemment ferme et calme. Il devint évident à tout le monde qu'il savait, en effet, de quoi il s'agissait et qu'on arrivait au dénouement.

– Maintenant, je m'explique tout parfaitement, continua Raskolnikov en s'adressant directement à Lébéziatnikov. Dès le début de l'histoire j'avais soupçonné qu'il y avait là quelque abominable piège ; ces soupçons me sont venus à la suite de certains faits que je suis seul à connaître et que je vais expliquer à tous sur-le-champ : ils constituent le nœud de l'affaire ! – C'est votre précieux témoignage, Andreï Sémionovitch, qui m'a permis de tout élucider. Je demande à tous de m'écouter jusqu'à la fin. Ce monsieur (il montra Loujine) a demandé récemment la main d'une jeune fille, la main de ma sœur, pour parler d'une façon plus précise, Avdotia Romanovna Raskolnikovna. Mais à son arrivée à Petersbourg, il me rendit visite (c'était la première fois que nous nous voyions, il y a de cela trois jours), nous nous sommes alors querellés et le l'ai chassé de chez moi, cela devant deux témoins. Cet individu est très méchant... Il y a trois jours, j'ignorais qu'il habitait chez vous, Andreï Sémionovitch, et qu'il avait pu ainsi être témoin – le jour même de notre querelle – du fait que j'ai donné à Katerina Ivanovna quelque argent pour les funérailles de son époux, feu M. Marméladov, en qualité d'ami de ce dernier. Il écrivit immédiatement à ma mère une lettre dans laquelle il l'informait que j'avais donné tout mon argent, non à Katerina Ivanovna, mais à Sophia Sémionovna, et, à ce propos, il a fait allusion, de la manière la plus vile à... au caractère de Sophia Sémionovna, c'est-à-dire, il a fait allusion au caractère de mes relations avec Sophia Sémionovna. Tout cela avait été fait – vous le comprenez – dans le but de me brouiller avec ma mère et ma sœur en les persuadant que je dépensais dans un but non honorable l'argent – leur dernier sou – qu'elles m'avaient envoyé pour m'aider. Hier soir, en présence de ma mère, de ma sœur et de lui-même, j'ai rétabli la vérité en prouvant que j'avais remis l'argent à Katerina Ivanovna pour les funérailles et non à Sophia Sémionovna, que, du reste, je ne connaissais même pas il y a trois jours. J'avais ajouté que lui, Piotr Pètrovitch Loujine, avec toutes ses qualités, ne valait pas le petit doigt de Sophia Sèmionovna qu'il calomniait ainsi. À sa question de savoir si je ferais asseoir Sophia Sèmionovna à côté

de ma sœur, j'ai répondu que je l'avais déjà fait le jour même. Furieux parce que ma mère et ma sœur ne voulaient pas se brouiller avec moi, il en vint, peu à peu, à leur dire d'impardonnables grossièretés. Une rupture s'ensuivit, et il fut chassé. Tout cela se passa hier soir. Je vous prie, maintenant, d'accorder une attention spéciale à ce que je vais dire : Imaginez-vous que s'il avait réussi, actuellement, à prouver que Sophia Sèmionovna est une voleuse, il aurait ainsi démontré à ma sœur et à ma mère que ses soupçons étaient fondés, qu'il s'était fâché à juste titre parce que j'avais mis Sophia Sèmionovna sur le même pied que ma mère et ma sœur, qu'en m'attaquant il protégeait, de ce fait, l'honneur de ma sœur qui était sa fiancée. En un mot, il espérait de nouveau me brouiller par ce moyen avec ma famille et rentrer ainsi dans leurs bonnes grâces. Je ne parlerai pas du fait qu'il se vengeait ainsi personnellement de moi, car il a des raisons de supposer que l'honneur et le bonheur de Sophia Sémionovna me sont très chers. Voilà tout son calcul ! Voilà comme je comprends cette affaire ! Voilà toutes les causes, et il ne peut y en avoir d'autres !

C'est ainsi – ou à peu près – que termina Raskolnikov. Son discours avait été fréquemment interrompu par les exclamations du public qui, du reste, l'avait écouté fort attentivement. Mais, malgré ces interruptions, il avait parlé d'une façon tranchante, calme, précise et ferme. Son ton coupant et convaincu, ainsi que l'expression sévère de son visage, produisirent sur tous un effet extraordinaire.

– C'est ainsi, c'est bien ainsi ! approuvait Lébéziatnikov enthousiasmé. Ce doit être ainsi, car, dès que Sophia Sèmionovna arriva dans notre chambre, il m'a immédiatement demandé si vous étiez là, si je ne vous avais pas aperçu parmi les invités de Katerina Ivanovna. À cet effet, il m'avait même emmené du côté de la fenêtre, et il m'avait interrogé à voix basse. Par conséquent, il tenait absolument à ce que vous fussiez là. C'est ainsi, c'est bien ainsi !

Loujine se taisait et souriait avec une ironie méprisante. Cependant, il était très pâle. Il cherchait une échappatoire, semblait-il. Il aurait bien tout abandonné et il serait parti avec plaisir, mais, pour l'instant, c'était presque impossible ; cela aurait signifié qu'il reconnaissait le bien-fondé des accusations élevées contre lui et qu'il avouait avoir calomnié Sophia Sèmionovna. En outre, le public, déjà passablement ivre, était par trop agité. L'employé d'intendance, qui, il est vrai, n'avait pas tout compris, menaçait de prendre contre Loujine certaines mesures extrêmement désagréables pour ce dernier. Mais il y avait aussi des gens qui n'étaient pas ivres du tout, il en arrivait de toutes les chambres. Les trois Polonais étaient terriblement excités, et ils lui criaient sans cesse : « *Pane lajak* »[46] et ils murmuraient encore des menaces en polonais. Sonia écoutait avec une attention tendue, mais il semblait qu'elle ne comprît pas tout, comme si elle se remettait d'un évanouissement. Elle ne quittait pas Raskolnikov des yeux, sentant qu'il était toute sa défense. Katerina Ivanovna avait une respiration pénible et rauque ; elle était à bout semblait-il. Amalia Ivanovna restait debout, stupidement, bouche bée, sans rien comprendre. Elle ne se rendait compte que d'une chose, c'est que Piotr Pètrovitch s'était fait attraper, d'une façon ou d'une autre. Raskolnikov voulut parler encore, mais on ne le laissa pas faire : tout le monde criait et se pressait autour de Loujine en proférant des insultes et des menaces. Mais Piotr Pètrovitch ne prit pas peur. Voyant que sa tentative de convaincre Sonia de vol avait totalement échoué, il eut recours à l'effronterie :

– Permettez, Messieurs, permettez ; ne vous bousculez pas, laissez-moi passer, disait-il, se frayant un chemin à travers la foule. Et faites-moi le plaisir de ne plus me menacer, je vous assure qu'il n'arrivera rien, que vous ne me ferez rien, je ne suis pas peureux. Mais vous, Messieurs, vous aurez à répondre du

---

[46] Cet homme est un escroc. (N. D. T.)

fait que vous avez essayé d'étouffer une affaire criminelle par la force. La voleuse est plus que convaincue du délit, et je la poursuivrai. Au tribunal, les gens ne sont pas aveugles ni… ivres et ils ne croiront pas ces deux athées reconnus, ces deux agitateurs et libres-penseurs qui m'accusent, par vengeance personnelle, comme ils sont assez sots pour l'avouer… Oui, permettez !

– Qu'il n'y ait plus de trace de vous dans ma chambre veuillez déguerpir, tout est fini entre nous ! Pensez que je me suis donné un mal de chien pour lui exposer… pendant deux semaines entières !…

– Mais je vous ai dit tout à l'heure, Andreï Sémionovitch, que j'allais déménager, alors que vous me reteniez encore maintenant je me contente d'ajouter que vous êtes un imbécile. Je souhaite que vos oreilles et que vos yeux fatigués guérissent. Permettez donc, Messieurs !

Il réussit à traverser la foule ; mais l'employé d'intendance trouva que ce serait dommage de le tenir quitte à si bon marché et de le laisser partir uniquement avec des injures il saisit un verre et le lança vers Piotr Pètrovitch ; mais le verre atteignit Amalia Ivanovna. Elle poussa un hurlement, tandis que l'employé d'intendance, perdant l'équilibre, s'effondrait lourdement sous la table. Piotr Pètrovitch se rendit dans sa chambre, et, une demi-heure plus tard, il avait quitté la maison.

Sonia, timide par nature, savait qu'il était plus facile de lui faire des ennuis qu'à quiconque et que, en tout cas, n'importe qui pouvait l'offenser impunément. Mais, néanmoins, il lui avait semblé, jusqu'à cet instant, que le malheur pouvait être évité à force de prudence, de douceur, de soumission devant tous. Sa désillusion fut trop pénible. Patiente comme elle l'était, elle aurait dû tout supporter sans protestation, même cette désillusion. Mais au premier instant, c'était vraiment trop dur.

Malgré son triomphe et sa justification, une sensation d'impuissance et le sentiment d'avoir été offensée lui serrèrent douloureusement le cœur, lorsque passa le premier effroi et la première stupéfaction, lorsqu'elle se rendit compte de tout. Sa force nerveuse l'abandonna. Enfin, n'y tenant plus, elle s'échappa de la chambre et courut chez elle. Cela se passa immédiatement après le départ de Loujine.

Lorsque le verre lancé par l'employé atteignit Amalia Ivanovna, un grand éclat de rire partit de l'assemblée. Amalia Ivanovna ne put supporter que l'on s'amusât ainsi à ses dépens. Elle se précipita en hurlant vers Katerina Ivanovna, la tenant pour responsable de tout ce qui était arrivé.

– Tehors l'appartement ! Te suite ! Marche ! cria-t-elle, et, à ces mots, elle se mit à saisir tout ce qui, parmi les affaires de Katerina Ivanovna, lui tomba sous la main et à le jeter par terre.

Katerina Ivanovna, pâle, écrasée par le chagrin, à bout de souffle, bondit du lit (sur lequel elle s'était effondrée, tout épuisée) et se précipita sur Amalia Ivanovna. Mais la lutte était trop inégale ; celle-ci la repoussa comme si elle était un petit enfant.

– Comment ! Ce n'était pas assez que l'on nous ait calomniées, cette créature nous le reproche encore ! Comment, l'on me chasse de mon logis, le jour de l'enterrement de mon mari, après avoir profité de mon hospitalité, on me chasse dans la rue avec mes orphelins ! Mais où irais-je ? criait en sanglotant et en suffoquant la pauvre femme. Mon Dieu ! s'écria-t-elle soudain, et ses yeux brillèrent. Est-il possible qu'il n'y ait pas de justice ? Qui aurais-tu à défendre, si ce n'est nous, les orphelins ? Eh bien ! nous verrons ! Il y a une justice au monde, il y a une vérité, je les trouverai ! Attends, créature sans Dieu ! Polètchka, reste avec les enfants, je reviendrai. Attendez-moi, ne fût-ce qu'à la rue ! Nous verrons s'il y a une vérité au monde !

Elle se jeta sur la tête le châle de drap vert dont avait parlé Marméladov dans son récit. Ensuite, elle se fraya un chemin à travers la foule ivre et désordonnée des locataires qui encombraient la pièce et sortit en courant dans la rue, avec l'intention bien déterminée de trouver la justice immédiatement et à tout prix. Polètchka se réfugia dans le coin, sur le coffre, où elle se mit à attendre le retour de sa mère en serrant les enfants contre elle. Amalia Ivanovna courait dans tous les sens, hurlait, jetait par terre tout ce qui lui tombait sous la main et faisait du tapage. Les locataires criaient d'une façon désordonnée ; certains achevaient, comme ils pouvaient, de discuter sur l'événement, d'autres se querellaient et s'injuriaient ; d'autres, encore, s'étaient mis à chanter.

« À mon tour de partir, maintenant ! » pensa Raskolnikov. « Eh bien ! Sophia Sèmionovna, nous allons voir ce que vous allez dire, à présent ! »

IV

Raskolnikov avait été l'avocat actif et vigoureux de Sonia contre Loujine, malgré le fait qu'il portait tant d'horreur personnelle et de souffrance dans son âme. Mais, après tous les tourments du matin, il avait été heureux de changer ses impressions devenues insupportables.

Son intervention en faveur de Sonia lui en avait donné l'occasion (sans parler du fait que cette intervention était en grande partie due à une cause personnelle, à une impulsion de son cœur). En outre, l'entrevue qu'il allait avoir avec Sonia l'inquiétait terriblement, par moments ; il *devait* lui dire qui avait tué Lisaveta, il sentait qu'il en souffrirait affreusement et il éprouvait un mouvement de recul. Aussi, lorsqu'il s'était exclamé, en sortant de chez Katerina Ivanovna : « Eh bien, qu'allez-vous dire, maintenant, Sophia Ivanovna Sèmionovna ?... » il était, de toute évidence, dans un état d'exaltation superficielle, de gaillardise, de défi, sous l'impression de sa récente victoire sur Loujine. Mais il lui arriva quelque chose d'étrange. Lorsqu'il parvint devant la porte de Kapernaoumov, il se sentit sans force et plein d'effroi. Il s'arrêta, pensif, se posant une singulière question : « Dois-je dire qui a tué Lisaveta ? » La question était singulière parce qu'il sentit en même temps que non seulement, il lui était impossible de ne pas le dire, mais qu'il lui était impossible de reculer, ne fut-ce que d'une minute, l'instant où il le dirait. Il ne savait pas encore pourquoi ; il l'avait simplement senti et cette pénible sensation d'impuissance devant l'inéluctable l'écrasa littéralement. Pour couper court à ses réflexions et à la torture qu'il subissait, il ouvrit brusquement la porte et jeta, du seuil,

un coup d'œil à Sonia. Elle était assise, les coudes sur la table et le visage enfoui dans les mains, mais, en voyant entrer Raskolnikov, elle se leva brusquement et alla à sa rencontre, comme si elle l'avait attendu.

– Que me serait-il arrivé sans vous ! dit-elle rapidement en le rejoignant au milieu de la chambre. Il était visible que c'était cela qu'elle avait hâte de lui dire. C'était pour cela qu'elle l'avait attendu.

Raskolnikov alla vers la table et s'assit sur la chaise qu'elle venait de quitter. Elle resta debout devant lui, exactement comme la veille.

– Eh bien, Sonia ? dit-il, et il sentit que sa voix tremblait. Toute l'affaire reposait sur « la position sociale et les habitudes y afférentes ». L'avez-vous compris, tout à l'heure ?

La souffrance se peignit sur ses traits.

– Ne me parlez pas comme hier ! l'interrompit-elle. Je vous en prie, ne recommencez pas ! J'ai assez souffert sans cela...

Elle se hâta de sourire, craignant que ce reproche ne lui plût pas.

– J'ai été sotte de partir. Que se passe-t-il là-bas, maintenant ? Je voulais y aller, mais je pensais que... vous viendriez.

Il lui raconta qu'Amalia Ivanovna voulait les chasser de l'appartement et Katerina Ivanovna s'était enfuie « à la recherche de la vérité ».

– Oh, mon Dieu ! s'écria Sonia. Venez vite...

Et elle saisit sa cape.

– Toujours la même chose ! s'exclama Raskolnikov avec irritation. Vous n'avez qu'eux en tête. Restez avec moi.

– Et… Katerina Ivanovna ?

– Katerina Ivanovna ne vous manquera évidemment pas, elle viendra elle-même ici puisqu'elle est sortie de chez elle, ajouta-t-il hargneusement. Si elle ne vous trouvait pas, vous en seriez responsable…

Sonia s'assit, dans une pénible incertitude. Raskolnikov se taisait, les yeux fixés au sol, réfléchissant à quelque chose.

– Admettons que Loujine ne l'ait pas voulu, commença-t-il, sans regarder Sonia. Mais s'il l'avait voulu ou que cela fût entré dans ses calculs, il vous aurait fait jeter en prison, si moi et Lébéziatnikov n'avions pas été là… N'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle d'une voix faible. – Oui répéta-t-elle, distraite et inquiète à la fois.

– Et j'aurais très bien pu n'être pas là. Quant à Lébéziatnikov, il est entré par pur hasard.

Elle se taisait toujours. Raskolnikov continua :

– Je pensais que vous alliez de nouveau vous écrier : « Oh, ne dites pas cela, cessez ! » – Raskolnikov se mit à rire, mais son rire était forcé. – Alors, toujours silencieuse ? demanda-t-il, après s'être tu un instant. – Il faut bien parler de quelque chose ! Je suis curieux de savoir, par exemple, comment vous auriez résolu une certaine « question » comme dit Lébéziatnikov. (Il commençait à s'effrayer.) Non, écoutez, je parle sérieusement. Imaginez-vous, Sonia, que vous connaissiez

toutes les intentions de Loujine, supposez que vous sachiez (avec certitude, veux-je dire) qu'il fera périr Katerina Ivanovna, les enfants et vous aussi, en surplus (car vous ne vous considérez comme rien d'autre qu'en surplus). Polètchka de même... car elle suivra le même chemin. Bon ; alors, s'il vous était donné de décider qui resterait en vie... je veux dire : laisseriez-vous Loujine vivre et continuer ses infamies ou bien Katerina Ivanovna devrait-elle mourir ? Que décideriez-vous : qui des deux devrait mourir ? Je vous le demande.

Sonia le regarda avec inquiétude : elle eut l'impression de percevoir quelque chose d'insolite dans ce discours mal assuré et obscur.

– Je pressentais que vous alliez me demander quelque chose de ce genre, dit-elle en lui jetant un regard inquisiteur.

– Bon ; mais quand même, qu'auriez-vous décidé ?

– Pourquoi poser une question sur quelque chose qui ne peut arriver ? dit Sonia avec répugnance.

– Donc, il vaut mieux que Loujine vive et fasse des infamies ! Vous n'avez pas même osé trancher cela ?

– Mais je ne peux pas connaître les desseins de la Providence divine !... Et pourquoi demandez-vous ce qu'on ne peut demander ? Pourquoi ces questions vides de sens ? Comment les choses peuvent-elles dépendre de ma décision ? Et qui m'a fait juge de cette question : qui doit vivre et qui doit mourir ?

– Évidemment, lorsque la Providence divine s'y trouve mêlée, il n'y a plus rien à faire, grogna sombrement Raskolnikov.

– Dites plutôt franchement ce qu'il vous faut ! s'écria douloureusement Sonia. Vous avez de nouveau une idée derrière la tête... Est-il possible que vous ne soyez venu que pour me torturer ?

Elle ne put en supporter davantage, et se mit à sangloter. Il la regardait, plein d'une sombre angoisse. Cinq minutes passèrent.

– Tu as quand même raison, dit-il enfin, doucement. Son expression avait changé. Son ton, artificiellement insolent et provocant, bien qu'impuissant, avait disparu. Sa voix même avait fléchi. – Je t'avais pourtant dit que je ne viendrais pas demander pardon, et voilà que j'ai commencé par cela !... Ce que j'ai dit au sujet de Loujine et de la Providence, c'était pour te demander pardon... Cela revenait à demander pardon, Sonia...

Il voulut sourire, mais son pâle sourire eut quelque chose d'inachevé, comme un aveu d'impuissance. Il pencha la tête et se couvrit le visage des mains.

Et soudain, une étrange, une inattendue sensation de haine pour Sonia traversa son cœur. Il leva la tête et la regarda, comme s'il était étonné et effrayé par cette impression, mais il rencontra son regard anxieux et plein d'une douloureuse sollicitude : il y avait là de l'amour ; sa haine s'évanouit comme un spectre. Ce n'était pas cela, il avait pris un sentiment pour un autre. Cela signifiait uniquement que *la minute* était arrivée.

Il se couvrit à nouveau le visage de ses mains et pencha la tête. Soudain, il pâlit ; il se leva, regarda Sonia, et, sans avoir rien dit, il s'assit machinalement sur son lit.

Cette minute était atrocement pareille à celle où, debout derrière la vieille, la hache déjà libérée de la boucle, il s'était rendu compte qu'il n'y avait plus un instant à perdre.

– Qu'avez-vous ? demanda Sonia, terriblement effrayée.

Il ne put rien prononcer. Ce n'était pas du tout, pas du tout ainsi qu'il aurait voulu lui *apprendre* la chose et il ne comprenait pas très bien ce qui se passait en lui. Elle s'approcha doucement et s'assit sur le lit, à côté de lui, sans le quitter des yeux. Son cœur sautait dans sa poitrine ; c'était devenu insupportable : il tourna vers elle son visage mortellement pâle ; ses lèvres remuaient mais aucun son n'en sortait. L'horreur envahit le cœur de Sonia.

– Qu'avez-vous ? répéta-t-elle, avec un léger mouvement de recul.

– Ce n'est rien, Sonia, n'aie pas peur... Des bêtises ! C'est ainsi, si l'on y réfléchit, bredouillait-il avec l'air inconscient d'un homme en délire. – Pourquoi suis-je venu te torturer, toi ? ajouta-t-il soudain en la regardant. Vraiment... pourquoi ? Je me pose sans cesse cette question... Sonia...

Il s'était peut-être posé cette question il y avait un quart d'heure, mais il la formulait maintenant sans forces, à peine conscient, en sentant un frisson continu dans tout son corps.

– Oh, comme vous vous faites souffrir ! dit-elle douloureusement, en scrutant son visage.

– Tout ça, ce sont des bêtises !... Voici, Sonia (il sourit soudain, Dieu sait pourquoi, d'un sourire pâle et languissant qui persista près de deux secondes sur ses lèvres), te rappelles-tu ce que je voulais te dire hier ?

Sonia attendait, inquiète.

– J'avais dit, en partant, que je te disais peut-être adieu pour toujours mais que, si je revenais aujourd'hui, je te dirais... qui a tué Lisaveta.

Elle frissonna soudain tout entière.

– Alors, je suis venu te le dire.

– Alors, vous aviez vraiment l'intention... chuchota-t-elle péniblement. Comment le savez-vous, demanda-t-elle vivement, comme si elle reprenait conscience.

Sonia respirait avec difficulté. Son visage pâlissait de plus en plus.

– Je le sais.

Elle se tut pendant près d'une minute.

– On l'a découvert *lui ?* demanda-t-elle timidement.

– Non.

– Alors, comment savez-vous *cela ?* demanda-t-elle encore une fois, d'une voix à peine audible, après un nouveau silence d'une minute.

Il se retourna vers elle et scruta attentivement son visage.

– Devine, prononça-t-il, avec son sourire déformé et impuissant.

Tout le corps de Sonia frissonna comme s'il était secoué par des convulsions.

– Mais vous me... pourquoi me faites-vous peur ainsi ? prononça-t-elle en souriant comme une enfant.

– Je suis donc son grand ami... puisque je sais, continua Raskolnikov en la regardant fixement, comme s'il n'avait pas la force de détourner le regard. – Il ne voulait pas... tuer cette Lisaveta... Il l'a tuée... sans le faire exprès... Il voulait tuer la vieille... lorsqu'elle serait seule... et il est venu... Alors est arrivée Lisaveta... Alors... il l'a tuée aussi.

Une horrible minute passa encore. Ils se regardaient toujours.

– Alors, tu ne devines pas ? demanda-t-il soudain, avec la sensation de se précipiter du haut d'un clocher.

– Non, souffla Sonia, d'une voix à peine audible.

– Cherche bien.

Lorsqu'il eut dit cela, une sensation déjà connue lui glaça l'âme ; il la regarda et, dans ses traits, il vit les traits de Lisaveta. Il se rappelait distinctement l'expression du visage de Lisaveta, au moment où il s'approchait d'elle, la hache en main, et où elle se reculait vers le mur, la main avancée dans un geste de protection, un effroi enfantin peint sur ses traits. Elle avait eu tout à fait la mine d'un tout petit enfant qui, ayant commencé à prendre peur, aurait regardé fixement l'objet de sa terreur et, reculant, sa petite main tendue pour se protéger, aurait été prêt à pleurer. Quelque chose d'approchant arrivait maintenant à Sonia : elle le regardait avec un effroi semblable, avec la même impuissance et, soudain, elle avança sa main gauche, et, appuyant à peine ses doigts contre la poitrine de Raskolnikov, elle se leva lentement, s'écartant de plus en plus de lui, le regardant de plus en plus fixement. Sa terreur se communiqua

tout à coup à Raskolnikov, le même effroi se peignit sur ses traits, il la regarda exactement de la même façon et presque avec le même sourire enfantin.

– Tu as deviné ? chuchota-t-il.

« Mon Dieu ! » L'horrible cri avait jailli de sa poitrine. Elle tomba sans forces sur le lit, la figure dans les oreillers. Mais elle se releva un instant plus tard, se rapprocha de lui, lui saisit les deux mains, et, les serrant de toutes ses forces dans ses doigts minces, elle riva de nouveau son regard sur le visage de Raskolnikov. Ce regard désespéré voulait découvrir un dernier espoir. Mais il n'y avait pas d'espoir ; il ne restait aucun doute ; tout était bien ainsi ! Plus tard, lorsqu'elle se souvenait de cette minute, elle trouvait étrange, bizarre, qu'elle eût compris *immédiatement* à cet instant-là qu'il n'y avait plus de doute. Elle ne pouvait pas alléguer, par exemple, qu'elle avait pressenti quelque chose de pareil. Mais à peine lui eût-il parlé qu'il sembla à Sonia qu'elle avait précisément prévu cela.

– Allons, Sonia, cesse ! Ne me torture pas ! demanda-t-il douloureusement.

Ce n'est pas du tout ainsi qu'il avait pensé dévoiler son secret, mais cela se fit *ainsi*.

Comme une insensée, elle se leva d'un bond et alla vers le milieu de la chambre en se tordant les mains ; mais elle revint rapidement et s'assit de nouveau à ses côtés, épaule contre épaule. Soudain, elle frissonna comme si une idée horrible l'avait transpercée, elle poussa un cri et elle se précipita, ne sachant même pas pourquoi, à genoux devant lui.

– Qu'avez-vous fait là ! qu'avez-vous fait contre vous-même ! prononça-t-elle avec désespoir et, se soulevant

vivement, elle se jeta à son cou, l'entoura de ses bras et le serra de toutes ses forces.

Raskolnikov se recula et la regarda avec un pénible sourire.

– Tu es bizarre, Sonia, dit-il ; tu m'embrasses lorsque je viens de te dire... *cela*. Tu ne sais pas ce que tu fais.

– Non, non, il n'y a personne de plus malheureux que toi au monde ! s'exclama-t-elle, comme si elle parlait dans le délire, sans avoir entendu ses remarques, et, soudain, elle se mit à sangloter comme une personne en proie à une crise nerveuse.

Un sentiment qu'il n'avait plus connu depuis longtemps submergea son âme et l'adoucit tout à coup. Il ne lui résista pas : deux larmes perlèrent à ses yeux et restèrent suspendues à ses cils.

– Alors, tu ne me laisseras pas, Sonia ? dit-il, la regardant avec un espoir hésitant.

– Non, non ! jamais ! s'exclama Sonia. Je te suivrai partout ! Partout ! Oh, mon Dieu !... Oh, infortunée que je suis ! Pourquoi, pourquoi donc ne t'ai-je pas connu auparavant ! Pourquoi n'est-tu pas venu plus tôt ! Oh, mon Dieu !

– Mais je suis venu !

– Maintenant ! Que faire, à présent ?... Ensemble, ensemble ! répétait-elle, comme inconsciente, en l'entourant de nouveau de ses bras. Je te suivrai au bagne ! – Il frissonna violemment ; son sourire haineux, presque arrogant, lui revint sur les lèvres.

– Mais, Sonia, je ne veux peut-être pas encore aller au bagne, dit-il.

Sonia lui jeta un rapide coup d'œil.

Après le premier sentiment de pitié passionnée et douloureuse qu'elle avait eu pour le malheureux, l'idée du meurtre lui revint. Elle crut discerner le meurtrier dans le ton changé qu'il avait pris pour lui parler. Elle le regarda avec stupéfaction. Elle ne savait encore rien, ni pourquoi ni comment ce crime avait été accompli. Maintenant toutes ces questions affluèrent d'un coup dans sa conscience. Et de nouveau, elle ne put y croire : « Lui, lui, un assassin ! Mais est-ce possible ! »

– Mais qu'est-ce ? Mais où suis-je donc ? prononça-t-elle, profondément stupéfaite, ne parvenant pas encore à rassembler ses esprits. – Mais comment vous, vous... avez-vous pu vous résoudre à cela... mais pourquoi ?

– Mais pour voler ! Cesse, Sonia, répondit-il avec fatigue et, aurait-on dit, avec dépit. Sonia était abasourdie, mais soudain, elle s'écria :

– Tu avais faim ? C'était pour aider ta mère ? Oui ?

– Non, Sonia, non, murmura-t-il en s'écartant et en détournant la tête. Je n'avais pas tellement faim... je voulais, en effet, aider ma mère, mais... ce n'est pas ça non plus. Ne me torture pas, Sonia !

La jeune fille joignit les mains.

– Mais est-il possible, est-il vraiment possible que ce soit la réalité ! Mon Dieu, la réalité ne peut être comme cela ! Comment pourrait-on y croire ?... Et comment se fait-il que vous donniez tout ce qui vous reste et que, d'autre part, vous ayez tué pour voler ! Ah !... s'écria-t-elle soudain. Cet argent que

vous avez donné à Katerina Ivanovna... cet argent... Mon Dieu, est-ce possible que cet argent...

– Non, Sonia, se hâta-t-il de l'interrompre, ce n'était pas cet argent-là, tranquillise-toi ! Cet argent m'avait été envoyé par ma mère, par l'intermédiaire d'un marchand, et je l'ai reçu lorsque j'étais malade, le jour même où je l'ai donné... Rasoumikhine l'a vu... c'est lui qui l'a touché à ma place... cet argent m'appartenait en propre, il était bien à moi.

Sonia l'écoutait, irrésolue, en essayant de toutes ses forces de comprendre.

– Et *l'autre* argent – du reste, je ne sais même pas s'il y avait de l'argent, ajouta-t-il doucement, tout pensif. Je lui ai enlevé alors la bourse en peau de chamois du cou... une bourse bien remplie, toute bourrée... mais je ne l'ai pas ouverte, je n'en ai pas eu le temps, sans doute... Et les objets, des boutons de manchettes et des chaînes... J'ai caché le lendemain tous ces objets et la bourse sous une pierre, dans une cour, perspective V... Tout se trouve en cet endroit, à présent...

Sonia écoutait de toute son attention.

– Alors, pourquoi donc... pourquoi avez-vous dit que c'était pour voler, puisque vous n'avez rien pris pour vous ? demanda-t-elle vivement, s'accrochant à cette idée comme un noyé à une paille.

– Je ne sais pas... je n'ai pas encore décidé si je prendrai ou non cet argent, prononça-t-il, devenant à nouveau pensif et, soudain, revenant à lui, il eut un rapide sourire. Ah-h ! Quelle bêtise je viens de te dire, n'est-ce pas ?

Une pensée vint brusquement à Sonia : « N'est-il pas fou ? » Mais elle l'abandonna tout de suite : non, il y a là quelque chose d'autre ». Elle n'y comprenait rien, rien du tout !

– Tu sais, Sonia, dit-il soudain avec une sorte d'inspiration, – voici ce que je te dis : si je l'avais égorgée parce que j'avais faim, continua-t-il, en appuyant sur chaque mot et en la regardant d'une façon sincère mais énigmatique, alors... je serais heureux maintenant, sache-le !

– Et que t'importe, que t'importe, s'écria-t-il, un instant plus tard, avec une sorte de désespoir, – que t'importe que je t'avoue ou non que j'ai mal agi ? Que t'importe ce stupide triomphe sur moi ? Oh, Sonia, est-ce pour cela que je suis venu ici maintenant ?

Sonia voulut de nouveau dire quelque chose, mais elle ne le put.

– C'est parce que tu es tout ce qui me reste que je te disais hier de venir avec moi.

– Venir où ? demanda timidement Sonia.

– Ce n'est pas pour aller voler ni tuer, ne crains rien, ce n'est pas pour cela, dit-il avec un sourire mordant. Nous sommes différents... Et, tu sais, Sonia, ce n'est que maintenant que j'ai compris où je t'appelais hier. Hier, lorsque je te disais de venir, je ne comprenais pas moi-même où. Je t'appelais pour une seule raison, j'étais venu ici pour une seule raison, pour te dire : ne m'abandonne pas. Tu ne m'abandonneras pas, Sonia ?

Elle lui serra la main avec force.

– Pourquoi, pourquoi lui ai-je dit, pourquoi lui ai-je dévoilé que j'ai tué, s'écria-t-il avec désespoir une minute plus tard, en

la regardant avec une souffrance infinie. – Voilà, tu attends des explications, Sonia, tu restes là à attendre, je le vois ; que te dirais-je. Tu n'y comprendras rien, et tu t'épuiseras à force de souffrance... à cause de moi ! Voilà que tu pleures et que tu m'embrasses de nouveau, – allons pourquoi m'embrasses-tu ? Parce que je n'ai pu supporter le poids tout seul et que je suis venu me décharger sur toi ? : Souffre, toi aussi, cela me soulagera ! Et tu peux aimer un homme aussi vil.

– Mais ne souffres-tu pas également ? s'écria Sonia.

De nouveau, le même sentiment effleura son âme et l'adoucit immédiatement.

– Sonia, j'ai un cœur méchant, remarque-le : cela peut expliquer beaucoup de choses. C'est parce que je suis méchant que je suis venu. Il y en a qui ne seraient pas venus. Mais moi, je suis lâche et... vil ! Mais... soit ! Il n'est pas question de tout cela... il nous faut parler, maintenant, et je ne sait comment commencer...

Il s'interrompit et devint pensif.

– Ah, nous sommes différents ! s'écria-t-il de nouveau. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Et pourquoi, pourquoi suis-je venu ! Je ne me le pardonnerai jamais !

– Non, non, c'est bien que tu sois venu ! Il vaut mieux que je le sache ! Beaucoup mieux !

Il la regarda avec douleur.

– Alors, c'est ainsi, en somme ! dit-il comme s'il se décidait. – C'est ainsi que cela s'est passé ! Voici : je voulais devenir un Napoléon, c'est pour cela que j'ai tué... Alors, est-ce compréhensible, maintenant ?

– Non, souffla Sonia avec naïveté et timidité. Seulement, parle... parle ! Je comprendrai, je comprendrai *en moi-même* ! suppliait-elle.

– Tu comprendras ? Bon, on verra !

Il se tut et réfléchit longuement.

– Voici les faits : je me suis un jour posé cette question que serait-il arrivé, si Napoléon s'était trouvé à ma place, et s'il n'avait eu, pour commencer sa carrière, ni Toulon, ni l'Égypte, ni le passage du Mont-Blanc ; et si, au lieu de toutes ces choses, belles et monumentales, il n'avait eu devant lui que quelque ridicule petite vieille, une veuve de fonctionnaire, qu'il aurait dû, de plus, tuer pour lui dérober l'argent contenu dans son coffre (l'argent nécessaire à sa carrière, tu comprends ?) Alors, qu'en penses-tu, se serait-il décidé à cela, s'il n'y avait pas eu d'autre moyen ? Aurait-il été choqué par le fait que cela manquait trop de décorum et... aurait-il été arrêté par l'idée que c'est un péché ? Bon alors, je me suis torturé longtemps en réfléchissant à cette « question », si bien que j'ai eu terriblement honte lorsqu'enfin j'ai trouvé (comme ça, tout à coup) que non seulement il n'en aurait pas été choqué, mais qu'il ne lui serait pas même venu à l'esprit que cela manquait de décorum... Il n'aurait même pas compris pourquoi on pourrait être choqué par cela. Et si vraiment il n'avait pas eu d'autre moyen, il aurait étranglé la vieille de façon à ce qu'elle ne puisse pousser un cri, sans la moindre hésitation ! Alors, moi non plus... je n'ai plus hésité... et j'ai tué... suivant l'exemple magistral... Et c'est exactement comme cela que ça s'est passé ! Tu ris ? Oui Sonia, le plus risible c'est que c'est peut-être ainsi que cela s'est passé...

Sonia n'avait nulle envie de rire.

– Parlez-moi plutôt avec franchise... sans exemples, demanda-t-elle encore plus timidement et d'une voix à peine audible.

Il se tourna vers elle, la regarda tristement et la prit par les mains.

– Tu as raison à nouveau, Sonia. – Tout cela, ce sont des bêtises, c'est presque du bavardage ! Tu vois : tu sais que ma mère ne possède presque rien. Ma sœur a reçu de l'instruction, par hasard, et elle est destinée à traîner une vie de gouvernante. J'étais tout leur espoir. Je faisais mes études, mais je ne pouvais subvenir à mes besoins et j'ai été contraint de quitter provisoirement l'université. Si j'avais réussi à faire traîner les choses ainsi, je serais devenu un instituteur ou un fonctionnaire au traitement annuel de dix mille roubles et cela dans dix ou douze ans... (Il parlait comme s'il récitait une leçon apprise). Pendant ce temps, ma mère se serait desséchée à force de soucis et de chagrins (et je n'aurais quand même pu la tranquilliser complètement) et ma sœur... eh bien, ma sœur, elle aurait pu avoir un sort pire encore !... Et puis, pourquoi aurais-je dû passer toute ma vie à côté des possibilités de l'existence, pourquoi aurais-je dû négliger ma mère, et, par exemple, supporter patiemment que l'on offensât ma sœur ? Pourquoi ? Pour pouvoir, après les avoir enterrées, fonder un autre foyer encore, avoir femme et enfant, et puis, les laisser sans un morceau de pain à se mettre sous la dent ? Alors... alors, j'ai décidé de prendre possession de l'argent de la vieille, de l'employer pour ces premières années, d'enlever ainsi à ma mère ses tourments et ses soucis en ce qui concerne mes études et les premiers pas après l'université. Et j'ai décidé de faire tout cela largement, radicalement, de façon à me faire une carrière nouvelle, à me frayer une voie indépendante... Alors... alors, c'est tout... Et évidemment, j'ai mal agi en tuant la vieille... et cela suffit !

Il arriva avec peine, tout épuisé, à la fin de son récit, et baissa la tête.

– Oh, non, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, s'exclama anxieusement Sonia. Et il n'est pas possible que ce soit ainsi... non, ce n'est pas ainsi !

– Tu vois toi-même que ce n'est pas ainsi !... Mais moi, j'ai parlé sérieusement, j'ai dit la vérité !

– Cela, une vérité ! Oh, mon Dieu !

– Mais je n'ai tué qu'un pou, Sonia, un pou inutile, mauvais, néfaste.

– Ce pou était un être humain !

– Mais je le sens bien aussi que ce n'est pas un pou, répondit-il en la regardant bizarrement. Mais, en fait, je radote, Sonia, ajouta-t-il, je radote depuis longtemps... Ce n'est toujours pas cela, tu as raison. Les causes sont tout autres ! Il y a déjà longtemps que je n'ai plus parlé avec personne, Sonia... J'ai fort mal à la tête, maintenant.

Ses yeux avaient une lueur fébrile. Il était à nouveau presque en proie au délire ; une expression inquiète se voyait sur son visage. Une effrayante faiblesse était visible à travers l'excitation de son esprit. Sonia comprit combien il souffrait. Elle-même commençait à avoir le vertige. Et puis, il parlait d'une façon si étrange : elle comprenait bien quelque chose, mais... « mais comment est-ce possible ! Comment est-ce possible ! Oh, mon Dieu ! » Et elle se tordait les mains de désespoir.

– Non, Sonia, ce n'est pas ainsi ! commença-t-il de nouveau, levant soudain la tête, comme s'il était étonné et agité

par une nouvelle direction prise par ses pensées et qui lui aurait découvert une perspective nouvelle. – Ce n'est pas ainsi ! Ce serait mieux... de supposer (oui, c'est en effet mieux !) suppose que je sois égoïste, envieux, méchant, vil, rancunier et... que je sois encore enclin à la folie. (Disons donc tout à la fois ! On avait déjà parlé de folie auparavant, je l'ai remarqué !) Je t'ai dit tout à l'heure que je ne pouvais pas payer mes études, mais peut-être n'aurais-je pas dû le faire ! Ma mère m'aurait envoyé l'argent nécessaire aux inscriptions et j'aurais gagné moi-même ce qu'il me fallait pour les bottes, les vêtements et le pain ; cela est sûr ! Les leçons me réussissaient, on me les payait un demi-rouble. Rasoumikhine le fait bien ! Mais je me suis aigri et je n'en ai pas voulu. Je me suis vraiment *aigri* (c'est le mot qu'il faut). Je me suis retiré dans mon coin comme une araignée. Tu as déjà été dans mon réduit, tu as vu... Sais-tu, Sonia, que les chambres étroites et les plafonds bas écrasent l'âme et l'intelligence ! Oh, comme je détestais ce réduit ! Mais je ne voulais quand même pas en sortir. Exprès ! Je n'en sortais pas pendant des journées entières, et je ne voulais pas travailler ; je ne voulais même pas manger, je restais toujours couché. Quand Nastassia m'apportait de la nourriture, je mangeais ; quand elle ne m'en apportait pas, je restais ainsi ; je ne lui demandais rien, volontairement, par méchanceté ! Je n'avais pas de lumière, la nuit ; je restais couché dans l'obscurité et je ne voulais pas gagner l'argent nécessaire à l'achat d'une bougie ! Il aurait fallu étudier, et j'avais vendu mes livres ; un doigt de poussière couvre encore mes notes de cours et les cahiers qui sont sur ma table. Je préférais rester couché, à penser. Je pensais toujours... Et je faisais toujours des rêves, divers rêves étranges, inutile de dire lesquels ! Et c'est alors qu'il me sembla, pour la première fois que... Non, ce n'est pas ainsi ! Ce n'est pas encore cela ! Tu vois, je me demandais toujours pourquoi, sachant que les autres sont bêtes, – et cela je le sais à coup sûr – pourquoi je n'essayais pas d'être plus malin qu'eux ? J'ai compris par après que, si j'avais dû attendre que tous deviennent intelligents, cela aurait été trop long... Après j'ai compris que cela ne sera jamais, que

personne ne change, que personne n'est capable de les changer et qu'il est inutile de se fatiguer pour essayer de les changer ! Oui, c'est ainsi ! C'est leur loi... Leur loi, Sonia ! C'est ainsi !... Et je sais maintenant, Sonia, que c'est celui qui est ferme et fort d'esprit et d'intelligence qui est le maître ! Celui qui ose beaucoup est justifié par eux. Celui qui se moque le plus des choses, celui-là est leur législateur et celui qui est le plus décidé, celui-là a raison. C'était ainsi, et ce sera toujours ainsi ! Seul un aveugle ne le discernerait pas !

Raskolnikov, quoiqu'il regardât Sonia, en disant cela, ne se préoccupait plus de ce qu'elle comprît ou non. La fièvre avait entièrement pris possession de lui. Il était dans une sorte de sombre extase. (Vraiment, il y avait déjà longtemps qu'il n'avait plus parlé à personne !) Sonia devina que ce sombre catéchisme était devenu sa foi et sa loi.

– J'ai compris alors, Sonia, continua-t-il solennellement, – que le pouvoir n'est donné qu'à celui qui ose se baisser pour le ramasser. Il suffit uniquement – uniquement ! – d'oser ! Une certaine pensée m'est venue alors, pour la première fois de ma vie, une pensée qui n'était encore jamais venue à personne ! À personne ! Il devint pour moi aussi évident que le jour que personne n'a osé jusqu'ici et n'osera jamais, en passant devant toute cette absurdité, l'envoyer aux cent mille diables ! J'ai... j'ai voulu *oser faire cela* et j'ai tué... je n'ai voulu qu'oser, Sonia, voilà la raison de tout !

– Oh, taisez-vous, taisez-vous ! s'écria Sonia en frappant ses mains l'une contre l'autre. Vous vous êtes éloigné de Dieu, et Dieu vous a frappé ; il vous a livré au démon !...

– À propos, Sonia, figure-toi que, lorsque j'étais couché dans l'obscurité, il me semblait toujours que c'était le diable qui me tentait ! Qu'en penses-tu ?

– Taisez-vous ! Ne riez pas, blasphémateur, vous ne comprenez rien ! Oh, mon Dieu, il ne comprend rien du tout !

– Tais-toi, Sonia, je ne ris nullement ; je sais bien que c'est le diable qui m'a poussé. Tais-toi, Sonia, tais-toi, répéta-t-il sombrement, avec insistance. – Je sais tout. J'ai réfléchi à tout cela, je me le suis murmuré, lorsque je restais couché dans l'obscurité... J'ai débattu tout cela avec moi-même, jusqu'au moindre point ; je sais cela à fond ! Et j'en avais tellement par-dessus la tête de tout ce bavardage ! J'aurais voulu tout oublier et tout commencer à nouveau, Sonia ! et j'aurais voulu mettre un terme à ce bavardage. Est-il possible que tu penses que j'ai été tuer, tête baissée comme un imbécile ? J'ai fait cela intelligemment, et c'est ce qui m'a perdu. Penses-tu vraiment que j'ignorais, par exemple, que, dès l'instant où je m'étais mis à me demander si j'avais le droit de prendre ce pouvoir, – je n'avais plus ce droit-là ? Et que si je posais la question : « l'homme est-il un pou ? » c'est que l'homme n'est pas un pou *pour moi*, mais qu'il l'est pour celui à qui cette question ne vient même pas à l'esprit, qui va tout droit au but, sans se poser de questions... Si je me suis débattu tant de temps, en me demandant si Napoléon l'aurait fait, c'est que je sentais clairement que je ne suis pas un Napoléon. Toute la torture de ce bavardage, je l'ai soufferte, Sonia, et j'ai voulu la secouer de mes épaules : j'ai voulu, Sonia, tuer sans casuistique, tuer pour moi, pour moi seul ! Je n'ai pas voulu mentir dans cette affaire, même à moi ! Ce n'est pas pour aider ma mère que j'ai tué – bêtises que tout cela ! Ce n'est pas pour devenir le bienfaiteur de l'humanité, après avoir obtenu les moyens et les pouvoirs, que j'ai tué. Bêtises ! J'ai simplement tué, tué pour moi, pour moi seul, et que je sois devenu le bienfaiteur de quelqu'un ou que, au contraire, j'ai comme une araignée établi mes filets, sucé la sève de tout ce qui y serait tombé, pendant toute ma vie, tout cela ne m'inquiétait nullement à ce moment-là ! Et ce n'est pas d'argent que j'avais besoin, Sonia, quand j'ai tué, ce n'est pas tant l'argent mais autre chose que je voulais... Maintenant, je sais

tout cela... Comprends-moi : si j'avais poursuivi mon chemin dans cette direction-là, peut-être n'aurais-je jamais commis de meurtre. C'est autre chose que je voulais savoir, c'est autre chose qui m'a poussé au meurtre : il fallait que je sache, au plus vite, si j'étais un pou comme tout le monde, ou un être humain. Suis-je capable de franchir le mur ou ne le suis-je pas ? Oserais-je, ou non, me « baisser pour ramasser ? » Suis-je une tremblante créature ou ai-je le *droit*...

– Le droit de tuer ? Vous prétendez avoir le droit de tuer ? s'exclama Sonia en entre-choquant ses mains.

– Oh, Sonia, toi ! s'écria-t-il avec irritation ; il voulut objecter quelque chose, mais il se tut avec mépris. – Ne m'interromps pas, Sonia ! Je voulais te dire une seule chose : le diable m'y a poussé et, après coup, il m'a expliqué que je n'avais pas le droit d'y aller parce que je suis un pou comme les autres, exactement. Il s'est moqué de moi, et alors, je suis venu chez toi. Reçois ton hôte ! Si je n'étais pas un pou, serai-je venu chez toi ? Écoute, lorsque je suis allé chez la vieille, je n'y étais allé que pour essayer... Sache-le !

– Et vous l'avez tuée ! Tuée !

– Mais de quelle façon l'ai-je tuée ? Est-ce qu'on tue comme cela ? Est-ce ainsi qu'on s'y prend pour tuer ? Une fois, je te raconterai ça, comment j'y suis allé... Est-ce la vieille que j'ai tuée ? C'est moi-même et non la vieille que j'ai tué ! Là, je me suis exterminé pour l'éternité... C'est le diable qui a tué la vieille, ce n'est pas moi... Assez, assez, Sonia, assez ! Laisse-moi, s'écria-t-il soudain, saisi par une angoisse convulsive. – Laisse-moi !

Il posa ses coudes sur ses genoux et serra, comme dans un étau, sa tête entre ses mains.

– Quelle souffrance ! cria Sonia d’une voix déchirante.

– Alors, que faire, maintenant, dis ? demanda-t-il en relevant soudain la tête, le visage déformé, enlaidi par le désespoir.

– Que faire ! s’écria-t-elle en bondissant soudain sur ses pieds ; ses yeux, qui jusqu’ici avaient été pleins de larmes, se mirent tout à coup à briller. – Lève-toi, (Elle le saisit par l’épaule ; il se leva, la regardant avec stupéfaction.) Va, tout de suite, à l’instant, au carrefour, prosterne-toi, embrasse d’abord la terre que tu as souillée ; incline-toi, alors, devant le monde entier, dans les quatre directions et dis à tous, à haute voix : « j’ai tué ! » Alors Dieu t’enverra de nouveau la vie. Tu iras ? lui demandait-elle toute tremblante, comme dans un accès de fièvre, en saisissant ses mains, en les serrant de toutes ses forces et en le transperçant de son regard de feu.

Il fut stupéfait par son soudain enthousiasme.

– Tu veux parler du bagne, Sonia ? Tu veux que je me dénonce ? demanda-t-il sombrement.

– Il faut accepter la souffrance, il faut te racheter.

– Non, je ne le ferai pas, Sonia.

– Et comment vas-tu vivre ? Comment pourras-tu vivre ? s’exclama Sonia. Est-ce possible, maintenant ? Comment pourrais-tu parler à ta mère ? (Oh, qu’adviendra-t-il d’elle, à présent !) Mais quoi, tu as déjà abandonné ta mère et ta sœur. Eh bien, que te dirais-je, tu les as abandonnées ! Oh, mon Dieu, s’écriait-elle, mais tu sais tout cela ! Comment pourrais-tu vivre sans compagnie humaine ! Qu’adviendra-t-il maintenant de toi ?

– Ne sois pas un enfant, Sonia, prononça-t-il doucement. De quoi suis-je coupable envers eux ? Pourquoi irais-je me dénoncer ? Que leur dirais-je ? Tout cela n'est que mirage... Ils font eux-mêmes périr des millions d'hommes et ils prennent cela pour une vertu. Ce sont des escrocs et de vils individus, Sonia !... Je n'irai pas. Et que leur dirais-je ? Que j'ai tué, mais que je n'ai pas osé employer l'argent, que je l'ai caché sous une pierre ? ajouta-t-il avec un sourire caustique. – Mais ils vont se moquer de moi, ils vont me dire : tu as été bien bête de ne pas le prendre. Un lâche et un imbécile ! Ils ne comprendront rien, Sonia ; et ils ne sont pas dignes de comprendre. Pourquoi irais-je ? je n'irai pas ! Ne sois pas un enfant, Sonia...

– Tu ne pourras pas supporter ta souffrance, tu périras, répétait-elle avec désespoir, en tendant ses mains vers lui dans un geste d'imploration.

– Je me suis peut-être calomnié, remarqua-t-il, sombre et pensif, – peut-être suis-je quand même un être humain, et non pas un pou ; peut-être me suis-je trop hâté de m'accuser. Je lutterai *encore*...

Un arrogant sourire naissait sur ses lèvres.

– Souffrir une telle torture ! Et toute la vie, toute la vie !

– Je m'y habituerai... prononça-t-il d'un air sombre et réfléchi. – Écoute, reprit-il une minute plus tard, – assez pleuré, il est temps de parler d'affaires sérieuses : je suis venu te dire que l'on me cherche, que l'on essaie de m'attraper...

– Oh ! s'écria Sonia, effrayée.

– Eh bien, pourquoi as-tu poussé ce cri ! Tu voulais que j'aille au bagne et à présent tu t'effraies ? Mais voici ce qu'il y a : je ne me laisserai pas prendre. Je lutterai encore contre eux et

ils ne feront rien. Ils n'ont pas de véritables preuves. Hier, j'ai été en grand danger et j'ai pensé que c'en était fait de moi ; mais aujourd'hui, les choses se sont arrangées. Toutes leurs preuves sont des armes à double tranchant, c'est-à-dire que je puis retourner leurs accusations à mon profit, tu comprends ? Et je les retournerai, car je sais comment il faut faire, à présent... Cependant, l'on me mettra à coup sûr en prison.

Si un certain incident n'était pas arrivé, l'on m'aurait sans doute déjà arrêté aujourd'hui ; il n'est d'ailleurs pas trop tard encore... mais ce ne sera rien, Sonia, j'y resterai quelque temps, puis on me relâchera... parce qu'ils n'ont aucune véritable preuve et ils n'en auront pas, j'en donne ma parole. Ce qu'ils ont ne suffit pas pour faire condamner un homme. Allons, c'est assez... je dis ça seulement pour que tu saches. Quant à ma mère et à ma sœur, je tâcherai de leur faire oublier leurs inquiétudes et de ne pas les effrayer... Ma sœur est à l'abri du besoin, à présent, je crois... par conséquent, ma mère... Allons, c'est tout. Sois quand même prudente. Viendras-tu me voir lorsque je serai en prison ?

– Oh, oui ! Oui !

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, tristes et abattus, comme des êtres jetés par la tempête sur un rivage désert. Il regardait Sonia et il sentait combien d'amour il y avait en elle pour lui ; et chose étrange, il lui fut pénible et douloureux de se sentir aimé ainsi. Oui, c'était une sensation étrange et effrayante ! En allant chez Sonia, il s'était rendu compte qu'elle était son espoir et son unique refuge ; il avait pensé se décharger ne fût-ce que d'une partie de sa souffrance, et, soudain, maintenant que tout le cœur de Sonia s'était tourné vers lui, il sentit et prit conscience qu'il était devenu incomparablement plus malheureux qu'auparavant.

– Sonia, dit-il, j'aime mieux que tu ne viennes pas me voir lorsque je serai en prison.

Sonia ne répondit pas, elle pleurait. Quelques minutes passèrent.

– As-tu une croix à ton cou ? demanda-t-elle d'une façon inattendue, comme si elle venait de penser à cela.

Il ne comprit pas tout d'abord la question.

– Tu n'en as pas, n'est-ce pas ? Tiens, prends celle-ci, c'est une croix de cyprès. J'en ai une autre, une petite, celle de Lisaveta. Elle et moi, nous avions échangé nos croix : elle m'avait donné la sienne, et moi, je lui ai donné la mienne. Je porterai maintenant celle de Lisaveta, et celle-ci est pour toi. Prends… elle est à moi, suppliait-elle. Nous allons souffrir ensemble nous porterons ensemble la croix !…

– Donne ! dit Raskolnikov. Il ne voulait pas lui faire de peine. Mais il retira néanmoins brusquement la main qu'il avait tendue.

– Pas maintenant, Sonia. Il vaut mieux que je la prenne plus tard, ajouta-t-il pour la tranquilliser.

– Oui, il vaut mieux, ce sera mieux, approuva-t-elle, séduite par l'idée ; lorsque tu partiras pour expier, tu la mettras. Tu viendras chez moi, je te la passerai au cou, et tu te mettras en route.

À cet instant, quelqu'un frappa trois coups à la porte.

– Vous permettez, Sophia Sèmionovna ? dit une voix polie et connue.

Sonia se précipita vers la porte, tout effrayée. La tête blonde de M. Lébéziatnikov apparut dans l'entrebâillement.

V

Lébéziatnikov avait l'air inquiet.

C'est vous que je voulais voir, Sophia Sémionovna. Excusez-moi... Je pensais bien vous rencontrer ici, dit-il, en s'adressant soudain à Raskolnikov. C'est-à-dire que je ne pensais rien du tout... de ce genre... mais je pensais précisément... Katerina Ivanovna est devenue folle là-bas, jeta-t-il tout à coup à Sonia, abandonnant Raskolnikov.

Sonia poussa un cri.

– Du moins, c'est ce qu'il semble. D'ailleurs... Nous ne savons pas ce qu'il faut faire, voilà ce qu'il y a ! Elle est revenue, on ne sait d'où, je crois qu'on l'a chassée, peut-être l'a-t-on battue... du moins, c'est ce qu'il semble... Elle est allée chez le chef de Sémione Zacharovitch, elle ne l'a pas trouvé chez lui ; il dînait chez un autre général. Imaginez-vous qu'elle a couru là-bas... chez cet autre général et elle a réussi à se faire recevoir par le chef de Sémione Zacharovitch ; il a même quitté la table... Pouvez-vous vous représenter ce qui s'est passé là-bas. On l'a chassée, évidemment ; elle raconte qu'elle l'a injurié et qu'elle lui a lancé quelque chose, un objet. On peut même supposer... Je ne comprends pas comment on ne l'a pas arrêtée ! Maintenant, elle raconte cela à tout le monde, à Amalia Ivanovna aussi, mais il est difficile de la comprendre, tant elle crie et s'agite... Ah, oui : elle dit que, puisque tout le monde l'a abandonnée, elle prendra les enfants avec elle et elle ira dans la rue avec un orgue de barbarie ; les enfants vont chanter et danser, et elle aussi, et ils vont ramasser de l'argent ; ils vont

aller chaque jour chanter sous la fenêtre du général... « Qu'il voie », dit-elle, « comment les honorables enfants d'un fonctionnaire sont obligés de traîner dans la rue » ! Elle bat les enfants et ils pleurent. Elle apprend à Lénia à chanter « Houtorok » et au petit garçon à danser, à Polina Mikhaïlovna aussi ; elle déchire toutes ses robes, elle en fait des bonnets pour les enfants, comme pour des acteurs ; elle veut prendre la cuvette avec elle pour la frapper, en guise de musique... Elle ne veut rien écouter... Imaginez-vous, comment est-ce possible ? Ce n'est pas permis !

Lébéziatnikov aurait continué, mais Sonia qui l'écoutait, le souffle coupé, saisit soudain sa cape, son chapeau et sortit en courant de la chambre, s'habillant en marchant. Raskolnikov sortit ensuite. Lébéziatnikov le suivit.

– Elle est vraiment devenue folle ! dit-il à Raskolnikov en sortant avec lui en rue. Je ne voulais pas effrayer Sophia Sèmionovna, et j'ai dit... « c'est ce qu'il semble » mais il n'y a pas de doute possible. On dit que ce sont des tubercules qui poussent sur le cerveau quand on est phtisique ; dommage que je ne connaisse pas la médecine. Du reste, j'ai essayé de la persuader, mais elle ne veut rien entendre.

– Vous lui avez parlé de tubercules ?

– Non, pas tout à fait. D'ailleurs, elle n'aurait rien compris. Dois-je vous dire que si l'on persuade quelqu'un qu'il est inutile de pleurer, en somme, et bien ce quelqu'un cessera de pleurer. C'est clair. Vous ne croyez pas qu'il cessera de pleurer ?

– La vie serait trop facile ainsi, répondit Raskolnikov.

– Permettez, permettez ; évidemment Katerina Ivanovna aurait peine à le comprendre... Mais savez-vous qu'on a déjà fait de sérieuses expériences à Paris sur la possibilité de guérir les

fous en agissant sur eux par la seule persuasion logique ? Un professeur de là-bas qui est mort récemment, un savant sérieux, a imaginé qu'on peut les guérir de cette façon. Son idée fondamentale est qu'il n'y a pas de dérangement spécial dans l'organisme d'un fou et que la folie est pour ainsi dire, une faute de logique, une faute de jugement, une conception erronée des choses. Il réfutait progressivement les arguments du malade et, imaginez-vous, il est arrivé ainsi à de bons résultats ! Mais, comme il s'est servi, en outre, de la douche, ses résultats sont discutables... Du moins, c'est ce qu'il me semble...

Raskolnikov n'écoutait plus depuis longtemps. Arrivé à la hauteur de la maison où il habitait, il quitta Lébéziatnikov en lui faisant un signe de tête et tourna sous le porche. Lébéziatnikov reprit ses esprits, regarda autour de lui et continua son chemin.

Raskolnikov pénétra dans son réduit et s'arrêta au milieu de celui-ci. « Pourquoi suis-je revenu ici ? », pensa-t-il. Il regarda le papier de tapisserie jaunâtre et usé, la poussière, le divan... Un bruit continu de coups secs lui parvenait de la cour ; on clouait sans doute quelque chose... Il s'approcha de la fenêtre, se haussa sur la pointe des pieds et examina longuement la cour, avec un air d'attention extrême. Mais celle-ci était vide et ceux qui clouaient étaient invisibles. À gauche, dans le pavillon, on voyait quelques fenêtres ouvertes ; il y avait de maigres géraniums sur les appuis de ces fenêtres et du linge pendu au-dehors... Tout cela, il le connaissait par cœur. Il s'éloigna de la fenêtre et s'assit sur le sofa.

Jamais, jamais, il ne s'était senti si affreusement seul !

Oui, il sentit encore une fois qu'il pouvait vraiment se mettre à haïr Sonia, et ceci précisément maintenant qu'il l'avait rendue plus malheureuse.

« Pourquoi suis-je allé lui demander ses larmes ? », pensa-t-il. Pourquoi lui avait-il été nécessaire d'empoisonner sa vie ? Quelle vilenie !

– Je resterai seul ! prononça-t-il tout à coup avec décision. Et elle ne viendra pas me voir, lorsque je serai en prison !

Cinq minutes plus tard, il leva la tête et eut un bizarre sourire. Une étrange pensée lui était venue : « Peut-être serai-je mieux au bagne ? »

Il ne se rappelait plus depuis combien de temps il était resté assis avec ces pensées indéterminées grouillant dans sa tête, lorsque la porte s'ouvrit et Avdotia Romanovna entra. Elle s'arrêta tout d'abord et le regarda du seuil, comme lui-même avait fait tout à l'heure avec Sonia ; ensuite elle s'avança et s'assit en face de lui, sur la chaise qu'elle avait occupée la veille. Il la regarda silencieusement, la pensée absente.

– Ne te fâche pas, Rodia, je ne viens que pour une minute, dit Dounia...

L'expression de son visage était pensive, mais non austère. Son regard était clair et calme. Il voyait que celle-ci aussi était venue chez lui avec amour.

– Frère, je sais tout maintenant, *tout*. Dmitri Prokofitch m'a tout expliqué et tout raconté. On te persécute et on te torture à cause d'une stupide et hideuse suspicion... Dmitri Prokofitch m'a dit qu'il n'y a aucun danger et que tu as tort de prendre cela au tragique. Je ne pense pas ainsi et je *comprends parfaitement* que tu sois révolté et que ton indignation peut laisser des traces en toi pour toute la vie. Je crains cela. Je ne t'accuse pas et je ne peux pas t'accuser de nous avoir abandonnées ; excuse-moi de te l'avoir reproché auparavant. Je sens bien en moi-même que si j'avais eu un très grand chagrin,

je serais partie également. Je ne raconterai rien à notre mère à ce *sujet*, mais je lui parlerai, sans cesse de toi et je lui dirai de ta part que tu viendras la voir, très bientôt. Ne t'inquiète pas pour elle ; je la tranquilliserai ; mais toi, ne la fais pas périr à force d'angoisse, viens ne fût-ce qu'une fois ; rappelle-toi qu'elle est ta mère ! Et maintenant, je ne suis venue que dans le but de te dire (Dounia se leva) que si jamais tu as besoin de moi, ou si tu as besoin… de ma vie tout entière, ou de quelque chose… fais un signe, j'accourrai. Adieu !

Elle se détourna d'un mouvement brusque, et marcha vers la porte. Raskolnikov l'arrêta :

– Dounia ! s'écria-t-il et il s'approcha d'elle. Ce Rasoumikhine, Dmitri Prokofitch, c'est un homme vraiment excellent.

Les joues de Dounia se colorèrent légèrement.

– Alors ? demanda-t-elle, après avoir attendu un instant.

– C'est un homme pratique, travailleur, honnête et capable d'aimer beaucoup. Adieu, Dounia.

Dounia rougit violemment, puis, immédiatement, elle devint inquiète.

– Mais qu'y a-t-il, Rodia, nous séparons-nous vraiment pour l'éternité, pour quoi fais-tu… un pareil testament ?

– C'est égal… Adieu…

Il se détourna et se dirigea vers la fenêtre. Elle resta un moment à le regarder, pleine d'inquiétude, et sortit enfin, alarmée.

Non, il n'était pas indifférent. Il y avait eu un moment (le dernier moment) où il avait eu terriblement envie de la serrer dans ses bras et de lui *dire adieu* et même de lui dire tout, mais il n'osa même pas lui tendre la main :

« Elle pourrait bien frissonner plus tard en se souvenant que je l'ai embrassée ; elle pourrait dire que je lui ai volé son baiser !

» Pourrait-elle le supporter, *celle-ci* ? », ajouta-t-il à part soi, quelques minutes plus tard… Non, elle ne pourrait le supporter ; elle n'est pas de *celles* qui le supporteraient !…

Il pensa à Sonia.

Une bouffée d'air frais souffla de la fenêtre. Il ne faisait plus aussi clair dehors. Il saisit soudain sa casquette et sortit.

Il ne pouvait et, d'ailleurs, il ne voulait pas s'occuper de sa santé. Mais cette agitation continuelle et toute cette horreur ne pouvaient passer sans influencer son état, et s'il n'était pas actuellement couché en proie à la fièvre, c'était peut-être parce que cette agitation intérieure continuelle le soutenait et le préservait de l'évanouissement, mais tout cela était artificiel et provisoire.

Il erra sans but. Le soleil se couchait. Ces derniers temps il ressentait une étrange angoisse. Elle n'avait rien de mordant, de brûlant ; mais elle avait un cachet permanent d'éternité ; il pressentait des années et des années de cette froide, de cette mortelle angoisse sans issue, il pressentait quelque éternité sur « un pied d'espace ». Quand le soir descendait, cette sensation le torturait davantage encore.

« Comment se retenir de faire une bêtise lorsqu'on est saisi par une de ces faiblesses stupides, purement physiques, en

relation avec quelque coucher de soleil ! Je serais bien capable d'aller, non seulement chez Sonia, mais aussi chez Dounia », murmura-t-il haineusement.

On l'interpella. Il se retourna. Lébéziatnikov se précipitait vers lui.

– Imaginez-vous que j'ai été chez vous ; je vous cherche. Figurez-vous qu'elle a fait comme elle a dit : elle est partie avec les enfants ! Sophia Sèmionovna et moi avons eu toutes les peines du monde à les retrouver. Elle frappe sur une poêle et elle oblige les enfants à danser. Ceux-ci pleurent. Ils s'arrêtent aux carrefours et près des boutiques. Une foule de badauds les suit. Venez.

– Et Sonia ?... demanda Raskolnikov avec inquiétude, se hâtant de suivre Lébéziatnikov.

– Elle est hors d'elle-même. C'est-à-dire, pas Sophia Sémionovna, mais Katerina Ivanovna. D'ailleurs, Sophia Sèmionovna est également affolée. Quant à Katerina Ivanovna, elle est complètement hors d'elle-même. Je vous le dis, elle est devenue tout à fait folle. On les emmènera au commissariat. Imaginez-vous comme cela va impressionner... Elles sont maintenant sur le quai du canal, près du pont Z..., tout près de chez Sophia Sèmionovna. C'est à deux pas.

On voyait un petit groupe de gens sur le quai du canal, pas très loin du pont et à une distance de deux maisons avant d'arriver à l'immeuble où habitait Sonia. Il y avait surtout des petits garçons et des petites filles du quartier. La voix rauque de Katerina Ivanovna était déjà perceptible du pont. Et, en effet, c'était un étrange spectacle, capable d'intéresser le public de la rue. Katerina Ivanovna, vêtue de sa méchante robe, du châle de drap, d'un petit chapeau de paille défoncé, perché, comme une vilaine bosse, sur le côté de sa tête, semblait vraiment hors

d'elle-même. Elle était fatiguée et elle suffoquait. Son visage de phtisique, épuisé par les souffrances, paraissait plus douloureux que jamais (du reste, un phtisique paraît toujours plus malade et plus défiguré en rue, au soleil, qu'à l'intérieur d'une maison) mais son excitation ne tombait pas et elle devenait de minute en minute plus irritable. Elle se précipitait vers les enfants, criait sur eux, les suppliait, leur apprenait, ici-même, devant le public, comment il fallait danser ; elle se mettait à leur expliquer pourquoi c'était nécessaire, leur incompréhension la mettait au désespoir et elle les frappait… Ensuite, sans avoir achevé ce qu'elle disait, elle se précipitait vers le public ; si elle remarquait un curieux assez correctement vêtu, elle se mettait tout de suite à lui expliquer où en étaient arrivés ces enfants « d'une maison honorable et on peut même dire aristocratique ». Si elle entendait un rire ou quelque remarque provocante dans la foule, elle se précipitait tout de suite sur les insolents et se querellait avec eux. Certains riaient en effet, d'autres branlaient la tête ; tout le monde était curieux de voir cette folle avec ces enfants effrayés. La poêle, dont avait parlé Lébéziatnikov, était absente de la scène, du moins Raskolnikov ne la vit pas, mais au lieu de frapper sur une poêle, Katerina Ivanovna frappait dans ses mains desséchées pour marquer la mesure lorsqu'elle forçait Polètchka à chanter et Lénia et Kolia à danser ; elle essayait elle-même de chantonner, mais chaque fois sa voix était interrompue, dès la deuxième note, par la toux ; elle tombait alors dans le désespoir, maudissait sa toux et pleurait. Ce qui la mettait surtout hors d'elle-même, c'étaient les sanglots et la terreur de Kolia et de Lénia. Elle avait, en effet, essayé de costumer les enfants, comme des chanteurs ou des chanteuses de rue. Le petit garçon, qui devait figurer un turc, portait un turban fait d'un chiffon rouge et blanc. Il n'y avait pas eu assez de loques pour faire un costume à Lénia ; elle lui avait mis un petit chapeau (plutôt un bonnet) rouge, en poils de chameau, qui avait été porté par feu Sémione Zacharovitch ; un morceau de plume d'autruche y était fiché qui avait appartenu à la grand-mère de Katerina Ivanovna et avait été conservé dans le coffre

comme un souvenir de famille. Polètchka était vêtue de sa robe ordinaire. Elle regardait sa mère, timidement, toute perdue ; elle marchait à sa suite, et, devinant sa folie, ravalait ses larmes, regardant avec inquiétude autour d'elle. La rue et la foule l'effrayaient terriblement. Sonia ne quittait pas Katerina Ivanovna d'une semelle ; elle pleurait et la suppliait sans relâche de retourner à la maison. Mais Katerina Ivanovna était inflexible.

– Cesse, Sonia, cesse ! criait-elle en se hâtant, tout essoufflée, d'une voix coupée par la toux. Tu ne sais pas ce que tu demandes, tu es comme une enfant ! Je t'ai déjà dit que je ne retournerai pas chez cette Allemande. Que tout Petersbourg voie comment mendient les enfants d'un honorable père qui, toute sa vie durant, a servi fidèlement l'État et qui, peut-on dire, est mort à son poste (Katerina Ivanovna s'était déjà créé ce mirage et elle y croyait fermement). Que ce misérable petit général puisse voir ! Tu es sotte aussi, Sonia qu'allons-nous manger à présent, dis-moi ? Nous t'avons assez exploitée, je ne veux plus continuer ainsi ! Oh, Rodion Romanovitch, c'est vous ! s'exclama-t-elle en voyant Raskolnikov et en s'élançant vers lui. Faites comprendre, je vous prie, à cette petite sotte, qu'il est impossible de faire quelque chose de plus malin ! On donne des sous même aux joueurs d'orgue de barbarie, alors nous, on nous remarquera sûrement, on saura que nous sommes une famille pauvre et honorable tombée dans la misère... et ce petit général perdra sa place, vous verrez ! Nous irons chaque jour chanter sous ses fenêtres et si Sa Majesté passait, je me mettrais à genoux, je ferais avancer ceux-ci et je les lui montrerais : « Protège-les, Père ». Il est le père des orphelins. Il est miséricordieux. Il les protégera, vous verrez, et ce petit général, il le... Lénia ! *Tenez-vous droite*[47]. Toi, Kolia, tu vas danser de nouveau, maintenant. Pourquoi renifles-tu ? Tu pleures encore ! Eh bien, de quoi as-tu peur, petit sot ! Mon

[47] En français dans le texte. (N. D. T.)

Dieu ! Que voulez-vous que je fasse avec eux, Rodion Romanovitch ! Si vous saviez comme ils sont bornés ! Allons, que voulez-vous que je fasse d'eux !

Et elle lui montrait les enfants qui sanglotaient, tout en pleurant elle-même (ce qui ne gênait pas son débit extrêmement rapide). Raskolnikov essaya de la persuader de retourner ; il lui dit même, pour agir sur son amour-propre, que ce n'était pas convenable pour elle d'aller ainsi par les rues, comme font les joueurs d'orgue de barbarie, elle qui se préparait à être directrice d'une honorable pension pour jeunes filles...

– Directrice d'une pension ! – Elle s'esclaffa. – Elle est fameuse, la vie d'outre-monts ! s'écria Katerina Ivanovna qui fut prise de toux après son éclat de rire. Non, Rodion Romanovitch, mon rêve s'est évanoui ! Tout le monde nous a abandonnés !... Et ce misérable petit général... Vous savez, Rodion Romanovitch, je lui ai lancé un encrier à la tête, c'était dans l'antichambre même, il y avait justement un encrier, là, sur la table, à côté de la feuille où j'ai dû signer ; alors, j'ai signé, j'ai lancé l'encrier et je me suis enfuie. Oh, misérable, misérable ! Bah, je m'en fiche ; maintenant, je vais les nourrir moi-même, je ne m'inclinerai plus devant personne ! Nous l'avons assez torturée ! (elle montra Sonia). Polètchka combien d'argent a-t-on ramassé, montre ! Comment ? Deux kopecks, seulement. Oh, les misérables ! Ils ne font rien, ils ne font que courir à nos trousses, la langue pendante ! Eh bien ! qu'a-t-il à rire, ce butor ? (Elle montra quelqu'un de la foule). Tout cela arrive parce que Kolka[48] a si peu de jugeotte ! Que veux-tu, Polètchka ? *Parle-moi français*[49]. Je t'ai appris, tu connais quelques phrases !... Sinon, comment saurait-on que vous êtes des enfants d'une famille honorable, des enfants bien élevés et tout à fait différents des autres joueurs d'orgue de barbarie ; ce

[48] Forme péjorative ou familière de Kolia. (N. D. T.)

[49] En français dans le texte (N. D. T.)

n'est pas un « Petrouchka » quelconque que nous allons présenter dans la rue, mais nous allons chanter une romance honorable... Ah oui... ! Qu'allons-nous chanter ? Vous m'interrompez toujours, et nous... vous voyez, nous nous sommes arrêtés ici, Rodion Romanovitch, pour choisir l'air que nous allons chanter – quelque air sur lequel Kolia pourrait danser... car nous faisons tout cela sans préparatifs, imaginez-vous ; il faut que nous tombions d'accord de façon à tout répéter, et puis, nous irons perspective Nevsky[50] où il y a beaucoup de gens de la haute société et où nous serons tout de suite remarqués. Lénia connaît le « Houtorok »... Seulement, c'est toujours le « Houtorok » et tout le monde le chante ! Nous devrions chanter quelque chose de beaucoup plus honorable... Eh bien ! qu'as-tu trouvé, Kolia ? Tu devrais aider ta mère ! C'est la mémoire, qui me fait défaut, sinon je me serais souvenue ! Nous ne pouvons tout de même pas chanter « Le hussard appuyé sur son sabre ! ». Oh, chantons en français les *Cinq sous*[51]. Je vous ai appris cette chanson, ne dites pas non ! Et surtout l'on entendra tout de suite que nous chantons en français et on saura que vous êtes des enfants de l'aristocratie et ce sera beaucoup plus touchant... On pourrait même essayer *Marlborough s'en va-t-en guerre*[52] car c'est tout à fait une chanson enfantine et elle s'emploie dans toutes les maisons aristocratiques lorsqu'on veut bercer les enfants :

Marlborough s'en va-t-en guerre
Ne sait quand reviendra[53]

[50] Artère dont le renom, en Russie, est pareil à celui des Champs-Élysées, en France. (N. D. T.)

[51] En français dans le texte. (N. D. T.)

[52] En français dans le texte. (N. D. T.)

[53] En français dans le texte. (N. D. T.)

commença-t-elle à chanter. Non ; mieux vaut chanter les *Cinq sous*[54]. Allons Kolka, mets les poings sur les hanches, et toi, Lénia, tourne ainsi dans le sens opposé ; Polètchka et moi, nous allons chanter et frapper dans les mains !

Cinq sous, cinq sous,
Pour monter notre ménage[55]

Elle se mit à tousser.

– Arrange ta robe, Polètchka, elle te tombe des épaules, remarqua-t-elle en toussant et en suffoquant. Maintenant surtout, vous devez être convenables et montrer vos belles manières pour que tout le monde voie que vous êtes des enfants de la noblesse. J'avais dit qu'il fallait couper le corsage plus long et, de plus, il aurait fallu mettre l'étoffe en double. C'est toi, Sonia, qui m'a conseillé alors de le faire plus court et voilà cette enfant affreusement mise... Eh bien ! vous pleurez toujours ! Mais qu'avez-vous à pleurer, sots que vous êtes ! Allons Kolia, commence vite, vite, vite ; oh, quel enfant insupportable !...

Cinq sous, cinq sous[56]*...*

– De nouveau un soldat ! Eh bien ! que te faut-il !

Un agent se frayait, en effet, un chemin à travers la foule. Mais en même temps un monsieur en uniforme et en manteau d'ordonnance, un fonctionnaire posé, d'une cinquantaine d'années, portant la cravate d'un ordre (cette dernière circonstance était très agréable à Katerina Ivanovna et influença l'agent), s'approcha d'elle et lui tendit un billet vert de trois roubles. Une sincère compassion se peignait sur ses traits,

---

[54] En français dans le texte. (N. D. T.)

[55] En français dans le texte. (N. D. T.)

[56] En français dans le texte. (N. D. T.)

Katerina Ivanovna prit l'argent, s'inclina poliment et non sans quelque cérémonie.

– Je vous remercie, Monsieur, commença-t-elle avec hauteur. Les raisons qui vous ont poussé... – prends l'argent Polètchka. Tu vois, il y a quand même des gens honorables et généreux prêts à venir en aide à une noble dame en détresse. – Vous voyez, Monsieur, des orphelins de bonne maison, qui ont des relations aristocratiques, pourrait-on dire... Et ce misérable petit général était assis à table et mangeait des gélinottes... il s'est mis à frapper le sol des pieds, parce que je l'ai dérangé... Votre Honneur, lui ai-je dit, protégez les orphelins, vous qui connaissiez intimement feu Sémione Zacharovitch, et, puisque le jour de sa mort, le plus odieux des chenapans a calomnié sa fille... De nouveau ce soldat ! Protégez-moi, cria-t-elle au fonctionnaire. Pourquoi ce soldat m'ennuie-t-il ? L'un d'eux nous a déjà fait fuir de la rue Mechtchanskaïa... allons ; que te faut-il, imbécile ?

– C'est parce qu'il est défendu de faire du bruit en ville. Veuillez cesser le tapage.

– C'est toi qui fais le tapage ! C'est comme si je circulais avec un orgue de barbarie, c'est la même chose, et qu'est-ce que cela peut te faire ?

– Il faut une autorisation pour circuler avec un orgue et vous n'avez pas d'orgue et, comme ça, vous dérangez les gens. Où êtes-vous domiciliée ?

– Une permission ? hurla Katerina Ivanovna. J'ai enterré mon mari aujourd'hui et on vient me parler d'autorisation !

– Madame, Madame, soyez calme, commença le fonctionnaire. Venez, je vous reconduirai... Ce n'est pas convenable, ici, en public... vous êtes souffrante.

– Monsieur, Monsieur, vous ne savez rien ! criait Katerina Ivanovna. Nous allons perspective Nevsky. – Sonia, Sonia ! Mais où est-elle ? Elle pleure aussi ! Mais qu'avez-vous donc tous ! Kolia, Lénia, où allez-vous ? s'écria-t-elle, effrayée. Oh, les petits sots ! Kolia, Lénia, mais où vont-ils ?...

Kolia et Lénia, effrayés au dernier degré par la foule et les excentricités de leur mère démente, voyant enfin le sergent de ville qui voulait les prendre et les emmener avec lui, se prirent par la main et s'enfuirent. Katerina Ivanovna se précipita avec un sanglot à leur poursuite. C'était un spectacle laid et pitoyable que cette femme qui courait en sanglotant et en suffoquant. Sonia et Polètchka s'élancèrent derrière elle.

– Fais-les revenir, je t'en supplie, Sonia ! Oh, enfants sots et ingrats !... Poila, attrape-les... C'est pour vous que je...

Elle trébucha en pleine course et tomba.

– Elle s'est blessée, il y a du sang ! Oh, mon Dieu ! s'écria Sonia en se penchant sur elle.

Tout le monde accourut et se pressa autour de Katerina Ivanovna. Raskolnikov et Lébéziatnikov arrivèrent les premiers ; le fonctionnaire s'était aussi hâté d'accourir.

L'agent l'avait suivi en grognant : « Ah, là ! » avec un geste de la main ; il pressentait que l'affaire allait être laborieuse.

– Circulez ! Circulez ! criait l'agent en essayant de disperser la foule.

– Elle se meurt, cria quelqu'un.

– Elle est devenue folle, prononça un autre.

– Mon Dieu, protégez-là, prononça une femme en se signant. A-t-on attrapé la fillette et le gamin ? Les voilà qui arrivent, leur aînée les a rattrapés. Regardez-les, les étourdis !

Mais lorsqu'on regarda Katerina Ivanovna de plus près, on vit qu'elle ne s'était nullement blessée à une pierre comme l'avait cru Sonia, mais que le sang qui avait rougi le pavé lui avait jailli de la poitrine par la gorge.

– Je sais ce que c'est, j'ai déjà vu ça, murmurait le fonctionnaire à Raskolnikov et à Lébéziatnikov. C'est la phtisie, le sang jaillit et vous étouffe. C'est arrivé à l'une de mes parentes, il n'y a pas longtemps, j'ai été témoin... il est jailli soudain un verre et demi de sang... Que faire, pourtant, elle va mourir tout de suite.

– Par ici, par ici, chez moi ! implorait Sonia. J'habite là !... c'est cette maison, à deux portes d'ici... chez moi, vite, vite !... priait-elle en s'adressant droite et à gauche. Envoyez chercher le docteur... Oh, mon Dieu !

Grâce à l'aide du fonctionnaire, les choses s'arrangèrent ; l'agent lui-même aida au transport de Katerina Ivanovna. On l'emporta, presque mourante, dans la chambre de Sonia, et on l'étendit sur le lit. L'hémorragie ne s'arrêtait pas, mais Katerina Ivanovna semblait revenir à elle. Plusieurs personnes pénétrèrent ensemble dans la chambre ; il y avait là Sonia, Raskolnikov, Lébéziatnikov, le fonctionnaire et l'agent qui avait d'abord dispersé la foule ; quelques curieux les avaient accompagnés jusqu'à la porte. Polètchka menait par la main Kolia et Lénia tout en larmes et tremblants. Des gens sortirent de l'autre pièce du logis : Kapernaoumov lui-même, un homme boiteux et tout difforme, l'air bizarre, les cheveux et les favoris en hérisson, sa femme qui semblait éternellement effrayée, et quelques-uns de leurs enfants, le visage figé dans une

permanente expression d'étonnement et tenant la bouche ouverte. Parmi tous ces gens apparut Svidrigaïlov. Raskolnikov le considéra, étonné, ne comprenant pas d'où il était tombé, et ne s'expliquant pas sa présence dans la foule.

On parlait d'aller chercher le médecin et le prêtre. Le fonctionnaire, quoiqu'il eût chuchoté à l'oreille de Raskolnikov que c'était superflu, envoya quand même quérir un docteur. C'est Kapernaoumov lui-même qui alla le chercher.

Entre-temps, Katerina Ivanovna reprit haleine ; le sang s'était provisoirement arrêté. Elle regardait Sonia d'un regard douloureux mais aigu et perçant ; celle-ci toute pâle, lui essuyait les gouttes de sueur qui perlaient à son front ; enfin, Katerina Ivanovna demanda qu'on la fasse asseoir. On la releva sur le lit en la soutenant des deux côtés.

– Où sont les enfants ? demanda-t-elle d'une voix faible. Tu les as amenés, Polia ? Oh, les sots !... Allons, pourquoi vous êtes-vous enfuis... Oh !

Le sang souillait encore ses lèvres desséchées. Elle regarda de divers côtés, tâchant de reconnaître l'endroit :

– C'est ici que tu vis, Sonia ! Et je ne suis jamais venue chez toi !... il a fallu...

Elle la regarda avec souffrance.

– Nous avons sucé toute la vie hors de toi, Sonia... Polia, Lénia, Kolia, venez ici... Alors, les voici, Sonia, tous, prends-les entre tes mains... pour moi, c'est suffisant... Le bal est terminé ! Ah !... Laissez-moi, lâchez-moi ; laissez-moi au moins mourir en paix...

On la laissa aller sur les oreillers.

– Quoi ? Un prêtre ? Il n'en faut pas... Vous avez donc un rouble de trop ?... Je n'ai pas de fautes ! Dieu ne peut pas ne pas me pardonner quand même... Il sait bien, lui, comme j'ai souffert !... Et s'il ne pardonne pas, je m'en passerai !...

Un délire inquiet prenait de plus en plus possession d'elle. Parfois, elle frissonnait, regardait tout autour d'elle, reconnaissait tout le monde pour un instant, mais tout de suite, le délire s'emparait à nouveau d'elle. Elle râlait ; on entendait une sorte de bouillonnement dans sa gorge.

– Je lui dis : « Votre Honneur ! », s'écriait-elle en soufflant après chaque mot. Cette Amalia Ludwigovna... Oh ! Lénia, Kolia ! Allons, mettez les mains aux hanches, vite, vite, vite, glissez, glissez le pas de basque ! Frappez des pieds... Soyez des enfants gracieux.

Du hast Diamanten und Perlen[57].

Comment est-ce, la suite ? Si l'on pouvait chanter cela...

Du hast die schönsten Augen
Mädchen, was willst du mehr ?...

Évidemment, évidemment ! *Was willst du mehr,* – il l'a trouvé, le nigaud !... Ah, oui, voici encore :

Sous le soleil de midi, dans la vallée du Daghestan ![58]

---

[57] Trois vers reproduits, approximativement, de Heinrich Heine. (N. D. T.)

« Tu as diamants et perles...
Tu as les yeux les plus beaux...
Jeune fille, que veux-tu encore ?... »

[58] Vers de Lermontov. (N. D. T.)

Oh, comme j'aimais… J'aimais cette romance à la folie, Polètchka ! tu sais, ton père… la chantait lorsqu'il était mon fiancé… Oh, ces jours !… Si nous pouvions la chanter ! Comment est-ce, comment est-ce donc… Je l'ai oubliée… rappelez-moi donc, comment est-ce ?

Elle était dans une agitation extrême et s'efforçait de se soulever. Enfin elle commença à chanter d'une voix effrayante, rauque, cassée, criant les mots, perdant haleine ; une expression d'effroi croissant envahissait son visage :

Sous le soleil de midi, dans la vallée du Daghestan !…[59].
Du plomb dans la poitrine !…

– Votre Honneur ! hurla-t-elle tout à coup d'une voix déchirante, le visage tout baigné de larmes. – Protégez les orphelins ! Vous qui avez connu l'hospitalité de feu Sémione Zacharovitch !… On pourrait dire aristocratiquement !… Ha ! – Elle frissonna, et, reprenant soudain conscience, regarda ceux qui l'entouraient avec une sorte d'épouvante ; elle reconnut immédiatement Sonia. – Sonia, Sonia ! prononça-t-elle humblement et gentiment, comme si elle s'étonnait de la voir devant elle. – Sonia chérie, tu es là ?

On la redressa de nouveau.

– Assez !… Il est temps !… Adieu, ma vie malheureuse !… La rosse est fourbue !… É-rein-tée ! cria-t-elle avec désespoir et haine, et elle s'effondra sur l'oreiller.

Elle perdit de nouveau conscience, mais ce dernier évanouissement ne dura guère. Son visage émacié, jaune, se

[59] Vers de Lermontov. (N. D. T.)

renversa en arrière, sa bouche s'ouvrit, ses jambes s'étendirent spasmodiquement. Elle soupira profondément et mourut.

Sonia tomba sur son cadavre, l'entoura de ses bras et resta figée dans cette pose, la tête appuyée contre la poitrine desséchée de la défunte. Polètchka embrassait les jambes de sa mère en sanglotant. Kolia et Lénia, ne comprenant pas encore ce qui était arrivé, mais pressentant que c'était quelque chose d'effrayant, s'étaient saisis l'un l'autre aux épaules, les yeux dans les yeux et, soudain, ils ouvrirent ensemble la bouche et se mirent à crier. Tous les deux étaient encore costumés l'un portait le turban, l'autre le bonnet avec la plume d'autruche.

Et comment arriva-t-il que le « bulletin d'éloges » se trouva là, sur le lit, à côté de Katerina Ivanovna ? Il se trouvait là, à côté de l'oreiller ; Raskolnikov l'aperçut.

Il s'approcha de la fenêtre. Lébéziatnikov accourut vers lui.

– Elle est morte ! dit-il.

– Rodion Romanovitch, je voudrais vous dire deux mots, dit Svidrigaïlov en s'approchant.

Lébéziatnikov céda tout de suite sa place et s'effaça avec délicatesse. Svidrigaïlov emmena Raskolnikov plus loin encore, dans le coin.

– Je prends sur moi toutes ces histoires, je veux dire l'enterrement, etc. Vous savez, il suffit d'avoir de l'argent et vous n'ignorez pas que j'ai de l'argent en trop. Ces deux petits et cette Polètchka, je les placerai dans quelque institution pour orphelins – quelque chose de bien – et je verserai un capital de quinze cents roubles au nom de chacun d'eux, argent qu'ils toucheront à leur majorité, pour que Sophia Sèmionovna soit complètement tranquille. Elle, je vais la tirer du pétrin aussi,

parce que c'est une bonne jeune fille, n'est-ce pas ? Alors, dites à Avdotia Romanovna que c'est ainsi que j'ai employé ses dix mille roubles.

– Dans quel but faites-vous ces largesses ? demanda Raskolnikov.

– Ah – là ! Homme de peu de foi ! dit Svidrigaïlov et il se mit à rire. – Je vous ai dit que c'était de l'argent que j'avais en trop. Vous n'admettez pas que j'aie pu faire cela par simple humanité ? Quand même, ce n'était pas un « pou » (il montra du pouce le coin où reposait la défunte) comme la vieille usurière. Convenez-en. « Est-ce Loujine qui doit vivre et commettre des infamies ou est-ce elle qui doit mourir ? ». Et si je n'aidais pas, Polètchka, par exemple, suivrait la même voie...

Il avait prononcé ces paroles avec une mine gaie, friponne, avec l'air d'être prêt à faire un clin d'œil et sans quitter Raskolnikov des yeux. Raskolnikov pâlit et sentit un froid l'envahir en entendant répéter les paroles qu'il avait dites à Sonia. Il se recula vivement et regarda Svidrigaïlov, abasourdi.

– Comment... savez-vous ?... balbutia-t-il en respirant avec peine.

– Mais je me trouvais ici, derrière ce mur, chez Mme Resslich. Ici c'est Kapernaoumov, là-bas, c'est Mme Resslich, une très vieille et fidèle amie. Je suis un voisin.

– Vous ?

– Moi, continua Svidrigaïlov tout secoué par le rire. Et je puis vous assurer, très cher Rodion Romanovitch, que vous m'avez énormément intéressé. Je vous avais bien dit que nous allions nous entendre, je vous l'avais prédit, – et voilà, c'est fait !

Et vous verrez quel homme plein de bon sens je suis. Vous verrez qu'on peut encore vivre avec moi…

SIXIÈME PARTIE

I

Une étrange époque commença pour Raskolnikov ; un brouillard sembla l'envelopper, l'isoler, lui cacher toute issue possible. Se souvenant plus tard de cette période, il se rendait compte que sa conscience avait semblé s'obscurcir et que cet état avait persisté, entrecoupé de moments de lucidité, jusqu'à la catastrophe finale. Il était fermement convaincu qu'il avait commis des erreurs à propos de bien des choses, par exemple, au sujet de la succession, de la durée et des dates de certains événements – du moins lorsqu'il fouillait dans ses souvenirs et qu'il essayait de s'expliquer ce qu'il se rappelait. Il apprit beaucoup de choses sur lui-même, en s'aidant des indications fournies par les autres. Il confondait les événements, il prenait certains faits pour la conséquence d'autres qui ne s'étaient produits que dans son imagination. Parfois il était saisi d'une inquiétude maladive et pénible qui dégénérait en terreur panique. Mais il se rappelait aussi qu'il y avait des minutes, des heures, des jours même où il était plein d'apathie – par opposition à ses terreurs passées – apathie semblable à l'indifférence morbide de certains mourants. En général, ces derniers jours, il avait essayé lui-même de se cacher la position exacte de sa situation ; certains problèmes quotidiens, qui exigeaient une solution immédiate, avaient fortement pesé sur lui ; il aurait été immensément heureux, pourtant de se libérer de certains soucis qu'il ne pouvait négliger sous peine de se perdre totalement et irrémédiablement.

À présent, ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'intervention de Svidrigaïlov ; on peut même dire que sa pensée s'était fixée sur lui. Depuis l'instant où il avait entendu les paroles – qui n'étaient que trop compréhensibles – de Svidrigaïlov, dans le logis de Sonia, au moment de la mort de Katerina Ivanovna, le

cours habituel de ses pensées avait été dérangé. Malgré le fait que cet événement nouveau l'inquiétait extrêmement, Raskolnikov ne se hâtait pas de se faire une opinion à ce sujet. Parfois, lorsqu'il se trouvait être dans quelque quartier éloigné et isolé de la ville, dans quelque minable taverne, seul à une table, perdu dans ses pensées et se rappelant à peine comment il était tombé là, il se souvenait tout à coup de Svidrigaïlov ; il se rendait alors compte, avec inquiétude, qu'il faudrait au plus vite s'entendre avec cet homme et arrêter définitivement avec lui ce qui pouvait être arrêté.

Un jour que ses pas l'avaient porté au-delà des barrières de la ville, il s'imagina qu'il attendait là Svidrigaïlov et qu'il avait rendez-vous avec lui à cet endroit. Une autre fois, il se réveilla à l'aube, quelque part dans les buissons, ne comprenant pas comment il avait échoué là. Du reste, pendant les deux jours qui avaient suivi la mort de Katerina Ivanovna, il avait déjà rencontré plusieurs fois Svidrigaïlov, presque toujours chez Sonia, où il allait sans but précis, pour quelques instants. Ils échangeaient quelques paroles, mais ils ne s'étaient jamais mis à parler de la chose essentielle, tout comme s'ils avaient convenu de se taire pour le moment.

Le corps de Katerina Ivanovna reposait encore dans le cercueil. Svidrigaïlov s'occupait de l'enterrement : Sonia était aussi très affairée. Lors de leur dernière rencontre, Svidrigaïlov expliqua à Raskolnikov que ses démarches pour caser les enfants de Katerina Ivan orna avaient heureusement abouti ; que grâce à ses relations, il avait pu toucher des gens par l'intervention desquels on avait pu placer les trois orphelins dans une institution extrêmement convenable ; que l'argent déposé à leur nom avait facilité les choses, parce qu'il est beaucoup plus facile de caser des orphelins qui possèdent un capital que ceux qui sont indigents. Il dit quelque chose au sujet de Sonia, il promit de passer un de ces jours chez Raskolnikov et il remarqua, entre autres, « qu'il voudrait bien prendre son

conseil ; qu'il fallait absolument qu'ils parlent ensemble ; qu'il avait des affaires qui... ». Cette conversation eut lieu sur le palier. Svidrigaïlov regardait Raskolnikov fixement dans les yeux et, soudain après un silence, il demanda :

– Mais pourquoi donc, Rodion Romanovitch, n'êtes-vous pas dans votre assiette ? Vraiment, vous écoutez et vous regardez comme si vous ne compreniez pas. Reprenez courage. Attendez que nous puissions parler ; dommage que j'aie tant d'affaires, les miennes et celles des autres, qui m'occupent en ce moment... Ah, là, là, Rodion Romanovitch, ajouta-t-il tout à coup, tous les hommes ont besoin d'air, d'air, d'air... avant tout !

Il s'écarta soudain, pour laisser passer le prêtre et le chantre. Ils venaient pour célébrer l'office des morts. Svidrigaïlov avait donné ordre pour que cet office fût célébré ponctuellement deux fois par jour. Il partit à ses occupations. Raskolnikov resta un moment sur place, à réfléchir, puis il pénétra à la suite du prêtre, dans le logis de Sonia.

Il s'arrêta sur le seuil. L'office commençait, paisible, digne et triste. La conscience de la mort et la sensation de sa présence avaient toujours eu pour lui quelque chose de pénible, lui occasionnaient une sorte d'épouvante mystique ; et il y avait déjà longtemps qu'il n'avait plus assisté à l'office des morts. Cette cérémonie provoquait en lui une autre sensation, terrible et inquiétante. Il regardait les enfants ; ils étaient tous agenouillés près du cercueil ; Polètchka pleurait. Derrière eux, Sonia priait en pleurant doucement et, aurait-on dit, avec timidité. « Elle ne m'a pas jeté un coup d'œil, ni dit un mot, ces jours-ci », pensa Raskolnikov.

Le soleil éclairait brillamment la chambre ; la fumée de l'encens montait en volutes épaisses et le prêtre lisait la prière des morts. Raskolnikov resta jusqu'à la fin de l'office. Lorsqu'il donna les bénédictions et qu'il prit congé, le prêtre regarda

bizarrement autour de lui. Après la cérémonie, Raskolnikov s'approcha de Sonia. Celle-ci le prit par les deux mains et mit sa tête sur l'épaule du jeune homme. Ce geste bref et amical étonna profondément Raskolnikov ; il trouva étrange qu'elle n'eût pas manifesté la moindre répugnance, le moindre dégoût pour lui, qu'elle n'eut pas eu le moindre tremblement de la main ! C'était vraiment l'humiliation poussée à l'extrême. Du moins est-ce ainsi qu'il le comprit. Sonia ne disait rien. Raskolnikov lui serra la main et sortit.

Il était effroyablement accablé. S'il avait eu la possibilité d'aller, à cet instant, quelque part où il aurait été absolument seul, même pour la vie, il se serait considéré comme heureux. Mais le malheur était que, quoiqu'il fût toujours solitaire ces derniers temps, il ne se sentait jamais seul. Il lui arrivait de sortir hors de la ville, de s'engager sur une grand-route, une fois même il avait pénétré dans une forêt, mais plus l'endroit était solitaire, plus il sentait une présence proche et inquiétante, une présence qui n'était pas effrayante mais plutôt importune, ce qui le faisait rentrer au plus vite en ville, se mêler à la foule, entrer dans une taverne, un débit de boissons, aller au marché Tolkoutchi, ou place Sennoï. Là, il respirait plus facilement, il se sentait davantage seul.

Dans une taverne, un soir où des gens chantaient en chœur, il resta toute une heure à les écouter et il se souvint plus tard que cette heure lui avait été très agréable. Mais, à la fin, il devint à nouveau inquiet ; il ressentit comme un remords : « Je reste là, à écouter des chansons, est-ce bien cela que je devrais faire ! », pensa-t-il. Du reste, il comprit tout de suite que ce n'était pas la seule chose qui l'inquiétait ; il y avait quelque chose d'autre qui exigeait une solution immédiate, mais qu'il ne pouvait s'expliquer ni formuler clairement. Tout s'emmêlait. « Non, mieux vaut avoir à lutter ! Plutôt Porfiri ou Svidrigaïlov… Qu'on me lance à nouveau un défi, qu'on m'attaque… Oui ! Oui ! », pensait-il.

Il sortit de la taverne presque en courant. Il fut pris, Dieu sait pourquoi, d'une terreur panique à la pensée de Dounia et de sa mère. Ce fut cette nuit-là qu'il se réveilla, à l'aube, dans les buissons de l'île Krestovski, tout transi, tout fiévreux ; il revint vers son logis où il arriva au petit matin. Après un repos de quelques heures, la fièvre passa, mais quand il se leva, il était déjà fort tard dans l'après-midi ; il était près de deux heures.

Il se souvint que c'était le jour des funérailles de Katerina Ivanovna et il fut heureux de n'y avoir pas assisté. Nastassia lui apporta de la nourriture ; il but et mangea avec grand appétit, presque avec avidité. Sa tête était plus fraîche et lui-même était plus tranquille qu'à aucun autre moment pendant ces trois derniers jours. Il s'étonna même, un instant, de ses accès de terreur panique.

La porte s'ouvrit et Rasoumikhine pénétra dans la chambre.

– Ah ! il mange, donc il n'est pas malade ! dit-il.

Il s'empara d'une chaise et s'assit en face de Raskolnikov. Il était alarmé et ne cherchait pas à le dissimuler. Il parlait avec quelque dépit, mais sans se hâter et sans hausser particulièrement la voix. On aurait dit qu'il avait pris une décision exceptionnelle.

– Écoute, commença-t-il avec résolution, – pour moi... que le diable vous emporte tous ; ceci parce que je vois clairement, à présent, que je n'y comprends goutte ; je t'en prie, ne va pas t'imaginer que je veuille te tirer les vers du nez. Je crache dessus ! Il ne m'en faut pas ! Tu te mettrais à me dévoiler tous tes secrets que je ne voudrais peut-être pas t'écouter ; je cracherais et je partirais. Je suis venu pour apprendre personnellement et définitivement s'il est vrai, en premier lieu,

que tu es fou ? Tu vois, il y a des gens (là-bas, quelque part) qui sont convaincus que tu es fou ou enclin à le devenir. Je t'avoue que je suis moi-même fort porté à soutenir cette opinion ; en premier lieu, à en juger d'après tes actes absurdes et sordides (actes que rien ne peut expliquer) ; en second lieu, d'après ta récente conduite vis-à-vis de ta mère et de ta sœur. Seul un monstre ou un infâme individu (si ce n'est pas un fou) aurait pu agir ainsi avec elles ; par conséquent j'en conclus que tu es fou...

– Il y a longtemps que tu les as vues ?

– Je les quitte. Et toi ? Depuis quand ne les as-tu plus vues ? Où traînes-tu toujours comme tu le fais, dis-le moi, je te prie, je suis déjà venu trois fois chez toi. Ta mère est sérieusement malade depuis hier. Elle voulait venir ici ; Avdotia Romanovna essaya de la retenir ; elle n'a rien voulu entendre : S'il dit qu'il est malade, si son esprit se trouble, qui pourrait le secourir sinon sa mère ? ». Alors nous sommes arrivés ici tous ensemble, parce qu'on ne pouvait pas la laisser seule, n'est-ce pas ? Tout le long du chemin, nous l'avons suppliée de se calmer. Nous entrons, tu n'y es pas (c'est là qu'elle s'est assise). Elle reste dix minutes à t'attendre ; nous restons à côté d'elle. Elle se lève et dit : « S'il sort et que par conséquent, il est bien portant, c'est donc qu'il a oublié sa mère, alors il n'est pas convenable, ni décent, pour celle-ci, de rester sur le seuil à attendre une caresse, comme une aumône, la main tendue ». Elle rentre chez elle et elle se met au lit ; maintenant, elle a la fièvre : « Je vois, dit-elle qu'il a du temps pour sa petite amie ». Elle pense que « ta petite amie » est Sophia Sèmionovna, ta fiancée ou ta maîtresse, je ne sais pas. Alors je vais chez Sophia Sèmionovna pour voir de quoi il s'agit. J'arrive et je vois le cercueil et les enfants qui pleurent. Sophia Sèmionovna leur fait essayer leur robe de deuil. Toi, tu n'es pas là. Je regarde, je m'excuse, je m'en vais et je fais le rapport à Avdotia Romanovna ; tout cela n'est donc que bêtises, il ne s'agit pas de « petite amie » et, par conséquent, il s'agit de folie. Mais voici, je

vois que tu t'empiffres de bœuf bouilli comme si tu n'avais plus mangé depuis trois jours. Il est vrai que les fous mangent aussi, et, pourtant, malgré le fait que tu n'as pas dit deux mots, tu... n'es pas fou ! Je suis prêt à le jurer. Tu n'es pas fou : c'est évident. Alors, que le diable vous emporte tous, car il y a là quelque mystère, quelque secret ; et je ne suis pas disposé à me casser la tête avec vos secrets. Je ne suis venu que pour crier une bonne fois, conclut-il, pour me soulager et je sais ce que je dois faire maintenant !

– Alors, que veux-tu faire ?

– Cela te regarde-t-il, ce que je veux faire ?

– Prends garde, tu vas te mettre à boire !

– Comment... comment le sais-tu ?

– Allons, allons !

Rasoumikhine se tut une minute.

– Tu as toujours été un homme judicieux et tu n'as jamais, jamais été fou, remarqua-t-il soudain avec feu. C'est ainsi, je vais me mettre à boire ! Adieu !

Et il fit un mouvement pour s'en aller.

– Je crois bien avoir parlé de toi avec ma sœur il y a trois jours, Rasoumikhine.

– De moi ! Mais... où as-tu pu la voir il y a trois jours ? dit celui-ci qui s'arrêta et pâlit même un peu. On pouvait deviner que son cœur s'était mis à battre avec force dans sa poitrine.

– Elle est venue ici, seule, elle est restée à me parler.

– Elle ?

– Oui, elle.

– Qu'as-tu dit… je veux dire, à mon sujet ?

– Je lui ai dit que tu es un homme excellent, très honnête et travailleur. Je ne lui ai pas dit que tu l'aimes, car elle le sait sans cela.

– Elle le sait sans cela ?

– Bien sûr ! Où que j'aille, quoi qu'il m'arrive, tu dois être leur Providence. Pour ainsi dire, je les remets entre tes mains, Rasoumikhine. Je te le dis parce que je sais, à coup sûr, que tu l'aimes et que je suis convaincu de la pureté de ton cœur. Je sais également qu'elle peut aussi t'aimer, que, peut-être, elle t'aime déjà. À présent, décide toi-même s'il vaut mieux te mettre à boire.

– Rodka… Eh bien, par tous les démons ! Et toi, où veux-tu aller ? Vois-tu, si tout cela est secret, laisse !… Mais je… connaîtrai le secret… Et je suis sûr que c'est nécessairement quelque bêtise, une vétille dont il est superflu de parler, et que tu as voulu monter une énorme farce. Mais, après tout, tu es un type excellent ! Je te dis, excellent !…

– Et moi, je voulais précisément ajouter que tu as fort bien fait en décidant, tout à l'heure, de ne pas chercher à percer ces secrets. Laisse ça pour le moment, ne te donne pas de mal. Tu sauras tout en son temps, lorsqu'il faudra. Hier quelqu'un m'a dit qu'il faut de l'air à un homme, de l'air, de l'air ! Je veux aller voir cet homme aujourd'hui et lui demander ce qu'il entend par là.

Rasoumikhine restait debout, pensif et agité ; il réfléchissait à une idée qui lui était venue.

« C'est un conspirateur politique ! C'est sûr ! Et il se trouve à la veille d'un pas décisif, certainement ! Autrement c'est impossible... et... Dounia le sait... », pensa-t-il.

– Alors, Avdotia Romanovna, vient te voir, prononça-t-il en scandant les mots, et toi tu te proposes d'aller voir l'homme qui te dis qu'il faut plus d'air, plus d'air et... par conséquent, cette lettre a la même origine, conclut-il, comme s'il se parlait a lui-même.

– Quelle lettre ?

– Elle a reçu, aujourd'hui, une lettre qui l'a beaucoup inquiétée. Beaucoup. Même trop. J'ai commencé à parler de toi – elle m'a demandé de me taire. Après... elle m'a dit qu'il était possible que nous devions nous quitter très bientôt. Ensuite elle s'est mise à me remercier chaudement pour quelque chose, puis elle s'est retirée chez elle et elle s'est enfermée.

– Elle avait reçu une lettre ? redemanda pensivement Raskolnikov.

– Oui, tu ne le savais pas ? Hum.

Ils se turent un instant.

– Au revoir, Rodion. Moi, mon vieux... il y avait eu un moment... mais après tout, au revoir, tu vois, il y avait eu un moment... Au revoir ! Je dois partir. Je ne me mettrai pas à boire. Ce n'est plus nécessaire...

Il se hâtait, il avait presque refermé la porte sur lui lorsqu'il l'ouvrit à nouveau et dit, en regardant de côté :

– À propos ! Tu te souviens de cet assassinat, tu sais, Porfiri, la vieille, etc. ?... Eh bien, sache que l'assassin est découvert ; il a avoué lui-même et il a apporté toutes les preuves. C'est l'un de ces ouvriers, de ces peintres, – imagine-toi (tu t'en souviens ?) que je les avais défendus ici même. Croiras-tu que toute cette scène de bagarre et de rires avec son camarade sur l'escalier, lorsque les autres – le portier et les deux témoins – montaient voir, eh bien ! croirais-tu qu'il avait monté cette scène pour détourner les soupçons ? Quelle astuce, quelle présence d'esprit chez ce blanc-bec ! Il serait difficile de le croire, mais il a tout expliqué, il a avoué ! Je me suis laissé attraper ! Eh bien ! d'après moi, c'est un génie de la dissimulation, de la présence d'esprit, de l'alibi juridique et, par conséquent, il n'y a pas lieu de s'étonner particulièrement ! De tels hommes peuvent exister. Je le crois d'autant plus qu'il n'a pas su tenir son rôle et qu'il a avoué !... Mais comment, moi, me suis-je laissé prendre ? J'étais prêt à mettre ma main au feu qu'il était innocent !

– Explique-moi, je te prie, comment tu as appris cela et pourquoi ça t'intéresse tellement ? demanda Raskolnikov visiblement agité.

– En voilà une question ! Pourquoi ça m'intéresse ? Ça ? Je l'ai appris par Porfiri, d'autres l'ont entendu aussi, mais c'est par lui que j'ai presque tout appris.

– Par Porfiri ?

– Oui.

– Que... dit-il ? demanda Raskolnikov avec effroi.

– Il m'a très bien expliqué. Il me l'a expliqué psychologiquement, à sa manière.

– Il te l’a expliqué. Il te l’a expliqué lui-même ?

– Oui, oui, lui-même ; au revoir ! Je te raconterai encore quelque chose plus tard, maintenant j’ai à faire... Il y eut un moment où je pensais... Eh bien, c’est fini ; plus tard !... Pourquoi me soûlerais-je maintenant ? Tu m’as soûlé sans vin, à présent... bon, au revoir. Je viendrai te voir très bientôt.

Il sortit.

« C’est un conspirateur politique, c’est certain ! », décida définitivement Rasoumikhine en descendant l’escalier. « Et il a entraîné sa sœur, cela est très possible, étant donné le caractère d’Avdotia Romanovna. Ils ont eu un rendez-vous... Elle y a fait allusion. C’est ainsi, si l’on se rappelle ses paroles... ses allusions ! Et puis comment pourrait-on expliquer autrement cet embrouillamini ? Hum ! Et moi qui pensais... Oh, mon Dieu, qu’allais-je imaginer ! Oui c’était une aberration, je suis coupable vis-à-vis de lui. C’est lui-même qui m’avait troublé l’entendement l’autre jour, sous la lampe, dans le corridor. Ouais ! Quelle pensée détestable, grossière, vile, de ma part. Quel brave type, Mikolka, d’avoir avoué... D’ailleurs tout ce qui s’est passé ces temps-ci s’explique maintenant ! Cette maladie, ces actes étranges et avant, bien avant, sa conduite lorsqu’il était encore à l’université ; il était toujours ci sombre et si renfrogné... Mais que signifie cette lettre ? Il y a aussi quelque chose là. Qui l’a envoyée ? Je soupçonne... Hum. Eh bien, je tirerai tout ça au clair. »

Sa pensée se reporta sur Dounia, il se rendit compte de tout ce que l’aventure signifiait pour elle et son cœur se glaça. Il sursauta et se mit à courir.

Lorsque Rasoumikhine fut parti, Raskolnikov se leva, se dirigea vers la fenêtre, alla buter contre le mur, dans un coin,

puis contre un autre, comme s'il avait perdu de vue l'étroitesse de son réduit, et... il s'assit de nouveau sur le divan. Il ressentait, en lui-même, un renouveau, il allait avoir à lutter, donc une issue était possible.

« Oui, l'issue était possible ! L'atmosphère où il vivait sentait vraiment trop le renfermé ; il était oppressé, douloureusement oppressé, un vertige l'envahissait. Il étouffait depuis la scène avec Mikolka chez Porfiri. Après cela, le même jour, avait eu lieu la scène chez Sonia, qui s'était jouée et terminée autrement qu'il ne l'avait prévu... il avait donc eu un moment de faiblesse ! Car il avait bien convenu, convenu lui-même avec Sonia, sincèrement, qu'il lui était impossible de vivre avec un tel poids sur le cœur ! Et Svidrigaïlov ? Svidrigaïlov constituait une énigme qui l'inquiétait, c'est vrai, mais d'une autre manière. Sans doute aurait-il à lutter avec lui aussi, mais cette lutte constituait peut-être également une issue. Mais Porfiri, c'était une autre histoire.

» Alors Porfiri lui-même a expliqué la chose à Rasoumikhine, il l'a expliqué *psychologiquement !* Il a, de nouveau, mis en branle sa maudite psychologie ! Porfiri ! Porfiri aurait donc cru – ne fût-ce qu'une minute – que Mikolka était le coupable après la « conversation » qu'ils avaient eue, en tête à tête, avant l'arrivée de Mikolka, « conversation » pour laquelle on ne pouvait trouver qu'*une seule* interprétation convenable ? (Des lambeaux de cette scène lui étaient revenus en mémoire de temps à autre, ces jours-ci ; il n'aurait pu supporter de ce rappeler la scène tout entière.) De telles paroles avaient été prononcées entre eux, de tels gestes, de tels mouvements avaient été faits, de tels coups d'œil avaient été échangés, certains mots avaient été prononcés avec une telle expression, ils en étaient arrivés à un tel point, que ce n'est pas Mikolka qui aurait pu ébranler les fondements des convictions de Porfiri – ce Mikolka que Porfiri avait deviné au premier mot, au premier geste.

» Pensez ! Rasoumikhine lui-même avait eu la puce à l'oreille ! La scène dans le corridor, près de la lampe, avait fait son effet. Il s'était précipité chez Porfiri… Mais pourquoi donc celui-ci s'était-il mis à le mystifier ? Pour quelle raison voulait-il détourner l'attention de Rasoumikhine sur Mikolka ? Il a sûrement combiné quelque chose ; son attitude a un but, mais lequel ? Il est vrai que bien du temps s'est écoulé depuis ce matin-là, – trop de temps, – et Porfiri n'a pas donné de ses nouvelles. Eh bien, c'est mauvais signe… »

Raskolnikov prit sa casquette et s'apprêta à sortir. C'était le premier jour, depuis tout ce temps, où il se sentait l'esprit lucide.

« Il faut régler cette affaire avec Svidrigaïlov », pensa-t-il, « et au plus vite, à tout prix ; celui-ci attend d'ailleurs aussi que je vienne moi-même chez lui ». En cet instant, une telle haine souleva son cœur fatigué qu'il aurait bien tué, s'il l'avait pu, un de ses deux ennemis, Svidrigaïlov ou Porfiri. Tout au moins, il sentit que, sinon immédiatement, du moins plus tard, il serait capable de faire cela. « Nous verrons, nous verrons », répétait-il à part soi.

Il venait à peine d'ouvrir la porte du palier qu'il buta contre Porfiri. Celui-ci était sur le point d'entrer dans la chambre. Raskolnikov resta figé sur place un instant, mais un instant à peine. Il était étrange qu'il ne s'étonnât pas trop de voir Porfiri et qu'il ne s'en effrayât presque pas. Il frissonna, puis, en un instant, il fut prêt. « C'est peut-être le dénouement ! Mais comment a-t-il fait pour arriver si doucement, comme un chat, sans que j'entende rien ? Serait-il possible qu'il eût écouté à la porte ? »

– Vous ne vous attendiez pas à ma visite, Rodion Romanovitch, s'écria, en riant, Porfiri Pètrovitch. Il y a déjà

longtemps que je voulais passer chez vous ; il m'arrivait de me demander « Pourquoi ne pas aller un moment chez lui ? ». Vous partiez ? Je ne vous retiendrai pas. Le temps de fumer une cigarette, si vous le permettez.

– Mais asseyez-vous, Porfiri Pètrovitch, asseyez-vous, disait Raskolnikov en installant son visiteur, avec un air apparemment si content, si amical, qu'il se serait admiré lui-même s'il avait pu se voir. Il ramassait ainsi le restant de son courage. Il arrive qu'un brigand inspire à un homme une demi-heure de mortelle angoisse, et que celle-ci se dissipe lorsqu'il lui met définitivement le couteau sur la gorge. Raskolnikov s'était assis directement en face de Porfiri et le regardait sans sourciller. Porfiri cligna des yeux et se mit en devoir d'allumer sa cigarette.

« Allons, parle donc, parle donc », criait en lui-même Raskolnikov. « Eh bien quoi, pourquoi ne parles-tu pas ? »

II

« Ah, ces cigarettes ! commença Porfiri Pètrovitch qui avait enfin allumé la sienne et rejeté une bouffée de fumée. C'est une vraie nuisance et je ne puis m'en passer ! Je tousse, la gorge me gratte et j'ai de l'asthme. Je suis peureux, vous savez ; je suis allé hier chez B... ; il examine chaque malade une demi-heure au *minimum*[60] ; eh bien, il s'est esclaffé en me voyant et puis il s'est mis à m'ausculter et à me tapoter. « Entre autres », me dit-il enfin, « le tabac ne vous vaut rien : vos poumons sont dilatés ». Mais comment ferais-je pour ne plus fumer ? Par quoi vais-je remplacer le tabac ? Je ne bois pas – voilà le malheur. Hé, hé, hé ! C'est un malheur que je ne boive pas ! Tout est relatif, Rodion Romanovitch, tout est relatif. »

« Eh bien ! il a l'air de vouloir reprendre ses vieux procédés ! », pensa Raskolnikov avec dégoût. Il se rappela leur dernière entrevue et la même sensation qu'alors afflua de nouveau à son cœur.

– Je suis déjà venu chez vous un soir, il y a trois jours vous ne le saviez pas ? continua Porfiri Pètrovitch en examinant la chambre. Cela s'est fait comme aujourd'hui ; je passais par ici et je me suis dit : « Si je lui faisais une petite visite ? ». J'entre, la porte est grande ouverte, je regarde, j'attends un peu et puis je sors sans rien dire à la servante. Vous ne fermez pas la porte à clé ?

---

60 En caractères latins dans le texte. (N. D. T.)

Le visage de Raskolnikov se rembrunissait de plus en plus. Porfiri sembla deviner ses pensées.

– Je suis venu m'expliquer, Rodion Romanovitch, très cher, je sais venu m'expliquer ! Je vous dois des explications, je vous en dois, continua-t-il avec un sourire et il donna une petite tape de la main sur le genou de Raskolnikov, mais presque en même temps son visage prit une mine sérieuse et préoccupée ; il sembla même se voiler de tristesse, à l'étonnement de Raskolnikov. Celui-ci ne lui avait jamais connu une telle expression et il n'aurait même pas soupçonné que cela fût possible. – Une scène bizarre a eu lieu dernièrement entre nous, Rodion Romanovitch. Il est vrai que, lors de notre première rencontre, il s'était aussi produit une scène bizarre... Enfin, à présent, c'est bien égal ! Voici : je suis peut-être très coupable vis-à-vis de vous ; je le sens. Vous vous souvenez comment nous nous sommes quittés : vos nerfs étaient à bout et vos genoux tremblaient ; mes nerfs à moi étaient aussi à bout et mes genoux tremblaient également. Et vous savez, notre entrevue a joliment manqué de distinction, nous n'avons pas agi comme des gentlemen. Nous sommes des gentlemen pourtant ; c'est-à-dire, nous sommes avant tout des gentlemen, il faut s'en souvenir. Rappelez-vous jusqu'où nous en sommes venus, ce n'était même pas convenable.

« Eh bien ! pour qui me prend-il ? », se demanda Raskolnikov avec stupéfaction et en regardant vivement Porfiri.

– Je suis arrivé à la conclusion que nous ferions mieux d'agir maintenant avec franchise, continua Porfiri Pètrovitch, la tête rejetée un peu en arrière et les yeux baissés, comme s'il ne voulait plus troubler son ancienne victime par son regard et comme s'il avait décidé de négliger ses anciens procédés et ses anciennes ruses. – Oui, on ne peut s'éterniser longtemps sur de tels soupçons ni répéter souvent de telles séances. C'est Mikolka qui nous a départagés cette fois-là, sinon je ne sais pas où nous

en serions venus. Ce maudit bonhomme était resté tout ce temps derrière la cloison – pouvez-vous imaginer cela ? Vous le savez, évidemment ; je sais d'ailleurs aussi qu'il est venu vous voir après ; mais ce que vous avez supposé alors n'existait pas : je n'avais encore envoyé chercher personne à ce moment et je n'avais donné aucun ordre. Vous me demanderez pourquoi je n'avais pas donné d'ordres ? Comment vous dire ? – cela m'aurait choqué moi-même à ce moment-là. J'ai eu de la peine à me décider à envoyer chercher les portiers... alors. (Les avez-vous au moins remarqués, les portiers, en passant ?) Une certaine idée m'était venue en éclair ; vous voyez, j'étais vraiment trop convaincu, Rodion Romanovitch. Je vais, pensais-je, empoigner l'un, même si je dois lâcher l'autre pour ça ; au moins, le mien, je ne le lâcherai pas. Vous êtes vraiment trop irritable, Rodion Romanovitch, irritable par nature ; vraiment trop irritable étant donné toutes les particularités de votre caractère et de votre cœur que je me flatte d'avoir compris. Évidemment, je ne pouvais me rendre compte – même moi – en ce moment-là, qu'il n'arrive pas souvent qu'un accusé se lève tout à coup et vous livre toute l'histoire jusqu'au fond. Cela arrive, notez bien, surtout lorsqu'on pousse l'homme hors de lui, mais en tout cas, c'est assez rare. Ça, je l'ai compris. Eh bien ! me dis-je, il me faut un petit bout de fait ! Rien qu'un petit bout de fait de rien du tout, un seul, mais qu'on puisse s'en saisir à pleines mains, que ce soit un fait et non pas de la pure psychologie. Parce que, pensais-je, si l'homme est coupable, on peut toujours s'attendre à ce qu'il vous livre quelque chose de positif ; il est même permis de compter sur un résultat tout à fait inattendu. Alors, j'ai compté sur votre caractère, Rodion Romanovitch, j'ai surtout compté sur votre caractère ! Je comptais vraiment beaucoup sur vous.

– Mais vous... mais que me racontez-vous là, maintenant ? bredouilla Raskolnikov, ne comprenant pas très bien le sens des paroles de Porfiri. « De quoi parle-t-il », se demandait-il perplexe. « Est-il possible qu'il me croie vraiment innocent ? ».

– Ce que je vous raconte ? Mais je suis venu m'expliquer ; je considère, pour ainsi dire, cette démarche comme un devoir sacré. Je veux vous exposer tout jusqu'au fin fond de l'affaire ; je veux vous dire comment tout s'est passé, toute cette histoire d'obscurcissement de la pensée, pour ainsi dire. Je vous ai fait beaucoup souffrir, Rodion Romanovitch, mais je ne suis pas un monstre. Moi aussi, je suis capable de comprendre combien il est dur de supporter tout cela pour un homme accablé mais fier, autoritaire et impatient ; surtout impatient ! Je vous considère, en tout cas, comme un homme des plus honorables, et je crois que votre caractère n'est pas dépourvu de générosité, quoique je n'aie pas en tout les mêmes convictions que vous ; je considère comme mon devoir de vous le déclarer, car je ne veux pour rien au monde vous tromper. Je me suis senti de l'attachement pour vous lorsque j'ai compris votre caractère. Peut-être allez-vous vous moquer de mes paroles ? Vous en avez le droit ; je sais que je vous ai déplu au premier coup d'œil, car, en somme, il n'y a rien en moi qui puisse plaire. Comprenez cela comme vous voudrez, mais je veux immédiatement, de mon côté, essayer d'effacer, par tous les moyens, l'impression que je vous ai produite et vous prouver que j'ai un cœur et une conscience. Je parle sincèrement.

Porfiri Pètrovitch s'interrompit avec dignité. Raskolnikov sentit affluer en lui une nouvelle terreur. La pensée que Porfiri le croyait innocent commença soudain à l'effrayer.

– Il n'est sans doute pas nécessaire de raconter en détail tout ce qui s'est passé, continua Porfiri Pètrovitch. Je pense même que ce serait superflu. Et puis, pourrais-je le faire ? Car, comment voulez-vous que j'explique cela en détails ? D'abord, il y a eu des bruits. Je pense qu'il est également superflu de dire quels étaient ces bruits, de qui ils provenaient, quand ils prirent naissance et à quel propos vous fûtes mêlé à l'affaire. En ce qui me concerne, cela débuta par un coup de hasard, un coup de

hasard absolument fortuit, qui, au sens le plus strict de cette expression, aurait pu se produire ou ne pas se produire. Quel coup de hasard ? Hum. Je pense qu'il est aussi inutile de le dire. Tout ça, bruits et coup de hasard, a fait naître en moi une idée. J'avoue franchement car si l'on se met à avouer, il faut aller jusqu'au bout : c'est moi qui ai, le premier, flairé votre piste. Toutes ces histoires, ces inscriptions de la vieille sur les emballages, par exemple, etc., etc... ce sont des bêtises. On les compte par centaines, des indices de cette nature. J'ai eu aussi la chance d'apprendre en détail la scène du commissariat – c'était aussi un coup du hasard – et je ne l'ai pas appris par des ouï-dire, mais par un narrateur exceptionnel, capital, qui, sans s'en rendre compte, avait merveilleusement pénétré l'atmosphère de la scène. Tout ça s'accumulait, s'accumulait, Rodion Romanovitch, très cher ! Alors, comment auriez-vous voulu que tout cet ensemble n'attirât pas mon attention dans une certaine direction ? Cent lapins ne font jamais un cheval, cent soupçons ne font jamais une preuve ; c'est ce que dit un proverbe anglais, et ce n'est que du bon sens. Il faut essayer d'autre part de maîtriser ses passions, car le juge d'instruction est un homme comme les autres. Alors, je me suis souvenu de votre article, publié dans ce journal... vous vous rappelez ? On en a discuté les détails lors de votre première visite. Je me suis permis de me moquer de vous, alors, mais ce n'était que pour vous pousser à quelque faux pas. Je vous le répète, vous êtes fort impatient et fort malade, Rodion Romanovitch. Que vous soyez audacieux, arrogant, sérieux, et que vous ayez beaucoup, beaucoup ressenti, ça, je le savais depuis longtemps. Toutes ces sensations m'étaient connues et j'ai abordé votre article comme une vieille connaissance. Il a été conçu au long de nuits sans sommeil, dans le délire, le cœur battant à force d'enthousiasme refoulé. Et il est dangereux, cet enthousiasme refoulé, orgueilleux, d'un jeune homme ! Je me suis moqué de vous alors et maintenant, je vous dirai que j'aime terriblement – j'aime comme un amateur, veux-je dire – ce premier, ce juvénile, cet ardent essai de la plume. De la fumée, de la brume ;

le son clair d'une corde pincée dans le brouillard... Votre article est absurde et fantastique, mais il a un tel accent de sincérité, il y a là de la fierté jeune et incorruptible ; il y a là l'audace du désespoir ; il est sombre, votre article ; mais il est très bien réussi. J'ai lu votre article et je l'ai rangé... et lorsque je l'eus mis de côté, j'ai pensé : « Eh bien ! les choses n'en finissent pas là avec cet homme ! ». Dites-moi comment, étant en possession d'un tel antécédent, ne pas se laisser séduire par un tel conséquent ! Oh, mon Dieu ! Mais est-ce que je vous affirme quelque chose ? Je n'avais fait que le remarquer. Je ne pense rien du tout ! Il n'y a rien là-dedans, absolument rien du tout, et il ne peut rien y avoir. Et puis, il n'est pas du tout convenable, pour un juge d'instruction, de se laisser ainsi séduire : j'ai Mikolka sur les bras, Mikolka avec un tas de faits – peu importent les à-côtés, mais les faits sont les faits ! Et il apporte son argumentation psychologique avec lui ; il faut s'en occuper, c'est une affaire de vie ou de mort. Pourquoi je vous explique tout ça, me demanderez-vous ? Pour que vous le sachiez et pour que vous, un homme intelligent et sensible, ne m'accusiez pas d'avoir agi méchamment à votre égard. Je n'ai pas agi méchamment, je vous le dis sincèrement, hé, hé ! Et vous pensez que je n'ai pas fait de perquisition chez vous, alors ? Je l'ai faite, je l'ai faite, hé, hé ! Je l'ai faite lorsque vous étiez malade et au lit, très cher ! Cela n'a été fait ni officiellement ni personnellement, mais cela a été fait. Tout a été examiné ; jusqu'au dernier poil, mais... *umsonst !*[61] Et j'ai pensé : maintenant, cet homme viendra de lui-même, et fort bientôt ; puisqu'il est coupable, il viendra immanquablement. Un autre ne viendrait pas, mais celui-ci viendra. Vous souvenez-vous comme M. Rasoumikhine a commencé à vendre la mèche ? Cela, nous l'avions arrangé pour vous alarmer – nous avions fait exprès de lancer cette rumeur pour qu'il vous vende la mèche, car nous savions que Rasoumikhine est homme à ne pas savoir contenir son indignation. C'est M. Zamètov que votre colère et

[61] En allemand dans le texte, (N. D. T.)

votre audace ouverte frappèrent d'abord : « Comment est-il possible de déclarer « j'ai tué », brusquement, dans un café ? » C'est trop audacieux, trop imprudent, et si, pensais-je, il est coupable, dans ce cas, c'est un terrible lutteur ! C'est alors que l'idée m'est venue. Je me suis mis à vous attendre ! Je me suis mis à vous attendre de toutes mes forces. Quant à Zamètov, il fut littéralement anéanti et... le hic, c'est précisément que cette maudite psychologie est une arme à deux tranchants ! Alors, je me mets à vous attendre et voici que le bon Dieu vous envoie ! Mon cœur ne fait qu'un bond ! Eh !... Pourquoi êtes-vous donc venu, alors ? Et votre rire, lorsque vous êtes entré, vous vous souvenez, votre rire m'a fait tout deviner : j'ai vu à travers vous comme à travers un cristal. Dire que si je ne vous avais pas attendu de cette façon spéciale, je n'aurais rien trouvé d'insolite à votre rire. Voilà ce que c'est que d'être à l'affût. Et alors, M. Rasoumikhine... ah ! la pierre, la pierre, vous vous souvenez, la pierre sous laquelle sont cachés les objets ? C'est comme si je la voyais là, quelque part, dans un potager – vous avez bien parlé de potager à Zamètov, puis à moi, la deuxième fois ? Et quand nous nous sommes mis à examiner votre article en détail, lorsque vous l'avez exposé, eh bien, je comprenais chaque mot deux fois, tout comme si chaque mot était flanqué d'un autre ! Bon, Rodion Romanovitch, c'est ainsi que j'en suis arrivé aux derniers piliers, je me suis cogné la tête et je me suis réveillé. Eh bien, où avais-je la tête ? Mais si l'on voulait, on pourrait retourner toute l'argumentation sens dessus dessous et, ainsi retournée, elle semblerait encore plus naturelle. Une torture ! « Non, pensai-je, il me faudrait à tout prix un petit bout de fait !... » Et alors, j'ai entendu parler de l'histoire de la sonnette, et ma respiration en fut coupée, je me suis même mis à frissonner. Eh bien, pensais-je, le voilà, le petit bout de fait. C'est ce que j'avais attendu ! Et je n'ai même pas pris la peine de réfléchir, je n'en avais pas envie. J'aurais bien donné mille roubles de ma bourse pour vous avoir vu *de mes propres yeux* lorsque vous avez marché cent pas à côté de l'homme qui vous avait jeté « assassin » à la face, et que tout au long de ces cent

pas, vous n'avez pas osé lui poser une seule question !... Et encore, ce froid dans votre moelle épinière ? Et cette sonnette dont vous avez parlé pendant votre maladie, dans un demi-délire ? En un mot, Rodion Romanovitch, pourquoi s'étonner après tout cela que j'aie joué ce jeu avec vous ? Et pourquoi êtes-vous venu précisément à ce moment-là ? On aurait dit que quelqu'un vous poussait, je vous le jure, et si Mikolka ne nous avait pas départagés, alors... Vous souvenez-vous de Mikolka à cet instant-là ? Avez-vous bien retenu tout ce qu'il a fait et dit ? Mais c'était un coup de tonnerre ! Mais c'était la foudre qui tombait du ciel ! Eh bien, avez-vous vu comme je l'ai reçu ? Je n'ai pas cru à la foudre du ciel, vous l'avez bien vu ! Mais quoi ? Après votre départ, lorsqu'il s'est mis à répondre fort logiquement à certaines questions, je me suis étonné, mais je n'ai quand même pas cru un mot de ce qu'il racontait ! Voilà ce que c'est que de s'entêter, de s'endurcir dans une idée. Non, pensai-je, grand merci, ce n'est pas un coup pour Mikolka !

– Rasoumikhine vient de me dire que vous continuez à charger Nikolaï et que vous lui aviez vous-même affirmé...

Le souffle lui manqua et il n'acheva pas. Il écoutait, avec une inexprimable émotion, comment l'homme qui l'avait percé à jour reniait ses paroles. Il ne le croyait pas et craignait de le croire. Dans les phrases ambiguës qu'il entendait, il cherchait avidement quelque chose de plus précis et de plus positif.

– Ah, voilà ! M. Rasoumikhine s'écria Porfiri Pètrovitch, comme s'il était heureux de la question de Raskolnikov, jusque-là silencieux. – Hé, hé, hé ! Mais il faudrait l'écarter, M. Rasoumikhine, pour bien faire : deux c'est bon, trois c'est trop, M. Rasoumikhine, ce n'est pas ça, et puis il est étranger à l'affaire ; voilà qu'il accourt chez moi tout pâle... Bah, que le Seigneur soit avec lui, pourquoi le mêler à l'histoire ? Et savez-vous quel sujet est ce Mikolka, je veux dire, tel que je le comprends ? Tout d'abord, c'est un enfant mineur et, ce n'est

pas qu'il soit poltron, il est simplement quelque chose dans le genre d'un artiste. C'est ainsi, ne riez pas de ce que je le caractérise ainsi. Il est innocent et sensible. Il a du cœur, c'est un fantasque. Il sait chanter et il sait danser ; il sait si bien conter, dit-on, qu'on venait de loin pour l'écouter. Il va à l'école ; il lui arrive de rire jusqu'à se rouler par terre, parce qu'on lui a montré un doigt ; il se soûle jusqu'à l'inconscience, non par vice, mais à l'occasion, quand on l'enivre, comme un enfant. Il a volé, alors, et il ne le savait pas, « car ce n'est pas voler que de ramasser par terre ». Savez-vous que c'est un *raskolnik*[62] ou, plutôt, un sectaire quelconque ; il y a eu des *bègouni*[63] dans sa famille, et, il n'y a pas longtemps, il a été deux ans sous l'obédience spirituelle d'un *staretz*[64], au village. J'ai appris tout cela par Mikolka et les gens de Zaraïsk, son pays. Et ce n'est pas tout ! Imaginez-vous qu'il a voulu s'enfuir dans le désert, devenir ermite ! Il avait la vocation, il priait Dieu la nuit, il lisait les livres antiques, « véritables », et se perdait là-dedans corps et âme. Petersbourg l'a fort influencé, surtout le sexe faible, ainsi que le vice. Il est fort impressionnable, il a oublié le *staretz* et tout le reste. Je sais qu'il a plu à un artiste peintre d'ici, lequel est allé le voir, mais ensuite est arrivée cette affaire ! Il a pris peur, il était prêt à se pendre, à s'enfuir. Que faire lorsque de pareilles idées au sujet de notre justice sont ancrées dans le peuple ! ! Ils ont peur de ce que la machine judiciaire ne les entraîne mécaniquement vers la condamnation ; ils ont même un mot pour désigner cela. Qui est le coupable ? Voilà la question à laquelle les nouveaux tribunaux pourront répondre. Ah, la, la ! Je ne demanderais pas mieux que le Seigneur leur donne ce pouvoir ! Bon ; le vénérable *staretz* lui revint en mémoire ; la Bible réapparut aussi. Savez-vous ce que signifie pour certains d'entre eux le mot « souffrir » ? Il ne s'agit pas de souffrir pour quelqu'un, non, ils se disent simplement « qu'il

---

[62] Membre de la secte religieuse dissidente des raskolniki. (N. D. T.)

[63] Sectaires errants. (N. D. T.)

[64] Saint vieillard jouissant de la réputation d'un sage. (N. D. T.)

faut souffrir un peu » ; il s'agit donc « d'accepter une souffrance », et tant mieux si elle vient des autorités. De mon temps, il y avait un prisonnier qui était depuis un an sous clé ; il grimpait la nuit sur le poêle, il lisait la Bible, et il s'était enfoncé corps et âme dans cette lecture : cela lui tourna la tête. Un jour, il détacha une brique du poêle et la jeta à la tête du chef-garde, sans autre provocation de ce dernier. Mais il faut voir comment il l'avait lancée : il avait visé à une aune sur le côté, pour ne faire aucun mal au garde ! Alors, vous savez quel est le sort réservé aux prisonniers qui font une agression à main armée contre l'autorité : et voilà, il avait donc « accepté la souffrance ». Eh bien, je soupçonne maintenant Mikolka d'avoir voulu « expier » ou quelque chose de ce genre. Cela, je le sais à coup sûr, avec des faits à l'appui. Seulement il ignore que je le sais. Ne concevriez-vous pas, par hasard, qu'un tel peuple puisse engendrer des gens aussi fantastiques ? Mais il y en a des tas ! Le *staretz* de jadis reprend de nouveau possession de son esprit, surtout après qu'il eut essayé de se pendre. Du reste, il viendra bientôt me raconter tout lui-même. Vous pensez qu'il tiendra le coup ? Attendez un peu et il viendra déballer son histoire. J'attends qu'il vienne renier sa déposition d'un moment à l'autre. Je me suis pris d'affection pour Mikolka et je l'étudie à fond. Et qu'auriez-vous pensé ? Hé, hé ! Il répond avec beaucoup de justesse sur certains points ; il avait donc reçu les renseignements nécessaires et il a su préparer ses réponses avec astuce ; mais sur d'autres points, il ne sait rien, ses réponses ne riment à rien du tout, il ne sait pas lui-même qu'il ne sait rien. Non, petit père Rodion Romanovitch, ce n'est pas de Mikolka qu'il s'agit dans cette affaire ! C'est une affaire fantastique, sombre, moderne, un événement de notre temps où le cœur de l'homme est devenu trouble, où on a dit que le sang « purifie », où on prêche la vie confortable. Il y a là des rêves livresques, l'audace du premier pas, mais c'est une audace d'un genre spécial, il s'est bien décidé à faire ce premier pas, mais après cela, il y eut une rupture, – c'était comme s'il était tombé dans un précipice ou du haut d'un clocher – il alla commettre son

crime comme s'il était poussé par une force étrangère. Il a oublié de fermer la porte derrière lui, mais il les a tuées toutes les deux d'après sa théorie. Il a tué, mais il n'a pas su s'emparer convenablement de l'argent, et ce qu'il a volé, il est allé le cacher sous une pierre. Et, non content d'avoir souffert mille morts lorsqu'on agitait la sonnette, et qu'on secouait la porte derrière laquelle il se trouvait, il s'en retourne vers l'appartement vide, dans un demi-délire, pour se rappeler le tintement de la sonnette et pour éprouver à nouveau le même frisson dans le dos... Mais laissons cela, il était malade, et voici autre chose : il a tué, et il se considère comme un honnête homme, il méprise les autres hommes, il erre comme un ange pâle, – non, ce n'est pas le fait de Mikolka, Rodion Romanovitch, mon cher, ce n'est pas le fait de Mikolka !

Ces dernières paroles, après tout ce qu'il avait dit, après cette espèce d'abjuration qu'il venait de faire, étaient par trop inattendues. Raskolnikov frissonna comme s'il avait été transpercé.

– Alors... qui... a tué ?... demanda-t-il, perdant le souffle, d'une voix qu'il ne put raffermir.

Porfiri se renversa sur le dossier de la chaise, comme s'il avait été stupéfait par le caractère inattendu de la question.

– Comment ça « qui a tué » ?... prononça-t-il comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, mais *vous* avez tué, Rodion Romanovitch ! C'est vous qui avez tué... ajouta-t-il à voix très basse, d'un accent absolument convaincu.

Raskolnikov bondit du divan, resta debout quelques secondes, puis se rassit sans dire un mot. Les mêmes convulsions parcoururent encore son visage.

– Votre lèvre frissonne de nouveau, comme l'autre fois, murmura Porfiri, avec compassion, eût-on dit. Je crois que vous m'avez mal compris, Rodion Romanovitch, ajouta-t-il, après un instant de silence. – C'est pour cela que vous avez été tellement surpris. Je suis venu précisément pour tout dire et pour conduire l'affaire au grand jour.

– Ce n'est pas moi qui ai tué, chuchota Raskolnikov avec indécision, comme un enfant effrayé, surpris en faute.

– Si, c'est vous, Rodion Romanovitch, c'est vous et personne d'autre n'aurait pu le faire, répondit Porfiri avec sévérité et conviction.

Ils se turent tous les deux et leur silence dura si longtemps que c'en fut étrange : une dizaine de minutes. Raskolnikov s'était accoudé à la table et s'ébouriffait silencieusement les cheveux. Porfiri Pètrovitch attendait. Soudain Raskolnikov lui jeta un coup d'œil méprisant.

– Vous enfourchez de nouveau votre vieux cheval, Porfiri Pètrovitch ! Toujours les mêmes procédés ! Je ne comprends pas que vous n'en ayez pas assez !

– Laissez donc ! Qu'ai-je besoin de procédés pour l'instant ! Ce serait bien autre chose s'il y avait des témoins, mais nous parlons en tête à tête. Vous voyez bien que je ne suis pas venu pour vous faire la chasse comme à un lièvre. Que vous avouiez ou non, c'est indifférent pour le moment. Pour moi, je suis convaincu sans cela.

– Si c'est ainsi, pourquoi êtes-vous venu ? demanda Raskolnikov avec irritation. Je vous pose à nouveau la même question : si vous me considérez comme coupable, pourquoi ne me mettez-vous pas en prison ?

– Quelle question ! Je vous répondrai point par point : en premier lieu, il n'est pas avantageux de vous arrêter directement.

– Comment ça, pas avantageux ? Puisque vous êtes convaincu ? vous devez...

– Eh, qu'est-ce que cela peut faire, que je sois convaincu ? Tout cela, ce ne sont que mes idées. Et pourquoi vous mettrais-je « *au repos* » ? Vous savez que c'est « *au repos* » puisque vous demandez qu'on vous y mette. Par exemple, je vous amènerais l'homme, pour une confrontation, et vous lui diriez « tu étais saoul. Qui m'a vu avec toi ? Je t'avais pris pour un ivrogne, et d'ailleurs tu étais ivre. » Que me resterait-il à faire ? Rien ! Et ce, d'autant plus que votre version serait plus vraisemblable que la sienne, parce que la sienne ne serait basée que sur la seule psychologie, ce qui ne s'harmonise pas avec sa trogne – tandis que vous toucheriez le point juste parce que ce chenapan n'est que trop connu comme un ivrogne. Et puis, je vous ai déjà avoué sincèrement plusieurs fois que cette psychologie est une arme à double tranchant et que le deuxième tranchant est plus acéré et plus vraisemblable que le premier, et je n'ai pour le moment aucune autre arme contre vous. Et bien que je doive quand même vous faire arrêter, et que je vienne moi-même, contre tous les usages, vous en avertir, je vous dis franchement (encore une fois contre les usages) que cela n'est pas avantageux. Bon ; en deuxième lieu, je suis venu chez vous parce que...

– Eh bien, en deuxième lieu ? (Raskolnikov suffoquait toujours).

– Parce que, comme je vous l'ai expliqué hier encore, je me considère comme redevable envers vous d'une explication. Je ne veux pas que vous me preniez pour un monstre, d'autant plus que je suis, en toute franchise, bien disposé envers vous, que vous le croyiez ou non. En conséquence, et en troisième lieu – je

suis venu vous faire une proposition ouverte et franche : venez vous dénoncer. Cela vous sera avantageux – et à moi aussi, parce que je serai quitte de cette histoire. Eh bien, est-ce assez franc de ma part ?

Raskolnikov réfléchit une minute.

– Écoutez, Porfiri Pètrovitch, vous dites vous-même qu'il ne s'agit que de psychologie, et pourtant vous vous engagez en plein dans les certitudes mathématiques. Qu'arriverait-il si vous vous trompiez à présent ?

– Non, Rodion Romanovitch, je ne me trompe pas. Je possède un bout de fait. Je l'ai trouvé l'autre jour, c'est Dieu qui me l'a envoyé.

– Quel bout de fait ?

– Je ne vous le dirai pas. D'ailleurs, en tout cas, je n'ai plus le droit de tarder davantage ; je vais vous faire arrêter. Alors, réfléchissez : pour moi, à présent, la chose est indifférente ; par conséquent, c'est pour vous que je me donne du mal en ce moment. Et je vous jure que ce serait mieux si vous vous dénonciez, Rodion Romanovitch !

Raskolnikov sourit méchamment.

– Ce n'est pas seulement ridicule, c'est même impudent. Allons, même si j'étais coupable (ce que je ne dis nullement) eh bien, en l'honneur de quoi irais-je me dénoncer, puisque vous dites vous-même que ce serait une *mise au repos* ?

– Ah, là, Rodion Romanovitch, ne croyez pas entièrement aux mots qu'on dit ; peut-être ne serez-vous pas absolument *au repos* ! Ce n'est qu'une théorie, ce n'est que ma théorie, et je ne suis pas une autorité en la matière. Peut-être que je vous cache

encore quelque chose en ce moment ! Pourquoi irais-je tout vous dévoiler ? Hé, hé ! Et puis, cette question de l'avantage !... Mais savez-vous quelle diminution de peine vous obtiendriez ? Vous rendez-vous compte de l'importance du moment que vous auriez choisi pour vous dénoncer ? Réfléchissez-y. Vous vous dénonceriez à un moment où un autre s'est déjà chargé de la culpabilité du crime et où il a brouillé toute l'affaire. Et moi, – je vous le jure devant Dieu – j'arrangerai les choses « là-bas », aux assises, pour que votre dénonciation soit prise pour une chose absolument spontanée. Je vais détruire toute cette psychologie, anéantir toutes les suspicions qui pèsent sur vous, si bien que votre crime se présentera comme le résultat d'une altération de la raison, parce que c'est cela, en effet. Je suis un homme honnête, Rodion Romanovitch, et je tiendrai parole.

Raskolnikov baissa la tête ; il se taisait tristement. Il réfléchit longtemps, enfin il eut de nouveau un sourire, mais ce sourire était à présent doux et triste.

– Non ! prononça-t-il, comme s'il n'avait plus rien à cacher à Porfiri. – C'est inutile ! Il ne m'en faut pas, de votre diminution de peine !

– C'est ce que je craignais ! s'écria Porfiri avec feu, et, aurait-on dit, involontairement. C'est ce que je craignais que vous ne voudriez pas de notre clémence !

Raskolnikov lui jeta un regard triste et profond.

– Ne dédaignez pas la vie ! continua Porfiri. Vous en avez encore une bonne partie devant vous. Pourquoi donc ne vous faudrait-il pas de réduction de peine ? Vous êtes un homme impatient !

– De quoi ai-je encore une bonne partie devant moi ?

– De la vie ! Qu'en savez-vous ? Seriez-vous un prophète ? Cherchez et vous trouverez ! Peut-être Dieu vous attendait-il à ce tournant ? Et puis, on ne vous mettra pas les chaînes pour l'éternité !

– Il y aura une réduction… dit Raskolnikov, en riant.

– Seriez-vous saisi de honte bourgeoise ? Peut-être en êtes-vous saisi sans le savoir, car vous êtes jeune ! Pourtant, ce n'est pas vous qui devriez avoir peur ou avoir honte de vous dénoncer !

– Bah ! Je m'en fiche ! balbutia Raskolnikov avec mépris et dégoût, comme s'il n'avait pas envie de parler.

Il se souleva, comme s'il avait voulu sortir, mais il se rassit avec un désespoir visible.

– Vous vous en fichez ! Vous avez perdu confiance et vous croyez que je vous flatte ; mais avez-vous donc si longtemps vécu ? Comprenez-vous donc tellement de choses ? Vous avez inventé une théorie et puis vous avez eu honte de votre échec, honte de ce que cela manquât d'originalité ! Votre acte se trouva bien être infâme, mais vous n'êtes quand même pas un infâme individu sans espoir ! Vous n'êtes pas tellement infâme ; vraiment ! Au moins, vous ne vous êtes pas cassé longtemps la tête, vous en êtes venu immédiatement aux décisions extrêmes. Pour qui je vous prends ? Je vous prends pour un de ceux qui regarderaient avec un sourire leurs tortionnaires leur arracher les boyaux – dans le cas où ils se seraient trouvé une foi ou un Dieu. Alors, trouvez et vous pourrez vivre. Vous devez depuis longtemps changer d'air. Eh bien, la souffrance, c'est bon aussi. Souffrez un peu. Mikolka a peut-être raison de vouloir de la souffrance. Je sais que vous trouvez ça incroyable, mais vous feriez mieux de ne pas philosopher ; abandonnez-vous franchement au courant de la vie, sans réfléchir ; ne vous

inquiétez pas, ce courant-là vous rejettera sur le rivage et vous remettra sur pieds. Sur quel rivage ? Qu'en sais-je ? Je suis sûr que vous vivrez longtemps. Je sais que vous prenez mes paroles pour un sermon appris par cœur, mais peut-être vous en souviendrez-vous plus tard et cela vous servira-t-il ; c'est pour cela que je vous le dis. Il vaut mieux que vous n'ayez fait que tuer une petite vieille. Si jamais vous aviez inventé une autre théorie, vous auriez peut-être fait quelque chose de cent mille fois pire ! Il faut peut-être même que vous remerciiez Dieu ; qu'en savez-vous, peut-être Dieu vous réserve-t-il pour quelque chose. Ayez un grand cœur et soyez moins peureux. Auriez-vous peur de la grande tâche future ? Vous devriez avoir honte de cette peur. Puisque vous avez fait le premier pas, alors prenez courage. C'est juste. Accomplissez ce qu'exige la justice. Je sais que vous n'y croyez pas, mais, je vous le jure, vous ne périrez pas. Vous vous y ferez. Mais maintenant, il y a trop peu d'air, de l'air, de l'air !

Raskolnikov frissonna.

– Mais pour qui vous prenez-vous ! s'écria-t-il. Pour un prophète ? De quel droit vous donnez-vous ces airs tranquilles et glorieux pour laisser tomber ces prophéties du haut de votre sagesse ?

– Pour qui je me prends ? Je me prends pour un homme fini, c'est tout. Je suis un homme qui sent, sans doute, qui compatit, qui sait quelque chose, mais un homme absolument fini. Vous, c'est autre chose. Dieu vous a préparé une vie (qui peut-être passera aussi comme une fumée et qui ne laissera rien). Peu importe que vous changiez de milieu. Quand même, ce n'est pas le confort que vous regretteriez, avec un cœur comme le vôtre ! Peu importe que vous soyez dérobé aux yeux de tous pendant si longtemps ! Ce n'est pas le temps qui importe, c'est vous-même. Devenez comme le soleil et tout le monde vous verra. Le soleil doit, avant tout, être soleil.

Pourquoi souriez-vous encore ? Parce que je joue au Schiller ? Je parie que vous pensez que je cherche à vous amadouer ! Eh bien, peut-être est-ce ainsi, en somme. Hé, hé, hé ! N'ajoutez pas foi à ma parole, Rodion Romanovitch, cela vaudra mieux, ne croyez même pas tout ce que je vous dis, – ma nature est telle, j'en conviens ; mais voici ce que j'ajouterai : je crois que vous pouvez évaluer vous-même jusqu'à quel point je suis vil et jusqu'à quel point je suis honnête !

– Quand allez-vous me faire arrêter ?

– Mais je pense vous laisser courir encore un jour ou deux. Réfléchissez, très cher, et priez Dieu aussi. Et puis, c'est plus avantageux, je vous le jure.

– Et si je m'enfuyais ? demanda Raskolnikov avec un bizarre sourire.

– Non, vous ne vous enfuirez pas. Un paysan s'enfuirait, un adhérent des idées à la mode – laquais de la pensée des autres – s'enfuirait, parce qu'il suffit de mettre un doigt sous le nez d'un de ces messieurs, pour qu'il croie, toute sa vie durant, ce que vous avez avancé. Tandis que vous, vous ne croyez plus à votre théorie, – avec quoi vous enfuiriez-vous ? Et qu'obtiendriez-vous en vous enfuyant ? L'exil est mauvais et difficile, et il faut avant tout, dans la vie, une situation déterminée, une atmosphère correspondante ; trouveriez-vous une atmosphère convenable dans l'exil ? Vous vous enfuiriez puis vous reviendriez de vous-même. *Vous ne pourriez pas vous passer de nous*. Et si je vous mets en prison, vous y resterez un mois, deux mois, trois mois même, et puis vous vous souviendrez de mes paroles et vous ferez de vous-même vos aveux, d'une façon tout inattendue pour vous. Vous ne saurez pas que vous allez avouer une heure avant de le faire. Je suis même sûr que vous en arriverez à « vouloir accepter la souffrance » ; vous ne me croyez pas sur parole, maintenant, mais vous y arriverez. Car la

souffrance est une grande chose, Rodion Romanovitch, une grande chose ; ne faites pas attention au fait que j'ai engraissé dans le confort ; en revanche, je sais, – ne vous moquez pas de mes paroles, – qu'il y a une idée dans la souffrance. Mikolka a raison. Non, Rodion Romanovitch, vous ne vous enfuirez pas.

Raskolnikov se leva et prit sa casquette. Porfiri Pètrovitch se leva aussi.

– Vous allez vous promener ? La soirée sera belle ; pourvu qu'il n'y ait pas d'orage. Mais... en somme, cela pourrait bien rafraîchir l'air...

Il prit aussi sa casquette.

– N'allez pas vous imaginer, Porfiri Pètrovitch, prononça Raskolnikov avec sévérité et insistance, – que j'ai avoué aujourd'hui. Vous êtes un homme bizarre et je vous ai écouté par pure curiosité. Mais je ne vous ai rien avoué... Souvenez-vous-en.

– Bon bon, je le sais, je m'en souviendrai, – regardez-moi comme il se trouble ! Ne vous inquiétez pas, très cher, il en sera comme vous voudrez. Promenez-vous ; mais je ne peux pas vous laisser vous promener trop longtemps. À tout hasard, j'ai encore une petite prière à vous faire, ajouta-t-il en baissant la voix. Si jamais l'idée vous venait, pendant ces quarante-huit heures, de clôturer l'affaire d'une manière ou d'une autre, de quelque fantastique façon, par exemple en vous suicidant (ma supposition est absurde mais vous me pardonnerez bien, n'est-ce pas ?) – eh bien, laissez dans ce cas, je vous prie, un mot bref mais explicite. Deux lignes suffiront, deux lignes seulement et n'oubliez pas de parler de la pierre : ce sera plus honorable ainsi. Alors, au revoir... Je vous souhaite de bonnes pensées et d'heureuses résolutions.

Porfiri sortit, un peu courbé, et en évitant de regarder Raskolnikov. Celui-ci s'approcha de la fenêtre et se mit à attendre avec impatience et irritation que Porfiri eût le temps de sortir dans la rue et de s'éloigner quelque peu. Ensuite, il sortit lui-même, en hâte, de sa chambre.

III

Il voulait voir Svidrigaïlov au plus vite. Il ne savait pas lui-même ce qu'il pouvait espérer de cet homme. Mais il lui semblait qu'il avait un pouvoir étrange sur lui. S'en étant rendu compte, il ne tenait plus en place ; d'autre part, le temps était venu où il fallait lui parler.

En chemin, la question de savoir si Svidrigaïlov avait parlé à Porfiri le tourmenta beaucoup.

Pour autant qu'il pouvait en juger, il aurait juré que c'était « non ». Il réfléchit encore et se rappela tous les détails de son entrevue avec Porfiri et il en conclut : non, il ne lui avait pas parlé !

Et s'il n'a pas parlé, parlera-t-il ou non ?

Pour l'instant, il lui parut qu'il ne dirait rien. Pourquoi ? Il ne pouvait se l'expliquer et, s'il l'avait pu, il ne se serait pas donné la peine de se tracasser à ce propos. Tout cela le torturait, mais en même temps il semblait avoir d'autres préoccupations plus importantes. C'était étrange, incroyable même, mais il ne se souciait que fort peu de son sort immédiat. Quelque chose d'autre le torturait, de bien plus important, de bien plus extraordinaire, – qui le concernait lui-même et qui ne concernait personne d'autre, – qui était quelque chose de capital.

En outre, il ressentit une fatigue morale infinie, quoique, ce matin-là, il raisonnât mieux que pendant ces derniers jours.

Et puis, qu'avait-il besoin désormais, après tout ce qui était arrivé, de chercher à vaincre ces misérables difficultés nouvelles ? Fallait-il se donner la peine, par exemple, d'intriguer pour empêcher Svidrigaïlov d'aller chez Porfiri ? D'étudier la situation, de s'informer, de perdre du temps à cause d'un quelconque Svidrigaïlov !

Oh, comme il en avait assez de tout cela !

Pourtant, il se hâtait d'arriver chez Svidrigaïlov. N'attendait-il pas quelque chose de *neuf* de cet homme, quelque indication, quelque moyen d'en sortir ? Il arrive qu'on s'accroche même à une paille ! N'était-ce pas le destin, n'était-ce pas quelque instinct qui les poussait l'un vers l'autre ? Peut-être n'était-ce que la fatigue, le désespoir ? Peut-être lui fallait-il quelqu'un d'autre que Svidrigaïlov et n'était-il tombé sur lui que par hasard. Sonia ? Pourquoi serait-il allé chez Sonia maintenant ? Lui demander de nouvelles larmes ? Et puis, il avait peur de Sonia. Sonia représentait, pour lui, la condamnation sans appel, la décision irrévocable. C'était à choisir : l'idée de Sonia ou la sienne. Il ne se sentait pas la force de la rencontrer, surtout en cette minute. Non, ne valait-il pas mieux éprouver Svidrigaïlov, savoir ce qui se cachait derrière cet homme. Et il ne pouvait plus nier que Svidrigaïlov lui était depuis longtemps nécessaire.

Mais, en somme, que pouvaient-ils avoir de commun ? Même leurs infamies ne pouvaient être pareilles. Cet homme était, en outre, très désagréable, il était évidemment, extrêmement vicieux, astucieux et trompeur, très méchant peut-être. De telles rumeurs circulaient à son sujet ! Il est vrai qu'il s'était donné du mal pour les enfants de Katerina Ivanovna. Mais Dieu sait pour quelle raison et ce que cela signifiait ? Cet homme avait toujours on ne sait quelles intentions et quels projets.

Une autre idée avait effleuré Raskolnikov ces jours-ci et l'avait terriblement inquiété, bien qu'il eût essayé de la chasser, tant elle était effrayante ! Il y pensait parfois ; Svidrigaïlov avait tourné autour de lui et, d'ailleurs, il n'avait pas cessé ; Svidrigaïlov avait appris son secret, Svidrigaïlov avait eu des vues sur Dounia. Et s'il en avait encore ?

On pouvait dire, presque à coup sûr : *Oui, il en a*. Et *si*, maintenant, connaissant son secret et ayant acquis de ce fait un pouvoir sur lui, Svidrigaïlov voulait employer ce pouvoir, comme une arme contre Dounia ?

Cette pensée le tourmentait même parfois pendant son sommeil, mais c'était la première fois qu'elle se présentait aussi clairement à sa conscience, la seule pensée de cette possibilité le mettait dans une rage profonde. D'abord, si c'était exact, toute la situation changerait ; il faudrait immédiatement révéler le secret à Dounia. Il faudrait peut-être aller se dénoncer pour empêcher Dounétchka de faire quelque imprudence ? La lettre ? Ce matin, Dounétchka avait reçu une lettre. Qui aurait pu, à Petersbourg, lui envoyer une lettre ? (Serait-ce Loujine ?) « Il est vrai que Rasoumikhine fait la garde de ce côté ; mais Rasoumikhine ne sait rien. Peut-être ferais-je bien de m'ouvrir à Rasoumikhine aussi ? » Raskolnikov fut dégoûté à cette pensée.

En tout cas, il faut parler à Svidrigaïlov le plus vite possible, décida-t-il définitivement. Grâce à Dieu, dans ce cas-ci, ce qui importe ce ne sont pas les détails, mais plutôt l'essence de l'affaire. Mais s'il était capable de... Si Svidrigaïlov manigançait quelque chose contre Dounia, alors...

Les événements de ce dernier mois avaient tellement fatigué Raskolnikov qu'il ne pouvait plus résoudre de pareils problèmes autrement que par une seule décision : « Alors, je le tuerai ». Il pensa cela avec un froid désespoir.

Une sensation pénible serra son cœur, il s'arrêta au milieu de la rue et chercha à reconnaître l'endroit où il se trouvait et à se rappeler comment il y était arrivé. Il était perspective Z..., à trente ou quarante pas de la place Sennoï qu'il venait de traverser. Tout le premier étage de la maison qui se trouvait à sa gauche était occupé par une taverne. Les fenêtres de celle-ci étaient grandes ouvertes ; la taverne était comble, à en juger par les gens qu'on voyait aux fenêtres. On entendait des chansons, le son d'une clarinette et d'un violon et le bruit d'une grosse caisse. On entendait des cris de femmes. Il se demandait pourquoi il avait pris la perspective Z..., il voulut revenir sur ses pas, mais soudain, il vit Svidrigaïlov assis, une pipe entre les dents, devant l'une des fenêtres ouvertes de la taverne, à une table où était servi le thé. Raskolnikov en fut stupéfait, presque épouvanté. Svidrigaïlov l'examinait en silence et, ce qui frappa Raskolnikov, il fit un mouvement pour se lever, comme s'il voulait s'en aller avant qu'on ne le remarquât. Raskolnikov fit mine de ne pas l'avoir vu et de regarder pensivement ailleurs, tout en continuant de l'observer du coin de l'œil. Son cœur battait d'inquiétude. C'était bien cela : Svidrigaïlov ne voulait pas qu'on le vît. Il enleva la pipe de sa bouche et voulut se cacher ; il se leva et écarta la chaise, mais, ce faisant, il vit que Raskolnikov l'observait. Il se passa, entre eux, une scène semblable à celle qui avait eu lieu chez Raskolnikov lors de leur première entrevue. Un sourire fripon apparut sur les lèvres de Svidrigaïlov et s'élargit rapidement. Chacun d'eux savait que l'autre l'observait. Enfin Svidrigaïlov éclata d'un rire sonore.

– Allons, allons ! Entrez, puisque vous le voulez ; je suis ici ! cria-t-il de la fenêtre.

Raskolnikov monta à la taverne. Il le trouva dans une petite pièce du fond, éclairée par une seule fenêtre, contiguë à la grande salle où des marchands, des employés d'administration et bien d'autres gens, assis à une vingtaine de petites tables,

prenaient le thé en écoutant un chœur, au milieu d'un bruit incessant.

On entendait des billes de billard s'entre-choquant dans une autre pièce. Svidrigaïlov avait devant lui une bouteille de champagne entamée et un verre à demi plein. Il y avait encore, dans la minuscule pièce, un garçon avec un petit orgue de barbarie et une jeune fille de dix-huit ans, aux joues rouges, vêtue d'une jupe rayée un peu troussée et d'un chapeau tyrolien garni de rubans, qui, malgré le chant du chœur de la pièce voisine, chantait elle-même, d'une voix de contralto assez enrouée, une chanson de valet accompagnée par l'orgue.

– Bon, c'est assez ! interrompit Svidrigaïlov lorsque Raskolnikov entra.

La jeune fille s'arrêta net de chanter et attendit respectueusement d'autres ordres. Elle avait chanté sa chanson triviale avec une nuance de sérieux et de respect dans le visage.

– Holà, Philippe, un verre ! cria Svidrigaïlov.

– Je ne veux pas boire, dit Raskolnikov.

– Comme vous voulez ; ce n'est pas pour vous d'ailleurs que j'ai demandé le verre. Bois, Katia ! Je n'ai plus besoin de rien aujourd'hui. Va ! – Il lui versa un plein verre de champagne et sortit un billet de banque jaune.

Katia but le verre d'un coup, comme font les femmes, c'est-à-dire sans quitter celui-ci des lèvres, en une vingtaine de petite gorgées ; elle prit le billet, baisa la main de Svidrigaïlov, ce qu'il laissa faire avec beaucoup de sérieux, et sortit de la chambre ; le gamin la suivit en traînant les pieds. Svidrigaïlov avait ramassé Katia et le gamin en rue. Il n'était pas depuis une semaine à Petersbourg et il était déjà considéré comme un ancien client.

Le garçon de taverne, Philippe, était déjà « une vieille connaissance » et il rampait devant lui. On fermait la porte qui conduisait à la grande salle et Svidrigaïlov se trouvait comme chez lui dans la petite pièce ; il y passait, sans doute, des journées entières. C'était une méchante et sale taverne, d'une classe plus basse que la moyenne de ce genre d'établissements.

– J'allais chez vous, commença Raskolnikov. Mais pourquoi ai-je tourné la perspective Z..., en venant de la place Sennoï ? Je ne prends jamais la perspective Z... Je tourne toujours à droite après avoir traversé la place Sennoï. Et puis, ce n'est pas le chemin pour me rendre chez vous. Je viens de m'engager dans cette perspective et vous voilà. C'est bizarre !

– Pourquoi ne dites-vous pas directement que c'est un miracle ?

– Parce que ce n'est peut-être qu'un hasard.

– Voilà comment ils sont faits, les gens ! dit Svidrigaïlov en riant. Ils n'avoueront pas qu'ils croient au miracle, même s'ils y croient en eux-mêmes. Vous dites bien que ce n'est « peut-être » qu'un hasard. Et comme ils sont tous poltrons ici, lorsqu'il s'agit de leur opinion personnelle ! Vous ne sauriez vous l'imaginer, Rodion Romanovitch ! Je ne parle pas de vous. Vous avez une opinion personnelle et vous n'avez pas peur de l'avoir. C'est pour cela que vous avez éveillé ma curiosité.

– Et pour rien d'autre ?

– Mais cela suffit.

Svidrigaïlov était dans un état quelque peu exalté, mais légèrement ; il n'avait bu qu'un demi-verre de champagne.

– Il me semble que vous êtes venu chez moi avant de savoir que je suis capable d'avoir une opinion personnelle, remarqua Raskolnikov.

– À ce moment, c'était une autre affaire. À chacun ses procédés. À propos du miracle, je vous dirai que vous dormez sans doute debout depuis trois jours. Je vous ai moi-même indiqué cette taverne et il n'y a aucun miracle à ce que vous soyez venu ; je vous ai aussi indiqué le chemin pour y venir, décrit l'endroit où elle se trouve et les heures où vous pouvez m'y trouver. Vous vous en souvenez ?

– Je l'ai oublié, répondit Raskolnikov avec étonnement.

– Je vous crois. Je vous en ai parlé deux fois. L'adresse s'est gravée mécaniquement dans votre mémoire. Alors vous avez, automatiquement, emprunté cette avenue, mais allant quand même à l'adresse précise, sans le savoir. Lorsque je vous en avais parlé, je n'espérais pas que vous m'eussiez compris. Vous vous relâchez trop, Rodion Romanovitch. Voici encore une chose : je suis convaincu que beaucoup de gens à Petersbourg se parlent à eux-mêmes en marchant. C'est la ville des demi-fous. Si les sciences étaient cultivées chez nous, les médecins, les juristes et les philosophes auraient pu faire les plus précieuses observations à Petersbourg, chacun dans son domaine. Il y a peu d'endroits où une âme humaine subisse tant de sombres, de violentes, d'étranges influences. Et déjà rien que les influences climatériques ! En outre, c'est le centre administratif de toute la Russie et ce caractère doit se refléter sur tout ce qui se passe et sur tout ce qui vit ici. Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant. Je vous ai regardé plusieurs fois, à distance. Vous sortez de chez vous avec la tête droite. Après avoir fait vingt pas, vous commencez à baisser la tête et vous mettez vos mains derrière le dos. Vous regardez mais, de toute évidence, vous ne voyez plus rien ni devant ni sur le côté. Enfin vous commencez à remuer vos lèvres en vous parlant à vous-même ; vous libérez un bras et

vous déclamez ; finalement, vous vous arrêtez au milieu du chemin, et ceci pour longtemps. C'est très mauvais. Quelqu'un vous observe peut-être, et c'est vraiment désavantageux pour vous. Cela m'est égal, en somme, et je ne vous guérirai pas, mais vous me comprenez évidemment.

– Et vous savez qu'on me surveille ? demanda Raskolnikov en lui jetant un coup d'œil inquisiteur.

– Non, je ne sais rien du tout, répondit Svidrigaïlov qui sembla étonné.

– Alors, laissons donc ma personne en paix, murmura Raskolnikov en se renfrognant.

– C'est bien. Laissons votre personne en paix.

– Dites-moi plutôt pourquoi vous avez essayé de vous écarter de la fenêtre et de vous cacher quand j'ai regardé dans la rue, puisque vous êtes habitué à venir ici et que vous m'avez dit, par deux fois, de venir vous y rejoindre ? J'ai très bien vu votre jeu.

– Hé, hé ! Et pourquoi avez-vous fait semblant de dormir tout en étant éveillé, lorsque j'étais debout sur le seuil de votre chambre et que vous étiez couché sur le divan, les yeux fermés ? J'ai très bien vu votre jeu aussi.

– J'ai pu aussi avoir mes raisons, quoique vous ne le sachiez pas.

Raskolnikov mit le coude droit sur la table, appuya son menton sur les doigts de la main droite et fixa Svidrigaïlov d'un regard aigu. Il examina pendant une minute son visage qui l'avait toujours frappé. C'était un étrange visage, pareil à un masque ; il était blanc et rose, avec des lèvres vermeilles, une

barbe très blonde, des cheveux blonds encore bien touffus. Les yeux étaient trop bleus aurait-on dit, et leur regard trop lourd et immobile. Il y avait quelque chose d'affreusement désagréable dans ce visage, beau et fort bien conservé, étant donné l'âge de Svidrigaïlov. Ses vêtements étaient élégants, c'étaient de légers vêtements d'été ; mais ce qui était particulièrement élégant dans sa mise, c'était son linge. Il avait au doigt une énorme bague avec une pierre de grande valeur.

– Dois-je me gêner avec vous aussi ! dit tout à coup Raskolnikov, sortant en terrain découvert avec une impatience fébrile. – Vous seriez peut-être l'homme le plus dangereux si vous vous décidiez à nuire. Mais je ne suis pas disposé à biaiser davantage. Je vous montrerai que je ne tiens pas à moi-même autant que vous le pensez sans doute. Sachez que je suis venu vous dire franchement que, si vous avez gardé vos intentions au sujet de ma sœur et si vous comptez vous servir, dans ce but, de ce que vous avez découvert dernièrement, alors je vous tuerai avant que vous ne me fassiez mettre en prison. Ma parole est sûre, vous savez que je saurai la tenir. En second lieu, si vous désirez me déclarer quelque chose, car il m'a semblé, pendant tout ce temps, que vous aviez quelque chose à me dire, faites vite, car mon temps est précieux et il sera peut-être bientôt trop tard.

– Pourquoi êtes-vous si pressé ? demanda Svidrigaïlov en l'examinant avec curiosité.

– Chacun a ses affaires, prononça Raskolnikov sombrement et impatiemment.

– C'est vous qui m'avez invité à être franc et vous refusez de répondre à la première question que je vous pose, remarqua Svidrigaïlov avec un sourire. Il vous semble toujours que je poursuis un but et c'est pour cette raison que vous êtes si soupçonneux à mon endroit. C'est évidemment très

compréhensible dans votre position. Si désireux que je sois de m'entendre avec vous, je ne me donnerais néanmoins pas la peine de vous tromper. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, je vous le jure, et puis je n'avais même pas l'intention de vous parler de quelque chose de bien spécial.

– Qu'avez-vous eu besoin de moi alors ? Car vous avez tourné autour de moi.

– Simplement parce que vous êtes un curieux sujet d'observation. Vous m'avez plu par le fantastique de votre position, voilà ; en outre, vous êtes le frère d'une personne qui m'a beaucoup intéressé et, enfin, cette même personne m'a beaucoup parlé de vous en son temps, d'où j'ai conclu que vous aviez beaucoup d'influence sur elle. N'est-ce pas assez ? Hé ! hé ! hé ! Du reste, j'avoue que votre question est fort complexe pour moi, et qu'il m'est très difficile d'y répondre. Eh bien, par exemple, vous êtes venu chez moi, non seulement pour affaire, mais aussi pour entendre quelque chose de nouveau. C'est bien ainsi ? C'est ainsi, n'est-ce pas ? insistait Svidrigaïlov avec un sourire fripon. Eh bien, après cela, imaginez-vous que lorsque j'étais dans le train, en route pour Petersbourg, je comptais sur vous, je comptais bien que vous me diriez quelque chose de nouveau, et que je réussirais à vous emprunter quelque chose ! Voilà comment nous sommes, nous les riches !

– M'emprunter quoi ?

– Comment vous dire ? Est-ce que je sais ? Vous voyez dans quelle minable taverne je passe mon temps ; et ça me plaît, c'est-à-dire, ce n'est pas que cela me plaise, mais il faut bien manger quelque part ! Et cette pauvre Katia, par exemple, vous l'avez vue ?... Et si, au moins, j'étais un bâfreur, un gastronome de club, mais non ! Voici ce que je mange ! (Il pointa le doigt vers le coin où, sur une petite table, il y avait un plat de tôle contenant les restes d'un affreux bifteck aux pommes de terre.)

À propos, avez-vous dîné ? J'ai mangé un morceau et je n'ai plus faim. Je ne bois pas de vin du tout, par exemple. Aucun vin, excepté le champagne ; de celui-ci j'ai bu à peine un verre de toute la soirée et j'en ai déjà mal à la tête. La bouteille que vous voyez, je l'ai fait servir pour me remonter, parce que je dois aller quelque part ; vous me voyez dans une disposition d'esprit spéciale. C'est pour cela que je me suis caché tout à l'heure comme un écolier ; je pensais que vous me gêneriez ; mais je crois (il regarda sa montre) que je peux rester une heure avec vous ; il est quatre heures et demie. Croyez-moi, il me manque vraiment quelque chose : être un châtelain, un père, un uhlan, un photographe, un journaliste !... Je ne suis rien de tout cela, je n'ai aucune spécialité ! C'est même fastidieux parfois. Vraiment je pensais que vous me diriez quelque chose de neuf.

– Mais qui êtes-vous et qu'êtes-vous venu faire ici ?

– Qui je suis ? Vous le savez : un gentilhomme ; j'ai servi deux ans dans la cavalerie, après cela, j'ai traîné ici, à Petersbourg, puis j'ai épousé Marfa Pètrovna et j'ai vécu à la campagne. Voilà ma biographie !

– Vous êtes joueur, je crois ?

– Oh non, je ne suis pas un joueur. Je suis un tricheur.

– Vous avez triché ?

– Oui, j'ai triché.

– On vous a rossé ?

– Cela arrivait. Pourquoi ?

– Eh bien on aurait pu, par conséquent, vous provoquer en duel... et puis, cela ajoute du sel à la vie, en général.

– Je ne vous contredis pas et d'ailleurs je ne suis pas habile à philosopher. Je vous avoue que je suis venu ici plutôt pour les femmes.

– Et vous venez d'enterrer Marfa Pètrovna !

– Mais oui, dit Svidrigaïlov en souriant du sourire de la franchise triomphante. – Et alors ? Il me semble que vous trouvez mal que je parle ainsi des femmes ?

– C'est-à-dire, vous me demandez si je trouve quelque chose de mal dans la débauche ?

– Dans la débauche ? Voilà où vous voulez en venir ! Bah, en somme, je vous répondrai dans l'ordre, d'abord au sujet des femmes en général, vous savez que je suis disposé à bavarder. Dites-moi, pourquoi irais-je me contenir ? Pourquoi cesserai-je de m'occuper des femmes puisque j'en suis amateur ? Au moins c'est une occupation.

– Alors, votre but était la débauche, en venant ici ?

– Et après, qu'est-ce que cela peut faire ? Eh bien, oui, la débauche ! Vous en revenez toujours à la débauche. Pourtant, la question me plaît ; au moins elle est franche. Il y a quelque chose de permanent dans la débauche, quelque chose qui est basé sur la nature et qui n'est pas soumis à la fantaisie, quelque chose de semblable à un morceau de charbon ardent, présent dans le sang, et qu'on n'éteindrait pas de sitôt, pas avant des années peut-être. Convenez, n'est-ce pas une occupation, dans son genre ?

– Pourquoi s'en réjouir ? C'est une maladie et une maladie dangereuse.

– Ah, voilà où vous voulez en venir ! Je suis d'accord : c'est une maladie, comme tout ce qui dépasse la mesure – et, ici, il faudra nécessairement dépasser la mesure, – mais, en premier lieu, pour les uns, ça va d'une manière, pour les autres, d'une autre manière et, en second lieu, il faut s'assigner une limite en tout : c'est un vil calcul, mais qu'y faire ? S'il n'y avait pas cela, il ne resterait plus qu'à se suicider. Je conviens qu'un homme honnête est obligé de s'ennuyer, mais, quand même...

– Vous seriez capable de vous suicider ?

– Ah voilà ! répliqua Svidrigaïlov avec dégoût – Faites-moi le plaisir de ne pas parler de cela, ajouta-t-il avec hâte et même sans aucune des fanfaronnades qui avaient percé jusqu'ici dans chacune de ses paroles. Même son visage avait changé. – J'avoue une impardonnable faiblesse ; j'ai peur de la mort et je n'aime pas qu'on en parle. Savez-vous que je suis un mystique ?

– Ah, oui ! Le fantôme de Marfa Pètrovna ! Eh bien, continue-il à vous visiter ?

– Ne parlez pas de lui ; il n'est pas encore venu à Petersbourg ; et puis, qu'il aille au diable ! s'écria-t-il avec un air bizarrement irrité. – Non, parlons plutôt de... en somme... Hum ! Ah, là, on n'a pas le temps, je ne puis plus rester longtemps avec vous ; c'est dommage ! J'ai pourtant des choses à vous raconter.

– Une femme ?

– Oui. Une histoire accidentelle... mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler.

– Et l'horreur de cette ambiance n'agit pas sur vous ? Vous n'avez plus la force de vous arrêter ?

– Vous avez des prétentions à la force aussi ? Hé, hé, hé ! Vous pouvez vous vanter de m'avoir étonné, Rodion Romanovitch, quoique j'aie su d'avance que ce serait ainsi. Vous parlez de la débauche et de l'esthétique ! Vous êtes un Schiller, vous êtes un idéaliste ! Tout cela doit, évidemment, être ainsi et il faudrait s'étonner si c'était autrement ; mais, quand même, c'est drôle de tomber sur un cas bien réel... Comme c'est regrettable que nous ayons si peu de temps, parce que vous-même vous êtes un sujet des plus curieux ! À propos, vous aimez Schiller ? Je l'aime terriblement.

– Vous êtes un fameux fanfaron, après tout, prononça Raskolnikov avec quelque dégoût.

– Mais je vous jure que non ! répondit Svidrigaïlov en riant aux éclats. – Bah, après tout, je ne discuterai pas, soit, je suis un fanfaron ; mais pourquoi ne pas fanfaronner un peu, lorsque la chose est inoffensive ? J'ai vécu sept ans à la campagne chez Marfa Pètrovna et, pour cette raison, étant tombé sur un homme intelligent comme vous et au plus haut point curieux, je suis simplement heureux de bavarder, un peu ; en outre, j'ai bu ce demi-verre et le vin m'est monté quelque peu à la tête. Et surtout, il y a une certaine chose qui m'a fortement troublé, mais dont... je ne dirai rien. Où allez-vous ? demanda soudain Svidrigaïlov avec effroi.

Raskolnikov s'apprêtait à se lever, il lui était venu une sensation pénible, une impression de manque d'air, il fut tout à coup gêné d'être venu ici. Il était maintenant convaincu que Svidrigaïlov était le scélérat le plus vil et le plus insignifiant du monde.

– Allons ! Restez encore, dit Svidrigaïlov en essayant de le retenir. Commandez donc du thé. Allons, restez, je ne vais plus raconter de calembredaines... à mon sujet, veux-je dire. Je vous raconterai quelque chose, Allons, voulez-vous, je vais vous

raconter comment une femme s'était mise à me « sauver » comme vous dites. Cela constituera même la réponse à votre première question, parce que cette personne, c'est votre sœur. Puis-je commencer ? C'est une façon de tuer le temps.

– Commencez, mais j'espère que vous…

– Eh, ne vous inquiétez pas ! Du reste, Avdotia Romanovna ne peut inspirer que le respect le plus profond, même à un homme mauvais et futile comme moi.

IV

– Vous savez peut-être (mais je vous l'ai déjà raconté, je crois), commença Svidrigaïlov, – que j'ai été mis en prison, ici, pour dettes, pour un énorme montant impayé, n'ayant aucun moyen de régler la créance. Inutile de s'étendre sur la manière dont Marfa Pètrovna m'a racheté ; vous savez jusqu'à quel degré de démence peut arriver l'amour d'une femme. C'était une femme honnête et pas bête du tout, quoiqu'elle fût sans culture aucune. Imaginez-vous que cette femme honnête, mais jalouse, s'est décidée à s'abaisser – après de nombreuses scènes pleines de rage et de reproches – jusqu'à conclure avec moi une espèce de contrat qu'elle a respecté pendant toute notre vie commune. La difficulté résidait dans le fait qu'elle était beaucoup plus âgée que moi, et, de plus, elle mâchonnait toujours une espèce de clou de girofle. J'avais eu l'âme assez vile, et assez honnête en son genre, pour lui déclarer que je ne pourrais pas lui rester absolument fidèle. Cet aveu la plongea dans la rage, mais je crois que ma rude franchise lui plut en un certain sens : « Cela signifie qu'il ne veut pas me tromper, puisqu'il me le déclare ainsi d'avance » – c'est la chose la plus importante pour une femme. Après bien des larmes, nous sommes arrivés à conclure un contrat oral du genre de celui-ci : primo, je n'abandonnerai jamais Marfa Pètrovna et je resterai toujours son mari ; secundo, je ne quitterai jamais le domaine sans sa permission ; tertio, je n'aurai jamais de maîtresse permanente ; quarto, en revanche, Marfa Pètrovna m'autorise à lorgner les servantes, mais pas autrement qu'avec son assentiment secret ; quinto, défense formelle d'aimer une femme de notre condition ; sexto, si jamais il m'arrivait – Dieu m'en garde ! – d'être visité par une grande et sérieuse passion, je devrais m'en ouvrir à Marfa

Pètrovna. Au sujet de ce dernier point, Marfa Pètrovna avait toujours été assez tranquille : c'était une femme intelligente et, par conséquent, elle ne pouvait me considérer autrement que comme un débauché et un coureur de jupons, incapable d'aimer sérieusement. Mais une femme intelligente et une femme jalouse sont deux choses différentes et c'était là que gisait le malheur. D'ailleurs, pour juger impartialement certaines gens, il faut se débarrasser de certaines idées préconçues et de la mentalité engendrée par la fréquentation quotidienne des gens et des objets qui nous entourent habituellement. J'ai toutes les raisons pour avoir confiance en votre jugement plus qu'en aucun autre. Peut-être vous a-t-on dit beaucoup de choses ridicules, et absurdes au sujet de Marfa Pètrovna. Elle avait, en effet, beaucoup d'habitudes cocasses ; mais je vous dirai franchement que je regrette sincèrement les nombreuses peines que je lui ai causées. Je crois que cela suffit ; cela fait une très honorable *oraison funèbre*[65] pour la plus tendre des femmes par le plus tendre des maris. Lors de nos querelles, je me taisais la plupart du temps, sans donner cours à mon irritation et le fait de me donner ainsi des allures de gentleman produisait toujours son effet ; cela l'influençait et lui plaisait ; il lui arrivait d'être fière de moi. Néanmoins, elle n'a pas supporté l'histoire de votre sœur. Je me demande bien comment elle s'est risquée à faire entrer une telle beauté comme gouvernante dans sa maison ? Je m'explique cela par le fait que Marfa Pètrovna était une femme ardente et impressionnable et qu'elle était simplement tombée amoureuse – littéralement amoureuse – de votre sœur. Bon, Marfa Pètrovna a fait elle-même le premier pas, – le croiriez-vous ? Croiriez-vous qu'elle était arrivée à m'en vouloir de ce que je ne disais jamais rien au sujet de votre sœur, de ce que j'acceptais avec indifférence les paroles amoureuses qu'elle ne cessait de prodiguer à son endroit ? Je ne comprenais pas moi-même ce qu'elle voulait ! Évidemment, Marfa Pètrovna raconta à Avdotia Romanovna toute son histoire dans ses moindres

---

[65] En français dans le texte. (N. D. T.)

détails. Elle avait un trait malheureux : elle racontait à tout le monde absolument tous nos secrets de famille et elle se plaignait de moi à tous ; comment aurait-elle laissé passer l'occasion d'avoir une amie aussi merveilleuse que votre sœur ? Je suppose qu'elles n'ont jamais parlé d'autre chose que de moi, et, évidemment, Avdotia Romanovna fut mise au courant de toutes les histoires sombres et mystérieuses qui circulaient sur mon compte... Je parie que vous avez aussi déjà entendu quelque chose de ce genre ?

– Oui, Loujine vous a accusé d'avoir été cause de la mort d'un enfant. Est-ce vrai ?

– Faites-moi le plaisir de laisser ces bassesses en paix, dit Svidrigaïlov avec dégoût et hargne. Si vous voulez absolument connaître cette histoire sans queue ni tête, je vous la raconterai, mais à présent...

– On m'a parlé aussi d'un de vos valets, on m'a dit que vous l'avez poussé à je ne sais quel acte !

– Je vous en prie, cela suffit ! interrompit Svidrigaïlov avec une visible impatience.

– N'est-ce pas ce valet qui est venu bourrer votre pipe après sa mort ?... Vous m'en avez parlé, dit Raskolnikov en s'irritant de plus en plus.

Svidrigaïlov regarda attentivement Raskolnikov, et il sembla à celui-ci qu'un éclair, une haineuse raillerie passait dans son regard ; mais Svidrigaïlov se domina et répondit fort poliment :

– C'est celui-là même. Je vois que tout cela vous agite extrêmement, aussi je considérerai comme de mon devoir de satisfaire votre curiosité sur tous ces points à la première

occasion. Que le diable m'emporte ! Je vois que je peux vraiment passer pour une figure romantique. Pensez à quel point je dois être reconnaissant à feu Marfa Pètrovna de ce qu'elle ait raconté à votre sœur tant de choses curieuses et mystérieuses à mon sujet. Je n'oserais pas chercher à deviner l'effet que cela produisit, mais, en tout cas, la chose me fut avantageuse. Malgré toute la répugnance spontanée d'Avdotia Romanovna à mon égard, et malgré mon air sombre et ma façon rebutante, elle finit par concevoir de la pitié pour moi, de la pitié pour l'homme perdu que j'étais. Et quand un cœur de jeune fille se met à *avoir pitié*, le danger, pour elle, est au maximum. Alors, elle a tout de suite envie de faire entendre raison, de « sauver », de « ressusciter », de montrer des buts nobles et d'appeler l'homme qu'elle veut sauver à une activité et à une vie nouvelles et ainsi de suite – on sait bien ce qu'il est possible d'inventer dans ces cas-là. Je me suis immédiatement rendu compte que l'oiseau va de lui-même se faire prendre au filet et, de mon côté, je me suis apprêté. Je crois que vous froncez les sourcils, Rodion Romanovitch ? Cela ne fait rien, l'affaire s'est limitée à des vétilles. (Que le diable m'emporte, je bois trop de vin !) Vous savez, j'ai toujours trouvé regrettable qu'il n'ait pas été donné à votre sœur de naître au deuxième ou au troisième siècle de notre ère, fille de quelque principicule régnant, de quelque gouverneur, de quelque proconsul d'Asie Mineure. Elle aurait été, sans aucun doute, l'une de celles qui ont souffert le martyre et, évidemment, elle aurait souri lorsqu'on lui aurait brûlé la poitrine avec des pinces chauffées au rouge. Elle serait allée d'elle-même au-devant du supplice ; au quatrième ou au cinquième siècle, elle serait partie dans le désert égyptien et elle y aurait vécu trente ans en se nourrissant de racines, d'extases et de visions. Elle n'aspire qu'à se faire martyriser pour quelqu'un, et, si on lui refusait ce supplice, elle se jetterait par la fenêtre. On m'a parlé d'un certain M. Rasoumikhine. On dit que c'est un homme judicieux (ce qu'indique d'ailleurs son nom[66],

[66] Le nom de « Rasoumikhine » a « rasoum » pour racine ; ce nom

c'est sans doute un séminariste ?) et bien, qu'il protège votre sœur. En un mot, je crois l'avoir comprise, ce que je considère être tout à fait à mon honneur. Mais alors… je veux dire, au début des relations, vous le savez bien, on est toujours plus futile et plus sot, on se fait de fausses idées. Que le diable m'emporte, pourquoi donc est-elle si jolie ? Ce n'est pas ma faute. Les choses commencèrent pour moi par un irrésistible élan de volupté. Avdotia est vertueuse d'une façon terrible, inouïe. (Remarquez que je vous rapporte ça comme un fait. Elle est vertueuse jusqu'à s'en rendre malade, malgré sa vaste intelligence, et cela lui fera du tort). Il y avait à ce moment-là chez nous une jeune fille, Paracha, la Paracha aux yeux noirs, que l'on venait d'amener d'un autre village ; c'était une fille de service que je n'avais encore jamais vue, – elle était très jolie, mais sotte jusqu'à l'invraisemblance ; elle a fondu en larmes et elle s'est mise à hurler et à ameuter toute la maisonnée : il en résulta un scandale. Une fois, après le dîner, Avdotia Romanovna vint me trouver dans une allée du jardin et *exigea* que je laisse la pauvre Paracha en paix. C'était notre première conversation en tête à tête. J'ai considéré, évidemment, comme un honneur de satisfaire à son désir, j'ai essayé de paraître stupéfait et confus ; en un mot, je n'ai pas mal joué mon rôle. Nos relations commencèrent, des conversations mystérieuses, de la morale, des sermons, des prières, des supplications, des larmes même, – le croiriez-vous, – même des larmes ! Voilà jusqu'à quelles limites arrive, chez certaines jeunes filles, la passion de la propagande ! J'ai évidemment rejeté toute la faute sur ma destinée, j'ai fait semblant d'être affamé et assoiffé de lumière et, enfin j'ai mis en action le moyen le plus puissant et le plus infaillible pour vaincre un cœur de femme, le moyen qui n'a jamais trompé personne, mais qui agit absolument sur toutes les femmes, jusqu'à la dernière sans exception. Ce moyen est connu : c'est la flatterie. Il n'y a rien de plus difficile au

---

commun signifie « raison, bon sens ». Le suffixe y ajoute une note ridicule. À propos de noms, signalons aussi que la racine de « Raskolnikov » est « raskol », qui veut dire « schisme, scission ». (N. D. T.)

monde que la droiture, et il n'y a rien de plus facile, que la flatterie. Il suffit qu'il y ait une infime note de fausseté dans une attitude franche pour qu'il se produise immédiatement une dissonance et, par conséquent, un scandale. Si notre flatterie est tout entière tissée de fausseté, elle reste quand même agréable et l'on y prête l'oreille non sans plaisir. Le plaisir est peut-être grossier, mais c'est un plaisir quand même. Et si grossière que soit la flatterie, il semblera toujours à celui que vous flattez que ce que vous dites est au moins à moitié vrai. Et c'est vrai pour les gens de tous les milieux culturels et sociaux. On pourrait même séduire une vestale à force de flatterie, sans parler des gens ordinaires. Je ne peux pas me souvenir sans rire de la façon dont j'ai séduit une dame dévouée à son mari, à ses enfants et à ses vertus. Comme c'était amusant et comme cela m'a coûté peu de travail ! Et la dame était vraiment vertueuse, tout au moins à sa façon. Toute ma technique consistait à être écrasé constamment par sa pureté, à me prosterner devant cette pureté. Je la flattais sans pitié ; lorsqu'il m'arrivait d'obtenir d'elle qu'elle se laisse serrer la main, ou simplement un regard, je me reprochais de l'avoir extorqué de force, j'affirmais qu'elle avait résisté, résisté à ce point que je ne l'aurais jamais obtenu, si je n'avais été moi-même aussi vicieux ; que son innocence n'avait pas su prévoir l'astuce, et qu'elle avait cédé sans le savoir, etc... etc... En un mot, j'ai obtenu tout, et la dame est restée persuadée au plus haut point qu'elle était innocente et pure, qu'elle avait rempli tous ses devoirs et qu'elle avait succombé par pur hasard. Et comme elle s'est fâchée lorsque je lui ai déclaré en fin de compte qu'à mon avis, elle avait autant que moi cherché la jouissance. La pauvre Marfa Pètrovna se laissait aussi facilement prendre à la flatterie, et, si j'avais voulu, j'aurais évidemment fait transférer de son vivant tout le domaine en mon nom, (Je bois vraiment trop de vin et je bavarde à l'excès.) J'espère que vous ne vous fâcherez pas si je mentionne ici que le même effet commença à se produire dans le cas d'Avdotia Romanovna ? Mais j'ai été bête et impatient et j'ai gâté toute l'affaire. Le fait est qu'une certaine expression de

mes yeux déplut plusieurs fois (et une fois surtout) à Avdotia Romanovna, le croiriez-vous ? En un mot, une certaine flamme y apparaissait, de plus en plus vive et impudente, et cela l'effrayait et lui devint odieux à la fin. Inutile de se lancer dans les détails, mais nous nous sommes séparés. Ici, j'ai encore fait une bêtise. Je me suis mis à me railler de la façon la plus grossière de toute sa propagande et de tous ses sermons ; Paracha réapparut en scène – et pas seulement Paracha, – en un mot, la maison devint un vrai Sodome, si vous aviez vu, Rodion Romanovitch, ne fut-ce qu'une foi dans votre vie, les yeux de votre sœur quand ils se mettent à jeter des éclairs ! Ce n'est rien, ne prêtez pas attention au fait que j'ai déjà bu tout un verre de vin et que je suis déjà ivre – je dis la vérité ; je vous assure que je m'étais mis à rêver de ce regard ; je ne pouvais plus supporter d'entendre le frou-frou de sa robe. Vraiment, je croyais que j'allais attraper le haut mal ; je ne m'étais jamais imaginé que je pourrais atteindre un tel paroxysme de rage. En un mot, il était indispensable pour moi d'arriver à une réconciliation ; mais c'était déjà impossible. Imaginez-vous ce que j'ai fait alors ? Jusqu'à quel abrutissement la rage peut mener un homme ! N'entreprenez jamais rien lorsque vous êtes en proie à la rage, Rodion Romanovitch. Comptant sur le fait qu'Avdotia Romanovna était pratiquement indigente (oh, excusez-moi, je n'ai pas voulu dire... mais, en somme, l'expression n'est-elle pas indifférente ?) en un mot, comptant sur le fait qu'elle vivait du travail de ses mains, qu'elle devait pourvoir à la subsistance de sa mère et de vous-même (ah, diable, vous faites de nouveau la grimace !) j'ai résolu de lui offrir tout mon argent (je pouvais, déjà alors, réaliser une trentaine de mille roubles) pour qu'elle s'enfuie avec moi, ne fût-ce qu'à Petersbourg. Évidemment, arrivé là, je lui aurais juré l'amour éternel, le bonheur, etc... etc... Croiriez-vous, j'en étais tellement fou que si elle m'avait dit d'égorger ou d'empoisonner Marfa Pètrovna et de l'épouser par après, ç'aurait été immédiatement fait ! Mais tout finit en catastrophe, comme vous le savez, et vous pouvez vous imaginer dans quelle rage

m'a mis la nouvelle que Marfa Pètrovna était allée pêcher ce vil gratte-papier de Loujine et que le mariage était en bonne voie, – ce qui était, en somme, dans le genre de ce que j'avais proposé à Avdotia Romanovna. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? C'est ainsi n'est-ce pas ? Je remarque que vous vous êtes mis à écouter très attentivement… intéressant jeune homme…

Svidrigaïlov donna avec impatience un coup de poing sur la table. Il était devenu rouge. Raskolnikov voyait que le verre ou le verre et demi de champagne qu'il avait bu par petites gorgées avait affaibli ses nerfs, et il décida de profiter de l'occasion. Svidrigaïlov lui était très suspect.

– Après cela, je suis absolument sûr que vous êtes venu ici pour ma sœur, dit-il franchement à Svidrigaïlov, pour l'exciter davantage.

– Allons, que dites-vous ? dit celui-ci, se reprenant soudain. Je vous avais bien dit… et, en outre, votre sœur ne peut pas me supporter.

– Je suis bien persuadé qu'elle ne le peut pas, mais il ne s'agit pas de cela.

– Vous êtes sûr, qu'elle ne le peut pas ? (Svidrigaïlov cligna des yeux et sourit railleusement.) Vous avez raison, elle ne m'aime pas ; mais ne jurez jamais lorsqu'il s'agit d'affaires entre mari et femme ou entre amant et maîtresse. Il y a toujours dans ces affaires un petit coin qui est inconnu de tous, sauf d'eux seuls. Vous garantissez qu'Avdotia me considère avec dégoût ?

– À en juger par certains mots et certaines petites expressions que vous avez employés dans votre récit, vous avez encore maintenant des vues et des intentions sur Dounia ; il va sans dire que ces intentions sont viles.

– Comment ! J'ai laissé échapper de tels mots et de telles expressions ? dit Svidrigaïlov, naïvement effrayé et sans accorder la moindre attention à l'épithète appliquée à ses intentions.

– Oui, et il vous en échappe encore. Allons, pourquoi êtes-vous effrayé ?

– Je me suis effrayé ? J'aurais peur de vous ? C'est plutôt vous qui devriez avoir peur de moi, *cher ami*[67]. Que me chantez-vous là !... Du reste, je suis gris, je le vois ; j'ai manqué de me trahir à nouveau. Au diable, le vin ! Oh, là, de l'eau !

Il saisit la bouteille et la lança sans cérémonie par la fenêtre. Philippe apporta de l'eau.

– Assez de balivernes ! dit Svidrigaïlov en mouillant une serviette et en se l'appliquant sur le front. Je peux vous désarmer d'un coup et réduire d'un seul mot tous vos soupçons à néant. Savez-vous, par exemple, que je me marie ?

– Vous me l'avez déjà dit.

– Oui. Je l'ai oublié. Mais alors je ne pouvais parler aussi affirmativement, parce que je n'avais même pas vu ma fiancée ; ce n'était encore qu'un projet. Mais, maintenant, j'ai une fiancée et la chose est faite ; si je n'avais pas des affaires urgentes, je vous conduirais immédiatement chez elle, – car je veux vous demander votre avis. Ah, diable ! Il ne me reste plus que dix minutes. Vous voyez, regardez la montre ; après tout, je vais vous raconter ça, parce que c'est une histoire intéressante que mon mariage, intéressante dans son genre, veux-je dire, – où allez-vous ? Vous voulez de nouveau partir ?

---

[67] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Non, non, maintenant, je ne pars plus.

– Vous ne partez plus ? Nous verrons ! Je vous y mènerai, je vous montrerai ma fiancée, mais pas maintenant ; à présent, vous devez bientôt partir. Nous nous dirons au revoir, vous tournerez à droite et moi je tournerai à gauche. Vous connaissez cette Resslich ? Cette même Resslich chez laquelle je loge maintenant, – comment ? Vous entendez ? Eh bien, qu'en pensez-vous ? C'est cette même Resslich dont on raconte qu'à cause d'elle une fillette s'est jetée à l'eau, en hiver, – vous entendez ? Vous entendez ? Eh bien, c'est elle qui a monté toute l'histoire. « Tu t'ennuies, dit-elle, amuse-toi donc un peu. » Car je suis un homme sombre, porté à l'ennui. Vous pensez que je suis gai ? Non, je suis sombre ; je ne fais de mal à personne, mais je reste dans mon coin ; il m'arrive de passer trois jours d'affilée sans dire un mot. Resslich, c'est une friponne, je vous l'affirme ; si vous saviez ce qu'elle mijote : las de ma femme, je l'abandonnerai, je m'en irai ailleurs et ma femme lui restera ; alors elle la mettra en circulation, – dans notre milieu, je veux dire, et dans le plus beau monde possible. Le père, me dit-elle, est un vieillard impotent, un fonctionnaire retraité ; il garde le fauteuil depuis trois ans, il ne sait plus mouvoir ses jambes. Il y a aussi me dit-elle, la mère ; une dame judicieuse. Le fils travaille quelque part en province et ne soutient pas la famille. La fille aînée est mariée et ne vient plus les voir ; ils ont deux petits neveux sur les bras (ils n'avaient pas assez de leurs enfants) et, enfin, ils ont retiré leur fille cadette du gymnase avant la fin de ses études : elle aura seize ans dans un mois, et donc, dans un mois, on pourra la marier. Et c'est à moi qu'on pensait la donner en mariage. Nous y allons ; comme tout est drôle chez eux ! – Je me présente : châtelain, veuf, nom connu, belles relations, capital, – et qu'est-ce que cela peut faire que j'aie cinquante ans et qu'elle n'en ait que seize ! Qui y prend garde ? Eh bien, c'est séduisant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Ha, ha ! Vous auriez dû voir comme j'ai parlé avec le père et la mère ! Il aurait fallu faire payer une entrée pour permettre de

me voir en cet instant. Elle entre, elle fait une petite révérence et – pouvez-vous l'imaginer ! – elle est même encore en robe courte : un bouton non encore ouvert, elle rougit violemment, – une aurore – (on lui a dit la chose, évidemment). Je ne sais ce que vous aimez en fait de visages féminins, mais, à mon idée, ces seize ans, ces yeux enfantins, cette timidité, ces larmes de pudeur, – eh bien, à mon avis, ça vaut mieux que la beauté, et elle est, en outre, belle comme une image. Les cheveux clairs, bouclés comme chez un agneau, des petites lèvres potelées, vermeilles ; des petits pieds, des amours de petits pieds !... Eh bien, nous avons fait connaissance ; j'ai déclaré que je devais me hâter pour des raisons relatives à la propriété, et le lendemain, – c'est-à-dire, il y a trois jours, – les parents bénissaient nos fiançailles. Depuis lors, chaque fois que je viens chez eux, je la prends sur mes genoux et je ne la lâche plus... Elle rougit comme une pivoine, et moi je l'embrasse à chaque minute ; la maman, évidemment, lui persuade que je serai son mari et qu'il faut ça ; c'est une perle ! Et cet état de fiancé est peut-être plus agréable que l'état de mari. Il y a là ce qu'on appelle *la nature et la vérité* ![68] Je lui ai parlé une fois ou deux ; elle n'est pas bête du tout, la fillette, – il lui arrive de me jeter un de ces regards qui vous transpercent ! Vous savez, elle a un petit visage dans le genre de la Madone de Raphaël. Car la Madone de la Sixtine a un visage fantastique, le visage d'une fanatique religieuse affligée, cela ne vous a jamais frappé ? Eh bien, c'est dans ce genre-là. Le lendemain du jour où nous avons reçu la bénédiction des fiançailles, je leur ai apporté des cadeaux pour quinze cents roubles : une parure de brillants, une autre parure de perles et une grande boîte d'argent contenant un nécessaire de toilette et toutes sortes de choses, si bien que le visage de ma Madone s'empourpra. Je l'ai prise hier sur mes genoux et, sans doute, vraiment avec trop peu de cérémonie ; elle rougit violemment et les larmes lui vinrent aux yeux, mais elle n'a pas voulu crier. Tout le monde était parti pour une minute et nous

---

[68] En français dans le texte. (N. D. T.)

étions restés seuls ; soudain, elle se précipita à mon cou (d'elle-même et pour la première fois), elle m'entoura de ses petits bras et elle jura qu'elle serait pour moi une femme soumise, fidèle et bonne, qu'elle me rendra heureux, qu'elle me consacrera toute sa vie, chaque minute de sa vie, qu'elle va tout, tout sacrifier pour moi et qu'en échange, elle ne veut qu'une chose, *ma considération*, « et, dit-elle, il ne me faut plus, plus rien du tout, plus aucun cadeau, ni rien ! » Convenez qu'à écouter une pareille déclaration d'un petit ange de seize ans, qui a les joues enflammées par la pudeur virginale et les larmes de l'enthousiasme aux yeux, – convenez que c'est assez attrayant. C'est attrayant ! Ça vaut la peine, n'est-ce pas ? Eh bien... eh bien, écoutez... allons chez ma fiancée... mais pas maintenant !

– En un mot, la monstrueuse différence d'âge et de développement excite vos sens ! Est-il possible que vous l'épousiez réellement !

– Pourquoi pas ? Mais je n'y manquerai pas. Chacun s'occupe de soi-même et celui qui parvient le mieux à se faire illusion s'amuse le mieux. Ha, ha ! Mais pourquoi plongez-vous la tête la première en plein dans la vertu ? Ayez pitié de moi, petit père, je ne suis qu'un pauvre pécheur ! Hé, hé, hé !

– Vous avez cependant assuré l'avenir des enfants de Katerina Ivanovna ; mais, en somme... en somme, vous aviez vos raisons pour le faire... je comprends tout, maintenant.

– J'aime en général les enfants, j'aime beaucoup les enfants, dit Svidrigaïlov en riant aux éclats. Je puis même vous raconter à ce sujet un curieux épisode, qui n'est pas encore terminé, d'ailleurs. Dès que je suis arrivé ici, je me suis précipité dans toutes sortes de cloaques ; vous comprenez, après sept ans d'absence... Vous avez sans doute remarqué que je ne me presse pas de me mêler à mon ancienne compagnie, à mes anciens amis. Je veux les éviter le plus longtemps possible. Vous savez,

là-bas, à la campagne, chez Marfa Pètrovna, le souvenir de tous ces endroits clandestins, où les initiés peuvent obtenir bien des choses, me torturait l'imagination. Que le diable m'emporte ! Le peuple se livre à l'ivrognerie, la jeunesse cultivée se consume en rêves érotiques, se défigure à force de théorie, par oisiveté ; une nuée de juifs se sont abattus sur la ville et amassent de l'argent ; tout le restant de la population est plongé dans la débauche. La ville m'a soufflé son haleine au visage dès la première heure ; elle a une odeur que je connais bien. Je suis tombé dans ce qu'on appelle une soirée dansante, un affreux cloaque (moi, j'aime bien les cloaques, surtout avec un piment de crasse), on y menait là un train d'enfer, un cancan comme il n'y en a pas et comme on n'en voyait pas de mon temps. Oui, on a fait des progrès dans ce domaine... Soudain, je vois une fillette d'environ treize ans, gentiment habillée, qui danse avec une espèce de virtuose ; un autre virtuose lui fait vis-à-vis. Quant à la mère, elle est assise sur une chaise, près du mur. Pouvez-vous vous représenter quelle danse c'était ! La fillette est toute confuse, elle rougit, se croit enfin offensée et se met à pleurer. Le virtuose la saisit et se met à tourner avec elle en lui faisant des grimaces ; le public rit aux éclats, – j'aime notre public en ces moments-là, – ils s'esclaffent et ils crient : « Tant pis, ce n'est pas un endroit pour y amener des enfants ! » Moi, je m'en fiche, évidemment ! Ce n'est pas mon affaire, qu'ils s'amusent ou non ! Je choisis une place à côté de la mère, je vais m'y asseoir, je lui raconte que je suis aussi nouvellement arrivé dans la ville, je me plains de l'impolitesse des gens d'ici, de ce qu'ils sont incapables de reconnaître le mérite réel et de témoigner le respect adéquat ; j'insinue que j'ai beaucoup d'argent, j'offre de la conduire dans ma voiture et, finalement, je les ramène chez elles et je fais leur connaissance (elles habitent un réduit sous-loué, elles viennent d'arriver dans la ville). Elles me déclarent qu'elles ne peuvent considérer le fait de me connaître que comme un honneur pour elles : pour la mère et pour la fille ; j'apprends qu'elles n'ont ni feu ni lieu et qu'elles sont venues faire je ne sais quelles démarches auprès d'une administration ;

j'offre mes services, mon argent ; j'apprends qu'elles se sont rendues par erreur à la soirée dansante en croyant que l'on y apprenait réellement à danser ; j'offre de contribuer, de mon côté, à l'éducation de la jeune fille ; de lui enseigner le français et la danse. Elles acceptent avec enthousiasme, elles considèrent mon offre comme un honneur et je suis toujours en relations avec elles... Voulez-vous qu'on y aille ? – mais pas maintenant.

– Laissez, laissez vos viles, vos basses anecdotes ; vous êtes un homme vicieux, voluptueux, infâme !

– Schiller ! Notre Schiller ! Voici Schiller ! *Où va-t-elle se nicher la vertu* ?[69] Vous savez, je vais finir par vous raconter de telles aventures, expressément pour entendre vos exclamations. C'est une vraie jouissance !

– Comment donc ! Ne suis-je pas ridicule à mes propres yeux pour l'instant, murmura haineusement Raskolnikov.

Svidrigaïlov riait à gorge déployée ; enfin, il appela Philippe, régla l'addition et s'apprêta à partir.

– Eh bien, je suis saoul, *assez causé !*[70], dit-il. – Une jouissance !

– Comment ne serait-ce pas une jouissance, s'écria Raskolnikov en se levant aussi ; n'est-ce pas une jouissance pour un débauché blasé que de faire le récit de telles aventures (tout en ayant en vue quelque monstrueux dessein de ce genre) et surtout dans de telles circonstances et à un homme tel que moi... Cela excite.

---

[69] En français dans le texte. (N. D. T.)

[70] En français dans le texte. (N. D. T.)

– Et bien, si c'est ainsi, répondit Svidrigaïlov avec quelque étonnement, en examinant Raskolnikov, – si c'est ainsi, alors, vous êtes vous-même un fameux cynique. En tout cas, il y a énormément d'étoffe en vous. Vous êtes capable de concevoir beaucoup… d'ailleurs, vous êtes capable de réaliser beaucoup aussi. Après tout, ça suffit. Je regrette sincèrement que l'entretien ait été si bref, mais je saurai remettre la main sur vous… Attendez un peu et vous verrez…

Svidrigaïlov, pourtant, n'était que légèrement ivre ; le vin lui était monté un instant à la tête, mais l'ivresse se dissipait rapidement. Il semblait fort préoccupé par quelque chose d'important, ce qui lui faisait froncer les sourcils. Quelque attente l'agitait et l'inquiétait. Il avait changé, pendant les dernières minutes, son attitude envers Raskolnikov ; il devenait de plus en plus grossier et railleur. Le jeune homme avait remarqué tout cela et il en était très inquiet. Svidrigaïlov lui était devenu fort suspect, il décida de le suivre.

Ils descendirent[71] sur le trottoir.

– Vous allez à droite, moi à gauche, ou plutôt, c'est l'inverse, – *adieu mon plaisir*[72], à la joie de vous revoir !

Et il s'en alla vers la droite, dans la direction de la place Sennoï.

---

[71] Pour accéder à la porte d'entrée de la plupart des maisons, en Russie, à cette époque, il fallait monter plusieurs marches (environ 5 ou 6). (N. D. T.)

[72] En français dans le texte. (N. D. T.)

V

Raskolnikov le suivit.

– Qu'est-ce que c'est ! s'écria Svidrigaïlov en se retournant. Je croyais vous avoir dit…

– Cela signifie que je ne vous lâcherai plus, maintenant.

– Comment ?

Ils s'étaient tous deux arrêtés et ils se mesurèrent du regard.

– De tous vos récits d'homme à moitié ivre, coupa brutalement Raskolnikov, – j'ai conclu *positivement* que, non seulement vous n'aviez pas abandonné vos vils desseins à l'endroit de ma sœur, mais que vous vous en occupez plus que jamais. Je sais que celle-ci a reçu une lettre ce matin. Vous ne teniez pas en place tout à l'heure… Vous avez très bien pu dénicher une fiancée quelque part, mais cela ne signifie rien. Je veux m'assurer personnellement…

Il est douteux que Raskolnikov lui-même eût pu dire ce qu'il désirait et de quoi, précisément, il aurait voulu s'assurer personnellement.

– Ah, c'est ainsi ! Voulez-vous que j'appelle la police ?

– Appelez-la !

Ils restèrent encore une minute l'un en face de l'autre. Enfin le visage de Svidrigaïlov changea. Voyant que Raskolnikov n'avait pas eu peur de la menace, il prit soudain l'air le plus enjoué et le plus amical.

– Voilà comment vous êtes ! J'ai fait exprès de ne pas vous parler de cette affaire, quoique la curiosité m'eût torturé. C'est une affaire fantastique. J'aurais voulu remettre la conversation à plus tard, mais vous êtes capable d'exaspérer un mort... Allons, venez ; mais je vous le dis avant tout : je rentre un instant chez moi chercher de l'argent ; ensuite je ferme l'appartement à clé, je prends un fiacre et je vais toute la soirée aux Îles. Alors pourquoi me suivez-vous ?

– Je vous accompagne jusque chez vous, je n'entrerai même pas. Je vais chez Sophia Sèmionovna pour m'excuser de n'être pas venu à l'enterrement.

– Comme vous voulez, mais Sophia Sèmionovna n'est pas chez elle. Elle a emmené les enfants chez une certaine dame, une noble dame âgée, une ancienne amie à moi, qui est ordonnatrice dans je ne sais quel orphelinat. J'ai charmé cette dame, je lui ai versé l'argent pour les trois oiselets de Katerina Ivanovna et j'ai fait don d'une somme aux orphelinats ; enfin je lui ai raconté l'histoire de Sophia Sèmionovna avec tous les détails, sans rien lui cacher. Voilà pourquoi Sophia Sèmionovna a été convoquée aujourd'hui, directement à l'hôtel X... où s'est arrêtée provisoirement la grande dame en revenant de villégiature.

– Peu importe, je vais quand même.

– Comme vous voudrez, mais je ne vous y accompagne pas ; qu'est-ce que cela peut me faire ? Nous voici presque arrivés. Dites-moi, je suis sûr que je vous suis suspect parce que j'ai été assez délicat pour ne pas vous avoir importuné par des

questions… vous comprenez ? Cela vous a semblé étrange ; je parie que c'est ça ! Allez vous conduire avec délicatesse après cela !

– Et vous écoutez aux portes !

– Ah, c'est à cela que vous pensez ! dit Svidrigaïlov en riant. Oui, j'aurais été étonné si, après tout ce qui a été dit, vous aviez laissé passer l'occasion de faire cette remarque. Ha, ha ! quoique je n'aie rien compris à ce que vous avez… fabriqué… là-bas et à ce que vous avez raconté à Sophia Sèmionovna, pourtant je voudrais bien savoir ce que cela signifie. Je suis peut-être un rétrograde et je ne suis peut-être plus capable de rien comprendre. Expliquez-moi la chose, très cher, pour l'amour de Dieu ! Éclairez-moi en vous basant sur les principes nouveaux.

– Vous n'avez rien pu entendre, vous mentez !

– Mais je ne parle pas de ça, pas de ça du tout (quoique j'ai bien entendu quelque chose) ; je parle du fait que vous soupirez sans cesse ! Le Schiller, en vous, s'indigne constamment. Et à présent, vous me défendez d'écouter aux portes. Si c'est ainsi, allez déclarer aux autorités : « Voici ce qui est arrivé, voici mon cas j'ai fait une petite erreur dans ma théorie. » Si vous êtes convaincu qu'il n'est pas permis d'écouter aux portes, mais qu'on peut trucider les petites vieilles tant qu'on veut, partez alors au plus vite quelque part aux Amériques ! Fuyez, jeune homme ! Vous en avez peut-être encore le temps. Je vous parle sincèrement. Vous n'avez sans doute pas d'argent ? Je vous paierai le voyage.

– Je pense à tout autre chose, l'interrompit Raskolnikov avec dégoût.

– Je vous comprends (du reste, ne vous forcez pas ; ne parlez pas si vous n'en avez pas envie) je comprends quelles

questions vous préoccupent : des questions morales peut-être ? La question de l'homme et du citoyen ? Balancez-les au diable, par-dessus bord ; pourquoi vous en préoccuper maintenant ? Hé, hé ! Serait-ce parce que vous pensez toujours en homme et en citoyen ? Et si c'est ainsi, il ne fallait pas vous fourrer dans cette affaire ; inutile d'entreprendre une besogne qui n'était pas faite pour vous. Suicidez-vous. Mais peut-être n'en avez-vous pas envie ?

– Je vois que vous voulez m'irriter dans l'espoir de vous débarrasser de moi…

– Vous êtes drôle ; mais nous voici arrivés ; entrez, je vous prie, voici l'escalier. Voici l'entrée du logement de Sophia Sèmionovna, vous voyez qu'il n'y a personne ! Vous ne me croyez pas ? Demandez à Kapernaoumov ; elle lui laisse toujours sa clé. Et voici *Madame de*[73] Kapernaoumov, n'est-ce pas ? Comment (Elle est un peu sourde.) Partie ? Où ? Voilà ; avez-vous entendu ? Elle n'est pas là et elle ne rentrera pas avant la nuit. Maintenant, allons chez moi. C'est ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Et bien, nous y voici. *Madame*[74] Resslich est absente. Cette femme a toujours des affaires, mais c'est une excellente femme, je vous assure. Peut-être pourrait-elle vous être utile, si vous étiez un peu raisonnable. Et bien, veuillez regarder : je prends une obligation à cinq pour cent dans le bureau (voyez comme j'en ai beaucoup !) et cette obligation va être changée aujourd'hui même. Et bien, avez-vous vu ? Il est inutile que je perde plus de temps. Je ferme le bureau ; je ferme l'appartement et nous voici de nouveau dans l'escalier. Alors, voulez-vous que nous prenions un fiacre ? Voici, je loue cette voiture pour aller à la pointe Élaguine ; comment ? Vous refusez ? Vous ne tenez pas le coup ? Cela ne fait rien, allons

[73] En français dans le texte. (N. D. T.)

[74] En français dans le texte. (N. D. T.)

faire un tour. Je crois que la pluie s'annonce ; mais ce n'est rien, nous relèverons la capote…

Svidrigaïlov était déjà monté dans la voiture. Raskolnikov pensa que ses soupçons étaient, au moins en ce moment, injustifiés. Il ne répondit pas un mot, se détourna et s'en fut dans la direction de la place Sennoï. S'il s'était retourné en chemin, il aurait pu voir comment Svidrigaïlov qui ne s'était pas éloigné à plus d'une distance de cent pas, en voiture, régla le cocher et se retrouva sur le trottoir. Mais il ne pouvait déjà plus rien voir, car il avait tourné le coin. Un profond dégoût lui faisait fuir Svidrigaïlov. « Et j'ai pu m'attendre à quelque chose de la part de ce grossier scélérat, de ce débauché, de cet individu voluptueux et infâme ! » s'écria-t-il involontairement. Il est vrai que Raskolnikov avait prononcé son jugement avec trop de hâte et de légèreté. Il y avait quelque chose dans la personnalité de Svidrigaïlov qui lui donnait une certaine originalité, sinon un certain mystère. En ce qui concernait sa sœur, Raskolnikov restait fermement persuadé que Svidrigaïlov ne la laisserait pas en paix. Mais il lui était trop pénible, trop insupportable de penser davantage à cela.

À son habitude, resté seul, et après avoir fait une vingtaine de pas, il tomba dans une profonde méditation. Ayant atteint le pont, il s'arrêta près du garde-fou et se mit à regarder l'eau. Pourtant Avdotia Romanovna se tenait non loin de lui à l'observer.

Ils s'étaient croisés, en effet, en s'engageant sur le pont, mais il était passé à côté d'elle sans la remarquer. Dounétchka ne l'avait pas encore rencontré dans un pareil état et elle en fut stupéfaite jusqu'à l'effroi. Elle s'était arrêtée et se demandait si elle allait l'interpeller. Soudain elle remarqua Svidrigaïlov qui venait d'un autre côté.

Celui-ci semblait s'approcher avec prudence et mystère. Il ne s'engagea pas sur le pont mais s'arrêta à l'écart, sur le trottoir, tâchant de se dissimuler aux yeux de Raskolnikov. Il avait remarqué Dounia depuis longtemps et il essayait d'attirer son attention. Il sembla à Dounétchka que Svidrigaïlov la suppliait par signes de ne pas appeler son frère et de venir vers lui.

C'est ce que fit Dounia. Elle contourna silencieusement son frère et s'approcha de Svidrigaïlov.

– Venez vite, lui chuchota-t-il. Je ne désire pas que Rodion Romanovitch soit informé de notre rendez-vous. Je vous avertis que je viens de lui parler dans une taverne, non loin d'ici où il est venu me relancer lui-même et j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser de lui. Il connaît l'existence de ma lettre et il soupçonne quelque chose. Ce n'est certes pas vous qui lui avez dévoilé la chose. Mais pourtant si ce n'est pas vous, qui est-ce ?

– Nous voici derrière le coin, l'interrompit Dounia ; – à présent, mon frère ne peut plus nous voir. Je vous déclare que je n'irai pas plus loin avec vous. Dites-moi tout ici ; tout cela peut être dit en rue.

– En premier lieu, cela ne peut en aucun cas être dit en rue ; en second lieu, vous devez écouter ce que Sophia Sèmionovna aura à vous dire ; en troisième lieu, je vous montrerai certains documents... Et puis, si vous refusez de venir chez moi, je refuserai toute explication et je m'en irai immédiatement. En outre, je vous prie de ne pas oublier que le très curieux secret de votre frère bien-aimé se trouve entièrement en ma possession.

Dounia s'arrêta, indécise, et scruta d'un regard aigu le visage de Svidrigaïlov.

– De quoi avez-vous peur ? remarqua celui-ci calmement. En ville ce n'est pas la même chose qu'à la campagne. Vous m'avez fait plus de tort, à la campagne, que je ne vous en ai fait ici…

– Sophia Sèmionovna est prévenue ?

– Non, je ne lui ai pas dit un mot de tout cela et je ne suis même pas certain qu'elle soit chez elle. Pourtant, je crois bien qu'elle y est. Elle a enterré une parente aujourd'hui ; on ne va pas faire de visites à ces moments-là. Maintenant je ne veux parler de cela à personne et je regrette même de vous en avoir causé. Dans le cas présent, la moindre imprudence équivaudrait à une dénonciation. J'habite là, dans cet immeuble ; nous voici arrivés. Voici le portier de la maison il me connaît très bien ; voici qu'il me salue ; il voit que j'arrive accompagné d'une dame et il a évidemment pu voir et retenir votre visage et ceci vous sera utile, puisque vous avez si peur et que vous me soupçonnez. Excusez-moi de vous dire des choses aussi grossières. Je sous-loue mon appartement. Sophia Sèmionovna loge dans une chambre contiguë à la mienne ; elle la sous-loue aussi. Tout l'étage est occupé. Pourquoi auriez-vous peur comme un enfant ? Suis-je tellement effrayant ?

Svidrigaïlov plissa péniblement sa bouche en une espèce de sourire, mais il avait déjà bien autre chose en tête pour pouvoir penser à sourire. Son cœur battait à grands coups et sa respiration était oppressée. Il parlait tant, expressément, pour cacher son agitation croissante. Mais Dounia ne remarqua pas cela, les paroles qu'il avait prononcées sur le fait qu'elle avait peur de lui comme un enfant l'avaient trop irritée.

– Je n'ai pas peur de vous, quoi que je sache que vous êtes un homme… sans honneur, dit-elle avec un calme apparent, mais son visage était très pâle.

Svidrigaïlov s'arrêta à la porte du logis de Sonia.

– Permettez-moi de m'informer si elle est chez elle. Non, elle n'est pas là. Quelle malchance. Mais je sais qu'elle peut rentrer très bientôt. Si elle est sortie, ce ne peut être que pour aller voir une dame au sujet des orphelins. Leur mère est morte. Je me suis occupé de cette affaire. Si Sophia Sèmionovna ne revenait pas dans dix minutes, je vous l'enverrais chez vous, si vous le voulez, aujourd'hui même ; voici ma porte. Voici mes deux chambres. Derrière cette porte se trouve le logement de Mme Resslich. Regardez maintenant ici, je vais vous montrer mes documents principaux : cette porte conduit de ma chambre à coucher dans deux pièces entièrement vides qui sont à louer. Les voici. Il faut que vous regardiez cela avec attention.

Svidrigaïlov occupait deux pièces meublées, assez vastes. Dounétchka jetait des regards méfiants autour d'elle, mais elle ne remarqua rien de particulier dans l'ameublement ni dans la disposition des pièces, quoiqu'elle eût pu, par exemple, observer que le logement de Svidrigaïlov se trouvait entre deux appartements quasi inoccupés. En venant du couloir on pénétrait chez lui après avoir traversé les deux chambres, pratiquement vides, de sa logeuse. Après avoir ouvert la porte de sa chambre à coucher, qui était fermée à clé, Svidrigaïlov montra à Dounétchka l'appartement qui était à louer. Dounia s'était arrêtée sur le seuil, ne comprenant pas pourquoi on l'invitait à regarder ces pièces, mais Svidrigaïlov se hâta d'expliquer :

– Regardez par là, dans cette grande chambre. Remarquez cette porte ; elle est fermée à clé. Il y a une chaise près de cette porte : la seule chaise dans ces deux chambres. Je l'ai apportée de chez moi pour écouter avec plus de commodité. Derrière cette porte se trouve la table de Sophia Sèmionovna et c'est à cette table qu'elle était assise pendant sa conversation avec

Rodion Romanovitch. Quant à moi, j'ai écouté à cette porte, assis sur cette chaise, pendant deux soirées d'affilée, chaque fois deux heures, et, évidemment, dans ces conditions, j'ai pu entendre quelque chose, qu'en pensez-vous ?

– Vous avez écouté à la porte ?

– Oui ; allons maintenant chez moi ; il n'y a même pas de sièges ici.

Il ramena Avdotia Romanovna dans la première chambre, qui lui servait de salon, et lui offrit un siège. Il s'assit lui-même à l'autre bout de la table, à bonne distance d'elle, mais la flamme, qui avait déjà tant effrayé Dounétchka jadis, brillait dans ses yeux.

Elle frissonna et regarda encore une fois autour d'elle avec effroi. Ce geste avait été involontaire, il était visible qu'elle n'avait pas envie de montrer sa méfiance. Mais l'isolement de l'appartement de Svidrigaïlov la frappa enfin. Elle voulut demander si, au moins, sa logeuse était chez elle, mais elle ne posa pas la question… par orgueil. En outre, une autre souffrance, beaucoup plus intense que la crainte pour elle-même, habitait son cœur. Cette souffrance était insupportable.

– Voici votre lettre, débuta-t-elle, en déposant le pli sur la table. – Est-ce possible, ce que vous écrivez-là ? Vous faites allusion à un crime qu'aurait commis mon frère. Votre allusion est trop nette, vous ne pouvez plus, maintenant, renier vos paroles ! Sachez que j'ai déjà entendu parler auparavant de ce conte absurde et que je n'en crois pas un mot. C'est une suspicion hideuse et ridicule. Je suis au courant de l'histoire ; je sais comment et pourquoi elle a été inventée. Vous ne pouvez avoir de preuve. Vous avez promis de prouver vos affirmations, parlez donc ! Soyez persuadé, avant tout, que je ne vous crois pas ! Je ne vous crois pas…

Dounétchka dit ces paroles très rapidement, en se hâtant, et, pendant un instant, le sang monta à son visage.

– Si vous ne me croyiez pas, auriez-vous risqué de venir chez moi, seule ? Pourquoi êtes-vous venue ? Par pure curiosité ?

– Ne me torturez pas, parlez, parlez !

– Il n'y a pas à dire, vous êtes une vaillante jeune fille. Je vous le jure, je pensais que vous demanderiez à M. Rasoumikhine de vous accompagner ici. Mais il n'était ni avec vous, ni dans les environs ; j'ai bien regardé ; c'est audacieux ; vous avez donc eu pitié de Rodion Romanovitch. D'ailleurs, tout est divin en vous... Que vous dirais-je bien au sujet de votre frère ? Vous venez de le voir vous-même. Vous avez vu comment il est ?

– Mais vous ne vous basez que sur cela ?

– Non, pas sur cela, mais bien sur ses propres paroles. Il est venu ici chez Sophia Sèmionovna, deux soirs d'affilée. Il lui a fait une confession complète. C'est un assassin. Il a tué une vieille veuve de fonctionnaire, une usurière chez laquelle il avait des objets en gage ; il a tué aussi la sœur de celle-ci, une marchande nommée Lisaveta qui était entrée inopinément au moment du crime. Il les a tuées toutes les deux avec une hache qu'il avait apportée avec lui. Il les a tuées pour voler et il a volé : il a pris de l'argent et certains bijoux... Il a dit tout cela mot à mot à Sophia Sèmionovna qui est la seule à connaître le secret mais qui n'a participé au meurtre ni en paroles ni en actes et qui, au contraire, a été épouvantée, comme vous à présent. Soyez tranquille, elle ne le trahira pas.

– Ce n'est pas possible ! murmurait Dounétchka de ses lèvres devenues exsangues ; elle étouffait ; – ce n'est pas possible, il n'y a aucune raison, pas la moindre, aucun prétexte... c'est un mensonge ! Un mensonge !

– Il a volé : c'est là toute la raison. Il a pris l'argent et les bijoux. Il est vrai que, de son propre aveu, il n'a profité ni de cet argent ni de ces bijoux et il est allé les cacher sous une pierre où ils sont encore. Mais il a fait cela parce qu'il n'a pas osé s'en servir.

– Mais est-ce possible qu'il ait volé ? Qu'il ait pu avoir cette idée ? s'écria Dounia en bondissant de sa chaise. Vous le connaissez, vous l'avez vu. Est-il capable de voler ?

Il semblait qu'elle suppliait Svidrigaïlov ; elle avait oublié sa terreur.

– Il y a des millions de réponses à votre question, des millions de combinaisons et de classements, Avdotia Romanovna. Le voleur vole ; en revanche, il sait bien qu'il est vil. D'un autre côté, on m'a raconté l'histoire d'un homme honorable qui a dévalisé la poste ; qui sait, peut-être pensait-il qu'il avait fait vraiment quelque chose d'honnête ! Évidemment, je n'aurais pas cru cela – comme vous – si j'avais entendu ce récit fait par une tierce personne. Mais j'ai dû croire ce qu'ont entendu mes propres oreilles. Il a exposé toutes ses raisons à Sophia Sèmionovna ; et même celle-là n'a pas cru tout d'abord ce qu'il lui disait mais elle a dû finalement accepter l'évidence. Car il lui en a fait personnellement le récit.

– Et quelles sont... les causes ?

– C'est une longue histoire, Avdotia Romanovna, il y a là – comment vous dirais-je – une théorie qui autorise, par exemple, à commettre une mauvaise action partielle si le but principal est

bon. Une seule mauvaise action, et cent bonnes ! Il est vrai aussi qu'il est vexant pour un jeune homme pourvu de mérites et d'un incommensurable amour-propre de savoir qu'il lui aurait suffi de trois mille roubles, par exemple, pour que son avenir s'agence d'une tout autre façon et de s'apercevoir qu'il n'a pas ces trois mille roubles ! Ajoutez à cela l'irritation provenant de la faim, du logement trop étroit, des vêtements en loques, de la vive conscience de sa position sociale et aussi de la situation de sa sœur et de sa mère. Mais surtout, la vanité, l'orgueil et la vanité ; du reste, Dieu sait peut-être qu'avec de bons sentiments... Je ne l'accuse pas, n'en croyez rien ; d'ailleurs, ce n'est pas mon affaire. Il y avait là aussi une certaine théorie personnelle – une simple théorie – suivant laquelle les hommes se subdivisent en « troupeau » et en exceptionnels, c'est-à-dire en « hommes supérieurs » pour qui la loi n'est pas écrite, mais qui, au contraire, écrivent la loi pour les autres hommes, pour le « troupeau », c'est-à-dire pour les rebuts... Pas mal, cette théorie : *une théorie comme une autre*[75]. Il est terriblement emballé pour Napoléon, c'est-à-dire, ce qui l'a emballé, c'est que beaucoup de génies ne se soucient pas de méfaits isolés, qu'ils passent outre sans même y réfléchir. Je crois qu'il s'est imaginé être lui aussi un génie – c'est-à-dire qu'il en a été persuadé quelque temps. Il a beaucoup souffert et il souffre encore à la pensée qu'il a pu inventer une théorie, mais qu'il n'a pas été capable de passer outre du méfait isolé « sans même y réfléchir » et que, par conséquent, il n'est pas un génie ! Et ceci est bien humiliant pour un jeune homme plein d'orgueil, surtout à notre époque...

– Et les remords ? Vous lui niez donc tout sentiment moral ? Mais il n'est pas ainsi !

– Oh, Avdotia Romanovna, tout est troublé à présent, c'est-à-dire, en somme, cela n'a jamais été en ordre. Les Russes ont

[75] En français dans le texte. (N. D. T.)

les idées grandes en général, Avdotia Romanovna, grandes comme leur pays et ils sont extrêmement enclins au fantastique et au désordonné ; mais c'est un malheur que d'être large l'idées sans être particulièrement génial. Vous souvenez-vous des longues conversations du même goût, et sur le même sujet, que nous avons eues entre nous, chaque soir après le dîner, sur la terrasse, dans le jardin ? Vous me reprochiez précisément cette largesse d'idées. Qui sait, peut-être parlions-nous de cela pendant qu'il restait couché à ruminer son dessein. Chez nous, la société cultivée n'a pas de traditions particulièrement sacrées, Avdotia Romanovna : peut-être arrive-t-il que l'un ou l'autre s'en établisse d'après les livres… ou qu'il déduise, à son usage, des chroniques anciennes… Mais ceux-là sont plutôt des savants et, vous savez, ce sont des benêts dans leur genre, si bien qu'il ne serait pas convenable pour un homme du monde de suivre cette voie. Du reste, vous connaissez mes idées ; je n'accuse absolument personne. Moi-même je suis oisif, j'ai les mains blanches et je garde cette ligne de conduite. Nous avons d'ailleurs parlé de tout cela plus d'une fois. J'ai même eu le bonheur de pouvoir vous intéresser avec mes raisonnements… Vous êtes très pâle, Avdotia Romanovna !

– Je connais cette théorie. J'ai lu son article dans la revue au sujet des hommes exceptionnels auxquels tout est permis… Rasoumikhine me l'a apporté…

– Monsieur Rasoumikhine ? L'article de votre frère ? Dans la revue ? Il existe un tel article ? Je ne le savais pas. Comme ce doit être curieux ! Mais où allez-vous, Avdotia Romanovna ?

– Je veux voir Sophia Sèmionovna, dit Dounétchka d'une voix faible. Quel est le chemin pour aller dans sa chambre ? Elle est peut-être arrivée ; je veux absolument la voir maintenant ! Je veux qu'elle…

Avdotia Romanovna ne put achever : le souffle lui fit littéralement défaut.

– Sophie Sémionovna ne rentrera pas avant la nuit, je le présume. Elle devait rentrer tout de suite ou sinon très tard...

– Ah ! tu mens, alors ! Je vois... tu as menti... tu mentais tout le temps !... Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! criait Dounétchka saisie de rage et perdant complètement la tête.

Elle s'effondra, sur le point de s'évanouir, sur une chaise que Svidrigaïlov s'était hâté de lui avancer.

– Avdotia Romanovna, qu'avez-vous, reprenez vos esprits ! Voici de l'eau. Buvez une gorgée...

Il l'aspergea d'eau. Dounétchka frissonna et revint à elle.

– Quel effet ! murmura Svidrigaïlov à part lui, en fronçant les sourcils. Avdotia Romanovna, tranquillisez-vous ! Sachez qu'il a des amis. Nous le sauverons ; nous le tirerons de ce mauvais pas. Voulez-vous que je parte avec lui à l'étranger ? J'ai de l'argent. Je saurai obtenir un billet pour lui avant trois jours. Même s'il a tué, il fera une foule de bonnes actions, plus tard, si bien que tout sera effacé ; tranquillisez-vous. Il peut encore devenir un grand homme. Eh bien ! qu'avez-vous ? Comment vous sentez-vous ?

– Le scélérat ! Il raille encore. Laissez-moi aller...

– Où allez-vous ? Mais où allez-vous ?

– Chez lui. Où est-il ? Vous le savez ? Pourquoi cette porte est-elle fermée à clé ? Nous sommes entrés par cette porte et

maintenant elle est fermée à clé. Quand avez-vous pris le temps de la fermer ?

– Nous ne pouvions pas parler, toutes portes ouvertes. Je ne raille pas du tout ; je suis tout simplement las de parler ce langage. Allons, comment voulez-vous partir dans l'état où vous êtes ? Vous voulez le trahir ? Vous le rendrez enragé et il se trahira lui-même. Sachez qu'on le surveille déjà, qu'ils sont déjà sur sa piste. Vous ne feriez que le trahir. Attendez ; je viens de le voir et de lui parler ; on peut encore le sauver. Asseyez-vous, réfléchissons ensemble. C'est pour cela que je vous ai fait venir ici, pour parler de cela seul à seul avec vous et pour bien examiner le problème sur toutes ses faces. Mais asseyez-vous donc !

– Comment pouvez-vous le sauver ? Est-il possible de le sauver ?

Dounia s'assit. Svidrigaïlov s'assit à côté d'elle.

– Tout cela dépend de vous, de vous, de vous seule, commença-t-il, les yeux étincelants, à voix très basse, en bafouillant et, dans son émotion, ne pouvant prononcer certains mots.

Dounia se recula effrayée. Il tremblait tout entier :

– Vous... un mot de vous et il est sauvé ! Je le sauverai. J'ai de l'argent et des amis. Je l'enverrai immédiatement à l'étranger, et moi, je prendrai un passeport, deux passeports. Un pour lui, un pour moi. J'ai des amis. Je connais des gens bien placés... Voulez-vous ?... Je prendrai aussi un passeport pour vous... pour votre mère... qu'avez-vous besoin de Rasoumikhine ? Je vous aime aussi... Je vous aime infiniment ! Laissez-moi baiser le bas de votre robe, laissez-moi ! Laissez-moi ! Je ne peux pas supporter de l'entendre bruisser. Dites-

moi : « Faites ceci » et je le ferai. Je ferai l'impossible. Je croirai ce que vous croyez. Je ferai tout, tout ! Ne me regardez pas, ne me regardez pas ainsi ! Savez-vous que votre regard me tue...

Le délire s'emparait de lui. Quelque chose venait de se passer en lui, comme s'il avait un coup de sang. Dounia bondit et se précipita vers la porte.

– Ouvrez ! Ouvrez ! cria-t-elle, appelant au secours et secouant la porte. Ouvrez donc ! N'y a-t-il personne ?

Svidrigaïlov revint à lui et se leva. Un sourire méchant et railleur plissa lentement ses lèvres qui tremblaient encore.

– Il n'y a personne à la maison, prononça-t-il doucement avec des pauses. La logeuse est partie, ce n'est pas la peine de crier : vous vous agitez pour rien.

– Où est la clé ? Ouvre la porte tout de suite, tout de suite, vil individu !

– J'ai perdu la clé, je ne peux pas la retrouver.

– Oh ! Mais c'est un piège ! s'écria Dounia ; elle devint pâle comme une morte et se précipita vers un coin où elle se réfugia derrière une petite table qui s'y trouvait. Elle ne criait pas, mais elle braqua ses yeux sur son bourreau en suivant chacun de ses gestes. Svidrigaïlov ne bougeait pas de sa place et lui faisait face de l'autre bout de la pièce. Il s'était dominé, tout au moins superficiellement. Mais son visage était toujours pâle. Un sourire railleur ne quittait pas ses lèvres.

– Vous avez dit « piège », Avdotia Romanovna. Si je me suis proposé de vous faire violence, vous pouvez bien penser que j'ai pris des dispositions en conséquence. Sophia Sèmionovna n'est pas chez elle, le logement des Kapernaoumov

est fort éloigné : il y a cinq pièces vides et fermées qui les séparent de celui-ci. Enfin, je suis au moins deux fois plus fort que vous et, en outre, je n'ai rien à craindre, car vous ne pourrez pas porter plainte après cela, vous ne livrerez pas votre frère ? Et puis, personne ne vous croira ; allons, pourquoi une jeune fille se serait-elle rendue chez un homme seul ? Si bien que même si vous sacrifiez votre frère, vous ne prouveriez quand même rien : il est très difficile de prouver qu'il y a un viol, Avdotia Romanovna.

– Infâme individu ! balbutia Dounia, indignée.

– Comme vous voudrez, mais remarquez que je n'ai émis que des hypothèses. D'après ma conviction personnelle, vous avez absolument raison ; le viol est une horreur. J'ai parlé seulement pour vous faire comprendre que vous n'aurez absolument rien sur la conscience, même si… même si vous consentiez de plein gré à sauver votre frère de la manière que je vous propose. Ce serait vous soumettre aux circonstances, à la force, enfin, puisqu'on ne peut pas se passer de ce mot. Réfléchissez à cela ; le sort de votre frère et de votre mère est entre vos mains. Quant à moi, je serai votre esclave… toute ma vie… Je vais attendre ici votre décision…

Svidrigaïlov s'assit sur le divan, à huit pas de Dounia. Celle-ci n'avait plus le moindre doute sur le caractère inébranlable de sa décision. En outre, elle le connaissait…

Soudain, elle sortit un revolver de sa poche, l'arma et appuya la main qui le tenait sur la table. Svidrigaïlov bondit.

– Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-il étonné mais en souriant méchamment. Et bien, cela change du tout au tout la marche de l'affaire ! Vous me facilitez extrêmement les choses, Avdotia Romanovna ! Mais où avez-vous pris ce revolver ! Ne serait-ce pas M. Rasoumikhine ? Bah ! Mais c'est mon revolver ! Une

vieille connaissance ! Et moi qui l'ai tant cherché là-bas !... – Les leçons que j'ai eu l'honneur de vous donner n'ont, par conséquent, pas été perdues.

– Ce n'est pas ton revolver, il appartient à Marfa Pètrovna que tu as tuée, scélérat ! Tu n'avais rien à toi, dans sa maison. Je l'ai pris quand j'ai commencé à soupçonner ce dont tu es capable ! Ose faire ne fût-ce qu'un pas et je te jure que je te tuerai !

Dounia était proche de la crise de nerfs. Elle tenait le revolver, prête à faire feu.

– Et le frère ? Je le demande par curiosité, demanda Svidrigaïlov toujours debout à la même place.

– Dénonce-le si tu veux ! Ne bouge pas ! Pas un pas ! Je vais tirer. Tu as empoisonné ta femme, je le sais, tu es toi-même un assassin...

– Êtes-vous sûre que j'ai empoisonné Marfa Pètrovna ?

– Oui, toi ! Tu avais fait allusion à cela, tu m'avais parlé de poison... – je sais, tu es allé en chercher en ville... tu avais préparé... C'est sûrement toi, monstre !

– Si même c'était vrai, ç'aurait été à cause de toi... c'est toi qui en aurais été la cause.

– Tu mens ! Je t'ai toujours haï, toujours...

– Oh-là, Avdotia Romanovna ! Vous avez oublié, je vois comment dans le feu de la propagande, vous vous penchiez vers moi, toute pâmée... Je l'ai vu à vos yeux ; vous souvenez-vous, le soir, la lune, le rossignol qui chantait ?

– Tu mens ! (la rage étincela dans les yeux de Dounia) tu mens, calomniateur !

– Je mens ? Et bien soit, je mens. J'ai menti. Les femmes n'aiment pas qu'on leur rappelle ces petites choses-là. (Il eut un sourire). Je sais que tu feras feu, petit animal joli. Eh bien, tire !

Dounia leva le revolver et, mortellement pâle, la lèvre inférieure exsangue et tremblante, le regarda de ses grands yeux noirs étincelants, toute décidée, mesurant la distance et attendant son premier mouvement. Jamais il ne l'avait vue aussi merveilleusement belle. Il lui sembla que le feu qui jaillit des yeux de Dounia, au moment où elle leva le revolver, l'avait brûlé et son cœur se serra douloureusement. Il fit un pas et le coup partit. La balle lui frôla les cheveux et frappa le mur derrière lui. Il s'arrêta et se mit à rire silencieusement :

– Piqûre de guêpe ! Elle vise la tête... Qu'est-ce ? Du sang !

Il sortit son mouchoir pour essuyer le sang qui coulait en un mince filet sur sa tempe droite ; probablement, la balle lui avait légèrement éraflé la peau du crâne. Dounia baissa le revolver et regarda Svidrigaïlov avec une sorte d'épouvante, plutôt avec une sorte d'atroce perplexité. Il semblait qu'elle ne comprît pas ce qu'elle avait fait et ce qui se passait !

– Et bien, vous m'avez manqué ! Tirez encore, j'attends prononça doucement Svidrigaïlov, toujours souriant mais d'un sourire quelque peu sombre – si vous tardez tant, j'aurai le temps de sauter sur vous avant que vous n'armiez le revolver !

Dounétchka frissonna, arma rapidement le revolver et le leva de nouveau.

– Laissez-moi ! prononça-t-elle avec désespoir – je vous le jure, je vais tirer encore... Je tuerai !...

– Eh bien… à trois pas il est impossible de ne pas tuer. Mais si vous ne me tuez pas… alors…

Ses yeux étincelèrent et il fit deux pas en avant.

Dounétchka pressa la gâchette. L'arme rata !

– Vous l'avez mal chargé. Ce n'est rien ! Vous avez encore une capsule. Corrigez cela, j'attendrai.

Il était debout, à deux pas d'elle, il attendait et il la regardait avec une farouche résolution, d'un regard enflammé, passionné et lourd. Dounia comprit qu'il mourrait plutôt que de la laisser échapper. « Et… et évidemment, elle le tuerait sûrement, maintenant qu'il était à deux pas ».

Soudain, elle jeta le revolver.

– Elle le jette ! prononça Svidrigaïlov avec étonnement et il poussa un profond soupir.

Il lui sembla qu'un grand poids était tombé de son cœur et peut-être, n'était-ce pas uniquement le poids de l'angoisse de la mort : il était douteux, d'ailleurs, qu'il l'eût ressentie en cette minute. C'était plutôt la délivrance d'un autre sentiment, d'un sentiment plus profond et plus sombre qu'il n'aurait pu lui-même déterminer dans toute son ampleur.

Il s'approcha de Dounia et l'enlaça doucement par la taille. Elle ne résistait pas, tremblant comme une feuille, elle le regardait de ses yeux suppliants. Il voulut lui dire quelque chose mais ses lèvres se tordaient sans qu'aucun son n'en sortît.

– Laisse-moi ! supplia Dounia.

Svidrigaïlov frissonna ; ce tutoiement était différent de celui de tout à l'heure.

– Ainsi, tu ne m'aimes pas ? demanda-t-il doucement.

Dounia fit « non » de la tête.

– Et... tu ne pourras pas ?... Jamais ? chuchota-t-il avec désespoir.

– Jamais ! souffla Dounia.

Une lutte effrayante et silencieuse se livra dans l'âme de Svidrigaïlov. Il la regarda d'un regard inexprimable. Soudain, il enleva son bras de sa taille, s'éloigna rapidement et s'arrêta à la fenêtre.

Un moment passa encore.

– Voici la clé ! (Il la sortit de la poche gauche de son paletot et la mit derrière lui sur la table, sans regarder et sans se tourner vers Dounia). Prenez ; partez vite !...

Il regardait fixement par la fenêtre.

Dounia s'avança vers la table et s'empara de la clé.

– Vite ! Vite ! répéta Svidrigaïlov, toujours immobile et sans se retourner.

Mais dans cette exclamation perçait une note effrayante.

Dounia le comprit, saisit la clé, se précipita vers la porte, l'ouvrit rapidement et s'échappa de la chambre. Une minute plus tard, elle déboucha en courant comme une folle sur le quai du canal et se dirigea dans la direction du pont Z...

Svidrigaïlov resta encore près de trois minutes à la fenêtre ; enfin il se retourna lentement, regarda autour de lui et se passa doucement la main sur le front. Un étrange sourire, lui plissa le visage, un sourire impitoyable, triste, faible, le sourire du désespoir. Le sang, déjà sec, lui tachait la paume de la main ; il le regarda avec haine ; ensuite il mouilla une serviette et se frotta la tempe. Le revolver, qui avait été jeté par Dounia et qui avait glissé jusqu'à la porte, lui tomba sous les yeux. Il le ramassa et l'examina. C'était un petit revolver de poche, à trois coups, d'un ancien modèle ; il y restait encore deux charges et une capsule. On pouvait tirer encore un coup. Il réfléchit un instant, mit le revolver dans sa poche, prit son chapeau et s'en alla.

VI

Toute cette fin de journée, jusqu'à dix heures, il la passa dans divers bouges et tavernes, allant de l'un à l'autre. Il tomba quelque part sur Katia, qui lui chanta, de nouveau, une autre chanson de valet, qui célébrait l'exploit d'un « coquin et tyran » qui

Se mit à embrasser Katia.

Svidrigaïlov abreuva Katia et le joueur d'orgue de barbarie, ainsi que les chansonniers, les laquais et deux pitoyables scribes. Il avait lié conversation avec ceux-ci parce qu'ils avaient tous deux le nez de travers : chez l'un le nez partait vers la droite, chez l'autre vers la gauche. Cela avait frappé Svidrigaïlov. Ils l'entraînèrent enfin dans un parc d'attractions, dont il leur paya l'entrée. Ce jardin comportait un chétif sapin et trois buissons. En outre on y avait construit un « vaux-hall » qui n'était, en réalité, qu'une taverne ; on pouvait y obtenir du thé et il y avait là quelques tables vertes et quelques chaises. Un chœur de mauvais chansonniers et un Munichois, vêtu en paillasse, pourvu d'un nez rouge, semblant d'ailleurs extrêmement abattu, amusaient le public.

Les scribes se querellèrent avec des collègues et furent sur le point d'en venir aux mains. Svidrigaïlov fut choisi comme juge. Il les écouta un quart d'heure, mais ils criaient tellement qu'il n'y avait pas la moindre possibilité d'entendre quelque chose. La version la plus probable était que l'un d'eux avait volé quelque chose et avait réussi à le vendre à un Juif, qui se trouva être là, mais ne voulut pas partager l'argent avec ses camarades.

On découvrit enfin que l'objet était une cuillère à thé en argent, appartenant au « vaux-hall ». On avait remarqué le vol et l'affaire menaçait de s'envenimer.

Svidrigaïlov, pour apaiser le conflit, paya la cuillère, se leva et sortit du parc. Il était près de dix heures. Il n'avait pas bu une goutte de vin, s'étant borné à commander du thé, plutôt pour se conformer aux usages que par soif. La soirée était étouffante et le ciel était sombre. Vers dix heures, des nuages s'amoncelèrent, menaçants ; un coup de tonnerre éclata et la pluie se mit à crépiter. L'eau ne tombait pas en gouttes, mais en véritables filets qui, semblait-il, cravachaient le sol. Les éclairs brillaient à chaque minute et l'on pouvait bien compter jusqu'à cinq avant que l'obscurité revînt après chacun d'eux. Svidrigaïlov rentra chez lui, complètement transpercé ; il s'enferma, ouvrit son bureau, prit tout son argent et déchira deux ou trois papiers. Ayant fourré l'argent en poche, il voulut changer de vêtements, mais, après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre et écouté un instant l'orage et le crépitement de la pluie, il fit un geste de la main, prit son chapeau et sortit sans fermer son appartement à clé. Il alla droit chez Sonia. Celle-ci était chez elle. Elle n'était pas seule ; les quatre petits enfants de Kapernaoumov se trouvaient autour d'elle. Sophia Sèmionovna leur faisait boire du thé. Elle reçut Svidrigaïlov silencieusement et avec déférence, jeta un coup d'œil étonné à ses vêtements mouillés, mais ne dit mot. Quant aux enfants, ils s'étaient sauvés en proie à une terreur indescriptible.

Svidrigaïlov s'assit près de la table et pria Sonia de s'asseoir à côté de lui. Elle s'apprêta timidement à l'écouter.

– Je vais vraisemblablement partir pour l'Amérique, Sophia Sèmionovna, dit Svidrigaïlov, et comme nous nous voyons sans doute pour la dernière fois, je suis venu prendre quelques derniers arrangements. Alors, avez-vous rencontré cette dame aujourd'hui ? Je sais ce qu'elle vous a dit, ce n'est

pas la peine de me le répéter. (Sonia fit un mouvement et rougit). Ces gens-là ont leurs manies. En ce qui concerne vos sœurs et votre petit frère, ils sont vraiment à l'abri et l'argent qui leur revient a déjà été déposé par moi, contre reçu, en mains sûres. D'ailleurs, gardez ce reçu ; on ne sait jamais... Voici, prenez-le ! Bon, ceci est réglé. Voici trois obligations à cinq pour cent, pour un montant total de trois mille roubles. Prenez-les pour vous, en toute propriété et que cela reste entre nous ; que personne n'en sache rien, quoique vous appreniez. Par après, elles vous seront utiles parce que, Sophia Sèmionovna, c'est mal de continuer à vivre ainsi, et puis, c'est devenu inutile.

– Vous m'avez comblé de vos bienfaits, moi, les orphelins et la défunte, se hâta de dire Sonia – et, si je vous ai si peu remercié jusqu'ici... ne prenez pas cela...

– Voyons, laissons cela.

– Je vous suis très reconnaissante, Arkadi Ivanovitch, mais je n'ai plus besoin de cet argent maintenant. Je saurai toujours subvenir à mes propres besoins ; ne prenez pas cela pour de l'ingratitude : puisque vous êtes si généreux, cet argent vous pourriez le...

– Le donner à vous, Sophia Sèmionovna, et je vous en prie, inutile d'en parler davantage, car je n'ai pas le temps. Il vous sera utile. Rodion Romanovitch se trouve devant l'alternative suivante : une balle dans la tête ou bien la Sibérie. (Sonia lui jeta un regard épouvanté et se mit à trembler). Ne vous inquiétez pas, j'ai tout appris de lui-même et je ne suis pas bavard ; je ne le dirai à personne. Vous avez bien fait, l'autre fois, de le pousser à se dénoncer. C'est beaucoup plus avantageux pour lui. Et s'il doit partir en Sibérie, vous le suivrez, n'est-ce pas ? C'est ainsi ? C'est bien ainsi ? Et, dans ce cas, l'argent vous viendra bien à point. Pour lui, vous comprenez ? Vous le donner revient à le lui donner. En outre, vous avez promis de payer la dette à

Amalia Ivanovna ; je l'ai entendu. Pourquoi, Sophia Sèmionovna, vous engagez-vous, sans réfléchir, à de pareilles obligations ? C'est Katerina Ivanovna et non pas vous qui devait de l'argent à cette Allemande, alors vous auriez dû l'envoyer au diable. Ce n'est pas ainsi que l'on parvient à joindre les deux bouts dans la vie. Bon, si l'on vous demandait, demain ou après-demain, quelque chose à mon sujet (et on vous le demandera certainement), et bien, ne dites rien à propos de ma visite, ne mentionnez pas l'argent, ne le montrez pas et ne dites à personne que je vous l'ai donné. Bon. Et maintenant, au revoir. (Il se leva). Saluez Rodion Romanovitch de ma part. À propos, remettez plutôt l'argent à M. Rasoumikhine jusqu'à ce que le temps vienne de s'en servir. Vous connaissez M. Rasoumikhine ? Évidemment ! C'est un garçon qui est très bien. Portez-lui l'argent demain, ou... quand viendra le moment. En attendant, cachez-le le mieux possible.

Sonia s'était également levée d'un mouvement vif et le regardait, effrayée. Elle avait terriblement envie de dire, de demander quelque chose, mais elle ne sut, pendant les premiers moments, par où commencer.

– Comment allez-vous... comment allez-vous partir par une pluie pareille ?

– Mais quoi, s'apprêter à partir en Amérique et avoir peur de la pluie ; hé, hé ! Adieu, chère Sophia Sèmionovna ! Vivez, vivez longtemps, les autres ont besoin de vous. À propos... dites à M. Rasoumikhine que je le salue. Dites bien ainsi : Arkadi Ivanovitch Svidrigaïlov vous salue. Ne l'oubliez surtout pas.

Il sortit en laissant Sonia stupéfaite, effrayée et oppressée par un sombre et vague pressentiment.

On apprit par la suite, qu'il fit, dans la même soirée, une autre visite fort inattendue et extraordinaire. Il arriva à onze

heures vingt tout trempé, chez sa fiancée qui habitait, avec ses parents, dans un petit appartement perspective Mali, île Vassilievsky. Il eut peine à se faire ouvrir et son arrivée produisit une agitation considérable ; mais Arkadi Ivanovitch eut des façons tellement séduisantes que la supposition (du reste fort astucieuse) que les raisonnables parents de la fiancée avaient faite, à savoir qu'Arkadi Ivanovitch s'était probablement déjà soûlé quelque part jusqu'à en perdre l'esprit, tomba d'elle-même.

La raisonnable et compatissante mère de la fiancée roula le fauteuil du père impotent dans la pièce où se trouvait Arkadi Ivanovitch et, selon son habitude, se lança dans des considérations lointaines. (Cette femme ne posait jamais de questions directes ; elle mettait d'abord en ligne des sourires, des frottements de mains et, ensuite, s'il lui fallait absolument apprendre quelque chose, par exemple quand il plairait à Arkadi Ivanovitch de célébrer les noces, elle commençait par poser des questions curieuses et presque avides sur Paris et la vie de Cour de là-bas, pour en arriver, progressivement, à l'île Vassilievsky.)

En un autre moment, ce procédé aurait inspiré, évidemment, bien de la considération, mais, cette fois-ci, il se trouva qu'Arkadi Ivanovitch était particulièrement impatient et il coupa court aux discours d'approche en déclarant qu'il voulait voir la fiancée au plus vite, quoiqu'on lui eût annoncé dès le début, que celle-ci était déjà au lit. Bien entendu, la fiancée ne manqua pas de paraître. Arkadi Ivanovitch lui déclara directement qu'il devait s'absenter de Petersbourg pour un certain temps, pour des motifs fort sérieux et que, pour cette raison, il lui apportait quinze mille roubles, valeur argent, sous forme de diverses obligations, dont il lui faisait don, parce qu'il voulait, depuis longtemps, lui faire cadeau de cette bagatelle. Ces explications ne mirent nullement en lumière le lien logique entre le cadeau, le départ et la nécessité pour lui de venir, vers minuit et par la pluie, néanmoins l'affaire s'arrangea sans heurt.

Même les indispensables gémissements, questions et étonnements, furent particulièrement modérés et contenus ; en revanche, le sentiment de reconnaissance ne se fit pas faute de se manifester chaleureusement et fut même renforcé par les larmes de la très raisonnable mère.

Arkadi Ivanovitch se leva, se mit à rire, donna un baiser à sa fiancée, lui tapota la joue, répéta qu'il reviendrait bientôt et, ayant remarqué dans ses yeux, en plus d'une curiosité tout enfantine, une interrogation silencieuse et grave, il réfléchit un instant, l'embrassa une seconde fois et pensa immédiatement combien il était regrettable que son cadeau allait être tout de suite mis sous clé par la plus raisonnable des mères. Il sortit, les laissant tous dans la plus intense agitation. Mais la mère compatissante, chuchotant rapidement, eut tôt fait de résoudre certaines questions qui les rendaient perplexes.

Elle mit notamment en lumière qu'Arkadi Ivanovitch était un homme important, un homme pourvu de relations et ayant des affaires, un richard – Dieu sait ce qu'il avait en tête : il décide de partir et il part, il décide de donner de l'argent et il le donne ; aussi était-il inutile de s'étonner. Il était évidemment étrange qu'il vint tout trempé, mais les Anglais, par exemple, sont encore plus excentriques, et puis tous ces gens de la haute société ne tiennent pas compte de ce qu'on peut dire d'eux ; ils n'ont pas l'habitude de faire des façons. Peut-être est-il venu comme ça expressément pour montrer qu'il n'a peur de personne. Mais surtout, il n'en faut rien dire à qui que ce soit, car Dieu sait ce qui peut encore arriver. Il faut mettre au plus vite l'argent sous clé et, évidemment, le meilleur de l'histoire c'est que Fédossia, la servante, était restée dans sa cuisine et, surtout, il ne faut à aucun prix, à aucun prix, parler de cela à cette fine mouche de Resslich, etc..., etc...

Ils restèrent à chuchoter jusqu’aux environs de deux heures. La fiancée, du reste, était allée se recoucher beaucoup plus tôt, étonnée et quelque peu attristée.

Dans l’entre-temps, Svidrigaïlov était arrivé au pont K... qu’il traversa à minuit précise dans la direction de la ville. La pluie avait cessé, mais le vent soufflait toujours. Il commençait à frissonner et il jeta, un instant, avec une curiosité spéciale, un coup d’œil à l’eau noire de la Petite Neva. Mais il lui parut bientôt que la proximité de l’eau lui donnait froid ; il se détourna et s’engagea dans la perspective L... Il marcha très longtemps, presque une demi-heure, le long de cette interminable avenue, faisant plus d’un faux pas sur la chaussée pavée de bois ; chemin faisant, il observait le côté droit de l’avenue en y cherchant quelque chose. Il n’y avait pas longtemps, il était passé par là et avait remarqué, quelque part, à l’extrémité de l’avenue, un hôtel bâti en bois, mais assez spacieux, qui s’appelait, si ses souvenirs étaient bons, « Adrianople » ou d’un nom de ce genre. Il ne s’était pas trompé : cet hôtel, situé dans un endroit aussi retiré, était néanmoins assez visible pour qu’il ne soit pas possible de ne pas le découvrir, même en pleine nuit.

C’était un long bâtiment noirci, dans lequel, malgré l’heure tardive, on voyait encore des lumières et quelque mouvement. Il entra et demanda une chambre à un loqueteux qu’il rencontra dans le couloir. Celui-ci examina Svidrigaïlov d’un coup d’œil, se retourna et le conduisit immédiatement dans une chambre séparée, mal aérée, étroite, située tout au bout du corridor, dans un coin, sous l’escalier. Il n’y avait plus autre chose ; toutes les chambres étaient occupées. Le loqueteux le regardait interrogativement.

– Y a-t-il du thé ? demanda Svidrigaïlov.

– Oui, on peut vous en apporter.

– Qu’avez-vous encore ?

– Du veau, de la vodka, des hors-d’œuvre.

– Apporte du veau et du thé.

– Ne désirez-vous pas autre chose ? demanda le loqueteux quelque peu perplexe.

– Non, rien !

L’homme s’étonna tout à fait déçu.

« Ce doit être un bel endroit », pensa Svidrigaïlov ; « comment ne le connaissais-je pas ? J’ai sans doute l’air d’un noctambule revenant de quelque café-chantant, mais qui a déjà eu une aventure en route. Je serais pourtant curieux de savoir quelle est la clientèle de cet hôtel ? ».

Il alluma la bougie et examina la chambre de plus près. C’était une cage à ce point minuscule qu’elle semblait trop petite pour sa taille ; il n’y avait qu’une fenêtre ; le lit très sale, une table peinte et une chaise occupaient presque tout l’espace. Les murs, qui paraissaient être faits de planches, étaient recouverts de papier, à ce point crasseux et usé que, quoiqu’on pût encore reconnaître sa couleur jaune, on ne pouvait plus en discerner le dessin. Une partie du mur et du plafond était coupée de biais, comme dans une mansarde, mais, ici, la chose était due à un escalier qui passait par là. Svidrigaïlov posa la bougie, s’assit sur le lit et devint pensif. Cependant, un chuchotement étrange et continu qui, parfois, s’élevait jusqu’au cri, provenait du réduit voisin et attira finalement son attention. Ce chuchotement ne s’était pas interrompu un instant depuis qu’il était entré. Il prêta l’oreille ; quelqu’un grondait une autre personne, lui faisait des reproches, les larmes dans la voix, mais on ne distinguait qu’une

seule voix. Svidrigaïlov se leva et abrita la bougie derrière sa main : une fente brilla tout de suite dans la paroi de la cloison. Il s'approcha et se mit à regarder. Dans la chambre voisine, quelque peu plus grande que la sienne, il y avait deux hommes. L'un d'eux, à la tête crépue, sans redingote, le visage rouge et enflammé, était debout dans une pose d'orateur, les jambes écartées pour ne pas perdre l'équilibre, il se frappait la poitrine du poing, reprochait pathétiquement à l'autre d'être indigent, de ne pas avoir de grade dans l'administration, alors que lui, qui l'avait tiré de la boue, pouvait le chasser quand il lui plairait et que seul le doigt du Très Haut voyait tout cela. Celui à qui on faisait ces reproches était assis sur une chaise et avait l'air d'un homme qui a une forte envie d'éternuer et qui ne parvient pas à le faire. Il regardait de temps en temps l'orateur d'un regard de mouton, mais il était évident qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont il était question et il était même douteux qu'il entendit quoi que ce fût. Sur la table se trouvait une bougie qui achevait de se consumer, un flacon de vodka presque vide, des verres, un morceau de pain, un plat de concombres et de la vaisselle avec des restants de thé. Ayant attentivement examiné ce tableau, Svidrigaïlov quitta la fente de la cloison avec indifférence et s'assit de nouveau sur le lit.

Le loqueteux, qui était revenu avec le thé et un plat de veau, ne sut se retenir et demanda encore une fois « s'il ne fallait vraiment plus rien ? » et, ayant reçu une réponse négative, se retira définitivement. Svidrigaïlov se précipita sur le thé dans l'espoir de se réchauffer et il en but un verre, mais il ne put avaler un morceau de nourriture, l'appétit lui faisant totalement défaut. La fièvre l'envahissait. Il enleva son paletot, sa jaquette, s'enroula dans une couverture et se coucha sur le lit. Il était dépité ; « il aurait mieux valu être en bonne santé cette fois-ci », pensa-t-il et il eut un sourire.

L'air de la chambre était suffocant, la bougie jetait une faible lueur, le vent soufflait bruyamment dehors ; une souris

grattait dans un coin ; d'ailleurs la chambre sentait la souris et le cuir. Il était couché et il rêvait ; les pensées se succédaient dans sa tête. Il semblait avoir envie d'accrocher son imagination à quelque chose. « Il y a sans doute un jardin sous la fenêtre », pensa-t-il, « on entendait le bruit des arbres agités par le vent ; je n'aime pas ce bruit, par les nuits de tempête ; une désagréable sensation ! ». Et il se rappela comment il avait passé, tout à l'heure, le long du parc Pètrovsky, il y pensa même avec dégoût. Alors il se souvint du pont K... et de la Petite Neva, et il eut de nouveau froid comme lorsqu'il se trouvait debout près de l'eau.

« Je n'ai jamais aimé l'eau, même en peinture », pensa-t-il, et il sourit de nouveau à une étrange pensée qui lui vint. « Cela devrait m'être égal maintenant, toute cette esthétique, ce confort, et c'est précisément ce moment que j'ai choisi pour devenir exigeant, comme un animal qui choisit soigneusement sa place... en pareil cas. J'aurais dû tourner vers l'île Pètrovsky ! Eh bien, non, l'endroit me semblait trop sombre et trop froid, hé, hé ! Pour peu j'aurais demandé des sensations agréables... À propos, pourquoi n'éteindrais-je pas la bougie ? » (il la souffla). « Les voisins se sont couchés », pensa-t-il, ne voyant plus de lumière par la fente. « Eh bien ! Marfa Pètrovna, voici une occasion de venir, il fait sombre, l'endroit est propice et l'instant original. Mais vous ferez exprès de ne pas venir... »

Il se souvint, Dieu sait pourquoi, avoir recommandé à Raskolnikov de placer Dounétchka sous la protection de Rasoumikhine, une heure avant de mettre à exécution son dessein contre celle-ci. « En vérité, je l'avais probablement dit plutôt pour m'agacer moi-même, comme l'avait d'ailleurs deviné Raskolnikov. Quel fripon, ce Raskolnikov ! Il a pu cependant supporter pas mal de coups durs. Il pourra devenir un plus grand fripon encore, lorsqu'il deviendra moins bête, mais maintenant il a vraiment trop envie de vivre ! À ce point de vue, ces gens-là sont des lâches. Et puis, qu'il aille au diable, comme il veut, qu'est-ce que cela peut me faire ? ».

Il ne s'endormait toujours pas. Peu à peu, l'image de Dounétchka se reconstitua devant lui et, soudain, un frisson lui traversa le corps. « Non, il me faut quitter ces choses-là maintenant », pensa-t-il en reprenant conscience. « Il faut que je pense à quelque chose d'autre. C'est drôle et c'est ridicule ; je n'ai jamais eu de grande haine pour personne, je n'ai même jamais particulièrement désiré me venger et, cela, c'est mauvais signe, mauvais signe ! Je n'aimais même pas les discussions – c'est mauvais signe aussi. Et que ne lui avais-je pas promis tout à l'heure – ouais, diable ! Mais il est bien possible qu'elle aurait réussi à faire de moi un autre homme... »

Il se tut et serra les dents : l'image de Dounia apparut de nouveau à son esprit, exactement comme elle était lorsque, venant de faire feu la première fois, elle avait baissé l'arme, terriblement effrayée et devenue mortellement pâle et qu'elle le regardait, si bien qu'il aurait pu la saisir deux fois sans qu'elle levât la main pour se défendre, s'il ne lui avait pas rappelé lui-même. Il se souvint d'avoir eu une sorte de pitié pour elle en ce moment, que son cœur s'était serré... « Eh ! Au diable ! Encore ces pensées, il me faut quitter tout cela !... »

Le sommeil l'envahissait déjà, les frissons fiévreux s'apaisaient ; soudain, il eut la sensation que quelque chose parcourait son bras, puis sa jambe. Il frissonna : « Ouais », pensa-t-il, « mais c'est une souris ! C'est sans doute à cause du plat de veau que j'ai laissé sur la table... ». Il lui répugnait terriblement de se découvrir, de se lever, d'avoir froid de nouveau, mais quelque chose frôla sa jambe encore une fois ; il arracha la couverture et ralluma la bougie. Tout tremblant d'un froid fiévreux, il se pencha et examina le lit – il n'y avait rien ; il secoua la couverture et, soudain, une souris sauta sur le drap. Il s'élança pour l'attraper, mais la souris ne quittait pas le lit, qu'elle parcourait en zigzag dans tous les sens ; elle glissait entre ses doigts, passait sous sa main et, soudain, elle se faufila sous

l'oreiller ; il rejeta celui-ci, mais il sentit instantanément que la souris avait grimpé sous son aisselle, qu'elle lui parcourait tout le corps, qu'elle était déjà sur son dos, sous sa chemise. Il se mit à trembler nerveusement et se réveilla. La chambre était sombre, il était couché dans le lit, roulé dans la couverture, comme tout à l'heure ; dehors, le vent hurlait. C'est dégoûtant », pensa-t-il avec dépit.

Il se leva et s'assit sur le bord du lit, le dos tourné à la fenêtre. « Il vaut mieux ne pas dormir du tout », décida-t-il. Un air froid et humide venait de la fenêtre ; il tira la couverture à lui et s'en enveloppa sans se lever. Il n'alluma pas la bougie. Il ne pensait à rien et il n'avait nullement envie de penser ; mais les rêves succédaient aux rêves, des lambeaux d'idées défilaient dans son esprit sans commencement, ni fin, ni liaison. Il s'assoupissait. Était-ce le froid ou la nuit, l'humidité ou le vent hurlant dehors et secouant les arbres, qui provoquèrent en lui un désir fantastique, mais il rêva surtout de fleurs.

Un merveilleux paysage lui apparut ; c'était un jour ensoleillé, tiède, presque chaud, un jour de fête : la Trinité. Un cottage de campagne dans le goût anglais, magnifique, luxueux, s'élevait au milieu d'un parterre de fleurs entouré de plates-bandes ; le perron était envahi par des plantes grimpantes et enlacé de rosiers ; l'escalier, clair et frais, était couvert d'un somptueux tapis, orné de fleurs rares dans des vases de Chine. Il remarqua surtout, sur les fenêtres, dans des vases remplis d'eau, des bouquets de narcisses blancs, penchés sur leurs longues et grosses tiges vert vif, et qui exhalaient un arôme pénétrant. Il n'avait pas envie de s'éloigner des narcisses, mais il monta quand même l'escalier et pénétra dans une vaste et haute salle, et là aussi, il y avait des fleurs partout, près des fenêtres, près de la porte ouverte, sur la terrasse elle-même. Le plancher était semé d'herbe fraîchement fauchée, répandant une odeur agréable, les fenêtres étaient ouvertes, l'air frais, léger, pénétrant dans la pièce, les oiseaux chantaient sous les fenêtres.

Au milieu de la salle, sur une table couverte d'un drap mortuaire de satin blanc, se trouvait un cercueil. Ce cercueil était capitonné de gros-de-Naples et bordé d'une ruche de tulle. Des guirlandes de fleurs l'entouraient. Toute couverte de fleurs, une fillette reposait dans le cercueil, vêtue d'une robe de tulle blanc ; les bras, qu'on aurait dit sculptés dans le marbre, croisés sur sa poitrine. Mais ses cheveux blond clair, tout épars, étaient mouillés ; une couronne de roses entourait sa tête. Son profil, sévère et déjà figé, semblait aussi être taillé dans le marbre, mais le sourire de ses lèvres pâles était plein d'un chagrin infini, n'ayant rien d'enfantin et exprimant une grande douleur.

Svidrigaïlov connaissait cette fillette ; il n'y avait ni icône, ni cierge allumé, ni aucun bruit, ni prières auprès de ce cercueil. Cette fillette s'était suicidée : – noyée. Elle n'avait que quatorze ans, mais elle avait déjà le cœur brisé et elle s'était tuée après un outrage qui avait étonné et épouvanté sa jeune conscience, qui avait couvert d'une honte imméritée son âme d'ange pur, qui avait arraché à sa gorge un dernier cri de désespoir, un cri qui ne fut pas entendu, mais brutalement étouffé dans la nuit noire, le froid, le dégel humide, tandis que le vent hurlait…

Svidrigaïlov reprit connaissance, se leva et alla à la fenêtre. Il trouva le verrou en tâtonnant et ouvrit la croisée. Le vent s'engouffra sauvagement dans l'étroit réduit qu'il occupait et lui souffla un embrun glacé au visage et sur sa poitrine à peine couverte par sa chemise. Il y avait, en effet, quelque chose comme un jardin sous la fenêtre ; un parc d'attractions, lui sembla-t-il ; il était probable qu'ici aussi l'on chantait et l'on servait du thé sur des petites tables dans la journée. Maintenant, des gouttelettes d'eau tombaient des arbres, il faisait noir comme dans une cave, si bien qu'il n'était possible de distinguer que de vagues taches sombres. Svidrigaïlov, penché et accoudé à la fenêtre, fixait depuis cinq minutes déjà les ténèbres, lorsqu'un coup de canon, puis un autre retentirent dans la nuit.

« Ah, le signal ! L'eau monte », pensa-t-il. « Au matin, elle se précipitera vers les endroits bas, le long des rues, elle envahira les caves, les rats des caves surnageront, au milieu du vent et de la pluie ; les gens, tout mouillés, se mettront, en jurant, à transporter leurs misérables hardes vers les étages supérieurs... Mais, quelle heure est-il ? À peine venait-il de penser cela, qu'une horloge sonna trois heures quelque part. « Tiens, mais l'aube va pointer dans une heure ! Pourquoi attendre davantage ? Je vais sortir maintenant et j'irai droit à l'île Pètrovsky, je choisirai là un gros arbrisseau tout dégoulinant de pluie, si bien qu'il suffirait de l'effleurer à peine de l'épaule pour qu'une multitude de gouttes vous arrosent la tête... » Il s'éloigna de la fenêtre, alluma la bougie, remit avec peine son gilet, son paletot, prit son chapeau et sortit dans le couloir avec la bougie pour essayer de trouver le loqueteux, qui dormait sans doute dans quelque réduit encombré d'objets hétéroclites et de bouts de chandelles, afin de lui régler l'addition et de sortir de l'hôtel. « C'est le meilleur moment, impossible de mieux choisir ! »

Il erra longtemps dans le long et étroit couloir sans trouver personne et il voulut même appeler, quand, soudain, dans un coin sombre, entre une armoire et une porte, il distingua une forme bizarre, quelque chose qui semblait vivant. Il se baissa en avançant la bougie et vit un enfant, une fillette de cinq ans à peine, dans un petit paletot trempé comme une loque ; la petite tremblait et pleurait. Il semblait qu'elle ne fût pas effrayée par l'arrivée de Svidrigaïlov, elle le regardait de ses grands yeux noirs écarquillés, avec un étonnement stupide ; elle laissait de temps en temps échapper un sanglot comme les enfants qui ont longtemps pleuré, qui sont déjà consolés, mais qui font encore entendre parfois un bref sanglot.

Le visage de la petite fille était pâle et exténué ; elle était engourdie par le froid. « Mais comment se fait-il qu'elle soit là ?

Elle a dû se cacher ici, et elle n'a pas dormi de toute la nuit. » Il se mit à l'interroger ; la petite fille sortit tout à coup de sa torpeur et se mit à lui raconter quelque chose dans un langage rapide d'enfant. Elle parla de « mama », elle dit que « mama donnera des coups », elle dit quelque chose au sujet d'une tasse qu'elle aurait cassée. La petite parlait sans s'arrêter ; on pouvait deviner plus ou moins à travers son récit qu'elle était une enfant que sa mère n'aimait pas, que celle-ci, quelque cuisinière de l'hôtel, éternellement ivre, la battait sans cesse, que la petite avait cassé la tasse de sa mère et qu'elle en avait été tellement effrayée qu'elle s'était enfuie, qu'elle s'était cachée pendant longtemps, sans doute dans la cour, sous la pluie et qu'enfin elle s'était glissée ici, blottie derrière l'armoire, qu'elle avait passé toute la nuit en pleurant, en tremblant de froid et de peur et qu'elle serait fortement battue pour ce qu'elle avait fait.

Ses petits souliers étaient si trempés, qu'ils semblaient avoir passé toute la nuit dans une mare. Svidrigaïlov la porta dans sa chambre, la déshabilla, la coucha sur le lit et l'enroula tout entière dans la couverture. Elle s'endormit tout de suite. Après avoir fait cela, il devint à nouveau sombrement pensif.

« Qu'avais-je à m'embarrasser de cette fillette ! », pensa-t-il tout à coup avec une sensation pénible et haineuse. « Quelles bêtises ! » Plein de dépit, il prit la bougie pour aller immédiatement à la recherche du loqueteux et quitter l'hôtel au plus vite. « Et la fillette ? », pensa-t-il en la maudissant dans son âme, lorsqu'il ouvrit la porte ; il revint sur ses pas pour lui jeter un coup d'œil et voir si oui ou non elle dormait. Il souleva prudemment la couverture. La petite fille dormait à poings fermés. Elle s'était réchauffée sous la couverture et le sang avait déjà coloré ses joues pâles. Mais il était étrange que cette couleur faisait des taches plus vives et plus nettes que chez les enfants ordinaires. « C'est une rougeur fiévreuse », pensa Svidrigaïlov ; « on dirait qu'elle est due au vin ; comme si on lui avait fait boire tout un verre de vin. Ses lèvres vermeilles

semblent brûler ; mais, qu'est-ce ? ». Il lui semble soudain que ses longs cils noirs frissonnent, qu'ils se soulèvent et qu'elle laisse filtrer un regard aigu, rusé, qui n'est plus du tout un regard d'enfant, comme si la petite fille faisait seulement semblant de dormir.

Oui, c'est ainsi en effet : ses lèvres se disjoignent en un sourire, les commissures des lèvres frissonnent comme si elle réprimait un rire. Mais voici qu'elle ne se contient plus ; c'est déjà du rire, un rire flagrant ; quelque chose d'insolent, de provocant, apparaît dans ce visage qui n'est plus enfantin du tout ; c'est le visage du vice ; c'est le visage effronté d'une fille de joie. Voici que ses yeux sont déjà franchement ouverts : ils le caressent d'un regard ardent et impudent, ils l'appellent, ils rient... Il y a quelque chose de hideux, d'offensant, dans ce rire, dans ces yeux, dans le vice qui apparaît sur ce visage d'enfant. « Comment ! Et elle n'a que cinq ans ! » bégaya Svidrigaïlov épouvanté, – « mais comment... comment est-ce possible ? » Mais, voici qu'elle tourne déjà vers lui son visage ardent, qu'elle tend vers lui ses petits bras... Il se réveilla au même moment...

Il est toujours dans le lit, toujours enroulé dans la couverture ; la bougie ne brûle plus ; le plein jour éclaire la chambre.

« J'ai eu le cauchemar toute la nuit ! » pensa-t-il. Il se souleva, haineux, se sentant courbaturé ; tous ses os lui faisaient mal. Dehors, il y avait un épais brouillard : impossible de rien distinguer. Il était près de cinq heures, bien plus tard que l'heure à laquelle il avait pensé se réveiller ! Il se leva et mit sa jaquette et son paletot encore humides. Sentant le revolver dans sa poche, il le sortit et mit en place la capsule ; ensuite il s'assit, prit son calepin et inscrivit quelques lignes sur la page de garde. Ayant relu ce qu'il avait écrit, il devint pensif et s'accouda à la table. Le revolver et le carnet étaient restés sur celle-ci, près de son coude. Les mouches réveillées couraient sur la tranche de

veau qu'il n'avait pas touchée et qui était restée dans un plat sur la table. Il les regarda longtemps et se mit enfin en devoir d'en attraper une de sa main droite restée libre. Il s'épuisa longtemps en vains efforts. Enfin, il se surprit à cette intéressante occupation, revint à lui, se leva et sortit avec décision de la chambre. Une minute plus tard, il était dans la rue.

Un épais brouillard recouvrait la ville. Svidrigaïlov se dirigea vers la Petite Neva, en marchant sur la chaussée, pavée de bois, glissante et sale. Il imagina l'eau de la Petite Neva, qui avait monté très haut pendant la nuit, l'île Pètrovsky, les sentiers mouillés, les arbres et les arbustes dégoulinants d'eau et, enfin, ce même arbrisseau auquel il avait pensé tout à l'heure. Il se mit à examiner les maisons avec dépit, pour penser à autre chose. Il n'y avait ni passant ni fiacre dans l'avenue. Les petites maisons de bois, jaune vif, leurs volets fermés, avaient un air chagrin et sale. Le froid et l'humidité le transperçaient et il se mit à grelotter. Il passait de temps à autre devant quelque enseigne d'épicier ou de légumier et il les lisait toutes attentivement. Voici que le pavé de bois finissait. Il arrivait déjà à la hauteur d'un grand immeuble de briques. Un petit chien sale et tout transi traversa la chaussée. Un homme ivre-mort, vêtu d'un manteau, était couché face contre terre sur le trottoir. Il lui jeta un coup d'œil et passa outre. Il aperçut une haute tour sur la gauche.

« Bah ! pensa-t-il, mais voici une excellente place, pourquoi aller à l'île Pètrovsky ? Au moins, j'aurai un témoin officiel… » Il sourit à cette nouvelle idée et tourna dans la rue P… Il y avait là une grande maison avec un haut campanile. Près de la porte cochère fermée, était debout un homme de petite taille qui s'y appuyait de l'épaule ; il était emmitouflé dans un manteau gris de soldat et coiffé d'un casque d'Achille en cuivre. Il jeta de biais un regard froid et ensommeillé à Svidrigaïlov. Son visage exprimait cette perpétuelle affliction hargneuse qui rend si amer le visage des Israélites. Tous deux, Svidrigaïlov et lui,

s'examinèrent pendant quelque temps en silence. Il sembla enfin bizarre à l'Achille qu'un homme qui n'était pas ivre restât à trois pas devant lui à le regarder sans rien dire.

– Que voulez-vous, prononça-t-il, en restant toujours immobile.

– Mais rien, mon vieux ; bonjour ! répondit Svidrigaïlov.

– Allez plus loin.

– Moi, mon vieux, je pars vers des contrées étrangères.

– Étrangères ?

– En Amérique.

– En Amérique ?

Svidrigaïlov sortit le revolver et l'arma.

L'Achille leva les sourcils :

– Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est pas l'endroit !

– Pourquoi ne serait-ce pas l'endroit ?

– Parce que ce n'est pas l'endroit.

– Bah, mon vieux, c'est égal. L'endroit est bon ; si on te questionne, tu répondras que je suis parti pour l'Amérique.

Il mit le canon du revolver contre sa tempe droite.

– Vous ne pouvez pas ici, c'est pas l'endroit ! dit l'Achille ; il tressaillit et ses yeux se dilatèrent encore davantage.

Svidrigaïlov appuya sur la gâchette…

VII

Le même jour, mais déjà vers le soir, passé six heures, Raskolnikov arrivait à l'appartement occupé par sa mère et sa sœur et qu'avait loué pour elles Rasoumikhine, dans l'immeuble Bakaléïev. L'entrée de l'escalier donnait sur la rue. Raskolnikov approchait en retenant toujours davantage le pas, comme s'il hésitait à entrer ou non. Mais il ne serait pour rien au monde retourné sur ses pas : sa décision était prise. « Du reste, c'est indifférent ; elles ne savent encore rien, pensa-t-il, et elles sont habituées à me prendre pour un original... » Son costume était dans un état lamentable ; tous ses vêtements étaient sales, déchirés, froissés d'avoir passé toute une nuit sous la pluie. Son visage était tordu par la fatigue physique et la lutte qu'il s'était livrée à lui-même. Il avait passé cette nuit seul. Dieu sait où, mais du moins, il s'était décidé.

Il frappa à la porte, ce fut sa mère qui lui ouvrit. Dounétchka n'était pas là. Il se trouva que la servante même était absente. Poulkhéria Alexandrovna resta d'abord muette d'étonnement et de bonheur ; puis elle le saisit par le bras et l'attira dans la chambre.

– Ah ! te voilà enfin ! commença-t-elle d'une voix tremblante de joie. – Ne m'en veux pas, Rodia, que je te reçoive si sottement, avec des larmes aux yeux : je ris, je ne pleure pas. Tu penses que je suis triste ? Non, je me réjouis, et ce n'est qu'une de mes mauvaises habitudes, ces larmes qui coulent. Depuis la mort de ton père, je pleure pour la moindre chose. Assieds-toi, mon chéri, tu es sans doute fatigué, comme je vois. Oh, comme tu t'es sali !

– J’ai été sous la pluie, hier, maman... commença Raskolnikov.

– Mais non, mais non ! interrompit Poulkhéria Alexandrovna. Tu craignais que je me mette à t’interroger, suivant mon ancienne habitude de vieille femme ? Ne crains rien. Car je comprends, je comprends tout maintenant ; je sais comment on agit ici à Petersbourg et je vois bien qu’on y est plus intelligent que chez nous. Je me suis rendu compte, une fois pour toutes, que je ne suis pas capable de comprendre tes raisons et qu’il ne fallait pas te demander de comptes. Tu as, peut-être, Dieu sait quelles affaires et quels plans en la tête, je ne sais quelles idées peut engendrer ton cerveau, et c’est moi qui irais te tirer par la manche et te questionner sur ce que tu penses ? Moi, je... Oh ! mon Dieu ! J’ai tout à fait perdu la tête... Je lis déjà pour la troisième fois ton article paru dans la revue : c’est Dmitri Prokofitch qui me l’a apporté. J’ai poussé un cri, quand je l’ai lu : quelle sotte suis-je, ai-je pensé, voilà de quoi il s’occupe, voilà la solution de toute l’histoire ! Les savants sont toujours comme ça ; il a sans doute maintenant de nouvelles idées en tête ; il s’occupe de les mettre au point, et c’est moi qui vais le troubler et le tourmenter. J’ai lu ton article, mon ami, et, évidemment, je n’y comprends pas grand-chose ; d’ailleurs, ce doit être ainsi ; comment pourrais-je être capable de comprendre cela !

– Montrez-le moi, maman.

Raskolnikov prit la petite revue et jeta un coup d’œil sur son article. Si contradictoire que ce fût avec sa situation et son état présent, il eut cette sensation bizarre, à la fois mordante et douce, que ressent un auteur qui se voit imprimé pour la première fois ; de plus, son âge, vingt-trois ans, l’influença aussi. Cela ne dura qu’un instant. Après avoir lu quelques lignes, il se rembrunit et une affreuse angoisse étreignit son

cœur. Toute la lutte soutenue dans son âme lui revint d'un coup à la mémoire. Il jeta son article sur la table avec dépit et dégoût.

– Seulement, Rodia, si sotte que je sois, je pense que tu seras très bientôt l'un des premiers, – si pas le tout premier personnage de notre monde savant. Et ils osaient dire que tu étais devenu fou. – Elle rit. – Tu ne le sais pas – ils l'avaient vraiment pensé. Oh, ces misérables vers de terre, comment pourraient-ils comprendre ce qu'est l'intelligence ! Et Dounétchka, Dounétchka elle-même avait été près de le croire, qu'en penses-tu ? Ton défunt père a envoyé deux fois des manuscrits aux journaux : d'abord des vers (j'ai conservé le cahier, je te montrerai) et puis toute une nouvelle (je suis parvenue à obtenir de lui de pouvoir la copier), – comme nous avons prié tous les deux pour qu'elle soit acceptée – et elle ne fut pas acceptée ! Il y a six ou sept jours, j'étais affligée à l'aspect de tes vêtements, j'étais attristée de voir comment tu vivais et ce que tu mangeais. Et maintenant, je me rends bien compte que j'étais sotte, car, si tu le voulais, tu pourrais te procurer tout ce que tu veux, grâce à ton intelligence et à ton talent. C'est que pour le moment, tu ne le veux pas et que tu t'occupes de choses plus importantes...

– Dounia n'est pas ici, maman ?

– Non, Rodia. Elle est souvent absente ; elle me laisse seule. Dmitri Prokofitch – merci à lui – vient parfois passer un moment avec moi et il me parle toujours de toi. Il t'aime, mon ami, et il te respecte. Quant à ta sœur, je ne dirai pas qu'elle manque vraiment d'égards pour moi. Je ne me plains pas du tout, elle a son caractère, moi le mien ; elle a des secrets maintenant, moi je n'ai pas de secrets pour vous. Évidemment, je suis fermement persuadée que Dounia est trop intelligente... et qu'en outre elle nous aime toi et moi... Mais je ne sais pas où tout cela va nous mener. Voilà, tu m'as rendue heureuse, Rodia, en venant me voir, tandis qu'elle est partie ; quand elle

reviendra, je lui dirai : ton frère est venu en ton absence, et toi, où as-tu bien passé le temps ? Ne me gâte pas particulièrement, Rodia, viens si tu le peux, si tu ne le veux pas – j'attendrai. Car je saurai quand même que tu m'aimes et cela me suffira. Je vais lire tes écrits, je vais entendre parler de toi, et, de temps en temps, il arrivera que tu viennes toi-même me voir pour un moment – quoi de mieux ? Car voilà, tu es bien venu pour consoler ta mère, et je vois…

Ici, Poulkhéria Alexandrovna se mit soudain à pleurer.

– Encore ! Ne me regarde pas ; sotte que je suis ! Oh, mon Dieu, pourquoi est-ce que je reste ainsi à ne rien faire s'écria-t-elle, en se levant précipitamment. J'ai du café et je ne pense même pas à t'en offrir ! Voilà ce qu'est l'égoïsme d'une vieille femme. Tout de suite, tout de suite !

– Maman, laissez cela ; je m'en vais immédiatement. Je ne suis pas venu pour cela. Écoutez-moi, je vous prie.

Poulkhéria Alexandrovna s'approcha timidement de lui.

– Maman, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez dire à mon sujet, m'aimerez-vous toujours comme maintenant ? demanda-t-il soudain du fond de son cœur, comme s'il ne pensait pas aux mots qu'il disait, comme s'il ne les pesait pas.

– Rodia, Rodia, qu'as-tu ? Comment peux-tu me poser une question pareille ? Mais qui oserait me dire quelque chose de mal à ton sujet ? Mais je ne le croirais pas, qui que ce soit, je le chasserais simplement.

– Je suis venu pour vous assurer que je vous ai toujours aimée, et maintenant, je suis heureux de ce que nous soyons seuls, je suis même heureux de ce que Dounétchka ne soit pas là, continua-t-il avec le même élan. – Je suis venu vous dire

franchement que, quoique malheureuse, vous devez toujours vous dire que votre fils vous aime plus que lui-même et que tout ce que vous avez pensé de moi – que je suis cruel et que je ne vous aime pas – n'est pas vrai. Je vous aimerai toujours... Et c'est assez ; il me semblait qu'il fallait faire cela et qu'il fallait commencer par là...

Poulkhéria Alexandrovna l'embrassait silencieusement, le serrait contre sa poitrine et pleurait doucement.

– Je ne sais ce que tu as, Rodia, dit-elle enfin. Je pensais tout ce temps que nous t'ennuyions simplement, mais, maintenant, je vois à tout ce qui se passe qu'un grand malheur t'attend et que c'est cela qui t'angoisse. Je pressens cela depuis longtemps, Rodia. Pardonne-moi d'en avoir parlé, j'y pense sans cesse et n'en dors pas la nuit. Cette nuit ta sœur a déliré sans arrêt et elle a parlé tout le temps de toi. J'ai entendu quelque chose, mais je n'ai rien compris. J'ai erré toute la matinée dans la chambre comme une condamnée à mort ; j'attendais, je pressentais quelque chose, et voilà que cela arrive ! Rodia, Rodia, que vas-tu faire ? Tu t'en vas, peut-être ?

– Oui.

– Je l'ai bien pensé. Mais je puis aller avec toi, si je peux t'être utile. Et Dounia aussi, elle t'aime, elle t'aime beaucoup. Et que Sophia Sèmionovna vienne aussi avec nous, s'il le faut ; tu vois, je la prendrai volontiers avec moi, comme ma fille. Et Dmitri Prokofitch nous aidera à tout apprêter pour notre départ... Mais... où... pars-tu donc ?

– Adieu, maman.

– Comment, aujourd'hui même, s'écria-t-elle, comme si elle le perdait pour l'éternité.

– Je ne peux pas, il est temps, je dois absolument...

– Et ne puis-je aller avec toi ?

– Non, mettez-vous à genoux, et priez Dieu pour moi. Peut-être votre prière sera-t-elle entendue ?

– Laisse-moi te bénir ! Comme cela, comme cela ! Oh, mon Dieu, que faisons-nous là !

Oui, il était content, très content qu'il n'y eût là personne d'autre, qu'il fût seul avec sa mère. Depuis le début de ces terribles événements, c'était la première fois qu'il sentait son cœur s'attendrir. Il tomba à genoux devant elle, il lui embrassa les pieds, et tous deux pleurèrent enlacés. Elle ne s'étonna pas cette fois-ci et ne l'interrogea pas. Elle avait compris déjà depuis longtemps que quelque chose de terrible se passait et qu'une effrayante minute était proche pour son fils.

– Rodia, mon petit, mon premier-né, disait-elle en sanglotant, – tu es maintenant comme quand tu étais petit et que tu venais m'embrasser ; quand ton père vivait encore – et que nous avions du chagrin, tu nous consolais par ta seule présence ; et quand il est mort, combien de fois ne sommes-nous pas restés, comme maintenant, serrés l'un contre l'autre, à pleurer sur sa tombe ! Et si je pleure depuis si longtemps, c'est que mon cœur de mère a pressenti le malheur. Dès que je t'ai vu l'autre soir, tu te rappelles, à notre arrivée à Petersbourg, j'ai tout deviné à ton seul regard et mon cœur a frissonné ; et, aujourd'hui, lorsque j'ai ouvert la porte et que je t'ai vu : « eh bien, pensais-je, l'heure fatale est arrivée ». Rodia, Rodia, tu ne pars pas tout de suite, dis ?

– Non.

– Tu viendras encore ?

– Oui… je viendrai encore.

– Rodia, ne te fâche pas, je n'ose pas te questionner. Je sais que je ne le peux pas, mais dis-moi deux mots seulement : c'est un long voyage ?

– Très long.

– Et qu'est-ce qui t'attends là-bas, un emploi, une carrière ?

– Ce que Dieu m'enverra. Priez seulement pour moi…

Raskolnikov marcha vers la porte, mais elle s'agrippa à lui et le regarda droit dans les yeux d'un regard désespéré. Son visage était contracté par l'épouvante.

– Allons, maman, dit Raskolnikov, regrettant amèrement d'être venu.

– Pour toujours ? Ce n'est pas encore pour toujours ? Tu viendras, n'est-ce pas, tu viendras encore demain.

– Oui, oui, je viendrai ; adieu.

Il s'échappa enfin.

La soirée était tiède, aérée et claire. Au matin, déjà, le temps s'était remis. Raskolnikov se rendait chez lui ; il se hâtait. Il voulait en finir avec tout avant le coucher du soleil. Il n'avait pas envie de rencontrer qui que ce soit jusqu'alors. En montant chez lui, il remarqua que Nastassia, abandonnant le samovar, le suivit attentivement des yeux. « Y aurait-il quelqu'un chez moi ? » se demanda-t-il. Il pensa avec dégoût à Porfiri. Mais, arrivé à sa porte et l'ayant ouverte, il vit Dounétchka. Elle était

assise, toute seule, perdue dans une profonde méditation et il semblait qu'elle attendait depuis longtemps. Il s'arrêta sur le seuil ; elle se leva, effrayée, et se dressa devant lui. Son regard, fixé sur lui, exprimait l'épouvante et un chagrin infini. Et ce seul regard suffit à lui faire comprendre qu'elle savait déjà tout.

– Eh bien, dois-je entrer, ou bien dois-je m'en aller ? demanda-t-il avec méfiance.

– Je suis restée toute la journée chez Sophia Sèmionovna ; nous t'attendions. Nous pensions que tu ne pouvais manquer de passer chez elle.

Raskolnikov entra dans la chambre et s'assit, épuisé, sur une chaise.

– Je suis faible, Dounia, je suis trop fatigué ; pourtant j'aurais voulu être, en ce moment, en pleine possession de mes moyens.

Il lui jeta un coup d'œil défiant.

– Où as-tu donc été toute la nuit ?

– Je ne me souviens pas bien ; tu vois, Dounia, j'ai voulu me décider définitivement, et j'ai rôdé en passant bien des fois près de la Neva ; cela, je me le rappelle. J'ai voulu en finir ainsi, mais... je ne suis pas parvenu à me décider... chuchota-t-il, en jetant un nouveau coup d'œil défiant à Dounia.

– Dieu merci ! C'est précisément ce que nous craignions, Sophia Sémionovna et moi ! Par conséquent, tu crois encore à la vie, que Dieu en soit remercié !

Raskolnikov eut un sourire plein d'amertume.

– Je n'y croyais pas, pourtant, je viens de pleurer avec notre mère dans mes bras ; je ne crois pas et pourtant je lui ai demandé de prier pour moi. C'est Dieu qui sait comment tout cela se passe, Dounétchka ; moi, je n'y comprends rien.

– Tu es allé chez notre mère ? Tu lui as dit ? s'écria Dounia épouvantée. Est-il possible que tu te sois décidé à lui dire cela ?

– Non, je ne le lui ai pas dit… explicitement ; mais elle a compris bien des choses. Elle t'avait entendu délirer cette nuit. Je suis sûr qu'elle comprend déjà à moitié. J'ai peut-être mal fait d'y aller. Je ne sais même pas pourquoi j'y suis allé. Je suis un homme bas, Dounia.

– Tu es un homme bas, mais tu es prêt à marcher à l'expiation ! Car tu y vas !

– Oui. Tout de suite. Oui, c'est pour éviter cette honte que j'ai voulu me noyer, Dounia, mais j'ai pensé, au dernier moment, que je m'étais considéré comme fort jusqu'ici, et qu'il ne fallait pas avoir peur de la honte. – C'est de l'orgueil, Dounia.

– Oui, Rodia.

Il sembla qu'une flamme brillât dans ses yeux éteints ; il lui était très agréable de se savoir encore de l'orgueil.

– Tu ne penses pas, Dounia, que j'ai simplement eu peur de l'eau ? demanda-t-il, en la dévisageant avec un affreux sourire.

– Oh, Rodia, je t'en prie ! s'écria Dounia amèrement.

Le silence persista pendant près de deux minutes. Il restait assis, la tête baissée, à regarder le sol ; Dounétchka était debout, à l'autre extrémité de la salle ; elle le regardait avec douleur. Soudain il se leva :

– Il se fait tard. Il est temps. Je vais maintenant aller me dénoncer. Mais j'ignore pourquoi je vais faire cela.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Dounia.

– Tu pleures, Dounia, mais peux-tu me tendre la main ?

– En doutes-tu ?

Elle l'étreignit.

– En allant vers l'expiation, n'effaces-tu pas ton crime à moitié ? s'écria-t-elle en le serrant contre elle et en l'embrassant.

– Un crime ? Quel crime ? s'écria-t-il, en proie à une fureur soudaine. Est-ce un crime que de tuer un pou infâme et nuisible, une vieille usurière dont personne n'avait besoin, pour le meurtre de laquelle quarante péchés seront pardonnés au meurtrier, une affreuse vieille qui suçait le sang des pauvres ? Je n'y pense même pas et je n'ai pas à effacer ce crime. Et qu'ont-ils tous à me jeter ça à la tête : « un crime, un crime ! » Ce n'est que maintenant que je vois toute l'absurdité de ma faiblesse d'âme, maintenant que je me suis décidé à accepter cette honte inutile !... Simplement, c'est ma bassesse et mon incapacité qui m'ont poussé à me décider, ou peut-être encore pour l'avantage que j'en aurai, comme le disait ce... Porfiri !...

– Frère, frère, que dis-tu là ! Mais tu as versé le sang ! s'écria Dounia désespérée.

– Tout le monde le verse le sang, reprit-il hors de lui. Le sang coule et a toujours coulé, comme une cascade. Ceux qui le font couler comme du champagne sont couronnés au Capitole et sont nommés bienfaiteurs de l'humanité. Mais ouvre donc tes

yeux et regarde plus attentivement ! Moi-même, j'ai voulu du bien aux hommes et j'aurais fait des centaines, des milliers de bonnes actions, en échange de cette unique bêtise, pas même, de cette maladresse ! – Car l'idée n'était pas si bête qu'elle apparaît maintenant à la lumière de l'échec... (à la lumière de l'échec, tout paraît bête) ! Au moyen de cette « bêtise », j'ai voulu me placer dans une situation indépendante, faire les premiers pas, avoir des moyens ; et, ensuite, tout aurait été effacé par l'incommensurable utilité du résultat... Mais je n'ai pas été capable de faire ces premiers pas, parce que je suis un lâche ! Voilà la difficulté ! Mais, quand même, je n'adopterai pas vos vues ; si j'avais réussi, j'aurais été couronné de feuilles de laurier, tandis, que, maintenant, on me tend des pièges !

– Mais ce n'est pas cela, pas cela du tout ! Frère, que dis-tu là !

– Ah ! La forme n'est pas bonne, la forme n'est pas acceptable du point de vue esthétique ! Eh bien, décidément, je ne comprends pas pourquoi envoyer des bombes sur les gens, au cours d'un siège en règle, répond à des exigences de forme plus honorable ? La crainte de l'esthétique est le premier, signe de l'impuissance !... Jamais, jamais je n'en ai eu aussi clairement conscience que maintenant et moins que jamais je ne comprends pourquoi mon acte est un crime ! Je n'ai jamais, jamais été plus fort et plus convaincu qu'à présent !

Le sang était monté à son visage pâle et épuisé. Mais en prononçant la dernière phrase, il rencontra par hasard le regard de Dounia, et il lut tant de souffrance dans ce regard, qu'il revint à lui. Il sentit que, malgré tout, il avait rendu malheureuses ces deux pauvres femmes. Il était quand même la cause...

– Dounia chérie ! Si je suis coupable, pardonne-moi (quoiqu'on ne puisse me pardonner si je suis vraiment coupable). Adieu, ne discutons pas ! Il est temps, grand temps.

Ne me suis pas, je t'en supplie. Je dois encore passer... Va plutôt tout de suite chez notre mère et assieds-toi auprès d'elle. Je t'en supplie, c'est la dernière prière que je te fais et la plus grande. Ne la laisse pas un instant ; je l'ai abandonnée dans une anxiété telle que je doute qu'elle y survive : elle en mourra ou elle en deviendra folle. Reste donc avec elle ! Rasoumikhine sera également près de vous ; je lui ai parlé... Ne me pleure pas, j'essayerai d'être vaillant et honnête toute ma vie, quoique je sois un assassin. Peut-être entendras-tu prononcer mon nom un jour ? Vous n'aurez pas à avoir honte de moi ; tu verras ; je prouverai encore que... maintenant au revoir, en attendant, se hâta-t-il de conclure, ayant remarqué de nouveau qu'une étrange expression était apparue dans les yeux de Dounia, pendant qu'il prononçait ces derniers mots et ces dernières promesses. – Eh bien, pourquoi pleures-tu ainsi ? Ne pleure pas, ne pleure pas ; nous ne nous séparons pas pour toujours ! Ah oui, attends, j'ai oublié !...

Il revint près de la table, prit un gros volume couvert de poussière, l'ouvrit et en sortit un portrait qui se trouvait entre les feuilles ; c'était un petit portrait à l'aquarelle peint sur ivoire. Il représentait la fille de la logeuse, son ancienne fiancée, morte d'un accès de fièvre chaude, cette jeune fille bizarre qui avait voulu entrer en religion. Il regarda attentivement pendant quelques instants le petit visage expressif et maladif, il embrassa l'image et la tendit à Dounétchka.

– Avec celle-là, je pouvais parler, même *de cela*, avec elle seule, prononça-t-il d'un air méditatif. – J'ai confié à son cœur beaucoup de mon projet qui s'est accompli après, avec tant de laideur. Ne crains rien – dit-il à Dounia – elle n'était pas d'accord avec moi, je suis content, content qu'elle ne soit plus. Ce qui est le plus grave, c'est que tout va prendre maintenant une autre voie, tout va se briser, s'écria-t-il soudain, revenant à son angoisse, – tout, tout ! Et y suis-je préparé ? Est-ce que je le désire ? On me dit qu'il faut passer cette épreuve ! À quoi bon, à

quoi bon, ces épreuves insensées ! À quoi bon ? Vais-je mieux en concevoir la nécessité lorsque je serai écrasé par les souffrances, l'idiotie, lorsque je serai frappé d'impuissance sénile après vingt ans de bagne – et à quoi me servira-t-il de vivre à ce moment ? Pourquoi est-ce que je consens à présent à vivre ainsi ? Oh, je savais que j'étais un lâche, lorsque j'étais près de la Neva ce matin à l'aube !

Ils sortirent enfin tous deux. Dounia ressentait une peine infinie, mais elle l'aimait ! Elle s'éloigna, mais, après une cinquantaine de pas, elle se retourna pour lui jeter un dernier coup d'œil. Elle pouvait toujours le voir. Arrivé au coin, il se retourna aussi ; leurs yeux se rencontrèrent pour la dernière fois ; mais ayant remarqué qu'elle le regardait, il fit un geste agacé de la main pour lui faire signe de s'en aller ; lui-même tourna brusquement le coin.

« Je suis méchant, je le vois bien », pensa-t-il, ayant honte de son geste agacé, une minute après l'avoir fait, – Mais pourquoi m'aiment-elles tant, si je n'en vaux pas la peine ! Oh, si j'étais seul, si personne ne m'aimait et si je n'aimais personne ! *Tout cela ne serait pas arrivé* ! Je serais curieux de savoir s'il est vraiment possible que mon âme soit domptée à ce point, au bout de ces quinze ou vingt ans à venir, que je me mettrai à pleurnicher devant les gens et à me traiter à tout propos de brigand ? Oui, oui, précisément, c'est pour cela qu'ils me bannissent à présent, c'est cela qu'ils voulaient obtenir... Les voici qui courent dans la rue dans tous les sens et chacun d'eux est déjà un brigand ou un coquin par nature ; pis que cela, chacun d'eux est un idiot ! Mais qu'on essaie seulement de me faire éviter le bagne et tous, tant qu'ils sont, deviendront enragés, à force de noble indignation ! Oh, combien je les hais !

Il devint profondément pensif. « Par quel processus pourrais-je arriver finalement à m'humilier devant eux tous, à m'humilier en conscience ? Eh bien, pourquoi pas ? Cela doit

être ainsi, de toute évidence. Vingt ans de contrainte continuelle ne vont-ils pas m'écraser définitivement ? L'eau ronge bien la pierre. Et à quoi bon, à quoi bon vivre après cela, pourquoi vais-je maintenant me dénoncer lorsque je sais bien que tout se passera exactement comme il était écrit et pas autrement ! »

Il s'était posé déjà cent fois cette question depuis hier soir, mais il marchait quand même.

VIII

Lorsqu'il entra chez Sonia, le soir tombait déjà. Toute la journée, Sonia l'avait attendu dans une terrible anxiété. Dounia avait attendu avec elle. Elle était arrivée dès le matin, s'étant rappelé les paroles de Svidrigaïlov disant qu'elle « savait tout ». Nous n'allons pas rendre les détails de la conversation et les larmes des deux femmes, ni dire à quel point elles s'entendirent. Dounia emporta au moins une consolation de cette conversation : son frère ne serait pas seul ; c'est chez elle, chez Sonia, qu'il était allé en premier lieu faire sa confession, c'était en elle qu'il avait cherché un être humain lorsqu'il en eut le besoin ; et c'est elle qui allait le suivre là où son sort allait le mener. Elle ne l'avait même pas demandé, mais elle savait que ce serait ainsi. Elle regardait Sonia avec une sorte de vénération et celle-ci en fut tout d'abord tourmentée. Sonia fut même prête à pleurer de honte : elle se sentait indigne de lever les yeux sur Dounia. L'image merveilleuse de celle-ci s'inclinant avec tant d'attention et de déférence devant elle, au moment de leur première rencontre chez Raskolnikov, était restée à jamais gravée dans son âme comme une des visions les plus splendides et les plus pures de sa vie.

Dounétchka perdit enfin patience. Elle laissa Sonia pour aller attendre son frère dans la chambre de celui-ci ; il lui semblait qu'il viendrait d'abord là-bas. Restée seule, la pensée que, peut-être en effet, il s'était suicidé, commença tout de suite à torturer Sonia. Dounia craignait la même chose. Pendant toute la journée, elles s'étaient persuadées, avec tous les arguments possibles, que cela ne serait pas, ce qui les avait tranquillisées tant qu'elles furent ensemble. Maintenant qu'elles

étaient séparées, elles s'étaient mises chacune à penser à cette éventualité. Sonia se souvint de la façon dont Svidrigaïlov lui avait dit hier que Raskolnikov n'avait qu'une seule alternative : la Sibérie ou bien... Elle connaissait en outre sa vanité, son orgueil, son amour-propre et son manque de foi. « Était-il possible que seules la lâcheté et la peur de la mort puissent le contraindre à vivre ? » pensa-t-elle enfin, désespérée. Dans l'entre-temps, le soleil s'était couché.

Elle restait debout, toute triste, à la fenêtre, et elle regardait attentivement au dehors ; pourtant, elle ne pouvait voir que le grand mur crépi à la chaux de la maison voisine. Enfin, lorsqu'elle en arriva à la conviction absolue que le malheureux était mort, celui-ci entra dans la chambre.

Un cri de bonheur s'échappa de la poitrine de Sonia. Mais après l'avoir regardé plus attentivement, elle pâlit soudain.

– Eh bien, oui ! dit Raskolnikov avec un sourire bizarre, – je viens chercher tes croix. C'est toi-même qui voulais que j'aille m'accuser au carrefour, et maintenant que les choses en viennent là, tu prends peur ?

Sonia le regardait avec stupéfaction. Le ton qu'il avait pris lui semblait bien étrange ; un frisson glacé la traversa, mais bientôt elle devina que ces paroles et ce ton étaient artificiels. Il lui parlait même en la regardant de biais, comme s'il évitait de la dévisager.

– Tu vois, Sonia, j'ai compris que ce serait plus avantageux de faire ça ainsi. Il y a là une certaine circonstance... Bah, c'est long à raconter et puis, il n'y a rien à raconter. Tu sais ce qui me fait enrager ? C'est que toutes ces stupides trognes de brutes vont braquer leurs yeux sur moi, me poser de sottes questions auxquelles il me faudra répondre, me montrer du doigt... Ouais ! Tu sais, je ne vais pas chez Porfiri, j'en suis las. J'irai

plutôt chez mon ami La Poudre ; il sera bien étonné ; cela fera un fameux effet en son genre ! Il faudrait être davantage de sang-froid ; je suis devenu trop bilieux ces derniers temps. Le croirais-tu, j'étais prêt à montrer le poing à ma sœur parce qu'elle s'était retournée pour me jeter un dernier regard. C'est dégoûtant, un état pareil ! Ah, voilà où j'en suis arrivé ! Eh bien, où sont donc les croix ?

Il n'était plus lui-même. Il ne pouvait même pas rester en place une minute, ni concentrer son attention sur un objet ; ses pensées se chevauchaient, il divaguait, ses mains tremblaient légèrement.

Sonia sortit silencieusement d'un tiroir deux croix, l'une de cyprès, l'autre de cuivre ; elle se signa, le bénit, et lui passa au cou la petite croix de cyprès.

– C'est donc le symbole de ce que je prends la croix sur moi, hé, hé ! Comme si je n'avais pas assez souffert jusqu'ici ! La croix de cyprès c'est la croix du peuple ; la croix de cuivre est à Lisaveta ; tu la prends pour toi, – montre-la-moi ? Alors elle la portait... en ce moment-là ? Je connais aussi deux objets pareils : une croix d'argent et une médaille. Je les ai jetées alors sur la poitrine de la vieille. Elles seraient venues bien à point maintenant, tu me les aurais passées au... En somme je divague et j'oublie de te parler de l'affaire ; je suis quelque peu distrait !... Tu vois, Sonia, je suis venu, en somme, pour te prévenir, pour que tu saches... Eh bien, c'est tout... Ce n'est que pour cela que je suis venu. (Hum, je pensais en dire davantage, après tout.) Et puis, tu voulais toi-même que j'aille me dénoncer, eh bien voici, je vais être mis en prison, et ton vœu sera exaucé ; eh bien, pourquoi pleures-tu ? Toi aussi ? Laisse, ça suffit ; oh, comme c'est difficile !

Une émotion pourtant le gagna ; son cœur se serra à la vue des larmes de Sonia : « Et celle-ci, pourquoi souffre-t-elle ?

pensa-t-il. Que suis-je pour elle ? Pourquoi pleure-t-elle, pourquoi prépare-t-elle mon départ comme une mère, comme Dounia ? Elle sera ma bonne d'enfant ! »

– Faites le signe de la croix, priez, ne fût-ce qu'une fois, demanda Sonia d'une voix tremblante et timide.

– Oh, je t'en prie, tant que tu veux ! et de tout cœur, Sonia, de tout cœur…

Il aurait voulu, pourtant, dire tout autre chose.

Il se signa plusieurs fois. Sonia saisit son châle et le mit sur sa tête. C'était un châle de drap vert, ce même châle, probablement, dont avait parlé Marméladov comme d'un châle « de famille ». La pensée en vint à l'esprit de Raskolnikov, mais il ne demanda rien. Vraiment, il commençait à sentir lui-même qu'il était terriblement distrait et en proie à quelque hideuse inquiétude. Il s'en effraya. Il fut tout à coup frappé par la pensée que Sonia voulait partir avec lui.

– Eh bien ! Où vas-tu ? Reste, reste ! J'y vais seul, s'écria-t-il plein d'un lâche dépit et, presque furieux, il se dirigea vers la porte. – À quoi bon avoir toute une suite ! murmura-t-il en sortant.

Sonia resta au milieu de la chambre. Il ne lui avait même pas dit adieu, il l'avait déjà oubliée ; un doute mordant et rebelle s'était allumé dans son âme :

« Mais est-ce bien ainsi, est-ce vraiment ainsi ? » pensa-t-il de nouveau, en descendant l'escalier. « N'y a-t-il pas moyen de s'arrêter et de tout arranger autrement… et de ne pas y aller ? »

Mais il marchait toujours. Il sentit soudain définitivement qu'il était inutile d'hésiter. Lorsqu'il était sorti dans l'escalier, il

se souvint qu'il n'avait pas dit adieu à Sonia et qu'elle était restée au milieu de la chambre, la tête couverte du châle vert, sans oser bouger après les mots qu'il lui avait lancés, et il s'arrêta un instant. Au même moment, une pensée lui vint soudain à l'esprit, claire comme le jour, comme si elle avait attendu ce moment pour le frapper enfin.

« Pourquoi donc suis-je venu chez elle maintenant ? Je lui ait dit que je venais pour parler de l'affaire ; quelle affaire ? Il n'y avait pas l'ombre d'une affaire ! Suis-je venu lui dire que *j'y vais* ; eh bien ? Qu'avais-je besoin de faire cela ? Est-ce que je l'aime ? Mais non, non ! Car je viens de l'écarter comme un chien. Avais-je besoin de me faire donner ces croix ? Oh, comme je suis tombé bas ! Non, ce sont ses larmes dont j'avais besoin, j'avais besoin de voir l'effroi sur son visage, j'avais besoin de voir comme son cœur se déchire et souffre ! J'avais besoin de m'accrocher à quelque chose, à n'importe quoi, de reculer l'échéance, de voir un être humain ! Et j'avais osé mettre tant d'espoir en moi, croire en moi ; je suis un mendiant, un misérable, un homme vil, vil ! »

Il suivait le quai du canal et il n'avait plus loin à aller. Mais arrivé au pont, il s'arrêta un instant, puis tourna et se dirigea vers la place Sennoï.

Il regardait avec avidité à droite et à gauche, fixant chaque objet d'un regard aigu et sans pouvoir concentrer son attention sur rien ; tout échappait à son esprit. « Eh bien, dans une semaine, dans un mois, on me transportera quelque part, dans une voiture cellulaire, sur ce pont ; quel regard jetterai-je alors sur ce canal, – retenir cela ? pensa-t-il. Et cette enseigne, dans quel état d'esprit lirai-je alors ces mêmes lettres ? Il est marqué là *Compagnie*, eh bien, je vais faire retenir ce *a*, la lettre *a* et regarder cette même lettre *a* un mois plus tard : de quel regard la regarderai-je ? Que vais-je ressentir et penser alors ?... Mon Dieu, comme elles sont basses, mes actuelles... préoccupations !

Évidemment, tout cela doit être curieux... dans son genre... (Il rit : à quoi vais-je penser ! ») je deviens comme un enfant, je fanfaronne devant moi-même ; mais pourquoi est-ce que j'essaie de me faire honte ? Ouais, comme ces gens se bousculent ! Ce gros, – un Allemand, probablement, – qui m'a bousculé, eh bien, sait-il qui il vient de bousculer ? Cette femme avec un bébé demande l'aumône ; il est curieux qu'elle me considère, sans doute, comme plus heureux qu'elle ! Tiens, si je lui donnais une aumône, par curiosité. Bah, j'ai encore une pièce de cinq kopecks en poche, d'où vient-elle ? Tiens, tiens... prends, petite mère ! »

– Que Dieu te garde ! entendit-il dire d'une voix pitoyable par la mendiante.

Il déboucha place Sennoï. Il lui était désagréable, très désagréable, de se cogner aux gens, mais il allait là précisément où il voyait le plus de monde. Il aurait tout donné pour rester seul ; mais il sentait qu'il ne pourrait plus rester seul une minute. Un ivrogne faisait du tapage dans la foule : il essayait de danser, mais il chavirait toujours. Un petit groupe l'entourait. Raskolnikov se fraya un chemin, regarda l'ivrogne pendant quelques minutes et, soudain, il eut un bref éclat de rire. Un instant plus tard, il l'avait déjà oublié, il ne le voyait même plus, quoiqu'il le regardât encore. Il s'éloigna enfin, ne se rappelant plus où il se trouvait ; mais lorsqu'il arriva au milieu de la place, un mouvement se produisit dans son âme, une sensation le saisit tout entier, corps et âme.

Il s'était soudain souvenu des paroles de Sonia : « Va au carrefour, prosterne-toi devant le peuple, embrasse la terre, car tu as péché devant elle, et dis au monde entier, à haute voix : « j'ai tué ! » Il se mit à trembler à ce souvenir. Et il était à ce point oppressé par l'anxiété et l'angoisse sans issue qui le torturaient depuis si longtemps et surtout ces dernières heures, qu'il se précipita avidement sur cette possibilité d'une sensation

entière, nouvelle et pleine. Il en fut frappé comme d'une attaque ; il sembla que tout s'était embrasé dans son âme. Tout s'adoucit en lui et les larmes se mirent à ruisseler sur son visage. Il tomba à genoux à l'endroit où il était...

Il s'était agenouillé au milieu de la place ; il se prosterna et embrassa cette terre sale avec bonheur et délice. Il se releva et se prosterna encore une fois.

– Eh bien, il a pris une fameuse cuite, celui-là ! remarqua un gars qui se trouvait près de lui.

On entendit rire.

– C'est parce qu'il va à Jérusalem, mon vieux, et il fait ses adieux à ses enfants et à sa patrie, il se prosterne devant le monde entier et il embrasse notre capitale, Saint-Petersbourg, et son sol, ajouta un petit bourgeois quelque peu gris.

– Un gars encore jeune ! intervint un troisième.

– Et de bonne famille, remarqua un autre d'une voix posée.

– De nos jours, on ne sait plus les distinguer, ceux qui sont de bonne famille et les autres.

Toutes ces remarques et ces conversations eurent l'effet de contenir Raskolnikov et les mots « j'ai tué » qui, peut-être, étaient prêts à tomber de ses lèvres, ne furent pas prononcés. Pourtant, il supporta silencieusement tous ces cris et, sans regarder en arrière, il s'engagea tout droit dans la ruelle qui menait au commissariat. Une vision avait passé devant ses yeux, mais il n'en fut pas étonné : il avait pressenti que cela devait être ainsi. Au moment où, place Sennoï, il s'était incliné pour la seconde fois jusqu'à terre, il se tourna vers la gauche et il vit Sonia à une cinquantaine de pas. Elle se cachait derrière une

des baraques de bois qui se trouvaient sur la place : elle l'accompagnait dans son pénible calvaire ! Raskolnikov comprit en cet instant, une fois pour toutes, que Sonia était maintenant avec lui pour toujours et qu'elle le suivrait, fût-ce au bout du monde, là où son destin le mènerait. Il se sentit bouleversé… mais le voici arrivé à l'endroit fatal…

Il entra courageusement dans la cour. Il fallait monter au second. « Montons toujours », pensa-t-il. Il lui semblait en général que la minute fatale était encore lointaine, qu'il avait encore beaucoup de temps, qu'il pouvait encore réfléchir à bien des choses.

Il vit de nouveau la même crasse, les mêmes pelures dans l'escalier en colimaçon, les portes des appartements grandes ouvertes, les mêmes cuisines qui exhalaient puanteur et fumées. Raskolnikov n'était plus revenu ici depuis sa première visite. Ses jambes s'engourdissaient et pliaient sous lui, mais il avançait quand même. Il s'arrêta un moment pour souffler, pour se remettre, pour entrer *comme un homme*. « Et pourquoi ? À quoi bon ? », pensa-t-il soudain, s'étant rendu compte du sens de son mouvement. « Si je dois boire cette coupe, tout n'est-il pas égal ? Au plus c'est dégoûtant, au mieux c'est ». L'image de Ilia Pètrovitch, La Poudre, passa dans son esprit. Est-il possible qu'il allait chez lui ? N'y avait-il pas moyen d'aller chez un autre ? Chez Nikodim Fomitch ? Tourner bride et aller à l'appartement même du Surveillant ? Au moins les choses se passeraient ainsi plus en privé… « Non, non ! chez La Poudre, chez La Poudre ! S'il faut boire, buvons d'un trait… »

Tout transi et à peine conscient, il ouvrit la porte du bureau. Cette fois-ci il y avait très peu de monde ; il n'y avait qu'un portier et un homme du peuple. Le garde ne regarda même pas par-dessus la cloison. Raskolnikov passa dans la pièce suivante. « Peut-être pourrais-je ne rien dire encore », pensa-t-il. Un clerc quelconque, en redingote civile, s'apprêtait à

écrire quelque chose sur le bureau. Un autre clerc s'installait dans un coin. Zamètov n'était pas là. Nikodim Fomitch était évidemment absent lui aussi.

– Il n'y a personne ? demanda Raskolnikov au clerc assis au bureau.

– Qui désirez-vous voir ?

– A-a-ah ! On ne l'entend plus et on ne le voit plus, l'esprit russe, comment est-ce dans le conte... je l'ai oublié ! Tous mes respects ! s'écria tout à coup une voix connue.

Raskolnikov se mit à trembler. La Poudre était debout devant lui ; il venait de sortir de la troisième pièce. « C'est le destin », pensa Raskolnikov, « pourquoi est-il là ? »

– Vous venez chez nous ? Pour quelle affaire ? s'exclama Ilia Pètrovitch. (Il était visiblement dans le meilleur état d'esprit et même il était quelque peu en train.) Si c'est pour affaire, il est un peu tôt. Je suis ici par hasard... Mais après tout, si je puis vous être utile... Je vous avoue... Monsieur comment ? Comment ? Excusez...

– Raskolnikov.

– Ah oui : Raskolnikov ! Est-il possible que vous ayez pu supposer que j'avais oublié ! Je vous en prie, ne me prenez pas pour... Rodion Ro-Ro... Rodionovitch, est-ce ainsi ?

– Rodion Romanovitch.

– Oui, oui, oui ! Rodion Romanovitch, Rodion Romanovitch. Je vous avoue que j'ai été sincèrement affligé depuis que nous nous sommes ainsi... on m'a expliqué après, j'ai appris que vous êtes un jeune littérateur et même un savant...

et, pour ainsi dire, les premiers pas... Oh mon Dieu ! Mais qui, parmi les littérateurs et les savants n'a pas commencé par faire des démarches originales ! Moi et ma femme respectons tous deux la littérature, et ma femme la respecte jusqu'à la passion ! La littérature et l'art ! Pourvu qu'on soit noble de cœur, tout le reste on peut l'acquérir à force de talent, de connaissances, de raison, de génie ! Un chapeau ! Eh bien, que signifie, par exemple un chapeau ? Un chapeau est une crêpe, je peux l'acheter chez Zimmermann ; mais ce que le chapeau protège, ce que le chapeau couvre, cela, je ne peux l'acheter ! Je vous avoue, je voulais même aller m'expliquer chez vous, mais j'ai pensé, peut-être vous... Pourtant, pourquoi ne vous le demanderais-je pas : désirez-vous vraiment quelque chose ?

– Oui, ma mère et ma sœur.

– J'ai même eu l'honneur et le bonheur de rencontrer votre sœur, – c'est une personne instruite et charmante. Je l'avoue, j'ai regretté que nous nous soyons un peu échauffés, l'autre fois. C'est un cas ! Et quant aux hypothèses établies sur votre évanouissement. – eh bien, tout ça s'est expliqué de la façon la plus brillante ! Exaltation et fanatisme ! Je comprends votre indignation. Peut-être changez-vous d'appartement à cause de l'arrivée de votre famille ?

– N-non, c'est simplement... Je suis venu demander... je pensais que je trouverais Zamètov ici.

– Ah, oui ! vous vous êtes liés d'amitié, je l'ai entendu dire. Eh bien, Zamètov n'est pas là, – il est absent. Oui, nous sommes privés d'Alexandre Grigorievitch ! Nous l'avons perdu hier ; il a été transféré... et ce faisant, il s'est brouillé avec tout le monde... c'était même impoli... un gamin versatile, voilà ce qu'il est, et c'est tout ; il ne donnait aucune espérance ; mais que voulez-vous faire d'eux, de nos brillants jeunes gens ! Il veut passer je ne sais quel examen, mais un examen chez nous, ça consiste à

bavarder un peu, à faire un peu le fanfaron, c'est tout, voilà l'examen terminé ! Car ce n'est pas la même chose que vous, ou bien par exemple M. Rasoumikhine, votre ami ! Votre carrière, c'est la science, et les échecs ne vous troubleront pas ! Pour vous, tous les charmes de la vie – *Nihil est*[76], peut-on dire ; vous êtes ascète, moine, ermite ! Ce qu'il vous faut, c'est un livre, une plume derrière l'oreille, des investigations scientifiques, voilà où plane votre esprit ! Moi-même, en partie, je... avez-vous lu les mémoires de Livingstone ?

– Non.

– Moi bien. De nos jours, d'ailleurs, il y a énormément de nihilistes ; après tout, c'est compréhensible ; quel temps nous vivons, je vous le demande bien ? Mais en somme, je vous... vous n'êtes évidemment pas nihiliste ! Répondez franchement ! Franchement !

– N-non...

– Non, vous savez, vous devez être franc avec moi, vous ne devez pas vous gêner, faites comme si vous étiez seul à seul avec vous-même ! Le service est une chose, autre chose est... vous croyiez que j'allais dire : l'*amitié* : non, vous n'avez pas deviné ! Non, pas l'amitié, mais le sentiment du citoyen et de l'homme, le sentiment humanitaire et celui de l'amour du Très-Haut. Je puis être un personnage officiel et occuper une fonction, mais j'ai toujours le devoir de sentir en moi l'homme et le citoyen et d'en rendre compte... Vous avez bien voulu parler de Zamètov. Zamètov fait du scandale à la française dans une maison close, en buvant un verre de champagne ou de vin du Don, – voilà ce qu'est notre Zamètov ! Tandis que moi, je me suis consumé, peut-on dire, à force de fidélité et de sentiments élevés et, en outre, j'ai un rang, un grade, j'occupe un poste ! Je suis marié et

---

[76] En latin dans le texte. (N. D. T.) Traduction : il n'y a rien (note ELG)

j'ai des enfants. Je remplis les devoirs de l'homme et du citoyen et lui, qu'est-il donc, permettez-moi de vous le demander ? Je vous parle comme à un homme ennobli par l'instruction. En outre, il y a maintenant tant de ces accoucheuses ![77]

Raskolnikov leva interrogativement les sourcils. Les paroles d'Ilia Pètrovitch martelaient de toute évidence son tympan comme des sons vides de sens. Mais il en comprenait quand même une partie ; il le regardait et ne savait pas comment tout cela finirait.

– Je parle de ces filles aux cheveux courts, continua le disert Ilia Pètrovitch ; – je les appelle, pour moi, accoucheuses et je trouve que ce sobriquet est très satisfaisant. Hé, hé ! Elles se fourrent dans l'académie, elles étudient l'anatomie ; dites-moi un peu, si je tombais malade, appellerais-je une jeune fille pour me soigner ? Hé, hé !

Ilia Pètrovitch riait, très content de ses mots d'esprit.

– Évidemment, c'est la soif de s'instruire, une soif immodérée ; mais une fois instruit, ça suffit. Pourquoi donc abuser ? Pourquoi insulter des personnes honorables, comme fait ce coquin de Zamètov ? Pourquoi m'a-t-il insulté, je vous le demande ? Et puis, il y a tant de suicides de nos jours, vous ne pourriez vous imaginer. Tous ces gens dilapident leurs derniers sous et puis se suicident. Des filles, des garçons, des vieillards... Ce matin encore on nous a informé du cas d'un monsieur récemment arrivé dans la capitale. Nil Pavlitch, dites Nil Pavlitch ! Comment s'appelle-t-il ce gentleman... on nous en a informé tout à l'heure... celui qui s'est tiré une balle dans la tête, rue Petersbourgskaïa ?

---

[77] Allusion au nihilisme. La profession d'accoucheuse était généralement pratiquée par les premières femmes émancipées, car elles ne pouvaient avoir d'autre profession. (N. D. T.)

– Svidrigaïlov, répondit quelqu'un d'une voix enrouée et indifférente, de l'autre pièce.

Raskolnikov frissonna.

– Svidrigaïlov ! Svidrigaïlov s'est suicidé ! s'écria-t-il.

– Comment ! Vous connaissez Svidrigaïlov ?

– Oui… je le connais… Il est arrivé il n'y a pas longtemps…

– Mais oui, pas longtemps ; il avait perdu sa femme, c'est un homme de mœurs déréglées, et voici qu'il se suicide et d'une manière si scandaleuse, qu'on aurait peine à l'imaginer… Il a laissé quelques mots écrits sur son calepin, comme quoi il mourait en possession de sa raison et qu'il demandait de n'accuser personne de sa mort. Il avait de l'argent, celui-là, dit-on. Comment se fait-il que vous le connaissiez ?

– Je… je le connais… ma sœur avait été gouvernante chez eux…

– Tiens, tiens, tiens… Mais alors vous pouvez nous donner des renseignements sur lui. Vous ne lui aviez pas attribué de tels desseins ?

– Je l'ai vu hier… il… buvait du vin… je ne savais rien. Raskolnikov avait l'impression que quelque chose était tombé sur lui et l'écrasait.

– Il me semble que vous avez pâli de nouveau. Nos fenêtres sont toujours fermées…

– Oui, il est temps que je m'en aille, bredouilla Raskolnikov. Excusez-moi de vous avoir dérangé…

– Oh, mais je vous en prie, tant que vous voulez ! Votre visite m’a fait plaisir et je suis heureux de vous dire…

Ilia Pètrovitch tendit même la main.

– Je voulais seulement… je venais voir Zamètov…

– Je comprends, je comprends, et vous m’avez fait plaisir.

– Je suis… très heureux… au revoir… dit Raskolnikov tout souriant.

Il sortit ; il chancelait. Il avait le vertige. Il ne sentait pas ses jambes. Il se mit à descendre l’escalier en s’appuyant de la main droite au mur. Il lui sembla qu’un portier, un registre en main, le bouscula en montant vers le bureau, qu’un petit chien se mit à aboyer quelque part au rez-de-chaussée et qu’une femme lui jeta en criant un rouleau à la tête. Il pénétra dans la cour. Là, près de l’entrée, Sonia était debout, toute pâle, toute figée et elle lui jeta un regard atroce. Il s’arrêta devant elle. Quelque chose de maladif, d’épuisé par la torture, quelque chose de désespéré apparut dans les traits de son visage. Elle joignit les mains brusquement. Un sourire difforme, éperdu, vint péniblement sur les lèvres de Raskolnikov. Il resta un moment sur place, puis retourna sur ses pas au bureau.

Ilia Pètrovitch était assis et il fouillait dans ses papiers.

Le moujik qui avait bousculé Raskolnikov en montant l’escalier était debout devant lui.

– A-a-ah ! Vous revenez ! Vous avez oublié quelque chose ?… Mais qu’avez-vous ?

Raskolnikov, les lèvres blanches, le regard fixe, s'approcha doucement de lui ; il vint tout contre la table, s'y appuya de la main, voulut dire quelque chose, mais ne put le faire ; il faisait entendre des sons bizarres et inarticulés.

– Vous vous trouvez mal, une chaise ! Voici, asseyez-vous sur la chaise, asseyez-vous ! De l'eau !

Raskolnikov s'assit, mais il ne quittait pas des yeux le visage d'Ilia Pètrovitch, fort désagréablement étonné. Ils se regardèrent ainsi près d'une minute ; ils attendaient. On apporta l'eau.

– C'est moi, commença Raskolnikov.

– Buvez un peu d'eau.

Raskolnikov écarta le verre de la main et prononça, avec des pauses, doucement, mais distinctement :

– C'est moi qui ai tué, à coups de hache, pour les voler, la vieille veuve de fonctionnaire et sa sœur Lisaveta.

Ilia Pètrovitch resta bouche bée. On accourut de tous côtés.

Raskolnikov répéta sa déposition…

ÉPILOGUE

I

La Sibérie. Sur la rive d'un fleuve large et désert se trouve une ville, l'un des centres administratifs de la Russie ; dans la ville il y a une forteresse où se trouve une prison. Dans la prison est détenu depuis neuf mois déjà le forçat-déporté de deuxième catégorie, Rodion Raskolnikov. Près d'un an et demi s'est écoulé depuis le jour de son crime.

Son procès s'était déroulé sans heurts. Le criminel soutint sa déposition avec fermeté, clarté et précision ; il n'embrouilla par les circonstances, ne tenta pas de les atténuer en sa faveur, n'oublia pas le moindre détail. Il raconta, jusqu'au dernier trait, tout le processus de l'assassinat, il résolut le mystère du *gage* (les planchettes de bois avec la languette de fer), qui était resté dans la main de la vieille ; il raconta comment il lui avait pris les clés, les décrivit, décrivit le coffret et son contenu ; il nomma même certains des objets qui s'y trouvaient ; il donna une réponse au problème de la mort de Lisaveta ; il rapporta comment arriva Koch, comment il frappa à la porte, comment il fut rejoint par l'étudiant et tout ce qui fut dit entre eux ; comment lui, le criminel, descendit en courant l'escalier et entendit les hurlements de Mikolka et de Mitka ; comment il se cacha dans l'appartement vide et comment il rentra chez lui ; pour terminer, il indiqua la pierre près de la porte de la cour, perspective Vosniessensky, où les bijoux et la bourse furent effectivement retrouvés.

En un mot, l'affaire était claire. Les magistrats chargés de l'enquête et le juge s'étaient beaucoup étonnés, entre autres, de ce qu'il avait caché la bourse et les bijoux sous une pierre, sans rien prendre et, surtout, de ce que non seulement il ne se souvenait pas de tous les objets qu'il avait volés, mais qu'il ne

connaissait pas leur nombre. Le fait qu'il n'avait pas ouvert la bourse et qu'il ne savait même pas combien d'argent s'y trouvait, constituait une particularité qui parut invraisemblable (la bourse se trouva contenir trois cent dix-sept roubles argent et trois pièces de vingt kopecks ; d'avoir séjourné si longtemps sous la pierre, les billets du dessus – les plus gros – s'étaient fort détériorés).

On chercha longtemps à savoir pourquoi l'accusé mentait sur ce seul point, tandis qu'il avait avoué tout le reste volontairement et correctement. Enfin certains (surtout les psychologues) finirent par admettre la possibilité de ce qu'en effet, il pouvait n'avoir pas regardé dans la bourse et que c'était pour cette raison qu'il ne savait pas ce qu'elle contenait ; il l'avait donc portée tout droit sous la pierre. Cependant, ils en conclurent immédiatement que le crime n'avait pu être commis autrement qu'en état de folie passagère et, pour ainsi dire, en proie à la monomanie morbide du meurtre et du vol, sans but subséquent et sans compter sur un profit. Ici vint bien à point la nouvelle théorie à la mode de la folie passagère que l'on essaye si souvent d'appliquer de nos jours à certains criminels. En outre, l'état hypocondriaque dans lequel se trouvait depuis longtemps Raskolnikov fut attesté avec précision par beaucoup de témoins : le docteur Zossimov, ses anciens camarades, la logeuse, la servante. Tout cela contribua beaucoup à former l'opinion que Raskolnikov ne ressemblait pas tout à fait à un assassin, à un brigand, à un pillard ordinaire et qu'il y avait dans tout cela quelque chose d'autre.

Au grand dépit des partisans de cette opinion, le criminel lui-même n'essaya presque pas de se défendre ; aux questions qu'on lui posa afin de savoir ce qui l'avait poussé au meurtre et au vol, il répondit fort clairement, avec la précision la plus brutale, que la cause de son acte était sa situation pénible, sa misère et le désir de raffermir les premiers pas de sa carrière à l'aide des trois mille roubles qu'il avait compté trouver chez sa

victime. Il s'était décidé à assassiner celle-ci, étant donné son caractère vil et futile et, en outre, il était exaspéré par les privations et les échecs. À la question de savoir ce qui l'avait incité à se dénoncer, il répondit franchement qu'il s'était sincèrement repenti. Tout cela était presque grossier…

Le verdict fut pourtant plus clément que l'on ne pouvait s'y attendre, étant donné le crime commis et cela précisément peut-être parce que le criminel n'avait pas voulu se justifier, mais qu'au contraire, il parut manifester le désir de se charger davantage. Toutes les circonstances bizarres furent prises en considération. L'état maladif et l'indigence du criminel avant le crime étaient établis avec une certitude absolue. Le fait qu'il ne profita pas du produit de son vol fut attribué en partie à l'effet d'un réveil de sa conscience, en partie à ce que ses facultés mentales n'étaient pas parfaitement normales à l'époque du crime.

Les circonstances du meurtre fortuit de Lisaveta servirent même d'exemple à l'appui de cette dernière hypothèse : un homme commet deux meurtres et oublie que la porte est restée ouverte ! Enfin, le fait qu'il vint se dénoncer au moment où l'affaire s'était extraordinairement embrouillée à la suite de la fausse déposition d'un fanatique effrayé (Nikolaï) et lorsque non seulement il n'y avait pas de preuves contre le vrai criminel, mais qu'il n'y avait presque pas de soupçons à son égard (Porfiri Pètrovitch avait tenu parole), tout cela contribua grandement à adoucir le sort de l'accusé.

D'autre part, des circonstances tout à fait inattendues vinrent au jour qui lui furent très favorables. L'ancien étudiant Rasoumikhine fit connaître certains renseignements qu'il avait recueillis et présenta les preuves de ce que le criminel Raskolnikov avait aidé de son dernier argent un camarade d'université, pauvre et tuberculeux, et qu'il subvint pratiquement aux besoins de son existence pendant une demi-

année. Lorsque celui-ci mourut, il soigna le père de son camarade, un vieillard impotent, dont l'entretien avait été assuré par le travail de son fils, et cela depuis que ce dernier atteignit l'âge de treize ans. Le criminel Raskolnikov avait enfin fait admettre ce vieillard dans un hôpital et lorsque celui-ci mourut aussi, il le fit enterrer à ses frais.

Tous ces renseignements eurent une influence favorable sur le sort de Raskolnikov. Son ancienne logeuse elle-même, la mère de sa défunte fiancée, la veuve Zarnitzina, témoigna aussi que, lorsqu'ils habitaient une autre maison, près de Piat-Ouglov, lors d'un incendie, Raskolnikov réussit à sauver deux petits enfants d'un appartement déjà en proie aux flammes et qu'en faisant cela, il fut couvert de brûlures. Ce fait donna lieu à une enquête approfondie et il fut confirmé par le témoignage de nombreuses personnes. En un mot, l'affaire aboutit à une condamnation aux travaux forcés de deuxième catégorie pour une durée de huit ans seulement, en prenant en considération sa dénonciation volontaire et certaines circonstances atténuantes.

La mère de Raskolnikov tomba malade au commencement du procès. Dounia et Rasoumikhine trouvèrent le moyen de l'éloigner de Petersbourg pour toute la durée de celui-ci. Rasoumikhine choisit comme lieu de résidence une ville située sur le chemin de fer, non loin de la capitale, pour être en mesure de suivre régulièrement toutes les péripéties du procès et, en même temps, d'aller voir Avdotia Romanovna le plus souvent possible. La maladie de Poulkhéria Alexandrovna était étrange et s'accompagna d'effets pareils à ceux de la folie, sinon totale, tout au moins partielle. Quand Dounia rentra de sa dernière entrevue avec son frère, elle trouva sa mère déjà malade, toute fiévreuse et délirante. Elle convint le soir même avec Rasoumikhine de ce qu'il fallait répondre aux questions de Poulkhéria Alexandrovna au sujet de son fils et elle inventa même avec lui toute une histoire à l'usage de sa mère :

Raskolnikov était parti quelque part très loin, aux limites de la Russie pour exécuter une mission privée qui allait lui procurer enfin argent et renom. Ils furent stupéfaits de ce que Poulkhéria Alexandrovna ne les questionna pas à ce sujet, ni à ce moment ni plus tard. Au contraire, elle se mit à conter elle-même toute une histoire au sujet du départ de son fils ; elle racontait, les larmes aux yeux, qu'il était venu lui dire adieu ; elle donnait à entendre par allusions que de nombreuses, importantes et mystérieuses circonstances, qui n'étaient connues que d'elle seule, obligeaient Rodia à se cacher, car il avait beaucoup d'ennemis très puissants.

En ce qui concernait sa future carrière, elle lui paraissait sûrement brillante lorsque certaines circonstances contraires auraient été éliminées ; elle assurait Rasoumikhine que son fils serait plus tard un homme d'État, ce que prouvaient ses articles et son brillant talent littéraire. Elle relisait constamment son article, elle le relisait parfois à haute voix, elle dormait avec lui, mais, néanmoins, elle ne demandait pas où se trouvait à présent Rodia, malgré le fait qu'on évitait de lui parler à ce sujet, – ce qui aurait dû éveiller ses soupçons. Cet étrange silence de Poulkhéria Alexandrovna leur fit enfin peur. Par exemple, elle ne se plaignait même pas de ne pas recevoir de lettre de lui, tandis qu'auparavant, dans sa petite ville, elle ne vivait que dans l'espoir de recevoir une lettre de son Rodia bien-aimé. Cette dernière circonstance était par trop inexplicable et elle inquiétait beaucoup Dounia : l'idée lui vint que sa mère pressentait bien quelque chose d'effrayant dans le sort de son fils, mais qu'elle ne questionnait pas de peur d'apprendre quelque chose de plus effrayant encore. En tout cas, Dounia voyait clairement que Poulkhéria Alexandrovna n'était pas saine d'esprit.

Une fois ou deux, pourtant, il lui arriva de tourner la conversation de telle manière qu'il était impossible de lui répondre sans parler de l'endroit où se trouvait Rodia. Lorsque

les réponses vinrent, forcément insatisfaisantes et douteuses, elle devint soudain extrêmement triste, sombre et silencieuse, ce qui persista pendant très longtemps. Dounia vit enfin qu'il était difficile d'inventer et de mentir et arriva à cette conclusion qu'il valait mieux ne plus dire un mot sur les points que l'on sait ; mais il devenait de plus en plus clair, jusqu'à l'évidence, que la pauvre mère soupçonnait quelque chose d'effrayant. Dounia se souvenait des paroles de son frère disant que sa mère avait prêté l'oreille lors de son délire, la nuit avant le jour fatal, après la scène avec Svidrigaïlov : n'aurait-elle pas entendu quelque chose alors ? Souvent, après quelques jours et même quelques semaines de sombre mutisme et de larmes silencieuses, la malade s'animait soudain d'une animation morbide et se mettait à parler sans cesse de son fils, de ses espoirs, de l'avenir... Ses fantaisies étaient parfois très bizarres. On la consolait, on évitait de la contredire (peut-être voyait-elle clairement elle-même que l'on évitait de la contredire et qu'on essayait de la consoler), mais elle continuait toujours à parler...

Cinq mois après la dénonciation, le verdict fut rendu. Rasoumikhine venait voir le criminel à la prison chaque fois que c'était possible. Sonia également. La séparation arriva enfin : Dounia assurait à son frère qu'ils ne se quittaient pas pour toujours ; Rasoumikhine faisait de même. Dans la tête jeune et ardente de Rasoumikhine était né le projet de poser les fondements de la prospérité future pendant les trois ou quatre ans à venir, d'économiser quelque argent et de partir s'établir en Sibérie, où le sol est riche dans tous les sens de cette expression, et où les gens, les travailleurs, les capitaux sont rares ; là-bas, on s'installerait dans la ville où se trouverait Rodia et... on commencerait tous ensemble une vie nouvelle. Tous pleurèrent en se disant adieu.

Les derniers jours, Raskolnikov fut fort pensif, il posait beaucoup de questions et s'inquiétait souvent au sujet de sa mère. Il se tourmentait même trop à son sujet, si bien que

Dounia s'inquiéta. Ayant appris les détails de l'état maladif de sa mère, il devint très sombre. Avec Sonia, il fut pendant tout ce temps fort peu loquace. Celle-ci, à l'aide de l'argent que lui avait laissé Svidrigaïlov, avait déjà depuis longtemps terminé les préparatifs pour suivre le groupe des prisonniers déportés dont allait faire partie Raskolnikov. Pas un mot ne fut dit entre elle et lui à ce sujet, mais tous deux savaient que ce serait ainsi. Lors de leurs derniers adieux, il sourit bizarrement aux affirmations ardentes de sa sœur et de Rasoumikhine au sujet de l'avenir plein de bonheur qui les attendait à sa sortie du bagne et il prédit que la maladie de sa mère se terminerait bientôt par un malheur. Enfin, lui et Sonia partirent.

Deux mois plus tard, Dounétchka épousa Rasoumikhine. La cérémonie du mariage fut triste et paisible. Parmi les invités, il y avait, entre autres, Porfiri Pètrovitch et Zossimov. Pendant tous ces derniers temps, Rasoumikhine ressemblait à un homme qui a pris une ferme résolution. Dounia croyait aveuglément qu'il réalisait ses projets, et, d'ailleurs, elle n'aurait pu faire autrement ; il avait une volonté de fer, c'était visible. Entre autres, il se remit à fréquenter l'université pour achever ses études. Ils formaient constamment des projets d'avenir ; tous deux comptaient pouvoir, dans cinq ans au plus tard, aller s'établir en Sibérie. Jusqu'alors, ils comptaient sur Sonia…

Poulkhéria Alexandrovna avait béni avec joie le mariage de sa fille avec Rasoumikhine ; mais, après que celui-ci eut eu lieu, elle devint encore plus chagrine et préoccupée. Pour lui procurer un moment de plaisir, Rasoumikhine lui raconta, entre autres, l'histoire de l'étudiant et de son père impotent ainsi que celle de l'incendie de l'année passée, d'où Rodia sauva deux petits enfants et où il reçut des brûlures qui le forcèrent à s'aliter. Ces deux nouvelles exaspérèrent, jusqu'à l'enthousiasme, Poulkhéria Alexandrovna, dont la raison était déjà fort ébranlée. Elle en parlait sans cesse, elle engageait la conversation en rue (quoique Dounia l'accompagnât toujours).

Elle attrapait quelque auditeur dans les voitures publiques, dans les boutiques, et elle entamait la conversation sur son fils, sur l'article de celui-ci, elle racontait comment il avait secouru l'étudiant, comment il avait été brûlé dans l'incendie, etc… Dounétchka ne savait comment la retenir.

Outre le danger de cette disposition à l'enthousiasme maladif, existait la menace que quelqu'un se souvînt du nom de Raskolnikov et en parlât. Poulkhéria Alexandrovna réussit même à apprendre l'adresse de la mère des deux petits enfants sauvés de l'incendie et elle voulut à tout prix aller la voir. Son agitation crût enfin jusqu'aux limites extrêmes. Elle se mettait parfois à pleurer soudainement, elle tombait souvent malade et elle délirait dans sa fièvre. Un matin, elle déclara sans ambages que, d'après ses calculs, Rodia devait revenir bientôt, et qu'elle se rappelait qu'en lui faisant ses adieux, il avait dit que c'était précisément dans neuf mois qu'il fallait attendre son retour. Elle commença à mettre tout l'appartement en ordre et à se préparer à le recevoir ; elle se mit à arranger la chambre qui lui était destinée (sa chambre à elle), à nettoyer les meubles, à lessiver, à accrocher des rideaux propres, etc… Dounia en fut inquiète, mais elle ne dit rien et l'aida même à apprêter la chambre pour recevoir son frère. Après une journée agitée, passée à toutes sortes de fantaisies, à faire des rêves joyeux et à verser des larmes de bonheur, elle tomba malade la nuit et le matin suivant elle était déjà fébrile et délirante. Une fièvre chaude se déclara. Deux semaines plus tard, elle mourut. Les paroles lui échappèrent pendant son délire, d'après lesquelles on pouvait conclure qu'elle en savait bien plus qu'on ne l'avait supposé sur le terrible destin de son fils.

Raskolnikov resta longtemps dans l'ignorance de la mort de sa mère, quoique la correspondance avec Petersbourg fût établie dès son établissement en Sibérie. La chose se fit par l'intermédiaire de Sonia qui écrivit ponctuellement chaque mois à Petersbourg, adressant ses lettres à Rasoumikhine et en

recevant les réponses. Les lettres de Sonia parurent tout d'abord sèches et insatisfaisantes à Dounia et à Rasoumikhine ; mais, finalement, ils trouvèrent qu'il aurait été impossible de mieux écrire, car c'était précisément sa manière de rédiger les lettres qui permettait en définitive de se faire l'idée la plus complète et la plus précise du sort de leur malheureux frère. Les lettres de Sonia décrivaient de la manière la plus simple et la plus claire qui soit, la vie de Raskolnikov au bagne.

Il n'y avait là ni énoncé de ses espoirs, ni conjectures d'avenir, ni description de ses propres sentiments. Au lieu d'essayer d'expliquer l'état d'âme de Raskolnikov et, en général, toute sa vie intérieure, elle ne donnait que des faits, c'est-à-dire ses paroles, des nouvelles détaillées sur son état de santé, les désirs qu'il avait exprimés lors de leur dernière entrevue, ce qu'il lui avait demandé, ce qu'il lui avait dit de faire, etc... Toutes ces nouvelles étaient transmises avec un luxe extrême de détails. L'image du frère malheureux apparut enfin d'elle-même, se dessina avec netteté et précision à Dounia et à Rasoumikhine ; il ne pouvait y avoir d'erreur dans cette image, parce que tous les faits rapportés étaient exacts.

Cependant, les lettres de Sonia n'apportèrent que peu de joie à Dounia et à son mari, surtout au début. Sonia écrivait continuellement qu'il était toujours sombre, peu loquace, qu'il ne s'intéressait presque pas aux nouvelles qu'elle lui transmettait d'après les lettres qu'elle recevait ; qu'il s'informait parfois de sa mère ; et lorsque voyant qu'il devinait la vérité, elle lui apprit enfin la mort de celle-ci, à son grand étonnement, la nouvelle lui fit peu d'impression, tout au moins, c'est ce qu'il lui sembla. Elle leur apprit, entre autres, que malgré le fait qu'il semblait s'être enfoncé à ce point en lui-même et isolé de tous, il avait pris sa nouvelle vie d'une manière franche et simple ; qu'il comprenait clairement sa situation, qu'il n'attendait rien de mieux pour bientôt, qu'il ne nourrissait aucun espoir frivole (ce qui aurait été naturel dans sa position), et qu'il ne s'étonnait de

rien de ce qui l'entourait maintenant et qui était si différent de ce qu'il avait connu.

Elle leur écrivait que sa santé était satisfaisante, qu'il allait aux travaux et qu'il n'essayait pas d'éviter ceux-ci. Il était presque indifférent à la qualité de la nourriture, mais cette nourriture était si mauvaise – à part les dimanches et les jours de fête – qu'il accepta quelque argent de Sonia pour pouvoir obtenir du thé chaque jour ; il lui demanda de ne pas s'inquiéter l'assurant que toutes ses désagréables questions ne faisaient que l'ennuyer. Sonia disait encore qu'il vivait dans une chambre commune ; qu'elle n'avait pas vu l'intérieur de leurs casernes, mais qu'elle pouvait déduire par ce qu'elle avait entendu dire qu'elles étaient étroites, laides et malsaines ; il dormait sur un lit de planches, en y étendant un morceau de feutre, et il ne voulait rien d'autre. Mais il vivait ainsi, non pour suivre quelque plan préconçu ni avec quelque intention, mais bien par pure inattention et indifférence vis-à-vis de son sort.

Sonia écrivait franchement qu'au début surtout, non seulement il ne s'intéressait pas à ses visites, mais que celles-ci provoquaient son dépit ; il était peu loquace et même grossier avec elle, mais, finalement, ces entrevues devinrent une habitude pour lui et même presque une nécessité, si bien qu'il fut très chagriné lorsqu'elle tomba malade et dut interrompre ses visites pendant quelques jours. Elle le voyait les dimanche et les jours de fête près du portail de la prison ou au corps de garde, où on le faisait venir pour quelques minutes ; en semaine, elle le rencontrait aux travaux, aux ateliers, à la briqueterie, ou aux baraques au bord de l'Irtych. D'elle-même, Sonia disait qu'elle avait réussi à acquérir des relations et des protections dans la ville ; qu'elle s'occupait de couture et, comme il n'y avait presque pas de couturières, elle était devenue rapidement indispensable dans beaucoup de maisons ; elle ne mentionna pourtant pas le fait que, par son intermédiaire, Raskolnikov bénéficia de la protection des autorités, que le

régime des travaux fut adouci pour lui, etc... Enfin elle annonça (Dounia avait remarqué à ce propos une inquiétude particulière dans ses dernières lettres) qu'il fuyait tout le monde, que les forçats ne l'aimaient pas ; qu'il n'ouvrait pas la bouche pendant des journées entières et qu'il devenait très pâle. Soudain, dans sa dernière lettre, Sonia écrivit qu'il était tombé sérieusement malade et qu'il se trouvait dans la salle des détenus de l'hôpital...

II

Il était déjà malade depuis longtemps, mais ce n'était ni l'horreur de sa vie de forçat, ni les travaux, ni la mauvaise nourriture qui avaient brisé ses forces. Oh ! Peu lui importaient les tortures et les souffrances ! Au contraire, il était même heureux de pouvoir travailler : l'épuisement physique lui procurait au moins quelques heures de sommeil paisible. Et qu'importait la nourriture : de la soupe claire où nageaient des cafards : Il lui était souvent arrivé, lorsqu'il était étudiant, de n'avoir même pas une telle pitance. Ses vêtements étaient chauds et adaptés à son genre de vie. Il ne sentait même pas les fers qu'il portait aux pieds. Serait-ce lui qui aurait eu honte de sa tête rasée et de sa veste en deux pièces ? Et devant qui ? Devant Sonia ? Sonia le craignait. Pourquoi aurait-il eu honte devant elle ?

Eh bien, c'était ainsi. Il avait honte même devant Sonia, que, pour se venger, il torturait par ses manières méprisantes et grossières. Mais ce n'était ni de sa tête rasée ni des fers aux pieds qu'il avait honte : son orgueil avait été profondément blessé et c'est cela qui le fit tomber malade. Ô ! comme il eût été heureux s'il avait pu s'accuser lui-même ! Il aurait tout supporté alors, même la honte et l'ignominie. Mais il s'était examiné lui-même avec sévérité et sa conscience acharnée et attentive ne trouva dans son passé, aucune faute bien terrible, excepté le fait d'avoir *manqué son coup*, ce qui pouvait arriver à tout le monde. Il avait honte précisément de ce que lui, Raskolnikov, s'était perdu, si aveuglément, avec une aussi totale absence d'espoir, si obscurément et si stupidement, suivant quelque arrêt d'une aveugle destinée et qu'il devait s'humilier, se

soumettre à « l'absurdité » d'une quelconque condamnation, s'il voulait trouver enfin un peu de repos.

Au présent : l'inquiétude sans objet et sans but ; dans l'avenir : un sacrifice continuel par lequel rien n'était obtenu : voilà quel était son sort. Et qu'importait si dans huit ans, âgé alors de trente-deux ans seulement, il pourrait de nouveau commencer à vivre ! Pourquoi vivre ? Quels projets ferait-il ? Vers quoi tendrait-il ? Vivre pour exister ? Mais il avait été mille fois prêt, même auparavant, à donner son existence pour une idée, pour un espoir, pour une fantaisie même. La satisfaction d'exister ne lui suffisait pas ; il avait toujours voulu davantage. Il était possible que la seule intensité de ses désirs ait déjà suffi à ce qu'il se considère lui-même comme un homme auquel il est permis plus qu'à d'autres.

Pourquoi la Providence ne lui envoyait-elle pas le repentir, le repentir brûlant qui brise le cœur et qui chasse le sommeil, un de ces repentirs dont la torture fait rêver de corde et d'eau profonde ? Combien il en aurait été heureux ! Les tortures et les larmes, c'est la vie aussi ! Mais il ne se repentait pas d'avoir commis son crime.

Au moins il aurait pu s'en vouloir d'être sot, comme il s'en était voulu pour avoir commis les actes affreux et stupides qui l'avaient conduit en prison. Mais maintenant qu'il était en prison, avec la liberté de méditer, il réfléchissait ; il passa de nouveau en revue tous ses actes et il ne les trouva nullement aussi affreux ni aussi stupides qu'ils lui avaient paru lors de cette fatale époque qui avait immédiatement précédé sa dénonciation.

« En quoi, en quoi donc, pensait-il, mon idée était-elle plus stupide que d'autres idées ou d'autres théories qui pullulent et s'entre-choquent dans le monde depuis qu'il existe. Il suffit d'aborder la question avec un esprit absolument indépendant,

large, délivré des influences habituelles, et alors, évidemment, mon idée ne paraîtra plus du tout aussi... insolite. Oh, négateurs, oh, sages à cinq sous pièce, pourquoi vous arrêter à mi-chemin ! »

« Je me demande pour quelle raison mon acte leur semble si affreux ? » se disait-il. « Est-ce parce que c'est un forfait ? Que signifie le mot forfait ? Ma conscience est tranquille. Évidemment, un crime a été commis ; évidemment le sang a été versé et cela est contraire à la lettre de la loi ; eh bien, prenez donc ma tête puisque c'est contre la lettre de la loi... et que cela suffise ! Évidemment, dans ce cas-là, beaucoup parmi les bienfaiteurs de l'humanité, qui n'ont pas hérité de leur pouvoir mais qui ont dû s'en emparer, auraient dû être exécutés au moment où ils faisaient leurs premiers pas. Mais ces gens-là avaient pu supporter les premières épreuves et pour cela ils ont été justifiés, tandis que moi, je n'ai pas pu les supporter et, à cause de cela, je n'avais pas le droit de me permettre de faire ce pas. »

Voici uniquement ce qui, pour lui, était un crime : le fait qu'il ait faibli et qu'il se soit dénoncé.

Il souffrait aussi à cette pensée : pourquoi ne s'était-il pas suicidé ? Pourquoi lorsqu'il était debout près du fleuve, avait-il préféré aller se dénoncer ? Est-il possible qu'il y ait une telle force dans le désir de vivre et qu'il soit si difficile de la maîtriser ? Svidrigaïlov l'avait bien maîtrisée, lui qui, pourtant, craignait la mort ?

Il se torturait avec cette question et il ne pouvait comprendre que déjà alors, au moment où il était debout près du fleuve, il pressentait peut-être en lui-même une profonde erreur dans ses convictions. Il ne comprenait pas que ce pressentiment pouvait annoncer un changement prochain dans

sa vie, sa résurrection à venir, une façon nouvelle de considérer l'existence.

Il admettait plus facilement avoir cédé à la pression de l'instinct brutal qu'il n'avait pas été en mesure de refouler ni d'éviter (à cause de sa faiblesse et de sa médiocrité). Il observait ses camarades de bagne et il s'étonnait de voir à quel point ils aimaient tous la vie, comme ils y tenaient ! Il semblait qu'en prison, précisément, les gens aimaient plus la vie qu'en liberté. Quelles affreuses souffrances n'avaient pas connues certains d'entre eux, par exemple, les vagabonds ! Était-il possible qu'ils attachassent tant de prix à un rayon de soleil, à la forêt touffue, à quelque source glacée perdue dans le plus épais du taillis, qu'ils avaient aperçue il y a trois ans déjà et à laquelle ils rêvaient comme à une entrevue avec une maîtresse, la voyant en rêve, avec le gazon vert tout autour d'elle et un petit oiseau chantant dans le buisson. En les examinant avec plus d'attention, il voyait des exemples encore plus inexplicables.

Au début, il n'observa évidemment pas beaucoup le milieu qui l'entourait en prison et il n'en avait nulle envie. C'était comme s'il vivait les yeux fixés au sol : regarder était insupportable pour lui, cela provoquait son dégoût. Mais beaucoup de choses finirent pas l'étonner et, involontairement, il se mit à remarquer ce qu'il ne soupçonnait pas avant. D'une manière générale ce qui l'étonna surtout, c'était cet effarant, cet infranchissable abîme qui le séparait de tout ce monde. Il semblait qu'ils fussent de races différentes. Ils se considéraient même avec défiance et inimitié. Il connaissait et comprenait les causes générales de cette scission ; mais jamais il n'avait pensé auparavant que ces causes étaient en réalité aussi profondes et aussi puissantes. Il y avait aussi dans la prison des Polonais déportés, criminels politiques. Ceux-ci considéraient simplement tout ce monde comme un troupeau d'ignorants et de valets et les méprisaient du haut de leur grandeur ; mais Raskolnikov ne pouvait les voir sous ce jour : il comprenait

clairement que ces ignorants étaient dans bien des choses beaucoup plus intelligents que ces mêmes Polonais. Il y avait également des Russes qui méprisaient aussi par trop ce monde-là : un ancien officier et deux séminaristes ; Raskolnikov comprit également leur erreur.

Quant à lui, il n'était pas aimé et tous l'évitaient. On en vint finalement à le détester, – pourquoi ? Il ne le savait. On le méprisait, on le raillait ; des prisonniers bien plus coupables que lui se moquaient de son crime.

– Tu es un monsieur ! lui disaient-ils. Une hache, ce n'est pas fait pour toi ; ce n'est pas la besogne d'un monsieur !

À la deuxième semaine du carême, son tour vint de remplir ses devoirs religieux en compagnie de toute sa caserne. Il alla à l'église et il pria comme tout le monde. Une querelle survint – il ne sut même pas pour quelle raison – et tous se précipitèrent avec rage sur lui :

– Tu es un impie ! Tu ne crois pas en Dieu ! lui cria-t-on. – Il faudrait te tuer.

Il ne leur avait jamais parlé ni de Dieu ni de religion, et pourtant ils voulaient le tuer parce qu'il était impie ; il ne leur répondit pas. L'un des forçats se précipita sur lui en proie à une rage folle ; Raskolnikov était tranquille et silencieux : il ne leva pas un sourcil, pas un trait de son visage ne frissonna. Un garde eut le temps de s'interposer entre lui et son agresseur, sinon, le sang aurait été versé.

Une autre question encore restait sans solution : pourquoi, tous, aimaient-ils tant Sonia ? Elle ne cherchait pas leurs bonnes grâces ; ils ne la rencontraient que rarement, parfois seulement aux chantiers où elle venait le voir pour un instant. Et pourtant, tous la connaissaient déjà, tous savaient qu'elle

l’avait suivi *lui*, tous savaient comment elle vivait, où elle vivait. Elle ne leur donnait pas d’argent, elle ne leur rendait pas de services particuliers. Une fois seulement, à la Noël elle apporta un cadeau pour toute la prison : des pâtés et des petits pains blancs. Mais peu à peu, entre eux et Sonia, s’établirent des relations plus étroites : elle écrivait pour eux des lettres à leur proches et elle les postait. Leurs parents et parentes qui venaient dans la ville laissaient chez elle, suivant les indications des détenus, des paquets et même de l’argent qui leur étaient destinés. Leurs femmes et leurs maîtresses la connaissaient et allaient la voir. Et lorsqu’elle se rendait aux chantiers pour voir Raskolnikov ou bien quand elle rencontrait un groupe de prisonniers qui s’y rendaient, tous soulevaient leur chapeau, tous la saluaient : « Petite mère, Sophia Sèmionovna ! disaient les grossiers bagnards marqués par l’infamie, à ce petit être frêle – tu es notre mère tendre et douce ! » Ils lui souriaient. Ils aimaient même sa démarche, se retournaient pour la suivre des yeux et la vantaient ; ils la félicitaient même d’être si petite, ils ne savaient plus que dire à sa louange. On venait même se faire soigner par elle.

Il resta à l’hôpital pendant toute la fin du Carême et la Semaine-Sainte. Déjà convalescent, il se souvint de ses rêves du temps où il était couché fiévreux et délirant. Il avait rêvé que le monde entier était condamné à devenir la victime d’un fléau inouï et effrayant qui venait d’Asie et envahissait l’Europe. Tous devaient y succomber, excepté certains élus, fort peu nombreux. Des trichines d’une espèce nouvelle avaient fait leur apparition ; c’étaient des vers microscopiques qui s’insinuaient dans l’organisme de l’homme, mais ces êtres étaient des esprits pourvus d’intelligence et de volonté. Les gens qui les avaient ingérés devenaient immédiatement possédés et déments. Mais jamais personne ne s’était considéré comme aussi intelligent et aussi infaillible que les gens qui étaient contaminés. Jamais ils n’avaient considéré comme plus infaillibles leurs jugements, leurs déductions scientifiques, leurs convictions et leurs

croyances morales. Des villages, des villes, des peuples entiers étaient infectés et succombaient à la folie. Tous étaient dans l'inquiétude et ne se comprenaient plus entre eux ; chacun pensait que lui seul était porteur de la vérité et chacun se tourmentait à la vue de l'erreur des autres, se frappait la poitrine, versait des larmes et se tordait les bras. On ne savait plus comment juger ; on ne pouvait plus s'entendre sur le point de savoir où était le mal et où était le bien. On ne savait plus qui accuser ni qui justifier. Les gens s'entretuaient, en proie à une haine mutuelle inexplicable. Ils se rassemblaient en armées entières ; mais à peine en campagne, ces armées se disloquaient, les rangs se rompaient, les guerriers se jetaient les uns sur les autres, se taillaient en pièces, se pourfendaient, se mordaient et se dévoraient. Le tocsin sonnait sans interruption dans les villes ; on appelait, mais personne ne savait qui appelait et pour quelle raison, et tous étaient dans une grande inquiétude. Les métiers les plus ordinaires furent abandonnés parce que chacun offrait ses idées, ses réformes et que l'on ne parvenait pas à s'entendre ; l'agriculture fut délaissée. Par endroits, les gens se rassemblaient en groupes, convenaient quelque chose tous ensemble, juraient de ne pas se séparer mais immédiatement après, ils entreprenaient de faire autre chose que ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils se mettaient à s'accuser entre eux, se battaient et s'égorgeaient. Des incendies s'allumèrent, la famine apparut. Le fléau croissait en intensité et s'étendait de plus en plus. Tout et tous périrent. Seuls, de toute l'humanité, quelques hommes purent se sauver, c'étaient les purs, les élus, destinés à engendrer une nouvelle humanité et une nouvelle vie, à renouveler et à purifier la terre : mais personne n'avait jamais vu ces hommes, personne n'avait même entendu leur parole ni leur voix.

Raskolnikov fut tourmenté par le fait que ce cauchemar insensé se fût gravé si douloureusement et si tristement dans sa mémoire et que l'impression produite par ces rêves de fièvre lui restât si longtemps. C'était déjà la deuxième semaine après la

Semaine-Sainte ; le temps était doux, clair et printanier ; on avait ouvert les fenêtres (garnies de barreaux et sous lesquelles veillait une sentinelle) de la salle réservée aux détenus. Sonia, tout le temps de sa maladie, n'avait pu le visiter que deux fois ; il fallait chaque fois demander l'autorisation et ce n'était pas chose aisée. Mais elle venait souvent dans la cour de l'hôpital, sous les fenêtres, surtout le soir ; parfois elle ne venait que pour rester une minute et regarder, ne fût-ce que de loin, les fenêtres de la salle. Un soir, Raskolnikov, qui était presque guéri, s'endormit ; s'étant réveillé, il s'approcha par hasard de la fenêtre et soudain, il vit au loin Sonia, debout près de la porte cochère. Il semblait qu'elle attendît quelque chose. Ce fut comme si on lui avait transpercé le cœur en cet instant ; il frissonna et s'éloigna vivement de la fenêtre. Le lendemain Sonia ne vint pas, le surlendemain non plus ; il se surprit à l'attendre avec inquiétude. Enfin il put quitter l'hôpital. Arrivé à la prison, il apprit des détenus que Sophia Sèmionovna était tombée malade, qu'elle gardait le lit et ne sortait plus.

Il fut très inquiet et il fit prendre de ses nouvelles. Il apprit bientôt que sa maladie n'était pas grave. Ayant su qu'il était si anxieux à son sujet, Sonia lui fit parvenir un mot écrit au crayon où elle lui disait qu'elle allait beaucoup mieux, que ce n'était qu'un léger rhume et qu'elle viendrait bientôt très bientôt, le voir au chantier. Pendant qu'il lisait ce billet, son cœur battait à faire mal.

La journée était de nouveau claire et tiède. Tôt au matin, vers six heures, il s'en alla au chantier du bord de la rivière où un four de cuisson et une installation de broyage d'albâtre étaient aménagés dans un hangar. Trois forçats seulement s'y rendaient. Arrivés là, l'un des prisonniers, accompagné d'un garde, retourna à la forteresse pour y chercher un outil ; l'autre se mit à fendre du bois et à en garnir le four. Raskolnikov sortit du hangar sur la berge, s'assit sur un tas de poutrelles empilées près de la construction et se mit à regarder la large et déserte

rivière. Une vaste vue se découvrait de la haute berge. À peine perceptible, une chanson parvenait de la rive opposée. Là-bas, dans la steppe infinie inondée de soleil, on apercevait les points noirs des tentes des nomades. Là-bas était la liberté ; d'autres gens, tout différents de ceux d'ici, y habitaient ; là-bas, le temps semblait s'être arrêté, le siècle d'Abraham et de ses troupeaux n'avait pas encore pris fin pour eux. Raskolnikov regardait au loin sans un mouvement et sans pouvoir détacher son regard de ce lointain ; sa pensée devenait un rêve, une vision ; il ne pensait plus à rien, mais une angoisse inconnue l'agitait et le tourmentait.

Soudain, Sonia se trouva près de lui. Elle s'était approchée silencieusement et s'était assise à ses côtés. C'était tout au début de la journée : la fraîcheur du matin ne s'était pas encore adoucie. Elle était vêtue de sa pauvre vieille cape et du châle vert. Son visage portait encore les traces de la maladie : elle avait pâli et maigri. Elle lui sourit d'un sourire accueillant et heureux, mais, à son habitude, elle ne lui tendit la main que timidement.

Elle faisait toujours ce geste avec timidité. Parfois, elle ne tendait même pas du tout la main, tant elle craignait de se voir repoussée. Il prenait toujours sa main avec une sorte de répugnance ; il montrait toujours du dépit de la rencontrer ; parfois, il se taisait obstinément pendant toute sa visite. Il arrivait qu'elle prenait peur et qu'elle s'en allait profondément chagrinée. Mais, à présent, leurs mains ne se séparèrent pas : il lui jeta un regard rapide, ne dit rien et baissa les yeux au sol. Ils étaient seuls ; personne ne les voyait. Le garde s'était détourné.

Il ne sut pas comment cela se passa, mais il se sentit soulevé par une force inconnue et jeté aux pieds de Sonia. Il pleurait et il étreignait ses genoux. Au premier moment, elle s'effraya terriblement et son visage devint mortellement pâle. Elle bondit et, toute tremblante, elle se mit à le regarder. Mais

immédiatement, à l'instant même, elle comprit tout. Un bonheur infini brilla dans ses yeux ; elle avait compris, elle n'avait plus de doute maintenant, il l'aimait, il l'aimait d'un amour sans limite et son heure était enfin venue...

Ils voulaient parler, mais ils ne le pouvaient pas. Les larmes inondaient leurs yeux. Ils étaient hâves tous les deux ; mais ces visages maladifs et pâles s'auréolaient déjà du renouveau futur, de la résurrection totale à une vie nouvelle. L'amour les avait ressuscités ; le cœur de l'un contenait des sources intarissables de vie pour l'autre.

Ils décidèrent d'attendre et de patienter. Ils en avaient encore pour sept ans ; en attendant cette échéance, ils allaient vivre encore d'insupportables souffrances et tant d'infini bonheur ! Mais Raskolnikov avait ressuscité et il le savait, il le sentait pleinement de tout son être renouvelé, tandis qu'elle ne vivait que de sa vie à lui !

Le soir du même jour, pendant qu'on verrouillait les casernes, Raskolnikov était couché sur son lit de planches et pensait à elle. Il lui parut, ce jour-là, que les forçats, ses anciens ennemis, le regardaient d'un autre œil. Ils lui adressaient eux-mêmes la parole et ils lui répondaient aimablement. Il se souvint de cela à présent, mais, pensa-t-il, cela devait être ainsi : tout ne devait-il pas changer maintenant ?

Il pensait à elle. Il se souvint combien il avait constamment tourmenté et déchiré son cœur ; il se rappela son petit visage maigre et pâle, mais ces souvenirs ne le tourmentaient plus : il savait par quel amour infini il allait racheter à présent toutes ses souffrances.

Et puis, qu'étaient toutes ces souffrances du passé ! *Tout*, même son crime, même la condamnation et l'exil, lui paraissaient être à présent, dans ce premier élan, autant

d'événements extérieurs, étranges, auxquels il ne s'était même pas trouvé mêlé. Du reste, il ne pouvait, ce soir-là, réfléchir longtemps, d'une façon continue, et concentrer sa pensée sur quelque chose ; et puis, il n'aurait rien pu résoudre consciemment à présent ; il ne faisait que sentir. La vie avait remplacé la dialectique, et sa conscience devait élaborer quelque chose de tout nouveau.

Un Évangile se trouvait sous son oreiller. Il le prit machinalement. Ce livre appartenait à Sonia ; c'était ce même volume dans lequel elle lui avait lu la résurrection de Lazare. Au début de son séjour au bagne, il avait pensé qu'elle allait le persécuter de ses sermons religieux, qu'elle allait lui parler continuellement de l'Évangile et lui forcer la main pour qu'il accepte des livres. Mais, à son grand étonnement, elle ne fit jamais allusion à cela, elle ne lui offrit même pas d'Évangile. Il le lui avait lui-même demandé peu avant sa maladie et elle lui apporta le livre sans un mot. Il ne l'avait pas ouvert jusqu'ici.

Il ne l'ouvrit pas maintenant non plus, mais une pensée lui vint : « Est-il possible à présent que ses convictions ne fussent pas les miennes ? Ses sentiments, ses aspirations, tout au moins... »

Elle avait été aussi tout agitée pendant cette journée et, la nuit, la maladie la reprit. Mais elle était à ce point heureuse que son bonheur l'effrayait. Sept ans, *seulement* sept ans !... Au début de leur bonheur, ils étaient, par instants, prêts à considérer ces sept ans comme sept jours. Il ignorait que la vie nouvelle ne lui serait pas donnée sans souffrances, qu'il devrait encore la payer très cher, la payer d'une grande épreuve héroïque et douloureuse...

Mais ici débute une autre histoire, l'histoire du renouvellement progressif d'un homme, l'histoire de sa régénération, de son passage progressif d'un monde à l'autre, de

son accession à une nouvelle réalité qui lui était jusqu'alors totalement inconnue. Cela pourra faire le thème d'un nouveau récit, mais celui-ci est terminé.

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2009
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro et Fred.